
UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY



PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/oeuvresdramatiqu02vega

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

LOPE DE VEGA

TRADUCTION

DE

M. EUGÈNE BARET

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, associé étranger de l'Académie d'histoire de Madrid.

AVEC UNE ÉTUDE SUR LOPE DE VEGA

DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

II

COMÉDIES

Les Caprices de Belise. — L'Eau ferrée de Madrid.
Le Chien du Jardinier. — Le Certain pour l'Incertain. — La Demoiselle Servante.
Aimer sans savoir qui. — La fausse Ingénue



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

ITALIA-ESPAÑA

GUÁRDESE COMO



JOYA PRECIOSA

EX-LIBRIS

M. A. BUCHANAN

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

LOPE DE VEGA

II

COMÉDIES

PARIS. — IMP. VIEVILLE ET CAPIOMONT, RUE DES POITEVINS, 6

LS V922t .F6

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

LOPE DE VEGA

TRADUCTION

DE

M. EUGÈNE BARET

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, associé étranger de l'Académie d'histoire de Madrid.

AVEC UNE ÉTUDE SUR LOPE DE VEGA

DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

II

COMÉDIES

Les Caprices de Belise. — L'Eau ferrée de Madrid.
Le Chien du Jardinier. — Le Certain pour l'Incertain. — La Demoiselle Servante.
Aimer sans savoir qui. — La fausse Ingénue



492840
8. 6. 49

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1870

Tous droits réservés.



LES CAPRICES
DE BELISE

NOTICE

SUR

LES CAPRICES DE BELISE

Lope nous introduit ici dans l'intérieur d'une de ces familles que le commerce des Indes, peut-être l'administration, a puissamment enrichies. Le père est mort ; l'Amérique envoie sa pluie d'or, et nous avons la peinture magistrale de l'effet produit sur le moral par ces fortunes immenses amassées brusquement et sans beaucoup de travail, grâce à la législation inique qui régissait l'Espagne et ses colonies. Le résultat est un orgueil insensé avec son cortége ordinaire de vices. Don Juan, le fils, a des chevaux et des maîtresses ; il ne rêve que parures et amusements nouveaux. Il faut voir le ton qu'il prend avec sa mère. Quant à Belise, la fille, c'est la jeune fille riche si bien peinte par Émile Augier : « Ah ! les jeunes filles riches, le frôlement de leurs robes ressemble à un froissement de billets de banque, et je ne lis qu'une chose dans leurs beaux yeux : « La loi punit le contrefacteur... » — Tout cela est rendu par un mot en espagnol : Belise est *melindrosa*, c'est-à-dire précieuse. Elle a des caprices, des dédains à profusion, et plus encore des susceptibilités de petite maîtresse, des fantaisies impertinentes, des lubies, car tout cela est contenu dans le mot *melindre*.

L'or du Mexique attire, comme bien on pense, les coureurs de dot. Il vient des partis d'importance. Rien d'amusant, rien de piquant comme les traits, les saillies inépuisables dont la belle se plaît à accabler ses infortunés prétendants.

Il faut une punition à cette perversité de la raison qu'offusquent les fumées de l'orgueil ; l'être humain en train de faire de soi une divinité doit être ramené au sentiment de son néant. Il faut raviver la

conscience morale dans cette famille qui flotte au gré de tous les instincts égoïstes. Telle est, à n'en pas douter, la leçon morale qu'a voulu donner Lope. Voyons comment il s'y est pris.

Lope a été servi par les accidents de la vie espagnole de son temps (*lances de amor y fortuna*), dont il est toujours le peintre si fidèle. Nous sommes au Prado; un cavalier navarrais s'est permis de suivre de trop près Celia, maîtresse de Felisardo. Un coup d'épée l'a laissé pour mort sur le terrain. Pour échapper aux alguazils qui accourent, les deux amants se jettent dans la maison d'un ami de Felisardo, nommé Eliso. Cet Eliso est débiteur de Lisarda, mère de Belise la précieuse. Certain billet n'ayant pas été payé le jour de l'échéance, l'homme de loi se présente chez Eliso pour *prendre des gages*. Cédant au vœu de Lisarda qui trouve fort à son goût les prétendus esclaves d'Eliso, ce dernier, dans l'intérêt de leur sûreté, consent à les livrer comme gages de sa dette, et voilà Felisardo et Celia introduits dans la maison du riche Américain.

Il s'ensuit un des plus singuliers imbroglios qu'ait pu imaginer la comédie espagnole, dans laquelle l'imbroglio est pour ainsi dire de rigueur.

Don Juan devient amoureux fou de Celia, au grand dépit de Felisardo, pendant que Belise la précieuse, la dédaigneuse, s'éprend de Felisardo, au point d'exciter très-vivement la jalousie de Celia. Flora, la suivante de Belise, se met de la partie, et il n'est pas jusqu'à la mère, qui se trouvant encore suffisamment *moza*, n'ait la folle pensée d'épouser Felisardo, pour se venger de la conduite de sa fille et de son fils. Jamais on ne vit esclave plus heureux ni plus embarrassé que Felisardo.

On verra la manière dont Lope peint la situation de Belise. Cette peinture de l'orgueilleuse jeune fille en face d'un homme qu'elle aime et qu'elle croit un esclave est vraiment admirable : sa honte, ses combats, sont excellemment décrits. Elle aime, non-seulement sans pouvoir le dire, mais sans oser se l'avouer à elle-même, un homme qui la comprend sans vouloir l'entendre, occupé ailleurs par son amour. Le sentiment de cette situation l'écrase au point qu'elle tombe plusieurs fois pâmée. C'est dans cet état qu'elle surprend un jour l'aveu de la passion mutuelle de Felisardo et de Celia. La passion de Belise, passion toute méridionale, éclate alors avec fureur. Les esclaves seront *marqués* au visage, sous prétexte qu'ils ont le projet de s'enfuir. Felisardo recevra un carcan et son écrou On obéit à ce nouveau ca-

price de la *melindrosa;* heureusement qu'il y avait un moyen d'imiter à s'y méprendre ces affreuses brûlures au visage, et Tiberio, son oncle, a recours à ce moyen.

Voici comment cette action si compliquée se dénoue.

Poussée à bout par les bizarreries inexplicables de sa fille, Lisarda, d'accord avec son beau-frère, concerte son mariage avec Pedro, sous le nom d'un gentilhomme appelé Felisardo, auquel, selon Tiberio, il ressemble à s'y tromper. Dans la pensée de Tiberio ce mariage n'est que supposé, et destiné seulement à agir sur l'esprit des enfants de Lisarda. Il est fort sérieux dans la pensée de celle-ci. Les marques de Pedro sont effacées; on lui ôte son carcan, et revêtu de magnifiques habits, il est présenté comme futur époux à Lisarda. Belise est stupéfaite et la scène, d'un naturel parfait, est très-comiquement décrite. Tout se découvre enfin, tout s'explique; et Belise, bien punie, consent à donner sa main à Eliso qui l'aime depuis longtemps et qui n'est pas effrayé de la perspective de ses *melindres*, la supposant sans doute guérie.

Ce charmant ouvrage est assurément l'un des meilleurs de la scène espagnole, et y est demeuré. Les *Caprices de Belise* sont encore joués très-souvent.

Quel entrain! quelle verve! Comme cela est touché, emporté! Quel prodigieux esprit surtout! J'oserais dire qu'il y en a trop. Lope, comme Shakspeare, ne sait pas s'arrêter et choisir. Toutes les formes de sa pensée, il les donne. Ici, le plaisir de l'imbroglio est évidemment épuisé à la fin de la deuxième journée; mais assurément le poëte ne l'est pas.

Dira-t-on que le comique de cette pièce est plutôt un comique de situation qu'un comique de caractère? A quoi servent ces distinctions, et surtout qu'apprennent-elles? Tout au plus qu'il y a des formes diverses de l'art; ce qu'il n'est pas bien difficile de concevoir. Par les scrupules qu'elles donnent, ces distinctions ne servent qu'à troubler le plaisir ingénu, prime-sautier, que causent les œuvres de l'esprit. On a des sévérités d'école. On se demande si on est délecté selon la formule. La question, ce me semble, est plutôt celle-ci : Au milieu d'une certaine invraisemblance dans les événements, invraisemblance qui accompagne souvent les meilleures comédies de caractère, avons-nous des peintures vraies, une imitation exacte de la vie humaine? La lecture de la pièce répondra, je crois, affirmativement à cette question. Ici l'âme n'est pas creusée, elle n'est pas fouillée par des réflexions à

la manière philosophique, mais ses mouvements s'aperçoivent fort bien à travers le tissu délicat et l'ingénieux imbroglio des scènes; le but même de l'art est donc obtenu, et avec une richesse de tons, une variété de nuances extraordinaire. Seulement elles n'entrent pas dans nos classifications et ne se rangent pas dans les casiers de nos formules. Ici, comme dans les féeries de Shakspeare, mais avec d'autres couleurs, il y a vraiment œuvre de poésie, non pas seulement de philosophie, et l'on conçoit, sans le justifier entièrement, le jugement porté sur la comédie de Molière par Auguste-Wilhem Schlegel.

L'original de cette comédie, écrit tout entier de la main de Lope. se trouve au Musée britannique. Elle fut achevée le 2 septembre de l'an 1624, l'année même où Richelieu entrait au conseil, renonçant à son évêché de Luçon.

LES CAPRICES

DE BELISE

PERSONNAGES

TIBERIO, frère de Lisarda.
LISARDA.
ELISO.
FABIO.
UN ALGUAZIL.
UN GREFFIER.
BELISE, fille de Lisarda.
CELIA, fille de Prudencio.
PRUDENCIO.
FELISARDO.
CARRILLO.
DON JUAN, fils de Lisarda.
FLORA, suivante.
UN ÉCUYER, DES ALGUAZILS, LAQUAIS.

La scène est à Madrid.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de Lisarda.

TIBERIO, LISARDA.

TIBERIO. — Enfin, nous avons quitté le deuil.

LISARDA. — Voilà plus d'un an que son père est mort.

TIBERIO. — Par conséquent, on peut dire que le contentement est un fruit de la tristesse.

LISARDA. — Non pas pour moi, après la perte d'un tel mari.

TIBERIO. — Voilà des regrets hors de saison.

LISARDA. — Hors de saison? — Comment? N'est-il pas juste qu'il soit pleuré d'une femme qui lui était si atta-

chée par amour et par obligation ? Ignores-tu que les oiseaux nous donnent l'exemple ? La tourterelle veuve transforme ses chants en plaintes mélancoliques; elle ne contracte pas de nouveaux nœuds, après la perte de son époux, et ne perche jamais sur un rameau vert.

TIBERIO. — Bon ! où perche-t-elle alors ?

LISARDA. — Sur un buisson ou sur un rameau desséché.

TIBERIO. — Ah ! nos veuves plaintives imitent bien en cela la tourterelle. On dirait qu'elles ont pris pour estrade[1] un buisson, tant elles s'agitent et remuent. Elles n'arrêtent pas de toute la journée.

LISARDA. — Cela ne me concerne point. M'as-tu jamais vue songer à prendre un autre époux ?

TIBERIO. — Certes, tu le pouvais, car tu as perdu le premier bien jeune, et avec une fortune qui a donné dans l'œil à plus d'un prétendant.

LISARDA. — Quoi ! avec deux enfants ?

TIBERIO. — Même avec douze.

LISARDA. — Ton cœur me connaît bien mal.

TIBERIO. — Alors tu nies la vérité.

LISARDA. — Comment ! la vérité ? Mon mari, il est vrai, m'a laissé cent mille ducats, mais avec deux enfants. J'espère les voir bientôt mariés, et me retirer ensuite à la campagne, avec une esclave, sans plus, et un écuyer.

TIBERIO. — Puisque tes vues sont si raisonnables, comment parais-tu négliger à ce point le mariage de Bélise ? Son âge t'avertit, et elle a mille prétendants. Don Juan, de son côté, est déjà un homme.

LISARDA. — Marier Belise ? Et où trouver un homme assez parfait ? un homme doué de ces qualités superlatives qu'elle forge dans son cerveau ?

TIBERIO. — Quoi ! elle donne dans ce travers ?

LISARDA. — Il y a des filles qu'on ne saurait marier. Elles se font tellement difficiles, que leur vie se passe en prétentions vaines qui les rendent odieuses à tout le monde.

1. Les veuves recevaient sur une estrade les visites de condoléance.

Leurs plus belles années s'écoulent sans faire un choix, et elles sont réduites ensuite à prier.

TIBERIO. — Comment! tu penserais que c'est là le cas de Belise?

LISARDA. — Est-ce qu'on vit jamais une créature plus dégoûtée, plus précieuse? Personne n'est assez parfait pour lui plaire. Sa fortune, son esprit et sa tournure font de notre rue comme une espèce de Bourse, où l'on voit défiler le cavalier génois, le Portugais enrichi aux Indes, le bureaucrate, le lettré, le vieillard opulent, le soldat, l'élégant... bien qu'il n'y ait pas de beau pour elle : à tous elle trouve quelque défaut.

TIBERIO. — J'en demande pardon à Belise; mais il ne convient pas qu'une fille de son esprit et de sa beauté se perde en arrogance et en mépris déplacés.

LISARDA. — Tiberio, s'il te plaît de la raisonner, et qu'il te convienne de lui toucher un mot de sa folie; aujourd'hui je la vois belle et de bonne humeur, dans l'attente de certaines entrevues. Va lui parler.

TIBERIO. — Je suis vexé, sur ma parole; et elle aura un mari de ma main, quand même elle ne voudrait pas.

LISARDA. — Elle attend aujourd'hui la visite de quatre prétendants. Je ne sais s'ils auront l'heur de lui plaire.

TIBERIO. — Ils viennent la demander par quatre à la fois?

LISARDA. — C'est un fier stimulant que l'argent, Tiberio.

TIBERIO. Qu'on la mette dans un couvent [1].

SCÈNE II

BELISE, FLORA, *derrière les jalousies, regardant dans la rue;* LISARDA, TIBERIO.

FLORA. — Les jalousies t'empêchent de bien voir, puisque tu dis que l'homme au cheval isabelle n'est pas un cavalier galant, élégant et de bonne tournure.

1. On comprend la portée de ce trait satirique.

BELISE. — Flora, ces jalousies m'ont déshonoré les yeux.

FLORA. — Comment ?

BELISE. — Elles m'ont bâtonné les prunelles.

FLORA. — Quels enfantillages[1] !

BELISE. — En approchant les yeux de leurs lames, il s'est produit un mouvement tel que j'ai reçu des coups; mais je me suis bien vengée.

FLORA. — Et qu'as-tu fait ?

BELISE. — J'ai tiré un couteau de mon étui et je leur ai donné de grandes estocades.

FLORA. — Quelle manière charmante de dire! — Tu as donc tué la jalousie ?

BELISE. — J'y ai fait du moins un trou qui m'a permis de voir dans la rue; mais j'ai été bientôt punie, car, au lieu d'un cavalier, j'ai vu...

FLORA. — Quoi ?

BELISE. — Un marchand d'huile.

FLORA. — Et tu l'as regardé ?

BELISE. — Oui vraiment; et si bien que ma robe en a été tachée.

FLORA. — Que dis-tu ? Il était dans la rue, et toi derrière la jalousie.

BELISE. — Tu ne crois pas ? Regardes-y bien.

FLORA. — Ta robe s'est tachée parce que tu as regardé passer un marchand d'huile ?

BELISE. — C'est la vérité ! Donne-moi un autre vêtement, et va faire vendre celui-ci.

FLORA. — Mais il n'a pas la moindre tache.

BELISE. — Sotte que tu es ! ne t'ai-je pas assez dit que je ne puis supporter d'être contredite ? — Jésus ! ah ! quel affreux accident !

(Elle tombe sur sa chaise.)

FLORA. — Madame...

BELISE. — Tâte-moi le pouls ! Ta main sur mon front. Ah ! j'en mourrai ! Une fièvre horrible !

1. Outre le langage précieux que parle Belise, il y a un jeu de mots entre *niñas* « prunelles de l'œil » et *niñerias* « enfantillages; » entre *palos* « lames de jalousie » et *dar de palos* « donner des coups de bâton. »

FLORA. — Je jure de ne plus vous contredire de ma vie: mon affection, ma loyauté ne songeront qu'à vous plaire; et c'est à genoux que je vous supplie de me pardonner.

BELISE. — Je n'ai plus du tout de fièvre.

FLORA. — Encore peut-être un peu de chaleur.

BELISE. — Un tout petit peu; mais ce ne sera rien.

FLORA, *à part, à Belise.* — Ta mère et ton oncle.

BELISE. — Hé Dieu! Tu en annonces deux à la fois?

FLORA. — Tous deux t'aiment et ne veulent que ton bien.

BELISE. — Apporte-moi vite mon ouvrage; je ne veux pas avoir l'air si oisive.

FLORA. Voulez-vous le réseau?

BELISE. — C'est un ouvrage ennuyeux, bien qu'il demande de l'adresse, et parmi tous ces fuseaux, il y en a un qui m'a brisé les mains.

FLORA. Je vais chercher le petit coussin.

BELISE. — Ne t'ai-je pas ordonné de ne jamais me contredire? — Apporte-moi tout de suite une bande pour soulager ma main.

(Sort Flora.)

LISARDA, *à part, à Tiberio.* — C'est en vain que tu voudrais la persuader.

TIBERIO, *à part, à Lisarda.* — La chose est-elle à ce point impossible? (*Haut à Belise.*) Ma nièce...

BELISE. — Seigneur?...

TIBERIO. — Vraiment, tu es encore plus belle depuis que tu as quitté le deuil.

BELISE. — Je suis du moins toujours prête à vous servir.

TIBERIO. — On voit bien que ta noce n'est pas loin.

(Rentre Flora.)

BELISE. — Holà, Flora, des siéges et deux coussins.

FLORA. — Voici la bande demandée.

BELISE, *à Tiberio.* — La forme du voile est chose bien ennuyeuse maintenant. (*A Flora.*) Ote-moi cette bande, elle me causerait plus de peine que de profit.

FLORA. — Voici des siéges.

BELISE. — Je suppose que vous venez me sermonner.

TIBERIO. — Et si tu veux bien consentir à m'écouter, prends un carreau.

FLORA. — Je vais le chercher.

TIBERIO. — Je suis ton père.

BELISE, *à Flora.* — Ne prends pas celui brodé de vert; hier, pour m'y être assise, j'ai eu mal à l'estomac.

TIBERIO. — Le vert te refroidit?

BELISE. — Je ne puis souffrir le feuillage de ces carreaux.

(Rentre Flora.)

FLORA. — En voici un autre.

TIBERIO. — Assieds-toi là, Lisarda; et toi, ma nièce, ici, près de moi.

BELISE. — Dieu ! quel supplice qu'un siége avec des franges de couleur !

TIBERIO. — J'aimerais à en savoir la cause.

BELISE. — C'est qu'il me semble que je suis assise au milieu de quatre docteurs[1].

TIBERIO. — Eh bien ! et ton mariage...

BELISE. — Il ne va pas, mon oncle; personne ne me plaît.

TIBERIO. — Qu'est-ce qui te déplaît dans tes prétendants?

BELISE. — C'est qu'ils ont mille défauts.

TIBERIO. — Quels défauts?

BELISE. — On m'a présenté un homme de lettres, il est chauve.

TIBERIO. — Qu'importe la calvitie?

BELISE. — Si jamais je deviens une femme de haute dévotion, et sainte, je veux, pour mortifier la chair, cette mortelle ennemie de l'âme, placer un squelette dans mon lit : c'est donc bien à propos que l'on m'offrait un chauve pour mari.

LISARDA. — Il était fort riche.

1. Le bonnet de docteur des universités espagnoles est en effet surmonté d'un bouton à franges, rouges pour le droit, blanches pour la théologie, bleues pour les lettres, etc.

BELISE. — Je voulus saisir l'occasion, mais son front n'avait pas de toupet, et elle me tourna les épaules.

LISARDA. — Pourquoi n'as-tu pas voulu du mestre de camp?

BELISE. — Presque rien : il ne lui manquait qu'un œil.

LISARDA. — Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il en met un d'argent ?

BELISE. — Ce que ça fait ? je vais te le dire.

LISARDA. — Voyons.

BELISE. — Si cet homme, faisant un serment, me disait : « Je t'aime comme mes yeux, » et que son œil d'argent lui coûtât deux réaux, cela prouverait qu'il met au même prix mon amour et ma vie. — D'ailleurs, il ne pourrait jamais me dire avec tendresse : « Mes yeux !... »

LISARDA. — Veux-tu te taire !

BELISE. — Et si je lui disais, moi : « Mon œil !... » je m'exposerais à être battue.

TIBERIO. — Qu'elle a d'esprit!

LISARDA. — Qu'as-tu à dire du Portugais ?

BELISE. — Je l'engage à porter un cilice sur les épaules et sur la poitrine.

LISARDA. — Je ne comprends pas.

BELISE. — Avec sa barbe noire, rude, hérissée... je croirais avoir un cilice sur le visage et dans la bouche, et sur la langue un bâillon.

LISARDA. — Et ce riche cavalier de je ne sais plus quel endroit de la Manche ?

BELISE. — Il avait de trop grands pieds.

LISARDA. — Il ne péchait donc pas de ce côté ?

BELISE. — Non, ma mère, bien au contraire; et j'eus peur que, s'il se mettait en colère, il ne m'ensevelît d'un coup de pied, comme sous une pierre carrée. Il avait d'ailleurs les ongles noirs, et je ne veux pas avoir dans ma maison un moineau de cette espèce.

LISARDA. — Et ce cavalier français ? il avait les ongles propres, lui !

BELISE. — Je ne veux pas être *madame*, ni dire à mon mari : *monsieur*.

LISARDA. — Mais, dis-moi, qu'avais-tu à redire en don

Louis, ce jeune et galant cavalier; dont la poitrine était émaillée d'un *lézard* de Saint-Jacques[1]?

BELISE. — Silence, ma mère; vous m'effrayez. Ne dit-on pas que les femmes embrassent quelquefois leurs maris? Je n'aurais de ma vie embrassé le mien avec son lézard sur la poitrine.

TIBERIO. — Ma nièce, on appelle ainsi cette croix rouge qui a la forme d'une épée et n'est point un lézard.

BELISE. — Il suffirait de la ressemblance pour me faire mourir de frayeur. — Jésus!...

TIBERIO. — Ne vas-tu pas t'évanouir? — Eh bien, ma nièce, puisque personne ne réussit à te plaire, la beauté passe comme la fleur, et il vient un temps où qui a trop attendu est sujet à se repentir.

LISARDA. — On frappe, je crois.

FLORA. — Oui, madame.

LISARDA. — Va voir ce que c'est.

(Entrent un alguazil et un greffier.)

L'ALGUAZIL. — Toujours nous entrons sans licence.

TIBERIO. — La justice n'en a pas besoin.

L'ALGUAZIL. — L'échéance est passée : voyez, Lisarda, si vous voulez que je prenne des gages sur Eliso.

TIBERIO, *à Lisarda.* — Tu veux faire un procès à Eliso?

LISARDA. — Il n'y a pas d'autre moyen de rentrer dans mes deux mille ducats.

TIBERIO. — Fort bien; il oublie ses engagements et te traite comme une femme.

LISARDA. — Un an s'est écoulé depuis la mort de mon mari, et il ne se décide pas à me payer. Je n'ai tant attendu que par considération de notre amitié passée et de celle qui, depuis peu, le lie à don Juan, mon fils.

TIBERIO. — Allez, et demandez-lui des gages.

L'ALGUAZIL. — A l'instant; sa maison est tout près.

(L'alguazil et le greffier se retirent.)

TIBERIO. — Je vais me retirer aussi.

1. Expression familière. La croix de Saint-Jacques a la forme d'une épée courte, et ressemble, si l'on veut, à un lézard.

LISARDA. — Belise est presque évanouie.

TIBERIO. — Qu'a-t-elle ?

BELISE. — En le voyant avec sa verge[1], j'ai cru qu'il allait m'arracher les yeux.

TIBERIO. — Les yeux, non; mais des gages, oui.

(Entre Flora.)

FLORA. — Il y a là quatre prétendants pour le moins qui attendent.

LISARDA. — Où ?

FLORA. — Dans la salle.

LISARDA. — Quels sont-ils ?

FLORA. — Fabricio.

BELISE. — Je l'ai déjà vu, Fabricio.

TIBERIO. — En quoi te déplaît-il, ce Fabricio ?

BELISE. — Il a dans la barbe, dans les cheveux, un certain nombre de mouches blanches, et quand on voit tant de mouches, on peut dire que le printemps est passé.

FLORA. — Un autre est médecin.

BELISE. — Charmant ! A vivre avec un médecin à mon côté, je croirai que je suis malade. Ah ! je sens déjà le frisson de la fièvre! Je tremble... Brrr... Je sue! Holà! qu'on vienne me mettre au lit.

TIBERIO, *à Lisarda.* — Si elle n'était ma nièce, je lui donnerais une paire de soufflets.

LISARDA. — Hélas ! que veux-tu ? je n'y prends pas garde. — Allons à la messe, ma petite, et que l'on congédie ces messieurs.

TIBERIO. — Où comptes-tu aller si matin ?

LISARDA. — A San-Geronimo.

BELISE. — Ah ! non, ma mère !

LISARDA. — Et pourquoi ?

BELISE. — Le saint a un lion à ses pieds qui me fait peur toutes les fois que j'y vais. Et quelque jour, ma mère, tu le verras, il me sautera au visage.

LISARDA. — Eh bien, alors qu'on n'attelle pas la voiture. Nous irons à pied à San-Miguel.

1. Voy. tom. Ier, p. 57.

BELISE. — N'est-ce donc rien que le poids des pieds, quand il se joint à celui des âmes ?

TIBERIO. — De ma vie je ne reviendrai te voir.

FLORA. — Madame, les prétendants attendent.

BELISE. — Ah ! mon Dieu ! je suis bouleversée. Qu'on m'apporte un verre d'eau.

SCÈNE III

Salon dans la maison d'Eliso.

ELISO, FABIO.

FABIO. — Tâchez, par votre vie, de l'épouser; car elle est riche, bien née et fort belle.

ELISO. — Belise donne dans la fantaisie bizarre de ne trouver rien ni personne à son gré. Chaque jour, on colporte dans Madrid quelque nouvelle histoire de cette dame ennuyée et dédaigneuse; car ses façons bizarres et à tout propos font le bonheur des flâneurs en désarroi. Je sais bien qu'on exagère beaucoup de choses, car c'est la coutume des faiseurs de récits de les enfler en les racontant. Tout conte s'enfle en faisant son chemin. Toute la gent masculine lui fait peur, à ce qu'elle prétend. Elle n'aime pas plus l'homme d'esprit que le sot. Quelqu'un est-il grand, elle trouve qu'il passe la mesure; s'il est petit, c'est un défaut.

FABIO. — L'agréable personne !

ELISO. — Elle a écarté un prétendant, parce qu'il avait un signe sur la figure, et un autre cavalier, parce qu'il était roux.

FABIO. — C'était plus raisonnable.

ELISO. — Pourquoi ?

FABIO. — Par les inconvénients qu'on attribue à ce poil.

ELISO. — Un de ses amoureux se présente un jour fort paré, et en le voyant brillant comme une glace : « Plutôt que de coucher, dit-elle, avec cet imbécile, qu'on me donne à manger : il pourra servir d'assiette. »

FABIO. — Belise devrait se fabriquer un amant à Alcorcon, lieu renommé pour son argile.

ELISO. — Telle est cette fille d'Ève : les cavaliers les mieux faits, les plus galants, ne sont pour elle qu'un objet de plaisanteries et de risée.

SCÈNE IV

Entre FELISARDO, *l'air égaré, l'épée nue à la main.*

FELISARDO. — Eliso est-il chez lui ?

ELISO. — C'est toi, Felisardo ?

FELISARDO. — Vite ! je crois que je viens de tuer...

ELISO. — Qui donc ?

FELISARDO. — Un cavalier navarrais, en faisant compagnie à Celia qui venait du Prado avec Aurélie. Elles étaient sorties ce matin pour aller à la promenade. Je sortis en même temps. Ce cavalier les suivait. Elles retournent; il en fait autant, et s'attache à leurs pas d'un air arrogant et superbe. Leurs femmes s'en émeuvent, et j'avais peine moi-même à me contenir depuis longtemps. Je lui parle; il me répond. Il vient à moi; je l'attends de pied ferme. Il dégaîne; j'en fais autant. Maintenant son compte est réglé[1]. Les femmes s'étaient enfuies. J'offris la main à Celia, et je l'ai menée...

ELISO. — Où donc ?

FELISARDO. — A votre porte.

ELISO. — Qu'elle entre vite.

FELISARDO. — Celia ! Celia !

(Entre Celia.)

CELIA. — Cher ami !

1. Le jeudi saint de l'an 1600, Quevedo assistait à Ténèbres, non loin d'une dame dont le port et l'élégance annonçaient la haute qualité, quand tout à coup il vit un cavalier, après quelques contestations, oublier ce qu'il devait à la sainteté du lieu et à lui-même, au point de donner à cette dame un soufflet. Quevedo prend sur-le-champ la défense de la personne outragée, entraîne l'inconnu sous le porche de l'église; les épées sont dégaînées, et, après quelques passes rapides, le discourtois cavalier tombe mort d'un coup d'estoc dans la poitrine. — On voit si la comédie de Lope est une peinture fidèle de l'Espagne d'alors.

FELISARDO. — Ici tu seras en sûreté et bien cachée.

CELIA. — Mais où vas-tu, toi ?

FELISARDO. — Aux Carmes[1].

CELIA.— Ne me demande pas de rester ici sans toi, plus qu'à demi morte. S'il n'y a pas de danger ici, pourquoi t'éloigner ? et s'il y en a, pourquoi me laisses-tu ?

ELISO. — Elle a raison. Fabio, va fermer notre porte. (*A Felisardo.*) Il y aurait plus de danger à traverser toutes ces rues.

FABIO. — J'obéis.

(Il sort.)

ELISO. — Célia demeurera cachée ici, ainsi que toi, jusqu'à ce que tu aies cherché et trouvé quelque remède.

(Rentre Fabio.)

FABIO. — Malheur ! malheur !

ELISO. — Qu'y a-t-il ?

FABIO. — J'allais fermer les deux portes de la rue, quand je vois venir la justice. On me crie, et moi, feignant de ne pas entendre, j'ai fermé, pour vous dire la vérité.

ELISO. — Que faire ! Ma maison ne possède aucun réduit caché ; ni porte ni fenêtre pour faciliter une évasion.

FABIO.—Monsieur, ils seront fort bien dans ma chambre.

ELISO. — S'ils viennent faire des perquisitions à l'occasion de cette mort, ils ne laisseront pas un coin sans le visiter, d'autant plus qu'on ne leur a pas ouvert de suite.

CELIA. — Hélas ! malheureuse !

ELISO. — Prenez courage, madame.

FABIO. — Essayons du moins de quelque artifice.

ELISO. — J'avais chez moi deux esclaves : Pedro, qui avait la charge de mon écurie, comme étant chrétien et baptisé, et Zara, jeune Moresque de Grenade. Vous pouvez les représenter ; car tous deux sont à ma maison des champs. Toi, Felisardo, tu vas aller à l'écurie, et sur la corde qui est tendue d'une muraille à l'autre tu trouveras les habits que mon esclave porte les jours de fête. Vous.

1. Pour profiter du droit d'asile.

madame, vous prendrez à la cuisine ceux de Zara. Toi, tu t'armeras de l'étrille, Celia d'une assiette, et personne ne pourra vous reconnaître.

FELISARDO. — Bravo!

CELIA. — Je ne demande pas mieux.

(Sortent Felisardo et Celia. On frappe dans la rue à coups redoublés.)

FABIO. — Les voilà qui démolissent la porte.

ELISO. — Ce qui m'étonne, c'est la douceur qu'ils y mettent quand il s'agit d'un criminel. Descends et dis-leur que j'étais occupé dans mon cabinet à des comptes, à examiner des papiers, et que personne n'avait entendu. Tâche de prolonger la conversation de ton mieux, pour que Celia et Felisardo aient le temps de s'habiller.

FABIO. — Je descends, et fasse le ciel que tout s'arrange si bien que la justice soit dupée.

ELISO. — Le malheur voudra peut-être qu'ils soient reconnus.

(Sort Fabio [1].)

SCÈNE V

L'ALGUAZIL, LE GREFFIER, FABIO, ELISO.

L'ALGUAZIL. — Votre Grâce se devait à elle-même de montrer plus de courtoisie.

ELISO. — Je n'ai pas été informé. Croyez-le, je connais mes devoirs; mais j'étais absorbé par des comptes fort embrouillés; et, après tout, je ne suis pas le portier de ma maison.

L'ALGUAZIL. — Dans une maison si respectable, faire attendre deux heures à la porte..... et quand votre valet

1. Suit un monologue d'Eliso en un sonnet burlesque où Lope s'amuse à médire de l'amour et de ses effets. En voici un échantillon : « Heureux, amour, qui s'en tient à ta grammaire, sans en venir à ta logique et à ta rhétorique; car celui qui en sait le plus de ta théorie est celui qui moins le montre dans la pratique. »

Dichoso el que se queda en tu gramatíca
Y no llega á tu lógica y retórica,
Pues el que sabe mas de tu teórica,
Menos lo muestra en su experiencia pratíca.

consent à descendre, c'est en bâillant et pour se fâcher!...

ELISO. — L'animal s'éveille à peine; il ne sort jamais plus tôt du lit : mais assurément sa paresse ne devait pas lui faire oublier la courtoisie qui vous est due. — Qu'y a-t-il pour votre service?

L'ALGUAZIL. — Fort bien : vous allez me dire que ceci est encore du style de Madrid. — Vous avez donc oublié qu'un arrêt de saisie a été rendu contre vous à la requête de Lisarda?

ELISO. — Pas du tout : vous avez cent fois raison. Elle n'a donc voulu consentir à aucun arrangement?

L'ALGUAZIL. — Votre opposition a été de nul effet, et les voies de droit ayant été épuisées, il ne vous reste aucun délai. Je viens prendre sur vous des gages.

ELISO. — Je n'ai rien à répondre : Lisarda est dans son droit.

LE GREFFIER. — Nous demandons pour cela votre licence.

ELISO. — Entrez : Fabio vous remettra mon argenterie, mes tapisseries; et, si cela ne suffisait pas, ce qui est possible, il vous sera remis d'autres gages.

LE GREFFIER. — Très-bien; allons.

(Sortent l'alguazil, le greffier et Fabio.)

ELISO. — Je m'étais trompé. C'est moi que l'on cherche, moi que l'on poursuit, quand je croyais que c'était Felisardo. Cela vaut mieux, après tout, car je compte me débarrasser de ma dette avec de l'argent que je dois recevoir à la fin du mois. J'ai pris tardivement une résolution qu'il eût mieux valu arrêter plus tôt. Si j'avais demandé Belise en mariage, je pourrais être en ce moment, je crois, l'époux de cette précieuse. C'est son caractère qui m'a arrêté. Entrons et voyons ce que devient mon mobilier. J'aurai le temps de demander la main de Belise et de changer ma qualité de débiteur en celle de parent, de recevoir et de payer en même temps. On dit sa fortune très-considérable, mais cela n'est pas de trop quand il s'agit de devenir l'époux d'une femme à caprices si bizarres.

SCÈNE VI

Salon dans la maison de Lisarda.

LISARDA, BELISE, FLORA.

LISARDA. — Cet homme est un vrai modèle; comment peut-il ne te plaire point?

BELISE. — Quand tu voudras te marier, choisis quelqu'un qui lui ressemble : quant à moi, je n'en veux pas.

LISARDA. — Mais pourquoi?

BELISE. — Il nous a fait là-bas le récit d'une querelle, et il nous a montré...

LISARDA. — Quoi?

BELISE. — Une main postiche.

LISARDA. — Qu'est-ce que cela fait?

BELISE. — Comment, madame, vous admettez que l'homme qui aspire à m'aimer aura du postiche? Quelque jour, il voudra faire le brave, et il sera peut-être assez mal avisé pour que, en racontant les coups qu'il a donnés avec l'épée au poing, on voie tomber le poignet de sa chemise.

LISARDA. — Il y a longtemps, Belise, que je suis fatiguée de tes préciosités; je ne sais de qui tu peux tenir, car pour moi, je ne fus jamais précieuse.

BELISE. — De ce que j'aime à y voir de près, tu me qualifies de précieuse?

LISARDA. — Oui, dis-moi si ce n'est pas un pur caprice d'avoir dédaigné ce cavalier tolédan?

BELISE. — Tu vas être satisfaite.

LISARDA. — Voyons.

BELISE. — Il avait de grands yeux et le regard quelque peu égaré. S'il regarde ainsi étant amoureux, que fera-t-il quand il sera en colère! Félicitons-nous de l'avoir congédié : il me semblait voir en lui cette figure de Pierre le Cruel qui est à Saint-Dominique[1].

1. On voit encore cette statue dans le couvent des religieuses de Santo-Domingo el Real. Elle fut élevée à don Pèdre par l'ordre de sa petite-fille, doña Constance de Castille, prieure de ce couvent. Le roi est à genoux, les mains jointes, armé de toutes pièces, et couvert du manteau royal.

LISARDA. — Et celui que je t'ai présenté avant-hier?

BELISE. — Ah! bon Jésus!

LISARDA. — Voyons, calme-toi.

BELISE. — Il avait des moustaches qui lui descendaient sur la bouche; cela lui donnait l'air d'un épagneul ou d'un sauvage; il semblait manger son potage à travers un treillis. S'il boit du lait, il lui sera facile de le passer.

LISARDA. — Mais que te faut-il donc?

FLORA. — Un mari à la saumure.

SCÈNE VII

Entrent L'ALGUAZIL *et* LE GREFFIER.

LE GREFFIER. — Tout s'est fort bien passé.

L'ALGUAZIL. — Fort bien.

LISARDA. — Expliquez-vous.

L'ALGUAZIL. — Tout est en lieu de sûreté, et il m'a demandé de vous remettre à vous-même deux gages vivants que je lui ai arrachés de force.

LISARDA. — Des gages vivants...

L'ALGUAZIL. — Par ma foi, de ma vie je ne vis deux si charmants esclaves.

LISARDA. — Grand plaisir vous m'avez fait.

L'ALGUAZIL. — L'un est une femme.

LISARDA. — Une femme marquée?

L'ALGUAZIL. — Non, mais on peut la marquer en toute liberté. — Holà! Pedro, Zara, entrez.

(Entrent Felisardo et Celia en costume d'esclaves.)

LISARDA. — Charmants! il suffit de les voir.

L'ALGUAZIL. — Je les ai pris en gage, persuadé que je vous rendrais un grand service.

LISARDA. — Je trouve ces deux Mores si bien que je donnerai quittance à Eliso, et à vous des étrennes pour qu'il consente à les céder.

L'ALGUAZIL. — Ce sera peut-être difficile, mais je ne doute pas qu'il n'y consente par considération pour vous et pour moi; s'il consent à les vendre, il sera enchanté de vous faire plaisir.

LISARDA. — Le prix qu'il en demandera, fût-il très-élevé, ne sera jamais au-dessus de leur valeur.

L'ALGUAZIL. — J'ai quelque espoir; le ciel vous garde.

LISARDA. — Au revoir, j'espère. Considérez cette maison comme la vôtre.

L'ALGUAZIL. — Après tout, je ne crois pas que nous soyons obligés d'en venir à vendre nos gages.

LISARDA. — C'est aussi mon avis.

L'ALGUAZIL. — Adieu.

(Sortent l'alguazil et le greffier; Lisarda, Belise et Flora demeurent à s'entretenir ensemble.)

SCÈNE VIII

LISARDA, BELISE, FELISARDO, CELIA.

FELISARDO, *à part.* — Quel étrange chemin a suivi ma disgrâce, bien que ce soit pour mon plus grand bien! Me confier à la garde de cette maison, sous un tel habit, dans une telle condition, jusqu'à ce que la première fureur soit passée! — Depuis que le monde existe, vit-on jamais histoire pareille inscrite au livre de la Fortune? Quelle aventure singulière! Un homme qui, naguère dans Madrid, était plus noble que le Cid, plus libre que Bernard de Carpio, se voit maintenant esclave, pris comme gage aux termes d'une exécution,—sans plus d'intervalle ni de délai qu'il n'en a fallu pour nous habiller, Celia et moi, et sans pouvoir répondre à ces hommes ni oui, ni non... — Je crois vraiment que je rêve, et ne sais comment tout cela finira.

CELIA, *à part.* — Si je venais à me plaindre, ô destin ennemi, du costume dans lequel je me vois, et j'en aurais certes le droit, ce serait renoncer à cette patience que je te demande de m'accorder. Ce qui m'est arrivé est l'effet d'une ruse, non d'une faute; et, d'ailleurs, quel mal peut-il en résulter? Il ne s'agit que de faire pendant huit jours office de serviteur.

BELISE, *à sa mère.* — Tu as raison; tu pourras lui parler.

LISARDA. — S'il tient bon, je ferai des offres telles qu'il sera forcé de les abandonner malgré lui. — Esclave...

FELISARDO. — Madame...

LISARDA. — Espère.

FELISARDO. — Qu'ai-je à espérer par cette espérance?

LISARDA. — Quel est ton nom?

FELISARDO. — Pedro.

LISARDA. — Es-tu chrétien?

FELISARDO. — Oui, par la grâce de Dieu, bien que mon malheur ait voulu que je sois votre esclave.

LISARDA. — Es-tu bien malheureux d'être ici?

FELISARDO. — Non. — (*A part.*) Il est sûr que je le serais davantage si j'étais là-bas dans la prison, en payement de ce que je ne te dois pas.

LISARDA. — D'où es-tu?

FELISARDO. — De Grenade; mais je suis né à Madrid d'une esclave qui eût été reine si son malheur l'avait permis. Le fils de Charles-Quint, Don Juan d'Autriche, fit ma mère prisonnière, dans les Alpujarras[1], sa patrie, et je naquis d'un cavalier espagnol, pur et brillant comme le soleil.

LISARDA. — Quelle pitié! Vit-on jamais rien de pareil? — Et toi, esclave?

CELIA. — Je m'appelle Zara, et je demande le baptême. Je suis née à Oran, mais j'espère être chrétienne avant un mois, si je reviens chez mon maître.

BELISE. — Tu seras baptisée ici aussi bien, si cela te plaît. — (*A sa mère.*) Ma foi, il y a de jolies filles à Oran.

LISARDA. — Nous en avons un échantillon. — Flora, indique la cuisine à Zara, et enseigne-lui ce qu'elle a à faire. (*A Belise.*) Toi, viens recevoir un nouveau futur.

BELISE. — Quel ennui!

(Sortent Lisarda et Belise.)

1. Lors de la révolte des Morisques, dont Hurtado de Mendoza a écrit l'histoire en style digne de Tacite.

SCÈNE IX

CELIA, FELISARDO, FLORA.

FLORA. — Allons, Zara, suis-moi. — Toi, Pedro, tu feras connaissance avec l'écurie.

FELISARDO. — Y a-t-il d'autres esclaves?

FLORA. — Non.

FELISARDO. — Je ne dis pas cela pour ménager ma peine.

FLORA. — Il y a deux chevaux de voiture pour ma maîtresse, et un cheval de selle pour son fils. Le valet de don Juan en a soin.

FELISARDO. — Elle a donc un fils?

FLORA. — Et des plus galants.

FELISARDO. — Il est à la promenade?

FLORA. — Non, il est au lit. Il fait sa cour, la nuit, à certaine dame, et, d'ailleurs, il n'est pas matinal; midi le trouve ordinairement entre deux draps. Si tu entres dans la maison, tu auras pour maître le frère de notre demoiselle; c'est un ange de douceur : et puis je te régalerai, car vraiment tu y as droit par ta tournure et par tes manières. J'ai les clefs de tout. Bois-tu du vin, dis? aimes-tu le jambon?

FELISARDO. — Je crois que oui, puisque je suis né à Madrid, comme je l'ai dit; mais je l'ai un peu oublié, n'ayant pas mangé depuis hier au soir.

FLORA. — Ah! quel dîner tu vas faire!

CELIA. — Si tu as de tels régals en perspective, tu dois, Pedro, des remercîments au ciel.

FELISARDO. — Écoute, Celia.

CELIA. Laisse-moi.

FELISARDO, *à part, à Celia.* — Je suis à l'épreuve de tout, excepté de ta jalousie.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

L'appartement de don Juan, dans la maison de Lisarda.

DON JUAN, *vêtu d'une robe de chambre qu'il est en train de boutonner*, CARRILLO.

DON JUAN. — Mon cheval est-il sellé ?

CARRILLO. — Oui, monsieur, mais c'est l'heure de dîner.

DON JUAN. — Aurons-nous la messe ?

CARRILLO. — Nous l'aurons.

DON JUAN. — Je suis rentré hier bien ennuyé.

CARRILLO. — Et ennuyé avec raison.

DON JUAN. — Quand je m'entends demander de l'argent, je tombe en faiblesse, je meurs.

CARRILLO. — On a beaucoup disserté sur les remèdes de l'amour : le plus aisé qui soit indiqué, c'est l'absence, ordinairement suivie de l'oubli. D'autres proposent la chasse, les livres, les procès, le jeu, comme diversion à la passion. L'un cherche sa délivrance dans les sortiléges : l'autre, en s'attachant fortement à un autre objet, essaye d'égayer sa mélancolie. Pline (singulier moyen !) propose de placer l'amant à l'endroit où se roule une mule, et engage la première bête à imiter l'autre : l'auteur indique par là la bêtise qu'il y a à aimer, mais il ne donne pas le moyen de chasser du cerveau de la bête en question cette infirmité amoureuse. Moi je prétends que la requête d'argent est le vrai remède à l'amour.

DON JUAN. — Où as-tu entendu parler de ce passage de Pline ?

CARRILLO. — Monsieur, depuis que tant de gens, faute d'esprit, se sont mis à traduire, nous connaissons, nous autres ignorants, ce qui fait l'objet de l'admiration des sages, et nous nous emparons du titre qui n'est dû qu'à eux. Je possède la traduction de Pline, plus celle d'Horace et de Lucain.

DON JUAN. — Et tu lis ces grands génies ?

CARRILLO. — Quelle difficulté y a-t-il s'ils sont traduits

en castillan? Mon alezan devient latiniste. J'ai tout ça là-bas.

DON JUAN. — Je m'en réjouis, ma parole. Les gens que célèbre la renommée cherchent un Horace en latin, et on le trouve à l'écurie. Tu es lu par un laquais, divin Horace!

CARRILLO. — Ce laquais, c'est moi. Mais je m'émerveille, monsieur, que vous soyez si fier de votre connaissance du latin, car, aux yeux de tous les gens qui vous voient portant la cape et l'épée, votre personne *latinisante* sans cesse occupée de livres, passe pour n'entendre que l'espagnol.

DON JUAN. — Alors le génie et la science consistent dans les bonnets, dans les grades délivrés par les universités de Siguenza ou de Valence.

CARRILLO. — Oui : aux yeux du vulgaire abusé toute la différence est là. Épée? traduisez ignorance; bonnet? traduisez lumières.

DON JUAN. — Quel aimable raisonnement!

CARILLO. — C'est celui que fait depuis longtemps le vulgaire.

DON JUAN. — Qu'il est ridicule, ce préjugé espagnol! Juste Lipse a conquis une renommée immortelle, et il a porté la cape et l'épée. Qui fut plus illustre que cet Iñigo de Mendoza, qui a honoré l'Espagne par ses écrits? Je pourrais opposer mille autres exemples qui expliqueraient ma pensée au vulgaire, si c'était au vulgaire que je m'adresse en ce moment.

CARRILLO. — Voulez-vous vous laver la figure?

DON JUAN. — Appelle Flora.

CARRILLO. — Elle est là à l'instant.

DON JUAN, *seul*. — La science est le savoir qu'un homme acquiert par l'esprit et par la méthode : ce n'est une affaire ni de manteau ni de bonnet.

César suivit, l'épée haute, la carrière de Mars, et cependant sur le fleuve de l'Oubli ont surnagé ses *Commentaires*. Qui empêche celui qui a deux fois trente-sept d'écarter un?

J'ai vu Cicéron en *sombrero* et Xénophon en cotte de

mailles. Lettres saintes, vous pouvez assurément orner l'esprit d'un chevalier[1].

O toi, qui ne te laisses guider que par les yeux, si Apollon tient la plume et Mars le glaive, unis les deux dans le cours de tes expériences.

SCÈNE XI

Entre CELIA, *apportant une jarre et une cuvette; suivie de* FLORA, *une serviette à la main.*

CELIA. — Voilà de l'eau et une cuvette.

FLORA. — Voici une serviette.

DON JUAN. — Flora...

FLORA. — Que désirez-vous?

DON JUAN. — Je ne connaissais pas cette servante. (*A Celia*) Vous, en condition? O dureté des temps!

FLORA. — Avec bien plus de raison vous le direz, monsieur, quand vous saurez qu'elle est esclave.

DON JUAN. — Esclave, Flora! Est-il bien possible?

FLORA. — Elle appartenait à Eliso. Vous ne l'avez donc jamais vue?

DON JUAN. — Jamais.

FLORA. — On l'a amenée chez nous comme gage d'une certaine dette.

DON JUAN. — Nous sommes bien payés avec elle; cela seul excuse la brutalité de l'action. Belle esclave, sur ma foi!

CELIA. — Dites plutôt malheureuse, jusqu'au moment où je suis entrée à votre service.

DON JUAN. — Quel charmant payement d'une dette. Versez-moi de l'eau, madame.

FLORA. — L'esclave vous plairait à ce point?...

DON JUAN. — Vis-tu jamais une plus belle personne? —

1. C'était l'avis de l'ancienne noblesse espagnole, et en particulier du célèbre marquis de Santillane, Iñigo Lopez de Mendoza, dont vient de parler Lope. Il professait en effet : « Que la science et l'étude n'ont jamais émoussé la lance, ni fait trembler l'épée dans la main du chevalier. »

(*A Célia.*) Donnez-moi encore de l'eau ; encore un peu, s'il vous plaît, pour amortir la flamme que vous allumez en mon âme. — Quels beaux yeux !

CELIA. — Ils pourraient fournir de l'eau, si elle venait à manquer.

DON JUAN. — Où sont les mains qui en seraient dignes ? Ah ! si l'âme pouvait être baignée, à la bonne heure ! Donne-moi la serviette, Flora... Mais pourrait-elle essuyer ce qui maintenant est ineffaçable ? — Esclave, qui pourriez honorer la plus grande et la plus noble dame, allez voir pour ma fraise.

CELIA. — J'obéis.

(Elle sort.)

DON JUAN. — Va la lui indiquer, Flora.

FLORA. — J'y vais.

DON JUAN. — Et ne reviens pas ici.

FLORA. — Très-bien.

DON JUAN, *seul.* — Quel plaisir de la voir, de lui parler seul à seul ! Je ne vis jamais cette esclave chez Eliso ; probablement qu'il ne la montrait pas, jugeant par lui-même de l'impression qu'elle devait faire aux autres. Quels regrets doivent être les siens, si par hasard il l'aimait ! Je plains vraiment son malheur.

(Rentre Celia, avec la fraise dans une corbeille.)

CELIA. — Voici votre fraise, seigneur.

DON JUAN. — Et voici, madame, un vaincu. La fraise que vous tenez, placez-la à mon cou comme un anneau de fer, bien qu'il suffît d'un de vos cheveux, car ce cou vous appartient.

CELIA. — Quelle plaisanterie ! Mettez vous-même votre fraise.

DON JUAN, *se rattachant sa fraise.* — Les cordons n'en sont pas de fer, et pourtant je me sens enchaîné par vous. Oui, il y a des fers dans ces liens.

CELIA. — Je les croyais en toile de Cambrai.

DON JUAN. — Erreur, erreur !

CELIA. — Mais si vos fers sont des cordons, il vous sera facile de briser votre prison.

DON JUAN. — L'imagination est la prison de la volonté. — Je ne parviens pas à nouer ces cordons. Voulez-vous bien me l'attacher? Approchez, n'ayez pas peur. Enchaînez ma liberté, qui désormais est à vous. — Venez donc attacher cette fraise.

CELIA. — Puisque mon service m'y oblige, je le ferai volontiers, si d'ailleurs tel est votre plaisir. Mais quand je réussirais dans cette commission, comment saurez-vous si votre fraise va bien ou mal? Je vais chercher un miroir.

DON JUAN. — C'est inutile. Où trouver une glace pareille à ce visage, où je vois un si pur cristal? Laissez vos beaux yeux reproduire mon image, et je pourrai me vanter de m'être miré dans le soleil. — Faites le nœud.

CELIA. — Cela va-t-il bien ainsi?

DON JUAN. — C'est à ces deux brillantes étoiles que je veux le demander.

(Il demeure en contemplation devant Celia.)

SCÈNE XII

Entre FELISARDO.

FELISARDO, *à part*. — Voilà qui va bien, vive Dieu! Si je pouvais couper ici, j'aurais aussitôt coupé que j'aurais délié.

DON JUAN. — Qui va là?

FELISARDO. — C'est moi, seigneur.

DON JUAN. — Qui, toi?

FELISARDO. — Un esclave qui est aujourd'hui à votre service par une faveur de la fortune dont il se félicite, connaissant votre valeur. J'appartenais à Eliso : je suis à vous maintenant, ou plutôt je ne suis ni à vous ni à lui. Je ne sais lequel est mon maître, tellement que je puis dire : Je suis esclave, mais de qui? — Je suis entré dans votre maison comme gage, par suite d'une exécution. Mais je vois qu'une autre personne, qui sert de gage comme moi, s'émancipe à ce point qu'il est possible que vous vous y preniez. Mon maître était amoureux de cette esclave; je viens de la voir s'approcher bien près de vous, et cela

ne convient guère; mais si vous me demandez pourquoi, vraiment je ne puis le dire.

DON JUAN. — Tu as bonne mine pour un esclave, et je crois à ta loyauté, par la sévérité que tu fais paraître.

FELISARDO. — Zara, cela commence bien, et tu sais égayer ton infortune.

CELIA *à Felisardo*. — Comment? une querelle?

FELISARDO. — Pourquoi pas! Le maître m'a commandé de te surveiller, et j'en ai bien le droit, puisque, en te réprimandant, je fais ce qu'a commandé celui de qui je dépens.

DON JUAN. — Esclave, je t'en prie, ne la querelle pas; il n'y a pas de sa faute. Elle appartient de fait à Eliso; mais, tant qu'elle résidera ici, traite-la comme si elle avait été vendue. C'est moi qui suis son maître.

FELISARDO. — Et moi, que suis-je donc[1]?

DON JUAN. — Je suis ton maître aussi.

FELISARDO. — Mon maître!... mais je dois craindre, seigneur, que mon premier possesseur ne me réclame comme sien. — Zara serait bien mieux à la cuisine qu'ici.

CÉLIA. — Et toi à l'écurie, à panser tes chevaux.

FELISARDO, *à part à Celia.* — C'est pour toi que j'en suis à remplir leurs crèches.

CELIA, *à part à Felisardo.* — C'est pour toi que moi, je lave la vaisselle, sans avoir les régals de Flora. Parfait modèle d'ingratitude!

DON JUAN. — Allons, voyons, en voilà assez. Tous deux vous êtes des miroirs de noblesse et de loyauté. Servez-nous avec confiance, persuadés que je vous veux du bien. Je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir.

1. Tout ce morceau est en jeu de mots, en équivoques et en sous-entendus impossibles à rendre. Pour en faire comprendre la difficulté, il suffit de dire que les paroles de Felisardo sont la glose du quatrain que voici :

Esclavo soy, pero cuyo?
Eso no lo diré yo.
Que cuyo soy me mandó
Que no diga que soy suyo.

« Je suis esclave, mais de qui? C'est ce que je ne dirai pas; car celle à qui j'appartiens m'a défendu de le dire. »

FELISARDO. — Si Zara est ce que je crois, je la traiterai comme elle le mérite.

DON JUAN. — Je vais à la messe, car il est tard.

(Sort don Juan.)

SCÈNE XIII

CELIA, FELISARDO.

FELISARDO. — Tu as vite changé de goût.

CELIA. — Dis, qu'ainsi Dieu te garde, serais-tu fâché sérieusement ?

FELISARDO. — Suis-je donc une pierre, moi ? suis-je de diamant ou un amant ? Suis-je une bête ou un homme ? Suis-je gentilhomme ou la bassesse même ? Toi, que mille lieues auraient dû séparer de la compagnie d'un homme, je t'en vois (qui l'eût cru !) à la distance que mesure un lien ? Tu mets des lacs, tu fais des nœuds au cou d'une autre tête que ma tête, pour qu'un nœud de corde serre bientôt la mienne ! Ah ! belle Celia, ni foi en la mer, ni fidélité chez la femme. Toi, venue naguère en ces lieux, pour dernière preuve d'amour dans un malheur digne d'une renommée éternelle, je te vois dans les bras d'un homme !...

CELIA. — Quels bras ?

FELISARDO. — Laisse-moi : ne me retiens plus.

CELIA. — Dis, est-ce le moment de traiter en plaisanteries des malheurs si réels ? Reviens et regarde où nous en sommes; dans notre propre patrie, toi et moi, nous sommes esclaves : et si tu crains pour mon honneur, tes soupçons sont de la folie, et c'est mon honneur qu'ils offensent. Pour toi, mon Felisardo, je suis réduite à l'état d'esclave; ta jalouse folie m'a obligée à servir : et si je fais mon service, de quoi te plains-tu ? Je suis venue avec une autre femme présenter de l'eau à celui à qui je donnerais volontiers du poison. Il est homme, il est jeune; il m'a adressé quelques galanteries, car l'occasion est légère, l'homme poudre et la femme étincelle[1]. Il m'a commandé

1. Variante du proverbe : *El hombre es fuego, la mujer estopa, llega el diablo y sopla.*

de lui mettre sa fraise, j'ai mis la fraise, j'ai noué les liens; il m'a prise pour miroir, j'ai fait le miroir.

FELISARDO. — Et tu t'étonnes de me voir furieux?

CELIA. — Oui, car à peine étais-tu entré, le miroir, qui est de cristal et se casse, le miroir a disparu.

FELISARDO. — Tu te défendrais mieux, Celia, en disant que la femme est miroir, et qu'en l'absence du maître, elle adresse la même flatterie à tout visage qui se présente.

CELIA. — Laisse ces soupçons injustes; laisse, je t'en conjure, en un si grand malheur, de tels enfantillages.

FELISARDO. — Enfantillages? Je regrette, Celia, que tu en juges ainsi. Quand, dans le miroir de tes yeux tu reproduis une autre image que la mienne, c'est un jeu qui risque d'amener une offense mortelle. Mais, en des disgrâces telles, il ne convient pas de se répandre en plaintes: dis-moi, mon bien, qu'ai-je à faire, vu l'avenir qui nous est réservé? Veux-tu, dis-moi, que cette nuit nous gagnions quelque lieu où la fortune n'ait pas le pouvoir de nous jouer des tours comme ceux-ci? Veux-tu que je te tire de cette maison?

CELIA. — Dieu sait si je le voudrais; mais nous allons mettre Eliso dans un grave embarras. Nous passons ici pour esclaves : il faudra de nécessité que Lisarda déclare que nous sommes cachés chez Eliso, ou qu'on nous recherche au nom de Lisarda. Il vaut mieux, en attendant que se passe le premier émoi, que tu tâches de te distraire, car, pour être bien cachés, il n'est pas de maison comme celle-ci. Une fois dehors, je serai recherchée de mes parents, et à peine aurai-je mis le pied dans la rue avec mes vrais habits, que je serai reconnue. D'ailleurs, pour moi quelle est la gloire préférable à celle de mériter le nom d'esclave tienne?

FELISARDO. — J'approuve votre conseil, madame. — Je viens de voir les serviteurs qui commençaient à mettre la table. Vas à ta cuisine, Celia, nous pourrions être aperçus.

CELIA. — Je glisserai dans une serviette, si je ne suis pas surveillée, quelques bons morceaux pour toi... Mais, j'y songe... c'est inutile; Flora y pourvoira mieux.

FELISARDO. — Jamais je ne te vis si folle.

CELIA. — Qui aime craint.

FELISARDO. — Qui aime a confiance.

CELIA. — Que veux-tu que je croie ?

FELISARDO. — Que je t'adore, ma Celia ; que les malheurs redoublent ma fermeté.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de Lisarda.

BELISE, FLORA.

FLORA. — Quand verrons-nous la fin de ces tristesses, de ces ennuis !

BELISE. — Hélas ! Flora, toutes mes joies se sont changées en pleurs. Ce n'est plus le temps des caprices; mes dédains ont cessé, le ciel m'a punie et les hommes se sont vengés. Aie pitié de moi; il me prend quelquefois envie de me tuer.

FLORA. — Ce mot n'est pas digne de votre raison.

BELISE. — Amie, j'ai des moments si tristes, que la vie me devient odieuse. Telle est ma mésaventure que, forcée de taire ma folie, je n'ai d'autre ressource que la mort. Pourquoi tarder ? Qu'est-ce qui m'arrête dans le dessein de m'ôter la vie ?

FLORA. — Toi ? l'homicide de toi-même ?

BELISE. — Je suis résolue, Flora, à me donner la mort, et j'ai pour cela de si graves motifs que, quand le monde les connaîtra, je serai justifiée à ses yeux. Je suis décidée à me tuer. Quand je serai morte, Flora, tu pourras lire en mon cœur et connaître le motif que je ne puis déclarer en ce moment. Comme le criminel qui meurt par sentence de justice, je porterai inscrite sur mon cœur la cause de ma mort, quand la corde ou le fer m'aura ôté la vie. — Comment vous terminer, ô mes tristes journées ? Par le poignard ? je resterai pâle, sanglante et décolorée; par la corde ? je serai affreuse, la langue épaisse, la bouche tor-

due; car, si on ne veut pas de l'épée, il ne reste guère de genre de mort agréable : par le poison ? je serai noire et toute bouffie. Il me reste la saignée, la mort de Sénèque. Je mourrai insensiblement, sans douleur; et le cas ne sera pas peu mémorable : mourir en pleine philosophie. Mourant par la saignée, je demeurerai belle et propre. Allons, envoie quérir un barbier[1]. Je dirai que je veux me faire saigner; puis, il me sera loisible d'ôter la bande en attendant mon dernier soupir. Va, Flora, fais-moi venir le barbier.

FLORA. — Que dites-vous? Êtes-vous folle ?

BELISE. — Je veux me périr...

FLORA. — Ah ! mon Dieu !

BELISE. — Si tu tardes, j'emploierai la corde ou un charbon embrasé, comme Porcia...

FLORA. — Si la loyauté, si l'affection, si le fait d'être née dans votre maison peuvent mériter que je connaisse la cause de vos ennuis, que ces ennuis et mes yeux en larmes vous persuadent de parler.

BELISE. — C'est impossible.

FLORA. — Eh bien, alors, ne séparons pas nos destinées, et qu'une même mort les achève.

BELISE. — Si tu t'engages à ce que notre sort soit uni par deux blessures, je vais te dire la cause de mon mal.

FLORA. — Je promets tout.

BELISE. — Écoute : tu verras quels sont mes motifs, et s'ils ne sont pas égaux à l'étendue de mon malheur.

Je suis née à Madrid, Flora, comme tu sais, pour la joie et le bonheur de mes riches parents. J'ai grandi dans leurs bras, entourée de soins, de tendresses telles, qu'étant encore toute petite, j'aurais pu me marier. L'Inde et ses trésors nous envoyaient leur pluie. Les perles et les diamants, l'argent et l'or, source de grands maux, brillaient dans la maison et remplissaient les coffres de mon père. Aussi, dans leur tendresse pour moi, mes parents dépensaient-ils avec profusion en atours et en parures nouvelles. Don Juan, leur fils, qui était étudiant, ne leur coûtait pas en

1. Tous ceux qui ont lu *Don Quichotte* savent que les barbiers pratiquent aussi la saignée en Espagne.

livres, en laquais et en pages la moitié de ce que je dépensais en miroirs, en parfums et en gants. Cette faiblesse folle me rendit si arrogante, que mes parents n'ont pu me faire accepter un parti. J'aurai pour ma part trente mille ducats dans cette grosse fortune. Cette agréable perspective, encore plus que mes qualités, engage les coureurs de dots à me venir voir, à tâcher de faire ma conquête. Et moi, enivrée de cette grande fortune, peut-être trop éprise de mon esprit et de mes attraits, j'ai donné dans des impertinences telles, que je suis devenue la fable de Madrid. On m'a entendu dire pendant quelque temps que je n'avais en chair que les mains et le visage, et que je ressemblais pour le reste à ces images[1] que l'on vêtit seulement de la taille et tout d'une pièce sans laisser paraître le corps et les jambes. Je n'allais pas à la messe s'il se trouvait dans l'église quelque tableau représentant l'archange qui terrasse le dragon infernal. Mille fois, à l'aspect de saint Christophe et de sa stature de géant, je suis tombée en des pâmoisons mortelles. Jamais je n'ai pris d'eau dans le bénitier, même avec des gants, de peur de me noyer. Jamais je ne suis sortie quand il faisait du vent, et si le vent me surprenait dans la rue, je me mettais à crier : « le vent m'emporte ! » Je n'ai jamais assisté aux courses de taureaux de peur qu'ils ne franchissent la barrière, eussé-je mille grilles devant moi. Le Manzanarès est une bien petite rivière, mais il y a défense de la passer. Jamais je ne monte en voiture sans l'escorte de mille reliques, et avec des signes de croix et des oraisons sans fin. Jamais tailleur n'a pris la mesure de mes vêtements, de peur qu'il ne m'embrasse la taille. Mon cordonnier ignore ce qu'il chausse. Il me fait des souliers d'un et de deux points jusqu'à seize. Ainsi les galants curieux ne peuvent se vanter de connaître ma mesure. Jamais de ma vie je n'ai joué aux cartes ; mon sang se glace à la vue de l'*espadilla*. Mais pourquoi te raconter ce que tu sais si bien ? Je n'aurais d'ailleurs jamais fini. Hélas ! Flora, — après avoir par mes façons impertinentes repoussé tant de personnages

1. C'est l'usage espagnol.

graves, riches, de noble naissance, du plus haut rang, les uns gratifiés de la croix de l'ordre, les autres revêtus de charges considérables dans les offices militaires ou civils, — après avoir trouvé mille défauts à quiconque me recherche, j'en suis venue... je ne sais si je dois l'avouer avant de mourir : mais pourquoi hésiter, puisqu'il n'est plus de remède? j'en suis venue à aimer follement un esclave qu'un alguazil a amené à ma mère comme gage. Dieu me le pardonne ! — (*Flora fait un geste d'étonnement.*) Ce n'est pas une plaisanterie, Flora. J'ai lutté, j'ai combattu contre moi-même. Mes efforts ont été vains. En ce genre de servitude où commence l'amour, il punit de mort toute résistance. Je ne mange ni ne dors, et j'ignore, en des difficultés telles, où me conduiront mes pensées. Moi qui me suis fait un jeu de partis pareils, j'aime un pauvre esclave ! Ah ! que personne ne dise : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! » Le temps peut abaisser les superbes, élever les petits. Il change en douleurs poignantes les impertinentes folies, il enrichit la pauvreté et appauvrit la grandeur. Malheur à qui a créé ces lois d'inégalité, pour le désespoir de nos inclinations et le dommage de notre honneur.

FLORA. — Que veux-tu que je te réponde ? Mon amitié s'indigne à l'idée de cette passion, et je me tais dans la crainte de t'offenser : mais je ne puis te dissimuler cependant qu'ici la folie passe la mesure.

BELISE. — La beauté cesse-t-elle d'être beauté, quelque part qu'elle se trouve? Le diamant né tel dans la mine cesse-t-il d'être diamant parce qu'il est porté par une main indigne ou couvert par un gant ? Mais, après tout, je ne veux pas perdre de temps à me disculper : ce à quoi je suis résolue, c'est de mourir.

FLORA. — Mieux vaut chercher un remède.

BELISE. — En vois-tu d'autre que la mort ?

FLORA. — Commencer par le mettre à la porte.

BELISE. — Il a gagné l'affection de ma mère : et peut-être que ma passion ne fera que s'accroître par la privation de le voir.

FLORA. — Alors, fais-le marquer[1], fais-le battre, arrange-le de manière qu'il devienne pour toi un objet de dégoût.

BELISE. — Comment concilier l'amour et la haine ?

FLORA. — Figure-toi qu'il est épris de l'esclave Celia. La jalousie éteint, dit-on, les feux de l'amour.

BELISE. — Au contraire, les cieux ont fait de la jalousie l'aiguillon le plus puissant de l'amour.

FLORA. — Tu as cependant à faire quelque chose.

BELISE. — Mourir.

FLORA. — Songe à ton âme.

BELISE. — C'est la seule considération qui tempère l'ardeur du dégoût que j'ai de la vie. Je veux suivre ton conseil, et faire marquer notre esclave; comme on brise une glace pour n'avoir pas la tentation de s'y mirer.

FLORA. — Ta mère !

BELISE. — Évitons ses regards.

(Elles sortent.)

SCÈNE II

ELISO, LISARDA.

LISARDA. — Pas d'objections : il faut que tu m'octroies ces esclaves, bien que tu sois ma partie adverse.

ELISO. — C'est peu de m'avoir fait exécuter, il faut encore que tu me prives de ce que j'aime ?

LISARDA. — Tu es noble et chevalier : ma qualité de femme t'oblige.

ELISO. — J'ai aussi une demande à te faire, c'est pourquoi je veux te montrer ma déférence en te faisant ce plaisir. Remarque bien que les esclaves que je te livre sont au nombre de trois.

LISARDA. — Comment cela ?

ELISO. — Moi aussi je suis esclave; tu sauras plus tard comment.

1. On marquait à la joue les esclaves de la lettre F, qui est la première du mot *fugitivo*.

LISARDA. — Si tu as dans l'idée un mariage avec Belise, tu connais son caractère; il faut y réfléchir.

ELISO. — Je sais que je prétends l'impossible; néanmoins, je te prie de lui en parler en particulier.

LISARDA. — Je le veux bien. Elle était ici tout à l'heure, mais je ne la vois plus.

ELISO. — Sonde-la seulement à ce sujet. Tu connais mes parents, ma naissance; l'effet qui sortira de mon exécution sera d'avoir donné les gages de mon hymen.

LISARDA. — Donc, Pedro et Zara m'appartiennent. Je vais parler à Belise.

ELISO. — Je suis tout disposé à tolérer ses caprices les plus bizarres.

(Sort Lisarda.)

(Entre Felisardo.)

FELISARDO, *apercevant Eliso.* — Cher Eliso de mon âme!

ELISO. — Mon cher Felisardo! Comment vas-tu?

FELISARDO. — Ta vue, dans les ténèbres de ma prison, me fait l'effet du jour aux oiseaux.

ELISO. — Une prison où habite Celia?

FELISARDO. — Tu dis vrai; mais je n'ai pas la liberté de lui dire un mot. Que devient la question de ce coup d'épée? Pourrai-je bientôt sortir d'ici? Est-ce mon nom qui se murmure?

ELISO. — Le gentilhomme n'est pas mort, mais sa vie est encore en grand danger. Ne te presse pas de sortir d'ici; ce serait exposer la tienne.

FELISARDO. — Quel affreux événement!

ELISO. — Ce lieu est le meilleur des refuges.

FELISARDO. — Est-on aussi à la recherche de Celia?

ELISO. — Sans doute. — A propos, comment va-t-elle?

FELISARDO. — Fort bien, à cela près d'un peu de souci que lui cause une fille suivante qui se tue pour moi en bons offices.

ELISO. — Jalouse?

FELISARDO. — Au point d'avoir voulu me tuer aujourd'hui... Si l'on nous voit ensemble, nous allons exciter des soupçons.

ELISO. — Sors-tu quelquefois?

FELISARDO. — Très-rarement.

ELISO. — Adieu.

(Sort Eliso.)

SCÈNE III

LISARDA, FELISARDO.

LISARDA, *de la coulisse.* — Si je te cause un tel chagrin, Belise, ne crains pas que de ma vie je te parle de mariage. (*Entrant et apercevant Felisardo.*) Pedro!

FELISARDO. — Madame...

LISARDA. — J'ai eu la fantaisie, je ne veux pas qu'on dise la volonté, de t'acheter à ton maître.

FELISARDO. — Acheté, dites-vous?

LISARDA. — Oui, le marché vient de se conclure, et dès aujourd'hui tu m'appartiens. Eliso ne te l'a pas dit?

FELISARDO. — Il a craint mes regrets, et avec raison.

LISARDA. — Mon service te déplaît?

FELISARDO. — Pas du tout, il m'enchante; mais enfin, Eliso est mon premier maître.

LISARDA. — Tu reconnais bien mal l'affection que je te porte.

FELISARDO. — Je déclare que je suis on ne peut mieux touché de la faveur très-grande que vous avez daigné me faire.

LISARDA. — Tu me dois plus que tu ne crois.

FELISARDO. — L'affection s'exprime d'ordinaire en peu de mots.

LISARDA. — Je t'aime comme moi-même.

FELISARDO. — Je baise vos pieds mille fois.

(Entre Celia.)

LISARDA. — N'est-ce pas, Zara?

FELISARDO. — C'est elle.

CELIA. — Je viens dire à Pedro que don Juan, mon seigneur, le réclame.

LISARDA. — Va vite.

CELIA, *à part, à Felisardo.* — Ma maîtresse aussi commence à s'occuper de toi?

FELISARDO. — Jalouse d'elle, maintenant?

CELIA. — Pourquoi pas, si tu m'en fournis le motif?

LISARDA. — Bon! La conversation devant moi?

FELISARDO, *à part, en sortant.* — Oh! Celia, que tu es étrange.

CELIA, *à Lisarda.* — Je demandais à Pedro s'il voulait m'enseigner aujourd'hui la prière en question.

LISARDA. — Tu ne la sais pas?

CELIA. — Non.

LISARDA. — Flora pourra te l'apprendre. Va-t'en à la cuisine, drôlesse.

CELIA, *à part.* — En voilà encore une qui veut de lui; mais je saurai bien me payer moi-même.

(Elle sort.)

LISARDA, *seule.* — Que signifient ces désirs que m'inspire un esclave? Ni ma pensée n'est honnête, ni ces désirs ne sont purs. Sa taille, sa parole, son visage... tout en lui me charme, me ravit. Quelle honte! Arrête, Amour, épargne-moi, car je suis au moment de me perdre.

SCÈNE IV

LISARDA, BELISE.

BELISE. — Ayant appris que Pedro t'appartient et que tu l'as acheté à Eliso, je viens t'informer d'une chose.

LISARDA. — Ce sera quelqu'une de tes bizarreries.

BELISE. — On me dit qu'il est d'humeur vagabonde. Il faudra le faire marquer dès aujourd'hui.

LISARDA. — Comment! le marquer?... Un homme d'une telle tournure?

BELISE. — Qu'importe? après tout, ce n'est qu'un esclave.

LISARDA. — Je songe à sa figure, et j'en ai pitié. Elle ne mérite pas de porter la marque.

BELISE. — Est-ce que tu la trouverais belle?

LISARDA, *à part.* — Mon âme se déclare trop. (*Haut.*) Quelle attention veux-tu que je fasse à un esclave?

BELISE. — Alors, consens à le laisser marquer.

LISARDA. — Ce serait un inconvénient pour le revendre, et déprécier sa marchandise soi-même.

BELISE. — Tu préfères qu'il s'échappe?

LISARDA. — Il vaut mieux qu'il soit marqué, comme tu dis. Oui, satisfais un caprice qui consiste cette fois à faire marquer d'un fer chaud une charmante figure.

BELISE. — Si tu n'as d'autre but que de me refuser une chose que je demande, s'il est vrai que tu me détestes pour n'aimer que ton fils don Juan, bientôt tu verras de tes yeux si je ne le valais pas. (*S'éloignant.*) Ouvre-moi cette chambre, Flora; va, cours chez le barbier, qu'il vienne me saigner vite. Ah! je me meurs! Holà! qu'on appelle un médecin. — Tu verras si s'achève aujourd'hui la vie que tu m'as donnée, s'il vaut mieux perdre ta fille que de marquer au front un esclave.

(Elle sort.)

LISARDA. — Quel changement étrange! Celle qui regardait comme un crime punissable d'élever même la voix, pousse aujourd'hui l'audace jusqu'à vouloir que l'on marque le plus bel esclave qui soit au monde? Ou son caractère est transformé, ou son cœur est intéressé ici. Vit-on jamais folie, vit-on cruauté pareille?

SCÈNE V

TIBERIO, LISARDA.

TIBERIO. — Sans doute, des pâmoisons telles ne donnent pas lieu de craindre pour la vie; elles n'en font pas moins compassion, chère Lisarda. Jamais Belise ne m'a paru morte à ce point. Qu'y a-t-il eu?

LISARDA. — Une fantaisie ridicule, fruit de son humeur bizarre. Elle a imaginé de vouloir faire marquer Pedro.

TIBERIO. — Comment! Est-il donc votre esclave?

LISARDA. — Je viens de l'acheter il n'y a qu'un moment. Faut-il déjà me montrer si cruelle envers lui?

TIBERIO. — Tu connais cette humeur bizarre ; mais comme il serait insensé d'accomplir un acte si cruel, tu peux faire semblant de le marquer. Par le moyen de cette marque supposée, tu feras ce qui nous est dû à tous deux, puisque personne ne sera lésé; aussi bien serait-il peut-être pénible de chagriner en ce point une fille qui est comme la prunelle de tes yeux.

LISARDA. — Mais peut-on imprimer une marque de façon qu'elle paraisse véritable?

TIBERIO. — Avec la plus grande facilité.

LISARDA. — Je céderai donc sur tous les points aux menaces de Belise?... C'est entendu... Charge-toi de faire imiter la marque.

TIBERIO. — Je m'en charge, de peur que cette folle n'en vienne à quelque éclat déshonorant. J'aperçois le personnage. Sors, Lisarda.

(Sort Lisarda.)

(Entre Felisardo, sans apercevoir Tiberio.)

TIBERIO. — Hé! Pedro!

FELISARDO. — Ah! seigneur.

TIBERIO. — Comment nous trouvons-nous dans cette nouvelle maison?

FELISARDO. — Pas mal, grâces à Dieu; je suis aimé de tout le monde.

TIBERIO. — Pour ce qui est de Lisarda, je le jure, mais non en ce qui concerne Belise, car elle veut que tu sois marqué, et, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, j'ai accepté cette commission pour lui faire plaisir.

FELISARDO. — Me marquer? Qu'est-ce à dire? Je suis un serviteur loyal, et si vous vous en avisez, je crains, par la mordieu, que vous ne mouriez l'un et l'autre de mes mains.

TIBERIO. — Elle veut qu'on fasse la même opération à Celia.

FELISARDO. — Voilà qui est parfait! (*Se mettant à crier.*) Mais c'est moi qui suis l'auteur de la mort du cavalier navarrais! Accourez, je suis caché ici!

TIBERIO. — Que dis-tu?

FELISARDO. — Que c'est moi dont la lame acérée a percé le cœur de ce gentilhomme.

TIBERIO. — Le chagrin de se voir marquer lui tourne la cervelle. — Va, on ne te marquera pas.

FELISARDO. — Un moment, et je vais sortir au péril de ma vie.

TIBERIO. — Sois tranquille; pour entrer dans sa fantaisie et éviter un esclandre, la marque ne sera qu'imitée. Je veux peindre sur vous deux les caractères de la lettre avec une encre facile à effacer.

FELISARDO. — Imite ce qui peut être effacé, et appelle-moi ton esclave.

TIBERIO. — Attends-moi ici, Pedro.

(Il sort.)

SCÈNE VI

Entre CELIA.

CELIA. — Tiberio est déjà parti?

FELISARDO. — Oui.

CELIA. — Eh bien! et Lisarda?

FELISARDO. — Je l'évite pour te faire plaisir.

CELIA. — Et Belise?

FELISARDO. — Ici il y a du nouveau, et même une question délicate.

CELIA. — Voyons; parle vite.

FELISARDO. — Écoute. Le malheur qui nous poursuit nous rend esclaves à jamais.

CELIA. — Comment cela?

FELISARDO. — Nous allons être marqués aujourd'hui.

CELIA. — Marqués? Qui peut expliquer une pareille folie?

FELISARDO. — C'est une fantaisie de Belise.

CELIA. — Dis-leur qui tu es.

FELISARDO. — Ce n'est pas nécessaire; la marque ne sera qu'imitée, et c'est là un excellent moyen, vrai Dieu, pour nous empêcher d'être reconnus. Tu sauras que je tiens d'Eliso que l'on est à notre recherche.

(Entrent don Juan et Carrillo sans être aperçus.)

DON JUAN, *à part à Carrillo.* — C'est singulier, ces deux esclaves sont toujours ensemble.

CARRILLO. — Unis comme la lettre et l'accent, comme la signature et le paraphe.

DON JUAN. — Il est vraiment gentil.

CARRILLO. — Gentil autant que spirituel.

DON JUAN. — Quoi! vraiment?

CARRILLO. — Vous seriez charmé de causer avec lui.

DON JUAN. — Peut-être; mais j'en suis d'autant moins charmé de le voir parler à Zara, avec cet esprit et sa tournure.

FELISARDO, *à Zara.* — Personne ne nous voit; tu peux donc m'embrasser.

(Ils s'embrassent.)

CELIA. — Tu ne fais toujours que devancer mes désirs.

DON JUAN. — As-tu vu!

CELIA. — Oui; en bon français, il me semble qu'ils se sont embrassés.

DON JUAN, *à Felisardo.* — Drôle, pourquoi te permets-tu de l'embrasser, maraud?

CELIA, *bas, au même.* — Don Juan nous aurait-il vus?

FELISARDO, *bas.* — Oui, ma foi.

DON JUAN. — Une pareille licence, drôle, dans une maison comme celle-ci?

FELISARDO. — Si vous croyez, seigneur, que ce soit par amour, vous êtes dans l'erreur. Elle vient de me dire qu'elle voulait se faire baptiser; en l'embrassant, je n'ai fait que ce que je devais à ma qualité de chrétien. Si le ciel pouvait s'abaisser il l'embrasserait, je crois. Ce que le ciel accomplirait peut dès lors se pardonner sur la terre.

DON JUAN. — Marche à l'écurie, animal.

FELISARDO, *en s'en allant.* — Excusez-moi, seigneur; je ne croyais pas qu'il y eût crime à se montrer chrétien.

(Don Juan s'entretient à voix basse avec Celia.)

CARRILLO. — Il a eu peur. Holà, Pedro.

FELISARDO. — Que me veux-tu?

CARRILLO. — Être chrétien est excellent, mais c'est

pousser la religion un peu loin que d'embrasser les filles. Retire-toi, et n'oublie pas qu'ici on n'embrasse pas les esclaves.

FELISARDO. — Et si le maître ou le valet ont fantaisie d'en abuser, cela est-il permis?

CARRILLO. — Oui.

FELISARDO. — Oui? Eh bien! attends un peu.

(Il sort.)

CARRILLO, *à part.* — Cet animal est capable de quelque mauvais coup.

DON JUAN. — Vois-tu, Zara, il n'est pas sage de me faire perdre l'esprit par tes dédains.

CELIA. — Est-ce que, n'étant pas chrétienne, il m'est permis de t'aimer [1]?

DON JUAN. — Donne-moi ta foi en promettant d'y être fidèle.

CELIA. — Je promets tout, sauf mon déshonneur.

DON JUAN. — Que promets-tu donc de faire pour moi?

CELIA. — De t'épouser.

DON JUAN. — Ce serait flétrir ma qualité de gentilhomme.

CELIA. — Serait-ce pour mon honneur que je me livrerais à toi?

DON JUAN. — Tu n'es qu'une esclave.

CELIA. — Tu le serais aussi à Alger.

DON JUAN. — Hélas! je suis dans tes fers.

CELIA. — Si tu étais dans mes fers comme tu le dis, tu n'aurais pas la liberté d'entreprendre contre mon honneur.

DON JUAN. — Je cède à la puissance de l'amour.

CELIA. — Et moi j'écoute mon sang, ma loyauté. Je suis là-bas plus respectée que toi-même tu ne l'es ici.

DON JUAN. — Un moment, espère.

1. Voy. sur cette défense et les conséquences terribles qu'elle entraînait une touchante histoire tirée des Chroniques d'Avila. Ant. de Latour, *Nouvelles Études sur l'Espagne*, Paris, Didier, 1869. — Voy. aussi le poëme d'Ulloa sur les amours d'Alphonse VIII et de la belle juive Rachel.

CELIA. — C'est folie que de prétendre me vaincre, excepté par le mariage.

(Elle sort.)

CARRILLO. — Elle a fermé la porte.

DON JUAN. — Il m'est avis que si elle est aussi noble qu'elle le dit, on ne saurait blâmer son langage. Elle est là-bas ce que je suis ici.

CARRILLO. — Voici ta mère.

SCÈNE VII

Entre LISARDA.

LISARDA, *à part.* — Bien que ce ne soit qu'en manière de plaisanterie, je n'en éprouve pas moins de la peine à les voir marquer tous deux. (*Haut.*) Te voilà, don Juan?

DON JUAN. — Que je baise vos pieds.

LISARDA. — Qu'as-tu fait de bon aujourd'hui?

DON JUAN. — J'ai fait un tour au Prado.

LISARDA, *à Carrillo.* — Te voilà aussi, toi?

CARRILLO. — Vous avez bien peur de moi.

LISARDA. — Comme on a peur d'un fou.

DON JUAN. — Laissons pour le moment Carrillo, madame; j'ai à vous parler.

LISARDA. — J'écoute.

DON JUAN. — L'esclave que vous avez mis dans la maison n'est pas un esclave; c'est bien plutôt un galant, et c'est assurément moins le vin que l'amour qui le pousse à ses exploits, l'amour qui, même après la perte de la liberté, espère, espère toujours, jusqu'à ce qu'aient succombé l'honneur et la vie. Par conséquent, je suis d'avis qu'il doit être vendu. Il a de trop belles qualités pour être esclave.

LISARDA. — Que je le vende, don Juan?

DON JUAN. — Oui, et sans perdre un moment. Je me borne à ce conseil : ne m'en demandez pas davantage. Rends-le à Eliso, et dis-lui que Zara seule te convient, à moins toutefois que tu ne veuilles le vendre ailleurs.

LISARDA. — Fort bien; s'il est, comme tu dis, nécessaire

que je le vende, Pedro et Zara quitteront la maison en même temps, car je ne veux pas garder chez moi une esclave d'une si rare beauté, puisque, comme tu dis, l'amour est plus fort que le vin, car il le surmonte; plus que le vol, car il enlève les âmes; plus que le désir de la liberté, car il patiente jusqu'à la perte de la vie, de la fortune et de l'honneur.

DON JUAN. — L'esclave Zara n'est ni un ennui pour toi, ni un déshonneur pour ta maison.

LISARDA. — En quoi ma maison est-elle déshonorée par un esclave?

DON JUAN. — C'est bien quelque chose que de le voir embrasser Zara.

LISARDA. — L'as-tu vu, toi?

DON JUAN. — Je les ai vus qui s'embrassaient, et Carrillo les a vus comme moi.

LISARDA. — Fameux témoin!

CARRILLO. — Je les ai vus se prendre des bras et se taper les épaules avec tant de complaisance qu'il n'y manquait que de dire, comme les Flamands, *vrolyk*, *vrolyk*[1]. Notons encore la manière française de se saluer. Comme on voit deux colombelles, bec contre bec, roucouler doucement...

LISARDA. — Pur effet de la jalousie, don Juan. N'est-il pas ailleurs assez de femmes belles et libres? Laisse cette moresque, n'oublie pas qu'elle est moresque; ne tente pas de la séduire: c'est un délit qui pourrait nous coûter argent et honneur. Quant à Pedro et à ses fredaines, il faut d'abord le sermonner, et y mettre bon ordre en lui défendant de monter et de quitter l'antichambre du rez-de-chaussée.

(Sort Lisarda.)

DON JUAN. — Elle est partie?

CARRILLO. — Sur les deux pieds et avec ses mules.

DON JUAN. — Voilà comment me traite ma mère!

CARRILLO. — Silence; car aussi bien n'êtes-vous guère raisonnable en ce point. Pourquoi voulez-vous la forcer à

1. *Alegre o alegremente.*

vendre Pedro, un garçon si raisonnable, si spirituel et si gentil?

SCÈNE VIII

Entre CELIA, *marquée au visage.*

CELIA. — J'appelle de cette cruauté au souverain auteur des cieux, puisqu'il n'est pas de pitié à espérer sur la terre.

DON JUAN. — Que vois-je, ô ciel! Quelle affreuse méchanceté! Ah! je comprends, ma mère soupçonnait Zara, et elle l'a fait marquer au visage pour m'obliger à haïr ce que j'aimais. (*A Celia.*) Est-il bien possible?

CELIA. — Hélas!

DON JUAN. — Regarde bien, Carrillo.

CARRILLO. — Il n'y a pas de doute. — Eh! mais vous pâlissez... Quel trouble soudain?... Le mal ne regarde qu'elle. C'est un service qu'on vous a rendu en lui gâtant le visage. Cela va tempérer votre amour et diminuer ainsi le risque que courait votre honneur.

DON JUAN. — Laisse-moi contempler, Carrillo, les roses de ces joues qu'ont flétries des mains cruelles, dignes d'être tranchées par le fer ou enchaînées dans Alger par le More. Ciel de roses que j'adore, que signifient les noires comètes qui éclipsent tes rayons d'or? Mais puisque ces roses empourprées sont baignées de ténèbres, vienne la nuit et la mort, et que s'achève du même coup leur lumière et ma vie. Celui qui, sur ce blanc papier, a inscrit de telles lettres ne se doutait pas que je veux, moi, y déposer mon âme et lui faire recevoir l'empreinte de ce fer. Viens, n'aie pas peur, imprime ce fer en moi.

(Il veut l'embrasser.)

CELIA. — Comment? si près?

DON JUAN. — L'amour m'inspire cette licence.

CELIA. — Oui, mais il n'en est pas de même pour moi.

DON JUAN. — Tu as raison. J'allais faire une sottise. Roses pures, attendez; je vais faire en sorte qu'il se re-

pente de l'affront fait à votre beauté celui qui vous a flétries, sans respect pour votre éclat. Viens, Carrillo.

CARRILLO. — Où courez-vous?

DON JUAN. — Je veux qu'elle soit mon épouse; naguère elle était bien belle, mais ces marques ajoutent encore à sa beauté.

CARRILLO. — Elle n'est pas chrétienne; c'est impossible.

DON JUAN. — Je pourrai toujours faire du chagrin à Lisarda.

CARRILLO. — Cet affront à votre famille? Y songez-vous?

DON JUAN. — La passion ne regarde à rien.

CARRILLO. — Patience, un moment, écoutez.

DON JUAN. — L'amour brave tout.

(Sort don Juan, accompagné de Carrillo.)

CELIA, *seule*. — Don Juan s'en va avec la pensée que ces marques sont véritables, et ce ne sont que l'effet de chimères, nées de la jalousie. Felisardo a tant de distinction qu'il inspire l'amour sous tous les costumes. Belise, Lisarda et Flora l'aiment à qui mieux mieux. Qui aurait cru que d'un caprice pût naître le changement que nous voyons?

SCÈNE IX

Entre FELISARDO, *marqué au visage.*

FÉLISARDO. — Tiens, c'est toi, Celia?

CELIA. — Comme tu vois. As-tu bien osé monter ici?

FELISARDO. — J'en prends la permission de l'amour, il a mis à mes pieds ses ailes. — Comme ces marques te vont bien!

CELIA. — Elles sont à ton nom, mon bien cher[1]. Mais tu sauras que la vue de ces marques a rendu don Juan presque fou.

FELISARDO. — Que veux-tu dire?

1. A cause de la lettre F.

CELIA. — Je crois que le regret qu'il en éprouve est tel qu'il est capable de se donner la mort, ou peut-être de la donner à sa mère.

FELISARDO. — Dans quel embarras inextricable nous a, hélas! jeté l'amour! Mais nous en sortirons. La sécurité où nous vivons ici m'oblige à souffrir ces marques qui déshonorent ton beau visage.

CELIA. — Pourquoi gémir, mon bien, si l'amour aujourd'hui m'a imprimé son sceau, m'a revêtue de sa livrée? Aujourd'hui je t'appartiens, ce dont témoignent mes cinq sens. Mon oreille s'en réjouit, ainsi que mes mains et ma bouche; et pour que ta victoire soit à l'épreuve de l'exil et de l'oubli, du haut de leur alcazar mes yeux regardent mes fers. Que dis-tu des tiens?

FELISARDO. — Mes yeux les voient, ma bouche les loue aussi; mais entre mes yeux et ma bouche il s'élève une querelle à leur propos que nous pourrons apaiser en unissant ces marques. Ouvre-moi tes bras, puis je m'en vais.

(Ils s'embrassent.)

(Entrent Belise et Flora.)

BELISE, *à Flora.* — Nous arrivons on ne saurait plus à propos. — Ne t'a-t-on pas dit, maraud, de ne pas monter même un degré de l'escalier[1]?

FELISARDO. — J'ai mon excuse : je suis monté pour demander certains objets dont j'ai besoin et qu'on ne peut me donner qu'ici.

BELISE. — Et as-tu besoin aussi d'embrasser?

FELISARDO. — Nous sommes mari et femme.

BELISE. — Depuis quand?

FELISARDO. — Depuis qu'on nous a marqués tous les deux, nous avons uni nos marques pour que rien ne soit séparé.

BELISE. — Ignores-tu qu'un chrétien ne peut épouser une moresque?

FELISARDO. — Elle est chrétienne, puisqu'il dépend de

1. En sa qualité de palefrenier, Felisardo n'est qu'un *serviteur d'en bas* (criado de abajo), par opposition aux valets de chambre, aux secrétaires, qui étaient *serviteurs d'en haut* (criados de arriba).

vous qu'elle le devienne à l'instant. Vous pouvez accomplir le même jour son mariage et son baptême.

BELISE, *à Celia.* — Y consens-tu?

CELIA. — Bien volontiers; la noblesse de ma naissance n'a point à rougir de celle de Pedro; il est chevalier du côté de son père et du côté de sa mère aussi, bien qu'elle soit moresque.

BELISE, *furieuse.* — Retire-toi, misérable; et toi, drôle, descends bien vite!

CELIA. — Tant de colère pour si peu!

BELISE. — Va-t-en d'ici, demi-sauvage!

CELIA. — Bien, bien.

(Elle sort.)

SCENE X

BELISE, FELISARDO, FLORA.

BELISE, *à Felisardo.* — Et toi, qu'attends-tu ici?

FELISARDO. — J'attends de voir si votre courroux s'apaise.

BELISE. — L'amour pourrait l'apaiser, si tu en étais capable. — Viens un peu, Pedro.

FELISARDO. — Madame...

BELISE. — As-tu bien souffert quand on t'a marqué?

FELISARDO. — Le visage est la partie que plus honore le respect, que vénèrent le plus les yeux. Dieu sait ce que j'ai éprouvé, surtout en songeant que cet affront venait de qui pouvait m'honorer.

BELISE. — Tu crois donc que c'est moi?

FELISARDO. — Qui serait-ce donc?

BELISE. — Don Juan.

FELISARDO. — Affaire de jalousie.

BELISE. — Dis-moi, ta douleur est-elle passée?

FELISARDO. — Plût à Dieu que fût passé aussi le sentiment de mon affront!

FLORA, *à part à Belise.* — Prenez garde; vous vous perdez.

BELISE, *de même.* — La beauté de ses traits me ravit.

FLORA, *de même.* — De ses traits?

BELISE. — Les marques du fer sont autant de grains de beauté qui l'embellissent. Dieux! fallait-il ce châtiment à mes caprices! Je meurs d'amour pour un esclave, et d'une esclave je suis jalouse! Ah! que tu m'as mal conseillée, Flora! En le faisant marquer, j'ai fermé toute issue à mon bonheur.

FLORA. — Mon conseil n'avait pas d'autre but; ton honneur pouvait courir quelques risques.

BELISE. — L'amour m'inspire un moyen de calmer ces mortelles angoisses. Comment pourrai-je toucher la main de cet esclave?

FLORA. — Voilà qui est joli! Toi, naguère si précieuse, si délicate, si difficile?...

BELISE. — Il n'est pas de préciosité qui tienne devant la force de l'amour. Imagine quelque moyen, Flora; ne laissons pas passer cette occasion.

FLORA. — Que ta folie insigne te vienne en aide. Feins de t'évanouir, et je ferai en sorte qu'il t'emporte dans ses bras.

BELISE. — Ah! ce sera charmant! — (*Haut.*) Jésus, mon Dieu! Jésus!

FLORA. — Qu'est-ce que c'est?...

BELISE. — Un cousin m'a piquée au doigt... Ah! c'est comme un trait de foudre!... J'expire... je me meurs...

(Elle tombe.)

FELISARDO. — Pas de la piqûre d'un cousin?

FLORA, *à part.* — L'invention est jolie. (*Haut, à Felisardo.*) Que veux-tu? ne connais-tu pas ses façons? Elle est comme morte.

FELISARDO. — Comme morte?

FLORA. — Tiens pour assuré qu'elle ne reviendra pas à elle de quatre jours. Prends-la dans tes bras; moi, je ne pourrais la soulever.

FELISARDO. — Que je la prenne dans mes bras... moi?

FLORA. — Eh bien! pourquoi pas?

FELISARDO. — C'est bon! je vais faire ce que tu commandes.

(Il prend Belise dans ses bras et la soulève.)

FLORA. — Moi, je vais voir s'il n'y a pas là quelqu'un.

(Elle sort.)

FELISARDO. — Elle est complétement évanouie. A merveille; me voilà maintenant transformé en civière à porter une morte.

SCÈNE XI

Entre CELIA, FELISARDO, *les bras chargés de Belise.*

CELIA. — Où donc vas-tu comme cela?

FELISARDO. — Je vais déposer sur son lit cette image de la mort, que semble abandonner la source de la vie. Flora me l'a commandé, car elle vient de s'évanouir, et après tout, c'est ma maîtresse.

CELIA. — Ta maîtresse, c'est le mot, car tu parais bien l'aimer maintenant.

FELISARDO. — Je ne voudrais pas lui ressembler... Ne vois-tu pas dans quel état elle se trouve?

CELIA. — Ah! cruel Felisardo! tu t'es montré jaloux quand je te gardais la fidélité la plus entière! Ah! c'est moi plutôt qui avais de justes motifs de jalousie quand je me vois si gravement offensée!

FELISARDO. — J'accomplis, ma Célia, les devoirs que m'impose cet habit d'emprunt; il ne peut être question d'offense. Tout à l'heure, cette folle capricieuse a prétendu qu'elle allait mourir de la piqûre d'un cousin; on m'a commandé de la prendre...

CELIA. — Je ne veux pas même que tu la touches.

FELISARDO. — Comment? dans l'état où tu la vois, tu voudrais que je la laisse ici?...

CELIA. — Oui, pour me faire plaisir, et non, si ce n'est pas le tien. Pouvais-je penser de voir jamais une autre femme dans tes bras?

FELISARDO. — Mais elle est morte.

CELIA. — Morte?

FELISARDO. — C'est bien certain.

CELIA. — Emporte-la et mets-la en morceaux dans ce corridor.

FELISARDO. — Je ne demanderais pas mieux; car elle me déteste autant que m'aime sa mère. Aujourd'hui, si je voulais, je pourrais devenir maître de toute sa fortune; mais j'espère lui jouer un tour.

CELIA. — Je ne vois guère d'issue à notre bonheur. Ah! Felisardo, que pouvons-nous espérer, maintenant que nous voilà marqués? Quand verrons-nous la fin d'aventures si malheureuses!

FELISARDO. — A quoi vas-tu songer maintenant? Ne vois-tu pas que je me fatigues?

CELIA. — Lâche-la et viens tout doucement dans ma chambre pour nous entretenir de nos affaires. On n'ira pas maintenant demander après toi.

FELISARDO. — Adopté! Je la laisse ici.

(Il dépose à terre Belise.)

CELIA. — Allons, viens.

FELISARDO. — Elle est, ma foi, sans aucun sentiment.

(Sortent Celia et Felisardo.)

SCÈNE XII

FLORA, BELISE, *immobile et comme privée de sentiment.*

FLORA. — J'y ai pris bien de la peine, mais enfin j'ai trouvé un moyen pour que le ciel mette fin à toutes ces fantaisies bizarres. Celle qui, dans son orgueilleux caprice, regardait tous les hommes avec dédain, a vengé par cet esclave tous ceux qu'elle avait offensés, car, sans regarder à sa bassessé, elle prétend lui prendre la main.

BELISE, *se soulevant à demi.* — Que murmures-tu là en vain, s'il est vrai que tu connaisses combien est irrésistible la puissance de l'amour.

FLORA. — Jésus! madame. C'est vous?

BELISE. — Donne-moi la main, et tu vas en savoir le motif.

FLORA. — Quelle dureté coupable! Comment, je vous ai laissée dans ses bras, et je vous retrouve ici?

BELISE. — Hélas! Flora, ces doux nœuds n'ont pas été faits pour moi! Tu venais de sortir, et moi, appuyée sur

son sein, j'allais, dans mon amour, abandonnant les rênes à ma pensée. Je lui touchais la main; j'approchais de son cou mon visage, comme si tout cela n'était que l'effet de ma pâmoison. Tout à coup entra Zara, et, témoin jalouse de mon amour, elle arrêta la marche de mon navire qui avait en poupe le vent. Mon corps était soutenu dans ses bras, mais j'avais les pieds à terre. Je souffrais sans doute de l'expression de leur tendresse, mais cette souffrance m'était douce, et pour demeurer sur son sein, je demandais à Dieu de prolonger le chagrin qu'ils me causaient. Jamais on ne vit, jamais on n'ouït parler d'une liane d'amour enchevêtrée à ce point. Il m'était donné à moi, par ce feint évanouissement, d'entendre l'expression de la jalousie que j'inspirais à celle qui, le croyant réel, a découvert à haute voix les plus étranges secrets que nous offrit jamais la fable ou l'histoire.

FLORA. — Eh! madame, qu'ont-ils pu dire?

BELISE. — Elle l'appelait Felisardo et non pas Pedro, et lui, lui donnait le nom de Celia.

FLORA. — Que dites-vous?

BELISE. — Oui, Celia, et non pas Zara.

FLORA. — Ah! mon Dieu!

BELISE. — Enfin, à travers leurs récits, leurs plaintes, leurs terreurs, j'ai compris, si je ne me trompe, qu'ils ne sont pas esclaves.

FLORA. — Vous vous trompez certainement.

BELISE. — Je me trompe, Flora?

FLORA. — S'ils ne l'étaient, comment auraient-ils souffert la proposition de les marquer? Comment auraient-ils supporté la marque? Je dois dire cependant qu'en entrant un jour dans la chambre de Pedro, j'aperçus un pourpoint de toile; mais il s'empressa de me dire qu'un esclave qui l'avait volé était venu le cacher ici.

BELISE. — Un pourpoint de toile, dis-tu?

FLORA. — Oui, et de la plus fine.

BELISE. — S'il était gentilhomme et que son malheur eût voulu qu'il tombât dans cette triste condition?...

FLORA. — S'il n'était de la marque, je le croirais.

BELISE. — Que faire?

FLORA. — Dissimuler.

BELISE. — Sans doute; mais considère qu'ils peuvent s'enfuir, et qu'alors je suis perdue, surtout maintenant qu'il s'appelle Felisardo et non Pedro.

FLORA. — Pour empêcher qu'il ne s'en aille, je ne sais vraiment aucun moyen.

BELISE. — Moi, j'en sais un.

FLORA. — Lequel?

BELISE. — Tu vas voir. Vite, appelle-moi Carrillo.

(Entre Carrillo.)

FLORA. — Le voilà précisément lui-même.

BELISE. — C'est l'amour qui l'amène à ma prière.

CARRILLO, *à part.* — Que ne peut cependant la fureur de l'amour? Comme don Juan comprend bien l'obéissance et Lisarda son injure! La mère pleure et déclare qu'elle va se marier pour le punir, — le fils qu'il épousera l'esclave pour faire plus de peine à sa mère.

FLORA, *à Carrillo.* — Que veux-tu, mauvais sujet?

CARRILLO, *sans apercevoir Belise.* — Salut à la confidente cruelle de la nymphe précieuse qui fait tant la sucrée, se croyant une divinité, — qui, voyant un jour sur du papier l'image de saint Georges, fut effrayée par l'aspect du dragon.

FLORA. — Prends garde, elle t'entend.

BELISE. — Quand je ferais quelques façons en te voyant, Carrillo, n'es-tu pas des serpents le plus venimeux?

CARRILLO. — Pardon, madame, je n'y mêlais pas de malice; mettez ma bonne volonté à l'épreuve, et vous verrez ce que je suis pour vous.

BELISE. — Fais-moi un plaisir.

CARRILLO. — Je suis prêt.

BELISE. — Je me suis aperçue, Carrillo, que Pedro a l'intention de s'enfuir; d'ailleurs, il se permet d'entrer dans la chambre de Zara, ce qu'on ne saurait souffrir. Va chez un forgeron, et fais-moi faire un carcan et un pêne.

CARRILLO. — Soyez tranquille, madame; hier, précisément, le régidor notre voisin a ôté cet instrument à un esclave. J'irai le lui demander.

BELISE. — Profites-en pour le mettre à Pedro, avec l'aide des serviteurs de la maison.

CARRILLO. — Je prendrai en face un robuste laquais, aux moustaches retroussées, homme dont l'audace surpasse celle même d'un cocher.

BELISE. — Va vite; par ce moyen, je serai plus tranquille, et je saurai en attendant s'il est Felisardo ou Pedro.

(Sort Carrillo.)

FLORA. — J'attends la fin de l'aventure.

BELISE. — Elle ne saurait te manquer.

SCENE XIII

LES MÊMES, LISARDA, DON JUAN, TIBERIO.

LISARDA. — C'est là le ton que l'on prend avec moi! Ah! par le saint paradis de votre père, je vais vous faire voir la vengeance que j'en tirerai.

TIBERIO. — Du calme, ma sœur; don Juan est étourdi, mais enfin il est votre fils.

LISARDA. — Je le méconnais pour mon fils.

BELISE. — De quoi s'agit-il, don Juan?

DON JUAN. — De vos imaginations bizarres; car c'est à vous que ma mère impute la faute. Faire marquer une esclave si belle! Vos caprices ont fini par des cruautés.

BELISE. — Quel intérêt peux-tu avoir à cela?

DON JUAN. — Quel intérêt? Elle est ma femme.

LISARDA. — Oh! l'infâme! C'est ta bouche qui profère ainsi la honte de ton sang?

TIBERIO. — C'est la colère qui le fait parler. Don Juan n'est pas homme à vouloir déshonorer notre famille.

DON JUAN. — C'est sérieusement que je parle, mon oncle.

TIBERIO. — Tais-toi, fou.

LISARDA. — Non, c'est bien. Si don Juan est résolu à se marier avec une esclave, je prétends, moi, me marier avec Pedro : la moitié de la fortune m'appartient.

TIBERIO. — A merveille : te voilà aussi toquée maintenant : et tu trouverais étranges les folies de ton fils?

LISARDA. — La raison est de trop avec des enfants mal appris, sans retenue et désobéissants. Nous allons compter, et que le drôle ne s'imagine pas qu'il va toucher sa légitime entière, car ses dettes, son luxe, ses plaisirs déshonnêtes m'ont coûté en un an plus de cinq, que dis-je? plus de sept mille ducats.

DON JUAN. — Si tu songes à te marier, si tu as résolu de nous livrer à nous-mêmes, tu peux, sans vaines supercheries, t'unir à qui te plaira. Ma sœur et moi nous vivrons réunis avec plus d'honneur que ne nous en fait ta maison.

TIBERIO. — Ote-toi de ma vue, insolent, mal appris!... C'est ainsi que tu traites le deuil de ta mère.

DON JUAN. — Je respecte en vous les cheveux blancs de mon père.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES. *Entre* FELISARDO, *suivi de* CARRILLO *et de* QUATRE LAQUAIS.

FELISARDO. — Est-ce là un traitement? Croyez-vous que je vais le souffrir.

TIBERIO. — Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

FELISARDO, *à Lisarda*. — C'était peu de m'avoir imprimé ces marques, à moi qui ne songeais pas à fuir; vous commandez maintenant de me mettre un carcan et un pène... un carcan, à moi?

LISARDA. — Ce n'est pas moi qui en ai donné l'ordre.

BELISE. — C'est moi.

FELISARDO. — Vous? Que pouvez-vous me reprocher?

BELISE. — Ma mère, l'esclave médite sa fuite. Je le tiens de Zara.

LISARDA. — Ah! misérable! Qu'on le mette au carcan! qu'on trouve un carcan!

CARRILLO. — Nous l'avons justement avec sa baguette et des gens pour nous prêter main-forte.

LISARDA. — Passez-le au cou du fugitif.

PREMIER LAQUAIS. — Arrive, Sancho. On te dit des plus vaillants.

LISARDA. — Qu'on le ferre; et nous, partons.

FELISARDO. — Quel bizarre imbroglio.

TIBERIO. — Je ne trouve pas juste qu'il soit ferré.

BELISE. — Si fait, moi.

(Sortent les deux femmes, accompagnées de Tiberio.)

FELISARDO, *aux laquais.* — Avancez, tas de misérables.

CARRILLO. — Tu voudrais faire résistance, par hasard?

FELISARDO. — Ce n'est pas l'affront de ce traitement qui m'afflige, c'est d'avoir affaire à des gens de rien comme vous. (*Ils échangent force gourmades; les laquais finissent par s'emparer de Felisardo, le couchent à terre et passent la baguette dans le carcan.*) — Vous êtes trop nombreux, et le pied m'a glissé.

DEUXIÈME LAQUAIS. — Rends-toi, mécréant, race de Mahomet.

FELISARDO. — Ciel! quelle terrible vengeance! et de la part d'une femme qui m'adore!

TROISIÈME LAQUAIS. — Voyons, triple chien, resteras-tu tranquille?

QUATRIÈME LAQUAIS. — Rive-la bien.

CARRILLO. — Voilà qui est fait. Je ne crois pas qu'il s'en délivre facilement.

FELISARDO. — C'est maintenant que je puis dire que mon malheur est arrivé à son comble.

PREMIER LAQUAIS, *à Carrillo.* — C'est aujourd'hui, tu le sais, le jour de se montrer généreux et libéral.

CARRILLO. — Que l'on se glisse dans le cabaret voisin. J'apporterai une vingtaine d'olives. Il ne faut pas que l'on jeûne aujourd'hui.

DEUXIÈME LAQUAIS. — Et moi, je servirai de lanterne.

(Sortent Carrillo et les laquais.)

FELISARDO, *seul.* — Cruel amour, me voir traité à ce degré de démence après tant d'embarras, tant de peines! Qu'est-il besoin d'un carcan autour du cou de celui qui jamais ne songea à briser tes fers?

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

ELISO, LISARDA.

LISARDA. — Modérez votre chagrin, Eliso.

ELISO. — Dans quelle guerre l'avez-vous conquis, Lisarda, pour le traiter comme un butin de barbares. Faire river le carcan à un honnête esclave, que tu peux à peine considérer comme tien ! Que lui mettras-tu donc d'ici à un mois ?

LISARDA. — Ma fille est folle, et elle a donné dans cette idée bizarre, craignant qu'il ne prît la fuite. Mais je t'engage à la sermonner.

ELISO. — Certes, Lisarda, après la vie qu'il a connue, l'esclave peut se flatter d'être tombé chez un bon maître ! Mais tu sauras un jour qui il est.

LISARDA. — Je loue ses qualités, et je mets toute la faute au compte de Belise.

ELISO. — Peut-on appeler fantaisie de mettre au carcan un homme qui, si tu connaissais sa qualité que t'indiquait, du reste, sa tournure, te pénétrerait de pitié ? Va donc, va bien réprimander Belise.

LISARDA. — Je lui ferai toucher du doigt son aberration.

ELISO. — Traitez de votre mieux un homme qui le mérite si bien. Un jour viendra que...

LISARDA. — Qui donc est-il ?

ELISO. — Tu sauras alors, je t'en réponds, ce que l'on peut souffrir quand on aime.

LISARDA. — Mon trouble est grand, et tes paroles....

ELISO. — N'en demande pas davantage; mais attends-toi à voir bientôt de grands changements.

LISARDA, *à part.* — O amour, si mes soupçons deviennent des réalités, aujourd'hui je découvre mes sentiments à ce prétendu esclave.

SCÈNE II

CARRILLO, ELISO.

CARRILLO. — Qui pourrait supporter une femme si fantasque.

ELISO. — Qu'y a-t-il, Carrillo?

CARRILLO. — Peu de chose ou rien; car on peut appeler rien ce qui n'est que du vent, et les bizarres fantaisies sont du vent.

ELISO. — Ma passion n'en juge pas ainsi; d'ailleurs, le vent est un élément qui par sa nature se change en feu, et c'est de ce vent que naît ma flamme.

CARRILLO. — Je suis vexé de vous voir si aveugle, et si je n'étais pas si pressé de trouver Tiberio, je vous conterais de jolies choses.

ELISO. — Il s'agit de Belise?

CARRILLO. — Écoutez. Cette jeune Belise, qui partage en deux pour les manger des pastilles de manne, que j'ai vu saigner deux fois en une heure un jour qu'elle avait aperçu une grenouille, Belise s'est avisée de feindre des évanouissements qui prouvent clair comme le jour qu'elle adore notre esclave. Quand elle est dans cet état, il faut l'appeler, ou elle se meurt; et tout se résume en ce que notre mijaurée s'empare de la main de Pedro, affirmant que les battements de son cœur s'apaisent en raison des ongles.

ELISO. — Je loue fort la vertu de Pedro s'il consent à devenir un remède pour Belise, pourvu qu'il n'en vienne pas à aimer ce qu'il lui est défendu d'aimer.

CARRILLO. — Pourquoi pas? N'est-il pas un homme?

ELISO. — Sans doute; c'est un esclave, mais après tout, il est homme.

CARRILLO. — Eh bien! si le nom n'est pas un empêchement, je puis vous affirmer qu'il l'adore. Je l'ai deviné. Il feint bien d'être ennuyé de se voir occupé sans cesse à traiter cette dame, mais il est homme, il est aimé; elle est belle, il est jeune. La tentation était forte; quoi d'étonnant qu'il ait cédé? Mais n'admirez-vous pas la nouvelle lubie d'une femme à qui le plus rare phénix paraissait une pie, et le cavalier le plus galant un Galicien[1]?

ELISO. — C'est un châtiment du ciel.

CARRILLO. — Grande vérité dans ce propos d'un homme qui disait que le choix le plus ridicule est d'ordinaire celui des précieuses[2]. — Vous n'avez pas autre chose à me commander?

ELISO. — Adieu.

CARRILLO. — Adieu.

(Sort Carrillo.)

ELISO, *seul.* — Croirai-je à une telle trahison de la part d'un homme bien né qui est mon ami? C'est la récompense que tu me promets, Felisardo? Me trahir ainsi, moi? Se peut-il qu'ingrat envers Celia, tu en viennes à aimer ma dame?

SCÈNE III

DON JUAN, ELISO.

DON JUAN, *en entrant.* — Par ici, dites-vous?

ELISO, *sans voir don Juan.* — Est-ce digne de ta noblesse, de ton amitié, de ton honneur?

DON JUAN. — Mon cher Eliso!

ELISO. — Don Juan!

DON JUAN. — Quelle est cette esclave dont tu nous as gratifiés?

1. Les Galiciens sont les Auvergnats de l'Espagne; ils sont porteurs d'eau, commissionnaires, etc.

2. Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru :
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.
LA FONTAINE.

ELISO. — Allons, bon!

DON JUAN. — Hélas! hélas!

ELISO, *à part.* — On dirait que tous ils se sont ligués contre mon honneur. (*Haut.*) Elle te plairait, par hasard?

DON JUAN. — Tellement, que je m'étonne moi-même de vivre, après m'avoir vu mort. Veux-tu me la donner, à moi? Préfères-tu me la vendre?

ELISO, *à part.* — J'assure ainsi et bientôt ma vengeance. (*Haut.*) Tu l'aimes donc bien?

DON JUAN. — De ma vie je ne me suis vu en si triste extrémité. Je l'aime au point d'oublier pour elle qui je suis, au point, puisqu'elle résiste à mes vœux, d'en faire ma femme; sauf, quand elle sera devenue ma femme, à me donner la mort ou à fuir en quelque lieu, loin de tous les humains.

ELISO. — Puisque l'amour qui trouble à ce point ta raison t'inspire de lui adresser des hommages, je puis te dire qu'elle est d'une naissance telle, que tu n'es pas même son égal.

DON JUAN. — N'est-elle pas de la Turquie?

ELISO. — Pour te dire qui elle est, tu voudras bien m'excuser. Qu'il te suffise de savoir qu'on ne saurait te blâmer de l'épouser.

DON JUAN. — Je puis me marier avec elle?

ELISO. — Pour n'avoir pas à te dire qui elle est, je m'en vais.

DON JUAN. Un moment.

ELISO. — C'est impossible; je me défie de ma langue. Nous en reparlerons plus tard.

(Il sort.)

DON JUAN, *seul.* — Ce n'est pas en vain que je t'adorais, objet chéri de mon âme! Cette âme me donnait le pressentiment de ce que j'ignorais. Quel bonheur! quelle joie!

(Entre Lisarda.)

LISARDA. — Que parles-tu de bonheur et de joie!

DON JUAN. — Le ciel m'ouvre une espérance assurée. Nouveau Pygmalion, celle qui hier était un marbre, eu égard à ma réputation et à mon honneur, est maintenant

une femme. Ma mère, vous me voyez marié, ne me demandez pas avec qui, qu'il vous suffise de savoir que ce parti vous convient, si Eliso m'a dit vrai. Préparez, ma mère chérie, des joyaux et un appartement à une bru dont le soleil lui-même s'enorgueillirait, si le soleil pouvait avoir des enfants. Vous n'aurez plus désormais, madame, à vous soucier de m'établir; le ciel m'a donné une femme. Ne me demandez pas pour le moment qui elle est, ni pour qui, ni pourquoi. Elle est — le bien que j'ai vu : pour qui? — pour moi; pourquoi? — parce que je l'aimais. Le quand et le comment s'accompliront de cette manière : le comment? — comme Amour le sait; le quand? — le quand? lorsqu'il plaira à Dieu[1].

(Il sort.)

LISARDA, *seule.* — Que signifient ces folies, ces énigmes? Quels funestes effets des conseils de l'Amour! Mais ce sont autant de moyens de connaître que ces esclaves ne le sont que de nom. Prenons la résolution que m'inspire l'audace de ma pensée. Cet esclave est un gentilhomme; pourquoi hésiter, quand je l'adore?

SCENE IV

Entre BELISE, *furieuse;* CELIA *et* FLORA *s'efforçant de la contenir.*

BELISE. — Qu'on m'appelle ce Maure, ce païen dont j'attends mon soulagement. Vite, vite, je sens mon cœur qui se serre. Ah!...

LISARDA. — Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CELIA. — Toujours cette affection qui la domine, et qui amène les faiblesses que vous voyez.

BELISE. — Appelez Pedro, ennemies!

LISARDA. — Ma fille, d'où vient ta souffrance? Parle, qu'y a-t-il?

1. Lope s'amuse à commenter le vers enseigné par les rhéteurs anciens :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Il y a toujours de l'imprévu dans ce poëte.

BELISE. — Ne vois-tu pas l'effet de la force du sentiment et de l'obligation de me taire?

CELIA. — Je vais appeler Pedro.

BELISE. — Non pas toi, mais Flora.

FLORA. — J'y vais.

CELIA, *à part.* — Et Felisardo, qui se trouve bien ici...

BELISE. — Ah! ma mère, aie pitié de moi!

LISARDA. — Qu'as-tu, mon enfant?

BELISE. — Je n'espère qu'en la mort.

LISARDA. — Qu'éprouves-tu?

BELISE. — Un je ne sais quoi qui me donne dans le cœur, avec une certaine passion qui se sent et ne se voit pas. Il me semble que j'ai dans le cœur quelque chose qui le pique et le remue, comme ferait un grain de sel, mais encore plus petit. J'ai le cœur si faible, qu'il pleure à propos de rien. — Ma mère, ma mère charmante, je t'en veux, vois-tu, de ne m'avoir pas fait le cadeau que je voulais.

LISARDA. — Que c'est triste! — Que me parles-tu de cadeaux, si ton cœur a besoin d'être traité par des confortants? Dépense, s'il le faut, ma fortune en perles, en coraux, en or, en diamants.

BELISE. — Ne vois-tu pas que mon mal est tout à fait différent de ce que tu penses? Fais faire un berceau, ma mère, pour y bercer mon cœur et endormir la passion qui m'importune et m'afflige[1]. Qu'on lui achète une capeline avec des souliers dorés, et qu'on lui donne des dragées.

LISARDA. — Mais tu es folle.

BELISE. — Parle plus bas; il croirait que c'est le loup.

CELIA. — Ce sera le premier cœur que l'on ait vu en souliers et en capeline. (*A part.*) Vit-on jamais pareille lubie?

(Entrent Flora et Felisardo.)

FELISARDO. — Ma foi, je m'y perds.

1. Rapprochez ce passage des paroles de Phèdre, dans le dialogue avec OEnone :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts? etc.

et constatez la différence des goûts.

FLORA. — Un peu de patience; tu vas servir de médecin à cette demoiselle.

FELISARDO. — Il faut encore que je m'occupe d'elle, quand j'ai tant affaire ailleurs. Voilà qui va bien, par ma foi! Et qui pansera les chevaux?

FLORA. — Laisse là tes chevaux.

CELIA, *à part*. — Je tâcherai de me cacher, si c'est possible.

LISARDA, *à Belise*. — Assieds toi sur cette chaise; et toi, Pedro, viens lui parler.

FELISARDO. — Suis-je donc un médecin? En vérité, votre aveuglement me surpasse. Quelle est donc ma vertu, pour que mes ongles la puissent guérir? Suis-je par hasard la grand'bête[1]?

LISARDA. — Cela te déplairait-il?

FELISARDO, *à Belise*. — Le beau médecin que l'on vous donne! On s'en remet, pour votre salut, à qui panse les chevaux.

LISARDA. — Il est en toi une vertu cachée. Allons, on peut les laisser ensemble. (*Celia sort, et se cache.*) Toi, Flora, reviens à tes occupations. Moi, je vais parler à Tiberio.

(Sort Flora.)

CELIA, *à part, de sa cachette.* — Ciel! me voilà cachée. Fais que je saisisse le fil de cette énigme.

SCÈNE V

BELISE, FELISARDO.

FELISARDO, — Voyons, puisque nous voilà ici, que faut-il que je fasse?

BELISE. — Donne-moi cette main.

FELISARDO, *à part*. — Amour, je reconnais ta tyrannie. (*Haut.*) Ma main, la voilà.

BELISE, *à part*. — Viens à mon aide, Amour, je ne sais plus que dire.

FELISARDO. — Je m'en veux de vous voir prendre une

1. Voyez l'*Eau ferrée de Madrid*.

main si rude et si calleuse; j'ai six chevaux à étriller, c'est ce qui l'a mise en cet état.

BELISE. — Elle me fait du bien, Pedro.

FELISARDO. — Mais si je vous fais du bien, madame, pourquoi m'avoir récompensé de ce bien en me mettant au carcan? Pourquoi me traiter ainsi, si je suis votre médecin?

BELISE. — Parce que si tu nous quittes, je renonce à la vie sans toi.

FELISARDO. — Quel est l'esclave irréprochable à qui l'on inflige la marque et le carcan?

BELISE. — Jésus! serre-moi bien fort, et ne demande pas d'excuse. Ici, ici!... Oh! que je souffre!

FELISARDO. — De quoi souffre Votre Grâce?

BELISE. — Du désir d'accorder des grâces à qui ne demande pas même une faveur.

FELISARDO. — Quelle est cette espèce de douleur?

BELISE. — Je ne sais, en vérité. Il m'entre par les yeux de petits atomes, si petits, que c'est à peine si le soleil les voit. Des yeux ils pénètrent jusqu'à mon cœur, qu'ils chatouillent avec une sensation agréable.

FELISARDO. — Que je vous plains!

BELISE. — Plains mon état.

FELISARDO. — Je me plains encore plus moi-même, moi qui, à cause de vous, porte un carcan.

BELISE. — Eh bien! n'en sois pas fâché, car moi je le porte à cause de toi. — Qu'ai-je dit? Jésus! Où suis-je? Je suis insensée, je suis folle. O malheur! Je me meurs! Serre-moi la main, vite.

FELISARDO. — La voilà évanouie. Vit-on jamais chose pareille! De honte, probablement. Il n'est pas difficile de deviner la nature de son mal. Mais, mon pauvre Felisardo, que peux-tu faire? quel remède peux-tu lui donner?

(Entre Celia.)

CELIA. — Votre Seigneurie en possède d'excellents.

FELISARDO. — Moi! Lesquels?

CELIA. — Quand on a donné sa main, que peut-on refuser ensuite?

FELISARDO. — Que ton amour est taquin!

CELIA. — Taquin, peut-être; mais impur, non. Ah! Felisardo, quels ennuis! Penses-tu que je consente à demeurer plus longtemps ici, exposée à me voir agacer sans cesse par les libertés rares que tu prends? Don Juan m'aime; je ferai en sorte qu'aujourd'hui tu me voies dans ses bras.

FELISARDO. — Tu veux la mort d'un homme innocent qui est en butte à tant de persécutions par ta faute. Cette folle fantasque, ma chérie, brûle de me faire entendre ses dispositions, ayant sans doute appris qui je suis, ou l'ayant deviné. C'est malgré moi que je suis chez elle, que j'exerce la profession de médecin. Tout à l'heure elle m'a pris la main, et m'a mis au doigt ce diamant. Ne t'afflige pas de vaines chimères. Ce diamant, je te le présente comme dépouille de sa folie ridicule que mon âme rend à ta beauté. Prends ce diamant, ma Celia, et retire-toi avant qu'elle ait repris ses sens.

CELIA. — M'en aller d'ici? Quelque sotte... Non, dût-on m'offrir l'univers. Au diantre toi et ton diamant!

FELISARDO. — Eh bien! veux-tu que ce soit moi?

CELIA. — Oui; car si l'amour l'a fait se pâmer, je veux qu'elle trouve en toi la dureté de la pierre, pendant que mon repos est désormais assuré.

FELISARDO. — Eh bien! je m'en vais; car ta volonté fait ma loi.

BELISE, *à part*. — Ai-je bien entendu? Qu'attend encore ma folle erreur? Assez, assez! (*Haut.*) Ah! je me meurs!

CELIA. — De quoi souffrez-vous, madame?

BELISE. — O trouble de mon allégresse! nuage qui obscurcis mon soleil! — Ma mère! ma mère! Flora! Holà! quelqu'un! nos gens!

SCENE VI

Entrent LISARDA, FLORA, CARRILLO.

LISARDA. — Quels sont ces cris, grands dieux? Est-ce une lubie nouvelle? S'agit-il de quelque accident?

BELISE. — Ne parlez pas de lubie.

LISARDA. — De quoi s'agit-il, alors?

BELISE. — Vous allez voir à quels esclaves nous avons affaire, et s'ils ne méritent pas le châtiment que je réclame. — Vous connaissez bien le diamant que j'ai payé cent écus...

CARRILLO. — Achevez; vous nous coupez la respiration en hésitant de la sorte.

BELISE. — Pendant que j'étais là, évanouie, Zara s'est approchée et m'a volé mon diamant.

CARRILLO. — Oh! perfide! dissimulée! Voyons la main.

(On voit le diamant au doigt de Celia.)

LISARDA. — Comment, Zara? toi... voleuse?

CELIA. — Madame...

CARRILLO. — Tais-toi, gueuse!

FLORA. — Voleuse? Qui l'eût jamais cru?

LISARDA. — Que peux-tu dire pour ta défense?

BELISE. — Si tu ne la livres à Carrillo, si tu me pries de lui pardonner, si tu ne lui infliges le châtiment du feu, tu peux me regarder comme bientôt morte.

LISARDA. — Carrillo...

CARRILLO. — Madame...

LISARDA. — Je te la livre.

CARRILLO. — Soyez tranquille.

CELIA. — Madame!...

BELISE. — Fais-la rôtir[1].

(Sortent Lisarda, Belise et Flora.)

CARRILLO. — Votre Grâce est en mon pouvoir, comme vous voyez.

CELIA. — Eh bien! après? Que prétends-tu faire?

CARRILLO. — Vous allez le voir tout à l'heure. Allons! habits bas.

CELIA. — Est-ce que tu perds la tête?

CARRILLO. — Remerciez votre fortune, ma belle, de vous avoir donné pour bourreau un personnage aussi noble que

1. On ne se plaindra pas du manque de couleur locale. On songe involontairement aux peintures de Ribera. C'est le même génie qui s'exprime, le génie espagnol, le génie des tortures.

moi. Et finissons-en... D'abord le fouet, et puis le lard brûlant[1].

CELIA. — Tu es un homme.

CARRILLO. — Je m'en pique.

CELIA. — Et je suis une femme, comme tu sais.

CARRILLO. — C'est ce que nous allons voir. Habits bas!

CELIA, *à part*. — C'est le moment de parler. (*Haut*) Felisardo!

CARRILLO. — Tant de façons! C'est comme si tu chantais.

CELIA. — Felisardo! Cher époux!

CARRILLO. — Son époux est chez Mahomet. — As-tu fini?

SCENE VII

Entre DON JUAN.

DON JUAN, *à la cantonade*. — Fissiez-vous appel à Rome, vous verrez si je persiste dans ma volonté. Je sais parfaitement qui elle est.

CELIA. — Don Juan! Monseigneur!

DON JUAN. — Que vois-je, grands dieux!

CARRILLO. — Quand vous connaîtrez les faits, vous comprendrez les raisons qui me font agir. Le diamant que votre sœur a acheté hier chez son joaillier a été volé par la coquine que voilà, avec son air honnête. On m'a commandé de la fouetter, et moi, comme vous voyez, j'allais...

DON JUAN. — Ah! chien. Un pareil ange!...

(Il tire son épée.)

CARRILLO. — Doucement, s'il vous plaît. Si c'est un ange, pourquoi vous fâcher? Les anges sont purs esprits; étant dépourvus de corps, je ne puis d'après cela lui faire grand mal.

1. Le genre de châtiment demandé par l'implacable Belise (*pringar*) consistait à faire fondre un morceau de lard sur des charbons et à arroser la peau du patient de gouttes brûlantes. C'était un des nombreux supplices qu'on infligeait aux esclaves.

DON JUAN, *l'épée à la main.* — Misérable, j'aurai ta vie!

CARRILLO, *fuyant.* — Tiberio! Lisarda! Flora! Belise!

CELIA. — Laissez-le, je vous prie. Il avait, en effet, reçu l'ordre.

DON JUAN. — Vous le voulez, madame; je le laisse donc. — Quelle cruauté! quelle fureur! quels effets de l'envie! Yeux charmants, prenez vengeance sur les miens. Percez-moi le sein de cette épée. La voici; tuez-moi. Donnez-moi mille fois la mort que je mérite.

CELIA. — Laissez-moi passer, seigneur; je crains votre mère Lisarda; laissez-moi, pour l'amour de Dieu. Si on vous voyait en ce moment, si on me voyait seule à seule avec vous, ce serait matière à d'autres récriminations. Laissez-moi descendre à la cuisine; laissez.

DON JUAN. — Un moment.

CELIA. — Je ne puis.

(Elle sort.)

DON JUAN, *seul.* — Quelle inconcevable cruauté! Et pourquoi s'étonner que tu fuies loin de moi, quand j'arrive au moment où un vil laquais s'apprêtait à commettre un tel sacrilége sur ce chef-d'œuvre des cieux? — Elle doit être ma femme. Je vais donc vous désabuser, et si vite, que vous en soyez stupéfaits, et teniez le remède pour impossible.

(Entrent Tiberio et Lisarda.)

TIBERIO. — Que parles-tu de remède impossible?

DON JUAN. — Écoutez bien tous deux ce que j'ai à vous dire, puisque vous êtes ceux à qui je dois aujourd'hui faire acte de respect. — Il y avait là tout à l'heure un homme... (S'il ne s'était enfui si lestement, il aurait reçu le prix de sa folle audace) un homme chargé par vous de fouetter Zara. Mais écoutez bien ceci : je défends à qui que ce soit de porter la main sur ma femme.

LISARDA. — Qu'est-ce que cela signifie?

DON JUAN. — Sur ma femme, entendez-vous bien?

TIBERIO. — Il vaudrait bien mieux don Juan, appeler de suite quelqu'un pour te conduire au Nonce[1].

1. C'est le nom de l'hôpital des fous à Tolède.

DON JUAN. — Permettez, mon oncle, je sais ce que je dis.

TIBERIO. — Alors, comment un homme, dans son bon sens, peut-il tenir de tels propos? Méchant vaurien, tête à l'envers, je ne sais qui me tient que je...

DON JUAN. — Tout beau!

TIBERIO. — Oui, que je ne te soufflette au visage, pour y appeler la honte dont tu n'as pas le sentiment.

DON JUAN. — Parlez-moi, s'il vous plaît, avec plus de respect; car, si vous n'étiez pas mon oncle...

TIBERIO. — A moi? des menaces...

(Don Juan s'enfuit.)

LISARDA. — Laissez-le, je vous prie, car, s'il veut prendre pour femme une esclave, c'est avec un esclave aussi que je prétends me marier.

TIBERIO. — Que dites-vous?

LISARDA. — Je veux me venger. Il aura ma fortune. Aujourd'hui même je serai mariée à Pedro. Je suis lasse de supporter les insolences de don Juan et les bizarreries de Belise.

TIBERIO. — Vous êtes au moins aussi folle qu'eux. Mais je puis vous indiquer un remède qui vous permettra de calmer leur ardeur et de leur suggérer la crainte.

LISARDA. — Lequel?

TIBERIO. — Il y avait dans Madrid un certain cavalier nommé Felisardo, qui ressemble extrêmement à ton esclave Pedro, tellement que, si avec les mêmes habits on les mettait l'un à côté de l'autre, je crois que ceux qui les connaissent le mieux auraient peine à faire la différence. Puisque la marque de Pedro n'est pas sérieuse, puisqu'on peut ôter la baguette du carcan et la remettre à volonté, fais-lui revêtir en secret de riches habits, et dis-lui de se rendre ici. Nous ferons un contrat de mariage simulé, et, par ce moyen, tu feras peur à tes enfants; l'un mettra un frein à ses désirs, et l'autre à ses incroyables caprices.

LISARDA. — Le conseil me paraît bon; mais on pourra reconnaître Pedro.

TIBERIO. — Je ne demande pas mieux. Ils pourront

soupçonner ainsi que par quelque arrangement secret tu livres ta fortune à un esclave.

LISARDA. — D'accord; mais il importe d'abord d'informer Pedro de tout.

TIBERIO. — Je vais lui parler.

LISARDA. — Allez, Tiberio. (*Tiberio sort.*) — Ciel! sans savoir comment, j'arrive à trouver un remède à mes maux. Je soupçonne que mon esclave est ce cavalier lui-même. C'est un mariage simulé que l'on prépare avec cette feinte, et moi je me marie pour de bon, car si j'en crois le pressentiment de mon âme, le prétendu Pedro n'est autre que Felisardo.

(Elle sort.)

SCENE VIII

Il est nuit.

BELISE, FLORA.

BÉLISE. — Approche ici des flambeaux.

FLORA. — Je vais les chercher, madame.

(Elle sort et revient avec de la lumière.)

BÉLISE. — Approche-moi un cabinet[1], Flora.

FLORA. — Vous voulez écrire!

BELISE. — Oui et non; car si je prétends confier mes pensées au papier, où est la plume capable de rendre des sentiments si étranges?

FLORA. — Comment s'est terminée cette histoire de Zara, qui vous a causé tant de peine?

BELISE. — Je feignis de m'évanouir pour donner du courage à mon âme, et quand il me donna la main, je lui passai au doigt mon diamant.

FLORA. — A Pedro?

BELISE. — Oui; le traître pouvait ainsi me comprendre, mais il s'en garda bien. Du réduit où, cachée, elle nous épiait, sortit furieuse cette esclave de malheur, cette femme

1. Un de ces meubles du seizième siècle, fabriqués en Italie, dont on trouve encore de très-beaux échantillons en Espagne.

ou plutôt ce démon, et il lui donna mon diamant, supposant, Flora, que j'étais réellement évanouie; et, dans la juste colère que me causait tant d'ingratitude, je feignis que Celia me l'avait volé, pour soulager mon ressentiment. Malheureusement, mon projet de châtiment n'a pas réussi.

FLORA. — La faute en est à don Juan; c'est lui qui s'y est opposé. Mais, avec la réserve dont fait preuve Pedro, remarquez bien que vous avez pris un mauvais moyen de lui faire connaître votre amour, car vous ne l'avez montré que par signes; et, comme il arrive entre personnes de rang inégal, si vous ne trouvez le moyen de le prévenir et de l'informer, jamais il ne viendra à connaître vos sentiments[1].

BELISE. — Si j'étais sûre, Flora, que ce Pedro fût l'homme que j'ai en la pensée, je crois que je m'enhardirais à lui dire, en propres termes, que je souffre d'amour et de jalousie.

FLORA. — La pudeur d'une âme noble fuit d'ordinaire la lumière du jour. Il fait nuit; l'obscurité est favorable à toute espèce de libertés. Parlez-lui sans lumière, et dites-lui : Pedro, c'est moi, moi Belise qui t'aime.

BELISE. — Je songe involontairement aux caprices bizarres dont j'ai vécu jusqu'à ce jour. Mais, si l'amour a permis pour mes péchés ce châtiment, je crois que la résistance que j'opposerais aurait bientôt pour effet ma mort. — Sais-tu ce qu'il te faut faire quand Pedro sera venu, pour que je mette fin aux scrupules de ma honte? Fais en sorte, en mouchant les bougies, d'en éteindre une.

FLORA. — Fort bien; mais l'autre?

BELISE. — Il n'y aura ici de lumière aucune, car je prétends étouffer aussi celle de l'entendement, afin de pouvoir mieux lui dire toute ma pensée. Mais viens par ici avec moi, car j'aperçois nos esclaves.

(Elles se retirent dans l'enfoncement du balcon, de manière à n'être pas vues.)

1. Rapprochez, dans *Phèdre*, le rôle d'OEnone.

SCÈNE IX

Entrent CELIA *et* FELISARDO.

FELISARDO. — Tu viens d'entendre ce à quoi je suis résolu.

CELIA. — Réfléchis bien avant d'agir.

FELISARDO. — Je veux déclarer qui je suis. Il y aurait de la folie à risquer que quelque jour tu reçoives le châtiment que l'on voulait t'infliger aujourd'hui, et qu'un misérable laquais porte la main sur ces yeux dont la lumière fait honte à celle du soleil.

CELIA. — Regarde bien à ce que tu fais.

FELISARDO. — Pourquoi tarder plus longtemps? On vient de me raconter que le cavalier navarrais a assisté à une messe pour sa blessure, comme d'autres à une messe de relevailles. Et d'ailleurs, je suis dégoûté de tout ce que j'ai eu à souffrir. Je mange peu, je dors moins encore. Je traîne ce carcan avec sa baguette, supplice intolérable, si je ne le souffrais pour toi. Hier enfin, quelle honte! on m'a fait aller jusqu'au ruisseau.

CELIA. — Souvent, mon cher Felisardo, on voit la Fortune nous assaillir par un malheur bientôt suivi d'une foule d'autres. Tu portes, je le confesse, des vêtements vils qui t'obligent à de vils travaux; mais considère aussi que ma peine, ma douleur ne sont pas moindres.

FELISARDO. — Vaut-il mieux continuer à souffrir?

CELIA. — Mon âme me dit que oui. — (*Bas.*) Sors vite du salon, car voilà Belise.

BELISE. — Dis-moi, Pedro.

FELISARDO. — Pardon, j'ai affaire là-bas.

CELIA. — Ne sois pas si pressé.

FELISARDO. — J'arrive en tremblant.

BELISE, *voyant venir Lisarda.* — Reste ici; j'ai à te parler quand ma mère sera partie.

CELIA. — Hélas!

FELISARDO, *à part, à Celia.* — Qu'as-tu?

CELIA. — Tu ne devines pas?

FELISARDO. — Encore de la jalousie?

CELIA. — Suis-je de marbre?

FELISARDO. — Songe, mon bien, que, dût-on m'offrir l'univers, je dirais à l'univers : Non!

SCENE X

Les mêmes; LISARDA, TIBERIO.

LISARDA *à part, à Tiberio.* — Voilà ce que l'on dit.

TIBERIO. — Don Juan est un jeune homme; cela ne m'étonne point.

LISARDA. — Mais Carrillo m'a dit davantage.

TIBERIO. — Quoi donc?

LISARDA. — Lui et de jeunes fous, ses amis, auraient formé le dessein d'enlever l'esclave.

FLORA, *à part, à Belise.* — Maintenant, madame, il est impossible de lui parler. Il y a trop de témoins.

BELISE. — Tais-toi; à toutes les extrémités, Amour connaît un remède.

FLORA. — Eh bien! employez ce remède; nous verrons qui s'en repentira.

BELISE, *haut.* — Flora...

FLORA. — Madame...

BELISE. — Regarde à ces bougies.

FELISARDO. — Cette folle demande que l'on mouche les bougies.

FLORA, *à part.* — L'amour est un métier de ruses.

(Elle éteint une bougie.)

BELISE. — Tu l'as donc éteinte?

FLORA. — C'est en la mouchant de trop près.

BELISE. — Que tu es maladroite!

FLORA. — Je ne sais pas y regarder, et je sais éteindre, parce que qui tue n'y regarde pas[1]. Je vais la rallumer avec l'autre.

BELISE. — Attends, je vais te montrer comment on s'y prend.

(Elle éteint l'autre bougie.)

1. Ceci s'adresse à Felisardo.

FLORA. — Ah! ah! ah! Voilà maintenant l'autre bougie éteinte.

LISARDA. — Eh bien? eh bien?...

TIBERIO. — Nous voilà en pleine obscurité.

LISARDA. — Peut-on, en vérité...

FLORA. — Nous éteignons les bougies à force de vouloir nous en occuper.

LISARDA, *à part.* — Voilà une fameuse occasion pour m'aboucher avec mon esclave.

BELISE, *à part.* — Aujourd'hui j'achève de me déclarer; aujourd'hui il connaîtra mes sentiments.

FELISARDO, *à part.* — En attendant qu'on rallume les bougies, je vais tâcher de m'approcher de Celia.

CELIA, *à part.* — Puisque je n'ai à redouter aucun œil ennemi, je vais rejoindre mon cher bien.

(Ils vont se rapprochant peu à peu, Belise de sa mère, Celia de Flora, Felisardo de Tiberio.)

LISARDA, *tout bas, à Belise.* — Ah! mon bien, voulez-vous m'entendre?

BELISE, *de même à Lisarda.* — Que peut souhaiter un amour si vrai, sinon que vous l'écoutiez aussi?

FELISARDO, *tout bas, à Tiberio.* — Ah! ma vie, ne t'inquiète pas de ces folles prétentions.

TIBERIO, *de même à Felisardo.* — Qu'est-ce que vous venez me dire?

FELISARDO. — Comment? tu pourrais douter?...

TIBERIO. — Je suis bien d'avis que don Juan fera quelque sottise.

FELISARDO. — Et moi, je redoute bien davantage celles de Belise.

CELIA, *tout bas, à Flora.* — Tu te plais donc, ma vie, à me rendre jalouse?

FLORA, *de même à Celia.* — Plaît-il?

CELIA. — Comment? Ne m'entends-tu pas?

FLORA. — Le quiproquo est plaisant, sur ma foi.

CELIA. — Ne lui parle pas, si tu m'aimes.

FLORA. — A qui m'est-il défendu de parler?

BELISE, *à sa mère.* — Je n'osais pas me déclarer; mais

il n'est rien maintenant qui me puisse empêcher de te dire mon sentiment.

LISARDA. — Dieu sait ce qu'il m'en a coûté à dissimuler la force de mon tourment.

FELISARDO, *à Tiberio.* — Voudrais-tu me donner ta main ?

TIBERIO. — La main, moi ? Pourquoi faire ?

FELISARDO. — Point de courroux ; il n'y a rien, là dedans, qui puisse te fâcher.

TIBERIO, *haut.* — Holà ! des flambeaux ! (*A part.*) Que diable est ceci ? Je ne reconnais pas ta voix, Lisarda, et tes discours me confondent.

BELISE, *à sa mère.* — A quels embarras, mon bien, n'as-tu pas exposé ma modestie ! Donne-moi une main.

LISARDA. — En voici deux.

FELISARDO, *à Tiberio.* — Tu me refuses donc ta main ?

TIBERIO. — Holà ! encore une fois, des lumières !

SCENE XI

Entre CARRILLO *avec une torche, éclairant* DON JUAN.

CARRILLO. — Où courez-vous ainsi ?

DON JUAN. — Je cours comme un insensé... Ah ! çà ! mais que faites-vous donc tous ainsi ?

TIBERIO. — Nous attendions de la lumière.

BELISE, *à part.* — C'est à ma mère que je parlais ! Tant mieux ! elle sait tout, maintenant.

LISARDA, *à part.* — C'est à ma fille que j'ai déclaré le bien que je veux à mon esclave, et elle, de son côté, m'a avoué le même sentiment.

FELISARDO, *à part.* — Comment ! C'est à Tiberio que je parlais, à Tiberio que je disais des douceurs ?

TIBERIO. — Je vois maintenant ce que je ne comprenais pas dans la bouche de Lisarda ; c'était Pedro l'esclave qui me contait fleurette.

CELIA. — O nuit, mère de l'erreur ! Je viens de m'apercevoir que j'ai fait des déclarations à Flora.

LISARDA, *à don Juan*. — Que viens-tu faire ici, tel qu'un Grec qui livre Troie aux flammes?

DON JUAN. — Livrez-moi mon épouse, madame; je veux l'emmener dès ce soir, afin de vous montrer que si vous prétendez vous marier, j'ai aussi ce désir; lequel, entre nous, me semble plus raisonnable?

LISARDA. — Va, Flora, et enferme bien Zara.

DON JUAN. — L'enfermer?

TIBERIO. — Écoute, et sois raisonnable.

DON JUAN. — Raisonner, quand on est aveuglé par la passion!

LISARDA. — Et toi, Pedro, joins-toi à Flora pour garder Zara.

FELISARDO. — Très-volontiers; car je suis révolté, madame, de la conduite de don Juan.

DON JUAN. — Tu t'en mêles aussi, chien!

FELISARDO. — Je suis un chien, oui, le chien de ce jardin, et tant que je veillerai à la porte que l'on confie à ma garde, il vous sera défendu d'y entrer, fût-ce en perçant la muraille, et de cueillir le fruit que vous savez et que prétend votre aveugle désir. Car j'ai semé dans ce jardin de si belles espérances, que vous verrez à ma fureur ce dont je suis capable pour les défendre. Si le chien, quand il est maltraité, se retourne même contre son maître, vous verrez de quel chien vous serez mordu, car l'amour jaloux devient de la rage.

(Sortent Flora et Felisardo, emmenant Celia.)

DON JUAN. — Laissez-moi châtier sur cet audacieux coquin l'insolence de ses paroles.

TIBERIO. — Modère-toi, don Juan, et apprends à ne pas manquer de respect au sang, à la vieillesse et à l'expérience.

DON JUAN. — Je n'ai pas connu la vieillesse; tu as été jeune, toi, et tu n'ignores pas que, dans les jeunes années, l'amour peut pousser à de semblables folies. Après tout, je ne sais de quel droit vous prétendez ainsi me tracer mon chemin.

LISARDA. — Ne lui répondez pas; tenez-le pour fou.

DON JUAN. — Je veux mon épouse, ma mère.

BELISE. — J'ai gardé jusqu'ici le silence, mon frère, mais ce n'était pas faute de sentir le regret que j'éprouvais de votre coupable hardiesse. Quelle est cette épouse que vous réclamez ?

DON JUAN. — C'est Zara ; elle est mon épouse.

BELISE. — Zara ? une esclave !

DON JUAN. — Si je la réclame, c'est que je sais qui elle est.

BELISE. — Hé bien ! si tu as, concernant cette Turque, d'autres renseignements que ceux que nous connaissons, agis avec plus de retenue, et fais en gentilhomme les démarches nécessaires.

DON JUAN. — Si je vous amène quelqu'un qui atteste ce que je vous dis, qu'aurez-vous à répondre ?

TIBERIO. — Si quelqu'un de respectable nous démontre notre erreur, s'il est jugé convenable que tu épouses une femme qui est marquée au visage, je m'engage à te la donner moi-même ce soir.

DON JUAN. — Pars, Carrillo, et amène-nous Eliso. Non, attends ; allons-y tous deux. Je veux aussi amener son père.

CARRILLO. — Que prétendez-vous, seigneur ? Considérez l'affront que vous faites à votre famille.

DON JUAN. — Malheureux ! veux-tu donc périr de ma main ?

CARRILLO. — Que cette lumière qui nous éclaire vous fasse voir votre folie.

DON JUAN. — Je ne vois que par les yeux de l'Amour.

CARRILLO. — Soit ; mais regardez ce flambeau : il vit de la cire qui alimente sa lumière. Retournez-le, en dirigeant sa flamme vers la terre : la même cire qui le fait vivre est ce qui cause sa confusion et sa mort.

DON JUAN. — Laquais, mon beau diseur, je ne sais, vive Dieu ! qui me tient que je ne vous coupe les jarrets ! — Marche.

CARRILLO. — Où est la lumière capable de dissiper l'aveuglement d'un amant ?

(Don Juan sort avec Carrillo.)

TIBERIO, *à part, à Lisarda.* — L'occasion me paraît bonne, Lisarda, pour célébrer aussi ton mariage simulé.

LISARDA. — Pars, va faire transformer Pedro en Felisardo; qu'il se présente comme pour l'entrevue. Cela va rendre mes enfants plus traitables.

TIBERIO. — J'obéis; il sera impossible de le reconnaître sans sa marque, dépouillé de son carcan, et revêtu des habits magnifiques que j'ai préparés pour lui.

(Sort Tiberio.)

SCÈNE XII

LISARDA, BELISE.

LISARDA. — Sais-tu où va Tiberio?

BELISE. — Chercher la justice, je pense.

LISARDA. — Tu ne sais donc pas que je me marie? Tu n'as pas compris le mystère?

BELISE. — Vous vous mariez, vous?

LISARDA. — Tu assisteras tout à l'heure à l'entrevue. J'attends mon fiancé.

BELISE. — Et quel est-il, ce fiancé?

LISARDA. — Un gentilhomme. Tiberio a pris mon carrosse, et va le ramener.

BELISE. — Vous voulez nous faire peur.

LISARDA. — Peur? C'est ce que nous allons voir. — Quels ennuis, quels dégoûts ne m'ont pas causés vos caprices bizarres depuis que vous êtes nés! C'était à en perdre la raison. C'en est trop; je suis poussée à bout. Toi, ce sont chaque jour des lubies nouvelles : aujourd'hui tu manges du plâtre, de l'argile; demain il faut te traiter, te soigner. Et quant à cet autre fou désobéissant, ce sont des chaînes, des parures, c'est l'or qu'il demande à verser à pleines mains. Le jeu, les chevaux, les courtisanes... que sais-je? Maintenant, il demande à se marier... Mais je veux en finir. Ce sera du sérieux, cette fois. Je ne serai plus la maman mignonne qui ne sait que pleurer et se lamenter. Dût mon époux être un esclave, cela vaudrait encore mieux.

Je suis encore jeune; je veux avoir quelqu'un qui s'occupe de moi. On sait ma fortune.

BELISE. — C'est décidé? Eh bien! écoutez.

LISARDA. — J'écoute.

BELISE. — Ma mère, ma chère mère, vous vous plaignez de mes caprices, et vous avez raison. J'ai eu des caprices, car je suis née ainsi. Les caprices, chez les jeunes filles, sont comme les fleurs en avril. Mais vous, señora, qui touchez à la cinquantaine, bien que vous vous en défendiez, vous échangez les rôles, vous devenez ce que j'étais. Au noir ébène que j'ai vu sur votre front, l'âge a mêlé des fils d'argent, et l'on taxe ici d'impureté vos désirs de mariage. Il est bien tard pour battre des ailes; vous ferez rire à vos dépens. Si vous êtes résolue, recevez mes félicitations, mais regardez-y bien, et souffrez que je vous dise même ceci : Si votre époux est vieux, vous étant déjà vieille, ce sont deux glaçons que vous allez réunir. Quelle triste perspective! S'il est jeune, quand vous ne l'êtes plus, ah! ma mère, attendez-vous à être la corde que l'acrobate presse du pied pour s'élancer ensuite légèrement dans les airs. Il mangera des perdreaux avec votre argent, et vêtira de soie quelque donzelle. Il deviendra l'Adonis de ces déesses de Madrid qui savent si bien plumer leur gibier. C'est à votre cœur que je m'adresse; mais vous me répondrez peut-être : Que sert de parler à qui veut agir ?

SCÈNE XIII

Entre TIBERIO, *suivi de* FELISARDO *très-élégamment vêtu, sans marque ni carcan.*

TIBERIO. — Ne craignez rien; vous pouvez entrer. J'ai la permission.

FELISARDO. — J'avoue que je n'en ai pas encore le courage.

TIBERIO. — Entrez donc; seulement n'oubliez pas que vous répondrez au nom de Felisardo.

FELISARDO, *à part.* — Voilà qui est fort! Il me dit de prendre le nom qui m'appartient.

LISARDA, *à Belise.* — Tu le vois, il faut te rendre.

BELISE. — Non; cela est en contradiction avec la noblesse de ton cœur. Même en voyant ce que je vois, je ne puis croire que tu te maries.

TIBERIO, *à Lisarda.* — Voici votre époux.

BELISE, *à part.* — Grands dieux! que vois-je? Mais c'est Pedro...

FELISARDO. — Bien que je n'aie été guidé que par mes désirs, je dois dire que mon amour a été heureux dans sa poursuite.

LISARDA. — Soyez le bienvenu mille fois. C'est moi, seigneur, qu'il faut regarder comme heureuse d'avoir su vous mériter.

TIBERIO. — Donnez des siéges aux nouveaux époux.

BELISE, *à part, à Tiberio.* — Tiberio...

TIBERIO. — Plaît-il?

BELISE. — Est-il vrai qu'ils soient mariés?

TIBERIO. — Mariés, non; ne prends pas la mouche : mais il y a, je pense, accord.

BELISE. — Comment? cet homme n'est pas Pedro?

TIBERIO. — Quel Pedro?

BELISE. — Pedro, notre esclave.

TIBERIO. — Est-ce que tu es folle?

BELISE. — Non, mais c'est toi. Tu souffrirais que Pedro se mariât avec ma mère?

TIBERIO. — Regarde bien. La personne que voici est un gentilhomme nommé Felisardo.

BELISE. — Je veux bien le regarder à loisir... Mais c'est lui-même... A quoi bon?

TIBERIO. — Regarde encore, te dis-je. Pedro, l'esclave, a une marque au visage.

BELISE. — Tu as raison... Je me trompais... Mais il se pourrait bien qu'il s'en fût débarrassé.

TIBERIO. — Comment? d'une marque imprimée dans la chair? Tu déraisonnes, vraiment, et l'on va te prendre pour folle.

(Entrent Flora et Carrillo.)

FLORA. — Je veux que Dieu me bénisse, comme il est vrai que le futur est beau garçon.

CARRILLO. — Je n'ai vu de ma vie un visage qui ressemble à ce point, et trait pour trait, à celui de notre esclave.

BELISE. — Flora...

FLORA. Madame...

BELISE, *à part.* — C'est mettre ma patience à une épreuve trop forte. Je n'y tiens plus. — (*A part, à Flora.*) Dis, n'est-ce pas, Pedro?

FLORA. — Il lui ressemble terriblement, madame.

BELISE. — Va, Flora, et fais-moi venir Pedro sur-le-champ.

FLORA. — Tu verras que nous avons ici un Pedro postiche. Je crois ta mère éperdue de la bonne grâce et des qualités de cet esclave, et qu'il y a là-dessous quelque duperie.

BELISE, *à Felisardo.* — Misérable, si tu es aimé de ma mère, et si son honneur perdu ne recule pas devant un pareil projet, ne pense pas que je tolère cet affront fait à mon sang. Tu mourras de ma main. — Laissez-moi passer.

FELISARDO. — A qui en a madame?

LISARDA. — C'est ma fille; elle est folle, mais pas encore assez pour la faire enfermer. Holà! qu'on l'emmène.

BELISE. — Mère, je ne suis pas folle; c'est vous qui l'êtes en prétendant vous marier avec un maraud.

FELISARDO. — Que c'est triste!

BELISE. — On ne saurait, vraiment, se moquer d'une fille à ce point.

SCÈNE XIV

Entre CELIA *en riche toilette. Elle porte une mante;* UN ÉCUYER *la suit.*

CELIA. — Je crois que j'arrive à point.

TIBERIO. — Cette dame est la marraine.

FELISARDO. — Je vous ai réservé ce siége, bien que vos divines qualités vous aient mérité celui de mon âme.

LISARDA. — Veuillez, madame, vous asseoir.

BELISE. — Ne serait-ce point Zara, notre esclave? — Comment! drôlesse...

TIBERIO. — Attachez-moi cette folle.

CELIA. — Quelle est cette dame si méchante?

LISARDA. — N'y prenez pas garde, je vous prie; c'est le pur effet de fâcheuses vapeurs.

BELISE. — Comment? ce n'est pas là Zara? Que croire, alors? Mais, Zara, puisque tu es l'épouse de Pedro, comment peux-tu consentir qu'il se marie avec ma mère?

CELIA, *à Lisarda.* — Ces malheureuses vapeurs lui ont tourné l'esprit?...

BELISE. — Et je souffrirais cet affront. Ah! je ne serais pas femme si je ne tirais d'eux vengeance. — Que signifie tout cela, canaille?...

LISARDA. — Mes gens, pour me délivrer de cette folle.

BELISE. — Ma mère, mariée à un Pedro!...

(Entrent don Juan, Prudencio, Eliso, accompagnés d'alguazils.)

DON JUAN, *à part.* — C'est ici la maison de la noce; entrez, en vous tenant embossés.

FELISARDO, *à part, à Celia.* — Voile-toi, Celia. Ah! mon Dieu! ton père qui vient te réclamer.

ELISO. — Où donc est Felisardo?

FELISARDO. — C'est Eliso. Qu'est-ce que j'attends?

UN ALGUAZIL. — Qui est-ce qui répond ici au nom de Felisardo?

FELISARDO. — C'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service?

L'ALGUAZIL, *à Eliso.* — Est-ce bien lui?

ELISO. — C'est lui-même.

FELISARDO. — C'est toi, Eliso, qui nous amènes la justice?

ELISO. — Comme juste châtiment de la déloyauté d'un ami.

FELISARDO. — Moi, déloyal?

ELISO. — Comme si ce n'était pas évident! Je prétendais à la main de Belise, et c'est elle que tu épouses. Te voilà même en habits de noces.

FELISARDO. — Moi?

ELISO. — Et qui donc, sinon toi-même? Faut-il d'autres

preuves? Les voici : je t'avais laissé sous le nom d'esclave, marqué et vendu, pour sauver ta liberté menacée par un délit, et je te retrouve en costume de marié, riche, élégant, magnifique...

FELISARDO. — Si tu trouves que cela est vrai, je veux te fournir moi-même l'épée qui servira à me tuer.

BELISE. — Pourquoi nierais-tu, Felisardo, ce qui n'est que le couronnement du passé? Tu es déjà marié avec moi. Aujourd'hui, avec moi tu t'es marié[1].

FELISARDO. — Avec vous, marié?

BELISE. — Sans doute. Flora et Carrillo en ont été témoins.

ELISO. — Comment, traître, peux-tu nier ce dont déposent deux témoins?

LISARDA. — Ils mentent, à la vérité. C'est une invention de Belise, par jalousie de ce que Felisardo est mon époux. — Je te l'accorde, Eliso. Qu'elle demeure ta femme. C'est à moi que Felisardo appartient.

CELIA, *se découvrant.* — Doucement, mesdames, car je le prétends pour mari. C'est moi qui suis sa vraie femme, et il ne me démentira pas.

FELISARDO. — Non, certes.

PRUDENCIO. — C'est Celia!

DON JUAN. — C'est elle-même.

PRUDENCIO. — Alors, don Juan, avec votre permission, je retire la parole que je vous avais donnée.

DON JUAN. — Mon chagrin se console en voyant la déconvenue de ma mère et de ma sœur, et j'ajoute, puisque Eliso est gentilhomme, que je le supplie d'accepter la main de ma sœur.

BELISE. — Rien de plus juste. Je demande pardon à Eliso de mes dédains, à Celia des mauvais traitements qu'elle a subis. Quant à Felisardo, puisqu'il voit aujourd'hui couronner ses désirs, il aura bientôt tout oublié. S'il devait être mis en prison, je prétends mettre ma fortune à son service et au vôtre.

1. Belise fait allusion à la scène où elle lui a passé au doigt un diamant.

L'ALGUAZIL. — Messieurs, le cavalier blessé est maintenant rétabli. Il ne reste qu'à réconcilier les deux adversaires.

FELISARDO. — Allez, Tiberio, et faites en sorte qu'il veuille bien me servir de parrain.

TIBERIO. — Il viendra, j'en réponds, et c'est moi qui en servirai à Flora et au bon Carrillo.

LISARDA. — Moi, si j'ai manqué mon mariage, j'ai contribué à la conclusion du leur. N'en parlons plus.

BELISE. — Pas plus que de mes caprices. Sénat illustre, accordez-moi votre pardon.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

L'EAU FERRÉE

DE MADRID

NOTICE

SUR

L'EAU FERRÉE DE MADRID

Une jeune fille de noble naissance reçoit les soins d'un cavalier nommé Lisardo, noble comme elle, mais trop pauvre pour la demander en mariage. Ils se rencontrent dans la rue, à l'église, mais comment se parler? L'amour rend ingénieux, et ce n'est point par l'esprit que pèche Belise. Elle imagine de se faire malade. Elle expose par écrit son projet à son amant, et lui demande de lui envoyer un médecin qui lui prescrive pour toute ordonnance de prendre du fer, de voir du monde, et de profiter des belles matinées du mois de mai pour se promener. Beltran, valet de Lisardo, modèle incontestable de nos Scapins[1], se charge du rôle de médecin. Prudencio, le père, donne aisément dans le panneau, et, grâce à ce stratagème, les deux amants se rencontrent tous les matins au Prado et ailleurs.

Mais Belise n'a pu sortir seule, Prudencio a décidé qu'elle serait accompagnée de sa sœur Teodora, roide et sévère personne, du moins en apparence, qui, suivant une coutume encore usitée en Espagne, porte l'habit religieux, et dont le rosaire, le scapulaire, sont très-capables d'effrayer les amants. Riselo, ami de Lisardo, se dévoue à

1. J'ai toujours été étonné du ton familier de nos valets de comédie avec leurs maîtres, quand ces maîtres sont de grands seigneurs. Cette familiarité n'est pas dans nos mœurs. Elle s'explique fort bien en Espagne, par la moindre distance qui sépare les classes de la société, et où un gentilhomme pouvait être valet sans déroger.

faire la cour à cette terrible duègne, pour détourner son attention e essayer de l'apprivoiser. C'est une grande marque d'amitié qu'il donne à son ami, car il est lui-même très-épris d'une jeune veuve nommée Marcelle.

Le moyen réussit, et il est comique de voir comment la béate au rosaire, la sévère Teodora prend feu aux galants propos de Riselo. La nature se hâte de reprendre ses droits.

Il y a de la hardiesse et de la nouveauté dans cette attaque de Lope contre l'hypocrisie, quand on songe combien la matière était délicate, et au danger qu'il y avait de son temps à toucher, même en passant, de pareilles questions. Lope ne craint pas de rendre la béate ridicule pendant toute la pièce, et de lui faire jouer le rôle du *bobo* qu'elle partage avec Otavio, un certain cousin venu de la province pour épouser Belise. Pour être moins directe, et surtout moins dogmatique que dans *Tartufe*, la leçon n'en est pas moins forte.

Tout va d'abord pour le mieux; mais ces sorties régulières de Belise finissent par exciter les soupçons d'un valet bourru, qui fait partager ses idées à son maître Otavio. De son côté, Prudencio trouve que le remède opère bien lentement, et que sa fille est plus pâle que jamais. Il y a là des scènes qui ont le naturel et la naïveté de la comédie antique. Enfin l'intrigue est découverte par un rival jaloux qui voudrait bien épouser Marcelle, mais qui n'est pas un caractère fort relevé. Il y en a comme cela. Florencio, furieux, court au logis de Lisardo, et menace de tout tuer. Il s'apaise en comprenant qu'un mariage de réparation est devenu nécessaire. La pauvre Teodora expiera ses velléités amoureuses en entrant dans un couvent.

La comédie d'un peuple ne peut être que l'expression plus ou moins directe de ses mœurs, l'image réfléchie de ses habitudes sociales. La comédie antique ne peint que des courtisanes, parce qu'en Grèce la femme ne paraissait pas dans la société, et n'était employée qu'à garder le foyer et à perpétuer la race. On comprend difficilement la comédie chez les Turcs. Il n'y en a pas de traces dans toute la littérature arabe. Les habitudes françaises de Paris au dix-septième siècle, les mœurs délicates de la société polie, les salons du faubourg expliquent le *Misanthrope*, et les traits du caractère de Célimène. De même, les mœurs demi-africaines de l'Espagne, la vie claustrale imposée aux femmes par cette

fille aînée de Rome, par-dessus tout le point d'honneur castillan, nous expliquent ces ruses, ces fourberies, ces aventures nocturnes, les enlèvements, les déguisements, les changements et suppositions de noms et d'état, qui sont l'essence de la comédie espagnole. Joignez-y la prédominance de l'imagination sur la raison, trait caractéristique de la race. En France, l'esprit de sociabilité, la liberté absolue dont jouissent les femmes, la passion, toujours au besoin tempérée par l'ironie, rendent ces intrigues compliquées, ces coups de tête soudains, ces imbroglios, impossibles ou inutiles, partant invraisemblables. Il est permis de souhaiter mieux et de préférer à l'activité passionnée, à la verve de la comédie espagnole, les développements philosophiques de Molière. D'un autre côté, on conçoit combien ces intrigues, toujours accompagnées de dangers, d'imprévu, de mystères, sont favorables à l'intérêt.

Lope en a mis beaucoup dans cet ouvrage. On y rencontrera au plus haut point cette *vis comica* tant louée des anciens, que possédait Plaute, qui manqua à Térence. L'action court à travers un cliquetis de bons mots, de boutades imprévues, de saillies étincelantes, avec la grâce amusante, mais moins fantasque du *Songe d'une nuit d'été*. Rien n'est surtout charmant, rien n'est original comme les scènes du début : les jeux de coquetterie de la jeune fille que suit de loin son amant, les discours superflus et la vaine surveillance de la tante dévote. Tout cela est vivant au plus haut degré, plein de feu et de relief.

Et quel intérêt historique se joint ici au charme que l'on goûte à ce mélange exquis de l'esprit dans le naturel. Oui, nous sommes bien en Espagne, à l'apogée de la civilisation de ce pays, dans le Madrid du comte-duc. Voici ses jardins et les belles fontaines du Prado, de construction toute récente. La venue de la décadence n'est pas encore trop visible, et Lope peut se réjouir au spectacle des grandeurs de la patrie encore debout. Voici l'église de la Trinité ; la messe vient de finir, et la foule s'empresse sur les degrés ; foule bénie des amoureux, éminemment propre à leurs entreprises que servent les valets alertes. C'est le moment où, malgré les duègnes et les écuyers, s'échangent les signes d'intelligence, et où se déploie « ce jeu muet du regard, » si bien décrit par Lope dans le *Cavalier d'Olmedo*. On aurait facilement ici le pendant du tableau qu'Ary Scheffer a tiré du Faust de Gœthe, mais à coup sûr Belise aurait une autre attitude que Marguerite, et son visage n'aurait pas la même expression. Je conçois chez Lisardo

le regard de Faust, mais l'ami dévoué, l'excellent Riselo, n'aura rien de la physionomie de Méphistophélès.

C'est encore à la scène espagnole que nous avons emprunté les déguisements, comme nous lui devons cette architecture toute pleine d'escaliers dérobés, de portes secrètes, de pavillons mystérieux, de retraites pour les galants ; en un mot, tout cet attirail auquel personne ne renonce encore. Le déguisement de Beltran en médecin a été introduit, comme on sait, par Molière, dans l'*Amour médecin*, acte III, scène v. Molière a aussi adopté les noms espagnols de Lisardo et de Belise. Cela prouve que le théâtre de Lope de Vega ne lui était pas inconnu, et que la comédie espagnole a eu plus d'influence qu'on ne croit non pas seulement sur Corneille, traducteur de la *Verdad sospechosa* d'Alarcon, mais sur Molière lui-même, au moins dans ses pièces d'intrigue.

La réputation du théâtre espagnol était grande à Paris, sous Richelieu, et cette réputation semble s'être résumée en Lope de Vega, puisque Corneille ignorait le nom de Guilhem de Castro, et regardait Lope comme l'auteur de *las Mocedades del Cid*. L'Espagne attirait les regards du globe, et les œuvres créées par ses *ingenios*, servaient d'enseignement à tous. Le joli rondeau de Voiture :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau, etc.

n'est que la traduction d'un sonnet que Lope, suivant son usage, avait introduit dans sa comédie de la *Niña de Plata*. C'est aussi au *Burlador de Sevilla* que Molière a emprunté le trait final du sonnet d'Oronte dans le *Misanthrope* :

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours [1].

La politique avait donc mis à la mode l'idiome et la littérature de l'Espagne. Mais une circonstance peu connue contribua surtout à mettre en vogue à Paris le théâtre espagnol. La reine Marie-Thérèse emmena de Madrid avec elle la troupe de Sébastien de Prado, et la fit jouer à la cour pendant tout l'hiver de 1661. Quand ces représenta-

1. El que un bien gozar espera
Quanto espera desespera.

tions eurent cessé, Sébastien de Prado et sa troupe ne quittèrent point Paris; ils y demeurèrent encore onze ans, de 1661 à 1672, et jouèrent pendant tout ce temps d'abord sur le théâtre du Petit-Bourbon, ensuite sur le théâtre du Palais-Royal, conjointement avec la troupe des Italiens et avec celle de Molière. La vogue de ces représentations dut être grande, car Sébastien de Prado et sa femme, la fameuse Francesca Bezon, étaient possesseurs, à leur retour en Espagne, d'une fortune telle qu'ils purent se retirer du théâtre et vivre dans l'opulence.

L'EAU FERRÉE

DE MADRID

PERSONNAGES

LISARDO, RISELO, OTAVIO, GERARDO, FLORENCIO, gentilshommes.	LEONOR, esclave.
BELTRAN, SALUCIO, valets.	PRUDENCIO, père de Belise.
	BELISE.
	TEODORA, tante de Belise.
	MARCELLE, veuve.
	MUSICIENS.
	LAQUAIS.

La scène est à Madrid.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue.

LISARDO, RISELO.

LISARDO. — D'ici vous pourrez la voir.

RISELO. — L'église était splendide.

LISARDO. — Ici, la fête de la *Croix de Mai* est toujours célébrée avec soin.

RISELO. — C'est à Séville qu'il faudrait voir cette fête!

LISARDO. — Je le sais; à Séville, c'est la fête par excellence... Mais, elle sort. Il me semble voir l'aurore, et je compare à la prison de la nuit le cloître de ce couvent [1],

1. Les deux amis, selon l'usage espagnol, attendent à la sortie de l'église Belise, qui est accompagnée de sa tante et se promène avec elle à l'ombre du cloître qui est attenant.

avec ses colonnes et ses verrous. Chantez, oiseaux qui voltigez autour de ces grilles; rues de Madrid, changez-vous en prairies, en tapis de soie; et vous, chevaux de ces carrosses, saluez l'aube de vos hennissements, l'aube qui naît en semant sur ses pas les perles.

RISELO. — On ne peut mieux peindre le matin.

LISARDO. — Tout amant est un peu poëte.

RISELO. —Mais songez donc qu'il est midi, car le sermon n'a fini qu'à onze heures et demie, et si vous faites une aurore de votre dame à l'heure de midi, c'est pour le coup que nous sommes à la fête. Elle est l'aurore, je l'admets; mais vous m'accorderez que c'est une aurore sans fraîcheur. Il est midi, et nous sommes le 3 de mai : il y a là de quoi sécher toutes les herbes.

LISARDO. — Silence, pour Dieu, car la voici...

(Entrent Belise et Teodora, voilées de leurs mantilles.)

TEODORA. — De la gravité, Belise, et de la modestie : de la gravité dans ta démarche et dans ton maintien; de la modestie, en ne regardant que la terre que foulent tes pas.

BELISE. — Je fais ce que vous m'enseignez.

TEODORA. — Pourquoi donc as-tu regardé ce cavalier?

BELISE. — Ne m'avez-vous pas recommandé de ne regarder que la terre? Eh bien! dites-moi, ce cavalier n'est-il pas fait de terre?

TEODORA. — Je parle de celle sur laquelle tu marches.

BELISE. — Celle où je marche est couverte par ma robe et par mes mules.

TEODORA. — Voilà bien des raisons de jeune fille! Par le paradis de ta mère, je te ferai renoncer à ces roueries... Encore un regard?...

BELISE. — Moi?

TEODORA. — Oui; ne lui as-tu pas fait signe?

BELISE. — J'allais choir, tant je suis troublée de vos questions, de mes réponses..., et je cherchais quelque part un appui.

RISELO. — Elle est tombée... Allez la soutenir.

LISARDO, *offrant la main à Belise.* — Daigne Votre Grâce excuser le gant [1].

TEODORA. — Vit-on jamais pareille chose?

BELISE. — Je vous baise les mains, monsieur. Sans vous, je serais tombée tout à fait.

LISARDO. — C'eût été la chute d'un ange, madame, la chute de la plus brillante étoile qui reçoive sa lumière du soleil.

TEODORA. — Et moi, j'aurais mérité une leçon... Seigneur cavalier, allez avec Dieu.

LISARDO. — Dieu vous garde... (*à part*) et me préserve d'un naturel si revêche.

TEODORA, *à Belise.* — Tu es donc tombée, et te voilà bien contente qu'un homme t'ait donné la main.

BELISE. — Et vous, d'avoir à me chanter pouille pendant toute une semaine.

TEODORA. — Pourquoi tournes-tu la tête?

BELISE. — Eh bien! n'est-il pas sage autant que naturel de regarder l'endroit où l'on est tombé, pour éviter, à l'occasion, d'y faire une autre chute?

TEODORA. — Que la fièvre te serre! et comme je suis dupe de tes ruses! — Encore!... Diras-tu, cette fois, que tu n'as pas regardé ce muguet?

BELISE. — Je le confesse.

TEODORA. — Quoi! sans rougir?

BELISE. — Il m'a donné la main tout à l'heure, et vous ne voulez pas que je le remercie?

TEODORA. — Allons... heureusement que la maison n'est pas loin.

BELISE. — Dieux! quel déluge de paroles qui m'attend!

(Elles sortent.)

RISELO. — Les voilà qui ont tourné la rue.

LISARDO. — Ah! hélas!

RISELO. — Quelle est cette espèce de harpie qui l'accompagne?

1. L'étiquette voulait qu'en offrant la main à une dame on ôtât son gant, comme on l'ôte, par exemple, en allant à l'offrande. Lisardo n'a pas eu le temps d'ôter le sien, et s'en excuse.

LISARDO. — Une tante qui pourrait être l'aïeule de l'Envie, espèce de milieu entre la nonne et la duègne : aigle, de la ceinture en haut; de la ceinture en bas, vipère. Par elle sont déjoués tous mes plans; elle ne me permet ni de la voir, ni de lui parler. Lui écrire, est impossible. Elle veille avec plus de vigilance qu'Argus lui-même aux cent yeux.

SCÈNE II

LES MÊMES. *Entre* BELTRAN.

BELTRAN. — J'ai attendu d'avoir perdu de vue cette méchante sorcière pour vous remettre certain papier qui vaut son pesant d'or. Vous me donneriez un diamant pour chaque lettre, que ce serait encore pour rien.

LISARDO. — Voudrais-tu rire, Beltran?

BELTRAN. — Rire en présence de Riselo?... Mais vous n'avez pas entendu le meilleur. Oui, je vous apporte en outre une faveur si précieuse, que l'enveloppe du billet vaut seule ce que je demande. (*Il montre un gant.*) Au sortir de l'église Belise m'aperçut, et soudain, d'une étoile de ses yeux, me fit un signe avec une grâce telle qu'on eût dit le sourire de l'aube. Elle s'approche du bénitier comme pour prendre l'eau sainte, et (voyez un peu l'hypocrite!) elle se retourne, me regarde, et, glissant dans son gant le papier, elle le suspend à la croix, comme un objet perdu. Je m'avance aussitôt, et m'adressant à la foule qui entourait le bénitier : « Il est à moi, » dis-je: et le soleil, qui déjà s'acheminait, retourne sa lumière vers l'orient. Elle me remercia en riant de la grâce et de la prestesse avec laquelle je m'étais emparé de son gant.

LISARDO. — Voyons... (*Après l'avoir examiné.*) Eh bien! je proclame que cet esprit divin n'est pas inférieur à sa beauté.

BELTRAN. — Comment! C'est là tout?

LISARDO. — Tu recevras pour ce gant des chausses, un pourpoint et un surtout.

BELTRAN. — O merveille unique, inouïe! Un gant fabri-

quer des vêtements! c'est ordinairement l'office de la main. — Et pour le billet, que me donnez-vous?

LISARDO. — Une douzaine de chemises.

BELTRAN. — O papier qui a fait beaucoup plus qu'un moulin à papier! vous vous ressemblez toutefois, car tu as blanchi et mis à neuf toute ma vieille défroque[1].

LISARDO. — Gant charmant, si vous ne m'inspirez pas de folies, c'est que je veux premièrement lire ce billet. Pardonnez-moi si je ne vous montre pas ma reconnaissance pour servir d'enveloppe à une si grande faveur. Est-il d'ailleurs bien étonnant que ce gant renferme le papier qui m'est adressé, puisque lui-même couvrait naguère une main de papier[2]?

BELTRAN. — Vous rendez un digne hommage à la beauté de cette main; mais sa foi ne mérite pas moins d'éloge, car Belise vous assure que ce papier vient du cœur. Lisez, monsieur, je vous en supplie.

LISARDO. — Je lis, et mes yeux seront éclairés par l'Amour: « Pendant que sommeille la jalousie de ma tante, et que veille la petite esclave, les yeux à demi fermés, je t'écris à minuit, lumière de ma vie; et puisque je ne puis écrire sans employer la ruse, écoute deux choses que me conseille l'Amour dans sa pitié pour nous. Pour tromper un père jaloux et cette tante si peu bienveillante, je vais, cher époux, feindre un accident qui amène les pâles couleurs. Cherche parmi tes amis un médecin qui me visite, après l'avoir informé de tout, si ma proposition ne te déplaît. Il devra dire que le seul remède à ce mal, c'est, après avoir pris du fer, de profiter de ce beau mois de mai pour se promener, et on le croira. J'aurai soin aussi de perdre quelquefois connaissance, et on aura à m'ordonner quelque sirop de choses insignifiantes, bien que, s'il le fallait, mon amour ne craignit pas un breuvage de feu. Je sortirai sous ce prétexte tous les matins. J'irai tantôt à Atocha, tantôt

1. Toujours de l'esprit chez ces valets. On sait assez que le papier se fabrique avec de vieux chiffons.
2. Par sa blancheur.

au Prado, tantôt au Soto[1], et pour toi les montées me paraîtront douces. Et si tu vois sur ma barque mon ennuyeux et trop vigilant pilote, ne t'effraye ni de son habit ni de sa mine dévote. Amène à tes côtés quelque ami ingénieux qui se charge de lui faire la cour; peut-être aurai-je, à ce prix, la permission de te parler. Voilà ce que m'enseigne l'Amour, dont le pouvoir triomphe de mes craintes. L'amour pressé ne souffre pas de retard. Voilà mes remèdes; si tu en connais de meilleurs, dis-les-moi. TA BELISE. » — *A Riselo.* Qu'en dis-tu?

RISELO. — Elle a autant d'esprit que d'amour, et plus encore de désirs. Le remède est charmant.

LISARDO. — Admirable! mais où trouver un médecin qui vienne seconder une passion si légitime?

RISELO. — C'est là le point, en effet. Quelle que soit son amitié, nul ne voudra y consentir, encore qu'il soit assuré de l'honnête fin de vos vœux. Le métier de médecin repose surtout sur la confiance.

BELTRAN. — L'Amour a inspiré le remède; il fournira le médecin.

LISARDO. — Est-ce que tu déménages?

BELTRAN. — Procurez-moi, s'il vous plaît, un habit de docteur. Je vous réponds de mener à bien cette affaire. Je sais un peu du latin à l'usage des récipés, et ce peu que je sais suffira à lui rendre la santé.

LISARDO. — Il faut donc que ta folie vienne mettre son nez partout.

RISELO. — Vive Dieu! il a raison. L'amour est un champ ouvert aux aventures; ne crains pas de mêler quelque folie à ses enchantements.

LISARDO. — Ne vois-tu pas qu'il est toqué? Il renversera tous mes projets.

RISELO. — Pourquoi?

LISARDO. — Au beau milieu de la cure, il lâchera quelque sottise qui perdra tout.

BELTRAN. — Moi? Où vit-on jamais valet plus dissimulé?

1. Promenade sur les bords du Manzanarès.

LISARDO. — Plus mule, à la bonne heure; tu aurais cent fois raison.

BELTRAN. — Faites-en l'essai; mettez-moi à l'épreuve.

RISELO. — Un peu de courage; Beltran se montrera plus sage, connaissant l'importance de l'affaire.

LISARDO. — C'est assez. Vous êtes tous deux de cet avis. Je me rends. — Va t'habiller; mais de la part de qui dira-t-il qu'il se présente?

RISELO. — De la part d'un ami.

LISARDO. — Ami de qui?

RISELO. — Du père.

LISARDO. — Non pas; mais plutôt de la part d'une amie de Belise, à qui celle-ci aura conté sa maladie à la messe de ce matin.

RISELO. — Allons!

LISARDO *à Beltran*. — Je veux auparavant te faire répéter ton rôle.

BELTRAN. — Est-il besoin de longtemps conférer sur les maladies des jeunes filles?

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Salon dans la maison de Prudencio.

PRUDENCIO, OTAVIO, *en habit de voyage*, SALUCIO, *portant une malle et un manteau.*

PRUDENCIO. — Laissez-moi vous embrasser encore une fois comme parent; la première, c'était comme ami.

OTAVIO. — Une fois et cent fois, seigneur Prudencio; car vous êtes le portrait vivant de mon père.

PRUDENCIO. — Et j'espère qu'il se porte bien?

OTAVIO. — A votre service. — Toi, Salucio, porte ma malle à l'auberge.

PRUDENCIO. — Comment, à l'auberge? Vous prétendriez faire cette injure à notre maison, Otavio? — Holà! Leonor! N'y a-t-il personne ici?

(Entre Leonor.)

LEONOR. — Qu'ordonnez-vous, monsieur?

PRUDENCIO. — Charge-toi de ces effets, et avertis la petite et sa tante. Dis-leur que son cousin est arrivé.

LEONOR, *à Salucio*. — Donnez, l'ami.

SALUCIO. — Celui qui remet à Votre Grâce la malle, lui rendrait aussi bien...

LEONOR. — Quoi?

SALUCIO. — Tout le chargement.

(Sortent Leonor et Salucio.)

OTAVIO. — Je trouve votre ville bien belle.

PRUDENCIO. — C'est l'abrégé de toutes les merveilles de l'Espagne. Ces larges rues lui donnent un grand air de majesté, et l'air salutaire qui les baigne est à mes yeux préférable à tous les courtisans.

OTAVIO. — Les beaux édifices!

PRUDENCIO. — Ils s'achèvent peu à peu.

(Entrent Teodora et Belise.)

TEODORA. — Seigneur, que je baise vos mains...

OTAVIO. — Oh! madame...

PRUDENCIO. — Faites fête à votre neveu, Teodora; et toi (*à Belise*), embrasse ton cousin.

BELISE. — Soyez le bienvenu.

OTAVIO. — Je vous rends, madame, le même compliment, et je vous prie de me considérer comme votre esclave; rien n'est plus juste.

BELISE. — Je vous regarde comme mon seigneur.

PRUDENCIO. — Je veux qu'un hôte si cher soit honoré dans ma maison pendant plusieurs jours.

OTAVIO. — Si je considère l'intention qui m'y amène, et le gracieux accueil que j'y reçois, je n'ai plus d'inquiétude sur l'issue de la négociation, contrairement à ce dont on m'avait prévenu. On dit, en effet, que ceux qui viennent à Madrid pour affaires qui demanderaient tout au plus un mois, et qui y viennent jeunes et dispos, ou se fixent

1. Les rues d'Alcala, d'Atocha, de la Montera, de San Geronimo, la Calle Mayor de lArenal, qui se réunissent au fameux carrefour dit la *Puerta del Sol*.

dans la capitale, ou rentrent chez eux avec des cheveux blancs.

(Entre Leonor.)

LEONOR, *à Prudencio.* — Il y a là un médecin qui m'a chargé de vous prévenir qu'il se présente de la part d'une amie de ma maîtresse.

PRUDENCIO. — Qu'il soit le bienvenu, dis-lui d'entrer.

(Sort Leonor.)

OTAVIO. — Un médecin? Est-ce qu'il y a des malades dans la maison?

PRUDENCIO. — Ce n'est rien; mais cela pourrait devenir plus grave. Pour avoir eu la fantaisie de manger de l'argile... Belise.

BELISE, *à part.* — Bien trouvé, en vérité!

PRUDENCIO. — Je soupçonne quelque suppression.

OTAVIO. — Ah! vraiment; c'est bien fâcheux!

PRUDENCIO. — Et le moment est venu de s'occuper de sa guérison.

TEODORA. — Mais ce n'est rien; et je suis persuadée, moi, qu'il est plus dangereux de la faire traiter.

BELISE *à Teodora.* — Si vous sentiez à chaque pas des douleurs, des défaillances, comme il est probable, ma tante, que vous ne vous plaindriez pas!

SCENE IV

LES MÊMES, LEONOR, SALUCIO, *et ensuite* LISARDO *et* BELTRAN.

LEONOR. — Voici le médecin, monsieur.

PRUDENCIO. — Approche un autre siége, Leonor.

(On voit entrer Beltran en costume de médecin, avec la cape, le bonnet, les gants et les anneaux [1]. Il est accompagné de Lisardo.)

LISARDO, *bas.* — Fais attention qu'il ne s'agit plus de rire.

1. Probablement les *anneaux constellés* dont parle Molière dans l'*Amour médecin*, acte III, sc. V.

BELTRAN, *gravement.* — Que Dieu garde Vos Seigneuries. Où est la malade?

TEODORA. — La voici.

LISARDO, *à part.* — Qui pourrait arrêter l'amour, quand il a triomphé de tant d'obstacles?

BELTRAN. — Je viens de la part de doña Inès, une amie de Belise, à qui celle-ci a conté son mal, ce matin, à la messe : doña Inès a une fille qui souffre de la même indisposition. — Voyons le pouls.

BELISE. — Je ne doute pas qu'il ne donne des signes suffisants. Je l'ai senti, à votre entrée, qui s'élevait encore davantage.

LISARDO, *à part.* — Si tel est votre état, ô gloire de ma vie! que dirai-je du mien? Assurément, s'il me tâtait le pouls à moi, il me trouverait une fièvre à lui brûler les doigts.

BELTRAN. — Voyons l'autre main; celle-ci nous a déjà dit la vérité.

PRUDENCIO. — Sera-t-il nécessaire, seigneur docteur, que ma fille se mette au lit?

BELTRAN. — Je n'y vois pas d'inconvénient, mais ce n'est pas le moment; tout à l'heure elle va prendre du sirop. — (*A Belise.*) Dites-moi maintenant ce que vous éprouvez, et surtout dites la vérité.

BELISE. — Je souffre d'être seule, et je voudrais causer, parler avec quelqu'un. Si je m'approche de la fenêtre, je vois sans doute beaucoup de monde, mais n'apercevant pas ce que je désire, je perds aussitôt envie de l'ouvrir. Je sens là, sur le cœur, je ne sais quel poids douloureux qui me coupe la respiration. S'il me prend une fantaisie, je vois arriver quelqu'un sous la forme d'une tante, qui m'empêche de regarder : je dis une tante vivante, une tante en chair et en os, qui me fatigue et m'ennuie par ses défenses de regarder. Je ne voudrais pas offenser Dieu, mais je ne sache pas que ne pas avoir d'yeux figure dans ses commandements. De plus, l'oppression que me cause cette défense m'empêche également de parler, et me serre le cœur. Je voudrais parler, je ne puis. Mais j'es-

père qu'avec l'aide de Dieu et de vos soins, vous m'en fournirez le moyen.

BELTRAN. — Cela demande réflexion; le moment, d'ailleurs, n'est pas favorable. Je ferai en sorte qu'il vous soit loisible de parler et de rire honnêtement. — En montant une côte, un escalier, ou toute autre montée, qu'éprouvez-vous?

BELISE. — Il me semble que j'étouffe.

BELTRAN. — Vous ne vous sentez pas légère?

BELISE. — Le moyen?

BELTRAN. — Ce moyen, je vous le donnerai. Pour le moment, il ne s'agit que de prendre du fer pendant quatre matins, et d'aller vous promener au Soto, au Prado ou à Atocha, en prenant bien garde d'éviter les rayons du soleil; car, selon le mot de Galien :

Quando ferrum tometur,
Sol in capite non detur.

Le soleil détruit les effets de la cure.

LISARDO, *à part.* — Que le ciel te confonde! Amen! S'ils savaient un mot de latin, tout serait perdu.

BELTRAN. — On pourra commencer dès demain; car hier était opposition de la lune, et selon le docteur Laguna :

Per opposita luna
Non fiat ulla emissio.

LISARDO, *à part.* — Autre sottise. Je suis sur des charbons ardents.

BELTRAN. — Enfin, à partir d'aujourd'hui, je compte faire disparaître cette mélancolie dont vous vous plaignez en vous envoyant des musiciens. Je vous prête de plus cet anneau : grande est sa vertu. Je ne puis toutefois vous le prêter que sur un gage, car, ma parole d'honneur, il ne m'appartient pas.

PRUDENCIO. — Jésus! Parlez : quel gage vous faut-il?

BELTRAN. — Rien que l'anneau que vous portez, Belise.

PRUDENCIO. — Donnez-le bien vite, ma fille.

BELISE. — Vraiment, le vôtre a une telle vertu?

OTAVIO. — Serait-ce un ongle de la grand'bête (1), seigneur docteur?

BELTRAN. — Non, monsieur, car nous en trouverions une plus grande, et sans aller bien loin. Il s'agit d'un certain animal plein d'affection pour les femmes, et de là la raison des merveilleux effets de mon anneau.

LISARDO, *à part.* — Il a eu de l'esprit, cette fois, et c'est fort adroitement qu'il lui a remis mon anneau en échange du sien.

BELTRAN. — Sortez dès demain matin, après avoir pris une demi-écuelle d'eau bien ferrée. Ce remède, joint à la promenade, dissipera toute espèce d'obstructions et de vapeurs, et le soir venu, je suis sûr que vous m'enverrez mille bénédictions. — (*A Lisardo.*) Seigneur licencié, examinez le pouls de cette dame. — (*A Prudencio.*) C'est un étudiant des plus distingués, mais encore un peu timide, en sa qualité d'assistant. Avancez, ne craignez rien.

(Lisardo tâte le pouls à Belise.)

LISARDO. — Je le trouve duriuscule, repoussant et même un peu capricant. — (*A part.*) Et j'ai le front de débiter de tels mensonges!...

BELTRAN. — Je vais faire ma visite à certaines dames du voisinage.

LISARDO, *à part.* — Je ne me sens plus de joie.

PRUDENCIO, *mettant de l'argent dans la main de Beltran.* — Que Votre Grâce m'excuse et veuille bien accepter...

BELTRAN. — Je n'en ferai rien.

LISARDO, *à part, à Beltran.* — Tu acceptes, coquin?

BELTRAN. — Ah! que d'ennuis! — Que Dieu garde Votre Grâce.

(Sortent Beltran et Lisardo.)

1. *Cervus alces.* Animal particulier par la disposition de ses cornes.

SCENE V

PRUDENCIO, TEODORA, BELISE, OTAVIO, LEONOR, SALUCIO.

PRUDENCIO *à Belise.* — Eh bien, es-tu un peu consolée?

BELISE. — Ah! oui, vraiment; on dirait que la science de ce docteur descend directement du ciel.

PRUDENCIO. — Aie bien soin de préparer l'eau dès ce soir, Teodora, afin que dès demain matin...

BELISE, *à part.* — Comme ma ruse a réussi!

PRUDENCIO. — ... Cette enfant aille se promener au Prado avec Leonor; cela suffira.

TEODORA. — Sortir seule avec Leonor? un valet de pied l'accompagnera, et je sortirai moi-même avec elle.

BELISE, *à part.* — Je suis perdue!

OTAVIO. — Si vous permettez que je l'accompagne, je ferai l'office d'écuyer.

PRUDENCIO. — Elle n'est pas assez grande dame, Otavio, pour mériter un écuyer tel que vous. Voyons maintenant à vous trouver dans cette humble maison, non pas l'appartement qui vous est dû, mais celui qu'elle pourra vous offrir.

OTAVIO. — La qualité que vous me donnez vous est inspirée par votre propre sang.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Une rue.

MARCELLE, FLORENCIO.

FLORENCIO. — Garder ainsi votre parole est digne de vous. L'honneur de la femme est dans sa fidélité. Mais il faut que l'homme paye de la même monnaie, sans cela la fidélité n'est que duperie. Demeurer fidèle à qui fut inconstant toute sa vie, c'est pure sottise et manquer de plus

l'occasion de se venger. Riselo suit son goût. Ne soyez pas dupe, et suivez le vôtre.

MARCELLE. — Je ne dirai pas même un mot qui puisse lui déplaire. La liberté de l'homme n'est pas assujettie à l'opinion : l'honneur de la femme consiste dans sa loyauté. La femme se doit à la vertu par sa seule volonté. Quel mérite y aurait-il à l'être par force? Si pour me venger comme vous le proposez je portais atteinte à mon honneur, c'est moi-même que je punirais en le perdant. De plus, Florencio, votre témoignage n'est pas assez désintéressé pour que je puisse croire que Riselo en a si mal usé avec moi. Si, cédant à une impulsion spontanée de votre cœur, vous m'informiez que Riselo m'est infidèle, je pourrais peut-être vous croire; mais vous êtes son rival, il m'est donc bien permis de douter.

(Elle veut s'éloigner.)

FLORENCIO. — Un moment, je vous prie.

MARCELLE. — Que pouvez-vous me dire qui ne soit un effet de vos folles prétentions?

FLORENCIO. — Qu'avez-vous à perdre pour m'écouter?

MARCELLE. — Dites plutôt que n'ai-je pas à perdre? Toutes celles qui se sont perdues se sont perdues pour avoir écouté! Si la femme était née sans ouïe, elle n'échouerait pas si souvent contre vos écueils.

FLORENCIO. — Oui, si je vantais ici votre esprit, votre beauté; mais en ce moment, je n'obéis qu'à ma conscience. Vous allez connaître le propre nom de celle qui est aimée de Riselo. Depuis qu'il s'est lié d'étroite amitié avec Lisardo, galant cavalier de son âge et de ses goûts, tous deux vont faire leur cour aux environs de Saint-Sébastien : c'est là qu'il se fait un échange d'œillades où Dieu n'a que la moindre part. C'est à Saint-Sébastien ou à la Trinité que vont entendre la messe deux dames dont l'une s'appelle Belise. Elle est si riche et de si haut rang, que Lisardo, malgré sa qualité de gentilhomme, hésite à la demander en mariage à son père. C'est une fille qui s'entend à consulter son miroir; on le voit à sa démarche, à son visage, à sa toilette, à sa coiffure. Elle sort de l'église en se drapant de mille façons dans sa mantille; elle va d'un

pas assuré, en s'escrimant de l'éventail, et son regard suffit pour enchaîner. L'autre qui, dit-on, est sa tante, est une personne de sens plus rassis, qui repousse les broderies d'or et d'argent; sa gravité, sa vertu sont exprimées par un habit de béate, qui lui donne un air plein d'autorité. Je ne sais si le voile de la noble dame (j'ignore s'il est d'étamine) est un frein à ses pensées, mais, à la sortie comme à l'entrée, je la vois à la dérobée adresser à Riselo des regards fort expressifs. Hier, je les regardais toutes deux sortir de la messe, quand je vis Belise placer un gant au-dessus du bénitier. Je ne sais quel était son but: ce qui est sûr, c'est qu'un drôle, une espèce de truand, qui sert au damoiseau tantôt de chien de chasse, tantôt de faucon[1], s'en empara discrètement, et le porta aux deux amis.

MARCELLE. — Mon malheur passe mon espérance. Risélo mêlé à cette intrigue? C'est là l'effet de son amitié avec Lisardo? Qu'attendrais-je encore?... Le ciel est témoin de sa félonie: qu'il la punisse. Je regardais d'abord votre avis comme une fable. Une affection oubliée se rend difficilement à l'évidence, et le procédé ordinaire de l'amant dédaigné est d'affirmer que son rival aime ailleurs; mais aujourd'hui que le ciel me découvre la vérité, ce n'est pas offenser ma loyauté que de tenir la sienne en suspicion. Le traître! Faut-il que pour plaire à un ami dont il sert la passion, il paye mon amour de ces indignes dédains? Mais j'y mettrai bon ordre. — Connaissez-vous la maison?

FLORENCIO. — Parbleu!

MARCELLE. — Venez avec moi.

FLORENCIO. — Vous êtes sûre de le trouver dans les environs.

MARCELLE. — Si une femme honorable commet une faute, l'amour et l'intérêt peuvent y être étrangers; plût au ciel qu'il en fût de même de la vengeance.

1. Personne n'ignore qu'on a longtemps chassé à l'oiseau.

SCÈNE VII

La promenade du Prado.

LISARDO *et* RISELO, *en toilette élégante, avec capes de couleur*; BELTRAN. *Il est de grand matin*[1].

LISARDO. — Oh! comme elles tardent à venir..... Que faire?

RISELO. — Que l'amour te vienne en aide.

LISARDO. — Je crains de voir paraître le soleil des cieux, par jalousie du mien.

RISELO. — Non, il ne se lèvera pas, s'il sait qu'elle est un soleil et qu'elle est déjà sortie.

BELTRAN. — Les oiseaux, de leur plus douce voix, chantent déjà à Belise ces paroles :

> Matinées fleuries
> Du beau mois de mai,
> Dites à ma mie
> De ne pas dormir tant.

LISARDO. — Campagnes de Madrid, heureuses si vous êtes foulées de ses pieds, fontaines qui, pour voir les jardins du comte-duc[2], élevez si haut le cristal de vos yeux, que l'on voit briller vos blancs rayons à travers les jalousies qui emprisonnent ses verts parterres, charmant tapis de fleurs tissu par la nature féconde, petits ruisseaux cristallins dont le bruit doux et sonore semble imiter la musique de Jean Blas,

> Dites à ma mie
> De ne pas dormir tant.

RISELO. — Oiseaux qui, dans les airs que dorent déjà

1. Cette heure s'explique par le climat de Madrid, d'une chaleur excessive pendant l'été.

2. Les jardins du comte-duc d'Olivarès, annexés depuis au Buen-Retiro, étaient contigus au Prado. Les fontaines dont il s'agit ici étaient probablement celles dites de Neptune, d'Apollon et de Cybèle, les plus belles des sept qui ornent maintenant le Prado. En 1624, date de la pièce, Olivarès était déjà ministre de Philippe IV.

les rayons du soleil, déployez les plumes brillantes de vos ailes, vous qui montrez la tête hors de vos nids en roucoulant, et vous qui déjà, perchés au haut des branches, saluez le Prado; moissons mêlées aux tapis de verdure qu'émaillent des massifs d'amaranthes et de pivoines; ormeaux verdoyants qu'en dépit d'octobre le mois de mai a revêtus d'une belle livrée de feuilles et de rameaux, — pour amener la jeune beauté attendue de Lisardo,

Dites à la tante
De ne pas dormir tant [1].

BELTRAN. — Taverne de Saint-Martin, entre tous les saints généreux, dont les tables, véritables mules de Bacchus, se couvrent déjà de caparaçons [2]; buffets déjà parsemés de pains au lait friands; Français qui criez l'eau-de-vie et les gâteaux [3]; fripiers qu'éveille déjà l'appât du gain, et qui tapissez vos boutiques sans que ce soit la procession du *Corpus;* et vous, air frais du matin qui gratifiez de toux, de catarrhes et de rhumes de cerveau, sans parler du reste, ceux qui sortent encore en moiteur, — pour qu'elle éveille la tante et celle-ci Belise, à supposer que Belise dorme, sans songer à Lisardo qui l'attend,

Prévenez la cuisinière
De ne pas dormir tant.

RISELO, *à Lisardo.* — On ne dirait pas que ta pensée la trouble beaucoup.

LISARDO. — Quel supplice d'être là à regarder si elle viendra ou ne viendra pas.

RISELO. — Pendant que tu te morfonds, à ton ordinaire, et que Belise se dorlote, que Beltran aille à la place

1. Notons encore une fois combien ces effusions lyriques sont dans la situation.

2. *Repostero*, désigne le tapis aux armes d'un grand seigneur, dont on couvrait ses mulets de bât. La métaphore de Beltran est hardie; elle est burlesque, mais elle se comprend.

3. *Letuario*, sorte de gâteau que l'on mangeait le matin avant de prendre l'eau-de-vie.

d'Auton Martin chercher des gâteaux; nous commencerons par restaurer notre estomac en déjeunant, et tu pourras considérer à ton aise, l'un après l'autre, les passants.

LISARDO. — Tu es cruel.

RISELO. — Non, je suis libre.

LISARDO. — L'amour est pour l'esprit une substance divine, l'ambroisie!

RISELO. — Et moi, je vais prendre soin de mon corps; il n'y a rien de tel que ça.

LISARDO. — Pour moi, dans l'ardeur de mes désirs, la moindre faveur de ma maîtresse surpasse les mets les plus succulents.

BELTRAN. — Voilà trois femmes qui viennent.

LISARDO. — Trois, dis-tu? De quel côté?

BELTRAN. — Par la *Carrera*[1].

LISARDO. — Serait-ce elles?

BELTRAN. — Attendez-moi là.

LISARDO. — Tu es le Lyncée[2] de mes noirs soucis. — Mais non, reste; je la vois.

BELTRAN. — Oui, c'est bien elle, seigneur.

LISARDO. — Quelle faveur plus précieuse pourraient imaginer les rêves d'un amant?

SCÈNE VIII

TEODORA, BELISE, LEONOR; *elles portent des chapeaux à plumes, et leurs robes sont relevées à la mode de Madrid; mules à rubans.*

TEODORA, *à Belise.* — Plus je te conseille de ne pas t'approcher des hommes, au risque de t'aveugler en regardant, car tels sont les effets des regards amoureux, plus tu t'avoisines et te rapproches. Si tu continues ce jeu, tu auras le sort du papillon : aveuglée, tu te brûleras les ailes.

1. La rue ou *carrera de San Geronimo*, qui descend en effet droit au Prado. Le palais des Cortès se trouve dans cette rue.

2. Le pilote du vaisseau des Argonautes, selon la Fable, célèbre par sa vue perçante.

BELISE. — Mon Dieu! quel étrange caractère est le tien! — Quel bien veux-tu que me fassent la promenade, l'eau ferrée, si tu es là qui grondes toujours? Tu sais que le docteur m'a ordonné de voir du monde et de faire ma volonté, tu sais que c'est le seul remède à mes langueurs, et tu veux m'empêcher de regarder les gens?

LISARDO, *à part.* — Ah! c'est maintenant que naît le jour, c'est maintenant que l'Aurore sourit à ces campagnes!

TEODORA. — Bon! Faudra-t-il pas que je te laisse causer avec ces muguets?

BELISE. — Avec qui veux-tu que je cause? Avec les bêtes? C'est joli!...

TEODORA. — Pour te guérir de ces vapeurs, le docteur a ordonné la promenade.

BELISE. — Et qu'il fallait surtout voir du monde, causer avec quelqu'un, se promener de compagnie. N'est-ce pas vrai, Leonor?

LEONOR. — Parbleu! si c'est vrai : comme s'il pouvait y avoir d'autre remède à cette mélancolie tenace!

TEODORA. — La belle autorité! Regarde cette fraîche fontaine dont les doux bruits suffiraient à bannir de l'âme la plus noire tristesse; elle s'élance dans les airs comme pour mieux voir les verts bosquets des jardins du comte-duc. Regarde comme elle se résout en mille perles brillantes au souffle de l'air. Vois ces arbres verdoyants qui forment un berceau au-dessus d'elle, comme pour t'inviter à oublier tes maux sous leur ombrage. Parle avec eux; c'est le moyen de n'être plus seule.

BELISE. — Le conseil est charmant; mais, me répondront-ils?

TEODORA. — Peut-être.

BELISE. — Messieurs les arbres, j'étais venue avec la meilleure intention de dire ma peine à celui qui l'a causée. De fer j'avais armé mon cœur pour me donner plus de courage, espérant vaincre dans ce défi d'honneur. Mais, hélas! grâce à l'impertinence de qui m'empêche de parler, je vois que d'aujourd'hui j'aurai surtout à m'armer de patience. J'ai passé toute la nuit à espérer le matin; mais

vaine a été mon espérance, puisque je n'ai pas eu l'occasion de parler. Beaux arbres, je vous supplie de croire que je suis fidèle, et toi, mon beau laurier, garde le souvenir de mes douleurs[1].

LISARDO, *caché derrière les arbres.* — Oui, je le garderai, et je réclame la même promesse.

TEODORA. — Qu'est ceci?

BELISE. — L'arbre a répondu.

TEODORA. — L'arbre?

BELISE. — N'avez-vous pas entendu?

TEODORA. — Quelle insolence non pareille!

BELISE. — Voilà qui vous irrite encore? Que le ciel me donne, ma tante, la patience de supporter vos duretés!

TEODORA. — Tu crois peut-être que je suis dupe de ces arbres avec qui tu causes?

BELISE. — Tu vois malice à toutes choses.

TEODORA. — Où vois-tu un laurier par ici?

BELISE. — Il y en a tant dans le jardin de San Geronimo[2], que je puis bien leur adresser la parole.

TEODORA. — Et tu peux les voir d'ici? Mettez votre mantille, et rentrons de suite à la maison. Je vois maintenant de quoi il retourne; j'entends tes maladies et tes malaises, tes vapeurs et tes eaux ferrées. Tout cela n'était qu'un prétexte, et je vais le dire à ton père. Allons, vite, couvre-toi.

BELISE. — C'est cela; gronde, gronde, sans faire attention à tout le mal que tu me fais. Je mourrai, et tu en seras cause. Enferme-moi avec mon mal; que la mélancolie me tue, que le jour n'existe pas pour moi, que tous les temps soient pareils. Plaise à Dieu qu'avant un mois tu me voies, sous un autre vêtement, portée où la rigueur me pousse; peut-être, alors, seras-tu satisfaite de voir ma vie

1. Quelle grâce incomparable, et quel charme poétique! *molle atque facetum.*

2. Le couvent de San Geronimo touchait aux jardins du comte-duc. Belise l'avait en face. San Geronimo est le Westminster de Londres. C'est là que les rois d'Espagne, en montant sur le trône, recevaient la *jura* ou serment de fidélité de leurs sujets. Remarquez combien l'art de Lope est uni aux entrailles mêmes de la nation.

épuisée selon que tu le demandes à Dieu. Quand je serai enterrée, peut-être me trouveras-tu assez gardée. Fasse Dieu que mon mal augmente, que mon cœur se déchire, et que, pour complément, j'aie une attaque d'épilepsie... Je le demande à Dieu.

(Elle s'évanouit.)

LEONOR. — La voilà évanouie. Vous l'avez voulu.

LISARDO, *au fond de la scène, à Riselo.* — Belise évanouie ?

RISELO. — Sa tante paraît émue... Que s'est-il passé?

LEONOR. — Contemplez les effets de votre mauvais caractère.

TEODORA. — Qu'ai-je donc dit?

LEONOR. — Qu'elle mentait ; la cause était plus que suffisante. — Un mensonge ! ce mal qu'a reconnu, constaté un si grand médecin! — (*A Lisardo.*) Monsieur! monsieur !

TEODORA. — Que vas-tu faire?

LEONOR, *à Lisardo et Riselo qui s'avancent.* — Ah! monsieur, quelqu'un de vous aurait-il un anneau contre les maux de cœur?...

TEODORA. — De mieux en mieux!

LISARDO, *à part.* — Arrière, crainte importune. — (*Haut.*) Qu'y a-t-il donc, mesdames?

LEONOR. — Mademoiselle vient de s'évanouir.

LISARDO. — Ici, à l'instant?...

LEONOR. — A l'instant; touchez ses mains.

LISARDO. — Elles sont de glace.

TEODORA. — Tu lui laisses prendre les mains?

LEONOR. — Pour que l'effet du contact opère un soulagement.

LISARDO, *à part.* — Surtout quand on le désire. (*Haut.*) Lui mettrai-je cet anneau au doigt?

BELTRAN, *à part.* — Je vois que sous ce prétexte Amour saura jouer son jeu.

LISARDO. — Y a-t-il moyen d'aller prendre de l'eau à la fontaine?

LEONOR. — Oui, j'ai justement un gobelet.

(Elle présente le gobelet.)

LISARDO. — Tout le mal dont elle souffre vient de là. — Va à la fontaine, Beltran. (*Sort Beltran.*) En attendant qu'il soit de retour, et pour diminuer le sentiment de la douleur, je vais prononcer quelques paroles particulières.

(Il parle à l'oreille de Belise.)

TEODORA. — Oui, oui, je le sais; des paroles de votre bouche l'auront bientôt remise.

RISELO. — Dieu a donné, madame, de la vertu aux pierres, à plus forte raison aux paroles.

TEODORA. — Jamais Teodora n'aurait cru devoir être témoin de semblables choses : tant d'insolence, avec la force du raisonnement pour auxiliaire.

BELISE, *revenant à elle.* — Quel charme consolateur?

RISELO. — Elle a parlé.

TEODORA. — Oui, après avoir écouté!

BELISE. — Il me semblait qu'avec un doux murmure, une petite abeille dont je crains peu l'aiguillon me versait au fond de l'oreille un rayon de miel odorant.

TEODORA. — Une abeille? dis plutôt un dogue, traîtresse. Vit-on jamais fille plus éhontée?

LISARDO. — Asseyez-vous près d'elle, madame; il n'est pas bon qu'elle gravisse de sitôt cette montée[1]. Asseyez-vous près de madame, seigneur Riselo; et moi je vais me mettre à côté de mademoiselle, dans le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, elle s'évanouirait de nouveau, afin que je puisse encore lui parler à l'oreille.

TEODORA. — C'est toi qui l'as voulu, Belise; ah! tu as bien du souci de ton honneur!

BELISE. — Chut, chère tante de mon cœur; un grand médecin m'ordonne de voir du monde...

(Ils s'asseyent tous les quatre. Riselo commence à s'entretenir avec la tante, pendant que Lisardo et Belise parlent à voix basse.)

TEODORA. — Et précisément celui-là?

RISELO. — Que Votre Grâce prenne son parti de tout cela, et ne détourne pas la tête.

TEODORA. — Et que veut Votre Grâce?

1. La montée de la *carrera San Geronimo,* en venant du Prado.

RISELO. — Que Votre Grâce me fasse la faveur de m'écouter.

TEODORA. — Finissez-en.

RISELO. — Cette mante d'étamine, ce vêtement béat et grave, ce maintien noble et suave, qui changerait en beurre un rocher, cette gravité douce, cet esprit charmant, cet honorable fondement d'honnêteté et de vertu, ces yeux, étoiles caressantes, que l'amour donne en aliment à mon cœur à jeun, cette bouche illustre et belle, formée de rose et de corail, dont chaque parole n'a jamais été prononcée que par son moyen, ce nez de rubis, qui, unique au monde, voudrait un caparaçon pour lui servir de gaîne, ce cou modèle que les pointes de la toque embrassent comme des lacs d'amour, ces deux coteaux auquel Amour paye un tribut d'hommage, et du haut desquels il tire, enchaîne, aveugle, blesse et tue : — tout enfin, tout ici me fait mourir d'amour.

TEODORA. — Jésus! Pas un mot de plus! A une femme comme moi, monsieur, parler un pareil langage! Je ne le souffrirai pas. *Ay Dios mio!* Est-ce là l'effet de ma prière d'aujourd'hui?...

(Elle veut se lever.)

RISELO. — Demeurez : j'ai encore à vous dire que j'admire votre air galant.

TEODORA. — Cet habit ne vous impose pas? Sachez, monsieur, qu'il est béni.

RISELO. — Terrible en est la suscription. Mais c'est la coutume de l'amour d'ôter leur cachet aux lettres pour découvrir ce qui lui plaît; et c'est la partie découverte qui me séduit en vous, ma belle nonnain.

TEODORA. — Quelle étrange tentation! Ah! le mauvais sujet d'homme! Dieu éclaire son âme! — Laissez-moi, s'il vous plaît.

RISELO. — Les amoureux ont leurs faiblesses, et vous avez bien dit. Oui, prenez pitié de mon âme, car je me sens une envie...

TEODORA. — Ah! fi donc! à la fin je me fâche.

RISELO. — Quoi! pour si peu?

SCÈNE IX

LES MÊMES; *rentre* BELTRAN *avec un verre plein d'eau.*

BELTRAN. — Voilà de l'eau.

LEONOR. — Tais-toi! et viens t'asseoir auprès de moi.

(Beltran s'assied.)

BELTRAN. — Alors, je la jette.

LEONOR. — Oui, ne vois-tu pas ce double tournoi d'amoureux; deux par deux?

BELTRAN. — Et la tante, cette furie?

LEONOR. — Un agneau.

BELTRAN. — Si toi et moi nous les imitions?

LEONOR. — La bonne pièce, vraiment! Ne t'ai-je pas vu l'autre jour t'entretenir avec Catherine?

BELTRAN. — Catherine est ta voisine, et de plus ton amie.

LEONOR. — Eh bien! cette amitié me déplaît.

(La tante tourne la tête et aperçoit Lisardo et Belise qui s'embrassent.)

TEODORA. — Eh bien!... le procédé est aimable.

LISARDO. — Son mal allait la reprendre. Je la soutiens.

TEODORA. — L'excellent cœur!

RISELO. — Laissez-les s'entretenir. Ils sont jeunes, et si bien faits l'un pour l'autre.

TEODORA, *à part.* — Je vois d'où venait son malaise.

LEONOR, *à Beltran.* — Le démon! comme il a bien joué son rôle de docteur!

BELTRAN. — Étais-je à ton goût dans ce costume?

LEONOR. — Alors et maintenant.

BELTRAN. — J'ai fait une cure admirable.

LEONOR. — Et laquelle?

BELTRAN. — C'était celle d'un roussin, qui, à l'exception de celui de Saint-Jacques tel qu'on le dépeint aujourd'hui, n'a pas son pareil dans Madrid, où il y a cependant de jolies bêtes! Seulement, il n'avait pas d'ailes.

TEODORA, *à Riselo.* — Êtes-vous libre, dites-moi?

RISELO. — Vous semblé-je si mal à l'aise?

TEODORA. — Non; mais avez-vous une femme?

RISELO. — Je le voudrais; mais je n'en mérite aucune. Si cependant je trouvais une femme raisonnable comme vous...

TEODORA. — Adressez votre prière à Dieu; Dieu vous exaucera peut-être.

RISELO, *à part.* — Voilà un œuf qui veut du sel.

BELISE, *à part*, *à Lisardo.* — Le soleil devient brûlant, mon ami; et pour qu'il se maintienne, pour qu'un sombre nuage ne vienne à l'obscurcir, il faut céder à la raison; retire-toi, non sans avoir parlé d'abord à ma tante.

LISARDO. — Comme il a su l'apprivoiser! Partons, Riselo; il est déjà tard.

RISELO, *à Teodora.* — Adieu, ma gloire.

(Tous se lèvent.)

TEODORA, *à part, à Riselo.* — Ah! vous souviendrez-vous de moi?...

RISELO. — Au point de m'oublier moi-même.

TEODORA. — Vous n'aurez pas quitté le Prado, que tout, peut-être, sera oublié.

RISELO. — Ah! que vous connaissez mal mon cœur!

TEODORA. — Suivez-moi de loin; vous connaîtrez ainsi notre maison.

LISARDO, *à part, à Riselo.* — Et Teodora?

RISELO. — Teodora? C'est un macaron pour la douceur.

TEODORA. — Viens, fillette; allons-nous-en.

BELISE. — Es-tu bien fâchée?

TEODORA. — Eh! de quoi?

RISELO, *à part, à Lisardo.* — A-t-elle donné dans le panneau!...

LISARDO. — Victoire, Amour, je te remercie.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de Prudencio.

OTAVIO, SALUCIO.

OTAVIO. — Un homme résolu n'entend à aucun conseil.

SALUCIO. — Moi, seigneur? je n'en donne point.

OTAVIO. — Ce n'est pas là l'office d'un valet; c'est le devoir d'un ami, d'un supérieur ou d'un homme qui a de l'âge.

SALUCIO. — Ce n'est pas vous donner de conseil que de s'entretenir avec vous de vos intérêts. Votre cousine est une belle personne, votre sang même...

OTAVIO. — Si la différence est en sa faveur, qu'est-ce qu'Otavio perd à cela?

SALUCIO. — Quant à moi, je ne trouve pas qu'elle se conduise avec la retenue d'une fille de qualité, et je dis que ce n'est pas la femme qu'il vous faut.

OTAVIO. — Parions que tu vas me pousser à faire quelque sottise.

SALUCIO. — Après tout, cela vous regarde; et je laisse vos affaires pour ne m'occuper que des miennes.

OTAVIO. — Quel mal oserait-on dire de cet ange?

SALUCIO. — Elle a des pieds qui font paraître ce qui en est.

OTAVIO. — Prends garde à ce que tu dis.

SALUCIO. — Je dis que ces sorties matinales de chaque jour me sont suspectes.

OTAVIO. — Et moi, Salucio, je suis ravi de la voir revenir de la promenade, telle qu'une rose d'Alexandrie : ce

sont les couleurs que revêt l'Aurore, au sortir de la prison de la nuit. Oh! la blancheur du lis humide de rosée est-elle comparable à son visage perlé de sueur? Avec quelle grâce elle se débarrasse de sa mante, de son chapeau!

SALUCIO. — Je ne l'ai jamais regardée de si près.

OTAVIO. — Si fait moi; elle ravit mon âme (mille âmes, si je les avais[1]) à voir ses cheveux relevés, ses cheveux qui, tantôt en tresses, tantôt libres, sont ornés d'un voile fin; à voir sa mule que rattachent des rubans, prison dorée de ce pied mutin, il n'est pas d'entendement si sage qui résiste à l'aspect de ce pied.

SALUCIO. — Je m'en aperçois bien au peu qui vous reste du vôtre. Mais si cette élégance souveraine, si ces retours du Prado qui vous inspirent ces comparaisons avec le lis baigné par la rosée, avec la rose d'Alexandrie, ne sont guère en rapport avec l'indisposition dont elle se plaint, — n'en êtes-vous pas un peu pour vos frais d'imagination?

OTAVIO. — Imbécile! quand elle vient de se promener, tu ne veux pas qu'elle rapporte des couleurs?

SALUCIO. — Je ne la vois jamais pâlissante, je ne la vois prête à s'évanouir que lorsque vous cherchez à l'entretenir; et, s'il faut parler net, je crois que ces prétendues vapeurs n'ont d'autre raison que votre tendresse.

OTAVIO. — Le méchant animal!

SALUCIO. — Quand je vois la tante béate, — la tante au rosaire, à la large manche, au scapulaire brun, à l'image suspendue de la sainte Vierge, — qui la grondait sans cesse et la sermonnait, maintenant qu'elle sort, paraître contente, que voulez-vous que je pense, monsieur?

OTAVIO. — Comment, Salucio, tu oserais médire de sa tante! une sainte!

SALUCIO. — Sainte? Pas sûr.

OTAVIO. — Comme on voit que tu es en butte à la tentation du diable! L'autre jour, j'avais mal à la tête; elle ne fit que me bénir; mon mal disparut aussitôt. Et tu oses encore parler?...

1. La plupart des femmes espagnoles sont remarquables par l'abondance et la beauté de leur chevelure.

SALUCIO. — Eh bien! l'autre soir elle me bénit, moi, et, tout en marmottant ses prières, elle me dit quelques mots que je n'entendis pas. Je souffrais d'une dent malade, et bientôt la douleur se communiquant à toutes les autres, je me vis au moment de perdre l'esprit.

OTAVIO. — C'est un miracle.

SALUCIO. — Probablement de ceux que faisait Mahomet. Je ne souffrais que d'une dent, elle les a rendues toutes malades.

OTAVIO. — Non; comme tu n'avais pas la foi, elle voulut te punir en augmentant ton mal. Tu ne souffrais que d'une dent, tu souffris ensuite de toutes les autres. Dorénavant, prends bien garde à contenir ta langue. C'est une femme de haut rang, et toutes deux sont mes parentes. En outre, je suis décidé à demander la main de Belise.

SALUCIO. — Déjà?

OTAVIO. — Oui, déjà.

SALUCIO. — Je n'ai rien à répondre.

SCÈNE II

LES MÊMES, BELTRAN.

BELTRAN, *de l'intérieur.* — Que Dieu bénisse cette maison!

OTAVIO. — Le docteur.

SALUCIO. — Le drôle.

OTAVIO. — Que dis-tu?

SALUCIO. — Qu'ils sont tous de même acabit et de même farine.

(Entre Beltran.)

BELTRAN, *à Otavio.* — La petite n'est pas encore levée, seigneur?

OTAVIO. — Elle vient de rentrer de la promenade.

BELTRAN. — Elle est déjà moins fatiguée.

OTAVIO. — Les sirops lui font beaucoup de bien.

BELTRAN. — Tant mieux, tant mieux; je vois que les humeurs aqueuses vont se déperdant et résolvant. Laissez-lui voir du monde; c'est la santé.

OTAVIO. — Moi, seigneur docteur, je n'ai pas bien dormi cette nuit.

BELTRAN. — Qu'aviez-vous ?

OTAVIO. — Certain fâcheux accident.

BELTRAN. — Vite, le pouls... Eh ! eh ! pas des plus calmes. Mais votre mal procède plutôt de la pensée, d'une certaine mélancolie de l'âme, que d'une affection corporelle. Il y a de la passion là dedans.

OTAVIO, *à part*. — Quelle intelligence divine !

BELTRAN, *à part*. — Ce nigaud sèche sur pied pour Belise, et nous importune. (*Haut.*) Quiconque poursuit un dessein doit y mettre de la modération. Les passions de l'âme ont une vertu communicative, et peuvent servir de principe aux actes de l'ordre extérieur. De là cet apophthegme du grand Avicenne :

Quando anima contristatur,
Corpus maxime gravatur.

OTAVIO, *à part*. — Cet homme a un génie divin.

BELTRAN. — Faites bouillir un paquet de thym, de rue et de romarin, dans une demi-pinte de vin ; attachez-le à la cheville, et vous êtes sûr de mieux dormir.

SALUCIO. — Moi aussi, monsieur, je souffre, me permettrez-vous de dire ma maladie ?

BELTRAN. — Dites.

SALUCIO. — Depuis quelques jours, je veux dire depuis notre arrivée à Madrid, je sens un mécontentement général qui dégénère en sombre mélancolie. Je ne suis content de rien ; personne ne m'agrée.

BELTRAN. — Avez-vous de l'argent ?

SALUCIO. — Pas un sou.

BELTRAN. — Faites-vous en donner. Vous êtes un homme mal content et quelque peu acrimonieux.

OTAVIO, *à part*. — Serait-il par hasard le diable, ce docteur ?

SCÈNE III

Entrent TEODORA *et* BELISE *dans l'attitude d'une personne qui vient de se lever.*

BELISE, *à Teodora.* — Je me sens un peu mieux.

TEODORA. — Voici le docteur.

BELISE. — Seigneur...

BELTRAN. — Jésus! ma fille, comme vous me semblez bien aujourd'hui! On ne peut mieux. Quelle taille, quel teint! Voyons le pouls. — Excellent! Où êtes-vous allée aujourd'hui?

BELISE. — Je suis allée jusqu'à la *Casa del Campo;* je m'y suis couchée sur les fleurs, et j'ai dormi une heure. Il me semblait que je rêvais au murmure d'une claire fontaine. Pareil à un ange pour la beauté, l'esprit et la tournure, un être me parlait; il me disait mille choses, me jurait un amour éternel, et en vérité, seigneur docteur, ses discours m'allaient jusqu'au fond de l'âme. Il voulut aussi m'embrasser, mais je m'éveillai.

BELTRAN. — C'est là un sirop des plus doux et des plus agréables, qui rafraîchit le sang.

BELISE. — Depuis que je prends du fer et que je me promène, je ne sens plus la douleur de ne pas jouir de ce que je désire; ma mélancolie a en grande partie disparu; d'ailleurs madame ma tante s'est considérablement radoucie : Sa Grâce ne gronde plus.

TEODORA. — Moi? Je t'aurais grondée?

BELISE. — Il n'y a pas bien longtemps, votre humeur n'était pas aussi douce.

TEODORA. — Par la même raison, ma nièce, que la promenade a dissipé vos vapeurs, le grand air m'en a donné; c'est une vraie contagion; et dans cet état, j'en donne ma parole, je n'ai envie de gronder, ni de chercher querelle à personne.

BELTRAN, *à Belise.* — Lui avoir communiqué votre mal? Vraiment, ce serait bon.

BELISE. — Dieu veuille que le mal de Votre Grâce se

dissipe, madame ma tante; vous saurez du moins ce qu'il en est de ces maudites vapeurs.

BELTRAN. — Je saurai la guérir, et sans beaucoup de peine. Y a-t-il là un laquais?

SALUCIO. — Me voici.

BELTRAN. — Cours chez l'herboriste et demande une poignée de lavande.

SALUCIO. — J'y vole.

(Il sort.)

TEODORA. — Peut-on savoir ce que vous voulez faire?

BELTRAN. — La suite le dira. — (*A Otavio.*) Votre Grâce voudra bien nous laisser un moment; mais elle pourra rentrer de suite.

OTAVIO. — Jésus! monsieur. Je m'esquive.

(Il sort.)

BELTRAN. — Il est parti?

TEODORA. — Oui.

BELTRAN, *à part à Teodora.* — Savez-vous qui je suis?

TEODORA. — Je t'ai reconnu depuis hier. Oui, Beltran, je sais qui tu es, je sais toute l'histoire de cette ruse, je sais que tu es l'instrument de l'amour de ce damoiseau. Et puisque le ciel a voulu punir ma gravité, châtier ma sévérité en me faisant aimer Riselo, sers-moi auprès de lui. Dis-lui de ne pas oublier que je suis de naissance noble, et que je fais serment de lui être fidèle. Et, bien que tu ne sois pas prévenu en ma faveur autant que lui, vante-lui les mérites de ma personne.

BELTRAN. — Il sera fait comme vous le voulez, Teodora. Au diable l'hypocrisie et ces bruns habits de béate! Vous êtes trop jeune pour ne pas entendre parler votre cœur[1]. Employez-vous à ce que ces deux tourtereaux fassent leur nid dans cette maison. Si votre frère les marie, le bonheur de votre vie est assuré. Vous serez servie d'un époux comme Riselo, ce cavalier si grave, si doux, si poli, si charmant.

TEODORA. — Dieu sait à quel point je l'aime!

1. La leçon est moins dogmatique que dans la comédie de Molière : est-elle moins forte?

BELISE. — Tante, qui saviez si bien me gronder, à mon tour de gronder maintenant. Ne voyez-vous pas, madame, que j'ai un cœur, moi aussi, et que j'ai quelque chose à dire à Beltran ?

TEODORA. — Tu as raison ; mon indisposition est nouvelle, et je dois songer à la soigner,

BELISE. — Beltran, tu diras à Lisardo...

TEODORA. — Silence, voici son père.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PRUDENCIO, OTAVIO.

PRUDENCIO. — Elle a, dis-tu, la même maladie? Voilà une nouvelle source de soucis.

OTAVIO. — C'est ce qu'affirme le docteur.

BELTRAN. — Voyons le pouls.

BELISE. — Ce mal a des effets bien extraordinaires.

PRUDENCIO. — Vrai Dieu, seigneur docteur, je crois qu'il me gagne aussi.

BELTRAN. — Ce ne sera rien; il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Qu'on lui administre ce que j'ai ordonné, et adieu ; je suis attendu à une consultation.

PRUDENCIO, *à Teodora.* — Quand Belise commence à guérir de son mal, c'est toi qui l'attrapes?

TEODORA. — Mon frère, l'identité du sang n'a-t-elle pas ses affinités? Quoi d'étonnant que j'aie gagné quelque chose à me promener avec elle?

(Entre Leonor.)

LEONOR. — Les musiciens sont arrivés.

TEODORA. — Faut-il qu'ils entrent ?

PRUDENCIO. — Ils ne pouvaient venir plus à propos.

(Entrent les musiciens.)

UN MUSICIEN. — Aujourd'hui le docteur nous a ordonné de venir amuser un peu madame.

PRUDENCIO. — Teodora en a bien plus besoin.

LE MUSICIEN. — Comment cela ?

PRUDENCIO. — Elle a gagné son mal. (*A part.*) Je suis

urieux, et à bon droit contre ma sœur. D'aujourd'hui j'ai des soupçons : il y a quelque chose là-dessous.

LE MUSICIEN. — Écoutez ce morceau : « Jeune fille au « teint pâli, toi qui, au poindre de l'aube, quand elle dore « les vertes prairies, émailles le Prado de Madrid avec les « jasmins de tes pieds, toi qui vis sans couleurs, mais non « sans soucis, tu souffres du mal d'amour. Sortir de si « grand matin avec de telles pensées! Je m'en étonne. Ah! « puisque au mois de mai tu te promènes dans la cam- « pagne, je le vois, tu es atteinte du mal d'amour. »

PRUDENCIO, *à dart.* — Oh! que de leçons, que d'avis ne peut-on pas recueillir des vers, de ces chants harmonieux, inventés pour l'enseignement de l'humanité! Ce n'est pas en vain qu'avant Rome, avant l'Italie, la Grèce imagina la comédie. Véritable miroir de la vie, la comédie nous offre en foule des exemples et des leçons. Il se pourrait que l'indisposition de cette enfant qui m'appartient vînt de certains désirs non satisfaits, car nous ne sommes pas dans un temps où un père qui a le souci de son honneur et de sa dignité n'ait pas à veiller sur sa fille. Dans ma jeunesse, une femme de trente ans s'appelait encore une jeune fille, et elle jouait au milieu des garçons avec les cheveux sur les épaules. Maintenant, et c'est la conséquence des péchés des hommes et un signe certain de la fin du monde, une fille de dix ans veut se marier; à treize ans elle est mère, et grand'mère à vingt et un ans. Oui, sur l'avis de ces musiciens, je veux marier ma fille; c'est le meilleur moyen de remédier à ses vapeurs, et pour peu qu'Otavio l'aime, il sera arrivé à propos [1].

OTAVIO. — Qu'est-ce que vous murmurez là entre les dents?

PRUDENCIO, *à part, à Otavio.* — Je disais, mon cher Otavio, que parfois les poëtes nous donnent sur la vie les meilleurs conseils : ainsi, tout à l'heure, au charme de cette musique se mêlaient certains aphorismes et sentences qui m'ont suggéré la pensée de marier ma fille.

1. C'est ici le ton de la comédie de Térence.

OTAVIO. — Plût à Dieu que vous eussiez en effet cette pensée ! Une dispense ne coûterait pas cher.

PRUDENCIO. — Parles-tu sérieusement ?

OTAVIO. — Si sérieusement que, du premier jour où je l'ai vue...

PRUDENCIO. — Il suffit : pas un mot de plus ; Belise est à toi. Je te sers de père, et puis te marier par conséquent.

OTAVIO. — Votre frère ne l'est pas autant à mes yeux.

PRUDENCIO. — Vois le moment où nous pourrons parler de cela plus à loisir ; nous sommes gênés par la présence de ces musiciens et par celle de Belise : je ne voudrais pas qu'elle nous entendît.

OTAVIO. — Nous pourrons conférer ensemble cette après-midi.

PRUDENCIO. — Nous irons nous promener du côté d'Atocha. Laisse-nous pour le moment. Je veux que Teodora sache les intentions de ma fille.

OTAVIO. — Je vais emmener les musiciens. — Messieurs, je voudrais vous entendre un moment dans mon appartement.

UN MUSICIEN. — Nous sommes à vos ordres. (*A Belise.*) Adieu, madame.

BELISE. — Le ciel vous garde !

OTAVIO. — Adieu, Teodora.

(Sortent Otavio, les musiciens et Leonor.)

SCÈNE V

PRUDENCIO, TEODORA, BELISE.

TEODORA. — Pourquoi s'en va-t-il votre neveu ?

PRUDENCIO. — Je crois que toutes vos mélancolies le gagnent. Les vapeurs ont envahi toute cette maison. Mais, écoute, ma sœur, et qu'ainsi te garde le ciel.

(Ils s'entretiennent un moment à part.)

TEODORA. — Ton intention serait-elle par hasard de marier cette enfant ?

PRUDENCIO. — Tu m'as entendu ?...

TEODORA. — En te voyant t'entretenir seul à seul avec Otavio, il m'est venu la pensée que tu traitais de son mariage.

PRUDENCIO. — Tout ce que je te demande, c'est de la sonder à cet égard.

TEODORA. — Dans cet état de santé, vouloir la marier? Consulte le docteur, sache d'abord s'il n'y a pas d'inconvénient.

PRUDENCIO. — Le mariage sera le meilleur remède. Dis-lui que j'ai accordé sa main à Otavio.

TEODORA. — Je le dirai.

PRUDENCIO. — Et que je ne crois pas lui faire tort.

(Il sort.)

TEODORA, *à Belise.* — Malheur! trois fois malheur!

BELISE. — Mon père me marie?

TEODORA. — Oui.

BELISE. — J'ai entendu tout ce qu'il a dit. — Tante, il aura ma vie; tante, je me donnerai la mort; tante, si vous m'aimez, maintenant que vous savez à quel point cette douleur est poignante et cruelle, maintenant que vous savez par expérience ce que vous ignoriez auparavant, sachez que je perdrai la vie avec la patience. Apprenez que Lisardo est désormais mon honneur, ma vie, mon tout.

TEODORA. — Mon bonheur à moi est tout entier dans les mains de Riselo! Repose-toi donc sur mon intérêt. Avant que tu sois la femme d'Otavio, que plutôt le ciel...

BELISE. — Ne jure pas le ciel, de peur qu'il ne s'irrite, et qu'un malheur n'arrive.

TEODORA. — J'en perdrai l'esprit, ma nièce. Vite : feins d'avoir envie d'aller au Prado, au Soto; imagine mille sortes de tristesses, fais un sabbat infernal le jour et la nuit. Moi, je me déclare, ma nièce. Vivent Lisardo et Riselo! — Leonor!...

(Entre Leonor.)

LEONOR. — Madame...

TEODORA, *à Belise.* — Faut-il parler?

BELISE. — Arrange, ordonne, imagine à mon propos tout ce qu'il te plaira.

TEODORA. — Je vais écrire un billet à Riselo pour l'informer du projet de Prudencio, et le prévenir de se trouver demain matin au Prado avec Lisardo. Là nous nous concerterons pour ruiner les espérances d'Otavio. Quel que soit son appui, Lisardo sera ton époux, aussi vrai que je suis aimée de Riselo.

BELISE. — Comment, si tu en es aimée! Que je baise tes pieds.

TEODORA. — Je sers mon propre intérêt. Leonor se chargera du billet ; car, si je ne m'abuse, elle ne veut pas de mal au docteur.

BELISE. — Leonor aussi est femme, et elle aime son égal. Viens vite écrire, par ta vie : cela est sans prix pour mon infortune.

TEODORA. — J'y vais.

(Elle sort.)

BELISE. — Que dis-tu, Leonor, de cette hypocrite fieffée?

LEONOR. — Elle vous a causé bien des ennuis tant qu'elle fut insensible, et c'est vous maintenant qui aurez de la peine à la contenir.

BELISE. — Tous ses beaux semblants n'ont abouti qu'à une chute : point de femme qui n'exécute une volte [1] à la musique de l'amour.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI

Une rue devant la maison de Marcelle.

LISARDO, RISELO.

RISELO. — Marcelle est au désespoir de mon infidélité apparente, et elle a raison.

LISARDO. — Qui a pu l'informer?

RISELO. — Le bruit public : la Renommée a des aîles qui la portent à travers les airs.

1. Jeu de mots sur *mudanza*, qui signifie à la fois *changement* et *pas de danse*.

LISARDO. — C'est un vrai malheur.

RISELO. — Et qui aura des suites fâcheuses pour le dessein qui vous cause tant de soucis. Il n'est rien que je ne fisse pour vous, fallût-il même verser mon sang; mais, vive Dieu! renoncer à Marcelle! Lisardo, c'est trop demander; je ne puis. Nos promenades du matin m'ont fait négliger de lui rendre des soins, et par vengeance (car c'est une femme terrible), elle a donné libre accès dans sa maison à un jeune muguet, à un petit marquis, — dans cette maison rigide, dont les dragons de Médée défendaient les approches au soleil. Demandez-moi d'enfoncer cent escadrons, demandez-moi d'arrêter le vol des oiseaux qui, répandus dans les cieux, s'élèvent jusqu'aux balcons de la lune, mais non de braver les rigueurs de Marcelle et les tortures de la jalousie. J'ai pu, pour vous être agréable, servir Teodora contre mon gré, mais je ne saurais me résigner à me voir oublié de Marcelle, jaloux de Florencio et l'objet de ses dédains.

LISARDO. — Amour, ton ciel rebelle se déclare contre ma passion. (*A Riselo.*) Après ce qu'on lui a conté de Teodora, c'est de dessein prémédité que Marcelle excite votre jalousie. Ne prenez pas ce calcul au pied de la lettre, et considérez que, si vous abandonnez Teodora, tout est perdu. Plût à Dieu, Riselo, que je me fusse associé un autre ami!

RISELO. — Je n'aurais pas mieux demandé, ou du moins, en vous servant, d'avoir une certaine liberté! — A-t-on ouvert?

LISARDO. — Oui.

RISELO. — Je suis mort. J'aperçois Florencio. Il sort de chez elle.

LISARDO. — Contenez-vous : ce n'est pas le moment de l'aborder.

RISELO. — Mon malheur est certain.

LISARDO. — Vous n'avez rien à lui reprocher, Florencio n'est pas votre ami.

RISELO. — Mal m'en a pris de vous avoir accompagné.

(Ils se retirent à l'écart.)

(Entrent Florencio et Gerardo, sans apercevoir Lisardo et Riselo.)

FLORENCIO. — On dirait qu'elle s'adoucit.

GERARDO. — C'est évident; soutenez l'attaque, et en la soutenant, vous êtes sûr de forcer la belle à se rendre.

FLORENCIO. — La persévérance réussit à aplanir le dur sommet d'une âpre montagne. Riselo a laissé s'écouler plus d'un mois, depuis sa dernière visite. J'ai donc l'espoir de parvenir à mes fins.

GERARDO. — Riselo paraît singulièrement épris de sa béate. Le voilà devenu marchand; il trafique en étamine[1]. Autrefois il ne connaissait que la toile d'or ou d'argent. Ou il n'est plus lui-même, ou il veut aller jusqu'au bout.

FLORENCIO. — C'est avec de pareils cadeaux, Gerardo, que je compte trouver remède à mon mal. En amour, les présents produisent plus d'effet que d'être Salomon, Narcisse, ou descendant des Goths. Aussi, vais-je aujourd'hui à la grande porte de Guadalajara, faire emplette de ces objets qui réussissent toujours.

GERARDO. — Que comptez-vous acheter?

FLORENCIO. — Quatorze ou quinze aunes du plus beau velours de Tolède, et une pièce de soierie de Milan, brochée de fleurs rares, et d'un riche travail, si je puis la rencontrer. Avec cela, plus cent doublons à deux faces, je crois n'avoir à redouter le visage de n'importe qui.

GERARDO. — A merveille!

FLORENCIO. — N'est-ce pas charmant, dans ces entreprises amoureuses, de pouvoir échanger les soupirs contre la soie et l'or?

(Ils sortent.)

RISELO, *à Lisardo.* — Tu vois ce que m'en vaut l'aune.

LISARDO. — Ce n'est pas une raison pour se pendre : il y a d'autres moyens de lui fermer la porte de cette maison.

RISELO. — Si elle a pris son parti, quel moyen peut-il y avoir?

LISARDO. — Est-il croyable qu'une femme ait à ce point oublié? Appelle, et si c'est nécessaire, je lui dirai la vérité.

1 Allusion à l'étoffe dont se compose le costume semi-religieux de Teodora.

RISELO. — Je crois voir une citadelle; un mur, avec escarpe et contrescarpe. Il me semble, Lisardo, que cette porte est tellement forte qu'il faudrait un pétard pour la faire sauter, et les fenêtres sont pour moi autant de meurtrières remplies de mousquets.

LISARDO. — Je parierais qu'il suffira de deux soupirs pour qu'on se rende.

RISELO. — Hé! la maison!...

SCÈNE VII

MARCELLE *paraît à une fenêtre.*

MARCELLE. — Qui est là?

RISELO. — C'est moi.

MARCELLE. — Moi, tout court? La belle réponse!

RISELO. — Ouvre, ma vie.

MARCELLE. — Que j'ouvre?

RISELO. — Sans doute; refuserais-tu de m'ouvrir?

MARCELLE. — Oui.

RISELO, *à Lisardo.* — Que vous disais-je?

LISARDO. — Ouvrez, Madame. J'accompagne Riselo, vous le voyez.

MARCELLE. — Vous vous trompez de porte.

LISARDO. — Moi?

MARCELLE. — Vous; ce n'est pas ici que demeure Teodora : c'est aux environs de Saint-Sébastien que loge cette honorable personne, au pâle visage, au voile de safran [1]. C'est une femme à scapulaire, qui possède des eaux de vertu, des herbes de salut en plus grand nombre que la boutique d'un apothicaire. S'il fallait définir le centre et l'extérieur de cette sphère, je dirais qu'elle est démon par dedans, et ermite à l'extérieur. Toujours elle porte une image, mais c'est celle de la Conception, à laquelle certain dévot de ses amis vient faire assidûment sa prière. Sa sainteté est arrivée au point (rien n'empêche de le dire) qu'elle passe sa vie à Atocha, au Soto, au Prado. Elle a une nièce

1. Le jaune était au moyen âge la couleur du deuil en Espagne.

à qui elle enseigne toutes ces dévotes pratiques; une nièce fatiguée de vapeurs, qui sort le soir sans avoir besoin de duègne; si humaine, bien qu'elle prenne du fer, qu'il n'es pas de cire qui l'égale. Elle parle, elle regarde, elle écrit et va aux rendez-vous de certain cavalier. Vous la trouverez, messieurs, là où je vous ai dit : ici vous avez affaire à une femme qui ne veut écouter ni ami, ni galant.

(Elle quitte sa fenêtre.)

RISELO. — Elle s'est retirée?

LISARDO. — Comme le crépuscule derrière les collines.

RISELO. — Ah! plutôt comme le soleil!

LISARDO. — L'intention vous sauve, Riselo. N'ayez pas d'inquiétude : car vous n'avez à vous reprocher aucune offense envers cette dame. Appelez; dites que de votre vie vous ne reverrez Teodora. Désormais je n'aime plus Belise, et je renonce à la voir.

RISELO. — Tout beau; elle s'est retirée bien vite, hors d'elle-même. J'espère toutefois garder mon bien sans que vous perdiez le vôtre. Hé! la maison!

LISARDO. — Pure folie.

RISELO. — On ne répond pas?

LISARDO. — Il n'y a personne.

RISELO. — Hé! la maison! hé!

SCÈNE VIII

Entre BELTRAN.

BELTRAN. — Il y a plus de deux heures que je vous cherche.

LISARDO. — Diras-tu, Beltran, que tu ne la connais pas?

BELTRAN. — J'apporte un billet.

LISARDO. — Donne.

BELTRAN. — Il n'est pas pour vous, mais pour Riselo.

RISELO, *lisant.* — De Teodora! la belle consolation! *Froissant le billet.* Ouvre, Marcelle.

BELTRAN. — Eh! monsieur!

RISELO. — Pas de « Eh! monsieur! » Laisse-moi.

LISARDO. — Lis, Riselo, pour l'amour de Dieu.

RISELO. — Fameux conseil que vous me donnez tous deux ! Et si, par hasard, Marcelle guette à sa fenêtre, et qu'elle me voie lire ce billet...

LISARDO. — Pour la piquer au jeu, c'est le meilleur des moyens. Lis donc, n'écoute pas tous tes scrupules.

RISELO. — Pour toi, que ne ferais-je pas, Lisardo ?

LISARDO. — J'attends le ciel qui va s'ouvrir pour moi.

BELTRAN. — Et moi, j'attends l'enfer.

RISELO, *lisant.* — « Otavio demande la main de Belise... »

LISARDO. — Ah ! je meurs !

RISELO, *continuant.* — ... « Et Prudencio l'accorde. »

LISARDO. — Un si grand malheur, et si vite ! (*Il prend la lettre et continue la lecture*).

« Moi, mon cher bien, je t'adore, et ferai tout pour « l'empêcher. Elle épousera Lisardo et je deviendrai ta « moitié. »

RISELO. — La moitié de qui[1] ?

BELTRAN. — De vous.

RISELO. — De moi ?

LISARDO. — Ah ! Riselo, songe que tu pourras trouver une autre femme, mais que tu ne remplaceras pas un ami.

RISELO. — C'est précisément ce que je pourrais te dire.

LISARDO. — Mon amour pour Belise est plus fort. Tu es en possession de tes désirs, et moi non.

RISELO. — Écoute : je vais lui parler, et lui dire la vérité. Faut-il peut-être que, par amitié pour toi, je lui fasse l'affront de me moquer d'elle ? — Holà ! Marcelle, ma chérie ; un mot seulement.

(Marcelle sort de sa maison.)

RISELO. — Ah ! ciel !

MARCELLE. — Ne t'ai-je pas dit, Riselo, que ce n'est pas ici que demeure Teodora ?

RISELO. — Écoute, mon bien, et tu sauras la vérité.

MARCELLE. — La vérité, dans ta bouche ?

RISELO. — Lisardo, atteste-lui mon amour.

MARCELLE. — Ah ! le bon témoin, vraiment !

LISARDO. — Marcelle, Teodora était le géant qui défen-

1. Comme cela est gai ! C'est du comique de situation, et du meilleur.

dait l'approche du château enchanté où résidait mon amour[1]; tant qu'il le défendit, je ne pus entrer. Je demandai à Riselo de mettre son hypocrisie à l'épreuve de l'amour : pure fiction destinée à faciliter mes vues. Tout a réussi parfaitement. Quel mal t'a fait cette ruse innocente?

MARCELLE. — Mais il la rencontre, il lui fait sa cour...

LISARDO. — C'est vrai; mais elle est si loin d'être belle...

MARCELLE. — Laisse-moi : il n'est pas d'objet si laid, si dédaigné, que la fréquentation et l'habitude ne finissent par rendre beau. Je ne veux pas entrer dans ces folies. Mille fois on a vu ce qui d'abord n'était qu'un jeu finir de la façon la plus sérieuse. Allez en paix tous les deux. Vous n'avez rien à me reprocher; ce n'est pas moi qui suis en quête de Riselo.

RISELO. — C'est joli, sur ma foi!

MARCELLE. — Si j'ai autrefois recherché sa société, c'est qu'il ne s'attachait qu'à me plaire. Si maintenant il prétend me voir, me parler, voici mes conditions : qu'il me conduise demain, à l'endroit où vient prendre le frais cette nonne de Mahomet, cette levrette enfiévrée au manteau de grosse bure. Là, il lui dira que je suis son âme et sa vie; qu'il mange et s'habille, vit et loge ici; qu'enfin tout ce qu'il lui a dit jusqu'à présent n'était qu'une plaisanterie.

LISARDO. — Par ma foi, madame, mes affaires seront bien avancées par cette explication. Ce sera bien le moyen d'effectuer mon mariage avec Belise, quand tout mon édifice repose sur cet unique fondement! Quoi! ne voyez-vous pas la cruauté qu'il y a à vouloir ainsi ma perte?

MARCELLE. — Que Riselo renonce à moi; il gagne plus à ton amitié. Il a beau me dédaigner, je saurai bien trouver qui m'estime.

RISELO. — Ah! je vois pour le coup que mes soupçons étaient fondés! Ah! que l'on voit bien, Marcelle, que tu as provoqué cette querelle! Vainement je t'ai assurée de la sincérité de ma foi, vainement je t'ai déclaré que cet amour de Teodora n'est qu'une fiction, et que mon âme

1. Métaphore allégorique tirée des romans de chevalerie, dont la lecture était fort répandue en Espagne.

t'appartient tout entière, tu es trop heureuse de ce prétexte. Oh ! comme tu t'es vite emparée du service que mon amitié rendait à Lisardo, pour admettre à toute heure Florencio, et pour me prodiguer cet injuste dédain? Ma sincérité, Marcelle, tu l'as récompensée comme elle méritait. Continue à recevoir Florencio, et soyez heureux... Partons, Lisardo; elle aura à regretter tout de bon la prétendue cour que je faisais à Teodora. Vive Dieu! je ne la reverrai jamais de ma vie!

MARCELLE. — Et moi j'en mourrai, c'est probable.

RISELO. — Non.

MARCELLE. — Quel mal penses-tu donc me faire?

RISELO. — L'avenir te l'apprendra. — Viens, Lisardo.

LISARDO. — Attends; un moment

RISELO. — Qu'ai-je à attendre?

MARCELLE. — Va-t-en, va, tête éventée.

RISELO. — Éventée? Jamais je ne fus plus sage. Teodora a des secrets bien capables de me consoler de toi.

MARCELLE. — Et Florencio? ne trouvera-t-il pas quelque moyen d'égayer ma misère? Adieu! Votre Grâce fait trop languir sa beauté égyptienne; et dorénavant faites-moi tous deux le plaisir de ne pas approcher de cette rue. Tout doit être honneur et silence dans la maison que fréquente Florencio : cela est bien dû à un cavalier comme lui.

RISELO. — Et je le souffrirais!... Misérable! (*Tirant sa dague.*) Il faut que je la tue.

MARCELLE. — Grands dieux!

(Elle s'enfuit.)

LISARDO. — Que fais-tu?... (*Le retenant.*) Riselo!...

BELTRAN. — Elle est rentrée en fermant sa porte.

RISELO. — Se montrer à ce point insolente avec moi! Il faut que je brise sa porte.

LISARDO. — Pour Dieu, songe à son honneur.

BELTRAN. — Qu'allez-vous faire, Seigneur?

RISELO. — Je l'ignore, car je suis hors de moi... D'une part, un ami, le plus cher que j'aie jamais eu, m'invite à l'accompagner et finalement je l'accompagne; de l'autre, cette femme, pour laquelle je brûle depuis trois années... En pareille extrémité, quel moyen d'être maître de soi?

LISARDO. — Le meilleur est de me quitter, car vous êtes sûr de ne pas me perdre. Vous me retrouverez même plus attaché que jamais, après ce qui vient de se passer.

RISELO. — Non! S'agît-il non pas d'une femme, mais de mille! dussé-je en crever, dussé-je en mourir! Mais que cette injuste personne, voyant que tu adores Belise, que mon amour pour sa tante n'a rien de sérieux, espère s'en tirer ainsi... Qu'on m'ouvre! (*A Lisardo et à Beltran :*) Laissez!

LISARDO. — Y songes-tu?

(Marcelle reparaît à sa fenêtre.)

MARCELLE, *à Riselo.* — Me voici, ami.

RISELO. — Ah! mon trésor!

MARCELLE.— A cette dame encapuchonnée, à Teodora la nonnain, je vais écrire que Riselo, dans son amour, est en train de briser ma porte.

(Elle se retire.)

RISELO. — Voilà le bouquet... Je succombe : sa volonté paraît inflexible.

LISARDO. — Laissez la, elle est en colère; mais voulez-vous un conseil? Demeurez deux jours sans la voir, c'est elle qui viendra vous chercher.

RISELO. — Je me sens épris, et je crains qu'on ne se rie de mes angoisses.

MARCELLE, *reparaissant à sa fenêtre.* — Seigneur, écoutez : à tous deux je dois dire que vous êtes dans la même erreur. Il peut bouder, même deux ans, sûr que je n'irai pas le chercher.

LISARDO. — Écoutez.

(Elle se retire.)

RISELO. — Un mot.

BELTRAN. — Vous me faites pitié tous deux par vos façons avec Marcelle; cela ne revient qu'à lui offrir l'occasion de redoubler ses dédains. (*A Marcelle.*) Parlez, écrivez à Teodora; vous verrez si, malgré tous ses discours, les pleurs et les regrets empêcheront Riselo de continuer à plaisanter et à rire.

MARCELLE, *reparaissant à moitié.* — Vous, seigneur ma-

raud, écoutez ma réponse : il peut bouder même un siècle ; j'ai de l'honneur et de la raison.

(Elle se retire.)

BELTRAN. — Elle combat en tirailleur ; elle charge son arme derrière, et puis lâche son coup.

RISELO. — La fenêtre lui sert d'abri ; mais je ne puis qu'admirer son sang-froid. — Cette fois je m'en vais tout de bon.

LISARDO. — Tu feras bien. L'ennuyeuse scène !

RISELO. — D'aujourd'hui, je renonce à Marcelle ; vois si je t'aime.

SCÈNE IX

Le Prado.

LISARDO, RISELO, BELTRAN, *en capes de couleur ; ils regardent de tous côtés dans l'attente de Teodora et de Belise.*

LISARDO. — Fraîches haleines des vents qui, le soir et le matin, soufflant des hautes sierras, répandez la fraîcheur dans Madrid, tirez de leurs sombres nuages un pavillon qui protége ces tapis de fleurs, dont les calices s'entr'ouvrent à l'aube. Venez, chargés de perles de rosée, ou les empruntant à ces fontaines, faites régner la fraîcheur dans les airs : car, si le soleil qui se lève a le temps d'accroître ses feux, la jeune fille s'en retournera, et dira qu'il est tard [1].

RISELO. — Vents qui avez soulevé de si étranges tempêtes sur la mer de mes amours, de mes amours, hélas ! détruits ; vents qui, soumis à la fortune d'un ami qui m'est bien cher, m'avez porté de la maison de Marcelle dans les sentiers foulés par Belise ; vents, par qui j'ai perdu le bonheur de la voir et de lui parler, modérez l'ardeur du jour, étendez le voile de sombres nuages : car si le soleil qui se

1. Ces stances sont charmantes dans l'original, mais il est difficile d'en conserver la poésie qui est très-simple et tient surtout à l'harmonie de la langue, comme par exemple :

Volverase la niña ; dira que es tarde.

lève a le temps d'accroître ses feux, la jeune fille s'en retournera et dira qu'il est tard.

BELTRAN. — Vents qui, en passant sur les sales rues de Madrid, recueillez plus de musc et d'ambre qu'il n'y en a dans tout le Portugal [1], votre haleine est si pure que rien ne saurait la souiller, et grande est votre force ; mettez la face du soleil à l'abri d'une baraque, jusqu'à ce que son ardeur soit passée, et qu'il prenne dans les Indes ses ébats avec Daphné : car si le soleil qui se lève accroît ses feux, le bourbier de ma rue se métamorphosera, et dira qu'il est tard.

(Ils sortent.)

(Entrent Marcelle voilée, Otavio, Salucio.)

MARCELLE. — Je supplie Votre Grâce ; laissez-moi.

OTAVIO. — Je ne vous demande que de lever votre voile ; je l'estimerais une grande faveur.

MARCELLE. — C'est impossible ; je viens ici m'assurer de certaine chose.

OTAVIO. — Seriez-vous jalouse, par hasard ?

MARCELLE. — C'est ce que je saurai bientôt.

OTAVIO. — L'heureuse rencontre ! je viens dans le même but, et puisque l'amour nous rassemble, contons-nous réciproquement nos disgrâces.

MARCELLE. — Je veux savoir si certain cavalier vient voir ici une dame qui prend l'eau ferrée, et qui passe pour n'être pas cruelle.

OTAVIO. — Je veux savoir si une autre dame vient promener ici son eau ferrée, ou s'entretenir avec certain cavalier.

MARCELLE. — Que l'amour à ce point nous égale ! que tous deux il nous tue avec le même fer !

OTAVIO. — Je meurs percé par une lame aiguë et froide. Comment est le fer qui vous blesse et vous tue ?

MARCELLE. — Je meurs blessée par un fer qui, lorsqu'il était brûlant, fut plongé dans l'eau froide, où il perdit sa trempe première.

1. Tous les traits dirigés contre les Portugais étaient bien accueillis du parterre.

SALUCIO, *à son maître.* — Je vois venir deux dames; ce doit être les vôtres.

MARCELLE. — Si ce sont les vôtres, ma passion et la vôtre vont sous le joug de la jalousie, labourant des ennuis, semant des peines. Laissez-moi lui parler : puissiez-vous à ce prix ne plus connaître la jalousie !

OTAVIO. — Bien volontiers; à moi cette licence n'est pas permise.

SCÈNE X

Entrent d'un côté TEODORA, BELISE, LEONOR, *de l'autre* LISARDO, RISELO *et* BELTRAN.

BELISE. — Je viens inquiète et désolée d'avoir tant tardé !

TEODORA. — Les voici; tu peux leur parler.

MARCELLE, *à Teodora et à Belise.* — Dieu garde Vos Grâces qui transforment en ciel le Prado.

BELISE. — Nous vous rendons le compliment, que vous méritez mieux par votre corpulence [1].

RISELO, *à part, à Lisardo.* — Tiens; une femme voilée de sa mante qui engage la conversation avec elles...

LISARDO. — Qui ça peut-il être?

RISELO. — Je ne sais, mais quelque embûche se cache, je crois, là-dessous.

BELISE, *à Marcelle.* — Je ne puis m'arrêter; je viens de prendre du fer. Voulez-vous me permettre...

MARCELLE. — J'ai un mot à dire, ma reine, à madame votre tante.

TEODORA. — A moi que vous avez à parler, dites-vous?

MARCELLE. — A vous-même.

TEODORA. — Sur quel sujet?

MARCELLE. — Vous voyez ces deux messieurs qui sont là-bas?

TEODORA. — Parfaitement.

1. Est-ce une épigramme, ou parle-t-elle seulement de l'énorme taille, *tallazo*, que fait à Marcelle la mante qui l'enveloppe?

MARCELLE. — Eh bien ! ce galant qui vous adresse ces œillades langoureuses est mon amant.

TEODORA. — Ah !... Que Dieu le garde : il est fort bien.

MARCELLE. — Je sais que, pour obliger Lisardo, il feint d'être épris de vous, et pour que la ruse soit poussée jusqu'au bout, pour seconder les plaisirs de Belise, je lui permets de vous entretenir. Hier je lui fermai ma porte qu'il trouva close quand il vint pour me voir. J'ouvris à ses larmes, et c'est un miracle que je ne sois pas morte, car il tira certaine dague, et voulut briser une jalousie. J'ai de lui mille promesses qui l'engagent ; mais, pour vous être agréable, et pour que Madrid qui aime le nouveau ait le plaisir d'assister au mariage d'une hypocrite, je lui permets de vous voir, de vous parler. C'était le but de ma promenade au Prado. L'histoire s'achève ici : sur ce, grâces et ensuite gloire.

TEODORA. — Votre sermon s'adresse on ne peut plus mal. Apprenez d'abord que Lisardo n'a jamais parlé à Belise, comme a pu vous le dire un maître sot qui aura de mes nouvelles. Sachez ensuite que l'habit dont je fais profession s'accommode mal de fourberies amoureuses, et d'ailleurs le Seigneur n'ignore pas à quel point mon âme est loin de semblables pensées. Qu'il daigne acheminer la vôtre à son service.

MARCELLE. — Ah ! c'est charmant ! Mais je vous connais, madame ; on m'a récité toute l'histoire, on m'a montré vos impertinents billets.

TEODORA. — Vous l'êtes à ce point vous-même, que je n'aurais pas dû me prêter à entendre propos si malséants. Vous m'avez l'air d'être quelqu'une de ces beautés compatissantes...

MARCELLE. — Jésus ! Vous, parler ainsi ! Mais c'est à ne pas y croire ; baisez plutôt la terre, égrenez votre chapelet !

BELISE. — Assez, je vous en prie ; que si je ne craignais un scandale plus grand, je vous châtierais d'importance.

MARCELLE. — Doucement, madame Belise.

SCÈNE XI

Entrent FLORENCIO *et* GERARDO.

FLORENCIO, *à Gerardo.* — Indique-moi le chemin qu'elle a pris.

GERARDO. — Est-ce que vous ne voyez pas l'épagneul?

FLORENCIO. — Bon! la perdrix ne doit pas être loin.

TEODORA. — ... Je suivrai vos conseils; vous pouvez y compter, Marcelle.

BELISE, *à sa tante.* — Qui vous fait parler ainsi?

TEODORA, *à part, à Belise.* — Hé! ma fille, j'ai aperçu Otavio.

RISELO, *à part, à Lisardo.* — Quel est, Lisardo, l'homme assez sage pour savoir se défendre de la jalousie? Je viens à l'instant de voir Florencio, et la dame qui cause avec Teodora doit être Marcelle. Ton affaire est en train de se perdre, et la mienne est déjà perdue.

LISARDO. — Ciel! nous accables-tu assez de tes rigueurs?

MARCELLE, *à Teodora.* — Je vous quitte là-dessus, car je viens d'apercevoir un cavalier en compagnie duquel je prétends m'en aller.

TEODORA. — Je n'ai pas autre chose à vous dire, sinon que je suis bien sincèrement la vôtre.

MARCELLE. — Ah! mon cher Florencio!

FLORENCIO. — Prenez garde, madame; Riselo n'est pas loin.

MARCELLE. — C'est pour toi seul que j'ôte mon voile.

RISELO, *à part.* — Vive le ciel, elle l'adore! Faut-il me résigner à le souffrir?

OTAVIO, *à Salucio.* — Puisque personne n'adresse la parole à ma future, il me paraît convenable d'aller lui parler.

SALUCIO. — C'est mon avis.

OTAVIO. — Chère Belise...

BELISE. — C'est vous, seigneur!

LISARDO, *à part à Riselo.* — Nous voilà tous deux bien lotis! N'est-ce pas là son cousin?

RISELO. — Je l'ignore; je suis tout entier à ma douleur.

SALUCIO. — Madame Leonor...

LEONOR. — Ami...

SALUCIO. — Aux champs si matin?

LEONOR. — Je prends du fer.

SALUCIO. — Eh bien, ma chère, n'usez pas d'acier avec moi, car je suis bien votre serviteur.

BELTRAN, *à part.* — La belle matinée de mai! Voilà que le cousin a amené un laquais pour parler à ma Leonor...

FLORENCIO. — Venez par ici, Marcelle; vous pourrez voir les jardins du Comte-duc.

MARCELLE. — Sont-ils ouverts?

FLORENCIO. — Venez; je crois que oui. — Va parler au gardien, Gerardo.

GERARDO. — J'y vais.

MARCELLE, *à part.* — Juste ciel, tu m'as bien vengée de Riselo!

(Sortent Florencio et Marcelle.)

SCÈNE XII

BELISE, TEODORA, LEONOR, OTAVIO *et* SALUCIO *d'un côté: de l'autre* LISARDO, RISELO *et* BELTRAN.

RISELO. — Ne me retiens plus, Lisardo.

LISARDO. — Puisque je supporte qu'Otavio prenne ces privautés avec Belise, tu peux bien en souffrir autant.

RISELO. — Y a-t-il supplice que l'on puisse comparer à mon affront? Plût au ciel n'avoir jamais aperçu Teodora!

TEODORA, *à Belise.* — Allons voir ces belles fontaines, si tu n'es pas trop fatiguée.

BELISE, *bas à sa tante.* — Toutes leurs eaux ne suffiraient pas à tempérer mon ardeur.

TEODORA. — Et moi, quelle consolation puis-je recevoir du ciel! Moi, victime pour toi de la fourberie de Riselo?

BELISE. — Ne peut-on croire que, dans sa jalousie, cette femme ait menti?

TEODORA. — Il ne sera jamais mon mari, pas plus que Lisardo ne sera le tien.

(Tous sortent à l'exception de Lisardo, de Riselo et de Belise.)

RISELO. — La belle figure que nous faisons !

LISARDO. — L'agréable matinée ! Je n'ai pas même pu faire remettre par Beltran un billet à Léonor.

BELTRAN. — Elle n'a pas voulu un pardon sur ce léger tort. Mais, chut ! silence !

RISELO. — Voir Marcelle et Florencio réunis ?

LISARDO. — Réunis Belise et Otavio ?

BELTRAN. — Réunis Leonor et Salucio ?

RISELO. — Avec mon ennemi, traîtresse ?

LISARDO. — Avec un étranger, madame ?

BELTRAN. — Avec un homme si malpropre, infâme ?

RISELO. — Oui, Marcelle et Florencio ! ils s'en vont échangeant des douceurs.

LISARDO. — Ah ! dieux ! tous les deux côte à côte. Que me conseilles-tu, Beltran ?

BELTRAN. — Écoutez.

LISARDO. — Parle vite.

BELTRAN. — Le soleil brûle. Adressez une invocation aux vents de Madrid, en les priant de veiller aux nuages ; car, si le soleil accroît son ardeur, la jeune fille s'en retournera et dira qu'il est tard [1].

1. Tout cela est charmant d'imprévu et de poésie. Rapprochez de cette scène l'*As you like it* de Shakspeare.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de Prudencio.

PRUDENCIO, TEODORA.

PRUDENCIO. — J'ai appris du nonce du pape, Teodora, que la dispense est arrivée, et je compte l'avoir avant dîner.

TEODORA. — Votre zèle a abrégé les longueurs.

PRUDENCIO. — Quand on met une chose au compte de l'honneur, je dis plus, quand il s'agit d'un tel neveu, tout s'abrége, devient facile et s'exécute.

TEODORA. — Il mérite d'être aimé.

PRUDENCIO. — Comme je l'aime moi-même. Je serais donc disposé à avancer le mariage de Belise avec Otavio, afin de n'avoir plus de soucis à son propos et de vivre content; mais il est une circonstance qui ne laisse pas de m'inquiéter.

TEODORA. — Laquelle?

PRUDENCIO. — Quand je regarde avec attention cette petite, elle me semble, en dépit de la cure, plus malade qu'auparavant; je ne la crois pas guérie de son genre d'indisposition. A quoi ont servi le médecin, les sirops, le fer et les promenades du matin pendant tout un mois? Ou le médecin est un ignorant, ou le mal est rebelle à ses remèdes. Ce médecin ne me paraît pas un homme grave. Il y a plus : j'ai dit son nom à plusieurs dames de la Cour qui s'informent de la santé de Belise... Tu vois que je ne te déguise rien. Toutes m'ont répondu qu'il n'y a pas dans tout Madrid de médecin du nom de Beltran. Surpris de cela et préoccupé du soin de mon honneur, je me suis mis

à observer de plus près Belise; et si je ne savais pas que tu l'as toujours accompagnée, toi, ma sœur, dont les conseils honnêtes, la sévérité, la sainteté, sont incontestables, j'aurais beau jeu à insinuer quelques malices.

TEODORA. — Votre esprit peut-il s'arrêter à de semblables pensées?

PRUDENCIO. — Parlons à cœur ouvert. Ces longues séances, ces longues promenades au Soto, au Prado, dans les jardins, à la campagne, m'ont mis en tête, ma sœur, que, quelque matin où tu auras fermé l'œil, Belise a quitté le chœur de Diane. Tu te levais de bonne heure, Teodora, et sans soupçons tu auras cédé au sommeil sous l'ombrage. Au reste, si je dois être satisfait de ta vertu, mes louanges te le diront [1].

TEODORA. — La vieillesse chagrine en veut à la verdeur de la jeunesse, et met toujours en suspicion son innocence. Oui, Prudencio, la vieillesse voit tout au pire, et soupçonne le mal chez la plus pure innocence. Belise, en compagnie de votre sœur, pourrait avoir eu même l'ombre de la pensée d'une offense?... Autant vaudrait dire que l'harmonie des cieux est arrêtée et qu'il n'y a plus de concert dans ses mouvements, que le soleil et la lune sont endormis et que la sphère étoilée demeure fixe sur son axe. Avant que soit capable de s'endormir Teodora, le temps lui-même se sera endormi!

PRUDENCIO. — Allons donc! Il y a telles baguettes de Mercure qui savent fermer les yeux des Argus les plus vigilants.

TEODORA. — Ce n'est pas les miens qui se fermeraient quand il s'agit de ton affront; ils sortiraient vainqueurs de la lutte.

PRUDENCIO. — Je ne voudrais pas toucher, même avec moi-même, à ce chapitre de l'honneur; mais il faut pardonner quelque chose aux anciens; d'ailleurs, n'es-tu pas ma sœur, mon ami le plus fidèle?... Je vais aller pour cette dispense, et nous conclurons le mariage, ma sœur, à

1. Cette scène est un chef-d'œuvre. C'est le naturel et la simplicité. le ton et le style de la meilleure comédie de Térence.

moins que ce fer maudit n'y mette obstacle. Elle avait bien besoin de ces promenades du matin[1]!

(Il sort.)

TEODORA, *seule.* — Je suis furieuse. Je vois des mêmes yeux l'état de Belise, et il y a vraiment matière à soupçons. Je crois qu'elle m'a dupé avec ce feint appât de l'amour de Riselo.

SCÈNE II

BELISE, TEODORA.

BELISE. — J'étais là qui attendais que mon père fût parti.

TEODORA. — Ah! ma nièce, ne t'afflige pas de mes paroles; mais ton père a conçu des soupçons, en te voyant plus souffrante depuis l'emploi de ce fer... qui peut devenir l'épée meurtrière de notre honneur. La dispense est arrivée, et ton père s'expliquant avec moi se montre très-préoccupé de la continuation de ton mal. Et ce n'est pas étonnant, car je ne suis pas sans inquiétudes moi-même. — Qu'as-tu? Parle-moi franchement. Dis-moi si tu as été dupe de l'amour. Les hommes s'entendent à merveille à négocier avec humilité. Ils feignent les intentions les plus pures, et demandent qu'on leur accorde seulement une main; mais, la main une fois obtenue, ils ne lâchent plus prise, jusqu'à ce que l'honneur confesse qu'il est trop tard pour veiller. Il s'est informé du médecin, et on ne connaît pas de docteur Beltran; de là des doutes qui vont jusqu'à mettre ton honneur en suspicion. Il n'a été contenu que par la considération que je sors avec toi; mais il prétend que je m'endors et que cela ne sert de rien. Il n'a que trop raison. Je n'ai que trop sommeillé après avoir prêté l'oreille à la sirène dont la voix m'a perdue. Comme vous avez su m'endormir tous deux, à propos de Riselo! Oui, c'était dormir que de croire, dans ma coupable ar-

1 GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

Les Fourberies de Scapin, acte II, sc. XI.

deur, ce que tous trois vous aviez comploté. Hélas! c'est pour vous avoir gourmandés avec trop de rigueur, que j'en suis venue à quitter le sentier de la vertu! Oui, traîtres, c'est pour vous que j'ai renoncé à mes dévotions, pour seconder plus que je n'aurais dû vos coupables amours. J'ai troqué (insensée que j'étais!) oratoires et rosaires contre des billets doux. J'ai songé à me marier, moi qui naguère aurais préféré à l'empire du monde le plus humble monastère... Et quel est le résultat? Riselo m'a fait sa dupe, et je te regarde toi-même comme abusée. Ah! si ce malheur était tombé sur moi!

BELISE. — Tante de mes yeux, écoute mes aveux, puisque tu as deviné mes infortunes. C'est dans l'église de Saint-Sébastien que me vit pour la première fois ce jouvenceau : il ne cessa depuis de me harceler de ses regards, de ses discours, de ses promesses, au moyen d'entremetteuses. Pour lui résister, j'allai dès ce moment à la Trinité dimanches et fêtes; c'était sans doute un ange, car il y vint aussi, et, pour mieux me considérer, se rapprocha davantage. Dieu nous a faits de chair et non de pierre; les plus cruelles se rendent à une cour assidue. Sous l'action du feu, le bronze le plus dur prend mille figures dans le moule de sable; du marbre pris dans la montagne, le ciseau fait une nymphe, ornement de quelque fontaine. Quoi d'étonnant, madame, que la faiblesse d'une femme s'émeuve aux prières d'un homme? Pour pouvoir parler à mon amant (plût à Dieu ne lui avoir jamais parlé), je feignis des vapeurs; mon teint pâlit, j'étais malade. Ce cavalier trouva moyen de m'envoyer Beltran, son laquais, pour guérir mon amoureuse peine. Riselo, son ami, feignit d'être épris de vous, pour qu'il nous fût permis de poursuivre; et, au lieu de sirop, le docteur prétendu me fit prendre un collier de perles et de corail monté en or. Mon père s'imaginait (imagination de père) que je prenais du fer, de l'apium, ou d'autres herbes. Durant tout le mois de mai, au moment où l'aube égaye les premières fleurs de la saison du printemps, j'allai me promener à Atocha, au Prado, beaux lieux où le zéphir murmurait dans les feuilles nouvelles. Un jour, sans songer à mal, nous nous rencon-

trâmes au Soto, sur les bords du clair Manzanarès. Ma tante s'éloigna avec Riselo, à la distance d'un jet de pierre... Non, ma tante, pas à la distance d'un jet de pierre, mais plutôt d'un trait d'arbalète, car c'est l'instant où l'Amour banda son arc... De leur côté, Beltran et Leonor, sur nappe bien blanche, préparaient le déjeuner des pauvres malades dans les retraites que formaient les buissons, cependant que Lisardo, pour ménager ma pudeur, ne me tenait que des discours honnêtes. Mais les fleurs nous souriaient toutes baignées des pleurs de l'Aurore, et, je ne sais comment la fraîcheur de ces lieux m'a pénétrée, de sorte (je suis très-délicate) que mon état s'est aggravé, et que jamais je ne me suis vue si embarrassée et si malade. Maudite soit la dispense qui vient d'arriver. Comment aimer quelqu'un quand on songe à un autre! Je vous supplie, ma tante, de réussir à différer cet hymen, et de faire que je puisse attendre[1].

TEODORA. — Quel degré de patience me supposes-tu donc pour t'écouter, Belise? Voilà donc où tu en es, maintenant.

BELISE. — Petite tante, un amour qui a commencé à la messe, finira au service de Dieu. Lisardo sera mon époux.

TEODORA. — Et comment? Désormais il vous sera tout à fait impossible de vous parler. La dispense est arrivée. Otavio verra qu'il a été trompé, et ton père furieux ôtera la vie à toi et à ton amant.

BELISE. — Que faire? Je ne puis pourtant pas me marier dans cet état.

TEODORA. — Non; mais on peut trouver un moyen.

BELISE. — Lequel?

TEODORA. — D'abord, retarder le mariage; ensuite, faire ses couches dans un couvent. Par ce moyen, tu seras remise en possession de ta liberté; il ne restera plus qu'à faire pénitence, et à te consacrer au service de Dieu.

1. Ce long récit, qui est un résumé de la pièce, était destiné, selon quelques-uns, aux spectateurs tardifs, qui n'avaient pas assisté au commencement de la représentation.

BELISE. — J'aurai bien plutôt fait d'arranger notre mariage. En attendant, je simulerai de telles douleurs au cœur, — sous l'influence de mes vapeurs, j'aurai des fantaisies si extraordinaires, qu'il faudra bien que père et cousin me laissent en repos.

TEODORA. — Conseillez donc un cœur amoureux qui ne craint pas de jouer son honneur et sa vie. Fais ce qu'il te plaira, mais ne compte plus sur moi pour t'aider.

BELISE. — Je sais, ma tante, que tu m'aideras.

TEODORA. — Je sais, ma nièce, que je ne t'aiderai pas.

BELISE. — Si tu refuses, je dirai que tu as été l'entremetteuse qui m'a perdue.

TEODORA. — Qu'entends-je!

BELISE. — Oui, que tu es la cause, l'unique cause de tout.

TEODORA. — Est-ce un commencement ds tes accès?

BELISE, *criant*. — Quelle douleur inconcevable! Il me semble que mon cœur va bondir hors de ma poitrine. Qu'on m'appelle vite un médecin.

TEODORA. — Je t'aiderai; j'y consens.

BELISE. — Je voudrais bien...

TEODORA. — Que sens-tu?

BELISE. — Madame ma tante, c'est d'ici là qu'est le siége de la douleur.

(Elles sortent.)

SCÈNE III

Une rue.

LISARDO, RISELO.

RISELO. — Plus je pense, Lisardo, que je suis libre désormais, plus je m'étudie à écarter la pensée de Marcelle, plus je me sens son esclave; une force invincible me conduit à sa porte; mon cœur ne sait pas résister. Si j'avais affaire à une femme moins fine et moins habile, je pourrais espérer une existence tranquille; mais c'est une

illusion : car, à peine lui ai-je donné quelque sujet de fâcherie, qu'elle me jette à la tête ce Florencio, et vous avez vu de quelle façon. — Comment la reverrai-je? Car, à vous dire la vérité, j'en meurs d'envie.

LISARDO. — Calmez-vous; avec moi, je l'espère, son dédain sera moins farouche. Confiez-moi cette négociation : comme vous m'aidez de votre esprit dans mes affaires, ainsi je dois vous aider dans les vôtres.

RISELO. — Effet de l'amour.

LISARDO. — Je vais frapper.

RISELO. — Faites; il n'est pas un coup donné à cette porte qui ne retentisse dans mon cœur. (*Lisardo frappe.*) Je crois qu'elle descend?

LISARDO. — Oui; j'entends des patins.

RISELO. — Mon âme me le disait.

MARCELLE. — Jésus! Qui frappe? Qui est là?

(La porte s'ouvre. Riselo demeure à l'écart.)

LISARDO. — C'est moi, Marcelle.

MARCELLE. — Toi, Lisardo? et qu'est devenu ce beau galant?

LISARDO. — Il est là, et tu le demandes?

MARCELLE. — Ah! oui! je ne l'avais pas vu. — Vous ici? Je ne m'y attendais guère.

LISARDO. — Ces jours derniers...

MARCELLE, *à part.* — J'ai peine à m'empêcher de rire, en voyant un amant déceler l'ardeur de sa flamme par une semblable invention. (*Haut.*) Voyons que s'est-il passé ces jours derniers?

LISARDO. — Un prétendant présomptueux à qui vous avez permis de vous parler d'amour, a montré dans la conversation un billet de Riselo. C'était une façon de rire qui pourrait, je le crains, amener un malheur véritable. Vous nous obligerez tous deux de me remettre ce billet avec les autres, et de ne pas parler de tout cela. Il ne convient pas de faire voyager ainsi les billets d'un homme comme Riselo, que vous avez préféré ouvertement, et qui a reçu de vous tant de faveurs. En amour, il n'est personne dont la discrétion puisse être comparée à la sienne.

MARCELLE. — A d'autres cette ruse, ami Lisardo! Moi

garder des billets de l'homme dont j'ai oublié jusqu'à la mémoire! Histoire ancienne que tout cela! et puisque le roman est achevé, à quoi bon vouloir le recommencer?

RISELO, *à part.* — Cette femme aura ma vie. Je suffoque de colère. Elle a lu dans mon jeu. Ciel! qu'il y a peu de ressources dans un cœur vaincu!

LISARDO. — Vous ne l'ignorez pas, Riselo vous a aimée et vous aime encore. Je ne vous demande pas de le payer de retour, mais seulement de ne pas profaner ses souvenirs. Plaignez-vous ensuite si vos railleries ont des conséquences sérieuses; car, je vous le jure, si vous le poussez à bout, vous aurez sujet de vous en repentir.

MARCELLE. — C'est là une petite manœuvre que vous venez d'arranger tous les deux. Quel mal peut-il me faire, je vous prie? Le pauvre malheureux est là tout tremblant.

RISELO. — Ah! tu dis vrai et tu prouves bien que tu ne saurais redevenir l'objet de ma flamme, puisque je tremble devant toi; si tu consentais à me réchauffer, il est certain que je ne serais pas ainsi tremblant.

MARCELLE. — Ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre, Riselo. Tu trembles par la froideur que tu sens que j'éprouve pour toi. Cette froideur est telle qu'il faut bien que tu en ressentes les effets. Mais, que viens-tu faire ici, puisque je ne suis plus l'objet de ta flamme? Voyons, conte-moi ton cas. Aurais-tu été déçu par l'objet de tes rêves? Ne disais-tu pas que Teodora avait des secrets capables de consoler les plus délicats? Qu'est-il arrivé? dis-le moi, je t'en prie. Manquerait-elle d'esprit? Qu'as-tu surpris? Pécherait-elle par la propreté? Que lui as-tu demandé? Es-tu déjà las d'être aimé? Parle-moi des petits défauts de sa personne. Est-elle maigre ou mal faite? Est-elle froide? Conte-moi donc tout cela : je puis maintenant te servir de confidente.

LISARDO, *à part.* — La mauvaise créature! Dieu nous préserve de la triste situation où se trouve maintenant le pauvre Riselo.

MARCELLE. — Tu te tais?

RISELO, *à part.* — Comment le ciel a-t-il permis qu'un rusé libertin, un séducteur effronté qui faisait profession

de tromper toutes les femmes, se voie aujourd'hui pieds et poings liés aux mains de cette traîtresse? (*Haut.*) Suis-je bien moi-même? Non, ce n'est pas possible. Quelqu'un m'aura changé. — Ah! Marcelle, aujourd'hui tu as servi la vengeance de mille femmes.

MARCELLE. — Moi?

RISELO. — Toi.

MARCELLE. — Moi?

RISELO. — Oui, toi-même.

MARCELLE. — Alors tu serais aimé de mille femmes. On t'aura trompé, mon cher. Pauvre niais présomptueux, tu espères m'en faire accroire? Tu n'es pas sûr d'être aimé de moi, et tu le serais de mille?

LISARDO. — On souffre plus de ton dédain que de celui de mille. Tu es vengée maintenant; cela doit te suffire. Pour éviter de te déplaire, il a cessé de parler à Teodora. Marcelle, cet homme t'adore; tu es la lumière de ses yeux. Allons, qu'on se réconcilie, avec promesse solennelle de...

MARCELLE. — Non, s'il ne me fait d'abord le serment d'être toujours sincère.

RISELO. — Quand donc ne l'ai-je pas été? Quand ai-je cessé d'être ton esclave?

MARCELLE. — Mets-toi là à genoux, et dis comme ceci...

RISELO, *à genoux.* — Quoi?

MARCELLE. — Je suis à toi.

RISELO. — Je suis à toi.

LISARDO, *à Marcelle.* — Prends garde; cela à l'air d'une conjuration.

MARCELLE. — Je veux prendre mes précautions.

LISARDO. — Considère, Marcelle, le pouvoir de tes charmes.

MARCELLE. — C'est bien; maintenant, qu'on me baise la main.

RISELO, *toujours à genoux.* — Tu es trop gentille; voudrais-tu jouer à la *buzcorona?*

LISARDO. — Que l'on s'embrasse, et qu'il soit fait une paix pour cent et un an, comme la paix de Valence.

(Ils s'embrassent.)

RISELO. — Ah! belle entêtée, à quelles épreuves vous avez mis ma patience!

SCÈNE IV

Entrent FLORENCIO *et* GERARDO.

FLORENCIO, *à part à Gerardo.* — Nous arrivons au bon moment[1].

GERARDO. — La paix est faite.

FLORENCIO. — Et elle nous a pris pour témoins de sa conclusion.

GERARDO. — Oublier un ancien amant, des habitudes établies, est bien difficile.

LISARDO, *à Marcelle.* — Désormais, plus de querelles ni de chagrin.

RISELO. — Demain, ma bien-aimée, au magasin de *la Hermosa*, je veux t'acheter voile, bas, gants, rubans, et d'une superbe toile d'argent commander...

MARCELLE. — Doucement; ce serait trop de dépense.

RISELO. — J'en suis trop heureux, mon chérubin.

MARCELLE. — Et moi, non. Écoute ce que je demande.

RISELO. — Voyons, qu'est-ce que tu peux désirer?

MARCELLE. — Douze aunes d'étamine pour un habit de Saint-François, avec lequel je monterai au haut d'un rocher pour m'y faire sœur grise; plus un peu de taffetas à l'usage de certain scapulaire. Mais, si l'on veut bien m'accorder ce que je demande, il sera indispensable d'avoir recours à Teodora afin de prendre mesure de mon scapulaire sur le sien[2].

RISELO. — De ma vie je n'ai vu griffe plus acérée que la tienne.

MARCELLE. — Et maintenant, je veux vous offrir à tous deux une collation.

LISARDO. — Avez-vous ce qu'il faut?

1. Encore un rapport avec la comédie antique, où l'action se passe ordinairement dans la rue.

2. Que de grâce dans ce charmant esprit!

MARCELLE. — Oui, sans doute.

RISELO. — Eh bien! va pour la collation; car il y a trois jours que, par souci de toi, je n'ai mangé qu'un chapon, six lapins et un jambon.

MARCELLE. — Pauvre garçon! et te voilà?... Allez donc croire à leur chagrin!

RISELO. — Qu'on me cite un amant, si bourrelé qu'il soit de jalousie, qui aille se coucher sans souper.

(Sortent Marcelle, Lisardo et Riselo.)

GERARDO, *à Florencio.* — Nous voilà gentils.

FLORENCIO. — Je crois avoir trouvé un remède qui, s'il ne soulage pas mon mal, pourra du moins me venger.

GERARDO. — Lequel?

FLORENCIO. — Ce Lisardo est amoureux fou de Belise.

GERARDO. — D'accord.

FLORENCIO. — Et, soit amour, soit amitié, Riselo fait la cour à Teodora. Je veux demander à Prudencio la main de sa fille : de ton côté, demande Teodora[1].

GERARDO. — Pas mal trouvé.

FLORENCIO. — Donc, attention et silence : je leur réserve un chagrin qui me laissera maître de la prise.

GERARDO. — Terrible sera la vengeance.

FLORENCIO. — Ce sont là les effets de l'amour.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Portail de la maison de Prudencio.

BELTRAN *en habit de laquais*, LEONOR.

BELTRAN. — Non, vive Dieu! pas d'explications : c'est l'étranger qui est bien vu ici[2].

LEONOR. — Je ne veux pas perdre mon temps à te raisonner, car tu es un fou avec tes idées de jalousie.

1. Le moyen peut être bon pour compliquer l'intrigue; est-il aussi bien dans la nature? Il faut bien compter sur un ami pour lui faire une pareille proposition.

2. Il fait allusion à Salucio, valet d'Otavio.

BELTRAN. — Un voleur domestique doit prendre nécessairement ce qui tombe sous sa main. Or, ce valet d'Otavio vit avec toi dans la même maison; tu encourages son amour, Leonor : mon honneur me le dit. Voyons, ne t'ai-je pas vu, au Prado, t'entretenir avec Salucio?

LEONOR. — Moi, avec un homme si crasseux?

BELTRAN. — Vous parlez toutes ainsi; mais, j'étais là, et je prends à témoin la fontaine de l'Éventail[1]; vois s'il est suffisant.

LEONOR. — Je veux bien, si je l'aime, qu'il ne m'arrive que malheur. Moi! aimer ce souillon, ce rebut de la nature?...

BELTRAN. — Ah! Leonor, c'est un étranger, et tout étranger est charmant : comme il doit s'en aller, on trouve plus de prix au peu qu'il donne.

LEONOR *effrayée*. — Ah! Beltran, voilà mon maître et le seigneur Otavio qui arrivent!

BELTRAN. — Sauve-toi vite!

(Elle sort.)

SCÈNE VI

Entrent PRUDENCIO, OTAVIO *et* SALUCIO.

PRUDENCIO. — Un homme sous le porche!

OTAVIO. — Salucio, va donc voir qui c'est.

PRUDENCIO. — J'ai mes soupçons, et c'est moi même qui veux m'en assurer. (*A Beltran.*) Que demandez-vous ici, mon gentilhomme?

BELTRAN. — Monsieur, j'ai rencontré certain étranger, de mes compatriotes, et me trouvant peu bien vêtu, j'attendais là qu'il eût passé.

OTAVIO, *à part*. — Prudencio...

PRUDENCIO — Otavio...

OTAVIO. — Ou j'ai perdu l'esprit, ou cet homme n'est autre que le médecin qui donnait des soins à Belise, ma fiancée.

1. L'une des sept qui ornent la promenade du Prado.

PRUDENCIO. — Grands saints du paradis! notre médecin en habit de laquais!

BELTRAN. — Puis-je vous servir en quelque chose?

PRUDENCIO. — Un mot, je vous prie. N'êtes-vous pas médecin?

BELTRAN. — Je vous comprends. J'ai ici un frère qui me ressemble. Nous sommes de la montagne, pas bien riches par conséquent. Mon frère entra dans la maison du docteur Soria, à Salamanque; il étudia, fit des progrès, finit par prendre ses grades, et vint ensuite à Madrid. Je l'appris à Cangas[1], et me rendis ici, espérant recevoir quelque bien de mon frère; mais, en me voyant si déguenillé, il me renia pour son frère, et moi, pauvre malheureux, je fus, comme vous voyez, obligé de me faire laquais.

PRUDENCIO. — Et le nom de ce docteur, dites-moi?

BELTRAN. — Il s'appelle Beltran.

PRUDENCIO. — Et vous?

BELTRAN. — Beltran, comme lui; car nous sommes, dans notre famille, les descendants de ce fameux aveugle qui fit passer cent vingt de ses camarades par le pont d'Alcolea[2].

OTAVIO, *à part, à Prudencio.* — Cela ne me satisfait pas du tout.

PRUDENCIO. — Ni moi non plus.

OTAVIO. — Il est certain que, par son costume, on le prendrait pour un homme différent; mais, vive Dieu! d'après le visage, la voix, la tournure, on jurerait que c'est le docteur lui-même!

PRUDENCIO. — C'est bien, mon neveu. Je veux m'expliquer sans réticence avec vous. Vous êtes mon sang, et point encore mon gendre. Nous avons bien la bulle et la dispense, mais je soupçonne là-dessous quelque intrigue d'un genre plus grave. Tirez votre épée, et toi, Salucio, lie les mains à ce drôle.

1. Dans les Asturies, sur la route d'Oviedo à Santander.
2. Sur le Guadalquivir, à deux lieues de Cordoue, sur la route de Madrid.

BELTRAN. — A moi? Et pourquoi, messieurs?

OTAVIO. — Pas un mot, ou je vais faire parler une langue d acier, monsieur le médecin.

PRUDENCIO. — A raison du fer qu'il a donné à Belise, il mériterait bien qu'on le payât de la même monnaie.

SALUCIO, *à Beltran.* — Resteras-tu tranquille, maraud?

OTAVIO, *à Salucio.* — Il ne peut pas demeurer sous le porche. Il vaut mieux l'enfermer là-haut dans ta chambre. Je veux l'examiner.

BELTRAN. — Pour quel motif suis-je traité de cette façon?

OTAVIO. — Médecin de bricole!

PRUDENCIO. — Le nom de ton maître, scélérat!

SALUCIO. — En route, monsieur le médecin d'occasion.

PRUDENCIO. — Ah! fille ingrate! (*A Salucio.*) Apporte une torche et du lard[1].

BELTRAN. — Suis-je donc un nègre?

OTAVIO. — Je t'aime mieux pour père que pour beau-père.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Appartement dans la maison de Prudencio.

BELISE, TEODORA.

TEODORA. — Otavio et ton père sont allés pour la dispense.

BELISE. — Ma tante, si mon cœur a déjà tant souffert, que sera-ce à leur retour? J'en perdrai, je crois, la raison.

TEODORA. — Qu'est-ce qu'aimer, sinon sacrifier sa raison? Je ne le sais que trop par moi-même.

BELISE. — Comment, dans ma situation, puis-je consentir à me marier, si mon père m'y oblige? Terrible alternative! Faudra-t-il tout dire à Otavio? Mais, je suis fille de qualité, et c'est vouloir perdre mon honneur. Je verrai quelque religieux, qui se chargera de tout dire à mon père : mais, je redoute un éclat de sa sévérité. Ah! plutôt

1. Voy. ci-dessus, p. 72.

n'avoir jamais vu Lisardo! n'avoir jamais accepté la cure de Beltran! n'avoir jamais pris d'eau ferrée! n'avoir jamais foulé les sentiers du Manzanarès!

(Elle pleure.)

TEODORA. — Que sert de pleurer, maintenant?

BELISE. — Oh! maudits mille fois les billets doux, les amours, les tendresses! Oh! les traîtres flatteurs! les amis faux et cruels! — Que vais-je devenir maintenant?

(Beltran paraît à la fenêtre de l'étage supérieur donnant sur la cour.)

BELTRAN. — Pst! Belise; pst! Teodora.

BELISE. — Qui nous appelle?

BELTRAN. — C'est moi, madame.

TEODORA. — Qui?

BELTRAN. — Beltran.

BELISE. — Beltran ici!

BELTRAN. — Oui, pour mon malheur.

TEODORA. — Toi, dans notre maison, Beltran!

BELTRAN. — C'est toujours la récompense qui attend les gens de ma façon. J'étais un honnête entremetteur; mais la mèche a été éventée, et n'ayant pu réussir à être le coq, me voilà dans le poulailler.

BELISE. — Comment se fait-il que tu sois là-haut?

BELTRAN. — Ils m'ont trouvé sous la porche avec Leonor.

BELISE. — Vit-on jamais disgrâce pareille?

BELTRAN. — Sans contredit. Ils m'ont reconnu pour le docteur, qui te donnait des soins. J'ai nié; j'ai imaginé un conte bon dans une comédie, où, pendant deux heures et demie, on en croit toutes les fantaisies de l'auteur; mais je ne fus pas cru, moi, on me lia les mains, et on me grimpa dans cette chambre pour m'y supplicier. Plaignez mon triste sort, je vous prie.

BELISE. — Nous sommes perdues, Teodora, tout est découvert.

TEODORA. — Grand ciel! — Pas un mot de Riselo, Beltran.

BELTRAN. — Eh! madame, le moyen de me taire!

TEODORA. — Oui, je le vois, je suis perdue.

(Entre Leonor.)

LEONOR, *à Belise.* — Ah! madame, que faut-il faire?

Prenez vite votre parti. Votre père furieux est occupé avec Otavio à allumer une torche pour donner la question à Beltran.

BELTRAN. — Qu'un homme meure supplicié pour avoir usurpé l'habit de docteur! Encore si c'était l'habit d'astrologue, je le concevrais; mais non pas pour avoir entrepris une cure d'amour. — Ayez pitié de moi, Belise.

BELISE. — Comment le délivrer?

LEONOR. — Pas moyen de songer à la porte.

BELTRAN. — Où donc veux-tu que je m'envole? — N'avez-vous jamais lu l'histoire de Fernan Gonzalez?

BELISE. — Si.

BELTRAN. — Et de l'infante qui jadis s'est acquis une éternelle mémoire?

BELISE. — Je sais qu'elle délivra le comte, en le cachant sous l'habit d'une femme, mais je doute de pouvoir l'imiter.

LEONOR. — J'ai trouvé une clef qui ouvre la porte de cette chambre.

BELISE. — Bon; restez là toutes les deux; je le tirerai d'ici, quand je devrais emprunter les ailes du vent.

(Belise sort et Beltran se retire de la fenêtre.)

TEODORA. — Où est-elle allée, cette folle?

LEONOR. — Là où la pousse l'amour.

TEODORA. — Tu devrais dire son honneur, lequel est plus cher que la vie.

LEONOR. — Parlez pour vous, car on va savoir votre histoire avec Riselo.

SCÈNE VIII

Entrent PRUDENCIO *et* OTAVIO.

PRUDENCIO. — Je crois qu'on a eu vent de quelque chose. Mais voilà Teodora.

OTAVIO. — Si la douleur lui arrache des cris, il est certain qu'elles ne pourront ignorer ce qui se prépare.

PRUDENCIO. — Il est déjà nuit; fais-moi le plaisir d'attendre un peu plus tard pour commencer l'opération.

OTAVIO. — Mon cœur a une telle soif de vengeance,

qu'il est prêt à crever. — Éloigne d'ici ta sœur. (*D'un ton brusque et dur*). Et toi, Leonor, va à tes affaires[1].

(Leonor se retire.)

PRUDENCIO. — Teodora, supposé que tu comprennes ce que je ne comprends pas en toi, laisse-moi seul un moment.

TEODORA. — A ton aise! Plaise à Dieu seulement qu'il n'en résulte pas pour tous deux plus de peine et de regrets.

PRUDENCIO. — Dieu te conduise, sainte nitouche; on connaît maintenant ton hypocrisie.

TEODORA. — Si l'on s'attaque à mon honneur, quel est celui que l'on respectera? C'est ainsi que tu te laisses entraîner par Otavio, un blanc-bec, un fou?

PRUDENCIO. — Pars, et laisse-nous délirer à notre aise.

TEODORA. — Et tu te dis gentilhomme? tu te dis sage?

(Elle s'en va.)

(Entre Salucio.)

SALUCIO. — La torche était toute prête, quand est venu frapper à la porte un personnage dont la réputation est établie dans toute la ville. J'ai ouvert; je ne pouvais m'y refuser. Faut-il qu'il entre?

PRUDENCIO. — Sans doute. Mais dis-moi d'abord son nom.

SALUCIO. — Florencio.

PRUDENCIO. — Qu'il n'attende pas. N'éteins pas la torche : elle servira à l'éclairer.

SALUCIO. — Mais le voilà.

SCÈNE IX

Entrent FLORENCIO *et* GERARDO.

PRUDENCIO. — Soyez le bienvenu. Qu'y a-t-il donc de nouveau? Vous, Florencio, chez moi, et à cette heure!

FLORENCIO. — Vous vous en étonnez à bon droit; mais,

1. La scène est bien espagnole. Ces apprêts de supplice, la nature du supplice, cette férocité dans la vengeance, ne pèchent pas assurément par le manque de couleur.

mon père (que Dieu garde) était votre ami; vous aviez le même âge, la même patrie; cela m'imposait l'obligation de vous servir.

PRUDENCIO. — Quel est le motif qui vous amène chez moi à cette heure avancée?

FLORENCIO. — J'ai voulu que la nuit voilât mon embarras. J'ai un mot à vous dire.

PRUDENCIO. — Quel que soit le sujet qui vous amène, vous pouvez en parler librement devant Otavio, qui est le fils de mon frère.

FLORENCIO. — Comment se fait-il que je ne l'aie pas reconnu? Il suffit qu'il soit de votre sang. (*A Otavio*). Monsieur, je suis votre serviteur.

OTAVIO. — Veuillez croire que je suis le vôtre.

FLORENCIO. — Qui aime peut, dit-on, se passer de longues harangues. Le cavalier que voici est Gerardo de Navarre, venu à Madrid pour y suivre les intérêts de Tafalla[1], sa patrie. Lui et moi, nous avons été frappés du mérite et de la beauté de Belise et de votre sœur, que célébrait la renommée. Nous aurions pu nous servir d'intermédiaires, mais il me semble que c'est faire injure à son amour que de ne pas le défendre soi-même; c'est pourquoi vous nous voyez devant vous.

PRUDENCIO. — C'en est assez; l'effronterie dans les actes ne rend pas nécessaire la hardiesse en paroles... Otavio, voilà les deux auteurs de l'infamie de mon honorable maison. Comme ils savent que nous tenons le docteur, la barbe leur a tremblé. — Ferme les portes, Salucio.

OTAVIO. — C'est bien parler. Ils ne sortiront pas d'ici sans que nous ayons préalablement découvert l'auteur de notre honte.

GERARDO. — A qui en avez-vous, messieurs?

FLORENCIO. — Pourquoi mettre l'épée à la main et nous accueillir dans votre maison par de tels propos?

OTAVIO. — Tout à l'heure vous allez le savoir. — Va vite, Salucio, et appelle le faux docteur.

SALUCIO. — J'y cours.

1. Ville de Navarre, jadis résidence des rois.

FLORENCIO. — Il y a ici quelque mystère qui vous fait nous prendre pour d'autres.

PRUDENCIO. — Belise vivait modeste et tranquille; n'est-ce pas toi et celui qui t'accompagne qui avez imaginé ce plan destiné à l'abuser, elle et l'hypocrite Teodora; le plan de feindre une maladie qui dure depuis quatre mois, le plan suivant lequel un certain laquais du nom de Beltran, en bonnet et en gants parfumés d'ambre, s'est présenté chez moi comme docteur, et a laissé pour ordonnance de sortir le matin pour aller au Prado, après avoir pris au préalable ce fer qui m'ôte et l'honneur et la vie?

FLORENCIO. — Je veux que celui que je porte à mon côté me traverse le cœur, si je l'ai fait.

OTAVIO. — Vous le nieriez?

(Rentre Salucio.)

SALUCIO. — Cet homme, ce laquais, prétendu médecin que nous retenions prisonnier, étrille sans aucun doute les mules du démon, car on ne sait ce qu'il est devenu, ni lui, ni votre fille.

OTAVIO. — Comment! Belise?... Autre disgrâce.

PRUDENCIO. — Il a disparu et ma fille aussi?

SALUCIO. — Oui, il a disparu ainsi que votre fille.

PRUDENCIO. — Donne-moi cette épée, mon neveu : Otavio, donne-moi ton épée; il faut que j'aille tuer ma sœur.

OTAVIO. — Votre sœur? En quoi est-elle coupable?

FLORENCIO. — Messieurs, voulez-vous connaître la cause de toutes vos misères? Apprenez qu'un certain cavalier de leur connaissance m'a soufflé une dame, et c'est pour lui rendre la pareille en lui enlevant Belise, que vous me voyez ici. Venez avant qu'ils ne s'en aillent; je vais vous dire où ils sont.

OTAVIO. — Voilà du nouveau!

PRUDENCIO. — Très-nouveau.

FLORENCIO. — Venez.

PRUDENCIO. — Qui êtes-vous?

FLORENCIO. — Venez, vous dis-je.

PRUDENCIO. — Prenons des armes, mon neveu.

OTAVIO. — Avec tout leur fer, ils finiront par émousser nos épées.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

Une rue.

BELISE, *avec la cape, l'épée et le chapeau;* BELTRAN, *habillé en femme, avec une mante.*

BELISE. — O mystère de la nuit!

BELTRAN, *à Belise.* — Vrai Dieu, quel air galant!

BELISE. — Nous avons fait échange non-seulement de costume, mais de la qualité que ce costume suppose.

BELTRAN. — Certes, j'ai gentil galant.

BELISE. — Et moi une fameuse maîtresse.

BELTRAN *indiquant une maison.* — C'est ici que se trouve Lisardo.

BELISE. — Frappe, on ne te reconnaîtra pas.

BELTRAN. — C'est à vous de frapper, non pas à moi.

BELISE. — Ah! c'est vrai; c'est moi qui te protége. — Hé! la maison! seigneur Lisardo!

LISARDO *de l'intérieur.* — Il me semble qu'on appelle.

RISELO *de l'intérieur.* — Oui.

LISARDO, *sortant.* — Qui va là?

BELISE, *embossée dans son manteau.* — C'est moi.

LISARDO. — Qui est-ce qui demande à parler à Lisardo?

BELISE. — Une dame est là qui vous attend.

LISARDO. — Une dame, moi? — Quel est son nom?

BELISE. — Ceci ne me regarde point. Parlez-lui et vous saurez qui elle est.

LISARDO. — Serait-ce Leonor?

BELTRAN, *imitant la voix d'une femme.* — Tu ne me reconnais pas?

LISARDO. — Que Votre Grâce se découvre, comment êtes-vous venue?

BELTRAN. — Sur mes pieds.

RISELO. — Adieu, mon cher bien; je vais voir à qui a affaire Lisardo.

MARCELLE. — Je suis jalouse de toutes les femmes. C'est peut-être Teodora.

RISELO. — Comment, Teodora? La sœur d'un personnage si grave?

MARCELLE. — Oh! comme l'amour s'entend à abaisser ces miracles de gravité!

RISELO. — La personne s'entretient avec Lisardo. Tu n'as pas à être jalouse de moi.

MARCELLE. — Qui l'accompagne?

RISELO. — Un jeune homme d'élégante tournure.

MARCELLE, *à Belise.* — Hé, mon gentilhomme! Nous diriez-vous le nom de cette dame?

BELISE. — Serait-on jalouse?

MARCELLE. — Oui, de Teodora.

BELISE. — Elle n'a pas la jambe si légère.

MARCELLE. — Enfin, comment s'appelle cette dame qui s'entretient avec Lisardo?

BELISE. — Doña Constanza Beltran.

MARCELLE. — Vous dites?

BELISE. — Doña Constanza Beltran. C'est une femme de si haut parage, que quand elle sort, elle est suivie de plusieurs écuyers à cheval[1].

MARCELLE. — Pourriez-vous dire combien?

BELISE. — Elle peut bien peser quatorze arrobes.

MARCELLE, *à part.* — L'écuyer n'est pas un sot, mais je veux lui montrer qu'il n'a pas affaire à des imbéciles.

BELISE. — Si je vous dis son poids à un quarteron près, quel tort vous fais-je?

LISARDO, *à Beltran.* — Découvrez ces jolis yeux; qu'on les voie tous les deux.

BELTRAN. — Non, les trois si vous voulez.

LISARDO. — Seriez-vous louche par hasard?

BELTRAN. — Ah! dieux!

LISARDO. — Eh bien, que l'on voie vos deux yeux.

BELTRAN. — Jésus! Vous attendrez longtemps.

1. C'était d'étiquette pour les femmes des grands seigneurs. Le luxe déployé par les courtisans de Philippe IV fut remarqué avec surprise par les ambassadeurs de Louis XIV.

LISARDO. — Ne puis-je savoir le motif qui vous amène?

BELTRAN. — Que pourrais-je dire de plus? Je vous aime.

LISARDO. — Où donc m'avez-vous rencontré?

BELTRAN. — Chez moi, et plus d'une fois.

LISARDO. — Avoir ici tant de témoins!...

MARCELLE, *à part.* — Ma jalousie n'y tient plus : il faut que je sache qui est cette dame.

BELISE, *à part.* — Lisardo dira ensuite qu'il m'aime! Comptez donc là-dessus! Il semble charmé de la conversation du laquais voilé de ma mante.

LISARDO, *à Beltran.* — Madame, où vous ai-je parlé? Comment m'avez-vous connu?

BELTRAN. — Quoi! l'avoir oublié à ce point?

LISARDO. — J'en ai le regret.

BELTRAN. — Je vous ai donné à manger plus de vingt fois.

LISARDO. — C'est bien extraordinaire! — A manger? Vous?

BELTRAN. — Moi-même. C'est aussi par mes soins que vous montez à cheval, sans parler de mille autres circonstances que je tais pour ne pas me découvrir. Pour vous, il n'y a pas une heure, certain père rébarbatif s'apprêtait à me châtier.

LISARDO. — Seriez-vous négresse?

BELTRAN. — Je suis votre esclave. Une dame m'a conseillé de venir ici sous ce costume, autrement j'allais avoir la peau toute grillée.

LISARDO. — Ah! si j'avais été là!

BELTRAN. — Certes, il aurait pu vous en cuire!

LISARDO. — Vous devez être, par ma foi! la belle mal mariée. Qui peut être ce jaloux?

BELTRAN. — Ne vous y frottez pas, ou vous êtes sûr de recevoir une volée des mieux conditionnées.

LISARDO. — Je vous dois de la reconnaissance de ce que vous faites pour moi, mais comme vous restez voilée, vous diminuez cette reconnaissance.

BELTRAN. — Ah! monsieur, pouvez-vous me traiter d'une façon si injuste? Dans l'intérêt de votre amour, pour Dieu! ne m'abandonnez pas; et puisque je vous ai si bien servi

par ces belles matinées de mai, quand vous aurez besoin d'un laquais, je vous en prie, ne m'oubliez pas.

LISARDO. — Tu serais Beltran?

BELTRAN. — Parbleu! ne le devinez-vous pas?

LISARDO. — La surprise est bonne.

BELTRAN. — Silence! que j'aille m'amuser aux dépens de Marcelle; il y a beaucoup de nouveau, d'ailleurs. — Hé, seigneur Riselo!

RISELO. — C'est à moi que vous voulez parler?

BELTRAN. — A vous-même.

RISELO, *à Marcelle.* — Vous permettez...

MARCELLE, *à part.* — Faut-il avoir de la patience!...

RISELO. — Puisque vous êtes venue ici, je vous supplie de vous découvrir, afin que cette dame voie qui vous êtes.

BELTRAN. — C'est impossible.

RISELO. — Pourquoi?

BELTRAN. — Je suis trop laide.

RISELO. — On n'est jamais laide avec un si bon bec.

BELTRAN. — Vous n'en êtes pas bien sûr, m'ayant à peine entendue parler.

MARCELLE, *à part.* — Je crève de dépit, à voir cet entretien. (*Haut à Beltran.*) En voilà assez! Vive Dieu, je vous forcerai bien à vous découvrir!

BELTRAN. — Manquer à ce point de respect à une jeunesse comme moi, à la béate, à la nonne et à son cordon? Doux Jésus! quelle furie! On me tire, on me tue, on m'arrache mes coiffes!

MARCELLE. — Qui es-tu?

BELTRAN. — Je suis Beltran.

MARCELLE. — Beltran!

BELTRAN. — Eh! sans doute.

LISARDO. — Il s'est aussi moqué de moi.

RISELO. — Tu es le démon du genre. Mais couvre-toi; j'entends du monde.

MARCELLE. — Cachez-vous bien sous le portail.

LISARDO. — Ils viennent à nous.

RISELO. — Je redoute quelque malheur.

BELTRAN. — Restez; ne fuyez pas.

SCÈNE XI

Entrent PRUDENCIO, OTAVIO, FLORENCIO, GERARDO, SALUCIO *et d'autres valets armés.*

FLORENCIO. — Voici la maison.

GERARDO. — C'est là qu'ils se trouvent.

FLORENCIO. — Frappe à cette porte, Gerardo.

GERARDO. — Pas besoin de frapper, car ils sont, je crois, sous la porte, et sur la défensive.

PRUDENCIO. — Qui va là?

LISARDO. — Qui êtes-vous vous-même?

PRUDENCIO. — Un gentilhomme outragé.

LISARDO. — Êtes-vous Prudencio?

PRUDENCIO. — Prudencio sans prudence. — Et vous, seriez-vous Lisardo, par hasard?

LISARDO. — Oui, monsieur. — Qui cherchez-vous?

PRUDENCIO. — C'est toi que je cherche, traître.

LISARDO. — Traître! moi?... Si ce n'était la considération de votre âge...

PRUDENCIO. — Un homme de sang noble ne couvre pas d'infamie des hommes de mon sang et de mon âge.

LISARDO. — En quoi vous ai-je jamais offensé?

PRUDENCIO. — Est-ce donc peu de chose d'avoir profité de l'ignorance de ma fille pour la tromper? Et, avec ce prétexte de l'eau ferrée à prendre au mois de mai, d'avoir porté mon honneur par terre, comme un voleur de grand chemin? N'est-ce rien que ce prétendu docteur, que nous retenions prisonnier après avoir découvert sa fourberie, ait réussi à me l'enlever? Donc, écoute : je suis chevalier et honoré. Je n'irai pas me plaindre à la justice. La justice est au bout de mes mains. Moi, je suis ton homme; Otavio sera celui de Riselo. Florencio et Gerardo feront la partie de ceux qui sont avec toi. Si tu as d'autre monde, voici mes valets. D'ailleurs, seul je suffis contre tous.

LISARDO. — Si c'est un affront d'avoir adressé mes hommages à Belise, parce que je suis pauvre, alors que je suis votre égal pour le reste, je vous ferai satisfaction en lui don-

nant ma main. Mais, vive Dieu! je déclare que j'ignore comment l'homme dont vous parlez a fait pour l'enlever.

OTAVIO. — Puisque vous êtes innocent, monsieur, du délit qu'on vous impute, permettez-nous de faire l'inspection de la maison; après, vous serez libre.

LISARDO. — Je ne puis m'y refuser.

FLORENCIO, *à Otavio.* — Seigneur, commençons par examiner ces deux personnages si bien embossés.

RISELO. — Je suis Riselo, et je voudrais, Florencio, vous rencontrer dans un autre lieu pour vous demander s'il est bien honorable de...

FLORENCIO. — De mon côté, j'attendais l'occasion de vous prier d'expliquer si Marcelle vous appartient.

MARCELLE. — Pourquoi, messieurs, cette dispute? C'est à moi de parler. De toutes les explications, ce sera la meilleure...

FLORENCIO. — Parlez donc; après avoir entendu votre décision, je me trouverai payé de mon amour et de mes vœux.

MARCELLE. — Venez dans mes bras, Riselo.

RISELO. — Êtes-vous content?

FLORENCIO. — Je le suis.

OTAVIO, *à Beltran.* — Et vous, madame, qu'on se découvre.

BELTRAN. — Demander cela à une femme? Et pourquoi?

OTAVIO. — Parce que c'est une femme que nous cherchons.

BELTRAN. — Eh bien! apprenez que je suis un homme.

PRUDENCIO. — C'est le laquais médecin!

OTAVIO. — Si je le tuais...

PRUDENCIO. — Non; il importe qu'il vive.

OTAVIO. — Voyons, l'homme à la mante, dis vite ce que tu as fait de ma cousine, ou je te fais avaler ce fer que d'autres ont pris pour notre déshonneur.

BELTRAN. — Tout doux, messieurs!

PRUDENCIO. — Comment, tout doux!

BELTRAN. — Dussiez-vous me hacher en morceaux, je ne vous dirai pas où elle se trouve, foi de pauvre Asturien,

si vous ne consentez à la donner en mariage à Lisardo mon maître.

PRUDENCIO. — Cela est forcé, et j'y gagne. D'ailleurs mon neveu sait fort bien qu'une fille qui a pris du fer au mois de mai ne peut guère se marier que vers la fin de mars.

BELTRAN. — Eh bien, Belise... la voilà.

OTAVIO. — Où donc?

BELISE, *à Prudencio.* — C'est votre fille qui attend à vos pieds son pardon.

PRUDENCIO. — Avant que je consente à te regarder, donne la main à Lisardo. Quant à la sainte personne qui a couvert tes amours de son habit marron, elle prendra le chemin d'un couvent.

BELTRAN. — Et Leonor?

PRUDENCIO. — Je serais d'avis de la donner à un faux médecin. Là-dessus, allons chez moi. Nous souperons ensemble, et tout sera oublié.

LISARDO. — Ici, messieurs, s'achève la comédie de l'EAU FERRÉE DE MADRID, que Belardo[1] a soumise à vos suffrages. Il vous baise les mains.

1. Pseudonyme de Lope. Voy. t. I, Introduction.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE

LE CHIEN
DU JARDINIER

NOTICE

SUR

LE CHIEN DU JARDINIER

Voici une pièce qui, pour le caractère, offre plus d'un rapport avec cette charmante composition d'Alfred de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* C'est quelquefois le même ton exquis, la même délicatesse raffinée. Il y a des nuances toutefois, et il faut tenir compte ici de la différence qui peut exister entre l'émotion toujours un peu ironique d'une Parisienne du grand monde, en l'an de grâce 1840, et le tempérament plus naïf d'une comtesse italienne du seizième siècle. C'est d'ailleurs le même art délicat à pénétrer dans les replis d'une âme féminine, à deviner les ressorts qui la font mouvoir, et à exposer avec un charme profond semé de détails lyriques d'une exquise poésie, une de ces situations romanesques où Lope aime à placer ses héroïnes. Seulement la peinture de Lope est plus large, plus développée que l'esquisse légère et suave de Musset. C'est, d'un côté, une comédie, de l'autre un proverbe, l'Espagnol étant un poëte de plus haut vol et d'un autre souffle que notre Musset.

Nous sommes dans le plus grand monde ; dans une de ces maisons de grand seigneur, où la dame était traitée comme une souveraine. Ses femmes la servaient à genoux ; le page qui lui présentait à boire restait agenouillé pendant qu'elle buvait ; le gentilhomme qui lui faisait visite et qui la trouvait assise, mettait un genou à terre pour la saluer. La comtesse de Belflor, jeune, veuve, d'une des plus illustres familles de Naples, nourrit, sans peut-être se l'avouer, un tendre intérêt pour son secrétaire Théodore, pauvre jeune homme sans naissance (il ne connaît pas même son père), qui n'a, comme il le dit lui-même, d'autre bien que ses lettres, sa plume et son esprit.

Il est assez fin de son côté pour avoir deviné peut-être le genre d'intérêt qu'il inspire à sa noble maîtresse; mais les lois de ce monde aristocratique sont si rigoureuses, il y a entre la comtesse de Belflor et son secrétaire une telle distance, un tel abîme que Théodore écarte sans doute cette pensée, et se distrait en faisant une cour assez sérieuse à la jolie Marcelle, une des femmes de la comtesse, et celle qui est le plus avant dans sa confiance.

Dans ce tableau d'un coloris si charmant, la comtesse de Belflor est au premier plan, au second Théodore; plus loin Marcelle et le spirituel valet Tristan, ce descendant légitime et direct des Sceparnion et des Epidique de Plaute, et le père de nos Crispins. Mais la lumière du tableau est disposée de manière à mettre surtout en relief le personnage de Diane. C'est elle qui absorbe l'intérêt principal. On suit avec l'intérêt le plus vif les phases diverses de son amour. On sourit en voyant comment elle se pique au jeu, comment la vanité blessée amène la jalousie; comment la jalousie introduit un sentiment plus tendre. On asssiste avec une curiosité émue à ses combats, à ses défaillances, à la victoire mêlée de larmes qu'elle remporte sur elle-même au nom de l'honneur.

Diane semble prendre un plaisir barbare, un plaisir de tyran à torturer le pauvre Théodore, à le faire passer en un moment de la crainte à l'espoir, et du ciel aux abîmes; et on serait disposé à la condamner sévèrement, si on ne jugeait que c'est là peut-être un des effets les plus vrais de la passion contrariée. Diane souffre, et elle veut faire partager sa souffrance à celui qui la cause, même sans trop le savoir. C'est passionné, sinon généreux; mais la passion n'est-elle pas précisément l'âme, l'essence même de l'art dramatique? Diane nous réconcilie avec elle par l'aveu final de son amour; et il faut bien que le spectateur lui pardonne en voyant les transports, l'émotion profonde de son heureux amant.

L'expérience personnelle de Lope a dû le servir dans la peinture achevée de cette situation singulière. Lope, durant sa jeunesse, avait beaucoup vécu dans les palais des grands; Lope avait été longtemps secrétaire. Nous aimons à croire toutefois qu'il n'a pas peint Théodore d'après lui-même. Il y a, en effet, quelque chose d'odieux dans cet amant si prompt à oublier la jeune fille dont il a sollicité l'amour, au premier sourire de sa noble maîtresse. Il y a de plus quelque chose d'antigénéreux, de bas, en un mot de plus italien qu'espagnol (la scène se passe à Naples) dans ce jeune homme qui consent à accepter

des cadeaux de la même main, main de femme il est vrai, dont il a reçu un soufflet. Remarquons que ce soufflet a pour témoins les rivaux mêmes de Théodore. Seraient-ce là les mœurs du grand monde espagnol d'alors? Ne faut-il pas y voir plutôt un trait détaché de cette atmosphère d'abaissement volontaire, accepté, où nous voyons végéter des hommes même comme l'Arioste et le Tasse, à la cour de ces petits princes d'Este et de Ferrare? La domesticité, il est vrai, était acceptée sans scrupule en Espagne par des hommes d'origine noble, en vertu de cet axiome que, *dans la domesticité, la noblesse sommeille; mais que dans le commerce elle périt.* Mais nous ne pensons pas qu'un secrétaire espagnol eût accepté de son maître, avec la résignation de Théodore, l'humiliation d'un soufflet.

Notre héros n'a donc rien de chevaleresque. Il calcule; il est patient et politique. Il aime en Italien. Sa lâcheté égoïste, sa dureté même envers Marcelle, achèvent de le dégrader, et il deviendrait entièrement méprisable, s'il ne se relevait au dénoûment par l'aveu qu'il fait à la comtesse de l'imposture de Tristan. Il ne reste de lui que l'idée d'un jeune homme encore plus ambitieux qu'amoureux, et il peut y en avoir beaucoup comme cela. Ce double sentiment peut exister simultanément; il n'y a rien en cela de contraire à la nature.

Quelle verve d'ailleurs et quel esprit! Quel naturel charmant dans le dialogue, et quelle variété de ton! Nous engageons le lecteur à noter l'emploi du sonnet dans les situations émues : cela fait l'effet d'une musique pénétrante dans l'original. Quand l'âme est profondément remuée, son interprète naturel n'est-il pas le vers lyrique? Nous savons que la comédie de Lope admet tous les tons, et qu'elle ne répond nullement à l'idée que nous nous faisons de ce genre d'écrire. Tout, en effet, n'est pas comique dans cette aventure; et vu le temps, vu surtout la situation réciproque des deux principaux personnages, les larmes côtoient le sourire, la tragédie n'est jamais bien loin. Cet amour est un amour plein de terreurs. La main de la jolie comtesse peut devenir aisément une griffe de lionne; le sang peut couler, et couler impunément. De là tant de nuances qu'excelle à rendre la souplesse infinie du talent de Lope, et l'incomparable richesse de son style.

LE CHIEN
DU JARDINIER

PERSONNAGES

DIANE, comtesse de Belflor.
THÉODORE, son secrétaire.
MARCELLE, DOROTHÉE, ANARDA, femmes de la comtesse.
OTAVIO, majordome.
FABIO, son gentilhomme.
LE COMTE FRÉDÉRIC.
LE COMTE LUDOVICO.
LE MARQUIS RICARDO.
TRISTAN, valet de Théodore.
LEONIDO, ANTONELO, FURIO, LIRANO, CELIO, CAMILO, autres valets.
UN PAGE.

La scène est à Naples.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans le palais de la comtesse.

Entrent THÉODORE *et* TRISTAN, *qui traversent le théâtre en fuyant.*

THÉODORE. — Fuyons par ici, Tristan.
TRISTAN. — Nous n'avons pas eu de chance.
THÉODORE. — Crois-tu qu'on nous ait reconnus?
TRISTAN. — Je ne sais, mais je crois que oui.

(Ils sortent.)

(Entre la comtesse.)

DIANE. — Arrêtez, gentilhomme! un moment, écoutez!... En user de la sorte avec moi, quand je parle?... Écoutez, écoutez donc, vous dis-je... Holà! quelqu'un ici! Holà!... personne?... Cependant je ne suis pas le jouet d'un songe, et ce n'est pas un fantôme que j'ai vu. Holà!... Tout le monde est donc endormi?

(Entre Fabio.)

FABIO. — Madame appelle?

DIANE. — J'aime vraiment ce sang-froid, quand j'enrage! Au diantre l'imbécile, car vous méritez ce nom! Courez vite, et voyez quel est cet homme qui vient de sortir du salon.

FABIO. — Du salon?

DIANE. — Mais allez donc, et répondez en marchant.

FABIO. — J'y cours.

DIANE. — Sachez qui il est.

FABIO. — Quelle infamie, quelle audace!

(Il sort.)

(Entre Otavio.)

OTAVIO. — J'entendais bien la voix de Votre Seigneurie, mais je ne pouvais croire que ce fût elle qui appelât si vivement à pareille heure.

DIANE. — Quel feu! quel beau zèle est le vôtre! Voyez un peu ce flegme admirable, cette démarche à pas comptés! Certes, vous vous couchez de bonne heure! Des hommes rôdent la nuit dans ma maison, je les entends presque dans mon appartement (je me puis concevoir un tel degré d'insolence), et vous, en digne écuyer, alors que je me désespère, vous êtes là, bouche béante, à m'écouter!

OTAVIO. — Comme j'avais l'honneur de le dire à Votre Seigneurie, j'entendais bien sa voix, mais je ne pouvais croire que ce fût-elle qui...

DIANE. — Ah! j'enrage!... Allez! retournez et recouchez-vous! vous pourriez prendre du mal.

OTAVIO. — Madame...

(Rentre Fabio.)

FABIO. — Je n'ai vû rien de pareil : il a fui comme un oiseau.

DIANE. — Avez-vous reconnu l'habit?

FABIO. — Quel habit?

DIANE. — Le manteau brodé d'or qu'il portait...

FABIO. — Comme il descendait l'escalier...

DIANE. — Les aimables duègnes que feraient les hommes de ma maison!

FABIO. — Il a éteint la lampe d'un coup de son chapeau[1], puis, gagnant le vestibule, il est arrivé sous le portail; alors il a tiré son épée, et il court encore.

DIANE. — Vous n'êtes qu'une poule mouillée.

FABIO. — Que fallait-il donc faire?

DIANE. — Quel supplice!... Il fallait aller à lui, et le tuer.

OTAVIO. — Et s'il s'était trouvé un homme de naissance?... Fallait-il jeter ainsi votre honneur de la porte sur le pavé?

DIANE. — Un gentilhomme ici? Pourquoi faire?

OTAVIO. — N'y a-t-il donc personne à Naples qui vous aime, et qui, en attendant qu'il vous épouse, cherche à vous voir par tous les moyens? N'y a-t-il pas mille seigneurs qui prétendent à votre main, et dont l'amour trouble la raison? Je dis seigneur, et j'ai raison. Ce costume élégant que vous avez aperçu... cette manière de coiffer la lampe de son chapeau en descendant l'escalier...

DIANE. — En effet, ce pourrait bien être quelque gentilhomme qui, par amour, aura réussi à séduire les gens de ma maison... Les gens de ma maison sont si scrupuleux, mon cher Otavio!... Mais, je saurai qui c'est. Son chapeau était garni de plumes, et il doit être resté sur l'escalier. (*A Fabio.*) Va me le chercher.

FABIO. — Pourvu que je puisse le trouver.

DIANE. — Qui en doute, imbécile? Il est bien clair qu'en fuyant il ne se sera pas baissé pour le ramasser.

FABIO. — Permettez, madame, que je prenne de la lumière.

(Il sort.)

1. Voy. t. I, p. 25.

SCÈNE II

DIANE, OTAVIO.

DIANE. — Si le fait vient à se vérifier, pas un des coupables ne restera chez moi.

OTAVIO. — Vous ferez très-bien; ils ont trompé votre confiance, et troublé votre repos. Mais, bien que j'aie tort, surtout en ce moment, de toucher un sujet qui vous déplaît, je dois vous le dire, madame, c'est votre obstination mal fondée à ne pas vouloir vous remarier, qui est la cause de toutes ces folies : on prend tous les moyens pour vous obliger à aimer.

DIANE. — Savez-vous une chose?

OTAVIO. — Moi, madame, je ne sais rien, si ce n'est que vous avez la réputation d'être aussi difficile que belle. Il en est aussi plus d'un que le comté de Belflor fait soupirer.

(Rentre Fabio.)

FABIO. — Voilà le chapeau; je l'ai trouvé; mais il est bien mauvais.

DIANE. — Voyons. (*Avec dégoût*). Qu'est-ce que tu portes là?

FABIO. — Je ne sais, mais c'est bien celui que le galant a jeté sur la lampe.

DIANE. — Celui-là?

OTAVIO. — Je n'ai rien vu de plus sale.

FABIO. — C'est bien celui-là pourtant.

DIANE. — C'est là ce que tu as trouvé?

FABIO. — Voudrais-je donc tromper madame?

OTAVIO. — Voilà, ma foi, de belles plumes!

FABIO. — Quelque voleur, sans doute.

OTAVIO. — On doit être venu pour voler.

DIANE. — Vous me ferez perdre le sens.

FABIO. — J'affirme qu'il a jeté ce chapeau.

DIANE. — Et ces plumes que j'ai vues, moi, et en si grande quantité, que sont-elles devenues?

FABIO. — Comme il a jeté son chapeau sur la lampe,

elles se seront brûlées, apparemment, en flambant comme des étoupes. Icare ayant voulu s'approcher du soleil, il se brûla les plumes et tomba dans la mer. C'est la même histoire : Icare, c'est le chapeau; le soleil, c'est la lampe qui aura mis le feu aux plumes, et j'ai retrouvé le reste sur l'escalier.

DIANE. — Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Fabio. Tout cela donne beaucoup à réfléchir.

OTAVIO. — Nous avons tout le temps de connaître la vérité.

DIANE. — Comment ferez-vous, Otavio?

OTAVIO. — Allez vous reposer maintenant; demain tout s'éclaircira.

DIANE. — Non, comme je suis Diane, comtesse de Belflor, je ne me coucherai pas que je ne sache ce qui en est. Qu'on appelle toutes mes femmes.

(Sort Fabio.)

OTAVIO. — Cela s'appelle bien employer la nuit.

DIANE. — Comment goûterais-je le repos, quand je songe qu'un homme a osé s'introduire dans ma maison?

OTAVIO. — Il serait plus sage d'aller aux informations, et de faire secrètement des recherches.

DIANE. — Vous êtes, Otavio, d'une prudence admirable, et il y paraît, quand vous proposez de dormir sur un secret.

SCÈNE III

Entrent FABIO, MARCELLE *et* DOROTHÉE, ANARDA.

FABIO. — Je n'amène que vos femmes de chambre; les autres ne sauraient ce qu'on veut d'elles, et d'ailleurs elles dorment d'un profond sommeil. Celles-ci n'étaient pas encore couchées.

ANARDA, *à part.* — C'est la nuit que s'émeut la mer, et que les ondes deviennent furieuses.

FABIO. — Préférez-vous rester seule?

DIANE. — Oui; sortez tous les deux.

FABIO, *à part, à Otavio.* — Le bel examen!

OTAVIO, *de même.* — Elle est folle.

FABIO. — Et elle me soupçonne, je crois.

(Sortent Otavio et Fabio.)

DIANE. — Viens ici un peu, Dorothée.

DOROTHÉE. — Qu'ordonne Votre Seigneurie?

DIANE. — Dis-moi, quels sont les cavaliers que tu vois rôder dans cette rue?

DOROTHÉE. — Le marquis Ricardo, madame, et parfois aussi le comte Pâris.

DIANE. — Réponds franchement à ce que je vais te demander : je t'y engage pour ton bien.

DOROTHÉE. — Je n'ai rien à cacher à madame.

DIANE. — Avec qui les as-tu vus parler?

DOROTHÉE. — Quand je serais sur le bûcher, je ne pourrais dire que je les aie vus parler à qui que ce soit, dans cette maison, excepté à vous.

DIANE. — Ils ne t'ont jamais remis de billet? tu n'as vu entrer ici aucun page?

DOROTHÉE. — Jamais.

DIANE. — Retire-toi par ici.

MARCELLE, *à part, à Anarda.* — C'est une inquisition.

ANARDA, *de même.* — Et de la plus cruelle.

DIANE. — Écoute, Anarda.

ANARDA. — Me voici à vos ordres.

DIANE. — Quel est l'homme...

ANARDA. — Un homme!

DIANE. — Qui est sorti de ce salon? Oh! je connais tes procédés... Qui l'a introduit ici pour me voir? Quelle est celle de vous qui l'écoute?

ANARDA. — Ne nous croyez pas, madame, capables d'une pareille hardiesse. Une de vos femmes, capable d'amener un homme jusqu'ici, pour qu'il pût vous voir! Capable d'une telle trahison envers vous! Non, madame, ne le croyez pas.

DIANE. — Écoute; viens un peu plus à l'écart. Si tu ne cherches pas à me tromper, tu me donnes à penser que c'est pour quelqu'une de mes femmes que cet homme a pénétré jusqu'ici.

ANARDA. — Je vous vois fort irritée, madame, et avec

raison; aussi, laissant de côté toute feinte, vous dirai-je la vérité, nonobstant l'amitié dont je fais profession pour Marcelle. Elle aime quelqu'un et en est aimée! Mais ce quelqu'un, quel est-il? c'est ce que je n'ai jamais su.

DIANE. — Tu as tort de me le cacher. Quand tu as avoué le plus, pourquoi te taire sur le moins?

ANARDA. — C'est me presser beaucoup pour un secret qui n'est pas le mien : vous savez que je suis femme. Qu'il vous suffise d'apprendre que ce cavalier est venu pour Marcelle. Vous pouvez dormir tranquille; c'est pure conversation, et il n'y a pas longtemps que cela a commencé.

DIANE. — Vit-on jamais pareille licence? La belle réputation que je vais avoir, moi, une femme à marier? Par le paradis de feu le comte, mon époux, infâme canaille!...

ANARDA. — Modérez-vous, madame, et permettez-moi un seul mot. Il n'est pas étranger à la maison, l'homme qui vient voir Marcelle, et pour arriver jusqu'à elle, il n'a pas à redouter de grands périls.

DIANE. — C'est donc un homme à moi?

ANARDA. — Oui, madame.

DIANE. — Qui donc?

ANARDA. — Théodore.

DIANE. — Mon secrétaire?

ANARDA. — Je sais seulement qu'ils se sont parlé; j'ignore le reste.

DIANE. — Passe de ce côté.

ANARDA. — Montrez ici toute votre sagesse.

DIANE, *à part*. — Je suis plus tranquille, maintenant que je sais qu'on ne venait pas pour moi. (*Haut*). Marcelle!...

MARCELLE. — Madame!...

DIANE. — Écoute.

MARCELLE. — Qu'ordonnez-vous? (*A part.*) Je suis toute tremblante.

DIANE. — Est-ce bien toi, Marcelle? toi à qui je confiais mon honneur, mes sentiments?

MARCELLE. — Qu'a-t-on pu vous dire de moi? En quoi ai-je manqué à la loyauté que vous méritez et que je professe?

DIANE. — De la loyauté, toi?

MARCELLE. — Quelle est donc mon offense?

DIANE. — N'est-ce pas m'offenser que, dans ma maison, à deux pas de mon appartement, un homme vienne te parler?

MARCELLE. — Théodore est si benêt, que partout où il me rencontre, il m'adresse des compliments à la douzaine.

DIANE. — A la douzaine? c'est charmant, en vérité! et bénis le ciel qui a fait une année où les douceurs se vendent à la douzaine.

MARCELLE. — Je veux dire, madame, que soit qu'il entre, soit qu'il sorte, sa bouche me traduit à l'instant les sentiments de son cœur.

DIANE. — Traduit ses sentiments?... Voilà une expression nouvelle? Et que te dit-il?

MARCELLE. — Je ne crois pas qu'il m'en souvienne.

DIANE. — Cherche bien.

MARCELLE. — Tantôt il me dit : « Ces beaux yeux me font mourir! » tantôt : « C'est par ces beaux yeux que je vis : la nuit dernière, je n'ai pu dormir en songeant à votre beauté. » Une fois il m'a demandé un seul de mes cheveux pour servir de chaîne à ses pensées et contenir ses désirs. Mais pourquoi m'obliger à dire tous ces enfantillages?

DIANE. — Du moins, j'aime à le croire, n'en es-tu pas fâchée?

MARCELLE. — Pas trop; je sais d'ailleurs que Théodore n'a que des vues honnêtes et que ces amours n'ont pas d'autre but que le mariage.

DIANE. — On ne saurait blâmer l'amour qui a pour but le mariage. Veux-tu que je m'occupe de cela?

MARCELLE. — Ah! madame, je serais trop heureuse! Et maintenant que je vois tant de douceur dans votre colère, tant de noblesse dans votre cœur, je vous avoue que je l'adore; car il n'y a pas dans toute la ville un garçon plus sage, plus discret, plus habile, plus spirituel et plus amoureux.

DIANE. — J'ai pu apprécier son mérite dans les fonctions qu'il remplit auprès de moi.

MARCELLE. — Il y a bien de la différence entre une lettre que vous adressez à quelqu'un du haut de vos titres et ces doux propos d'amour qu'il m'écrit avec l'abandon du cœur, dans un style tendre et passionné...

DIANE. — Marcelle, je suis résolue à vous marier quand sera venu le moment convenable; je ne puis cependant oublier qui je suis, ni ce que je dois au nom que je porte, et dès lors, il ne faut pas que ces entretiens continuent dans ma maison. (*A part.*) J'étouffe de colère. (*Haut.*) Puisque cet amour n'est plus un secret, tu auras désormais à te montrer plus discrète. Quand l'occasion sera venue, je vous promets mon concours à tous deux. Théodore est un garçon d'esprit, qui a été élevé dans la maison. Quant à toi, Marcelle, tu connais la nature de mes sentiments pour toi, et je n'oublie pas que tu appartiens à ma famille.

MARCELLE. — A vos pieds se met votre créature.

DIANE. — Va.

MARCELLE. — Et je les baise mille fois.

DIANE. — Qu'on me laisse seule.

ANARDA, *à part, à Marcelle.* — Qu'y a-t-il eu?

MARCELLE. — De la colère à mon profit.

DOROTHÉE. — Elle connaît ton secret?

MARCELLE. — Oui, en approuvant mon amour.

(Marcelle, Anarda et Dorothée font trois révérences à la comtesse et se retirent.)

DIANE, *seule.* — Mille fois j'ai remarqué la figure, la grâce et l'esprit de Théodore, et s'il était moins inférieur à mon rang, j'aurais aimé sa distinction et son talent. — L'amour est la loi commune de la nature, mais je mets au-dessus le trésor de mon honneur. J'ai le respect de ce que je suis, et la seule pensée m'en paraît une honte. — La jalousie, je le sais, sera mon partage; et, en effet, si elle naît du bonheur d'une autre, je n'ai que trop de quoi m'affliger. — O Théodore, que ne peux-tu t'élever

pour t'égaler à moi, ou que ne puis-je m'abaisser pour devenir ton égale[1]!

(Elle sort.)

SCÈNE IV

THÉODORE, TRISTAN.

THÉODORE. — Je n'ai pu reposer un moment.

TRISTAN. — Je le crois bien, car vous êtes perdu si la vérité se découvre. Je vous disais bien d'attendre que la comtesse fût couchée, mais vous n'avez pas voulu.

THÉODORE. — Qui sait commander à son amour?

TRISTAN. — Vous tirez sans viser.

THÉODORE. — C'est la méthode des habiles.

TRISTAN. — Si vous l'aviez été, vous auriez su mesurer le danger.

THÉODORE. — M'aura-t-elle reconnu?

TRISTAN. — Oui et non; elle n'aura pas su qui vous étiez, mais peut-être le soupçonne-t-elle.

THÉODORE. — Quand Fabius s'est mis à ma poursuite dans l'escalier, je ne l'ai pas tué par miracle.

TRISTAN. — Avec quelle adresse j'ai éteint la lampe avec mon chapeau!

THÉODORE. — L'obscurité l'a arrêté à propos; s'il avait voulu passer plus avant, je l'en aurais empêché.

TRISTAN. — Je dis en courant à la lampe : « Tu diras que nous ne sommes pas de la maison. » Elle me répondit : « Tu en as menti. » Sur quoi, furieux, je tirai... mon chapeau que je lui jetai. Dois-je me formaliser?

THÉODORE, *rêveur.* — Ce jour va décider de moi.

TRISTAN. — Vous autres amoureux, vous dites toujours cela, même dans les plus petites circonstances.

THÉODORE. — Eh! mon cher Tristan, que veux-tu que je fasse dans un péril si pressant?

TRISTAN. — Renoncer à Marcelle; car la comtesse est

1. Sonnet.

femme, et si elle apprend la vérité, il n'est pas de protection qui puisse vous maintenir chez elle.

THÉODORE. — Pas d'autre remède que l'oubli?

TRISTAN. — Je vais vous enseigner la manière de se guérir du mal d'amour.

THÉODORE. — Ne vas-tu pas commencer tes folies?

TRISTAN. — La méthode vient à bout de tout. Écoutez donc, je vous prie, quand je vous montre si facile chemin. Premièrement, vous devez prendre la ferme résolution d'oublier, et ne pas même penser que vous puissiez recommencer à aimer votre belle; car s'il vous reste au cœur une lueur d'espoir, il n'y a pas moyen de perdre le souvenir : là où reste le souvenir, le changement n'est pas possible. Pourquoi pensez-vous qu'il soit si malaisé à un homme d'oublier une femme? C'est qu'il se berce de l'idée d'un retour prochain. Prenez une forte résolution en vous-même, et aussitôt vous échappez à l'empire de l'imagination. N'avez-vous pas vu, pour une horloge, que quand la corde est à bout, les roues aussitôt s'arrêtent immobiles? Eh bien, il en est de même en amour quand on est à bout d'espérance?

THÉODORE. — Et la mémoire? n'accourt-elle pas aussitôt, faisant mille diligences, pour réveiller le sentiment et l'exhorter à ne pas renoncer au bonheur?

TRISTAN. — La mémoire, il est vrai, est un ennemi qui vit accroché à l'entendement, comme dit la chanson de je ne sais plus quel poëte; mais, pour le vaincre, c'est un grand point d'avoir mis de côté l'imagination.

THÉODORE. — Comment cela?

TRISTAN. — En pensant aux défauts et en ne songeant pas aux grâces de votre maîtresse. Pour oublier, les habiles pèsent sur les défauts et courent sur les grâces. Ne vous la représentez pas, paraissant au balcon, avec cette taille charmante que relèvent encore ses atours, et montée sur ses patins. Tout cela est affaire d'architecture. Rappelez-vous ce mot d'un sage : l'art du tailleur est la moitié de la beauté. Savez-vous comme il faut vous figurer votre maîtresse? Comme un pauvre flagellant que l'on mène panser; oui, monsieur, et non pas parée de ces rui-

neux corps de jupes. Penser aux défauts, je le répète, voilà le grand remède. A table, vous n'avez qu'à vous souvenir d'un objet qui a excité votre dégoût, et aussitôt votre appétit s'en va pour quinze jours; eh bien, monsieur, que votre mémoire vous apporte surtout les imperfections de Marcelle, et votre amour s'en ira de même[1].

THÉODORE. — Quel chirurgien grossier! quelle cure pitoyable! mais enfin, le remède est digne de ta rustique main. Tu n'es qu'un charlatan, mon pauvre Tristan, et l'on voit que tu n'as pas étudié. Ce n'est pas ainsi que je me représente les femmes : elles sont à mes yeux comme un pur et transparent cristal...

TRISTAN. — Dont elles ont la fragilité; oui, sous ce rapport, vous avez parfaitement raison. Mais, puisque vous ne voulez pas songer à des défauts, je puis au moins vous indiquer comment j'ai trouvé, moi, le moyen d'oublier. Tel que vous me voyez, je suis devenu amoureux une fois d'un certain sac à mensonges qui comptait dix fois cinq printemps, et entre autres aimables qualités, elle avait un ventre qui, sans autre addition, aurait pu contenir tous les dossiers d'une étude de notaire; oui, sans exagérer, les Grecs s'y seraient trouvés plus à l'aise que dans le cheval de Troie. N'avez-vous pas entendu parler de ce noyer qui contenait dans sa cavité un laboureur, sa femme, ses enfants et où il restait encore de la place? Eh bien! ce ventre énorme aurait logé aussi un tisserand et son métier. Je me décidai à l'oublier, ayant certes mes raisons pour cela, et soudain la mémoire de m'apporter mille images tirées de la rose et du jasmin, du marbre et de l'ivoire, de l'argent, de la neige, sans oublier ce coquin de jupon, source de mon martyre. Mais j'employai un plus sage moyen, et en homme d'esprit, je m'appliquai à me représenter constamment les objets qui lui ressemblaient le plus : les paniers des fruitières, les vieilles malles, les bahuts, les paillasses, les sacs à lettres des courriers, si bien que mon amour et mes espérances se chan-

1. Tristan semble commenter ici le fameux passage de Lucrèce, *De Natura rerum*, lib. IV, v. 1142.

gèrent en dédain, et que finalement j'oubliai complétement ma maîtresse. Dieu sait pourtant le volume qu'elle tenait.

THÉODORE. — Tout est grâces dans la personne de Marcelle; on ne saurait y trouver de défauts. Je ne puis donc espérer de l'oublier.

TRISTAN. — Eh bien! poursuivez cette folle entreprise, et attendez-vous à votre disgrâce.

THÉODORE. — Oui, en elle tout est grâces. Que faire, mon Dieu?

TRISTAN. — Y penser si bien que vous perdiez les bonnes grâces de la comtesse.

SCÈNE V

Entre LA COMTESSE DIANE.

DIANE. — Théodore!

THÉODORE, *à part.* — C'est elle-même.

DIANE. — Écoute.

THÉODORE. — Votre créature attend.

TRISTAN, *à part.* — Si elle vient pour connaître la vérité, nous sommes trois qui décampons en même temps.

DIANE. — Une de mes amies qui se défie d'elle-même m'a priée de lui écrire le billet que voici. L'amitié que j'ai pour elle m'y oblige; mais n'entendant rien aux choses d'amour, je viens te l'apporter, Théodore, persuadée que tu y réussiras mieux que moi. Tiens, lis.

THÉODORE. — Si vous avez mis la main à ce billet, madame, il doit être parfait, et prétendre faire mieux serait à moi bien téméraire. Je n'ai pas besoin de le voir, et vous pouvez l'envoyer à cette dame tel qu'il est.

DIANE. — Lis donc, te dis-je.

THÉODORE. — Votre défiance m'étonne; j'aurai donc à apprendre un style que j'ignore, n'ayant jamais traité d'amour.

DIANE. — Jamais, jamais?

THÉODORE. — La conscience de mes défauts m'en a empêché. Je suis on ne peut plus timide.

DIANE. — Et cela s'aperçoit de reste, car tu ne te laisses pas même voir, n'allant qu'embossé dans ton manteau.

THÉODORE. — Moi, madame? Quand? Comment?

DIANE. — On m'a dit qu'étant sorti cette nuit par hasard, le majordome t'a vu le manteau sur les yeux.

TRISTAN. — Quelque plaisanterie sans doute. Nous n'en faisons pas d'autres avec Fabio.

DIANE. — Lis donc, alors.

TRISTAN. — C'est que je m'imagine, madame, qu'il y a peut-être des gens dont j'excite l'envie.

DIANE. — La jalousie, plus probablement. Mais lis.

TRISTAN. — Voyons un effet de ce miraculeux génie. (*Lisant*). « Aimer parce que l'on voit aimer s'appelle de l'envie, mais être jaloux avant d'aimer est un effet merveilleux de l'amour auquel on n'avait pas cru jusqu'à présent.

« De la jalousie est né mon amour. Je souffre de ce qu'étant la plus belle, je n'aie pu obtenir cette tendresse que j'envie à une autre plus heureuse.

« J'ai de la défiance sans motif et de la jalousie sans amour; je souffre pourtant, et je vois bien que je dois aimer si je désire qu'on m'aime.

« Je ne cède ni ne me défends, je veux me taire et être comprise : et m'entende qui pourra; pour moi, je me comprends[1]. »

DIANE. — Eh bien?

THÉODORE. — Je dis que si telle est en effet la situation de l'écrivain, on ne saurait mieux dire. Mais je ne comprends pas bien, je l'avoue, comment l'amour peut naître de la jalousie, quand c'est de lui qu'ordinairement elle procède.

DIANE. — Cette dame, à ce que je soupçonne, voyait ce jeune homme avec plaisir, mais sans attachement : et quand elle a vu son cœur occupé ailleurs, alors la jalousie a éveillé l'amour et les désirs dans le sien. La chose te paraît-elle possible?

THÉODORE. — Je le crois. Mais cette jalousie, madame,

1. Sonnet.

a eu elle-même un motif, et ce motif était l'amour : car la cause ne saurait naître de l'effet; c'est toujours l'effet qui naît de la cause.

DIANE. — Je l'ignore. Tout ce que je sais, Théodore, c'est que cette dame n'avait jamais éprouvé pour ce cavalier qu'une pure bienveillance; mais quand elle l'a vu amoureux d'une autre, aussitôt mille désirs indiscrets, ont assailli son honneur, et ont dépouillé son âme de l'honnête discrétion dans laquelle elle voulait vivre.

THÉODORE. — Le billet que vous avez écrit est charmant, et je ne saurais rien faire de mieux.

DIANE. — Essaye toujours.

THÉODORE. — Je n'oserais.

DIANE. — Essaye, je t'en prie.

THÉODORE. — Votre Seigneurie veut absolument mettre mon ignorance à l'épreuve.

DIANE. — J'attends ici; reviens au plutôt.

THÉODORE. — J'obéis donc.

(Théodore entre dans un cabinet voisin.)

LA COMTESSE, *à Tristan qui s'est tenu à l'écart.* — Écoute un peu, Tristan.

TRISTAN. — Je viens recevoir les ordres de Votre Seigneurie, non sans quelque embarras sur l'état de mes chausses. Mon maître, qui est votre secrétaire, est beaucoup sorti ces jours-ci, et un cavalier a tort de ne pas bien soigner la tenue de son laquais, qui est l'étoile avant-courrière et le miroir de lui-même. Si le maître monte à cheval, un homme d'esprit comparait le laquais à un escalier, car, disait-il, de la personne du laquais on monte au visage du maître. .....Il est probable que Théodore ne peut pas mieux faire.

DIANE. — Est-ce qu'il joue?

TRISTAN. — Plût au ciel! car un joueur trouve toujours le moyen de se procurer de l'argent. Jadis les rois avaient coutume d'apprendre un métier, afin de pouvoir gagner leur vie, s'ils venaient à perdre leur royaume [1]. Heureux

1. C'est peut-être une allusion à Denis le Jeune, tyran de Syracuse, qui fut, dit-on, maître d'école à Corinthe.

ceux qui dès l'enfance apprirent à jouer! Êtes-vous dans le besoin? le jeu est un noble exercice où l'on gagne sans beaucoup de peine de quoi vivre. Qu'un grand peintre, par un effort de génie, réussisse à faire une image vivante, le premier imbécile venu dira en la voyant : cela vaut bien dix écus. Un joueur n'a qu'à dire, dans un coup de dés : « Je tiens, » et il aura placé son argent à cent pour cent.

DIANE. — Ainsi, Théodore ne joue pas?

TRISTAN. — Il est si méfiant.

DIANE. — Alors il a donc quelque amour.

TRISTAN. — De l'amour, lui? Quelle plaisanterie! c'est un glaçon.

DIANE. — Comment? un jeune homme de sa tournure. aimable, spirituel, n'aurait pas quelque honnête inclination?

TRISTAN. — La paille et l'avoine, voilà mes affaires, et non pas galanteries et billets doux; son service le retient ici le jour, et je suppose qu'il a assez à faire.

DIANE. — Mais, ne sort-il jamais la nuit?

TRISTAN. — Je n'en sais rien, je ne l'accompagne pas; j'ai une côte brisée.

DIANE. — Par quel accident?

TRISTAN. — Je vous répondrai comme les mal mariées, quand on leur demande d'où viennent les meurtrissures que leur a faites au visage le poing d'un mari jaloux : J'ai roulé dans l'escalier.

DIANE. — Tu as roulé?

TRISTAN. — Du haut en bas; mes côtes ont compté toutes les marches.

DIANE. — C'est ta faute, Tristan, pourquoi éteignais-tu la lampe avec ton chapeau?

TRISTAN, *à part*. — Ouf!... nous sommes pris! Toute l'histoire est connue.

DIANE. — Tu ne me réponds pas?

TRISTAN. — Je cherchais l'époque... mais, m'y voilà. C'était hier au soir. Il y avait des chauves-souris qui voltigeaient dans la maison; moi, je leur donnai la chasse avec mon chapeau, et l'une d'elles s'étant approchée de la lampe, moi je la vise avec mon chapeau, je tire, et si bien

que, les deux pieds me manquant à la fois, j'ai descendu en roulant toutes les marches.

DIANE. — Tout cela est fort bien imaginé. — Mais à ce propos je t'apprendrai que j'ai lu dans un livre de secrets, que le sang de chauve-souris est bon pour faire tomber les cheveux. Il faudra que je fasse tirer le sang de celles-là pour enlever les cheveux à l'occasion.

TRISTAN, *à part.* — Vive Dieu! cela sent le roussi! Pourvu qu'on ne m'envoie pas chasser les chauve-souris aux galères...

DIANE, *à part.* — Mille pensées me troublent et m'agitent.

SCÈNE VI

Entrent FABIO, *et ensuite* LE MARQUIS RICARDO *et* CELIO.

FABIO. — J'ai l'honneur de vous annoncer le marquis Ricardo.

DIANE. — Préparez vite des siéges.

(Entrent Ricardo et Celio. Fabio et Tristan se retirent.)

RICARDO. — Poussé par l'inquiétude qui naît dans un cœur qui se propose un but capable d'aplanir les plus grandes difficultés, je viens, belle Diane, vous offrir mes hommages et solliciter moi-même en ma faveur; bien que je puisse être accusé d'une excessive ambition par quelqu'un de mes rivaux qui, lui-même, aura plus de vanité que d'amour. — Je ne demande pas comment vous vous portez; je vous vois belle et charmante, et chez vous, madame, le mot beauté est synonyme de santé; en présence de tant d'éclat et de grâces, je n'aurai donc pas la maladresse de vous questionner à cet égard. — Mais, si cela m'était permis, c'est de vous que je demanderais à connaître en quel état je suis.

DIANE. — Que Votre Seigneurie qualifie de beauté ce qu'en Italie on nomme *gagliardia*, c'est une courtoisie digne de votre haute éducation. Quant à me demander comment vous êtes, marquis, je ne pense pas que je sois l'arbitre de votre sort autant que vous le dites.

RICARDO. — Qui connaît l'honnêteté de mes sentiments et de mes vœux devrait m'accorder cette faveur. Je vois vos parents incliner à ce qu'il soit donné suite aux premières ouvertures. Il ne manque, madame, que votre consentement, duquel dépendent mes espérances. Si au lieu des États dont je viens d'hériter et qui me rendent votre égal, j'avais en mon pouvoir toute la terre, du couchant à l'aurore; si j'étais maître de tout l'or qu'elle renferme dans ses entrailles, et que je possédasse en outre ces larmes glacées que pleure le ciel et ces diamants qui ont fait ouvrir sur la mer un chemin nouveau vers l'Orient[1], je les mettrais à vos pieds. Il y a plus encore : pour vous plaire, sur un signe de vous, j'irais sans hésiter jusqu'aux extrémités de ce globe, jusqu'aux dernières limites qu'ait atteintes l'audace humaine.

DIANE. — Je crois, seigneur marquis, à la sincérité de votre amour, et tenant compte de votre haute noblesse, je donnerai suite à la négociation; mais je ne voudrais pas fâcher le comte Frédéric.

RICARDO. — Je sais quelle est son adresse dans l'intrigue, et, de ce côté-là, je reconnais sa supériorité; mais j'espère en votre justice pour l'empêcher de me nuire.

(Entre Théodore.)

THÉODORE. — Vos ordres sont exécutés, madame.

RICARDO. — Si Votre Seigneurie est occupée, je ne voudrais pas lui dérober son temps.

DIANE. — Ce n'est rien d'important; j'avais à écrire... à Rome.

RICARDO. — Rien n'est plus importun qu'une longue visite un jour de courrier.

DIANE. — Vous êtes d'une discrétion admirable.

RICARDO. — Je désire vous plaire. — (*Bas, à part.*) Qu'en dis-tu, Celio?

CELIO. — Je voudrais qu'un amour tel que le vôtre fût récompensé comme il le mérite.

(Ils se retirent.)

1. La route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance.

SCÈNE VII

DIANE, THÉODORE.

DIANE. — Est-ce fait?

THÉODORE. — J'ai essayé, mais sans beaucoup d'espoir d'avoir réussi. Vous l'aviez ordonné, j'ai obéi.

DIANE. — Voyons.

THÉODORE. — Lisez.

DIANE, *lisant*. — « Aimer parce que l'on voit aimer ne serait que de l'envie, si déjà l'on n'aimait avant d'avoir vu aimer; car celle qui, avant d'aimer, ne serait pas disposée à l'amour, n'aimerait pas par cela seul qu'elle verrait aimer.

« L'amour qui voit en possession d'autrui ce qu'il désire se décèle aisément; car, de même qu'une vive émotion fait monter les couleurs au visage, ainsi la langue se fait l'interprète de ce qui agite notre cœur.

« Je n'en dis pas davantage et me défends d'être heureux; car si je me trompais, ce serait offenser la grandeur du sein de la bassesse.

« Je ne parle que de ce que je comprends, et je ne veux point entendre ce que je ne mérite pas, de peur de donner à entendre que je crois le mériter (1). »

DIANE. — Tu as fort bien gardé les convenances.

THÉODORE. — Vous vous moquez.

DIANE. — Plût au ciel!

THÉODORE. — Que dites-vous?

DIANE. — Que ton billet, Théodore, est le meilleur.

THÉODORE. — J'en suis fâché; car c'est un motif plus que suffisant de déplaire qu'un grand vienne à s'apercevoir que son serviteur en sait plus que lui. On raconte d'un certain roi qu'il dit un jour à l'un de ses plus privés courtisans : « J'ai à faire une dépêche assez difficile, et je ne suis pas content de mon projet; écrivez-en un autre, et je choisirai. » Le seigneur fit un autre projet et ce fut le meilleur. Voyant que le roi le déclarait préférable, il

1. Réponse au sonnet de Diane.

rentra chez lui, et dit à l'aîné de trois fils qu'il avait : « Quittons sans retard le royaume, car je cours le plus grand péril. » Le jeune homme, très-ému, lui en demanda naïvement la cause. « C'est, lui répondit le père, que le roi s'est aperçu que j'en sais plus que lui. » — Je ne voudrais pas, madame, qu'un pareil malheur me fût arrivé.

DIANE. — Rassure-toi, Théodore; si je dis que ton billet est meilleur que le mien, c'est parce qu'il entre mieux dans la pensée que j'ai voulu exprimer. N'imagine pas, d'ailleurs, que si ta plume m'agrée, je perde pour cela la confiance que j'ai en la valeur de la mienne. Toutefois, je suis femme, en cette qualité sujette à l'erreur, et parfois assez peu raisonnable, comme on ne le voit que trop. Tu crains, disais-tu, d'offenser la grandeur du sein de ta bassesse. Si tu aimes, tu te trompes; car il n'en est pas ainsi en amour, et l'on n'est jamais blessé de ce qu'un inférieur vous aime. Une seule chose peut offenser, c'est le dédain.

THÉODORE. — C'est en effet ce que nous dit la nature. Rappelez-vous toutefois l'histoire de Phaéton et d'Icare. Le premier fut précipité de son char doré sur une montagne escarpée; le second vit fondre ses ailes de cire pour s'être trop approché du soleil.

DIANE. — Le soleil n'eût pas agi de la sorte si le soleil eût été femme. Si jamais tes vœux s'adressent à une dame d'un rang élevé, rends-lui des soins et prends confiance, car l'amour est surtout une affaire de persévérance, et nos cœurs ne sont pas de pierre! — J'emporte ce billet; je veux le relire à loisir.

THÉODORE. — Il est plein de fautes.

DIANE. — Je n'y en trouve point.

THÉODORE. — Vous honorez ma bonne volonté. — J'ai là le vôtre.

DIANE. — Eh bien! garde-le... Mais non, il vaudrait mieux le déchirer.

THÉODORE. — Le déchirer?

DIANE. — Oui. La perte ne serait pas grande, et l'on perd quelquefois des choses de plus de valeur.

(Elle sort.)

THÉODORE, *seul.* — Elle s'éloigne!... Qui eût jamais cru qu'une femme si noble et si sage osât donner aussi brusquement à connaître son amour?... Mais il peut se faire aussi que je m'abuse. Cependant, elle ne m'a jamais dit, du plus loin qu'il m'en souvienne : « La perte ne serait pas grande, et l'on perd quelquefois des choses de plus de valeur. » De plus de valeur... cela s'accorde bien avec la personne qui disait... Mais tout cela n'est que discours et badinages de femme... Eh non!... la comtesse est si réservée, si sérieuse, que rien ne serait moins d'accord avec le caractère dont elle se pique. Quand les plus grands seigneurs de Naples sont à ses pieds, comment pourrais-je devenir son esclave? M'est avis que je cours un sérieux danger. Elle sait que je rends des soins à Marcelle; de là le piége qu'elle m'a tendu et où je suis tombé... Mais non; mes craintes sont vaines : on ne rougit pas quand on veut rire. Et ce mot qu'accompagnaient toutes les timidités de la pudeur : « On perd quelquefois des choses de plus de valeur. » Comme la rose se colore et s'entr'ouvre aux pleurs de l'aurore, ainsi et plus belle encore, les joues empourprées des teintes du carmin, elle fixait sur moi ses regards... Ce que je vois, ce que j'entends, ou je suis fou, ou c'est bien peu de chose si le jeu est sérieux, ou c'est trop pour un badinage... Mais, tout beau! ma pensée; ne va pas t'égarer sur les pas de la grandeur... Je pourrais dire sans mentir sur les pas de la beauté, car Diane est bien belle, et son esprit n'est pas inférieur à ses charmes.

SCÈNE VIII

MARCELLE, THÉODORE.

MARCELLE. — Puis-je vous parler?

THÉODORE. — L'occasion est si belle qu'elle rend tout possible, et pour toi, chère Marcelle, je braverais même la mort.

MARCELLE. — Et pour te voir, pour te parler, je perdrais, moi, mille fois la vie. J'attendais le jour comme

l'oiseau laissé seul dans son nid, et quand j'ai vu à l'aube naissante que l'Aurore s'apprêtait à réveiller Apollon, je me suis dit : Moi aussi, je vais voir mon soleil. — Il s'est passé bien des choses; la comtesse n'a pas voulu se coucher avant d'avoir éclairci ses soupçons, et mes compagnes, jalouses de mon bonheur, lui ont perfidement dévoilé mon secret; car, entre personnes qui servent dans la même maison, si vous voyez des semblants d'amitié, n'y croyez point, c'est une amitié feinte. Enfin, elle sait tout. Diane est aussi la lune dont la lumière importune toujours les amants : elle s'est levée et a vu nos secrets. Mais j'espère, Théodore, que ce sera pour notre bien. Elle sait la pureté de vos intentions et que vous n'aspirez qu'au mariage. J'ai fait plus, je lui ai dit ma tendresse pour vous; je lui ai peint vos qualités, vos agréments, votre esprit, et alors je l'ai vue, malgré sa grandeur, émue, compatissante. Elle m'a paru charmée de t'avoir fait l'objet de mon choix, et elle m'a donné sa parole de nous marier sous peu. Et moi qui pensais qu'elle allait se fâcher, renverser la maison, nous chasser tous deux et infliger un châtiment aux autres! Mais son sang est aussi généreux qu'illustre, et avec son esprit vraiment supérieur, elle a compris tous tes mérites. Le proverbe a bien raison : Heureux, mille fois heureux qui est au service d'un bon maître!

THÉODORE. — Quoi! elle a promis de nous marier?

MARCELLE. — Pourquoi s'étonner qu'elle veuille protéger son noble sang?

THÉODORE, *à part* — J'ai été dupe de mon ignorance. Quelle simplicité d'avoir cru que c'était à moi que songeait la comtesse! Je suis humilié d'avoir imaginé qu'elle pouvait m'aimer. Pour un oiseau de si haut vol, je suis une trop humble proie.

MARCELLE. — Qu'est-ce que tu bredouilles entre tes dents?

THÉODORE. — La comtesse m'a parlé à moi aussi; mais je n'ai pas compris d'après ses paroles qu'elle sût que ce fût moi qui suis sorti la nuit dernière de son appartement, embossé dans mon manteau.

MARCELLE. — C'est un habile procédé de sa part pour n'être pas obligée de nous punir de nos entrevues autrement que par le mariage. Le châtiment le plus doux pour deux cœurs qui s'aiment, c'est de les faire s'épouser.

THÉODORE. — Tu as raison; c'est aussi le remède le plus décent.

MARCELLE. — Tu acceptes donc?

THÉODORE. — Et de grand cœur.

MARCELLE. — Prouve-le.

THÉODORE. — Avec mes bras, qui sont les traits et paraphe de la plume de l'amour. En matière de tendresse, il n'y a pas de signature meilleure qu'un embrassement.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE IX

Entre DIANE.

DIANE. — Vous avez bien profité de mes conseils, et je me tiens maintenant pour satisfaite; car, quand on donne un avis, on est heureux de le voir suivi. Continuez, ne vous dérangez pas.

THÉODORE. — Je disais à Marcelle, madame, qu'en sortant hier au soir de votre appartement, j'ai eu tant de chagrin de voir que Votre Seigneurie avait pu imputer à offense le projet que j'ai de m'unir à elle, que j'en ai pensé mourir; mais quand j'ai appris que vous faisiez paraître, en consentant à notre union, la sensibilité et la grandeur de votre âme, je l'ai embrassée de joie. Si je voulais mentir, il me serait facile de trouver un détour; mais j'ai toujours pensé qu'avec une personne sensée, le plus sûr est de dire la vérité.

DIANE. — Théodore, vous mériteriez d'être puni de votre déloyauté à manquer de respect à ma maison, et la générosité dont j'ai usé hier envers vous deux ne devait vous inspirer que plus de retenue. Quand l'amour passe certaines bornes, il n'est pas de privilége qui le préserve du châtiment. Jusques à votre mariage avec Marcelle, il

est plus convenable que celle-ci soit enfermée. Je ne veux pas que mes autres femmes soient témoins de vos entrevues, et que toutes s'autorisent de votre exemple pour se faire marier. — Dorothée! ah! Dorothée!

(Entre Dorothée.)

DOROTHÉE. — Madame...

DIANE. — Prends cette clef... c'est celle de ma chambre, et enfermes-y Marcelle; j'aurai, ces jours-ci, à l'y faire travailler. — Ne va pas croire que je sois fâchée contre elle.

DOROTHÉE, *à part, à Marcelle.* — Qu'est-ce que cela signifie?

MARCELLE. — La puissance de la tyrannie et une étoile malheureuse. Elle m'enferme à cause de Théodore.

DOROTHÉE. — Ta prison ne sera pas bien dure, l'amour tient une clef qui sait ouvrir toutes les portes.

(Elles sortent.)

SCÈNE X

DIANE, THÉODORE.

DIANE. — Ainsi, Théodore, tu es résolu à te marier?

THÉODORE. — Je ne voudrais rien qui pût vous déplaire, et, croyez-moi, mon offense n'est pas aussi grande qu'on vous l'a dit. Vous savez que l'on peint l'envie avec une langue de vipère, et si Ovide y eût mieux songé, il ne l'eût pas représentée habitant les montagnes désertes, mais dans les palais des grands. C'est là vraiment qu'elle habite et règne.

DIANE. — Mais n'est-il pas certain que tu aimes Marcelle?

THÉODORE. — Elle n'est pas absolument nécessaire à mon bonheur.

DIANE. — Cependant elle m'a dit que tu en perds la tête.

THÉODORE. — Ma tête est si peu de chose! la perte n'en serait pas grande. Marcelle mérite assurément ces soins,

ces galanteries de ma part; mais que Votre Seigneurie en soit persuadée, il n'y a pas eu autant qu'on le lui a dit.

DIANE. — Comment? ne lui as-tu pas adressé des déclarations en termes tels qu'ils auraient pu toucher une femme d'un plus haut rang?

THÉODORE. — Les paroles coûtent si peu!

DIANE. — Que lui disais-tu? je veux le savoir. Apprends-moi, Théodore, le style de vos requêtes d'amour.

THÉODORE. — Vous le dirai-je? On flatte, on supplie, on entoure de mille mensonges une seule vérité... et encore cette vérité n'y est-elle pas toujours.

DIANE. — Fort bien; mais en quels termes?

THÉODORE. — Votre Seigneurie me presse beaucoup... Par exemple : « Ces yeux, ces yeux charmants sont la lumière qui m'éclaire... Quand je contemple le corail et les perles de cette bouche céleste... »

DIANE. — Céleste, dis-tu?

THÉODORE. — Oui, madame, ces expressions et d'autres semblables sont l'A B C des amoureux.

DIANE. — Tu n'as pas bon goût, Théodore. Ne sois pas dès lors étonné si je perds la bonne opinion que j'avais de toi. Je vois Marcelle de plus près que toi, et je puis t'affirmer qu'elle a plus de défauts que de grâces. En outre, elle n'est pas propre, et je suis souvent obligée de la gronder à ce propos. Je pourrais te dire encore autre chose, mais je ne veux pas te faire perdre tes illusions... Laissons là et ses défauts et ses grâces. Aime-la, épouse-la et soyez heureux. Mais puisque tu fais profession d'amour, Théodore (et puisses-tu ainsi posséder bientôt ta Marcelle), donne-moi un conseil pour cette amie dont je t'ai parlé, et qui depuis longtemps est tourmentée de l'amour qu'elle éprouve pour un homme de condition inférieure. Si elle se déclare, elle se manque à elle-même; si elle se tait, elle meurt de jalousie; car ce jeune homme, qui ne se doute pas de cet amour, quoique d'ailleurs spirituel, est timide et craintif avec elle.

THÉODORE. — Moi, madame? Je n'entends rien à l'amour, et je ne sais en vérité quel conseil vous donner.

DIANE. — Rappelle-toi ce que tu dis à Marcelle. Ne lui

adresses-tu pas des paroles d'amour? — Oh! si ces murs pouvaient parler!...

THÉODORE. — Ces murs n'auraient rien à dire.

DIANE. — Eh! voilà que tu rougis; ce que ta bouche nie, ces couleurs subites l'avouent.

THÉODORE. — Si elle vous a conté quelque chose, c'est mal. Je ne sais de quoi elle pourrait se plaindre. Une fois, je lui ai pris la main, et encore ne l'ai-je pas longtemps gardée.

DIANE. — Oui, mais il y a des mains qui sont comme la patène de l'Église; on ne les quitte qu'après les avoir baisées.

THÉODORE. — Marcelle est bien simple, vraiment. Une fois, il est vrai, j'ai osé, mais en tremblant, rafraîchir mes lèvres sur la neige et le lis.

DIANE. — La neige et le lis! Je suis bien aise de connaître un tel remède contre l'inflammation des lèvres. Mais revenons. Que me conseilles-tu?

THÉODORE. — Si cette dame désire un homme si inférieur à elle, et que cet amour imprime une telle tache à son honneur, qu'elle se déguise, et que par cet artifice qui la préserve d'être reconnue, elle satisfasse sa passion.

DIANE. — Reste le danger d'être devinée... Ne pourrait-on pas le tuer!

THÉODORE. — Marc-Aurèle, dit-on, pour ôter tout souci à l'impératrice Faustine, fit périr ainsi un gladiateur. Mais il faut laisser de tels actes aux païens.

DIANE. — Alors il y eut une Faustine, mais il y avait aussi des Lucrèces, et l'on n'en voit plus aujourd'hui. Tu pourras m'écrire quelque chose là-dessus. (*Elle glisse.*) Ah! mon Dieu! je suis tombée! Eh bien, qu'attends-tu? Approche, donne-moi la main.

THÉODORE. — Je n'osais par respect vous l'offrir.

DIANE. — Quelle impolitesse! Me la donner avec le coin de ton manteau...

THÉODORE. — N'est-ce pas ainsi que vous la présente Otavio, quand vous allez à la messe?

DIANE. — Oui, mais alors je ne la demande pas. C'est une main de soixante et dix ans, déjà glacée par les ap-

proches de la mort. Attendre pour offrir sa main à quelqu'un qui est tombé qu'on l'ait habillée de soie, c'est faire comme celui qui va revêtir sa cotte de mailles quand un ami réclame son épée; lorsqu'il arrive, l'autre est déjà mort. D'ailleurs, je n'aime pas cet usage, bien que nos élégantes le regardent comme une haute courtoisie; la main, comme le visage, doit se montrer à découvert, si c'est la main d'un galant homme.

THÉODORE. — Je sens comme je le dois la faveur que vous m'avez faite.

DIANE. — Quand tu seras écuyer, tu pourras offrir ta main enveloppée dans les plis d'un large manteau; aujourd'hui tu es secrétaire. En attendant, garde le secret sur ma chute, si tu tiens à ta fortune.

(Elle sort.)

THÉODORE, *seul.* — Ai-je bien entendu? Tout cela n'est-il pas un rêve? Non; la charmante Diane est femme, après tout. Elle m'a demandé la main, et quand je l'ai donnée, les couleurs de la rose ont dérobé la crainte qu'exprimait son visage.

Elle a tremblé, je l'ai senti. — Cependant, je doute encore. Que faire? — Suivre mon heureux destin. L'entreprise est périlleuse, mais mon courage obtient ce que je refuse à la crainte.

Mais est-il juste d'être infidèle à Marcelle? L'honneur permet-il d'infliger ce déboire à une femme?

Elles nous abandonnent, quand il leur plaît, pour leur intérêt, ou pour un nouveau caprice. Eh bien, qu'elles meurent pour nous, comme les hommes meurent pour elles[1].

1. Sonnet.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue.

LE COMTE FRÉDÉRIC, LEONIDO.

FRÉDÉRIC. — Tu l'as vue passer?

LEONIDO. — Elle vient d'entrer à l'église, pareille à l'aube quand, de ses premiers rayons, elle embellit le tapis brodé des prés. Mais sa dévotion, je crois, ne l'y retiendra pas longtemps : d'ailleurs, je connais le prêtre, et je sais qu'il est expéditif.

FRÉDÉRIC. — Ah! si je pouvais lui parler!

LEONIDO. — Étant son cousin, vous ne pouvez vous dispenser de la reconduire.

FRÉDÉRIC. — Mes vues de mariage rendent maintenant ma parenté suspecte. — Avant de l'aimer, je n'avais jamais connu la crainte. Tant qu'il n'a pas de prétentions à sa main, un homme visite librement une femme, en qualité de parent ou d'ami; mais vient-il à l'aimer, la timidité s'empare de lui; il s'éloigne, et c'est à peine s'il ose lui parler. C'est ce qui m'est arrivé avec la comtesse ma cousine; de façon que j'ai regret à mon amour, qui m'a fait perdre un privilége précieux, celui de la voir avec une entière liberté.

(Entrent Ricardo et Celio en évitant d'être vus de Frédéric et de Leonido.)

CELIO. — Oui, je vous le répète; elle est sortie à pied avec quelques-uns de ses gens.

RICARDO. — L'église était en face, et fière de son élégance, elle aura voulu faire à la rue l'honneur de se montrer.

CELIO. — Avez-vous vu, par une matinée sereine, le Soleil à son lever éteindre de ses rayons les blanches étoiles du Taureau paissant des champs de pourpre (c'est l'expression d'un poëte pour dire les premiers feux du jour)? Telle, et plus belle, plus parfaite encore par l'éclat de ses yeux, est sortie la comtesse de Belflor, la charmante Diane.

RICARDO. — Mon amour t'a heureusement inspiré dans la peinture de cette matinée. Tu as raison de comparer Diane au soleil..., d'autant mieux que cet astre va parcourant, dans sa marche journalière, divers signes qui sont ici les prétendants... — Tiens, voilà Frédéric qui attend aussi le lever de l'astre.

CELIO. — Lequel de vous deux sera le Taureau pour recevoir le Soleil[1]?

RICARDO. — Lui, car sa parenté le rapproche d'elle. Moi, je ne viens qu'après, mais je serai, j'espère, le Lion.

FRÉDÉRIC. — N'est-ce pas Ricardo?

LEONIDO. — C'est lui-même.

FRÉDÉRIC. — J'aurais été bien étonné qu'il ne fût pas à son poste.

LEONIDO. — Le marquis est rayonnant.

FRÉDÉRIC. — Tu ne pourrais mieux dire, supposé que tu fusses le jaloux.

LEONIDO. — Est-ce que vous l'êtes, vous, monseigneur?

FRÉDÉRIC. — Mais... tu vantes si fort le marquis, que je pourrais le devenir.

LEONIDO. — Si la comtesse n'aime personne, de quoi pouvez-vous avoir de la jalousie?

FRÉDÉRIC. — De ce qu'elle pourrait l'aimer. Elle est femme.

LEONIDO. — Oui; mais si vaine, si fière, si orgueilleuse, que cela doit vous rassurer.

FRÉDÉRIC. — L'orgueil accompagne d'ordinaire la beauté.

LEONIDO. — Ce n'est pas beau l'ingratitude.

CELIO, *à Ricardo.* — Voici la comtesse, monseigneur.

RICARDO. — C'est le jour qui va éclairer ma nuit.

1 Le Taureau, comme le Lion, est un des douze signes du Zodiaque.

CELIO. — Comptez-vous lui parler?

RICARDO. — Oui, si mon rival veut le permettre.

(Entre la comtesse Diane, accompagnée d'Otavio et de Fabio. — Elle est suivie de Marcelle, Dorothée et Anarda, en mantilles.)

FRÉDÉRIC, *à Diane.* — J'attendais ici pour avoir le bonheur de vous voir.

DIANE. — Je suis charmée, seigneur comte, de vous avoir rencontré.

RICARDO. — Conduit par le même désir, je viens, madame, pour avoir l'honneur de vous accompagner et de vous offrir mes hommages.

DIANE. — Tant de faveur, seigneur! je m'estime vraiment trop heureuse.

RICARDO. —Votre Seigneurie devait cette aimable parole à mes vœux.

FRÉDÉRIC, *à Leonido.* — L'accueil qu'on me fait n'est pas, ce me semble, encourageant.

LEONIDO. — Parlez-lui; ne vous troublez pas.

FRÉDÉRIC. — Ah! mon cher Leonido, est-il étonnant que celui qui se voit froidement accueilli se trouble et garde le silence?

(Tous sortent.)

SCÈNE II

Salon dans le palais de la comtesse.

THÉODORE *seul, ensuite* TRISTAN.

THÉODORE. — Nouvelle pensée qui m'obsèdes, désir plus vain que n'est le vent, c'est à moi trop de folie de t'écouter. Lorsque le prix est élevé, l'audace n'est point imprudente, et si, pour te disculper, tu allègues que le bien que j'espère est infini, examinons sur quoi tu fondes tes espérances. J'aime celle dont je suis le serviteur. Croire à ce que j'ai vu, à l'occasion qui se présente, c'est édifier sur une paille fragile des tours de diamant. Si j'échoue, c'est à toi que je m'en prendrai. Mais non, ce n'est pas la faute de mes désirs; si l'amour les élève si haut que j'en suis

moi-même effrayé, c'est parce que je suis placé trop bas. Cédons à nos désirs, suivons une pensée si charmante, dussé-je pour prix de mon audace recevoir mille fois la mort; car ce n'est pas se perdre que de succomber dans une entreprise si belle. Que d'autres reçoivent des félicitations pour leur bonheur, moi, je vous féliciterai avec la même ardeur de ma ruine; car mon malheur serait si glorieux, que seul il suffirait à exciter l'envie.

(Entre Tristan.)

TRISTAN. — Si dans ces graves méditations il y a place pour un billet de Marcelle, qui se console avec vous de sa captivité passée, je vous le remettrai gratis, car (c'est l'usage de la cour) porte fermée à tous ceux dont on ne se soucie. Quelqu'un occupe-t-il un poste élevé (et vous l'imitez à merveille), que de visites! que d'ennuyeux! Mais vient-il à perdre la faveur par un coup des caprices de la fortune, chacun évite sa porte, comme s'il était pestiféré. Voulez-vous que je passe ce papier par le vinaigre?

THÉODORE. — Toi et le billet, imbécile, vous m'ennuyez également. Donne. Il n'a pas besoin d'être passé par le vinaigre, ayant passé par tes mains. (*Il lit.*) « A mon époux Théodore. » (*Parlant.*) Mon époux! quelle fadeur! quelle ridicule tendresse!

TRISTAN. — Oui, ridicule.

THÉODORE. — Demande à ma destinée si, de la hauteur où elle s'est élevée, elle se soucie de ces petits papillons.

TRISTAN. — Même du haut de votre empyrée, lisez toujours, je vous en supplie. Le vin ne fait pas fi des moucherons qu'il fait naître, et d'ailleurs il fut un temps où cette Marcelle que vous qualifiez de petit papillon, était à vos yeux un aigle aux larges ailes.

THÉODORE. — Ma pensée, qui dans son vol s'élève jusqu'aux cercles d'or du soleil, la voit maintenant de si loin, qu'elle s'étonne même de la voir.

TRISTAN. — Vous parlez avec le juste sentiment de vous-même... Mais que ferons-nous du billet?

THÉODORE. — Le voilà.

TRISTAN. — Vous l'avez déchiré?

THÉODORE. — Oui.

TRISTAN. — Et pourquoi, monsieur?

THÉODORE. — Pour que la réponse fût plutôt faite.

TRISTAN. — C'est aussi par trop rigoureux.

THÉODORE. — Que veux-tu? Je suis un autre homme.

TRISTAN. — A la bonne heure. Messieurs les amants, vous êtes les apothicaires de l'amour. Vous enfilez les billets doux comme ils font de leurs ordonnances. Récipé de soupçons jaloux ou bien de fleur de violettes; — récipé d'orgueilleux dédains ou bien de sirop de pavots; — récipé une absence, et mettez un emplâtre sur la poitrine; mieux eût valu pour vous rester à la ville; — récipé de *matrimonium;* l'emploi des sirops est ici nécessaire, et après dix jours de bonheur procéder par les purgatifs; — récipé *signum cœleste* qui *Capricornius dicitur:* le malade *morietur*, s'il ne prend de la patience à ortes doses; — récipé dans les boutiques des bijoux, des étoffes, des diamants, pour en faire des applications confortatives de l'amour. Toute l'année, les papiers vont se groupant de cette manière. Le jour du payement arrive : le malade est mort ou guéri; on règle le compte, et l'on met au rebut tous les papiers. Vous avez, vous, parachevé le compte; et vous avez déchiré le billet de Marcelle, même sans vouloir lire ce qu'il contenait.

THÉODORE. — Tu me fais l'effet d'avoir, comme à l'ordinaire, bu un peu plus que de raison.

TRISTAN. — Et moi je crois que, non le vin, mais l'ambition vous fait perdre la tête.

THÉODORE. — Tristan, à chacun en naissant il est accordé une chance heureuse; ne savoir pas la reconnaître, c'est la manquer. Ou je mourrai dans l'entreprise, ou je serai comte de Belflor.

TRISTAN. — Monsieur, il existait un certain duc qui avait pour devise : « Ou César, ou rien. » Après bien des succès, le sort lui devint contraire, et un de ses ennemis écrivit sur son blason : « Tu voulais être César ou rien, et tu as été à la fois l'un et l'autre, car tu es César et tu n'es rien. »

THÉODORE. — Cela se peut; mais je n'en poursuivrai pas

moins mon entreprise, et ensuite que la fortune fasse de moi ce qu'elle voudra.

SCÈNE III

Entrent MARCELLE *et* DOROTHÉE, *sans apercevoir* THÉODORE *et* TRISTAN.

DOROTHÉE. — Si, parmi toutes les femmes de la comtesse, il en est une qui compatisse à tes disgrâces, crois bien que c'est moi.

MARCELLE. — Dans la prison que j'ai subie tu m'as montré tant d'affection, et j'en suis si reconnaissante, qu'à l'avenir Marcelle n'aura pas d'amie qu'elle estime plus que toi. Anarda s'imagine que j'ignore sa passion pour Fabio. C'est elle qui est la cause de mes maux. Elle a raconté à la comtesse ce qu'elle savait de mes amours avec Théodore.

DOROTHÉE. — Mais le voilà lui-même!...

MARCELLE. — Ah! mon bien...

THÉODORE. — Tout doux, Marcelle.

MARCELLE. — Quoi! mon bien, quand je t'adore, quand j'ai le bonheur de te revoir...

THÉODORE. — Prenez garde à ce que vous faites et à ce que vous dites. Plusieurs fois les tapisseries ont parlé dans les palais. Pourquoi pensez-vous qu'elles représentent des personnages? Pour indiquer que derrière elles il peut y avoir quelqu'un qui écoute. Si un muet voyant qu'on allait égorger le roi son père put recouvrer soudain la parole [1], il faut craindre de voir parler même des hommes en peinture.

MARCELLE. — As-tu lu mon billet?

THÉODORE. — Je l'ai déchiré sans le lire. J'ai reçu une telle leçon qu'en même temps j'ai brisé mon amour.

MARCELLE. — En voilà, je crois, les fragments?

THÉODORE. — Oui.

1. C'est l'histoire si connue du fils de Crésus, roi de Lydie.

MARCELLE. — Et avec eux, dis-tu, a été brisé notre amour?

THÉODORE. — Eh! cela ne vaut-il pas mieux que de nous voir par moments exposés à de si graves périls? Si vous m'en croyez, pour éviter tant de maux, nous renoncerons à nos projets.

MARCELLE. — Est-il possible?

THÉODORE. — Oui, je suis résolu à ne plus donner à la comtesse d'autres sujets de plaintes.

MARCELLE. — Mes yeux ne m'avaient fait que trop souvent pressentir la triste vérité.

THÉODORE. — Marcelle, demeurez avec Dieu. Ceci est la fin de notre amour, non pas de notre amitié.

MARCELLE.—Est-ce bien toi, Théodore, qui parles ainsi, et à Marcelle?...

THÉODORE. — Que voulez-vous? Je suis partisan du repos... et puis je ne veux pas manquer à une maison à laquelle je dois tout.

(Il veut s'éloigner.)

MARCELLE. — De grâce, écoute-moi.

THÉODORE. — Laissez-moi.

MARCELLE. — C'est ainsi que vous me traitez!

THÉODORE. — Ah! que d'ennui!

(Il sort.)

MARCELLE. — Tristan! ah! mon cher Tristan!

TRISTAN. — Eh bien!

MARCELLE. — Qu'est-ce que cela signifie?

TRISTAN. — Une lubie, un changement... Théodore se pique d'imiter les femmes.

MARCELLE. — Quelle espèce de femmes?

TRISTAN. — Des femmes toutes confites en sucre et en miel.

MARCELLE. — Dis-lui, je te prie...

TRISTAN. — Non, je n'écoute rien. — Je suis le fourreau de cette épée, le cachet de cette lettre, l'étui de ce chapeau, le manteau de ce voyageur, l'ombre de ce corps, le rhythme de ce danseur, la queue de cette comète, la pluie de ce printemps; et pour tout dire, je suis l'ongle

de ce doigt, et ce n'est qu'en me coupant que je puis être séparé de lui.

(Il sort.)

SCÈNE IV

MARCELLE, DOROTHÉE.

MARCELLE. — Eh bien, qu'en dis-tu?

DOROTHÉE. — Je ne sais, et ne veux pas être obligée de parler.

MARCELLE. — Vraiment? Eh bien, moi, je parlerai.

DOROTHÉE. — Non pas moi.

MARCELLE. — Si bien moi.

DOROTHÉE. — Prends garde, Marcelle; rappelle-toi ce qu'il disait des tapisseries.

MARCELLE. — Sous l'empire de la jalousie, l'amour ne redoute rien. Si je ne connaissais l'orgueil de la comtesse, je dirais que Théodore a conçu des espérances. Il ne la quitte pas depuis quelques jours : crois-tu que ce soit sans motif?

DOROTHÉE. — Tais-toi; la colère t'égare.

MARCELLE. — N'importe, je me vengerai... Et je ne suis pas si simple que je ne connaisse, moi aussi, les moyens d'affliger.

(Entre Fabio.)

FABIO. — Où est monsieur le secrétaire?

MARCELLE. — Vous voulez vous moquer de moi?

FABIO. — Mon Dieu non! Je le cherche, parce que madame la comtesse m'a ordonné de l'appeler.

MARCELLE. — Qu'il en soit ou non comme vous le dites, demandez à Dorothée de quelle façon je viens de le traiter. Je soutenais que votre cher secrétaire n'est qu'un ennuyeux et un fat.

FABIO. — Oh! la ruse manque trop de finesse : croyez-vous que je n'aie quelque soupçon de ce qui se passe entre vous deux, et combien vous êtes d'accord?

MARCELLE. — Nous, d'accord? Vous êtes bon!

FABIO. — Allons! vous voulez me donner le change.

MARCELLE. — Autrefois, je l'avoue, j'ai pu écouter les folies que me débitait Théodore; mais aujourd'hui j'en aime un autre... un autre qui vous ressemble beaucoup.

FABIO. — A moi?

MARCELLE. — Oui; est-ce que vous ne ressemblez pas à vous-même.

FABIO. — Comment? A moi, Marcelle, ce langage?...

MARCELLE. — Si je ne vous parle pas franchement, s'il n'est pas vrai que vous me faites perdre la tête, que votre tournure me ravit; si tout mon cœur n'est pas à vous, mon aimable Fabio, je veux mourir du plus grand des chagrins, qui est de voir son amour dédaigné.

FABIO. — Le piége est trop visible, ou bien vous consentez à mourir pour me restituer l'âme que vous me devez. Si vous avez voulu vous moquer de moi, quel peut être votre but?

DOROTHÉE. — Allons! du courage, Fabio, et profitez de l'occasion; il faut aujourd'hui que Marcelle vous aime : elle y est forcée.

FABIO. — Plût à Dieu que son amour fût une vérité, qu'il fût volontaire.

DOROTHÉE. — Théodore prend son vol plus haut et se défausse de Marcelle.

FABIO. — Je vais le chercher pour remplir ma commission. (*A Marcelle.*) Avouez cependant que j'ai bien de la bonté, et que votre amour est un peu comme ces lettres à double adresse, que l'on remet à Fabio en l'absence de Théodore. Mais, je passe par-dessus l'offense; je perds le souci de ma dignité blessée : nous en parlerons plus à loisir; en attendant, heureux ou malheureux, je t'appartiens.

(Il sort.)

DOROTHÉE. — Qu'as-tu fait?

MARCELLE. — Je ne sais... Telle est mon exaspération que je ne me connais plus moi-même. — Anarda n'aime-t-elle pas Fabio?

DOROTHÉE. — Sans doute.

MARCELLE. — Eh bien! je me vengerai de deux à la

fois. Si l'amour est le dieu de la jalousie, il est aussi le dieu de la vengeance.

(Entrent la comtesse et Anarda.)

DIANE, *à part, à Anarda.* — Telle a été l'occasion, ne m'en parle plus.

ANARDA. — L'excuse que vous me donnez me rend confuse moi-même. (*Apercevant Marcelle.*) Voilà Marcelle, madame, qui s'entretient avec Dorothée.

DIANE. — Je ne pouvais à présent voir d'objet qui me fût plus désagréable. (*Haut.*) Fais-moi le plaisir de t'en aller, Marcelle.

MARCELLE, *à Dorothée.* — Viens avec moi, Dorothée. (*Bas.*) N'avais-je pas raison de dire qu'elle m'en veut, ou qu'elle se méfie de moi?

(Elles sortent.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, ANARDA.

ANARDA. — Puis-je vous parler?

DIANE. — Oui, je t'écoute.

ANARDA. — Les deux seigneurs qui viennent de sortir sont épris pour vous de l'amour le plus vif : par votre dédain vous surpassez la pudeur d'Anaxarète[1], la chasteté de Lucrèce; et à force de dédaigner...

DIANE. — Pas de sermon, je te prie.

ANARDA. — Qui donc vous faut-il pour mari? Par sa générosité et sa bonne mine le marquis Ricardo égale, s'il ne les surpasse, les plus riches, les plus puissants de nos seigneurs, et la femme la plus qualifiée n'aurait point à rougir en devenant l'épouse de votre cousin le comte Frédéric. Pourquoi donc les avoir congédiés avec de telles marques de mépris?

DIANE. — Parce que l'un est un étourdi, l'autre un sot, et toi qui ne sais pas m'entendre plus sotte et plus étourdie

1. Jeune fille de Salamine; elle repoussa avec tant de mépris l'amour d'Iphis, que ce jeune homme se pendit de désespoir à sa porte.

que tous les deux. Je ne les aime point parce que j'aime, et j'aime parce que je n'ai pas d'espoir.

ANARDA. — Ah! mon Dieu! — Vous de l'amour?

DIANE. — Ne suis-je pas femme?

ANARDA. — Oui, mais aussi froide que la glace; le soleil du ciel peut l'atteindre : il ne l'échauffera pas.

DIANE. — Eh bien! cette froideur, cette glace, Anarda, elle est tombée aux pieds d'un homme de condition inférieure.

ANARDA. — Qui est il?

DIANE. — J'ai honte de le nommer, retenue par le respect que je me dois à moi-même. Sache seulement que cet amour peut imprimer une tache à mon honneur.

ANARDA. — Je pourrais vous citer les amours de Pasiphaé, de Sémiramis, et d'autres héroïnes de la fable ou de l'histoire que je ne nommerai pas par respect pour vous; vous, vous aimez un homme. Quel qu'il soit, je ne vois pas le tort que cela peut vous faire.

DIANE. — Celle qui aime peut haïr, si elle le veut. C'est là le mieux : mon parti est pris je veux cesser d'aimer.

ANARDA. — Le pourrez-vous?

DIANE. — Pourquoi pas? J'ai aimé quand je l'ai bien voulu; je cesserai d'aimer quand il me plaira. — Mais qui chante là?

ANARDA. — C'est Fabio et Clara.

DIANE. — Je voudrais que leur chant pût distraire ma mélancolie.

ANARDA. — Écoutez; la musique se marie bien aux émotions de l'amour.

VOIX DU DEHORS. — Oh! qui pourra m'enseigner, qui pourra me dire comment, ne voulant pas aimer, je pourrais haïr! Oh! qui pourra me dire, qui pourra m'enseigner comment je pourrais haïr ne voulant pas aimer!

ANARDA. — Entendez-vous la chanson? Elle n'est pas de votre avis.

DIANE. — Je la ferai mentir; je me connais bien moi-même, et je sais qu'il est en mon pouvoir de haïr aussi bien que d'aimer.

ANARDA. — Un tel pouvoir passe les limites de l'humanité.

(Entre Théodore.)

THÉODORE. — Fabio vient de me dire, madame, que vous me faisiez appeler.

DIANE. — Il y a une heure que je vous attends.

THÉODORE. — J'accours à vos ordres; si j'y ai mis du retard, je vous prie de me pardonner.

DIANE. — Vous avez vu ces deux seigneurs qui prétendent à ma main?

THÉODORE. — Oui, madame.

DIANE. — Ils sont tous deux fort bien, n'est-ce pas?

THÉODORE. — Tous deux fort bien.

DIANE. — Je n'ai pas voulu me décider avant de vous avoir entendu. Lequel des deux croyez-vous que je doive épouser?

THÉODORE. — Mais, madame, quel conseil puis-je vous donner sur une chose dont votre goût est l'arbitre? Celui des deux que vous me donnerez pour maître sera le meilleur à mes yeux.

DIANE. — C'est mal reconnaître, Théodore, la confiance que je vous témoigne en vous consultant dans une si grave circonstance.

THÉODORE. — Mais, madame, n'avez-vous pas dans votre maison des gens plus capables que moi de décider des cas semblables? Par exemple, Otavio, votre écuyer, par son âge, ses lumières, son expérience...

DIANE. — Je veux que le maître que je vous donnerai vous convienne et vous plaise. — Ne trouvez-vous pas que le marquis a meilleure tournure que mon cousin?

THÉODORE. — Si, madame.

DIANE. — Eh bien! c'est le marquis que je choisis : allez lui demander l'étrenne de cette nouvelle.

(Sortent la comtesse et Anarda.)

THÉODORE, *seul*. — Vit-on jamais un pareil malheur? Vit-on jamais une résolution si prompte, un changement si soudain? Voilà donc ce qui reste de mes projets? O soleil, consume les ailes sur lesquelles j'ai pris mon vol et dont les plumes ont osé aspirer à l'éclat de la beauté d'un

ange! Diane est victime de sa propre erreur. Ah! combien j'ai eu tort d'en croire une tendre parole! Ah! que l'amour s'établit difficilement entre personnes d'un rang inégal! Mais est-il étonnant que ces yeux m'aient séduit? Ils auraient séduit le plus sage des hommes. Je ne puis me plaindre que de moi... mais de quoi me plaindre? Qu'ai-je perdu? Je croirai que j'ai eu un violent délire et que pendant qu'il a duré, j'ai rêvé ces extravagances... C'est cela... — Pensées orgueilleuses, adieu. Adieu, comte de Belflor; tournez la proue vers les anciens rivages. Aimons notre chère Marcelle... Marcelle doit nous suffire, et laissons les grandes dames aux grands seigneurs. L'amour veut de l'égalité. Pensées téméraires, dissipez-vous dans l'air qui vous a engendrées. Faute de mérite, on ne fait que hâter sa chute en voulant s'élever.

SCÈNE VI

Entre FABIO.

FABIO. — Avez-vous vu madame la comtesse?

THÉODORE. — Oui, je viens de lui parler, et je suis on ne peut plus content parce que notre noble maîtresse se décide enfin à se marier. Elle hésitait entre ses deux adorateurs; mais dans sa sagesse, elle a choisi le marquis.

FABIO. — Elle a fait preuve de goût.

THÉODORE. — Elle m'a chargé de lui en porter la nouvelle, qu'accompagnera sans doute quelque riche présent; mais comme je suis votre ami, Fabio, je vous abandonne ce profit. Allez, allez vite.

FABIO. — J'avais raison de t'aimer et j'en vois une nouvelle preuve dans le service que tu me rends. Je pars comme un trait et je reviens bientôt, enchanté de toi, satisfait de ce mariage. Ma foi! honneur au marquis! Ce n'était pas une petite entreprise que d'obliger la comtesse à se rendre.

(Il sort.)

(Entre Tristan.)

TRISTAN. — Je viens tout troublé à votre rencontre. Ce que l'on m'a dit est-il vrai?

THÉODORE. — Ah! mon cher Tristan, ce qu'il y a de vrai, c'est ma déception.

TRISTAN. — J'avais bien vu sur leurs fauteuils les deux battants de foulon qui assommaient la comtesse, mais je ne savais pas qu'elle eût fait un choix.

THÉODORE. — J'ai vu venir tout à l'heure cet héliotrope inconstant, cette girouette, cette rivière unie à la mer qui remonte contre son courant, cette Diane changeante comme la lune, ce monstre d'instabilité, cette femme enfin, cette enchanteresse qui n'a voulu que me perdre pour déshonorer sa victoire, et elle m'a ordonné de dire lequel des deux je préférais, ne voulant pas se marier sans avoir mon avis. Je suis resté atterré, confondu, tellement bouleversé que je n'ai pas même su répondre des folies, ce qui n'attestait que trop mon erreur. Elle m'a dit enfin que son choix s'arrêtait sur le marquis, et c'est moi qu'elle a chargé de lui en porter la nouvelle.

TRISTAN. — Ainsi donc elle se marie?

THÉODORE. — Avec le marquis Ricardo.

TRISTAN. — Si je ne vous voyais sans l'usage de vos sens et si ce n'était pas une cruauté d'ajouter à l'affliction d'un homme au désespoir, je vous dirais que vous avez sans doute donné congé à ces pensées orgueilleuses qui vous faisaient rêver le titre de comte.

THÉODORE. — Hélas! Tristan, j'expire pour avoir aspiré.

TRISTAN. — Ne vous en prenez qu'à vous-même.

THÉODORE. — Je l'avoue; j'ai été trop prompt à en croire les regards d'une femme.

TRISTAN. — D'une femme?... Je vous déclare qu'il n'y a pas de vase de poison plus dangereux que leurs yeux.

THÉODORE. — J'ose à peine lever les miens de honte et de colère. — Après tout, c'est du passé, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'ensevelir dans l'oubli mes espérances et mon amour.

TRISTAN. — Et de revenir, repentant et contrit, à Marcelle.

THÉODORE. — Nous serons bientôt amis.

SCÈNE VII

Entre MARCELLE.

MARCELLE, *sans apercevoir Théodore et Tristan.* — Qu'il est malaisé de feindre un amour qu'on ne sent pas! Qu'il est difficile d'oublier un amour véritable! Plus je m'efforce d'en détourner ma pensée, plus il revient obstiné à ma mémoire.

Mais il le faut, il faut pour mon honneur trouver un remède à ma tristesse; un goût nouveau me guérira de mon ancien amour, et c'est beaucoup que de trouver un soulagement à sa peine.

Mais, hélas! croire qu'à un amour vivant on puisse faire succéder un autre amour, c'est s'exposer, voulant se venger, à augmenter sa propre souffrance.

Ce serait me perdre; mieux vaut espérer. Souvent, au moment de s'éteindre, l'amour se rallume tout à coup[1].

THÉODORE. — Marcelle!

MARCELLE. — Qui est là?

THÉODORE. — C'est moi. — C'est donc ainsi que tu m'oublies?

MARCELLE. — Je t'oublie, et si bien que, pour ne pas songer à toi, je m'échappe à moi-même. Si je demeurais en moi, je t'y verrais par l'imagination, et pour me dérober à ton image, j'ai porté mon âme ailleurs, sans toutefois que j'oublie. — As-tu bien osé me nommer? Comment ta bouche a-t-elle pu prononcer le nom de Marcelle?

THÉODORE. — J'ai voulu éprouver ta constance, mais elle est si fragile que tu ne m'en as pas laissé le temps. On dit que tu as déjà jeté les yeux sur quelqu'un qui m'a remplacé dans ton amour.

MARCELLE. — Théodore, jamais homme sage ne mit à l'épreuve ni le verre, ni la femme. Mais il s'agit bien de cela? Je te connais, Théodore. Des pensées de grandeur t'ont monté au cerveau. Eh bien! où en es-tu? Cela mar-

1. Sonnet.

che-t-il au gré de tes désirs? Tes visées ne te coûtent-elles pas ce qu'elles valent? Il n'est pas de perfections qui puissent égaler les qualités de ton adorable maîtresse... Mais, qu'est-il arrivé? qu'as-tu? Tu me sembles troublé. Est-ce que le vent aurait changé? Viens-tu à présent chercher ton égale, ou veux-tu seulement rire et te moquer? Je l'avoue, Théodore, je serais flattée que tu fisses luire un jour heureux à mon espérance.

THÉODORE. — Si ton intention est de te venger, tu es amplement satisfaite; mais songe, ma chère Marcelle, que l'amour est fils de la noblesse : ne te montre pas si sévère. La vengeance est une bassesse indigne du vainqueur. Tu as vaincu; je reviens à toi, Marcelle. Pardonne-moi mon erreur, s'il te reste quelque amour. Ce n'est point parce que je ne puis poursuivre ces espérances qui t'ont offensé, mais parce que ces changements ont réveillé en moi ton souvenir. Que les tiens se réveillent aussi, puisque je proclame ta victoire.

MARCELLE. — A Dieu ne plaise que je détruise ainsi les fondements de ta grandeur! Sers ta belle, tu fais bien; obstine-toi, ne quitte pas l'entreprise : ta maîtresse t'accuserait de lâcheté. Suis ta fortune, comme je suis maintenant décidée à suivre la mienne. Je ne t'offense point en aimant Fabio, puisque tu m'as abandonnée. Je cherche un remède. Peut-être n'ai-je point gagné au change; il me suffit de venger mon injure. Adieu; j'ai déjà assez de cet entretien, et comme Fabio est presque mon époux, je ne voudrais pas qu'il nous vît ensemble.

THÉODORE. — Arrête-la, Tristan, arrête-la.

TRISTAN. — Écoutez, écoutez, señora : avoir cessé de vous aimer ne suppose pas un retour, et si mon maître a eu tort de vous quitter, il le répare en revenant à vous. Écoutez-moi, s'il vous plaît, Marcelle.

MARCELLE, *revenant*. — Que veux-tu, Tristan?

TRISTAN. — Attendez un peu.

SCÈNE VIII

Entrent sans être aperçues ANARDA *et* LA COMTESSE.

DIANE, *bas à Anarda.* — Théodore et Marcelle ici!

ANARDA. — Vous paraissez fâchée de les voir ensemble.

DIANE. — Prends cette portière et couvrons-nous... (*A part.*) La jalousie réveille mon amour.

(Diane et Anarda se cachent à demi derrière la portière.)

MARCELLE. — Pour Dieu, Tristan, laisse-moi.

ANARDA, *bas à Diane.* — Tristan cherche à les mettre d'accord. Il doit y avoir eu querelle.

DIANE. — Ce coquin de laquais me met hors de moi!

TRISTAN. — L'éclair ne passe pas plus vite que ne passe à ses yeux la froide beauté de celle qui l'adore. Il méprise ses richesses, estimant que votre grâce, vos attraits sont de plus précieux trésors. Cet amour a disparu comme disparaît une comète. — Venez par ici, Théodore.

DIANE, *à part.* — Le drôle est bon courtier.

THÉODORE. — Si Marcelle est déjà engagée à Fabio, si elle ajoute qu'elle l'aime, pourquoi m'appelles-tu, Tristan?

TRISTAN. — Bon! voilà l'autre qui se fâche.

THÉODORE. — Ils feront mieux de se marier.

TRISTAN. — Vous aussi? La belle rancune! Allons, finissons; donnez-moi votre main et faites la paix.

THÉODORE. — Crois-tu donc me persuader?

TRISTAN. — Cette fois, mademoiselle, vous allez lui donner la main, pour l'amour de moi.

THÉODORE. — Quand est-ce que j'ai dit à Marcelle que j'avais un autre amour?... Et elle, ne vient-elle pas d'avouer...

TRISTAN. — C'était une ruse pour vous punir de votre brusquerie.

MARCELLE. — Non, ce n'est point par ruse; c'est bien vrai.

TRISTAN. — Taisez-vous, petite sotte; allons, venez. — Que vous êtes nigauds tous les deux!

THÉODORE. — J'ai prié d'abord; mais à présent, que je meure si je fais la paix.

MARCELLE. — Et moi, que le feu du ciel[1]...

TRISTAN. — Pas de serment.

MARCELLE, *à part, à Tristan.* — Je feins de lui montrer de la colère, mais je me sens défaillir.

TRISTAN. — Tenez bon et du courage!

DIANE, *à part.* — Comme le fripon est adroit!

MARCELLE. — Laisse-moi, Tristan; j'ai affaire.

THÉODORE. — Oui, Tristan, laisse-la.

TRISTAN. — Moi? je ne la retiens pas.

(Marcelle feignant de s'en aller.)

THÉODORE. — Retiens-la.

MARCELLE. — Je reste, mon amour.

TRISTAN. — Eh bien! on ne veut plus s'en aller? Je n'y mets plus d'obstacles maintenant.

MARCELLE. — Ah! mon ami, comment m'éloigner de toi?

THÉODORE. — Et moi donc? Il n'est pas dans la mer de roc plus inébranlable.

MARCELLE. — Je t'ouvre mes bras.

THÉODORE. — Que je te presse dans les miens!

TRISTAN. — Si vous n'aviez pas besoin de moi, pourquoi m'avoir donné tant de peine?

ANARDA, *bas à la comtesse.* — Que dites-vous de cela?

DIANE. — Je suis bien aise de voir combien peu il faut se fier, soit à un homme, soit à une femme.

THÉODORE. — Comme tu m'as traité, Marcelle?

TRISTAN. — Vous êtes maintenant d'accord; félicitons-nous d'avoir réussi, car c'est un déshonneur pour un courtier que de ne pas savoir terminer une affaire.

MARCELLE. — Si jamais, mon cher bien, je t'abandonne pour Fabio ou pour l'univers entier, je veux mourir du chagrin que je te donnerai.

THÉODORE. — Aujourd'hui j'élève sur de nouveaux fondements mon amour, et si jamais je t'oublie, je veux que

1. Voy. le *Tartufe*, acte II. sc. IV.

pour ma punition le ciel m'accorde de te voir dans les bras de Fabio.

MARCELLE. — Veux-tu réparer tes torts?

THÉODORE. — Que ne ferais-je pas pour toi, et près de toi?

MARCELLE. — Dis que toutes les femmes sont laides.

THÉODORE. — Comparées à toi, certainement. Que demandes-tu encore?

MARCELLE. — Je ne suis pas sans jalousie, et puisque tu veux être mon ami... Peu importe que Tristan nous entende....

TRISTAN. — Parlez : dussiez-vous le faire à mes dépens.

MARCELLE. — Dis que la comtesse est laide.

THÉODORE. — Laide comme un démon.

MARCELLE. — Qu'elle est bête.

THÉODORE. — On ne peut davantage.

MARCELLE. — Qu'elle est étourdie.

THÉODORE. — Tout à fait.

DIANE, *à part, à Anarda.* — La conversation pourrait aller trop loin; il vaut mieux que je l'arrête. Je gèle et je brûle à la fois.

ANARDA. — Ah! madame, gardez-vous-en bien!

TRISTAN. — Quand vous voudrez entendre dire du mal de la comtesse et de sa tournure, c'est à moi qu'il faut s'adresser.

DIANE, *à part.* — Faut-il me résigner à tant d'impudence?

TRISTAN. — Premier point....

DIANE, *à part.* — Je ne veux pas attendre le second; ce serait folie.

(La comtesse quitte la portière avec Anarda. A sa vue, Marcelle fait une révérence et se retire.)

TRISTAN, *à part.* — La comtesse!

THÉODORE, *à part.* — La comtesse!

DIANE. — Théodore...

THÉODORE. — Veuillez, madame...

TRISTAN, *à part.* — L'orage commence, je ne veux pas attendre le tonnerre.

(Il sort.)

SCÈNE IX

DIANE, ANARDA, THÉODORE.

DIANE. — Anarda, approche une table : Théodore va écrire une lettre sous ma dictée.

(Anarda sort.)

THÉODORE, *à part.* — Je tremble des pieds à la tête. — Nous aura-t-elle entendus?

DIANE, *à part.* — La jalousie rend clairvoyante. L'ingrat aime Marcelle, et je n'ai pas assez d'attraits pour lui inspirer le même amour. Je suis leur jouet à tous deux !

THÉODORE, *à part.* — Elle murmure et se plaint. J'avais raison : pour apprendre à se taire, il faut se dire que dans les palais les murs peuvent avoir des yeux, les tentures des oreilles.

ANARDA. — Voici une petite table avec ce qu'il faut pour écrire.

DIANE. — Approche, Théodore, et prends la plume.

THÉODORE, *à part.* — Elle va me faire tuer ou me chasser.

DIANE. — Écris.

THÉODORE. — Je vous écoute.

DIANE. — Tu n'es pas bien le genou en terre. Donne-lui un coussin, Anarda.

THÉODORE. — Je suis à merveille.

DIANE, *à Anarda.* — Fais ce que je te dis.

THÉODORE, *à part.* — Venant après les soupçons et la colère, ces honneurs me sont suspects. Celle qui honore les genoux pourrait bien faire tomber la tête.

THÉODORE. — J'écoute, madame.

DIANE. — Voici.

THÉODORE, *à part.* — Je voudrais faire non pas une, mais mille croix [1].

(La comtesse prend place sur une grande chaise à dossier, et Théodore écrit sous sa dictée.)

1. Allusion à l'usage espagnol de commencer une lettre par une

DIANE. — « Quand une femme de haut rang s'est dé-
« clarée à son inférieur, il est impardonnable de parler « encore à une autre. Mais celui qui n'a pas su apprécier « sa fortune peut rester ce qu'il est... un sot. »

THÉODORE. — Est-ce tout?

DIANE. — N'est-ce pas assez? Plie cette lettre.

ANARDA, *à part.* — Que faites-vous, madame?

DIANE, *de même.* — Des folies que m'inspire l'amour.

ANARDA. — Qui donc aimez-vous?

DIANE. — Tu ne le vois pas, imbécile, quand il me semble que toutes les pierres de mon palais me le reprochent?

THÉODORE. — La lettre est cachetée; il ne manque que l'adresse.

DIANE. — Pour toi; et que Marcelle n'en sache rien. Peut-être parviendras-tu à comprendre, si tu lis cette lettre à loisir.

(Elle sort avec Anarda.)

THÉODORE, *seul.* — Quelle étrange confusion! Faut-il que cette femme m'aime par intervalles, comme on applique la saignée? Le pouls de l'amour marque-t-il de pareilles intermittences?

(Entre Marcelle.)

MARCELLE. — Que t'a dit la comtesse, mon cher bien? Je suis restée toute tremblante derrière cette portière.

THÉODORE. — Elle m'a déclaré que son intention était de te marier avec Fabio, et cette lettre qu'elle m'a dictée a pour objet d'envoyer dans ses terres chercher l'argent de la dot.

MARCELLE. — Est-il possible?

THÉODORE. — Je fais des vœux pour ton bonheur, et puisque tu te maries, je t'en prie, Marcelle, ne prononce mon nom ni sérieusement, ni autrement.

MARCELLE. — Écoute.

THÉODORE. — Il est trop tard pour se plaindre.

(Il sort.)

croix, placée en dessous de la suscription en vedette. Voyez deux *facsimile* d'Antonio Perez, dans l'*Art de gouverner*, traduction de Guardia. Paris, Plon, 1867. 1 vol. in-8.

MARCELLE, *seule*. — Non, non, je ne peux croire au prétexte qu'il me donne. Quelques faveurs qu'il aura reçues de cette folle, sont la cause de ce changement. Il est comme le vase de la *noria*[1] qui se remplit quand il s'abaisse, et se vide quand il monte. Hélas! hélas! Ingrat Théodore, dès que Sa Grandeur pénètre à ton âme, tu m'oublies! Si elle t'aime, tu me laisses! Si elle te laisse, tu reviens à m'aimer. Quelle patience pourrait y tenir?

SCÈNE X

Entrent FABIO *et* LE MARQUIS RICARDO.

RICARDO. — Je n'ai pu attendre plus longtemps, Fabio, et j'accours lui baiser les mains pour une telle faveur.

FABIO. — Cours vite, Marcelle, annoncer à notre dame et maîtresse, que le marquis est là qui l'attend.

MARCELLE, *à part*. — Jalousie cruelle, jalousie tyrannique, où veux-tu en venir par ces folles pensées?

FABIO. — Eh bien, tu restes là?

MARCELLE. — J'y cours.

FABIO. — Oui, dis-lui que notre nouveau seigneur, son époux, l'attend.

(Sort Marcelle.)

RICARDO. — Vous viendrez à mon hôtel, Fabio. Je vous promets mille écus d'or, et un cheval napolitain de la meilleure race.

FABIO. — Je mériterai vos bontés, au moins par ma reconnaissance.

RICARDO. — Ce n'est qu'un commencement. Vous êtes serviteur et vassal de la comtesse; j'entends que vous soyez mon ami.

FABIO. — Que je baise vos pieds.

RICARDO. — Ce n'est pas ainsi que je m'acquitte; je veux demeurer votre obligé.

(Entre Diane.)

1. C'est la roue à pots introduite par les Arabes en Espagne, et dont on se sert pour arroser les jardins. Elle est mise en mouvement par un cheval.

DIANE, *au marquis.* — Votre Seignèurie ici !

RICARDO. — Faut-il s'en étonner, quand Fabio m'a porté de votre part un tel message ? Quoi ? après tant de mortels dégoûts, me choisir pour époux, pour serviteur ? Que je baise vos pieds ! Le plaisir, la joie de voir mon amour ainsi couronné me rendra fou, et ce sera peu si je ne perds que la raison. Vous mériter, madame ! Je n'osais m'en flatter, et me croyais condamné à des soupirs éternels.

DIANE. — Je cherche comment vous répondre, et je ne puis. — Moi, marquis, je vous ai fait appeler ? Est-ce sérieusement que vous parlez ?

RICARDO. — Fabio, que veut dire ceci ?

FABIO. — Croyez-vous que j'eusse osé vous porter cette nouvelle, si Théodore ne m'en avait chargé de la part de madame ?

DIANE. — Marquis, tout ceci est une erreur de Théodore. Il m'a entendu vous préférer au comte Frédéric, mon parent, bien que sa fortune et ses nobles qualités ne soient point à dédaigner ; et sur cela il aura supposé que j'acceptais votre main. Pardonnez à ces étourdis, je le demande en grâce à Votre Seigneurie.

RICARDO. — C'est en vain que l'on me demanderait de pardonner à Fabio, s'il n'était en un lieu où le protége votre image... Je n'en baise pas moins vos pieds, madame, et je compte, pour triompher, sur la persévérance de mon amour.

(Il salue et sort.)

DIANE. — Eh bien ! que dites-vous de ceci, imbécile ?

FABIO. — Comment ? c'est à moi que s'en prend Votre Seigneurie ?

DIANE. — Qu'on mande de suite Théodore. (*A part.*) Comme cet ennuyeux venait à propos, quand je meurs de jalousie.

FABIO, *à part.* — Adieu mon cheval et les mille écus.

(Il sort.)

DIANE, *à part.* — Amour, que me veux-tu ? N'avais-je pas déjà oublié Théodore ? Non, je ne l'avais pas oublié, et ma froideur n'était qu'une apparence.

Tourments de la jalousie, jusqu'où me conduirez vous? Ah! grande est votre influence sur le cœur des femmes, puisqu'elle va jusqu'à mettre en péril leur honneur.

J'aime un homme avec passion, mais je ne puis oublier que je suis la mer et qu'il est une humble barque : il est contraire à la raison que ce soit la mer qui se perde.

Je ne vois partout que dangers; et si dans cet orage je m'abandonne à l'amour, pourrai-je empêcher le naufrage[1] ?

(Elle demeure pensive.)

(Rentre Fabio.)

FABIO, *à part, à Théodore.* — J'ai vu le moment où le marquis allait me tuer; mais, s'il faut dire vrai, je regrette bien plus les mille écus.

THÉODORE, *bas, à Fabio.* — Je veux te donner un conseil.

FABIO. — Lequel?

THÉODORE. — Le comte Frédéric était désespéré de ce mariage avec le marquis. Va lui annoncer que tout est rompu, et tu seras bientôt rentré dans tes mille écus.

FABIO. — J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE XI

DIANE, THÉODORE.

THÉODORE. — Madame m'a fait appeler?...

DIANE. — Cet imbécile a bien fait de partir.

THÉODORE. — J'ai lu et relu votre lettre, madame, et après m'être bien pénétré de votre pensée, j'ai découvert que ma timidité procède du respect que je vous porte, mais que ce respect deviendrait une niaiserie coupable, en présence de tant de bontés. Je l'avouerai donc, je vous aime, madame, mais, ce qui atténue cet aveu, c'est que je vous aime avec un profond respect. Voyez, je tremble; ne semblez pas si étonnée.

1. Sonnet.

DIANE. — Je te crois, Théodore; pourquoi ne m'aimerais-tu pas? Je suis ta maîtresse, et j'ai droit à ta reconnaissance, car je fais cas de toi, et je te distingue parmi tous mes autres serviteurs.

THÉODORE. — Je n'entends plus ce langage.

DIANE. — Il n'y a rien de plus à entendre, et que ta pensée se garde de franchir un moment cette limite. Modère tes désirs. D'une femme de mon rang à un homme comme toi la plus petite faveur doit suffire, et faire à jamais son bonheur et sa gloire.

THÉODORE. — Assurément, Votre Seigneurie, si j'ose m'exprimer ainsi, a non pas dans l'esprit, mais dans le jugement, je ne sais quelle intermittence lucide. Était-il bien de m'avoir donné des espérances telles que, ne pouvant supporter le poids de mon bonheur, j'en ai été, vous le savez, malade pendant huit jours? Et que dois-je penser, si vous vous enflammez quand je me refroidis, si, quand je prends feu, vous devenez froide comme la glace? Que ne me laissiez-vous à Marcelle! et c'est le cas de rappeler ici le conte que l'on fait du chien du jardinier. Enflammée de jalousie, vous ne voulez pas que j'épouse Marcelle, et si je l'abandonne, vous recommencez à me faire perdre le jugement, et à m'éveiller comme d'un songe. Mangez ou laissez manger. Je ne puis vivre d'espérances si incertaines, et si je me suis trompé, je reviens dès aujourd'hui à aimer où je suis aimé.

DIANE. — Pour cela non, Théodore. Je t'avertis que tu dois renoncer à Marcelle. Jette les yeux sur toute autre; mais quant à Marcelle, c'est une chose décidée.

THÉODORE. — Une chose décidée! Comment! quand je l'aime et qu'elle m'aime, Votre Seigneurie veut que j'aille faire des essais ailleurs? Faut-il pour lui complaire que je porte mon affection là où mon goût ne m'attire pas? J'aime Marcelle avec passion; de son côté elle m'adore : cet amour est honnête, et...

DIANE. — Insolent drôle! vous allez payer de votre vie tant d'audace!

(Elle lui donne des soufflets.)

THÉODORE. — Que faites-vous, madame?

DIANE. — Je vous traite comme le méritent vos insolences et votre grossièreté.

(Entrent Fabio et le comte Frédéric.)

FABIO, *à part à Frédéric.* — Un moment, monsieur.

FRÉDÉRIC. — Tu as raison, Fabio, il ne faut pas entrer. Si cependant... Qu'y a-t-il donc, madame?

DIANE. — Rien; querelle de maîtres et de domestiques.

FRÉDÉRIC. — Puis-je obliger en quelque chose Votre Seigneurie?

DIANE. — Je ne puis m'expliquer avec vous à cet égard.

FRÉDÉRIC.—J'aurais voulu me présenter dans un moment plus favorable.

DIANE. — Ce n'est rien, et je suis charmée de vous voir. Entrez; je veux que vous sachiez mes projets relativement au marquis.

(Elle sort.)

FRÉDÉRIC. — Fabio...

FABIO. — Monseigneur...

FRÉDÉRIC. — Je soupçonne que sous cette colère pourrait bien se cacher quelque secrète affection.

FABIO. — Je ne sais, en vérité. Je suis confondu de voir Théodore ainsi traité. C'est la première fois que je vois madame la comtesse s'oublier à ce point.

FRÉDÉRIC. — Son mouchoir est tout en sang.

(Ils sortent.)

THÉODORE, *seul.* — Si ce n'est pas là de l'amour, quel nom donner à de pareilles folies? Si c'est ainsi qu'aiment les grandes dames, je ne les tiens pas pour des femmes, mais pour des furies.

Si Votre Grandeur vous défend des plaisirs qui sont égaux pour tous les rangs, pourquoi donc, belle ennemie, vous montrer si cruelle, et mourir vous même en voulant tuer celui que vous aimez.

O main assez puissante pour décider de ma mort, j'aurais voulu te baiser, main charmante, reconnaissant que j'étais d'un si doux châtiment!

Je ne m'attendais pas à te trouver si sévère; mais si c'est

pour me toucher que tu m'as frappé, toi seule as jamais trouvé du plaisir dans la jalousie[1].

SCÈNE XII

TRISTAN, THÉODORE.

TRISTAN. — Je suis comme l'épée du poltron ; j'arrive toujours après l'événement.

THÉODORE. — Ah ! mon pauvre Tristan !

TRISTAN. — Seigneur, que vois-je ? Du sang sur votre mouchoir ?...

THÉODORE. — L'amour veut que la jalousie s'exprime en caractères de sang.

TRISTAN. — Ma foi ! voilà une sotte espèce de jalousie.

THÉODORE. — Il n'y a rien d'étonnant. Un désir amoureux lui trouble la tête, et l'idée de le satisfaire lui paraissant indigne d'elle, elle déforme mon visage qui est le miroir où elle voit son honneur, et elle se venge avec le mal qu'elle lui fait.

TRISTAN. — Monsieur, que Félicie ou Jeanne me sautent au visage, dans un transport jaloux, qu'elles déchirent de leurs ongles le col dont elles m'ont fait cadeau, qu'elles m'égratignent ou m'arrachent un côté de cheveux, pour avoir découvert que je leur ai joué quelque tour, cela se conçoit, de la part de donzelles amies du *pandero*[2], portant des bas grossiers, et des sandales de capucin : mais qu'une si grande dame se manque à elle-même de respect à ce point... c'est misérable.

THÉODORE. — Que te dirai-je, Tristan ? ma raison s'égare en voyant que tantôt elle m'adore, tantôt elle me déteste. Elle ne veut pas de moi, et ne veut pas que je sois à Marcelle. Si je cesse de m'occuper d'elle, aussitôt elle cherche un prétexte pour me parler. Ce n'est pas douteux : elle est comme le chien du jardinier, qui ne mange, ni ne laisse manger, qui n'est ni dedans ni dehors.

1. Sonnet.

2. Tambour de basque. L'usage des chaussures en corde tressée est général en Espagne dans le peuple.

TRISTAN. — On m'a conté qu'un docteur, un savant et renommé professeur, avait une gouvernante et un laquais qui se disputaient sans cesse. Ils se disputaient au dîner, ils se disputaient au souper ; la nuit, ils l'empêchaient de dormir, et le jour il ne pouvait étudier. Un matin qu'il donnait sa leçon, il fut forcé de revenir en toute hâte. Il entre dans sa chambre, et que voit-il ? Gouvernante et laquais couchés ensemble, et s'adressant des douceurs : « Dieu soit loué, dit-il, une fois au moins je vous trouve en paix. » C'est ainsi, j'imagine, que finiront toutes vos querelles.

(Entre la comtesse.)

DIANE. — Théodore...

THÉODORE. — Madame...

TRISTAN, *à part*. — C'est un lutin que cette femme.

DIANE. — Je viens simplement pour savoir comment tu vas.

THÉODORE. — Vous le voyez.

DIANE. — Es-tu bien ?

THÉODORE. — Très-bien.

DIANE. — Tu ne dirais pas : à votre service ?

THÉODORE. — Je ne puis y demeurer longtemps, quand je reçois de pareils traitements.

DIANE. — Que ton sens est obtus !

THÉODORE. — Si obtus, que je vous vois et ne puis vous comprendre. Je n'entends point vos paroles et je sens vos coups ; vous vous fâchez si je vous aime, vous êtes outrée si je ne vous aime pas ; vous m'écrivez, si je vous oublie, et si je me souviens je vous offense ; vous voulez que je vous entende, et si je vous entends je suis un sot. Tuez-moi, madame, ou donnez-moi la vie. Finissez-en avec mes tourments.

DIANE. — Je t'ai fait saigner ?

THÉODORE. — Parbleu ! non.

DIANE. — Où est ton mouchoir ?

THÉODORE. — Le voici.

DIANE. — Donne.

THÉODORE. — Pourquoi faire ?

DIANE. — Parce que j'aime ce sang. Tu iras parler à

Otavio qui te donnera de ma part deux mille écus, Théodore.

THÉODORE. — Dans quel but?

DIANE. — Pour acheter des mouchoirs.

(Elle sort.)

THÉODORE. — Vit-on jamais pareils caprices?

TRISTAN. — Cela tient de l'enchantement.

THÉODORE. — Elle me donne deux mille écus.

TRISTAN. — A ce compte vous pourriez recevoir encore deux paires de soufflets.

THÉODORE. — C'est, dit-elle, pour acheter des mouchoirs, et elle emporte le mien taché de sang.

TRISTAN. — Elle a voulu vous en payer le prix; ce sera un présent de noces.

THÉODORE. — Le chien du jardinier ne se comporte pas trop mal; il caresse après avoir mordu.

TRISTAN. — Tout cela finira comme l'histoire de mon docteur.

THÉODORE. — J'en accepte l'augure.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue.

FRÉDÉRIC, RICARDO; CELIO *à quelque distance.*

RICARDO. — Vous l'avez vu, dites-vous?

FRÉDÉRIC. — Je l'ai vu.

RICARDO. — Elle lui a donné des soufflets?

FRÉDÉRIC. — Le service peut fournir des occasions de déplaire; mais, croyez-moi, ce n'est pas là le motif. Pour qu'une femme d'un si haut rang se permette de porter la main au visage d'un homme, il faut, cela est clair, des raisons d'une autre nature. Ce qui le prouve, c'est la façon dont le train du personnage a augmenté.

RICARDO. — Elle est femme, et lui serviteur intime.

FRÉDÉRIC. — Elle court à sa perte. Et comme ici s'applique à merveille la morale de la fable des deux pots! C'étaient deux pots, l'un de terre, l'autre de cuivre ou de fer, qui voyageaient sur un ruisseau au pied d'une colline, avec des destins bien divers. Le pot de terre évitait le pot de fer, craignant toujours d'en être brisé... Et moi j'entends de l'homme et de la femme cette bizarre allégorie : étant l'un de fer, l'autre d'argile, quoi d'étonnant, lorsque l'argile s'approche autant du fer qu'elle finisse par se briser?

RICARDO. — La hauteur et le grand air de Diane me tenaient en suspens; il n'est pas surprenant que ce jour-là j'aie vu sans rien voir. Mais ces chevaux, ces pages, ces parures de Théodore, n'est-ce pas le signe d'une faveur

nouvelle ? Jamais Théodore n'aurait eu ni laquais, ni manteaux brodés d'or sans une telle occasion.

FRÉDÉRIC. — Avant que cela ne devienne un bruit public dans Naples, et que l'honneur de notre sang ne soit terni, — que nos soupçons soient vrais ou faux, il faut qu'il meure.

RICARDO. — Et c'est un service à rendre à la comtesse, même malgré elle.

FRÉDÉRIC. — Comment s'y prendre ?

RICARDO. — Rien de plus facile. Il y a des gens à Naples qui vivent de ce métier, et qui reçoivent en or le prix du sang qu'ils doivent verser. Il n'y a qu'à s'adresser à un *bravo :* il l'aura bientôt expédié.

FRÉDÉRIC. — Que ce soit au plus tôt, je vous prie.

RICARDO. — Dès ce soir, tant d'insolence recevra son châtiment.

(Entrent Tristan, Furio, Antonello et Lirano. Tristan est vêtu de neuf.)

FRÉDÉRIC, *les indiquant au marquis.* — Seraient-ce là des *bravi* par hasard?

RICARDO. — J'en suis sûr.

(Ils se retirent à l'écart.)

FURIO. — Il s'agit de nous payer à boire, comme épingles du splendide costume que vous avez reçu.

ANTONELLO. — Le bon Tristan n'ignore pas que cela est juste.

TRISTAN. — Je le ferai, messieurs, et de bon cœur.

LIRANO. — Il est vraiment beau ton habit.

TRISTAN. — Tout cela n'est que bagatelles en comparaison de ce que je serai bientôt. Si la fortune ne change pas les dés, on me verra sous peu secrétaire du secrétaire.

LIRANO. — La comtesse fait beaucoup pour votre maître, Tristan.

TRISTAN. — Il est son intime, il est sa main droite, il est la porte qui ouvre le chemin de ses faveurs. Mais laissons là faveurs et fortune, et buvons.

FURIO. — Voici une taverne où nous trouverons, je crois, du lacryma-christi et du malvoisie excellents.

TRISTAN. — Essayons du vin grec. Je veux parler grec, et il n'y a rien qui enseigne aussi bien cette langue.

RICARDO, *à part, à Frédéric.* — Cet homme brun, au teint jaune, doit être le plus brave de tous : les autres lui parlent, l'entourent avec des témoignages de considération. — Celio !

CELIO. — Monseigneur...

RICARDO. — Fais-moi venir cet homme pâle qui est là parmi ces graves personnages.

CELIO, *à Tristan.* — Holà ! *caballero !* Avant d'aller dans ce saint ermitage, venez parler, s'il vous plaît, au marquis, mon seigneur.

TRISTAN, *à ses amis.* — Camarades, un grand seigneur me fait appeler; je ne puis refuser d'aller savoir ce qu'il désire. Entrez, commandez sept ou huit pintes et faites venir deux doigts de fromage, en attendant que je sache quel est son plaisir.

ANTONELLO. — C'est bon; mais faites vite.

TRISTAN. — Je vous suis, et vivement.

(Sortent Furio, Antonello et Lirano.)

SCÈNE II

RICARDO, FRÉDÉRIC, TRISTAN, CELIO.

TRISTAN. — Que commande à son serviteur Votre Seigneurie ?

RICARDO. — En vous voyant ainsi escorté de ces vaillants, nous avons voulu savoir, le comte Frédéric et moi, si vous seriez homme à en dépêcher un autre[1].

TRISTAN, *à part.* — Vive Dieu ! ce sont les prétendants de ma maîtresse; il y a quelque chose là-dessous. Dissimulons.

FRÉDÉRIC. — Vous ne répondez pas?

TRISTAN. — Je me demandais si Votre Seigneurie ne voulait pas se railler de notre manière de vivre... Mais vive celui qui donne aux hommes force et courage ! Il n'y a point d'épée dans toute la ville de Naples qui ne tremble

1. Voilà, il faut en convenir, qui est peu vraisemblable. Il est vrai que Frédéric et Ricardo sont embossés dans leurs manteaux.

au bruit de mon nom. Vous avez entendu parler d'Hector? Eh bien, il n'y a pas d'Hector là où s'exerce la fureur de mon bras. S'il l'a été à Troie, je le suis à Naples.

FRÉDÉRIC. — Marquis, voilà l'homme qu'il nous faut. — (*A Tristan.*) Je jure sur notre tête que nous parlons sérieusement, et si votre courage répond à votre nom, si vous n'avez pas peur de tuer un homme, nous vous donnerons en échange tout l'argent que vous voudrez.

TRISTAN. — Fût-il le diable, je me contente de deux cents écus.

RICARDO. — Je vous en promets trois cents si vous parvenez à le dépêcher cette nuit même.

TRISTAN. — Je n'ai besoin que de savoir son nom, et ensuite d'un à-compte.

RICARDO. — Vous connaissez Diane, la comtesse de Belflor?

TRISTAN. — Oui, j'ai même des amis dans sa maison.

RICARDO. — Consentiriez-vous à tuer un de ses domestiques[1]?

TRISTAN. — Domestiques, suivantes, je tuerai tout ce que vous voudrez... jusqu'aux chevaux de son carrosse.

RICARDO. — Eh bien, l'homme qui doit mourir, c'est Théodore.

TRISTAN. — En ce cas, messieurs, il faut s'y prendre d'une autre manière. Je sais que Théodore ne sort plus la nuit, redoutant sans doute les conséquences de votre ressentiment. On m'a demandé ces jours-ci d'entrer à son service. Laissez-moi faire, je vous promets de lui administrer quelque nuit deux saignées avec lesquelles le pauvre diable ira *requiescat in pace*, sans que ni moi ni personne soit compromis.

FRÉDÉRIC, *à Ricardo.* — Nous ne pouvions trouver dans tout Naples un homme qui fît mieux ni plus sûrement notre affaire. — (*A Tristan.*) Entrez donc à son service, et quelque jour, à l'improviste, frappez, puis venez vous réfugier dans ma maison.

TRISTAN. — J'aurais besoin en ce moment de cent écus.

1. En entendant ce mot dans le sens qu'il avait au seizième siècle.

RICARDO. — En voilà cinquante dans cette bourse; la première fois que je vous verrai chez Diane, je compléterai le cent et plus encore.

TRISTAN. — Je m'en tiens au premier marché. Maintenant, je prends congé de Vos Seigneuries, car Mastranzo, Bras-de-Fer, Passe-partout, Arfuz et Peur-au-Diable m'attendent, et je ne voudrais pas qu'il leur vînt quelque soupçon.

RICARDO. — Vous avez raison : adieu.

(Ils se séparent.)

FRÉDÉRIC, *à Ricardo*. — Quelle chance!

RICARDO. — Considérez Théodore comme un homme mort.

FRÉDÉRIC. — Le drôle! voyez quel air déterminé!

(Sortent Frédéric, Ricardo et Celio.)

TRISTAN. — Je cours prévenir Théodore. Ma foi! tant pis pour les amis et pour le vin de Grèce : la distance est longue d'ici à notre logis. Mais n'est-ce pas Théodore lui-même que j'aperçois?

SCÈNE III

THÉODORE, TRISTAN.

TRISTAN. — Où allez-vous, monsieur?

THÉODORE. — Je l'ignore moi-même. Je suis dans un tel état, mon cher Tristan, que je ne sais ni ce que je fais, ni quelle force me conduit. Seul et perdu dans mes rêveries, je suis ma pensée qui me dit de porter ma vue audacieuse jusqu'au soleil. Mais, hélas! tu vis hier de quel ton me parla la comtesse; aujourd'hui, elle semble si étrangère à cet amour, que l'on croirait à peine qu'elle me connaisse : aussi Marcelle jouit-elle de mes douleurs.

TRISTAN. — Allons, s'il vous plaît, du côté de la maison. Il importe à tous deux qu'on ne nous voie pas ensemble.

THÉODORE. — Que veux-tu dire?

TRISTAN. — Chemin faisant, je vous dirai qui trame un complot contre votre vie.

THÉODORE. — Contre ma vie? Comment? Pourquoi?

TRISTAN. — Parlez plus bas et songez à vous défendre. Ricardo et Frédéric se sont abouchés avec moi et m'ont proposé un marché pour vous donner la mort.

THÉODORE. — Il se pourrait! Le marquis, le comte?

TRISTAN. — Ils ont induit de l'affaire des soufflets l'amour que vous porte votre maîtresse, et m'ayant pris pour un de ces lions qui ne reculent pas devant ces sortes de crimes, ils m'ont acheté votre vie au prix de cent doublons et m'ont remis cinquante écus d'arrhes. Je leur ai dit qu'un ami m'avait demandé d'entrer à votre service et que j'y entrerais aujourd'hui pour avoir plus de facilité à vous tuer. Mon but était de vous sauver.

THÉODORE. — Plût à Dieu que quelqu'un me délivrât de cette vie, plus importune que la mort!

TRISTAN. — Vous êtes donc tout à fait fou?

THÉODORE. — Comment veux-tu que tout mon être ne s'enflamme en ces conjonctures enivrantes? Sois sûr, Tristan, que si Diane trouvait un moyen quelconque de couvrir sa défaite, elle se marierait avec moi. Son honneur résiste, et plus elle s'enflamme, plus elle me montre de froideur et de mépris.

TRISTAN. — Que diriez-vous si je trouvais un remède?

THÉODORE. — Je te proclamerais plus sage qu'Ulysse.

TRISTAN. — Si je trouvais le moyen de conduire chez vous un père généreux qui rendît votre naissance égale à celle de la comtesse, dites, monsieur, ne sortiriez-vous pas vainqueur de cette entreprise?

THÉODORE. — C'est certain.

TRISTAN. — Il y a quelque vingt ans, le comte Ludovic, un seigneur déjà vieux, envoya à Malte son fils, neveu du grand-maître, qui portait le même nom que vous. Il fut pris par les Maures de Biserte, et depuis il n'en a jamais su de nouvelles. Il sera votre père, vous serez son fils, et c'est moi qui arrangerai tout cela.

THÉODORE. — Songe, Tristan, que tu peux amener tel incident qui nous coûte à tous deux l'honneur et la vie.

TRISTAN. — Nous voici arrivés. Demeurez avec Dieu. Demain, avant midi, vous serez l'époux de Diane.

(Il sort.)

THÉODORE, *seul.* — De si grands maux demandent une autre sorte de remède. L'amour n'ignore pas qu'il n'est pas d'ennemi qui l'achève avec plus de facilité que l'absence. Je veux m'exiler, puisque l'absence est le remède le plus efficace contre l'amour.

SCÈNE IV

DIANE, THÉODORE.

DIANE. — Es-tu maintenant un peu moins triste, Théodore?

THÉODORE. — Si j'adore, malgré ma tristesse, je saurai connaître le prix de mes soucis. Je ne veux pas de soulagement aux maux que j'endure, puisque je ne souffre que lorsque je cherche à m'en guérir. Heureuses douleurs, si douces à supporter que celui qui se sent mourir bénit[1] encore sa perte. Mon seul chagrin, c'est que les conditions de mon mal m'imposent, pour le soulager, la nécessité de m'éloigner de celle qui le cause.

DIANE. — Tu veux t'absenter? et pourquoi?

THÉODORE. — On en veut à ma vie.

DIANE. — Je m'en doutais.

THÉODORE. — On porte envie à mes maux, qui étaient d'abord un si grand bien; c'est pourquoi je vous demande la permission de passer en Espagne.

DIANE. — Ce sera l'acte d'un homme aussi avisé que généreux; tu te déroberas ainsi à l'objet de tes tristesses, et, bien qu'il doive m'en coûter des larmes, tu sauveras l'honneur de ma maison. Depuis le jour de ce soufflet, Frédéric m'a montré ouvertement de la jalousie, et cela m'oblige à te quitter. Pars pour l'Espagne; je vais donner l'ordre de te compter six mille écus.

THÉODORE. — Mon départ fermera la bouche à la calomnie. — Que je baise vos pieds.

1. Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

VOITURE, *Sonnet à Uranie.*

DIANE. — Non, assez; pars, Théodore, laisse-moi. Je suis femme et faible.

THÉODORE, *après quelques pas et à part.* — Elle pleure; mais, que faire?

DIANE, *revenant à elle-même.* — Ainsi, Théodore, tu pars?

THÉODORE. — Oui, madame.

DIANE. — Attends! — Non, va-t'en. — Écoute.

THÉODORE. — Qu'ordonnez-vous?

DIANE. — Rien, va-t-en.

THÉODORE. — Je pars.

DIANE, *à part.* — Je sens un trouble... une émotion... Est-il un tourment pareil à celui de l'amour? — (*Haut.*) Tu n'es pas encore parti?

THÉODORE. — Je m'en vais, madame.

(Il sort.)

DIANE. — Que devenir maintenant?... Honneur, honneur, maudit sois-tu! Invention détestable, barrière opposée aux penchants naturels! — Mais non, ce fut un bien; tu es le frein qui s'oppose à l'accomplissement de tant d'actes coupables.

(Rentre Théodore.)

THÉODORE. — Je viens savoir si je puis partir aujourd'hui.

DIANE. — Je ne sais. Et toi, Théodore, tu ne parais pas soupçonner que tu vas me faire mal, puisque tu reviens encore.

THÉODORE. — Je viens, madame, pour me retrouver moi-même; car c'est ici que j'existe, et au moment de partir, il m'en coûte de quitter ma vie et mon âme.

DIANE. — Ce n'est pas à moi que tu dois les redemander. Pars, Théodore, et dans cette lutte de l'amour contre mon honneur, ne provoque pas ma défaite. Va-t'en d'ici, et ne te redemande pas toi-même; tu le pourrais cependant, car si tu laisses ici une partie de ton être, tu m'emportes moi-même avec toi.

THÉODORE. — Que Votre Seigneurie demeure avec Dieu.

(Il sort.)

DIANE, *seule.* — Maudite soit ma Seigneurie qui m'empêche d'être à celui qu'adore mon âme! Me voilà seule, sans l'être qui était la lumière de mes yeux! Qu'ils ressentent leur infortune; qui eut tort de regarder aura raison de pleurer.

Soyez punis, mes yeux, vous qui, en fixant si mal vos regards, m'avez jetée dans cette détresse, car ce n'est pas moi qui suis coupable; ou plutôt, ne pleurez pas, les larmes vous soulageraient. Rassurez cependant votre infortune; qui eut tort de regarder aura raison de pleurer[1].

SCÈNE V

Entre MARCELLE.

MARCELLE. — Si les années que j'ai passées à votre service me permettent, madame, de vous demander humblement une récompense méritée, il vous est facile de me l'accorder aujourd'hui et de m'éloigner de vos yeux, auxquels j'ai eu le malheur de déplaire.

DIANE. — Tu parles de récompense possible, Marcelle? Que veux-tu dire? Parle, je t'écoute.

MARCELLE. — On dit que Théodore, ému de certains périls, part aujourd'hui pour l'Espagne; mariée avec lui, je puis le suivre et cesser ainsi d'offusquer vos regards.

DIANE. — Sais-tu s'il le voudrait?

MARCELLE. — Si je n'en étais certaine, vous demanderais-je ce remède en cette occasion?

DIANE. — Lui as-tu parlé?

MARCELLE. — Oui, et lui-même m'a demandé ce que j'implore en ce moment.

DIANE, *à part.* — Un tel ennui, et à cette heure!

MARCELLE. — Nous avons déjà réglé tous les détails et la manière dont notre voyage se fera avec le plus de commodité.

DIANE, *à part.* — Pardonne, honneur cruel, l'extrémité à laquelle me pousse l'amour; mais ce ne sera pas néces-

1. Sonnet.

saire; je puis, sans te blesser, porter remède à ma douleur.

MARCELLE. — Vous ne répondez pas?

DIANE. — Je ne puis vivre sans toi, Marcelle; et c'est méconnaître, non-seulement mon affection, mais celle de Fabio, qui t'aime éperdument, je le sais. C'est à lui que je t'unirai. Laisse partir Théodore.

MARCELLE. — J'abhorre Fabio, et c'est Théodore que j'aime.

DIANE, *à part.* — Quel supplice! mon secret va m'échapper... Folle passion, modère-toi. — (*Haut.*) Fabio te convient mieux.

MARCELLE. — Madame...

DIANE. — Pas de réplique.

(Elle sort.)

MARCELLE, *seule.* — Pourquoi tenter l'impossible contre une résolution appuyée de tant de puissance? Sa jalousie est assez déclarée; contrariée, elle fera un éclat.

Suspendez votre vol, espérances déçues; dans votre essor, vous m'entraînez à ma perte. Les amours malheureux sont pareils à des arbres flétris par la gelée en pleine floraison.

Ils réjouissaient la vue par leurs teintes et une force cruelle vient les couvrir de deuil. Que de fois un amour jaloux vient flétrir dans sa fleur un autre amour!

Il donnait lieu à de belles espérances; mais qu'importe la beauté de ses fleurs si elles se sont perdues avec le fruit qu'elles promettaient[1]!

(Elle sort.)

SCÈNE VI

Salon dans la maison du comte Ludovico.

LE COMTE LUDOVICO, CAMILLO.

CAMILLO. — Vous n'avez pas d'autre moyen d'avoir un héritier.

1. Sonnet.

LUDOVICO. — J'y vois à l'encontre un grand obstacle; c'est le nombre de mes années. Sans doute, ce motif devrait suffire à excuser le mariage d'un vieillard, mais la crainte se met de la partie et dit que c'est une faute. Il pourrait arriver que je n'eusse point d'enfants, et je resterais marié. La jeune femme est près d'un vieux mari comme le lierre auprès de l'ormeau : il l'embrasse, il l'entoure de lacs et de festons verdoyants; mais l'arbre sèche pendant que la plante s'épanouit avec éclat. Ne me parle plus de mariage, Camille; c'est me rappeler l'histoire du passé et renouveler mes regrets. Il y a vingt ans qu'en proie à de vaines espérances, j'attends mon Théodore, que je pleure chaque jour.

(Entre un page et ensuite Tristan, accompagné de Furio.)

LE PAGE. — Il y a là un marchand grec qui demande à parler à Votre Seigneurie.

LUDOVICO. — Dis-lui qu'il entre[1].

(Le page obéit, et l'on voit entrer Tristan et Furio portant le costume grec.)

TRISTAN. — Que je baise vos mains, seigneur, et puisse le ciel, par sa divine puissance, vous accorder le plus cher de vos désirs!

LUDOVICO. — Soyez le bienvenu; mais qu'est-ce qui vous amène en ce lointain pays?

TRISTAN. — Je suis venu de Constantinople en Chypre, et de là à Venise avec un navire chargé de riches toiles de Perse; et me trouvant en Italie, voulant d'ailleurs éclaircir quelques doutes, j'ai eu la fantaisie, pendant que mes serviteurs débitent la cargaison, de voir la ville de Naples; elle mérite, je le confesse, sa réputation de grandeur et de beauté.

LUDOVICO. — Naples est en effet une grande et belle ville.

TRISTAN. — Sans contredit. — Mon père, Seigneur, était trafiquant en Grèce, et son principal profit lui venait

1. C'est la scène de Covielle et de M. Jourdain, dans le *Bourgeois gentilhomme*. De telles scènes, on le voit, procèdent directement de la comédie espagnole.

du commerce des esclaves. Un jour, à la foire d'Arteclies, il acheta un enfant, le plus beau que la nature eût pu former pour montrer sa puissance. Il se trouvait avec d'autres personnes bien nées sur une galère de Malte, qui fut prise à la hauteur de Céphalonie par les vaisseaux d'un certain pacha turc.

LUDOVICO. — Camille, mon cœur se trouble.

TRISTAN. — Mon père acheta cet enfant aux Turcs, et charmé de sa grâce, il l'emmena en Arménie, où il fut élevé avec moi et avec une de mes sœurs.

LUDOVICO. — Ami... un moment; attendez un moment, s'il vous plaît... je sens mon cœur qui se navre.

TRISTAN, *à part*. — Comme il s'y prend!

LUDOVICO. — A-t-il dit comment il s'appelait!

TRISTAN. — Théodore.

LUDOVICO. — Ciel! combien la vérité a de force... J'inonde de pleurs mes cheveux blancs.

TRISTAN. — Serpalitonie ma sœur et ce jeune homme (plût au ciel qu'il eût dès l'enfance été moins beau), élevés ensemble, ne tardèrent pas à s'aimer, comme c'était à prévoir, et quand vint l'âge de seize ans, mettant à profit une absence de mon père, cet amour s'accrut et se développa de façon qu'il n'était que trop visible. Théodore effrayé s'enfuit en laissant ma sœur sur le point d'accoucher. Catiborrato, mon père, fut encore moins affligé de ce malheur que du départ de Théodore, et il ne tarda pas à mourir de chagrin. Nous baptisâmes l'enfant, car l'église d'Arménie est chrétienne, quoique séparée de la nôtre. Il reçut le nom de Terrimaconio, et c'est aujourd'hui un des plus beaux enfants de la ville de Tepécas, où nous résidons. Arrivé à Naples, et tout en flânant par la ville, je pris avec moi un papier qui renferme le portrait de Théodore, et comme je m'informais de lui, une esclave grecque qui sert dans mon logis me dit tout à coup : « Ce pourrait bien être là le fils du comte Ludovic. » Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Je demande à vous parler; mais au lieu de votre demeure, j'entre dans la maison de la comtesse de Belflor, et la première personne que j'y vois...

LUDOVICO. — D'angoisse mon cœur palpite.

TRISTAN. — C'est Théodore.

LUDOVICO. — Théodore!

TRISTAN. — Il aurait voulu s'esquiver, mais impossible. Moi, après avoir hésité un moment, car la barbe l'a un peu changé, j'allai à lui, je le saisis, et il finit par me parler, quoique avec un peu d'embarras, et par me prier de ne raconter l'aventure à personne, craignant qu'on n'eût mauvaise opinion de lui, si l'on savait qu'il avait été esclave. — Comment, lui dis-je, quand je sais, moi, que tu es le fils d'un grand seigneur de ce pays, que t'importe l'accident de l'esclavage? Il s'est fort égayé à mes dépens, et finalement je viens savoir de vous si votre histoire s'accorde avec mon récit. Dans ce cas, je vous prierai d'avoir une pensée pour votre petit-fils, ou de permettre que ma sœur vienne avec lui à Naples, non pas dans l'intention de se marier, mais pour quelle présente son enfant à son illustre aïeul.

LUDOVICO. — Embrassez-moi mille fois; la joie, les secrets avertissements de mon âme, me disent que votre histoire est vraie. Ah! fils de mes entrailles, qu'après tant d'années d'absence je retrouve pour ma félicité! — Que me conseilles-tu, Camille? Ne dois-je pas aller le voir, le reconnaître?

CAMILLO. — Certainement; courez, monseigneur, volez, et serré dans ses bras, oubliez vos peines pour une vie nouvelle.

LUDOVICO. — Ami, si vous voulez venir avec moi, mon bonheur en sera plus assuré; si vous préférez vous reposer, demandez pour prix du service que vous m'avez rendu ma fortune, ma maison tout entière; mais je ne puis m'arrêter.

TRISTAN. — Une partie de diamants que j'ai déposés près d'ici réclame ma présence. Je reviendrai quand vous serez de retour. Partons, Mercaponios.

FURIO. — Je vous suis.

TRISTAN. — *Bien se entrecas el engañif?*

FURIO. — *Muy bonis.*

TRISTAN. — *Andemis.*

CAMILLE. — Quelle langue!

LUDOVICO. — Allons, viens, Camille.

SCÈNE VII

Une rue.

LUDOVICO, CAMILLO, TRISTAN, FURIO.

(Ils sortent ensemble et, pendant que Ludovico et Camillo vont d'un côté, Tristan s'est dirigé vers la porte d'une maison qu'il entr'ouvre, suivi de Furio qui fait le guet.)

TRISTAN, *à Furio.* — Tu ne les vois plus?

FURIO. — Le vieux vole sans attendre ni voiture ni domestique.

TRISTAN. — Il serait bon que j'eusse rencontré juste, et que Théodore fût vraiment son fils.

FURIO. — Ce qui le serait davantage, c'est que la vérité fût au fond de cet impudent mensonge.

TRISTAN. — Prends ce cafetan; il importe que je ne sois pas aperçu ainsi accoutré par quelqu'une de mes connaissances.

FURIO. — Vite, déshabille-toi.

TRISTAN. — O puissance de l'amour paternel!

FURIO. — Où vais-je t'attendre?

TRISTAN. — A la taverne de l'*Ormeau.*

FURIO. — Adieu.

(Il sort.)

TRISTAN, *seul.* — Ma foi, vive l'esprit! J'avais roulé mon manteau là-dessous, en façon de demi-soutane, afin de pouvoir en cas de péril jeter dans la première allée mon turban arménien et ma houppelande grecque.

(Entrent Ricardo et Frédéric.)

FRÉDÉRIC. — Je crois que voilà la vaillante épée qui doit si sûrement donner la mort à Théodore.

RICARDO. — Un mot, seigneur hidalgo. Est-ce ainsi qu'entre gens d'honneur et qui tiennent à leur réputation, on s'acquitte d'une parole donnée?

TRISTAN. — Messieurs...

FRÉDÉRIC. — Croyez-vous par hasard que nous soyons vos égaux ?

TRISTAN. — Ne me condamnez pas sans m'entendre. Je suis déjà au service de ce pauvre Théodore, que ma cruelle main doit priver de la lumière du jour. Mais le tuer publiquement serait risquer de vous compromettre, messieurs. La prudence est un trésor céleste, que les anciens mettaient au-dessus de toutes les vertus. N'en doutez pas, Théodore est un homme mort. Il est fort mélancolique, vit retiré tout le jour, et la nuit reste enfermé dans son appartement ; il doit avoir la tête pleine de quelque grand souci. Laissez-moi faire : je lui servirai un plat de ma façon qui l'aura bientôt expédié. Mais, ne précipitons rien : je sais où et comment je dois lui donner son compte.

FRÉDÉRIC. — Je crois, marquis, que notre homme a raison. Puisqu'il est déjà à son service, l'affaire est emmanchée. Soyez-en sûr, il le tuera.

RICARDO. — Je le crois aussi, c'est un homme mort.

FRÉDÉRIC. — Parlons plus bas.

TRISTAN. — En attendant que nous terminions, Vos Seigneuries n'auraient-elles pas par hasard une cinquantaine d'écus ? Je voudrais m'acheter un bon cheval qui, le jour donné, eût des ailes.

RICARDO, — Je les ai sur moi. Prenez, et soyez certain qu'après la réussite, l'argent sera le moindre témoignage de notre reconnaissance.

TRISTAN. — Je hasarde ma vie; mais on doit servir les honnêtes gens. Et là-dessus, adieu. Je ne voudrais pas que du balcon de la comtesse on me vît causer avec Vos Seigneuries.

FRÉDÉRIC. — Vous avez du sens.

TRISTAN. — Vous le verrez bien mieux par les effets.

(Il sort.)

FRÉDÉRIC. — Cet homme est brave.

RICARDO. — Il n'a pas moins de ruse que d'esprit.

FRÉDÉRIC. — Il va le tuer; c'est sûr.

RICARDO. — Et l'expédier de la bonne manière.

(Entre Celio.)

CELIO. — Vit-on jamais pareil événement? C'est à ne pas y croire.

FRÉDÉRIC. — Qu'y a-t-il, Celio? Où vas-tu? Arrête.

CELIO. — Une aventure étrange et certainement fâcheuse pour vous deux. Voyez-vous cette foule qui s'empresse vers la maison du comte Ludovic?

RICARDO. — Serait-il mort?

CELIO. — Attendez, je vous supplie. On court le féliciter d'avoir retrouvé ce fils qu'il avait perdu.

RICARDO. — Eh bien! en quoi cette heureuse circonstance peut-elle influer sur nos projets?

CELIO. — Croyez-vous qu'il soit indifférent aux vues secrètes que l'un et l'autre vous aviez sur Diane, que ce fils soit précisément Théodore, ce secrétaire de la comtesse?

FRÉDÉRIC. — Ce coup me répond à l'âme.

RICARDO. — Lui, fils du comte! Comment est-on parvenu à le savoir?

CELIO. — Ce serait trop long à raconter, et les récits en sont si divers, que je n'ai eu ni assez de temps, ni assez de mémoire pour m'en souvenir.

FRÉDÉRIC. — Peut-il y avoir un malheur égal?

RICARDO. — Le bonheur que j'espérais s'est changé en désespoir.

FRÉDÉRIC. — Je veux voir ce qui en est. Je vais passer chez Ludovic.

RICARDO. — Comte, je vous suis.

CELIO. — Vous allez voir si je vous ai dit la vérité.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Salon dans le palais de la comtesse.

MARCELLE, THÉODORE.

MARCELLE. — Enfin, Théodore, tu pars.

THÉODORE. — Si je pars, à toi en est la faute; la rivalité entre personnes si inégales ne peut produire que des maux.

MARCELLE. — Excuses aussi fausses que ton feint attachement! Tu m'abhorrais, tu aimais Diane; et il ne reste plus à ton amour déçu que l'espérance de l'oublier.

THÉODORE. — Moi, j'aimais Diane!

MARCELLE. — Il est trop tard, Théodore, pour nier les folles espérances qui t'ont perdu. Tu reçois le juste prix de ton audace et de ta lâcheté : de ta lâcheté, puisque Diane a su garder le respect qu'elle se devait; de ton audace, puisque, dans ta bassesse, tu osais lever les yeux sur elle. Entre l'honneur et l'amour, tu le sais maintenant, s'élèvent des montagnes de glace. Je suis vengée; je t'aimais encore, mais la vengeance me fera oublier ma passion : c'est la façon d'oublier de l'amour. Et si tu te souviens de moi, imagine que je t'oublie, pour en venir à m'aimer. Il faut d'abord une erreur pour ramener l'amour dans le cœur d'un homme, à la pensée qu'il est abhorré.

THÉODORE. — Que de folies pour finir par un mariage avec Fabio.

MARCELLE. — C'est toi qui me maries; c'est ton dédain qui me provoque à la vengeance.

(Entre Fabio.)

FABIO, *à Marcelle*. — Théodore n'ayant plus à rester ici que peu d'instants, tu fais bien, Marcelle, de donner ce régal à tes yeux.

THÉODORE. — Ne sois pas jaloux d'un homme malheureux qui va mettre entre lui et toi l'espace de la mer.

FABIO. — Tu pars donc, décidément?

THÉODORE. — C'est assez clair.

FABIO. — Voici madame la comtesse qui veut te parler.

SCÈNE IX

DIANE, DOROTHÉE, ANARDA.

DIANE. — Quoi! déjà prêt Théodore?

THÉODORE. — J'ai des éperons aux pieds, je voudrais y avoir des ailes.

DIANE, *à Anarda*. — As-tu disposé ce linge, ces vêtements, comme je l'ai ordonné.

ANARDA. — Tout est prêt, madame, et emballé.

FABIO, *à Marcelle.* — Il part donc tout de bon.

MARCELLE. — Et tout à l'heure tu étais jaloux.

DIANE, *à Théodore, qu'elle attire à part.* — Viens, écoute.

THÉODORE. — Je suis à vos ordres.

DIANE. — Tu pars, Théodore, et moi je t'aime.

THÉODORE. — Ce sont vos cruautés qui me font partir.

DIANE. — Tu sais qui je suis; que pouvais-je faire ?

THÉODORE. — Vous pleurez?

DIANE. — Non, il m'est tombé quelque chose dans l'œil.

THÉODORE. — C'est peut-être l'amour ?

DIANE. — Oui, ce doit être l'amour. Il y était tombé depuis longtemps, et maintenant il veut sortir.

THÉODORE. — Je pars donc, señora mia; je pars, mais mon âme reste. Oui, je pars sans mon âme, mais ce n'est pas manquer à votre service; car, c'est du fond de l'âme que doit être servie si noble beauté. Qu'ordonnez-vous ? Je vous appartiens tout entier.

DIANE. — Jour malheureux !

THÉODORE. — Je pars, señora mia; je pars, mais mon âme reste.

DIANE. — Tu pleures ?

THÉODORE. — Non, il m'est tombé quelque chose dans les yeux.

DIANE. — Ce sont peut-être mes chagrins.

THÉODORE. — Oui, ce sont eux.

DIANE. — Je t'ai donné mille bagatelles que tu trouveras dans une malle; pardonne-moi, je n'ai pu faire davantage. Quand tu l'ouvriras, aie soin de dire, en voyant ce butin de la cruelle victoire qu'elle a remportée sur elle-même : « Tous ces objets, c'est Diane qui les a rangés, en les mouillant de ses pleurs. »

ANARDA, *à part à Dorothée.* — Ils s'aiment à en mourir.

DOROTHÉE. — Qu'il est malaisé de cacher son amour !

ANARDA. — Il valait mieux le garder. —

(Ils se prennent la main et échangent des souvenirs.)

DOROTHÉE. — Diane ressemble maintenant au chien du jardinier.

ANARDA. — C'est bien tard pour lui prendre la main.

DOROTHÉE. — Qu'elle mange ou qu'elle laisse manger.

SCÈNE X

Entrent LUDOVICO *et* CAMILLO.

LUDOVICO. — La joie où je suis, madame la comtesse, doit permettre à un homme de mon âge, de se présenter chez vous avec si peu de cérémonie.

DIANE. — Qu'est-ce donc, seigneur comte ?

LUDOVICO. — Vous seule ignorez donc ce que tout Naples sait à présent? A peine la nouvelle s'en était-elle répandue, que j'étais arrêté dans chaque rue, et que je n'ai pu arriver jusqu'à mon fils.

DIANE. — Quel fils ? je ne comprends pas...

LUDOVICO. — Votre Seigneurie n'a donc jamais ouï parler de mon histoire ... et comment il y a vingt ans, mon fils que j'envoyais à Malte auprès de son oncle, fut pris par les galères d'Ali-Pacha?

DIANE. — Il me semble avoir quelque idée de cet événement.

LUDOVICO. — Eh bien, par un effet de la bonté du ciel, j'ai retrouvé mon enfant après mille malheurs qu'il a éprouvés.

DIANE. — Je vous remercie, comte, de m'avoir communiqué cette bonne nouvelle.

LUDOVICO. — Mais vous, madame, vous avez en retour à me rendre mon fils, qui est ici à votre service, bien éloigné de penser que je sois son père. Ah ! si sa pauvre mère avait pu voir ce moment !

DIANE. — Votre fils à mon service !... Serait-ce Fabio, par hasard ?

LUDOVICO. — Non, madame, ce n'est pas Fabio, c'est Théodore.

DIANE. — Théodore !

LUDOVICO. — Oui, madame.

THÉODORE. — Qu'entends-je ?

DIANE. — Parle donc, Théodore, s'il est vrai que le comte soit ton père.

LUDOVICO. — Comment, ce serait lui?...

THÉODORE. — Mais, seigneur comte, que Votre Seigneurie considère...

LUDOVICO. — Eh ! mon cher fils, fils de mes entrailles, à quoi songer, sinon à mourir de joie dans tes bras?

DIANE. — Quelle étrange aventure !

ANARDA. — Quoi, madame, Théodore serait gentilhomme, et du plus haut rang?

THÉODORE. — Le saisissement où je suis m'empêche... Moi, je serais votre fils?

LUDOVICO. — Quand je n'en aurais pas la preuve certaine il suffit de te voir. Quelle ressemblance avec les traits de ma jeunesse !

THÉODORE. — Que je baise vos pieds, en vous suppliant..

LUDOVICO. — Je ne veux rien entendre, car je ne me possède plus. Dieu te bénisse ! Quelle bonne mine ! quel air de dignité ! Ah ! que la nature a bien écrit sur ton front la noblesse de ta naissance ! Partons, viens avec moi mon fils; viens prendre possession de ma maison, de ma fortune; viens voir ces portes que couronnent les armoiries les plus nobles de ce royaume.

THÉODORE. — Seigneur, j'étais au moment de partir pour l'Espagne, et je ne saurais...

LUDOVICO. — Comment, l'Espagne ! Il s'agit bien de cela ! L'Espagne est pour toi dans mes bras!

DIANE. — Je vous en prie, seigneur comte, laissez un moment Théodore ici pour qu'il se remette et qu'il puisse se présenter chez vous, sous un habit plus convenable: d'ailleurs, je ne voudrais pas qu'il sortît de ma maison, au milieu de toute cette population en émoi.

LUDOVICO. — C'est un langage digne de vous et du grand sens qui vous caractérise. Il m'en coûte de le quitter, même pour un moment. Mais, pour ne pas exciter davantage la curiosité, je vais partir. Je prie seulement Votre Seigneurie de me mettre en possession de mon bien avant la nuit.

DIANE. — Je vous en donne ma parole.

LUDOVICO. — Adieu, mon cher Théodore.

THÉODORE. — Je baise mille fois vos pieds.

LUDOVICO. — Camille, vienne maintenant la mort quand elle voudra !

CAMILLO. — Quel charmant garçon que votre Théodore !

LUDOVICO. — Je ne veux pas trop penser à mon bonheur ; j'en deviendrais fou.

(Sortent Camillo et Ludovico.)

SCÈNE XI

DIANE, THÉODORE, MARCELLE, DOROTHÉE, ANARDA, FABIO.

DOROTHÉE, *à Théodore.* — Souffrez que l'on vous baise les mains.

ANARDA. — Maintenant que vous êtes grand seigneur...

DOROTHÉE. — Accordez-nous cette faveur.

MARCELLE. — Par la simplicité, les grands seigneurs gagnent les âmes. Ouvrez-nous vos bras.

DIANE. — Écartez-vous ; faites-moi place : assez de folies comme cela. — Seigneur Théodore, je baise les mains de Votre Seigneurie.

THÉODORE. — Laissez-moi tomber à vos pieds ; plus que jamais je suis votre esclave.

DIANE. — Sortez tous. Laissez-nous seuls un moment.

MARCELLE, *à Fabio.* — Qu'en dis-tu ?

FABIO. — J'en perds la tête.

DOROTHÉE, *à part, à Anarda.* — Que penses-tu de ceci ?

ANARDA. — Que madame ne voudra plus être le chien du ardinier.

DOROTHÉE. — Tu crois qu'elle mangera ?

ANARDA. — Parbleu ! c'est assez clair.

DOROTHÉE. — Eh bien ! qu'elle en prenne tout à son aise.

(Elles sortent ainsi que Fabio.)

DIANE. — On ne part plus pour l'Espagne ?

THÉODORE. — Moi ?

DIANE. — Votre Seigneurie ne dit plus : je pars, señora mia, mais mon cœur reste avec vous ?

THÉODORE. — Vous riez de voir les faveurs de la fortune.

(Il lui baise la main.)

DIANE. — Que faites-vous?

THÉODORE. — Traitons-nous d'égal à égal, comme font les grands seigneurs. Ne le sommes-nous pas?

DIANE. — Tu me sembles tout autre.

THÉODORE. — C'est vous, je crois qui êtes changée, et qui regrettez que je sois devenu votre égal. Vous auriez préféré me voir demeurer votre serviteur, car c'est un des caractères de l'amour, d'aimer à sentir sa supériorité.

DIANE. — Tu te trompes, car tu m'appartiendras aujourd'hui; dès ce soir je te donne ma main.

THÉODORE. — Quelle faveur plus précieuse?... Fortune, épargne-moi.

DIANE. — Je serai, j'en suis sûre, la plus heureuse des femmes; mais va t'habiller.

THÉODORE. — Je vais voir ce majorat que je fonde, et ce père que je me trouve avoir, je ne sais comment.

DIANE. — Adieu donc, comte, mon seigneur.

THÉODORE. — Adieu, comtesse.

DIANE. — Dites-moi...

THÉODORE. — Quoi?

DIANE. — Quoi! — Par exemple! est-ce ainsi qu'un serviteur répond à sa maîtresse?

THÉODORE. — Chacun son tour; c'est moi qui suis le maître maintenant.

DIANE. — Il ne s'agit plus maintenant d'aller coqueter avec Marcelle, quelque chagrin qu'elle doive éprouver.

THÉODORE. — Des gens comme nous ne s'abaissent pas à aimer des suivantes.

DIANE. — Prends-garde à ce que tu dis.

THÉODORE. — Vous m'offensez.

DIANE. — Et moi, que suis-je donc?

THÉODORE. — Ma femme.

(Il sort.)

DIANE, *seule*. — Je n'ai plus rien à désirer, et comme disait Théodore, épargne-moi, fortune, épargne-moi.

SCÈNE XII

Entrent FRÉDÉRIC *et* RICARDO.

RICARDO. — Parmi tant de réjouissances, et au milieu de l'allégresse générale, on n'en fait pas part à ses amis…

DIANE. — De quoi, messieurs ? je ne demande pas mieux.

RICARDO. — De la haute condition à laquelle s'est élevé votre serviteur et secrétaire.

DIANE. — Je croyais, messieurs (veuillez m'excuser), que vous demandiez à savoir que Théodore est comte, et qu'il est mon époux.

(Elle sort.)

RICARDO. — Que dites-vous de la nouvelle?

FRÉDÉRIC. — C'est à en perdre l'esprit.

RICARDO. — Ah ! si ce coquin l'avait tué !

FRÉDÉRIC. — Tenez, le voilà précisément.

(Entre Tristan.)

TRISTAN, *sans les apercevoir.* — Tout va à merveille. Qui aurait cru que le génie d'un laquais pût réussir à mettre sens dessus dessous la ville entière de Naples?

RICARDO. — Tristan, ou qui que tu sois, arrête.

TRISTAN. — Mon véritable nom est : Mort à tous.

FRÉDÉRIC. — Tu l'as bien prouvé !

TRISTAN. — Ce serait déjà fait, si pas plus tard qu'aujourd'hui ce mort n'était devenu comte.

RICARDO. — Comte ou non, qu'importe ?

TRISTAN. — Lorsque je fis mon traité avec vous pour trois cents simples écus, il s'agissait de tuer Théodore domestique, et non pas comte. Théodore comte, c'est autre chose ; il faut augmenter le prix. Il y a bien plus de peine à tuer un comte qu'une demi-douzaine de domestiques qui sont presque morts les uns de faim, les autres d'attente, et un bon nombre d'envie.

FRÉDÉRIC. — Combien veux-tu pour le tuer cette nuit ?

TRISTAN. — Mille écus.

RICARDO. — Je te les promets.

TRISTAN. — Il me faut des arrhes.

RICARDO. — Cette chaîne d'or.

TRISTAN. — Comptez l'argent.

FRÉDÉRIC. — Je vais me pourvoir de la somme.

TRISTAN. — Et moi le tuer... Écoutez.

RICARDO. — Que veux-tu de plus ?

TRISTAN. — Le silence du tombeau.

(Sortent Ricardo et Frédéric.)

(Entre Théodore.)

THÉODORE. — Je te voyais t'entretenir avec ces deux assassins.

TRISTAN. — Naples n'a pas deux plus grands imbéciles. Ils m'ont donné cette chaîne, et promis mille écus, pour que je vous tue aujourd'hui.

THÉODORE. — Sais-tu bien quelles peuvent être, Tristan, les conséquences de ta fourberie ? Je ne suis pas sans inquiétudes.

TRISTAN. — Si vous m'aviez entendu parler grec, monsieur, vous m'auriez offert encore plus que ces deux niais. Par ma foi, gréciser n'est si difficile ! Il ne s'agit après tout que de parler. Mais le plus joli, c'étaient les noms que j'improvisais : Articliès, Catiborratos, Serpalitonie, Xipatos, Alécas, Philimoclia... Ce doit être du grec, puisque personne ne le comprend ; en somme, je l'ai fait passer pour tel.

THÉODORE. — Je suis assiégé par mille réflexions qui me causent une profonde tristesse. Si cette fourberie vient à se découvrir le moins qu'il puisse m'en coûter, c'est ma tête.

TRISTAN. — C'est là ce qui vous occupe en ce moment !

THÉODORE. — Tu es le démon en personne.

TRISTAN. — Laissez aller la fortune, et attendez la fin.

THÉODORE. — J'aperçois la comtesse.

TRISTAN. — Je me sauve ; il ne faut pas qu'elle me voie.

(Il se cache.)

SCÈNE XIII

THÉODORE, DIANE, TRISTAN *caché.*

DIANE. — Tu n'es pas allé chez ton père, Théodore?

THÉODORE. — Un grave souci me retient; et décidément j'en reviens à vous demander la permission de suivre ma première idée, et de me retirer en Espagne.

DIANE. — Si c'est Marcelle qui se met de nouveau sous les armes, le prétexte me paraît bien trouvé.

THÉODORE. — Marcelle! moi?

DIANE. — Eh bien, qu'as-tu alors?

THÉODORE. — Je n'ose faire passer la chose de ma bouche à vos oreilles.

DIANE. — Parle, Théodore, dussent tes paroles offenser mille fois mon honneur.

THÉODORE. — Tristan, plus ingénieux que Dédale, — à qui la ruse devrait élever des statues; Tristan, le fourbe des fourbes, voyant mon amour et ma tristesse, et informé que le comte Ludovic avait perdu un fils, a arrangé toute cette intrigue. Je ne suis qu'un fils de la terre; je n'ai jamais connu mon père, et n'ai d'autre soutien que mon esprit, mes lettres et ma plume. Le comte me croit son fils. Je pourrais en acceptant votre main m'élever ainsi à ce comble de bonheur et de fortune; mais j'ai trop le sentiment de l'honneur pour vous tromper. Là vérité m'est trop chère. Je reviens donc à vous demander la permission de passer en Espagne. Je ne veux pas tromper votre amour, ni faire cette injure à votre sang et à vos qualités.

DIANE. — Vous avez raison, Théodore, de me déclarer noblement qui vous êtes, mais vous avez tort de penser que je sois assez simple pour renoncer à mes projets. Je voulais un moyen de couvrir l'humilité de votre naissance, je l'ai trouvé, mais dans ces secrètes affinités, source de l'union des âmes. Tu seras mon époux; et pour que Tristan ne puisse jamais révéler ce secret, je le ferai prendre cette nuit, et jeter dans le puits de l'hôtel.

TRISTAN. — Garc la tête !

DIANE. — Qui est là ?

TRISTAN. — C'est Tristan qui se plaint avec raison de la plus noire ingratitude que femme ait jamais montrée. Comment ! Quand je fais votre bonheur, vous me jetez dans un puits ! Je ne vous aurais rendu aucun service que ce serait encore beaucoup trop.

DIANE. — Tu as donc entendu ?

TRISTAN, *en s'éloignant*. Ne croyez pas me prendre dans vos filets.

DIANE. — Viens donc.

TRISTAN. Quelque sot.

DIANE. — Reviens, te dis-je. En considération de ton esprit, je veux bien te promettre que tu n'auras pas de meilleur ami que moi ; promets seulement de garder le secret sur cette fourberie, de ton invention.

TRISTAN. — Mon intérêt vous répond de ma discrétion.

THÉODORE. — Écoutez... Que signifient ce tumulte, ces cris ?

SCÈNE XIV

Entrent LUDOVICO, FRÉDÉRIC, RICARDO, FABIO *et les femmes de la comtesse.*

RICARDO, *dans la coulisse.* — Nous tenons à faire cortége à votre fils.

FRÉDÉRIC. — La belle cité de Naples est à la porte attendant sa sortie.

LUDOVICO. — Avec la permission de la comtesse, un carrosse t'attend, mon fils, entouré de toute la noblesse de Naples à cheval. Viens chez toi ; viens, mon enfant, revoir après tant d'années d'absence les lieux qui t'ont vu naître.

DIANE. — Avant qu'il ne sorte d'ici, je veux, comte, que vous sachiez que je suis son épouse.

LUDOVICO. — C'est trop de bonheur. Maintenant, que la fortune fixe sa roue avec un clou d'or. Je venais chercher un fils, et j'en trouve deux.

FRÉDÉRIC. — Approchez, Ricardo, et faites votre compliment.

RICARDO. — Je pourrais vous féliciter non-seulement du mariage de Théodore, mais de sa vie. Jaloux de la comtesse, j'avais promis à ce coquin (*il désigne Tristan*) mille écus outre la chaîne qu'il porte, pour qu'il l'assassinât[1]. Ordonnez, madame, qu'on l'arrête; c'est à coup sûr un fripon.

THÉODORE. — Non pas, s'il vous plaît? Celui qui défend son maître ne mérite pas ce nom.

RICARDO. — Ah!... et qui est-il donc ce brave prétendu?

THÉODORE. — Mon serviteur; et pour reconnaître avec tant d'autres le service qu'il m'a rendu en défendant ma vie, — avec la permission de Diane, je le marie avec Dorothée, puisque Sa Seigneurie a déjà marié Marcelle à Fabio.

RICARDO. — Je me charge de doter Marcelle.

FRÉDÉRIC. — Et moi Dorothée.

LUDOVIC. — Un fils! mon nom conservé! et la dot de la comtesse!

THÉODORE. — Et vous, illustre assemblée, gardez-vous de divulguer à personne le secret de Théodore. Ainsi finit avec votre licence la fameuse comédie : LE CHIEN DU JARDINIER.

1. Un pareil aveu pouvait donc se faire publiquement, comme chose toute simple?

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE CERTAIN

POUR L'INCERTAIN

COMÉDIE HÉROIQUE

NOTICE

SUR

LE CERTAIN POUR L'INCERTAIN

Séville est la cité de don Pèdre. Il y était né ; il s'en écarta souvent durant son orageuse carrière, mais il y revenait toujours. Séville est peuplée de ses souvenirs[1], et son ombre doit se plaire à hanter encore le palais mauresque qu'il se fit construire par les architectes de l'Alhambra. Sombre époque, mais combien dramatique! Triste destinée commencée au spectacle des pleurs et de l'abandon d'une mère, achevée par le couteau d'un frère, non loin du château de Montiel, sous la tente de Duguesclin.

Il n'est donc pas surprenant que cette figure ait attiré l'attention de Lope de Vega. Mais il faut convenir qu'elle allait moins à la comédie qu'au drame. Aussi la pièce qu'on va lire est-elle un mélange des deux genres, et découvre mieux qu'aucune autre ce que nous avons observé dans notre introduction sur le caractère spécial de la comédie de Lope de Vega.

Il est une circonstance qui relève singulièrement l'intérêt de la comédie de Lope. Je ne parle pas de ces détails de mœurs toujours si originaux que nous offre le commencement. Tout le monde connaît la lutte terrible qui s'engagea entre le roi de Castille et son frère bâtard Henri de Transtamare, après que l'ivresse du meurtre eut soulevé contre don Pèdre les provinces du Nord. Henri se présentait comme le vengeur de la morale et de la nature outragées, et il en avait certes le droit après l'assassinat de don Fadrique, après la séquestration de Blanche de Bourbon, après le meurtre de Garcilaso, de l'infant d'Aragon, de sa mère, et de tant d'autres.

1. Ce qu'attestent les rues de *la Tête de don Pèdre, del Candilejo*, etc.

Or, la pièce de Lope nous représente bien les deux frères comme déjà rivaux, mais ce n'est encore qu'une innocente rivalité d'amour. Le contraste est frappant et vous suit dans toute la pièce. Don Pèdre et Henri nous apparaissent comme des adolescents qui ne songent encore qu'à leurs plaisirs, parcourant la nuit déguisés les rues de Séville, et mettant à profit, comme le premier *majo* venu, les libertés que tolère la veille de la Saint-Jean. La politique, l'ambition, une lutte de quinze années durant laquelle interviendront la France et l'Angleterre, n'a pas encore creusé entre les deux frères cet abîme que comblera seul le cadavre d'un roi. Mais le sceau fatal dont semble marqué le roi de Castille, s'annonce déjà dans ces luttes d'amour. Le génie de don Pèdre semble déjà dominé par le génie de son frère Transtamare, car il ne peut réussir à se faire aimer de doña Juana et tous ses efforts tournent contre lui.

C'est au reste une poésie entièrement différente des usages de notre scène, et empreinte au plus haut degré des mœurs et des usages nationaux. La pièce débute par la peinture de la grande cité de Séville, occupée tout entière aux joies proverbiales de la veille de la Saint-Jean :

La de San Juan en Sevilla
Es alegre a maravilla.

De tous côtés résonnent les sons de la guitare et du tambour de basque. On se mêle, on se visite durant cette nuit. Les rangs sont confondus. La veille de la Saint-Jean autorise tous les genres de surprise. Henri et don Pèdre, enveloppés dans leurs manteaux se rencontrent mêlés à la population qui bourdonne sur les rives du Guadalquivir. Mais bientôt Henri s'esquive et pénètre, suivi de son écuyer, dans la maison de l'Adelantado, noble demeure habitée par deux belles jeunes filles, doña Juana, et sa cousine doña Inès.

Les jeunes filles ont dressé l'autel de Saint-Jean formé de feuillages. Tapies derrière la grille des fenêtres, elles prêtent une oreille attentive aux bruits de la rue ; le premier nom qui frappera leur oreille doit être celui de leur époux, et souvent une voix officieuse se charge d'apporter le nom de celui que l'on désire. Dans un vase plein d'eau elles jettent un blanc d'œuf. S'il prend la forme d'un navire, c'est de bon augure, elles seront mariées dans l'année.

Henri, témoin caché de ces apprêts, a jeté le nom souhaité par la belle Jeanne; mais pendant que les deux amants échangent de mu-

tuelles protestations de tendresse, survient le roi suivi de son autre frère don Fadrique, grand maître de l'ordre de Saint-Jacques.

Obsédé par son amour et par les soupçons qu'a fait naître en lui la disparition subite d'Henri, le roi don Pèdre se présente au palais de l'Adelantado, qui est absent, — sous prétexte d'admirer l'autel de Saint-Jean. Henri n'a que le temps de se cacher derrière le feuillage. Jeanne s'étonne de tant d'honneur en termes qui font sentir au roi qu'elle ne s'attendait pas à une telle visite en l'absence de son père. Don Pèdre riposte en disant qu'elle n'aurait pas de telles objections pour la visite d'Henri.

En ce moment on entend une montre qui sonne trois heures. Un homme est là, caché. « Qu'on voie ce que c'est; qu'on le tue, » crie don Pèdre. Henri se découvre, et, à la prière de don Fadrique, qui intercède en sa faveur, le roi répond par un ordre d'exil.

Henri s'éloigne, mais il ne tarde pas à reparaître. Jeanne désolée, peut-être incertaine, l'engage vivement à se retirer. Le jour approche. Le roi peut revenir. Elle lui adresse ces deux mots charmants :

Si he de verte muerto
Mas te quiero ausente.

Ces craintes, don Henri les prend pour de l'indifférence, exagérant tout selon l'usage des amants. Il quitte sa maîtresse désolé et annonce qu'il part pour la Castille.

Il part en effet, mais on devine qu'il ne va pas bien loin. Malgré la parole qu'il a donnée au roi, malgré les supplications de Ramire, son écuyer, qui redoute quelque vengeance de la jalousie de don Pèdre, Henri retourne à Séville.

Que s'est-il passé depuis la veille? Quel parti aura pris le roi? Il brûle de le savoir. Ramire se charge de pénétrer dans le palais de l'Adelantado avec une lettre pour Jeanne. Il se déguise en marchand colporteur, et rencontre Inès, la cousine. Il est bientôt reconnu. C'est ici le nœud même de l'intrigue qui se noue, il faut le dire, un peu aux dépens de la vraisemblance. Inès joue un double jeu, elle informe Ramire que Jeanne s'est déclarée en faveur du roi, et elle communique au roi la lettre d'Henri, en disant qu'elle lui est adressée. Le roi est enchanté de s'être mépris jusqu'alors, et promet à Inès de la marier à son frère. Il court tout heureux chez Jeanne lui faire part de la prétendue trahison d'Henri. Ce n'est pas le cas de dire comme Figaro : « Qui trompe-t-on ici ? » car tout le monde est dupe, à l'exception d'Inès, l'artisan de toute cette intrigue.

Henri revoit son messager. Naturellement, il est désolé. Il maudit, il s'emporte. Que l'on selle ses chevaux ; il va partir sur-le-champ. Mais il ne partira pas sans avoir revu l'infidèle, et sans l'avoir accablée de reproches. Il s'arme, part et pénètre dans le palais de l'Adelantado jusqu'à Jeanne.

Après le premier moment de surprise, éclate entre les deux amants une scène de reproches mutuels, dans laquelle la prétendue lettre adressée à Inès joue le principal rôle. Mais, comme on le pense bien, Jeanne est bientôt détrompée, et d'autant plus aisément que Ramire, le messager, est présent à l'entretien. Vient la réconciliation après des bouderies mutuelles, aucun ne voulant faire les premiers pas. C'est la scène souvent imitée par Molière. Ici se place une idée singulièrement originale et gracieuse. Lope abonde en ces inventions imprévues. Jeanne demande à Henri de faire la promesse écrite de lui être toujours fidèle. Elle en écrira autant de son côté. Ramire sera témoin, et au besoin juge. Cela donne lieu à une explosion de joie charmante sous la forme de deux sonnets. Rien n'est plus beau, car rien n'est plus dans la situation. La forme même du sonnet, si mélodieuse, ajoute à l'expression passionnée du sentiment un charme inexprimable.

Nous touchons au dénoûment. Par ordre, en effet, de don Pèdre, et avec une galanterie tout espagnole, la couronne de Castille est apportée devant la belle Jeanne, et mise en réalité à ses pieds. Jeanne est au comble du trouble et de la confusion. Peut-être un secret combat se livre-t-il en son cœur. Elle demande à rester seule, et dans un monologue que l'on voudrait voir écrit en vers de Racine, elle écarte la couronne de Castille pour demeurer fidèle à son amour. L'intéressante figure de Jeanne est une des plus charmantes créations de Lope de Vega. Elle est digne à tous égards de son caractère tendre et passionné.

Le dénoûment est original ; on pourrait dire bizarre. Henri, par suite d'un quiproquo, est uni à Jeanne par l'archevêque de Séville. C'est ce que l'Adelantado annonce tout joyeux au roi, quand celui-ci lui demande où en est l'affaire : — « Je ne sais pas, répond tristement don Pèdre, réponse à si grande mésaventure. Jeanne, ajoute une couronne à tes armes ; mais comme tu l'as dédaignée, qu'elle y figure peinte à l'envers. »

Ainsi finit la fameuse comédie *le Certain pour l'Incertain ; el Cierto por el Dudoso.*

LE CERTAIN

POUR L'INCERTAIN

PERSONNAGES

LE ROI DON PÈDRE.
LE COMTE DON HENRI.
LE GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES.
RAMIRE, écuyer.
MENDO, idem.
L'ADELANTADO.
DONA JUANA, sa fille.
DONA INÈS.
TEODORA.
JUSTA.
SOLDATS ET GENS DE LA SUITE.

La scène est à Séville.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Les bords du Guadalquivir. Maisons sur un côté de la scène.

LE COMTE DON HENRI, RAMIRE, *embossés dans leurs manteaux. Il est nuit.*

DON HENRI. — Le beau fleuve!

RAMIRE. — Des nymphes charmantes habitent en foule ses bords.

DON HENRI. — C'est la veille de Saint-Jean et la fête de Séville. Tout est beau, tout est charmant dans cette grande cité.

RAMIRE. — Et tout cet enchantement procède de toi-

même. Tu aimes, c'est le bien suprême, et tu vis aux mêmes lieux que ce bien.

DON HENRI. — Il faut compter aussi l'objet de cet ardent amour.

(Danses et chants avec accompagnement de guitare.)

RAMIRE. — On chante?

DON HENRI. — On le dirait; la danse s'en mêle aussi.

RAMIRE. — Ce sont des mulâtresses. J'aime leurs chants, mais leur couleur attriste tout[1].

(Nouveaux chants avec accompagnement de castagnettes.)

Fleuve de Séville,
Que tu es charmant
Avec tes blanches galères
Et tes rames vertes.

(Entrent le roi don Pèdre, le grand maître de Santiago et Mendo enveloppés de leurs manteaux.)

LE ROI. — Je n'ai rien vu de plus charmant.

LE GRAND MAITRE. — Le plaisir ravale quelquefois nos goûts, et c'est une faute si cela porte dommage à notre honneur.

LE ROI. — Maître de Santiago, tous les rangs se confondent dans la nuit. Son manteau de ténèbres couvre et déguise tout ce qu'embrassent nos yeux. Tu n'aperçois pas la couleur des fleurs dont tu saisis le parfum; de même, la nuit, c'est aux parfums que l'on reconnaît les grands seigneurs.

DON HENRI, *demeuré à l'écart, à Ramire.* — C'est le roi.

RAMIRE. — Avec ton frère le grand maître.

DON HENRI. — Éloignons-nous : c'est l'homme de son intimité.

RAMIRE. — Il l'aime beaucoup.

DON HENRI. — Il a raison.

LE ROI. — Il y a là deux hommes qui, à notre aspect, se sont enveloppés de leurs manteaux. Va savoir qui c'est, Mendo.

1. Lope décrit la Séville de son temps beaucoup plus que la ville de don Pèdre. Les nègres ne furent introduits en grand nombre dans la Péninsule qu'après la découverte de la Guinée, en 1445.

MENDO. — Je crois que c'est le comte.

LE ROI, *s'approchant de don Henri.* — Henri, pourquoi cette défiance? Tu te caches de moi?

DON HENRI. — Seigneur, je croyais au contraire que c'est vous qui ne vouliez pas être reconnu.

LE ROI. — C'est mal reconnaître l'affection que je te porte. — Où donc vas-tu comme cela?

DON HENRI. — Votre Altesse le voit bien.

LE ROI. — Il est minuit, et ton élégance est oisive!

DON HENRI. — Oui, Sire, probablement parce que je ne sais où l'employer.

LE ROI. — Dis plutôt que tu l'estimes trop haut, car en effet elle n'a pas d'égale.

DON HENRI. — Mon Dieu, Sire, je suis sorti uniquement pour avoir le spectacle des folies de cette nuit.

MENDO. — Le comte ne mérite pas le reproche d'être infatué de sa personne. Il se fait pardonner ses brillantes qualités par son extrême modestie.

LE ROI. — C'est mon avis et celui de tout le monde. — (*A Henri.*) Mais enfin, qu'as-tu fait?

DON HENRI. — J'ai entendu des chants, écouté le son de la guitare, du tambour de basque et des castagnettes, répondu à des bravaches, et avec le fer qui est à mon côté, éprouvé la poitrine de quatre d'entre eux.

LE ROI. — Il n'y a pas son pareil dans toute l'Espagne. — Et qui t'accompagne dans ces folles équipées?

DON HENRI. — Je me fais suivre de Ramire.

LE ROI. — Je l'aurais juré.

RAMIRE. — A-t-on quelque chose à me reprocher?

LE ROI, *ironiquement.* — Oh! non.

RAMIRE. — Sire, je le sais, je n'ai jamais pu vous donner bonne opinion de moi.

LE ROI. — Je connais ta tête folle.

RAMIRE. — Sire, depuis que le monde est monde, il y a deux façons de se disculper.

LE ROI. — Lesquelles?

RAMIRE. — L'homme en alléguant la femme, le maître son serviteur. Bien à propos se plaignit Adam d'avoir été trompé par la femme; car, depuis ce moment, toutes les

fautes retombent sur elle[1]; de même, jamais un maître peut être en défaut : la faute est toujours au serviteur.

LE ROI. — Tu me parais un plaisant médiocre. — Laissons cela, et toi, Henri, mène-moi quelque part où, mettant à profit la circonstance, nous puissions nous amuser.

DON HENRI. — Je ne sais vraiment comment concilier avec votre rang les usages de cette nuit, à moins que vous ne trouviez quelque plaisir aux prières et aux réponses fantastiques dont se sont avisées les jeunes filles depuis qu'elles ont constitué saint Jean en inventeur de maris[2].

RAMIRE. — Je vous en dirai la raison et serai leur truchement.

LE ROI. — Voyons.

RAMIRE. — Saint Jean n'a-t-il pas son agneau?

LE ROI. — Si.

RAMIRE. — Eh bien! elles tirent de là cette conséquence qu'elles peuvent trouver un mari; car la première qualité qu'elles demandent, c'est d'être apprivoisé.

LE ROI. — Vit-on jamais un fou plus fou que celui-là? — Mendo, pourrais-tu m'indiquer quelques maisons de celles où tu prends la nuit tes ébats avec ton maître?

MENDO. — Mon redouté seigneur, Mendo ne peut rien répondre à cet égard qui vous soit agréable.

LE ROI. — Connaît-on pas ici quelque discrète personne chez qui nous puissions aller?

MENDO. — Elles sont occupées, sinon toutes, du moins la plus grande partie, les jeunes filles à leurs prières, les femmes à leurs pratiques superstitieuses.

RAMIRE. — Mendo a raison. L'une d'elles, il y a quelques jours, m'a emprunté un pot de chambre; en y jetant un blanc d'œuf à l'heure de minuit, elle prétend qu'elle y verra des choses merveilleuses!

DON HENRI. — Quelles folies!

LE ROI. — Oui, des plus fortes.

1. On connaît ce propos d'un magistrat qui, dans toute espèce de débat judiciaire, ne manquait jamais de demander : Où est la femme?

2. Voy. la Notice.

LE GRAND MAITRE. — La malepeste les étouffe! Amen. Si mal employer la fête d'un si grand saint[1]!

LE ROI. — Il n'y a rien de plus grave à reprocher à une femme que la pratique des incantations[2].

RAMIRE. — Les incantations, comme la céruse et le fard, sont l'illusion du visage de la femme. La jeunesse est leur aurore : qui songe alors à se farder? La femme alors se complaît dans sa fleur; elle s'enivre aux pensers du bel âge. Mais à mesure qu'avance le jour, elle a recours à un éclat emprunté, car elle sent qu'elle a perdu les teintes de son aurore. C'est aussi alors qu'elle fait appel aux maléfices et autres folies pour vaincre des volontés qu'elle ne peut réussir à enchaîner. Comparez un œillet artificiel avec un œillet véritable : c'est le moyen de vous expliquer l'effet d'un visage peint, dont les roses et les lis se vendent sur la place. Il a les couleurs de l'œillet, mais elles ne sont pas naturelles, et on pourrait donner l'adresse du marchand.

LE ROI. — Toutes n'ont pas cette habitude.

RAMIRE. — Si l'on en croit un sage vénérable, toutes les femmes se ressemblent au soir de la vie.

LE ROI. — Il voulait parler du corps, il ne l'entendait pas de l'âme.

DON HENRI. — Ce sage doit être Épicure.

RAMIRE. — Je certifie que vous le trouverez dans Plutarque.

LE ROI. — Au diantre la philosophie et toutes les satires qu'on fait des femmes! Ce sont les laids, les pauvres et les sots qui les font passer pour harpies. Celui qui a l'art de leur plaire ou qui sait les conquérir ne tarit jamais en honneurs et en louanges. Vrai Dieu! il n'est sans elles ni allégresse, ni plaisir, et jamais la société des hommes ne donnera l'agrément de la leur. Ah! les aimables infirmières des maux de l'âme et du corps!

DON HENRI. — Je le veux bien, pourvu qu'elles n'aillent pas tirer vanité de leur inconstance.

1. Castigat ridendo mores.
2. Voy. tome Ier, p. 232.

LE ROI. — Qu'on me montre un homme qui ne change pas.

MENDO. — Et ce défaut lui-même de la femme, après tout, que fait-il?

RAMIRE. — Ce serait le plus beau des animaux n'était la faculté de demander.

LE ROI. — Henri, c'est l'amour qui t'amène; laisse-le à ses folles idées.

DON HENRI. — La crainte de ses excentricités me fait tenir à l'écart de certaines dames.

LE ROI. — Dis toute la vérité.

DON HENRI. — Je suis tenu au respect.

LE ROI. — Par ma vie!

DON HENRI. — Si vous jurez par votre vie, je serai obligé de la préférer à mon secret. Sire, j'ai deux amours, l'un, accessible à mes désirs; l'autre est un amour impossible, si j'en crois d'honnêtes faveurs.

LE ROI, *à part.* — Cet amour impossible me ferait enrager de jalousie contre le comte. Chose bizarre que la jalousie soit l'aiguillon le plus puissant de l'amour! (*Haut.*) Connaîtrons-nous pas cet amour impossible?

DON HENRI. — Pardonnez : la personne a droit à toutes sortes de respects.

LE ROI, *à part.* — Mon tourment, mon supplice augmentent. (*Haut.*) Saurons-nous du moins quel est cet amour possible?

DON HENRI. — Oui, Sire; l'objet demeure près d'ici.

LE ROI. — Bien loin?

DON HENRI. — Voici sa maison.

LE ROI. — Appelle.

DON HENRI. — Appelle, toi, Ramire.

(Il se tient avec le roi à l'écart.)

RAMIRE. — Hé, là-haut! Mon amoureux est à la porte. — Quel ennui! Au lieu de siffler, je soupire.

(Entre Justa.)

JUSTA. — Je suis venue, Ramire, aussitôt que j'ai reconnu ta voix.

RAMIRE. — Va dire à Teodora que mon maître le comte Henri est là qui attend.

JUSTA. — Nous sommes si occupées que, s'il voulait bien l'excuser, elle le verrait avec plaisir.

RAMIRE. — Écoute, Justa; minuit a déjà sonné : qu'elle n'aille pas perdre l'occasion d'un beau profit que je promets.

JUSTA. — Je sais que tu as de l'esprit.

RAMIRE. — On en a toujours si l'on vous donne.

(Justa sort.)

RAMIRE, *se rapprochant de don Henri.* — Justa va annoncer votre arrivée à sa maîtresse.

LE ROI. — Teodora est-elle bien belle?

DON HENRI. — Je ne saurais trop le dire; on est distrait quand on regarde sans amour

(Ils montent.)

SCÈNE II

Salon dans la maison de Teodora.

TEODORA, JUSTA, *et ensuite* DON HENRI, RAMIRE, LE ROI, LE GRAND MAITRE *et* MENDO.

TEODORA, *à Justa.* — J'y serai toujours pour le comte, mon seigneur.

(Entrent don Henri et Ramire.)

DON HENRI. — Teodora...

TEODORA. — Illustre Henri, honneur de la Castille...

DON HENRI. — Tu es occupée? Permets-tu que je te demande en grâce une chose?

TEODORA. — Je n'ai ni occupations, ni excuses quand il s'agit de vous. (*Entrent le roi, le grand maître et Mendo, embossés dans leurs manteaux.*) — Qui sont ces manteaux?

DON HENRI. — Deux personnages qui viennent te voir.

TEODORA. — Me voir, moi?

DON HENRI, *à part.* — Ce sont mes frères, le roi et le grand maître[1]. Arrange-toi pour leur plaire de façon à

1. Don Fadrique, fils naturel, comme Henri de Transtamare, d'Alphonse XI et de Leonor de Guzman.

exciter la générosité de leurs mains royales. Et pour te mettre à ton aise, moi, je m'en vais[1].

TEODORA. — Non pas; car je préfère le plaisir de vous voir à tout ce qu'ils pourraient me donner.

DON HENRI. — Il y va de ma vie que tu les amuses ici un moment.

TEODORA. — Je le ferai pour vous, comte, à condition que vous reviendrez me voir après.

DON HENRI. — Je t'en donne ma parole. — Ramire!

RAMIRE. — Monseigneur...

DON HENRI. — Suis-moi.

(Sortent don Henri et Ramire.)

LE ROI, *au grand maître.* — La personne m'agrée. Crois-tu, mon frère, qu'elle sache qui je suis?

TEODORA, *au grand maître qu'elle prend pour le roi.* — Que Votre Altesse se découvre, dût-elle m'éblouir aux rayons de son soleil. Sa lumière ne saurait perdre à s'abaisser sur mon humilité.

LE GRAND MAITRE. — Je ne suis pas le roi; demandez au soleil que voici de vous découvrir ses rayons.

TEODORA. — Si vous n'êtes pas le soleil de l'Espagne, grand maître, vous êtes un de ses principaux rayons. — (*Au roi.*) Seigneur, voici un rayon qui prétend que vous êtes le soleil.

LE ROI. — Teodora, soyez-en vous-même l'aurore.

TEODORA. — Tant de lumière m'éblouit. Le ciel vous garde, et vivez longtemps pour le bonheur de la Castille.

LE ROI. — Il est minuit sonné : à quoi êtes-vous occupée maintenant?

TEODORA. — Je dirai demain à Séville qu'à cette heure-là s'est levé le soleil.

LE ROI. — C'est une nuit toute de fête.

TEODORA. — Quiconque se couche cette nuit manque de joie ou manque de santé.

LE ROI. — Savez-vous chanter et jouer du luth?

TEODORA. — Oui, sire. Vous plaît-il vous asseoir?

1. Singulier rôle pour un prince, mais qui a toujours existé à la cour.

LE ROI. — Et Henri?

TEODORA. — Il viendra vous rejoindre pour assister à votre lever[1]. Il est allé dans les environs chercher quelqu'un pour amuser Votre Altesse.

LE ROI. — Dites-lui de revenir vite.

TEODORA. — Mais j'ignore où est allé le comte.

LE ROI. — Bien! — (*A part.*) Vive Dieu! je suis dupé! Qu'habilement il a su se délivrer de moi! — (*Haut.*) Suis-moi, grand maître. — (*A lui-même et à part.*) Ce sont étourderies où la licence dépasse la mesure.

LE GRAND MAITRE. — Quels sont vos soupçons? Vous sortez bien triste.

LE ROI. — Je songe à mon malheur.

LE GRAND MAITRE. — Vous, malheureux? Comment?

LE ROI. — N'est-ce pas un malheur que d'être jaloux?

LE GRAND MAITRE. — Non, Sire, quand le ciel vous a comblé de tant de faveurs.

LE ROI. — Nul sans doute ne peut me faire de chagrin, mais le chagrin peut venir de moi. (*A part.*) Henri s'arrogerait le droit de me tromper?...

(Sortent le roi, le grand maître et Mendo.)

TEODORA. — Qu'est-ce que cela signifie?

JUSTA. — Ne le voyez-vous pas? Il est jaloux d'Henri.

TEODORA. — L'amour, il est vrai, sait humilier à ses pieds les têtes les plus élevées. Henri m'avait demandé de retenir le roi.

JUSTA. — Le roi l'a compris.

TEODORA. — J'ai perdu ce qu'il m'avait annoncé de la générosité de Son Altesse.

JUSTA. — La jalousie ôte le sentiment du juste.

TEODORA. — Certes j'ai le droit de m'en plaindre[2].

1. Au jour, par conséquent, puisqu'il est convenu que don Pèdre est le soleil.

2. Tout ce qui précède peut être considéré comme le prologue de l'action.

SCÈNE III

Salle dans la maison de l'Adelantado.

DONA JUANA, DONA INÈS.

DONA JUANA. — J'ai fait au saint mon oraison, chère cousine, pour savoir si le jour est venu qui doit m'unir au comte Henri, ou si le roi y mettra obstacle.

DONA INÈS. — Un obstacle ? Pourquoi en mettrait-il ?

DONA JUANA. — Parce que lui-même veut se marier, et qu'il n'est pas de loi en Castille qui l'empêche de s'unir à la fille d'un de ses vassaux.

DONA INÈS. — Si grands sont ses mérites que je ne veux pas examiner si c'est une faveur de la fortune d'être aimée d'un roi pour le bon motif. Le seigneur Adelantado n'a pas une situation en rapport avec sa naissance, et je ne puis m'empêcher de te dire qu'il y a de la folie à ne pas comprendre son bonheur.

DONA JUANA. — Je pourrais me justifier en te décrivant le caractère de l'amour. Mais je dois supposer que si ton cœur l'ignore, il n'en est pas de même de ton esprit. — Connais-tu l'histoire de quelques femmes célèbres pour avoir aimé ?

DONA INÈS. — On excuse les audaces de l'amour, mais non pas sa sottise.

DONA JUANA. — Quelle sottise y a-t-il dans mon amour ? Le comte n'est-il pas le frère du roi ?

DONA INÈS. — Tu cherches tes excuses hors de ses qualités personnelles.

DONA JUANA. — N'a-t-il pas un entendement supérieur ? Pèche-t-il par le brillant, par la tournure ? Tu es folle, je crois.

DONA INÈS. — L'amour qui te possède offusque ton jugement. Moi qui ne suis pas du jeu et qui ai l'œil ouvert, je puis en juger mieux.

DONA JUANA. — Tu sauras à quel point mes soupirs sont mérités par sa valeur. Ah ! c'est à rendre le ciel jaloux de lui et de mon amour !

DONA INÈS, *à part.* — Hélas! je dis du mal d'Henri, et je meurs pour lui de tendresse!

DONA JUANA. — Comme je n'ai pas à demander ton avis, peu m'importe ou non qu'il te plaise, s'il me convient.

DONA INÈS. — On essayerait en vain de te convaincre.

DONA JUANA. — J'ai dressé dans ce but cet autel en l'honneur de saint Jean. J'ai dépouillé de fleurs le jardin. Aux plus grands orangers j'ai ravi leur blanche parure. L'Alameda a fourni ces branches d'ormeau qui font un bosquet de l'appartement. L'air est embaumé de parfums, et sur l'image du saint environnée de feuillages, se courbe un arc de diamants, fleurs artificielles, sans compter celles qui brillent de leur éclat naturel, car Séville n'a point à envier les jasmins de Valence. Serai-je servie par un hasard favorable? J'écoute : mais, malgré mes ferventes prières, je n'ai rien entendu qui m'apprenne si le comte Henri sera ou non mon époux [1].

DON HENRI, *caché.* — Oui, il le sera, madame.

DONA JUANA. — Quelle est cette voix?

DON HENRI, *se montrant.* — La mienne. J'étais là qui écoutais.

DONA JUANA. — Vous êtes donc l'écho.

DON HENRI. — Par mes soupirs.

DONA JUANA. — Le roi s'y opposera.

DON HENRI. — Non.

DONA JUANA. — Qui donc, alors?

DON HENRI. — Vous seule, si c'est votre volonté.

DONA JUANA. — Vous êtes l'écho d'une voix jalouse, car l'écho ne répond qu'un mot, et vous en répétez plusieurs.

DON HENRI. — Trouvez-vous que j'ai raison?

DONA JUANA. — Inès, laisse-nous un moment.

DONA INÈS, *à part.* — Quelle affreuse disgrâce! quelle

1. Ce morceau de poésie romantique, tout imprégné de nationalité, mérite d'être rapproché de la scène qui ouvre l'*OEdipe à Colonne.* La même source d'inspiration, religion et patrie, produit les mêmes effets.

rigueur inouïe du sort, qui ne permet pas même à mon amour de se repaître de jalousie !

(Elle sort.)

SCÈNE IV

DON HENRI, DONA JUANA, RAMIRE.

DONA JUANA. — J'ai vu, comte, avec un vif chagrin, la jalousie que vous a inspirée le roi.

DON HENRI. — Comment ne pas concevoir de crainte à propos d'un seigneur si puissant ! Un roi n'est pas un homme comme un autre ; comment donc ne pas comprendre mes craintes, mes angoisses ? Sans doute, je suis son égal par le sang, mais s'il devient mon compétiteur, qui ne choisira entre nous deux celui qui vaut et qui peut davantage ?

DONA JUANA. — Henri, si j'ai parlé au roi en termes généraux, lorsque je baisai humblement ses mains royales, à son arrivée à Séville, est-ce là un sujet de jalousie, alors surtout qu'avant un mois il doit retourner en Castille ? Il est digne d'être aimé, je l'avoue, comme seigneur, comme roi pour ses rares qualités, et pour m'avoir donné la plus haute marque possible d'estime. La galanterie la plus délicate que l'on puisse faire à une femme, c'est sans doute de vouloir l'épouser. Mais je t'aimais tendrement avant de le connaître. Je puis donc avouer son mérite sans avoir pour cela à l'aimer. Je ne manquerai à ma foi que si tu manques à la tienne. L'amour qui règne en mon âme n'est pas fait pour abandonner son empire.

DON HENRI. — Divine Juana, cet amour est le bien suprême pour l'homme qui l'espère avec une constance si louable. Puisse ta vie qui n'est qu'à son aurore être comblée de biens non moins précieux que les grâces dont tu es ornée, et qui sont l'aliment de l'amour. Je viens célébrer avec toi ton anniversaire, et je voudrais que le temps passât pour toi sans augmenter le nombre de tes jours. Et plût à Dieu, puisque tu en crois mon amour avec une si noble confiance, que mes jours fussent pour toi des an-

nées. Que ta vertu soit l'aliment de mon repos. Je n'ai point de couronne, mais l'amour ne repose pas sur des royaumes dont il n'a que faire. Son empire est la volonté, et tu es reine de la mienne!

DONA JUANA. — Qui vient avec toi?

DON HENRI. — L'unique confident de notre tendresse. — Ramire, viens baiser les pieds de la comtesse.

DONA JUANA. — C'est Ramire?

RAMIRE. — Lui-même; Ramire qui vous contemple comme une divinité. Que votre pied, noble dame, s'abaisse à toucher ma bouche; ma langue en aura plus de confiance pour célébrer vos vertus.

DONA JUANA. — J'aimerais mieux, Ramire, que tu apprisses à te taire, si tu l'ignores, car, de parler, personne n'ignore que tu le sais. Tu as la confiance du comte : eh bien! tu ne saurais mieux le servir que de cette façon : voir, entendre et te taire.

RAMIRE. — Je le savais, madame, mais je n'en remercie pas moins votre haute raison de me donner ce grave avertissement. Oui, on enseigne aux hommes, aux oiseaux, à parler en modulations harmonieuses, et on ne leur enseigne pas à se taire. C'est un grand malheur, une erreur véritable qu'il y ait des écoles pour apprendre à parler, et aucune pour apprendre l'art de se taire. Si j'étais roi, j'instituerais des chaires pour enseigner le silence.

DONA JUANA. — Puisque tu estimes le silence à ce point, considère le péril où nous sommes, Henri et moi, car il est une loi qui...

(Entre doña Inès.)

DONA INÈS. — Ah! ma cousine! Le roi.

DON HENRI. — Que faire?

DONA JUANA. — Cachez-vous derrière ces rameaux de l'autel de saint Jean.

DON HENRI. — A ce trait, je reconnais sa jalousie.

DONA JUANA. — Je ne lui ai pas fourni de motif. — Mais, silence! il approche.

(Don Henri et Ramire se cachent.)

SCÈNE V

LE ROI, LE GRAND MAITRE, MENDO, DONA JUANA, DONA INÈS.

LE ROI, *entrant.* — Ce sera un amusement, grand maître, que permettent les usages de cette nuit, et vous verrez ce charmant autel.

DONA JUANA. — Jésus! Sire, Votre Altesse fait un tel honneur à cette humble maison! Désormais le blason de sa porte en conservera le précieux souvenir[1], bien qu'elle soit honorée déjà par les armes qu'y ont gravées mes aïeux[2], et cette visite rappellera de la frontière celui qui s'y trouve pour votre service.

LE ROI. — Si vous voulez me faire entendre que, dans l'absence du gouverneur général, je me suis permis d'entrer dans sa maison, je suis prêt à m'en retirer; car, je n'estime pas moins l'Adelantado dans la paix que dans la guerre, où il me sert en ce moment.

DONA JUANA. — Rehausser par de telles paroles la joie que j'éprouve à voir Votre Altesse dans notre maison, c'est faire oublier la faveur qu'Elle nous a faite en daignant l'honorer cette nuit.

LE GRAND MAITRE, *à doña Juana.* — C'est ainsi qu'il convient de l'entendre. — Quelle est cette dame?

DONA JUANA. — C'est le plus beau joyau de notre famille[3] : doña Inès, ma cousine.

1. Le respect voulait que l'on consacrât par un souvenir de ce genre la visite du roi à son vassal. Nous avons vu avec surprise, à Tudela, de fortes chaînes suspendues en croix au portail de certaines maisons. Cela indiquait qu'un roi de Navarre avait logé dans cette maison ou l'avait honorée de sa visite. Les chaînes figurent dans les armes des rois de Navarre en mémoire de l'exploit de Sanche le Brave, à la bataille de Las Navas, en 1212. Il franchit le premier à cheval la chaîne tendue autour de la tente du chef des Almohades, Mohammed-el-Nassir, et s'en empara. On voit encore un fragment de cette chaîne suspendue au maître-autel de la cathédrale de Tudela.

2. Quelle fierté magnifique dans ces paroles! quelle véritable grandeur!

3. Henri de Transtamare épousa en réalité doña Juana de Villena.

DONA INÈS. — Que je baise les pieds de Votre Altesse.

LE ROI. — La belle personne!

LE GRAND MAITRE. — Quoi d'étonnant, quand on est si proche du soleil? (*A part.*) Que le soleil m'accorde de ces deux étoiles la plus petite.

LE ROI, *de même.* — Sers-la, si tel est ton plaisir; ce sera une occasion pour venir voir l'ange que j'adore.

LE GRAND MAITRE. — Mon service commence dès aujourd'hui.

DONA INÈS, *à part.* — Quelle noblesse dans le roi!

DONA JUANA, *de même.* — Aussi galant que noble.

DONA INÈS. — Fussent-ils nés dans l'obscurité, les trois frères auraient droit à tous les hommages.

DONA JUANA. — A moi le comte seul suffit. Fais ton choix parmi les deux autres.

DONA INÈS. — Je ne tiens pas pour discrète la femme qui aime par choix. L'affection véritable vient par les yeux, alors que moins on y pense.

LE ROI, *haut.* — Le charmant décor! On dirait un oratoire dans une forêt. (*A doña Juana*). Avez-vous fait votre oraison au saint, madame? Qu'avez-vous entendu depuis? Quel nom vous ont jeté les voix de la rue?

DONA JUANA. — Nous ne sommes pas si simples, Sire; mais c'est une coutume antique, que l'on peut observer sans y croire.

LE ROI. — Pourquoi ne m'avoir pas réservé une portion de l'autel? J'aurais eu plaisir à l'orner.

DONA JUANA. — Prendre pour votre chapelle une si humble demeure?...

LE ROI. — Pourquoi pas? Si je prétends y être enterré? Mais elle recevrait plus favorablement don Henri.

nièce de don Juan Nuñez de Lara, par sa femme. Son oncle appartenait à la maison royale de Castille, comme fils de l'infant don Fernand de la Cerda, petit-fils d'Alphonse X. Dans l'hypothèse de Lope, le père de doña Juana vivrait encore au moment de son mariage; mais il est prouvé qu'en ce moment elle était orpheline, et se trouvait en réalité auprès de Leonor de Guzman, et partageait sa prison dans l'Alcazar de Séville. Le mariage fut surpris et en quelque sorte enlevé par Leonor, qui dominait absolument la riche héritière de Villena.

DONA JUANA. — Je ne crois pas que tel soit le vœu du comte.

LE ROI. — Parlons vrai, madame. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez-vu? De vos femmes, de vos demoiselles, quelle est celle qui, pour flatter votre secret désir, a répondu à vos prières par le nom de Henri?

DONA JUANA. — Je ne l'ai vu depuis longtemps, et n'aurais jamais soupçonné de telles idées chez Votre Altesse. Je parie qu'à l'heure qu'il est le comte est en chasse d'oiseaux plus faciles à prendre, et qu'il promène ses folies sur les bords du fleuve de cette grande cité.

(En ce moment, on entend sonner une montre[1].)

LE ROI. — Silence! Quel est ce bruit que j'entends! Sur mon âme, c'est une montre de gousset : elle a sonné trois heures. — Approchez, grand maître, et toi aussi, Mendo; le bruit vient de ces branches de peuplier.

DONA JUANA. — Pardonnez, Sire; c'est moi qui l'ai suspendue à ces rameaux pour qu'elle m'indiquât exactement l'heure de minuit.

LE GRAND MAITRE. — Il y a là quelqu'nn.

LE ROI. — Rassurez-vous.

MENDO. — Ce sont deux hommes.

LE ROI. — Eh bien! qu'attends-tu? Tue-les s'ils ne sortent pas.

(Don Henri et Ramire sortent de l'endroit où ils étaient cachés.)

DON HENRI, *à Mendo*. — Retiens ton épée. Je suis le comte, et je me suis glissé entre ces rameaux sans être aperçu pour adresser de là quelques réponses à ces dames.

LE ROI. — L'explication ne serait pas trop mauvaise, si le son de la montre ne la convainquait de mensonge.

DON HENRI. — Au contraire, cette montre me justifie, et prouve la vérité; elle a voulu marquer les heures de mon

1. Le bonhomme partait quand ma montre sonna :
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
Depuis quand cette montre, et qui vous l'a donnée?
(Corneille, *le Menteur*, acte II, sc. VII.)

Mais Corneille a tiré directement cet incident de la *Verdad sospechosa*, d'Alarcon, qu'il imite dans *le Menteur*.

innocence. Car, si vous aviez connu déjà ce que vous apprenez maintenant, vous ne diriez pas que je me cachais de vous, quand il n'y a aucun motif pour cela.

DONA JUANA. — Vous croirez du moins, je l'espère, qu'il est entré sans ma permission.

LE ROI. — Je ne veux croire qu'une chose, l'offense que m'ordonne de croire mon amour. — Henri, tu vas quitter Séville. Il ne faut pas que la Saint-Jean te trouve en ses murs, puisque tu me rends cette fête si désagréable.

DON HENRI. — Il est juste de vous obéir, puisque telle est votre pensée.

LE GRAND MAITRE. — Sire, si le comte avait pu croire que vous verriez avec déplaisir...

LE ROI. — Laissez-moi, grand maître.

LE GRAND MAITRE. — Viens, Henri; et demande pardon à Son Altesse.

DON HENRI. — Je le ferais volontiers, si j'avais à me reprocher le moindre soupçon d'offense.

LE GRAND MAITRE. — Sire, qu'Henri ne parte pas; accordez-le à ma considération.

LE ROI. — Puisqu'il affirme son innocence, qu'il me rende foi et hommage en se désistant de prétendre...

DON HENRI. — Sire, je préfère assurer mon absence par l'exil, que de me fier aux désirs de mon amour. Absent, vous n'aurez plus pour craindre le sujet que je vous fournirais si j'étais présent. Comment pourrions-nous faire, vous pour cesser d'être jaloux, moi pour oublier le chemin de cette maison? Ma présence rendrait toujours actuelle pour vous une angoisse que mon absence fera disparaître. Je veux m'éloigner d'ici, je ne veux pas qu'il m'arrive encore de voir la loyauté de mon cœur trahie par l'indiscrétion d'une montre. Au reste, Sire, je m'étonne de vous voir trouver mauvais que j'aime doña Inès, alors que je croyais que vos vœux s'adressaient à la belle Juana.

LE ROI. — Vraiment! Tu voudrais me faire croire que ce n'est pas doña Juana que tu aimes.

DON HENRI. — Si doña Juana acceptait mon amour, elle ne détournerait pas ses regards. Mais puisque elle se tait,

il faut que vous sachiez que doña Inès est, a été et sera ma bien-aimée.

(Il sort.)

LE ROI. — Ramire...

RAMIRE. — Sire...

LE ROI. — Approche. Tu diras à Henri que, comme mon mécontentement est réel, cet ordre d'exil est sérieux; qu'ainsi, sous aucun prétexte, la nuit ne doit le trouver à Séville.

RAMIRE. — Vous connaissez, mon redouté Seigneur, son respect; il est égal à son obéissance. Je puis vous promettre qu'avant la fin de la journée nous aurons parcouru les vingt-deux lieues qui nous séparent de la plaine de Cordoue.

LE ROI. — Tiens, prends ce diamant.

RAMIRE. — Vivez plus longtemps, noble don Pedro, que ne vivent les gens de mince acabit, plus longtemps que le palmier, que le cèdre des montagnes respecté de la hache.

Vos mains, qui aujourd'hui me gratifient d'un diamant, vont pousser mon génie à enfanter de tels vers, que, si l'envie n'y met obstacle, vous verrez quel vol je vais prendre sur le Parnasse.

Puisse votre fortune braver les assauts du temps, votre coursier égaler le vent de mer en vitesse, votre flotte déployer ses voiles vers un monde nouveau!

Que votre renommée se grave sur le bronze en caractères immortels, depuis les murs de Fez jusqu'à Aljarafe, et depuis Castillejos jusqu'à Mozambique[1].

(Il sort.)

LE ROI. — Quelle vivacité dans la bonne humeur!

LE GRAND MAITRE. — Remarquable, en vérité!

LE ROI, *à doña Juana.* — Vous allez être bien triste?

DONA JUANA. — Moi?

LE ROI. — Si vous souffrez de son absence, ne refusez pas les hommages de mon amour. Il est insensé de vous

1. L'anachronisme est manifeste, puisque le pays de Mozambique ne fut découvert que lorsque Vasco de Gama eut trouvé la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, en 1496.

parler de ma jalousie, et cependant le trouble de mes esprits est tel que j'en viens à être jaloux du Ciel, jaloux de moi-même, quand j'aperçois mon image dans vos yeux. Que ma souffrance n'augmente pas vos ennuis! il suffit que seul je l'éprouve; et puisque l'amour ne dispense pas de la douleur les Majestés de la terre, soyez touchée de ma sincérité en fermant les yeux sur mes mérites. Un cœur généreux, vous le savez, ne connaît pas l'ingratitude. L'élévation de mon rang ne doit pas me nuire, si leur infériorité sert mes rivaux. Tournez des regards sereins sur le trophée de ces dépouilles. Si ma qualité de roi vous effraye, régnez aussi, je suis prêt à mettre à vos pieds ma couronne, comme je dévoile toute mon âme à vos yeux.

(Doña Juana gardant le silence, le roi s'éloigne suivi de Mendo.)

SCÈNE VI

DONA JUANA, LE GRAND MAITRE, DONA INÈS.

LE GRAND MAITRE. — Se taire en pareille occasion est un tort, Madame. Sans doute, vous n'affectez pas de mépris, mais on peut le croire. Je ne saurais vous donner de conseil. Le roi est mon frère, le comte aussi; et la raison répond qu'il vaut mieux aimer publiquement un roi qu'un comte qui cherche le secret. C'est une source de graves erreurs, que de méconnaître la fortune; elle fait souvent succéder la haine à la faveur.

DONA JUANA, *d'une voix étouffée.* — Dites au roi mon seigneur....

LE GRAND MAITRE. — Que lui dirai-je?

DONA JUANA. — Hélas! je ne sais.

LE GRAND MAITRE. — Je sais, moi, qu'il n'est pas de la prudence d'une femme de dédaigner de placer sur sa tête la couronne que l'on dépose à ses pieds.

(Il sort.)

DONA JUANA. — Je suis bouleversée.

DONA INÈS. — Il y a de quoi.

DONA JUANA. — Mon âme est tiraillée en tous sens.

DONA INÈS. — Voyons! que peuvent te suggérer ta pas-

sion et ton ignorance, qui ne tourne à la ruine de ton honneur et de ta maison ? Si Henri s'éloigne, s'il se marie en Castille, que feras-tu après avoir perdu un roi ?

DONA JUANA. — Je suis femme : je sens mon cœur à la fois de feu et de glace. Je voix Henri envoyé en exil, je suis témoin de la passion du roi, je sais que l'amour ne connaît point de loi, et que l'absence est un danger à la fidélité. Un pouvoir absolu sait empêcher ce qu'il ne peut obtenir. L'absence fait redouter l'inconstance et conseille l'oubli. O amour que rien ne rassure ! Tu flottes entre l'espérance et la crainte.

DONA INÈS. — Le plus sage, doña Juana, est d'oublier le comte absent. Tu n'as pas à redouter d'ailleurs que le roi s'emporte à quelque entreprise contraire à ton honneur. (*A part.*) Hélas ! je conseille l'oubli dans l'ardeur de ma passion pour Henri.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DON HENRI, RAMIRE.

RAMIRE. — Hélas ! tout est perdu.

DON HENRI. — Non ; il me reste encore à me perdre.

DONA JUANA. — Jésus ! qui vient d'entrer ici !

DON HENRI. — C'est moi, qui suis ou plutôt qui fus don Henri.

DONA JUANA. — Comment as-tu osé entrer ici, comte. sans songer au péril qui est si près de toi ? Prends garde ! on ne joue pas avec les rois. Méprisés, il font sentir leur puissance. Triste ta visite m'a rendue la fête de Saint-Jean ; et si le roi t'a aperçu, ce n'est pas ma faute. Malheur à l'amant qui, venant en secret voir sa dame, mène avec lui même son ombre ! Ne voyons-nous pas quelquefois l'ombre trahir la personne ? Que de valets occupés à garder les boucliers de leurs maîtres les ont ainsi découverts[1] ! Voitures et chevaux qui stationnent, apprennent au pas-

1. Dans leurs équipées nocturnes, les galants espagnols portaient toujours des armes offensives et défensives.

sant le nom de leur maître. Le galant discret fait en sorte qu'il ne puisse être reconnu, même de la lune. Il n'est pas d'amour sans mystère, et il faut craindre les regards jaloux. Mais, pourquoi tant de mots? Je ne veux pas que le roi consomme ma disgrâce, s'il revient et te voit. Si je dois te voir mort, je t'aime mieux absent, heureux même avec une autre. Regarde : le jour augmente, et il échappe déjà aux prisons de la nuit. On voit poindre le sommet des monts couronnés de neige et de blanches nuées ; on distingue la verdure des prés ; les fleurs se mirent dans les claires fontaines ; les oiseaux leur adressent leurs douces chansons ; l'aube avertit le soleil qu'il doit se hâter, s'il veut remplir sa carrière de l'Orient au Ponant. — Que fais-tu là à me regarder, comte ? Que me veux-tu ? Retire-toi, comte Henri. Regarde, il fait jour [1].

DON HENRI. — Si j'avais pensé que de ta bouche sortiraient de pareils dédains, je ne serais pas revenu. Quand je vois ce que tu es, ce n'était pas me tromper beaucoup que de croire que je pouvais te perdre encore, après t'avoir déjà perdue. J'ai eu tort d'offrir à ta vue un absent déjà oublié. Etrange disgrâce ! Je n'étais pas encore éloigné de tes yeux que tu me comptais déjà au nombre des absents. Oui, l'absence est fatale à l'amour, mais tu m'as oublié avant d'être absent. Tu supposes mon danger, tu t'effrayes de ma mort... Mauvaise justification, si tu as ma mort pour agréable ! Tu crains la colère, la puissance du roi ; mais ce roi qui t'aime, cet amant irrité, tu l'absous, tu l'excuses. Mille raisons tu allègues, et toutes me disent ce qui m'attend ; n'importe, il faut que je t'aime. Tu étais le soleil de mes yeux ; comment me serais-je caché ? Ma montre n'eût-elle pas sonné, que tes rayons m'auraient découvert. Je n'en maudis pas moins son ingénieux artifice, ses roues, son pivot, son premier inventeur. Tu me dis en finissant (mais cette fois dis ce que tu penses, découvre ce que tu prétends) que tu souhaites que je vive,

1. Cette comédie touche au drame, et nous savons que l'élément lyrique est toujours considérable dans le drame espagnol. Ces paroles de doña Juana et la réponse de don Henri, sont écrites dans le mètre élégiaque.

pour que d'autres plus heureuses jouissent du bien que tu perds... Oh ! comme cet éclat de la royauté t'enivre ! Que tu es prompte à m'abandonner, prompte à me vendre ! Eh bien ! je fais serment (et pour que tu me croies, je fais ce serment sous tes yeux, traîtres à mon amour, sous ces yeux que plus que jamais j'adore), je jure d'engager sous autres liens l'homme que tu abhorres. Je partirai pour la Castille; et si je vis, on te dira que je fus un exemple éclatant de loyauté mal placée, puisque tu ne la méritais que par ta beauté, beauté funeste, supérieure encore à mon amour. Mais tu l'as dit, le jour brille ; adieu donc et pour jamais.

(Il sort.)

DONA JUANA. — Henri ! Henri !

RAMIRE. — Il est déjà tard. Quels sont vos ordres ?

DONA JUANA. — Ramire, dis au comte que j'aime, dis-lui d'attendre.

RAMIRE. — Qu'attendrait-il maintenant?

DONA JUANA. — Ah ! Inès, quelle cruauté !

DONA INÈS. — Ce n'est pas de la cruauté ; il faut bien qu'il se retire.

DONA JUANA. — Tu as raison ; il le faut, je le reconnais. Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que je ne survivrai pas à son absence ; car il n'est rien de plus fort que l'amour d'une femme, quand cet amour est réel

(Elle sort.)

DONA INÈS, *seule*. — Faible espérance de mon cœur, tu peux dire à ma douleur qu'il lui est permis désormais de se relever, et que le temps vient à bout de tout.

Le changement qui commence à s'opérer dans les choses, la soudaine violence qui éclate, donne d'ordinaire plus de confiance et de vie à l'âme la plus désespérée.

La royauté n'admet pas ici-bas de résistance[1]. Le roi tient en sa main le souverain pouvoir qui aplanit toutes les difficultés.

1. Toujours la doctrine de la royauté introduite sous Philippe II.

Et si don Pèdre y a recours, comme je l'espère, doña Juana ne jouira pas de don Henri ; et déjà l'amour me dit qu'Henri m'appartient[1].

1. On ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie qui existe entre le rôle de doña Inès et celui d'Eriphile, dans l'Iphigénie de Racine.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La campagne.

L'ADELANTADO[1], Soldats. *Bruit de tambours.*

L'ADELANTADO. — De toutes les joies qu'apporte à l'homme la gloire humaine, il n'en est pas de plus vive que de songer à la patrie le lendemain d'une victoire. Échapper à la mer après une défaite, raconter à des amis l'histoire de sa captivité, ne vaut pas le spectacle d'un drapeau suspendu à la voûte du temple. Depuis le règne de Rodrigue, triste siècle marqué par la trahison de la Cava[2], nous avons l'ennemi dans notre propre maison, et celle qui fut reine vit esclave. Grenade est encore aujourd'hui la preuve persistante de notre malheur, bien que la superbe de l'Africain barbare semble toucher à sa fin.

UN SOLDAT. — Votre valeur chrétienne a su lui imposer un frein.

(Entrent le roi et le grand maître.)

LE ROI. — J'ai été attiré par le bruit de vos tambours, mon cher Adelantado, et j'arrive, comme vous voyez.

L'ADELANTADO. — Votre présence fait resplendir nos armes à l'égal du soleil.

LE ROI. — Venez et embrassez-moi.

L'ADELANTADO. — Mon dévouement vous remercie ; c'est à sa considération que vous daignez m'honorer. L'affection

1. Ce titre intraduisible répond à celui de lieutenant pour le roi, dans un poste avancé et en présence de l'ennemi.

2. Allusion à *la perdida de España* si déplorée par les romances.

du souverain grandit des services même petits. Oh! mon noble prince, Aliator, le vaillant More, espérait, oui, il espérait rentrer à Grenade avec l'or qu'il avait coutume de porter au roi son maître. Non-seulement il a laissé en nos mains ce trésor, mais il a perdu mille hommes, lui qui n'ambitionnait pas moins que ce tribut dont se lamente aujourd'hui l'Espagne, honteuse d'un tel affront. Non, depuis la fameuse journée où l'on vit à cheval le patron de l'Espagne, une épée sanglante à la main[1], on n'a vu de victoire ni plus grande, ni plus glorieuse, car, jusques sous les yeux de Dinadamar de Grenade sont arrivés les cavaliers de Castille, à la poursuite des Africains vaincus.

LE ROI. — Monsieur le gouverneur, je ne sais comment vous féliciter, ni quelles récompenses vous offrir. Laissez-moi le temps de songer aux moyens d'acquitter ma dette. Vous avez une fille héritière de votre maison. Avant de sortir de la grande Séville, je ferai telle chose pour elle qui vous égale en honneur aux rois de Castille. Votre noble nièce aura aussi sa part dans nos faveurs, car elle est aussi belle que bien née. Et maintenant, mari chrétien, allez goûter le repos.

L'ADELANTADO. — Sire, puisse le ciel, dans votre entreprise victorieuse, favoriser vos étendards à ce point que votre nom soit porté jusqu'aux pôles.

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE II

LE ROI, LE GRAND MAITRE.

LE ROI. — Toutes ces victoires, grand maître, ne font que justifier davantage mon amour.

LE GRAND MAITRE. — Cette gloire vous est surtout précieuse, parce qu'elle est un moyen de justifier votre caprice.

1. A la bataille de Clavijo, en 846.

LE ROI. — Jamais par moi ne seront accusés mes yeux, si elle vient à être ma femme.

LE GRAND MAITRE. — Et ce serait injuste, si vous êtes résolu à vous marier en Espagne.

LE ROI. — Qui possède, grand maître, un plus glorieux blason? Et, si mes aïeux se sont mariés en Espagne, s'ils y ont trouvé des maisons égales en noblesse à la leur, que puis-je redouter? Qu'a-t-on à me reprocher? qu'ai-je besoin d'un autre exemple?

LE GRAND MAITRE. — Ainsi, Juana sera votre femme.

LE ROI. — Je compte la voir aujourd'hui.

LE GRAND MAITRE. — C'est possible, mais vous serez gêné par la présence du père.

LE ROI. — Que faire, grand maître? Je me sens obligé. L'Adelantado mérite cet honneur, et Juana aussi.

LE GRAND MAITRE. — Et moi, suis-je obligé à aimer sa cousine?

LE ROI. — Oui, si vous en tenez, comme on dit; sinon, non.

LE GRAND MAITRE. — Je n'en suis pas encore mort.

LE ROI. — Alors vous ne devez pas l'aimer à ma considération. Il ne faut pas que l'amour qu'elle inspire diffère du mien. Je prie, je souffre, je persévère, et je jouis de mon propre tourment.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Une rue.

DON HENRI, RAMIRE.

DON HENRI. — Pourquoi s'épuiser à me faire la leçon!

RAMIRE. — Vous prenez une résolution bien funeste.

DON HENRI. — Bien funeste?

RAMIRE. — Vous retournez à Séville?

DON HENRI. — Que puis-je faire? — Mourir.

RAMIRE. — Ne valait-il pas mieux tenir ferme, et poursuivre votre chemin?

DON HENRI. — Mon chemin ou ma folie ?... Un chemin où l'amour vient se jeter à la traverse, comme le voleur de grand chemin sur le voyageur.

RAMIRE. — Un seigneur doit-il jamais revenir sur le serment qu'il a fait ?

DON HENRI. — Pour conclure, mon cher Ramire, je me meurs ; je ne puis agir autrement.

RAMIRE. — Et maintenant que vous voilà à Séville, qu'allez-vous faire ?

DON HENRI. — Je ne vois pas à qui me fier dans la poursuite de mes désirs. Je risque d'être trahi par tout le monde.

RAMIRE. — Teodora... Mais je ne la crois guère discrète, en sa qualité de femme.

DON HENRI. — Tu te trompes ; elles savent mieux garder un secret que les hommes. — J'ai dit au roi, mon seigneur, que j'irais en exil, mais je ne lui ai pas promis de renoncer à aimer. Je romps mon exil. Fort bien. Que peut-il arriver de pis que de subir ma peine aujourd'hui ? Voilà le sens de ma parole. Je n'ai pas promis de cesser d'aimer Jeanne.

RAMIRE. — Voici, seigneur, la fenêtre de Teodora. Faut il appeler ?

DON HENRI. — Appelle.

(Il appelle. — Justa paraît à la fenêtre.)

JUSTA. — Qui est là ? Qui appelle ?

RAMIRE. — Ma reine, deux oubliés.

JUSTA. — Deux, qui ?

RAMIRE. — Deux personnes mal informées de la route de Castille, qui reviennent à Séville par la porte des exilés.

JUSTA. — Dieu me pardonne, c'est Ramire !

(Elle rentre.)

RAMIRE. — Le singulier étonnement !

TEODORA, *de l'intérieur.* — Qu'y a-t-il ?

JUSTA, *de même.* — Ce sont deux hommes que je suis bien surprise de voir là.

TEODORA, *à la fenêtre.* — Ah ! ciel ! mais c'est le comte !

DON HENRI. — Parle bas, Teodora, si tu ignores ce qui m'arrive.

TEODORA. — Je sais que tu adores une femme dont le roi est fou, et que ta vie est...

DON HENRI. — Tu pleures ma vie bien tard! — Qu'y a-t-il de nouveau dans la cité depuis mon départ?

TEODORA. — Qu'on t'a oublié.

RAMIRE. — De la part d'une femme cela ne doit pas étonner.

TEODORA. — Qui ne changerait pour le titre de Majesté le titre de Seigneurie?

DON HENRI. — Ne fais pas parler la jalousie, Teodora, supposé que tu sois jalouse.

TEODORA. — Quel singulier absent tu fais!

DON HENRI. — L'espace d'un jour constitue-t-il une absence?

RAMIRE. — Puisqu'elle le dit, c'est qu'elle a raison.

TEODORA. — A parler sérieusement, je sais que le bruit de la passion du roi se répand dans Séville. Il prétend à doña Juana, et n'y prétend, dit-on, qu'en qualité d'époux. J'ignore absolument si elle l'aime; mais un feu si ardent est capable d'échauffer la glace. Et si tu t'entends en amour, tu reconnaîtras qu'alors surtout que tu es censé absent, tu as un compétiteur redoutable dans un roi si grand, si brillant, si brave, qui de plus est sur les lieux.

DON HENRI. — Tu crois qu'en effet elle le juge ainsi?

TEODORA. — Je parle en thèse générale, et d'après les données de la situation.

DON HENRI. — Vous êtes donc l'inconstance même!

TEODORA. — Je doute, qu'ici l'inconstance soit en question.

RAMIRE. — C'est intéressées, qu'il faut dire; et cela se voit par l'exemple qui est sous nos yeux.

TEODORA. — Quelle est la femme assez folle pour ne pas choisir le meilleur?

DON HENRI. — Celle qui est bien éprise.

TEODORA. — Ah! cher Henri, je te cite la loi générale.

DON HENRI. — Excepté dans l'empire de l'honneur.

TEODORA. — Cherche partout, du plus petit jusqu'au plus grand, et tu y perdras ta peine.

RAMIRE. — Oui, si tu veux parler des femmes.

DON HENRI, *à Teodora.* — N'importe ! tu es femme, et je veux cependant me confier à toi et devenir ton hôte.

TEODORA. — Ma maison sera petite pour un si grand seigneur.

DON HENRI. — Je n'en ai pas à ma disposition de plus grande.

TEODORA. — Entre, et honore mon humilité.

DON HENRI. — Tu n'auras pas affaire à un ingrat.

(Teodora se retire de la fenêtre et don Henri entre.)

JUSTA, *à la fenêtre, à Ramire.* — On n'entre pas?

RAMIRE. — Je me méfie.

JUSTA. — Quel est le motif si grave...?

RAMIRE. — J'ai de plus certaine maladie.

JUSTA. — Me sera-t-il permis de la connaître ?

RAMIRE. — Elle a son principe dans l'absence.

JUSTA. — Dis plutôt d'avoir postillonné.

RAMIRE. — Tu tiens beaucoup de la femme.

JUSTA. — En quoi ?

RAMIRE. — En ce que, non contente de broyer, tu écorches.

(Il entre.)

SCÈNE IV

Salon dans le palais de l'Adelantado.

L'ADELANTADO, DONA JUANA, DONA INÈS.

L'ADELANTADO. — Telles ont été les propres paroles du roi ; mais je ne les ai pas bien saisies. (*A doña Juana.*) Saurais-tu ce qu'il veut dire ?

DONA JUANA. — C'est également une énigme pour moi.

L'ADELANTADO. — Je crois qu'il songerait à vous marier à ses deux frères.

DONA INÈS. — Après avoir rendu de tels services, et au moment où le roi vous doit le plus de reconnaissance,

vous vous faites trop petit, et vous entendez mal la chose; ce qui est manquer à vous-même et à l'opinion qu'on a de vous.

L'ADELANTADO. — Eh! que veux-tu donc que j'entende? que le roi veut se marier?

DONA INÈS. — Et pourquoi ne le penseriez-vous pas, quand vous êtes en possession d'un si précieux trésor?

L'ADELANTADO. — Assurément, si le roi ne veut pas chercher une femme en pays étranger, il pourrait la trouver en Espagne et principalement dans ma famille. Mais je ne veux pas y entendre; car si ensuite cela n'avait pas lieu, j'en concevrais plus de chagrin, Inès, que l'espoir ne m'aurait donné de plaisir. Je suis qui tu sais; j'ai servi de longues années en paix comme en guerre, et j'ai rempli quelques-uns des plus hauts emplois qu'il y ait en Castille. Mais, jusqu'à ce que soient éclairées les doutes que j'ai maintenant, je me bornerai à vous dire que je souhaite simplement de vous voir bien placées.

(Il sort.)

DONA JUANA. — Je n'ai pas voulu, Inès, parler à mon père des intentions du roi.

DONA INÈS. — Et pour quelle raison?

DONA JUANA. — Pour qu'il ne pût inférer de son absence à la frontière quelque chose de contraire à mon honneur.

DONA INÈS. — Où en es-tu de ton amour pour Henri?

DONA JUANA. — L'absence d'espoir tempère singulièrement les désirs de l'amour. Ce n'est pas que je l'aie oublié, mais je ne compte plus le revoir de ma vie.

DONA INÈS. — Je le pense comme toi; et tu as raison d'y renoncer, puisque ton amour gagne à s'adresser à un homme de plus de valeur, de plus d'esprit et de meilleure tournure.

DONA JUANA. — Si jusqu'au moment de notre union, le roi, Inès, n'avait pas soupçonné notre amour, j'aurais préféré alors Henri au roi, mais aujourd'hui qu'il le connaît, et qu'il a exilé Henri loin de Séville, quelle espérance me reste-t-il?

DONA INÈS. — Tu dois bénir la fortune. Épouse d'Henri,

tu serais demeurée humble et pauvre : il est vrai que c'est la loi de l'amour. Mais, unie au roi, peux-tu concevoir un plus grand bonheur ?

DONA JUANA. — Cousine, ma résolution est prise. En prenant sur moi de renoncer à Henri, j'oublierai peut-être mon fol espoir. Nous restons sous le charme du désir tant qu'il a une fin possible, mais quand l'impossibilité est évidente, il disparaît de l'esprit. Le roi, n'eût-il que sa qualité de roi, quelle constance n'ébranlerait-il pas ? Quel rocher n'attendrirait-il ? A plus forte raison étant comme il est, galant, spirituel, fort, beau, ayant si grand air à pied comme à cheval ? La veille de la Saint-Jean où je l'ai vu, j'ai trouvé qu'il y avait de l'ingratitude à ne pas l'aimer.

DONA INÈS. — Il est incontestablement mieux fait que le comte.

DONA JUANA. — Tu crois ?

DONA INÈS. — Bien certainement.

DONA JUANA. — Eh bien ! chère cousine, d'aujourd'hui et à jamais, vive le roi !

DONA INÈS. — Qu'il vive des siècles, et que je voie la fin des intrigues produites par ta persévérance insensée. Et puisque ton cœur se déclare pour le roi, puisque tu vas devenir son épouse, laisse moi te confier un désir que j'ai tenu jusqu'ici secret, en présence de ton amour.

DONA JUANA. — Aimerais-tu Henri[1] ?

DONA INÈS. — De l'amour le plus ardent qui puisse s'allumer dans le cœur d'une femme. Je n'osais me déclarer, Juana, pour ne pas te causer d'ennuis, et cependant mille fois mes yeux ont pu te déceler ma flamme. J'avais beau leur dire : « Ne regardez pas ; le comte appartient à ma cousine et maîtresse ; et, puisqu'elle l'adore, vous devez le respecter, non l'aimer. » Mais eux, sourds à la raison, le contemplaient avec une tendresse telle qu'ils ne donnaient des marques que trop évidentes d'amour. Quand, témoin de mes tristesses, tu m'en demandais la cause, quand tu me trouvais en pleurs ou en humeur maussade, quand je refusais de m'habiller, même aux fêtes les plus

1. Belle situation dramatique.

solennelles, et que seule, chère cousine, tu pouvais supporter mes réponses, c'était de te voir parée des faveurs d'Henri. Mourante de jalousie, je ne cessais de demander au ciel la fin de vos amours. Ce désir ardent a été exaucé, sans qu'il t'en coûte, señora, et puisque ton cœur se déclare pour le roi, je t'adresse une prière : Demande-lui de me donner à Henri, que je puis réclamer maintenant.

DONA JUANA. — Je n'ai pas d'espoir, ma cousine, que mon amour pour le comte ait désormais aucune suite ; cependant je ne l'ai pas entièrement oublié. C'est un foyer éteint d'hier, qui conserve encore un reste de chaleur. C'est folie à toi de t'être déclarée avant que de savoir de moi-même, si je pouvais sans jalousie te céder à Henri, et moins sage encore tu as été, en ne comprenant pas que cette jalousie allait me forcer à l'aimer davantage ; car telle est la nature de la femme. Oui, si je revenais à aimer Henri, c'est à toi, non à moi, qu'il faudrait imputer la faute. Ne pouvais-tu attendre de me voir plus satisfaite? Aimant hier, je ne pouvais avoir oublié aujourd'hui ! T'avoir fait l'éloge du roi, c'est un premier pas vers l'amour, mais ce n'est pas le dernier. Il serait dur de vouloir que, pour un jour d'absence, l'image d'Henri se soit effacée de mon cœur. Ma pensée vole vers lui, comme quand il était présent. Si j'avais quelque disposition à aimer le roi, cette disposition s'est évanouie depuis que je sais que tu as voulu jouir de ce que j'aimais. Chasse cet amour de ta pensée. Le temps m'apprendra à quel moment je pourrai te dire que j'ai entièrement oublié Henri.

(Elle sort.)

DONA INÈS. — Par un beau jour de mars, le moderne agriculteur aligne les verts orangers, au moment où le soleil, retournant à son éternel principe, entre dans le signe des Poissons.

Mais la froidure rigoureuse ne tarde pas à revenir, portant le défi au printemps, et sur les rameaux retombe, flétrie et décolorée, toute cette verte parure, au souffle de l'aquilon.

Hélas ! Tel a été ton sort, ô ma frêle espérance ! Quand je t'exposai (pauvre insensée) au soleil de l'inconstance,

Au lieu du printemps espéré, c'est l'hiver qui a reparu, l'hiver triste et rigoureux, qui détruit mes espérances et ma vie[1].

SCÈNE V

Entre RAMIRE, *déguisé en colporteur, une caisse suspendue à l'épaule.*

RAMIRE. — Qui veut m'acheter quelqu'un des objets contenus dans ma caisse? — (*A part.*) Favorise, ô fortune, ma folle témérité, mon audace plus qu'ordinaire.

DONA INÈS. — C'est ainsi, l'ami, que vous entrez, sans façon, jusque dans le salon?

RAMIRE. — J'ai à vendre, ma charmante demoiselle, une foule d'objets délicieux, venus de Flandre, d'Italie, de France : et d'abord...

DONA INÈS. — Jésus!

RAMIRE. — Que regardez-vous? Qu'est-ce qui vous prend?

DONA INÈS. — Ramire!

RAMIRE. — Inès divine, puis-je parler?

DONA INÈS. — Je suis toute tremblante, Comment as-tu osé entrer ici?

RAMIRE. — J'apporte à la belle doña Juana de la part du comte, mon maître...

DONA INÈS. — Parle vite.

RAMIRE. — Ce billet.

DONA INÈS. — Donne. Je le lui remettrai?

RAMIRE. — Serait-il possible de lui parler?

DONA INÈS. — Comment, de lui parler? Tu es mort, si l'on vient à te reconnaître.

RAMIRE. — Que dit-on du roi?

DONA INÈS. — On parle de ses vœux et de ses espérances.

RAMIRE. — Elle les accepte?

DONA INÈS. — Parbleu!

1. Sonnet.

RAMIRE. — Comment? parbleu?

DONA INÈS. — Que croyais-tu donc?

RAMIRE. — Partis depuis hier... et aujourd'hui voir un tel changement!

DONA INÈS. — Que veux-tu? Malheur aux vaincus!

RAMIRE. — Soyez donc amoureux!... Quelle pitié!

DONA INÈS. — Que voulais-tu donc que fît Juana? Henri était parti.

RAMIRE. — Comment! après avoir fait de son cœur un foyer de cendres?... Pauvre comte! Lui qui à chaque pas me disait : « Et Juana, Ramire, la divine Juana, que va-t-elle devenir?... Elle parlera de moi avec Inès; elle pleurera... » — « Sans doute, répliquais-je, étant aussi naïf que lui... Mais franchement, je le croyais. » — « Ah! Ramire, ajoutait-t-il, qui serait assez heureux pour recueillir les perles qui inondent son céleste visage! Douce rosée, descendue des étoiles de ses yeux, pour apaiser le feu de mon cœur. » — Charmant remède, ma foi!... Lui préférer le roi!

DONA INÈS. — Veux-tu m'en croire? Tais-toi, fou, et pars; tu oublies trop où tu es.

RAMIRE. — Rendez-moi alors la lettre. Je ne veux pas que vous la remettiez.

DONA INÈS. — Pars, sans ajouter un mot. Peut-être cette lettre aura-t-elle de l'effet sur ce cœur insensible. D'ordinaire, c'est en épîtres que pleurent et se lamentent les absents.

RAMIRE. — Mais quoi? Ne pourrai-je la voir?

DONA INÈS. — Impossible pour ce matin. Elle est en train d'écrire au roi.

RAMIRE. — Au roi? Sitôt?

DONA INÈS. — C'est bien fort.

RAMIRE. — Plaise à Dieu que les doigts que le comte qualifiait de marbre se changent en pierre, l'encre en sang, la plume en dague, le papier!...

DONA INÈS. — Laisse le papier. Sache bien que toutes tes exclamations sont vaines. Le roi est un parfait gentilhomme, et ne le fût-il pas, il suffit qu'il soit roi. Ici même, ma cousine me disait qu'il l'emportait sur le comte; qu'il

avait grand air à cheval, et à pied une grâce remarquable! Mais reviens demain comme je t'ai dit.

RAMIRE. — Comment, demain ? Si je reviens ici demain, je veux être sensé et arrogant, riche doublé d'imbécile, prétendant sans espérance, vaillant sans ennemis, vieux par les années, sans cheveux blancs, disgracié excitant l'envie, et envieux avec disgrâce, musicien avec la voix fausse, et danseur avec les pieds plats, joueur avec mauvaise chance, mari faisant parler de soi, et pour tout dire, je veux être changé en femme, si je reviens ici demain!

(Il sort.)

DONA INÈS, *seule.* — Tout me succède à souhait; et comme on voit que la fortune se déclare en ma faveur! Amour, lisons la lettre; voyons ce que dit Henri à sa bienheureuse dame.

(Elle ouvre la lettre et lit.)

SCÈNE VI

Entrent LE ROI, LE GRAND MAITRE, MENDO, *sans être aperçus d'Inès.*

LE GRAND MAITRE. — Personne ne sait votre arrivée?

LE ROI. — J'ai voulu garder le secret.

LE GRAND MAITRE. — Sire, voilà sa cousine lisant un papier.

LE ROI. — Chut! (*S'approchant d'Inès.*) Est-il permis de connaître ce mystère ?

DONA INÈS. — Je ne croyais pas que Votre Altesse pût avoir à se méfier de cette maison.

LE ROI. — Ne cachez pas la lettre.

DONA INÈS. — Il s'agit d'une affaire que je voudrais expliquer à mon souverain et à mon roi, gloire et soleil de notre Espagne, s'il daignait m'en fournir le moyen.

LE ROI, *à Mendo.* — Qu'on nous laisse. Toi, grand maître, attends à la porte.

DONA INÈS. — Sire, vous êtes bien grand, mais votre esprit, votre bonté sont plus grands encore. Je viens les

invoquer aujourd'hui. Cette lettre dira mes vœux mieux que moi-même, et en expressions plus vives.

LE ROI. — Voulez-vous donc que je la lise?

DONA INÈS. — Oui, car elle renferme mon histoire tout entière, sans que mon honneur ait à rougir.

LE ROI, *jetant les yeux sur l'écriture.* — C'est une lettre du comte.

DONA INÈS. — Oui, Sire.

LE ROI. — Écoutez.

DONA INÈS, *à part.* — Fixe, ô amour, la roue de la fortune. Il y va de mon bonheur.

LE ROI, *lisant.* — « Je suis arrivé aujourd'hui à Séville; « le besoin de te revoir m'a ramené de Cordoue; je res- « terai caché jusqu'à ce que la nuit me permette de sortir; « attends-moi, maîtresse chérie, à la porte où tu avais « coutume de me parler; tu seras ma femme, ou j'y per- « drai la vie. » Quelle étrange chose! Ainsi le comte Henri n'aimait pas doña Juana?

DONA INÈS. — Il me rend ses soins depuis le jour où, pour la première fois, il vint avec Votre Majesté à Séville.

LE ROI. — Que dites-vous?

DONA INÈS. — La vérité.

LE ROI. — Je jure Dieu, que ma jalousie te donnerait la couronne que je porte, pour que ce fût la vérité! Oui, et avec la couronne tout ce qu'enserre la voûte des cieux.

DONA INÈS. — Vous le voyez par cette lettre, Sire; le comte m'adore.

LE ROI. — Réjouissez-vous, ô mes pensers, à de semblables nouvelles. O vaines présomptions des amants! C'est vous qu'aimait Henri? Mais comment, le jour ou la veille de la Saint-Jean, ne m'a-t-il pas dit que c'était pour vous qu'il s'était caché derrière ce feuillage?

DONA INÈS. — Parce qu'il donna dans l'œil à doña Juana, qui voulut me l'enlever. Il fallut céder à son caprice, sauf à nous à gémir en secret. Le comte est discret; il se taisait dans l'intérêt de mon honneur. Il est donc revenu et se cache dans un endroit sûr. Cette nuit, comme

il l'annonce, il viendra me voir. Si donc, Sire, vous voulez m'honorer, me combler de faveur, et assurer votre bonheur propre, mariez-moi à Henri. Cela est justice. Le comte m'aime, il m'aime éperdument, pas cependant au point de me vouloir pour femme. Il va venir cette nuit. Obligez-le par force à se marier, vous en avez le pouvoir, et n'aurez jamais plus rien à craindre[1].

LE ROI. — Je devrais au valeureux Adelantado de plus précieuses faveurs, si j'en connaissais. Laissez venir Henri. Cette nuit vous serez sa femme.

DONA INÈS. — Dieu vous entende!

LE ROI. — Victoire, amour; désormais, plus de jalousie.

SCÈNE VII

Entre DONA JUANA.

DONA JUANA. — Sire, que Votre Majesté soit mille fois la bienvenue!

LE ROI. — L'heur que je goûte aujourd'hui est supérieur à toute Majesté. Je commençais à me plaindre de vous.

DONA JUANA. — C'est ce que tout à l'heure le grand maître me faisait la grâce de me dire.

LE ROI. — Maintenant, madame, mon amour jaloux est délivré de ses soupçons. Lisez cette lettre; elle est de mon frère.

DONA JUANA. — Mon cœur applaudira aux nouvelles qu'apporte ce jour.

LE ROI. — Sa lettre est datée de Cordoue.

DONA JUANA. — Il est en bonne santé?

LE ROI. — Sa santé est bonne.

DONA JUANA, *à part*. — L'amour me commande de l'audace; mais je suis retenue par le respect.

LE ROI, *à part*. — Je veux lui tendre un piége. (*Haut*). Maintenant, madame, que je suis rassuré, il convient que

1. Tout cela est bien faible, bien peu adroit et bien peu naturel dans la bouche d'une jeune fille de cette naissance. C'est payer bien cher le besoin de compliquer l'intrigue, et ce défaut grave se retrouve dans la plupart des comédies de Lope de Vega.

je vous fasse part de mes vues. Vous saurez que le comte m'exprime de la manière la plus vive son repentir des folles pensées dont il est maintenant si loin. Il me demande pardon, et me prie de le marier de ma main, en ma double qualité de frère et de roi. Dans l'intérêt de ma tranquillité, je ne puis rien faire de mieux que de trouver une femme à Henri. Je ne saurais me passer de votre concours, puisqu'il nous importe également de faire honneur à mon frère. Je veux donc examiner avec vous qui elle sera. Vous connaissez, sans doute, soit pour l'avoir vue, soit de réputation, la femme qui serait digne de lui.

DONA JUANA. — Ce ne serait pas pour elle une médiocre faveur du sort. Puis donc que Votre Majesté m'a faite de son conseil, et que les questions d'État sont les plus importantes de toutes, à bien se demander quelle est la femme la plus digne d'être unie au comte, la raison même répond que ce ne peut être que moi. Que Votre Majesté m'accorde donc à son frère. Je ne puis douter que tel ne soit aussi le désir du roi, puisqu'il m'appelle en consultation; car si le vœu de Sa Majesté n'était pas de s'employer pour moi, il est clair qu'elle ne m'aurait parlé de rien, et surtout ne m'eût pas demandé de conseil. Votre Altesse, par ce moyen, peut faire honneur au gouverneur général, et m'accorder à moi-même l'objet de mes plus chers désirs. Quand je reviens à Henri, après avoir été éclairée sur vous-même, je ne saurais, pardonnez ma franchise, trouver ailleurs meilleur emploi de ma personne[1].

(Elle sort.)

LE ROI *à doña Inès.* — Vous l'avez entendue?

DONA INÈS. — Oui, Sire.

LE ROI. — J'ai voulu savoir si elle aimait Henri.

DONA INÈS. — Elle s'est crue dédaignée par vous.

LE ROI. — Ce n'est pas là la raison. Si telle était la vérité, elle aurait accusé ma foi, mon peu de loyauté, avant de se prononcer avec tant d'ardeur en faveur du comte.

1. C'est à de tels passages qui contrarient, avec raison, je crois, la délicatesse française, que l'on voit clairement à quel point la scène espagnole a contribué au langage que Corneille prête trop souvent à ses héroïnes.

S'il faut dire la vérité, ma ruse n'a pas été fort habile. Ah! qu'il est vrai qu'on ne gagne rien à vouloir s'éclairer en amour. On tombe ainsi d'un embarras dans un autre. — Courez lui parler, sans lui donner à entendre que je sois courroucé de ce qu'elle m'a répondu. Je vous dirai plus tard ce que médite mon dépit. Expliquez-lui que je n'aurais pas cru qu'elle me supposât une pensée si sotte. Je n'ai pu songer à l'offrir au comte; car, si j'avais cru à sa répugnance, je n'aurais pas parlé d'Henri. Si j'ai donné occasion à sa jalousie, cette jalousie je l'adore; et si la jalousie suppose l'amour, elle m'aime donc, puisqu'elle est jalouse. Dites-lui tout cela et tout ce qui vous paraîtra dans l'intérêt de mon honneur.

DONA INÈS. — En matière d'amour, les femmes ne savent guère dissimuler. Je vais lui dire d'être bien persuadée que vous n'avez pu songer à la donner au comte, puisqu'elle est l'objet même de votre amour. Mais n'oubliez pas, Sire, que cette nuit je dois être mariée.

LE ROI. — Il le faut : autrement, il ne me resterait qu'à mourir de honte.

DONA INÈS. — Il faut que cette lettre soit montrée à Henri.

LE ROI. — Je ferai qu'il vous aime de force.

DONA INÈS. — J'attendrai entre l'espérance et la crainte.

(Elle sort.)

LE ROI, *seul*. — Qu'on a raison de comparer l'espérance à une fleur! Elle lui ressemble en ce que, comme la fleur, elle se flétrit en un moment; comme la fleur, elle recèle le changement dans ses feuilles!

De perles brillantes elle se parsème en son matin, et se diapre de couleurs variées; beauté issue de la nuit, dont l'éclat a déjà disparu quand se tempère la chaleur du jour.

J'allais semant l'espérance, parce que la terre nouvelle me promettait riche moisson d'amour. O illusion folle, fille de ma jalousie!

Que sert de semer follement l'espérance de l'amour, si

vient la désillusion qui, avec les arbres, emporte rameaux, feuilles, fruits et fleurs[1]!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

Salon dans la maison de Teodora.

DON HENRI, RAMIRE.

DON HENRI. — Que dis-tu?

RAMIRE. — Ce que vous venez d'entendre.

DON HENRI. — Dieu me soit en aide!

RAMIRE. — Ainsi soit-il.

DON HENRI. — Doña Juana aime le roi?

RAMIRE. — Doña Juana aime le roi, ou, en tournant par le passif, le roi est aimé de doña Juana.

DON HENRI. — Toutes les fois que tu prétends m'être agréable, tu me le fais acheter à ce prix. Dis-moi ce qu'elle a répondu et ne me mets pas au supplice, à la torture, suivant ton habitude, mon cher Ramire.

RAMIRE. — Ce malheureux amour vous trouble la cervelle. Je n'ai pas vu doña Juana, mais seulement doña Inès, et remarquez bien que c'est elle qui m'a appris la nouvelle, par compassion pour vous.

DON HENRI. — Peste soit de doña Inès!

RAMIRE. — C'est le souhait que je fais.

DON HENRI. — Elle l'aura dit pour se moquer de toi.

RAMIRE. — Ou je ne comprends pas, ou c'est vous qui ne comprenez pas. Prenez garde à demeurer, monsieur, dans votre sens, prenez-y garde. Le sage se méfie.

DON HENRI. — Doña Juana aimer le roi!

RAMIRE. — Mordieu! c'est à se désespérer.

DON HENRI. — Une fille bien née, en agir ainsi!

RAMIRE. — Oui, monsieur; parce que les rois sont les plus grands des seigneurs.

DON HENRI. — Mais les rois ne sont pas femmes.

RAMIRE. — Pardonnez-moi.

1. Sonnet.

DON HENRI. — Comment cela?

RAMIRE. — En ce qu'ils créent.

DON HENRI. — As-tu fini, imbécile? Tu auras ma vie.

RAMIRE. — Est-ce ma faute?

DON HENRI. — Ma vaine espérance perd sa couleur; du noir de ma mort ou de l'azur de ma jalousie elle émaille ses feuilles vertes.

RAMIRE. — Pour Dieu, n'émaillez pas de feuilles, et ne poétisez pas de la sorte. Songeons plutôt au remède.

DON HENRI. — En connais-tu?

RAMIRE. — J'en connais deux, trois, vingt.

DON HENRI. — N'en dis qu'un, et vite.

RAMIRE. — Vite!

DON HENRI. — Oui, Ramire.

RAMIRE. — Prenez la poste et partez.

DON HENRI. — Je ne te croyais pas si bête : c'est là un remède bon pour toi.

RAMIRE. — Les hommes doivent encore moins de reconnaissance à leurs parents qu'à la poste, car d'ordinaire elle les délivre de mille périls; mais moi, je ne me tiens pas pour son obligé, parce qu'elle m'empêche trop souvent de m'asseoir.

DON HENRI, *absorbé.* — Ah! doña Juana! est-il possible qu'un amour si vrai soit récompensé par une infidélité si prompte? Pourtant, je n'étais pas encore bien loin... Jésus!

RAMIRE. — San Blas!

DON HENRI. — Je me meurs.

RAMIRE. — De quoi?

DON HENRI. — D'amour.

RAMIRE. — Usez de votre raison; car, s'il faut vous dire la vérité, en remettant un quarteron d'épingles à une duègne, dans la demi-obscurité du salon, je l'aperçus en face... Faut-il vous la décrire?

DON HENRI. — Oui, ami; oui, frère. Aie pitié d'un homme que tu as tué, viens à son secours.

RAMIRE. — Quel remède y a-t-il, quand le mal est dans la cervelle? — Je comparerai cette dame à l'aurore, quand elle naît le matin, et qu'elle ajoute au soleil de la lumière,

bien que recevant la sienne de lui. Ses cheveux retombaient en boucles, et comme ces boucles étaient naturelles, nous devons rendre grâces au ciel producteur de de tels bijoux[1]. Ses yeux étaient... je ne dirai pas des étoiles, le mot est usé. Ils paraissaient plutôt comme deux petits cieux d'amour où peinent les âmes dans la gloire.

DON HENRI. — Que dis-tu? Tu veux que des âmes peinent quand elles sont en gloire?

RAMIRE. — Oui : ce sont autant de riens poétiques faisant partie du dictionnaire amoureux. Mais laissez-moi arriver à ces sourcils fins et délicats qui étaient comme un dais divin tendu au-dessus de ces yeux. Remarquez que je n'en ai pas fait des arcs célestes, parce que la voûte céleste n'a pas de poils et ne couvre pas d'yeux, comme quelques-uns se plaisent à le dire; car, s'il est permis d'appeler des yeux la lune et le soleil, et de les réunir sur le front charmant du ciel, à ce compte, le ciel serait louche. — Voulez-vous que je fasse la description de sa bouche?

DON HENRI. — En es-tu capable?

RAMIRE. — Apelles n'aurait pas su, la nature n'a pas voulu créer une rose dans la neige. On dirait que par respect pour les perles de ses dents, la nature a tendu deux portières d'œillets[2].

DON HENRI. — Arrête; je sens que je meurs.

RAMIRE. — Bénis soient les Portugais qui appellent cela *boquiña*. On dirait que le cœur se fond et se convertit en gelée.

DON HENRI. — Tu cherches à me faire rire pour que je n'aie pas le sentiment de mes maux.

1. Il y a ici un jeu de mots qui roule sur *sortijas*, expression qui, au propre, signifie *anneau*, *bijou*, et au figuré se dit des boucles ou anneaux formés par les cheveux. Lope complète la plaisanterie en qualifiant le ciel de *platero*, orfèvre ou joaillier.

2. Il y a évidemment ici une intention de satire littéraire. Lope se moque des *cultistes* ou partisans de l'école de Gongora; mais il oublie l'époque où il a placé sa pièce, et se met trop à la place du personnage. Mais qui se souciait à Madrid de toutes les règles si pesamment enseignées depuis chez nous?

RAMIRE. — C'est la vérité ; oui, comte, tel est le but que poursuit mon rustique génie, car je crains...

DON HENRI. — Voyons, que crains-tu ? Tiens nos chevaux prêts : car, après t'avoir revue, ange de ma perdition, après avoir comblé de félicitations ton amour, ton inconstance, ton bonheur et ma mort, je compte retourner en Castille.

RAMIRE. — Seigneur, évitez de la voir, si c'est possible, par considération du péril que vous courez, si vous êtes reconnu ; remarquez aussi, que si elle répond sur un ton dédaigneux, vous risquez de voir augmenter votre jalousie, et de lui dire des choses qui ne feront qu'ajouter à votre misère.

DON HENRI. — Non, Ramire, je ne puis renoncer à voir doña Juana. Qu'on me donne une rondache et un buffle.

RAMIRE. — Vaillant amour !

DON HENRI. — Elle en est digne ; si elle me quitte pour le roi, elle a raison, et on ne peut que la louer. Mon frère est bien mieux que moi. Que je meure donc et vive qui a vaincu !

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Une rue.

LE ROI, LE GRAND MAITRE, MENDO, *embossés dans leurs manteaux.*

LE ROI, *au grand maître.* — Je répète qu'il est revenu fort marri de m'avoir mécontenté en gardant le secret à Inès.

LE GRAND MAITRE. — Cela m'étonne ; lui, aimer Inès !...

LE ROI. — Il doit venir circuler dans sa rue[1]. Il m'a demandé sa main, et il l'aura, vive Dieu ! Outre qu'Inès est un bon parti, il importe à mon mariage qu'Henri déclare ses intentions. Que Mendo aille la prévenir de ma part

1. Voy. t. Ier, p. 226.

qu'elle ait à se trouver à la porte, comme c'est convenu.

MENDO. — Faudra-t-il lui dire que vous êtes là ?

LE ROI. — Oui, mais à part.

(Mendo sort.)

LE GRAND MAITRE. — Quoi, Sire, Inès recevait les soins d'Henri ?

LE ROI. — Je puis vous l'affirmer, grand maître, et ma vie dépend de la conclusion.

LE GRAND MAITRE. — Vous êtes donc bien épris de la belle doña Juana ?

LE ROI. — On peut la proclamer la reine de toutes les femmes. — Désirs, que demandez-vous ? de la voir ? Eh bien, allons la voir. Henri ne vient pas : rien ne nous empêche. Que dira-t-on, si je suis reconnu ? Mais pourquoi hésiter, amour, quand le bonheur est si près ? Maintenant que la possession m'en est assurée, à quoi bon les partis extrêmes. — Grand maître, attendez-moi ici, et si le comte vient, faites en sorte qu'il m'attende.

LE GRAND MAITRE. — Il s'en ira, s'il me voit.

LE ROI. — Eh bien, prévenez-moi. L'amour est le plus fort, et je succombe à l'excès de mes désirs.

SCÈNE X

Entrent DON HENRI *et* RAMIRE.

RAMIRE. — Personne n'aima jamais avec tant de force que vous.

DON HENRI. — On le voit bien au péril que j'affronte.

RAMIRE. — A fouler le pavé de cette rue, je tremble de peur.

DON HENRI. — Tu m'aurais oublié, Jeanne ? Je ne puis le croire. Ah ! tourments de l'amour ! Je meurs pour être oublié, et je ne puis me résoudre à croire à mon malheur.

LE GRAND MAITRE, *à part.* — Voilà Henri ; l'autre est

son confident. Je vais appeler le roi ; il ne serait pas sage d'entrer pour lui parler, s'il doit fuir.

(Il sort.)

DON HENRI, *sous les fenêtres de doña Juana.* — Triste a été la fin des mes joies. — Grilles de ces fenêtres, je suis un homme malheureux, et vous ne mettez pas même ma vie à l'abri. Prenez pitié de moi ; quand les âmes s'endurcissent, le fer lui-même s'attendrit.

RAMIRE, *à part.* — Grilles de ces fenêtres, le diable qui trame plus de combinaisons qu'un homme sans le sou, m'a mis en endroit tel que si mes oraisons ne m'en tirent, je reverrai bien tard la mère qui m'a mis au monde ! Ce n'est pas à une poule ici que j'ai affaire. J'ai commandé, j'ai tué plus d'un More, mais la colère d'un roi, et quelle colère ! renverrait Achille lui-même à l'école.

DON HENRI. — Ah ! Jeanne de mes yeux, Jeanne chérie, pourquoi avoir voulu briser ma vie dans sa fleur ?

RAMIRE, *à part.* — Ah ! si j'étais à table, à la taverne, et que le diable eût emporté l'idée de revenir ! Moi, j'irais mesurer mon épée avec celle d'un roi qui arrive sans mesure d'un royaume à l'autre, d'un roi qui ne relève que de Dieu ?

(Entre le roi.)

LE ROI, *à part.* — Il n'est pas d'ordre capable de l'obliger à m'aimer.

DON HENRI, *à part.* — J'entends quelqu'un. Couvrons-nous. Serait-ce le roi par hasard ?

RAMIRE, *à part.* — Voilà déjà qu'on arrive. Je plaindrais l'imbécile qui spéculerait en ce moment sur ma peau.

LE ROI, *à part.* — Le grand maître est à la porte. (*Haut.*) Henri est-il arrivé, grand maître ? Doña Inès se trouve prévenue, et vive Dieu ! aujourd'hui même il sera marié de force ! Je suis entré pour parler à doña Juana et, fort mal à propos, elle s'est offensée de ce que j'étais venu la voir. Je savais bien qu'elle aime le comte, et qu'elle passe le jour et la nuit à pleurer la rigueur qui le

tient exilé. Pourquoi ne répondez-vous pas, don Tello[1]. Grand maître, mon frère?

RAMIRE, *à part.* — Il approche; il va le tuer.

LE ROI. — Qui est là? Qui êtes-vous!

DON HENRI, *déployant son manteau.* — Que Votre Altesse ne s'étonne pas de mon silence.

LE ROI. — C'est toi, Henri?

DON HENRI. — Je ne sais, si je voudrais l'être, puisque je vous donne de tels ennuis, que vous prétendez, dites-vous, me marier par force aujourd'hui.

LE ROI. — C'est parce que tel est ton désir, et que tu l'as écrit à Inès. J'ai reconnu ton écriture.

DON HENRI. — C'est à doña Juana que j'ai écrit, et si doña Inès s'amuse à nouer une intrigue folle, tout en demeurant ce qu'elle est, je dis qu'elle méconnaît les devoirs de son sang.

LE ROI. — Fort bien; mais pourquoi avoir rompu ton ban, après m'avoir donné ta parole?

DON HENRI. — Je n'ai pas promis de renoncer à l'aimer; et il est tout à fait conforme à la loi de l'amour que les exilés reviennent de nuit pour faire en tout honneur ces galanteries à leurs dames. Si j'étais revenu de jour, et à la face de Séville, c'eût été non-seulement une mauvaise action, mais un manque de respect. L'exilé qui de nuit revient à ses affaires ne rompt pas son ban, excepté s'il vient pour faire le mal. En effet, il garde le respect envers qui l'a exilé; d'ailleurs la nuit couvre tout, les bonnes comme les mauvaises choses.

LE ROI. — S'il s'agit de respecter la justice, qu'est ce que le roi?

DON HENRI. — La justice?

LE ROI. — Attends. N'est-ce pas avec le roi que tu t'es rencontré?

DON HENRI. — C'est chose si nouvelle, Sire, de se ren-

1. On ne sait par quelle inadvertance Lope appelle ici don Tello le grand maître de Saint-Jacques, dont le vrai nom était Fadrique. Don Tello était un autre fils d'Alphonse XI et de Leonor de Guzman, frère puîné de don Fadrique. De là probablement la confusion.

contrer la nuit avec un roi que, de ma vie, je ne me rappelle l'avoir entendu dire.

LE ROI. — Suis-je le roi, dis?

DON HENRI. — Je reconnais Votre Altesse pour mon souverain seigneur.

LE ROI. — Rends-toi mon prisonnier.

DON HENRI. — Je vous suis enchaîné par tous les liens de mon obligation ; mais il n'est pas juste que je sois votre prisonnier; car, d'ordinaire, les rois, surtout en matières insignifiantes, n'arrêtent pas de leurs propres mains. — De grâce, n'approchez pas, comme si vous vouliez mettre l'épée à la main.

LE ROI. — Rends-moi la tienne.

DON HENRI. — La voici, et dans le fourreau. A Dieu ne plaise qu'elle en sorte.

LE ROI. — Tu es un traître.

DON HENRI. — Je suis votre frère. Ma mère n'a jamais occupé le trône, mais votre père fut le mien.

(Il veut s'éloigner.)

LE ROI. — Henri, je ne veux pas m'attendrir. Reviens.

DON HENRI. — Je ne puis, Sire. Je ne veux pas être vu de vous sans épée à la main, avec des larmes dans les yeux.

(Henri sort, suivi de Ramire.)

(Entrent le grand maître et Mendo.)

LE ROI. — Vît-on jamais rien de pareil?

LE GRAND MAITRE. — Qu'y a-t-il?

MENDO. — Que vous a-t-on fait, mon redouté seigneur?

LE ROI. — Prends cette épée, Mendo.

MENDO. — Avez-vous eu quelque dispute?

LE ROI. — Marchez, vous le saurez. Le Ciel maudisse cette porte, ou plutôt que maudite soit ma chance! car la porte n'est là pour rien.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de l'Adelantado.

DONA JUANA, TEODORA *déguisée.*

TEODORA. — Ces fleurs que je vous présente, mêlées à des rubans et à de la dentelle, sont un artifice employé pour vous voir, pour vous parler d'un homme qui a su vous aimer, et qui ne peut se résigner à vous perdre.

DONA JUANA. — Comment? Vous n'êtes pas fleuriste?

TEODORA. — Non, Madame; chez moi le comte passe sa vie, et je voudrais réussir à vous persuader. Ramire n'a pas osé venir à cause du roi, bien qu'il fût prêt, je n'en doute pas, à obéir à la loi qui oblige tout gentilhomme castillan à mourir pour son seigneur.

DONA JUANA. — Il n'y a pas ici les dangers que redoute sa vaine imagination.

TEODORA. — Il est bien permis au comte de penser que le roi possède maintenant votre affection, puisque vous savez qu'il court un danger. C'est pour lui être utile que je me présente ainsi déguisée. Mon dévouement qui lui est connu lui en a inspiré l'idée. — Il dit donc que vous êtes de toutes les femmes la plus cruelle, car vous avez arrêté avec le roi de l'envoyer en exil; que vous êtes poussée par l'ambition de régner, non par l'amour, bien que vous puissiez être disculpée par le choix du meilleur, cette loi souveraine du monde qui soumet toutes les volontés. Il vous demande donc, puisque vous êtes déjà reine, de le remettre bien avec le roi; d'intercéder pour son pardon, au lieu de demander son exil; lui d'ailleurs,

ne songe plus à revenir, puisqu'il n'en a plus de motif. Il lui suffit de la réponse que vous me ferez, pour qu'il se retire en Castille. Vous êtes par volonté disposée à aimer ou à ne pas aimer, selon que vous avez un prétexte. Vous devez préférer être sa reine à être sa femme.

DONA JUANA. — Vous êtes femme vous-même, et pour cette raison je vous ai reçue sans déplaisir, bien qu'en bonne justice j'eusse dû en marquer beaucoup. Y a-t-il au monde un plus grand traître que Henri?

TEODORA. — Que dites-vous?

DONA JUANA. — Pourquoi me demander de prêter à ses séductions une oreille désormais insensible, alors que par mes dédains je me venge de lui beaucoup moins qu'il n'est juste? Ici même le comte adresse ses hommages à ma cousine. Il essaye de lui parler la nuit, faisant à mon amour un affront qui rejaillit jusque sur mon honneur. Le roi est venu, caché dans son manteau, et pendant que je pleurais de voir Henri partir pour la Castille, il prolongeait à Séville un séjour favorable à sa passion! Il prétend obtenir pa moi sa grâce du roi? Quelle raison a-t-il de m'abuser ainsi, quand il y compromet son honneur? Si j'ai parlé au roi, lui-même m'en a fourni le motif... Et pas un mot de plus, car vous ignorez, je crois, où vous êtes.

TEODORA. — Ne m'accusez pas. Confiant en un ancien amour, le comte m'a fait déguiser malgré moi, et à l'encontre de certaines espérances; car si ma qualité n'égale pas la vôtre, je n'en ai pas moins aimé le comte.

DONA JUANA. — Ceci est encore un effet de la liberté dont vous avez déjà fait trop de preuve. Allez avec Dieu, et rendez grâces que je vous laisse partir ainsi.

TEODORA. — Madame...

DONA JUANA. — Sortez.

TEODORA. — Croyez bien que je ne mérite pas...

(Elle sort.)

DONA JUANA, *seule*. — Henri, je ne veux rien risquer pour toi, je ne veux pas me perdre par amour. Si tu sais m'abhorrer, traître, pourquoi ne saurais-je pas me venger, moi! Ah! qu'il m'en coûte de renoncer à l'occasion que tu m'offrais de nous voir! Ne viens pas, cruel, c'est m'offen-

ser. — Je me retire, madame. — Reviens me tuer. — Écoute, mon bien : que risques-tu à m'écouter ? — Je perds mon honneur et le roi. — Je te dis la vérité. — C'est pour cela que je veux renoncer à ton amour. — L'amour jaloux peut oublier comme l'amour ingrat, mais tu ne saurais. — Peut-être ; car aux mains d'un autre amour, l'amour le plus ferme ne tarde pas à expirer.

SCÈNE II

Entrent DON HENRI, RAMIRE.

DON HENRI. — Ne me retiens plus.

RAMIRE. — Où courez-vous ?

DON HENRI. — A ma perte.

RAMIRE. — Avez-vous votre raison ?

DON HENRI. — Si je l'avais, continuerais-je à aimer une ingrate[1] ?

DONA JUANA. — Quel est ce bruit ? Qui êtes-vous ?

DON HENRI. — Qui êtes-vous ? La belle question ! M'as-tu donc oublié au point de me revoir et de ne pas me reconnaître ? Hé bien je vais t'apprendre qui je suis.

DONA JUANA. — C'est du délire ; Dieu me soit en aide !

DON HENRI. — Je suis une âme qui anime un corps qui ne m'appartient plus. Je suis un homme que vous aimiez, vous le disiez du moins, madame, alors que vous ne mettiez pas le titre de reine au-dessus de votre amour. Je suis le mortel autrefois heureux qui mérita d'entendre de votre bouche l'assurance d'être toujours aimé.... s'il y avait rien d'assuré dans les promesses d'une femme. Je suis celui qui sacrifia pour vous l'affection de son roi, de son frère,

1. Il faut admettre que ce court dialogue se passe dans une antichambre dont la porte est ouverte sur le salon où se tient Doña Juana. Il n'est pas douteux que les décors, la mise en scène, ne fussent parvenus à un haut degré de perfection à l'époque de Lope de Vega Cela tient au grand nombre d'artistes supérieurs, peintres, sculpteurs, architectes, que possédait alors l'Espagne. On trouvera des détails curieux à ce sujet dans l'ouvrage très-rare intitulé : *Teatro de los teatros de los pasados y presentes siglos : Historia escenica griega, romana y castellana*, par don Francisco de Vances Candamo.

de son maître ; celui enfin qui, la nuit, ne songeant qu'à vous, veille en oubliant et ma fortune et moi-même.

DONA JUANA. — Assez, je n'en veux pas entendre davantage ; car tu as beau dire, Henri, je ne saurais désormais te croire. J'ai dit Henri. Ne regarde pas comme une faveur ce nom que je te donne : c'est une erreur de ma langue qui cherche comment te punir. Si, au moment de te quitter, je prononce ton nom par vengeance, quel plus grave affront[1] te puis-je faire que de prononcer ton nom ? Adieu, Henri, tu es homme, et c'est toi qui l'as voulu.

DON HENRI. — Tu dis que j'ai écrit à doña Inès !

DONA JUANA. — Ce n'est pas vrai, peut-être ?

DON HENRI. — Non, madame ; c'est à vous que j'écrivais, Ramire est là ! qu'il en témoigne.

RAMIRE. — On ne veut pas vous croire, et c'est moi que l'on croirait ? — O doña Juana, c'est à vous que j'apportais le billet : votre cousine le reçut.

DON HENRI. — Quand est-ce que je l'ai aimée pour m'amuser à lui écrire ? Inès a-t-elle voulu avec ce billet abuser le roi, c'est ce que j'ignore. Non, c'était plutôt ton désir secret. C'était une chose arrangée pour te permettre de faire une plus haute fortune en épousant le roi. Le roi mérite de te plaire, le roi est un plus haut prix de ta beauté ; et ce qui m'afflige davantage, c'est que tu cherches des prétextes. Mais, en préférant le roi, ce n'était pas une raison pour me vendre à lui. Supposant que tu avais reçu mon billet des mains de ta cousine, je suis venu embossé à ta porte, et par ta faute je me suis rencontré avec lui. — Me séparer de toi ? A quoi bon ? puisque je reviens aussitôt à Séville, comme par le moyen de la corde le feu revient à son point de départ. Il vaut mieux que le malheur de ma naissance soit égalé par celui de ma fin. (*Avec exaltation.*) Qu'on informe le roi que je suis ici ; qu'il me tue ! Pourquoi n'est-il pas là, s'il a à se venger de moi ?

DONA JUANA. — Henri ! Henri !

RAMIRE. — Mais, seigneur, que signifie ?...

DON HENRI. — Tu ne le vois pas ? je suis amoureux de

1. Pour elle, ce nom est synonyme de traître, mais c'est bien entortillé.

doña Inès ; de ma vie je n'ai connu d'autre amour... Que le fer d'un traître me traverse le cœur, si j'eus jamais telle pensée, si jamais je servis Inès, si jamais je lui parlai. Non, là où tu étais, il ne pouvait y avoir d'autre beauté, d'autre foi. Je ne le dis pas pour te toucher : je n'espère pas te toucher ni t'aimer, ni vouloir que tu m'obliges à t'aimer. Je ne veux qu'une chose dans mon malheur : t'enlever tout prétexte.

DONA JUANA. — Comte...

DON HENRI. — N'articule pas un mot. Entre les amants et les sages, après une injure sérieuse il n'est pas de réconciliation. Voici tes lettres, je te les rends avec ce ruban incarnat. Qui peut empoisonner avec de l'encre sinon la femme et la trahison ? Ma raison saura oublier ces promesses, ces serments perfides.

DONA JUANA — Prends garde d'avoir à te repentir. Les correspondances reprises ne sont jamais aussi tendres.

DON HENRI. — Laisse-moi.

DONA JUANA. — Que Dieu me confonde si...

DON HENRI. — Tu es reine : quel espoir me reste-t-il ?

DONA JUANA. — Crois-moi.

DON HENRI. — Je ne puis.

DONA JUANA. — Pourquoi, comte ?

DON HENRI. — Parce qu'il est tard, et qu'il est juste que je sois retenu par le respect de mon roi.

DONA JUANA. — Et si je promets d'être à toi, maintenant que je suis détrompée ?...

DON HENRI. — Tu seras aimée de moi autant que je le mérite, et encore davantage... mais non... tu appartiendras au roi. Ta promesse te lie.

DONA JUANA. — Qui a l'air de se faire prier et me dédaigne, ne mérite pas que je lui en fournisse plus longtemps l'occasion. Je sors, je vais oublier qu'il fut un temps où j'aimais le comte[1].

(Elle fait un pas pour s'en aller.)

1. MARIANNE.

... Il souffre à me voir, ma présence le chasse.
Et je ferai bien mieux de lui céder la place.

Tartufe, acte II, scène IV.

Comparez la scène française, visiblement imitée de l'espagnol.

RAMIRE. — Où allez-vous, madame?

DONA JUANA. — Où je vais, Ramire? Je vais oublier le comte.

RAMIRE. — Cela ne se peut, si le comte n'est pas moins épris que vous. Vous rêvez quand vous êtes jalouse, quand vous parlez de trahison. Ne voyez-vous pas son cœur, comme il parle tout entier par ses yeux?

DONA JUANA. — Vraiment, tu me fais violence.

RAMIRE. — Point du tout; c'est vous-même qui vous la faites, qui voulez être violentée.

DONA JUANA. — Tu me connais mal.

RAMIRE. — Vous ne vous en irez pas; vous en seriez bien fâchée.

DONA JUANA. — Tu ne connais pas les femmes.

RAMIRE. — Vous n'êtes pas une femme; vous êtes un ange par le nom et par la beauté!

DONA JUANA. — Mais, pour me retenir, Ramire, il faudrait savoir ce que veut Henri.

RAMIRE, *à don Henri.* — Et vous, quelle folie est la vôtre, en ne mettant pas à profit ce moment et ce lieu?

DON HENRI. — Elle parle de s'en aller.

RAMIRE. — La bonne sottise! Si elle avait voulu s'en aller, qui l'en empêchait? D'ailleurs, vous le savez, la femme s'entend mieux à souffrir que l'homme.

DON HENRI. — Comme cette femme est la mienne, dis-lui que je veux l'aimer, la chérir.

RAMIRE. — Il est bien certain qu'elle le sera.

DONA JUANA. — Comte, si vous parvenez à me guérir de mes soupçons, je serai votre épouse.

DON HENRI. — Si ma franchise est en défaut, je ne sais quelle satisfaction vous offrir.

(Entre doña Inès, sans être aperçue.)

DONA INÈS, *à part.* — Que vois-je? N'est-ce point Henri? Ah! qu'il est malaisé d'empêcher de se voir deux êtres qui s'aiment! Je vais essayer d'entendre ce qu'ils peuvent se dire. Quelle audace téméraire!

DONA JUANA. — Comte, qu'un écrit de votre main atteste la vérité!

DON HENRI. — Écoute.

DONA JUANA. — Parle et je répondrai ensuite.

RAMIRE. — Moi je serai juge, vu que je suis neutre entre vous deux.

DONA INÈS, *à part.* — Et moi témoin, mais pour mon malheur.

DON HENRI. — Si j'étais possesseur des flèches de l'Amour, l'univers entier, je le rendrais épris de vous, et je vous enfermerais dans une enceinte de diamant, afin que nul ne vous vît après vous avoir aimée.

Mais je saurais, moi, si bien me faire aimer, que d'aucun autre bien vous n'eussiez même le soupçon. Liée par une chaîne, serait fixée en vous ma pensée, mon imagination.

Et si je le pouvais, je mettrais une barrière à la course rapide du temps, pour le borner aux douces, aux suaves années de notre jeunesse,

Afin que cet aimable visage ne connût jamais l'injure des ans, afin que jamais je ne pusse craindre d'être moins heureux.

RAMIRE. — Bravo ! ma foi. A la bonne heure ! Moi, j'aime ce que je comprends, et non pas ces frivoles sornettes dont le vulgaire fait miracle, et qui ont le privilége de faire quereller le sens et la raison.

DONA JUANA. — L'amour condamne les seules gloires de l'amour ; je veux souffrir pour vous, car le souvenir qui ne rappelle que du bonheur n'est pas dans son rôle.

Souffrir en aimant est la plus belle victoire, et si l'amour véritable est celui qui s'achète par la douleur, je ne veux pas tirer gloire de vous aimer.

DON HENRI. — Ramire, que décides-tu ?

RAMIRE. — Tous deux vous méritez le prix[1].

DONA INÈS, *se rapprochant.* — Et moi qui étais là vous écoutant, je vous dis la même chose.

DON HENRI. — Vous pouviez vous en dispenser, madame,

1. La pièce de Juana repose sur un sentiment exquis, mais elle défie la traduction. La langue française n'a pas cette subtilité dans la délicatesse. Drame singulier qui se prête à de tels assauts de l'esprit ! Cela suppose un bien remarquable degré de raffinement dans le public. On voit par cet exemple combien il est vrai de faire dériver la poésie espagnole de celle des troubadours. Leurs *tensons* (*contentio*) sont ici le modèle que, peut-être sans le savoir, suivait Lope.

aussi bien que d'affirmer que ma lettre était pour vous, quand il était évident que Ramire vous la donnait pour être remise à doña Juana.

DONA INÈS. — Au moment où j'y pensais le moins, s'est présenté le roi votre frère, et moi, pour ne pas lui avouer une vérité qui lui fait tant de peine, j'ai dit que la lettre était pour moi.

DONA JUANA. — L'explication n'est pas mauvaise.

RAMIRE. — J'entends le roi.

DONA JUANA, *à don Henri.* — Cachez-vous vite, il n'y a pas d'autre moyen.

DON HENRI, *montrant une porte.* — Je vais attendre là.

DONA JUANA. — Mais dites.

DON HENRI. — Quoi ?

DONA JUANA. — Portez-vous une montre?

DON HENRI. — Je ne suis pas assez étourdi pour avoir oublié ma récente aventure. J'en suis encore tout tremblant; mais voici doña Inès qui demeure, et qui fera office de main pour indiquer où je suis.

(Don Henri se cache, ainsi que Ramire.)

DONA INÈS. — Voilà ce que m'a valu d'avoir voulu vous être utile. Mais peut-on attendre un autre loyer de cœurs ingrats? Cependant, je veux vous rassurer et vous donner ma parole de seconder vos amours.

DONA JUANA. — Parle bas; il arrive.

SCÈNE III

Entre LE ROI.

LE ROI. — J'ai fait part à mon royaume, belle Juana, de mon projet de mariage; mes sujets sont informés de la noblesse si connue de votre maison. Tous se plient à mes désirs avec empressement, et approuvent le choix de mon cœur. Les grandes qualités du noble Adelantando le rendent à la fois aimé et redouté. Je viens vous prévenir que cette nuit sera célébré notre hymen. Si vous souhaitez quitter cette résidence, bientôt vous verrez les cimes glacées du

Guadarrama[1]. En vous réside ma vie propre; en vous j'ai limité le royaume de mon amour. La cour sera donc partout où vous souhaiterez, partout où je pourrai vous voir et vous aimer.

DONA JUANA. — Sire, toutes les fois que vous pouvez faire honneur à mon père, vous en saisissez l'occasion. Dieu vous garde. Mais, c'est plutôt avec lui qu'il faut traiter de cette nouvelle faveur; moi, je n'ose.

LE ROI. — J'aimerais à vous voir demeurer pour traiter de vos affaires, bien qu'il n'importe pas d'en hâter les préparatifs. Je vais parler à votre père.

DONA JUANA. — Vivez longues années.

LE ROI. — Pour vous servir.

DONA JUANA, *à part.* — Quel incident cruel!

(Le roi sort.)

DON HENRI, *sortant de sa cachette.* — Demande-moi encore de vivre!

DONA JUANA. — En vivra-t-elle mieux, celle qui t'écoute?

DON HENRI. — Ma montre ne m'a pas trahi cette fois, mais bien plus grand a été mon malheur. La veille de la Saint-Jean, sa sonnerie annonçait ma mort, et je trouve ici ma sépulture. Quelle est l'espérance qui me reste, s'il va entrer en possession, et si ce qui jusqu'à présent n'était qu'un doute devient une réalité? Maudite cent fois soit la lettre! car dès ce moment tu as préparé ma mort en favorisant une intrigue, quand j'étais innocent. Nuit fatale! sort cruel! amour furieux! fougue terrible! désir sans frein! pouvoir contre lequel il n'est pas de résistance! Je suis fils de roi, mais qu'importe? Ma puissance ne saurait égaler la sienne. Il est roi et il est mon frère! Que de motifs de respect réunis! — Que me conseilles-tu? Que dois-je faire?

DONA JUANA. — Avant que s'accomplisse ce mariage, je serai morte.

(Elle sanglote.)

DON HENRI. — Ah! ne prélude pas par tes larmes à la mienne! car, par ces pleurs tu sembles l'annoncer. Quel

1. La chaîne du Guadarrama, au nord-ouest de Madrid, sépare la Vieille-Castille de la Nouvelle. Madrid ne devint le siége de la cour d'Espagne qu'après Burgos et Tolède.

augure plus sûr que de voir pleurer les étoiles? Que ce mouchoir qui recueille tes larmes restitue ses rayons à ton soleil. Ah! doña Juana! ah! madame! pour prix de mes erreurs, de mes angoisses, de mes soupçons jaloux, de mes malheurs immérités, accordez-moi seulement ces larmes, perles de ces lumières pures, pour me consoler dans ma misère, et pour que vous cessiez de me dérober ces yeux qu'il ne m'est plus permis de contempler.

DONA JUANA, *lui abandonnant son mouchoir.* — Prends, et songe, cher Henri, que la dure nécessité m'excuse... Suis-moi, Inès.

DONA INÈS. — Quel abîme de tristesse! (*A part.*) Mais quel bonheur naît pour moi de sa douleur!

(Elles sortent.)

SCÈNE IV

DON HENRI, RAMIRE.

RAMIRE, *à don Henri absorbé.* — Allons-nous marcher au trépas? — Eh bien? pas de réponse?

DON HENRI. — Que dis-tu?

RAMIRE. — Faut-il se livrer à des exclamations? Allez-vous invoquer les Muses? Y aura-t-il un couplet sur le mouchoir?

DON HENRI. — L'étrange chose!

RAMIRE. — Moi, je l'appelle injuste. L'amour nous paye en belle monnaie! Dans quel but, dites-moi, vous remettre ce mouchoir de perles?

DON HENRI. — Que mes larmes montent, qu'elles montent jusqu'au ciel et demandent justice!

RAMIRE. — Il y a de quoi.

DON HENRI. — Oh! oui.

RAMIRE. — Ai-je dit le contraire?

DON HENRI. — Quelle est l'Indienne sauvage, quelle est la barbare Africaine qui n'eût répondu au roi : « Je suis mariée? »

RAMIRE. — N'allez pas croire que l'espoir d'un trône se subordonne à une question d'amour. Plus est élevée la

naissance de doña Juana, plus elle-même est dominée par la hauteur de ses sentiments.

DON HENRI. — Pourquoi pleure-t-elle, alors?

RAMIRE. — Par ruse. Un sage l'a dit : une femme a toujours à son service des excuses pour se justifier, des larmes pour faire illusion.

DON HENRI. — Un ange ne saurait pleurer avec des sanglots de commande.

RAMIRE. — Si vous tenez à entretenir votre douleur...Que voulez-vous? Vous avez raison de la disculper.

DON HENRI. — As-tu préparé mes chevaux?

RAMIRE. — Comment? Vous songez à partir?

DON HENRI. — Il le faut. Crois-tu que je veuille assister à ma mort? Comment veux-tu que mon cœur déchiré contienne sa jalousie?

RAMIRE. — Ah! monsieur, qu'il y a de séduction dans une couronne d'or!

DON HENRI. — C'est aujourd'hui, divine Juana, que tu vas prononcer ma sentence; aujourd'hui que tu mets fin à mes maux. Désormais, il n'est plus de lieu où je puisse cacher ma personne. — Pique, Ramire, du côté de Castille. Tout m'est sujet de trouble et de chagrin.

RAMIRE. — Du courage, monsieur.

DON HENRI. — Oui, du courage. Quel mauvais juge de l'amour que l'indifférence! Adieu, grande Séville; adieu, femme parjure, qui, pour monter sur le trône, sacrifie l'honneur de ta vie. Je baise ton mouchoir.

RAMIRE. — Les larmes, dites-moi, en sont-elles déjà sèches?

DON HENRI. — Oui.

RAMIRE. — Eh bien! chez une femme la douleur de l'absence dure à peu près autant.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

LE ROI, L'ADELANTADO, MENDO.

L'ADELANTADO. — Je ne sais en quels termes, mon auguste souverain, vous marquer ma reconnaissance de ces visites.

LE ROI. — Couvrez-vous, marquis[1].

L'ADELANTADO. — C'est m'honorer au delà de toute expression.

LE ROI. — Marquis de Cadix, je ne saurais jamais trop vous honorer.

L'ADELANTADO. — Tant de faveurs...

LE ROI, *à part.* — J'hésite à me déclarer. (*Haut.*) Je veux de tout mon possible vous élever en honneurs, car nous ne tarderons pas à être parents.

L'ADELANTADO. — Vous avez deux frères ; je ne demande pas mieux.

LE ROI. — Pars, Mendo, et mande en secret l'archevêque ; dis-lui qu'il ait à se rendre ici prestement.

MENDO. — J'obéis à vos ordres. Il est certain que cette dame est bien digne d'un si haut rang.

(Il sort.)

LE ROI. — Si rapide est le vol de la renommée indiscrète, que pour l'arrêter un moment, je veux, mon cher Adelantado, opérer en secret un mariage.

L'ADELANTADO. — Vous êtes sage.

LE ROI. — Je veux, marquis, marier votre belle Juana de ma main, et avec un homme qui me vaut.

L'ADELANTADO. — L'autorité de Votre Majesté simplifie tout. Puis-je savoir son nom ?

LE ROI. — Il suffit que vous le voyiez.

L'ADELANTADO. — Votre Majesté s'humaniser à ce point...

LE ROI. — Il n'y a là rien qui vous doive étonner.

L'ADELANTADO. — Un homme qui vous vaut !...

LE ROI. — Rien n'est plus certain. Seigneur gouverneur,

1. Ce titre, fort rare alors, était considéré comme un très-grand honneur.

écoutez-bien mes instructions. A l'homme qui se présentera chez vous avec mystère vous donnerez doña Juana. L'archevêque ne vient pas dans un autre but. Que l'amour mette à profit ce que gagne le silence. Accueillez bien cet homme et faites-lui fête; car je vous certifie qu'il n'y a pas dans le royaume de Castille un homme supérieur à lui et qui me soit plus cher.

L'ADELANTADO. — Le ciel vous garde.

LE ROI. — Je ne puis vous en dire davantage.

(Le roi sort.)

L'ADELANTADO, *seul.* — L'égal du roi! Vain n'aura pas été mon espoir, car il est impossible qu'il soit autre que l'un des deux frères du roi, l'homme qui doit devenir l'époux de Jeanne. Tous les deux dans le royaume de Castille passent pour des princes fameux dans les lettres et dans les armes; l'un ou l'autre pourra faire briller ma maison de l'éclat même du soleil. Oh! si la fortune favorable voulait que ce fût Henri! Oh! si c'était par le comte que dût être honorée ma maison?

(Il demeure rêveur.)

SCÈNE VI

Entrent DONA JUANA *et* ELVIRE.

DONA JUANA, *à part.* — Dans ce comble de maux, ce n'est pas assez d'invoquer la mort.

ELVIRE, *à part, à doña Juana.* — Quand la fortune vous fait une faveur si signalée, quand vous pouvez être reine et dame de Castille, vous seriez assez ingrate envers le ciel pour la contrarier?

DONA JUANA. — Cela te surprend, Elvire? Est-ce une merveille que l'intérêt cède à l'amour?

L'ADELANTADO, *apercevant sa fille.*—Oh! ma belle Juana... saurais-tu, par hasard, si le comte Henri est à Séville?

DONA JUANA. — Je sais que, objet de la disgrâce du roi, il est parti ce matin pour la Castille.

L'ADELANTADO. — Je me suis flatté d'une espérance

vaine. Il est juste toutefois d'attendre si la même faveur ne te réserve pas le grand maître pour époux.

(Il sort.)

ELVIRE. — Votre père et mon seigneur me semble bien préoccupé.

DONA JUANA. — Il songe à l'honneur de sa maison, moi je songe à mon amour.

ELVIRE. — Vous ne devez maintenant songer qu'à votre bonheur, madame.

DONA JUANA. — Si tout à l'heure j'aimais encore, comment aurais-je oublié maintenant ?

ELVIRE. — J'avoue que le comte est un galant cavalier; mais après tout, le roi est roi, et de plus il est galant et parfait gentilhomme. Fussent-ils sur le même rang, le roi pourrait encore mériter votre choix.

DONA JUANA. — Un sceptre n'entre pas dans les considérations de l'amour.

ELVIRE. — Votre disposition, je l'admire : elle répond mal à votre sagesse.

DONA JUANA. — Ah ! Elvire, crois-tu que le comte soit en ce moment bien éloigné de Séville ?

ELVIRE. — Voilà qui s'appelle se repentir ! C'est bien le moyen de devenir reine !

DONA JUANA. — N'y songeons plus, puisqu'il ne peut être remédié à rien.

SCÈNE VII

Entre LE GRAND MAITRE, *suivi de* MENDO *portant un plateau recouvert d'un voile.*

LE GRAND MAITRE. — Le roi, madame, vous envoie un présent, comme à celle qui va devenir son épouse.

DONA JUANA, *à part.* — Ah ! ciel ! (*Haut.*) Un présent?... Pourquoi ?

LE GRAND MAITRE. — Pour vous, reine et souveraine de Castille.

DONA JUANA. — Pour moi, grand maître ?

LE GRAND MAITRE. — Oui, madame ; ainsi se déclare la passion de mon frère.

DONA JUANA. — Voyons.

LE GRAND MAITRE, *levant le voile qui couvre le plateau.* — C'est la couronne de Castille : tant de beauté la méritait.

DONA JUANA. — La couronne?

LE GRAND MAITRE. — Le roi la met à vos pieds, demain il en parera votre front.

DONA JUANA. — Que faire? hélas! Comment résister?... Prends ce plateau, Elvire... Dites au roi, mon seigneur... Non, grand maître, ne dites rien... Mais dites-lui... Excusez mon trouble...

LE GRAND MAITRE. — Qui peut vous troubler ?

DONA JUANA. — Tant de faveur... Dites-lui...

LE GRAND MAITRE. — Je vous écoute.

DONA JUANA. — Qu'il vienne me parler.

LE GRAND MAITRE. — J'obéis.

MENDO, *à part, au grand maître.* — J'en suis fâché. Mais il me semble qu'on voit dans ses yeux qu'elle n'est pas flattée de devenir reine.

LE GRAND MAITRE. — Il pourrait y avoir du comte là dedans.

MENDO. — Je l'ai aperçu dans la matinée.

LE GRAND MAITRE. — Silence : il importe de se taire.

(Ils sortent.)

DONA JUANA. — Apporte-moi cette couronne, Elvire.

ELVIRE. — Que prétendez-vous faire?

DONA JUANA. — Lui parler... lui demander si l'amour en éprouve le mépris.

Couronne illustre, pardonne. D'un mot je vais t'écarter de mon front. Je sais que je serai blâmée, mais l'honneur me dit que j'insulterais à ta gloire, si je montais sur le trône avec un amour dans le cœur ! — Que de crimes, que de trahisons pour t'acquérir ! Que de cités détruites, que d'honneurs vendus ! Quels holocaustes de sang humain ! — Henri m'a quittée, doutant de moi-même, redoutant ton influence. Il doute de mon courage à te sacrifier. Peu de femmes, en effet, renonceraient à une royauté certaine pour

une perspective incertaine de bonheur. Mais non ; c'est calomnier mon premier amour... Prends, Elvire, éloigne cette couronne. Plus de soupçons désormais, mon Henri ! Que les âmes viles que domine l'intérêt soient forcées de reconnaître qu'il y eut une femme qui sut aimer, dédaigner un royaume, et renoncer à une couronne certaine pour une perspective incertaine de bonheur.

SCÈNE VIII

Entre LE ROI.

LE ROI. — Je venais de t'envoyer, belle Juana, mon cadeau de noces, marqué au chiffre de mon amour et de mon pouvoir, la couronne que tu as vue, et qui te fera souveraine de Castille, sans parler de ce qui a été conquis sur les Mores, — quand le grand maître m'a informé que tu désirais me parler. Un fâcheux pressentiment s'empara aussitôt de mon âme, quand mon frère ajouta qu'il avait remarqué beaucoup d'embarras dans ta réponse.

DONA JUANA. — Confiante en la générosité de ton cœur, et en l'étendue de ton esprit, je veux, Pedro, non sans beaucoup de hardiesse, te faire l'aveu de mon amour. Tu ne l'ignores pas : j'ai reçu les services d'Henri, et j'ai répondu à son amour, sans m'écarter jamais de ce que je devais à ma dignité et à l'honneur. Une parole légère n'est jamais sortie de ma bouche, et jamais il ne vit billet qui pût enlever un seul atome à ma vertu. Tu vois la raison de ma froideur, et comment je n'ai pas répondu à ton amour: raison plus forte que tu ne supposes peut-être... Écoute... Mais je ne sais comment te dire la chose bien que passée, sans qu'un peu de rougeur ne me monte au front. Les hommes, toujours audacieux dans leurs désirs, se troublent en certaines occasions, sauf à se repentir ensuite ; quelquefois, sans égard au respect, ils passent par-dessus la crainte.

LE ROI. — Mon esprit, Juana, ou plutôt mon amour, s'égare en mille conjectures sur la conduite d'Henri, et sur ton honneur. Parle donc, et mets fin à mon tourment.

Je connais les accidents dont est semée la carrière de l'amour.

DONA JUANA. — Je cherche des mots, des tours délicats, bien que les termes les plus simples suffisent à ma justification. Henri descendait, causant avec moi, les degrés du palais... Mais cela ne saurait se raconter. Veux-tu que je l'écrive ?

LE ROI. — Non, car il me serait impossible de contenir mon impatience, pendant que tu écrirais.

DONA JUANA. — En descendant les degrés... Je ne crois pas qu'il y ait de condamné qui les monte avec plus d'appréhension[1].

LE ROI. — Achève, pour Dieu !

DONA JUANA. — Un moment.

LE ROI. — Tu ne fais qu'accroître mon ennui.

DONA JUANA. — M'y voici : je commence.

LE ROI. — Quand penses-tu avoir fini ? Ne vois-tu pas que tu me saignes à petits coups ?

DONA JUANA. — Ma faute est si peu de chose. Je disais donc qu'Henri me prit la taille, et peut-être, sans le vouloir, ses lèvres rencontrèrent les miennes. Il ne voulait peut-être que me parler, mais il faisait si noir, que sa dignité dut au hasard de commettre cet acte discourtois. — Vous connaissez maintenant le motif qui m'a empêché d'être votre femme[2].

LE ROI. — Laisse-moi croire, Juana, que ce récit est de pure invention. Quoi qu'il en soit, Henri n'est pas parti pour la Castille. Je sais qu'il est à Séville, et qu'il veut me susciter des ennuis. Il est étrange que j'aie à lutter contre son amour, et les fous comme les sages s'accorderont à

1. Le lecteur partage l'émotion de Juana, en songeant quel fut l'homme qui reçoit cet aveu.

2. Il y a dans tout ceci un idéal d'honneur et un idéal féminin qui ne sont pas, tant s'en faut, au désavantage du caractère espagnol. Nous dirions volontiers de ce trait, avec notre La Fontaine :

> Il est bien d'une âme espagnole,
> Et plus grande encore que folle.

Comme développements à l'appui, voyez Mémoires de Mme de Motteville.

dire qu'on n'y voit pas l'effet du respect qui m'est dû. Malgré cette injure et malgré ma jalousie, n'écoutant ni mon amour ni ma colère, je ferme les yeux sur tout, je ne crains ni les fous ni les sages, je fais mieux ; c'est moi-même qui m'exhorte à venger mon affront. Il n'est pas de vengeance sans un peu de délire, pas d'amour sans un grain de folie. Cette nuit, je ferai tuer Henri. Lui mort, je pourrai me marier n'ayant plus de sujet d'inquiétude. Tant qu'il vivra, je ne puis t'épouser, c'est évident, en présence de l'affront qu'il m'a fait pour m'avoir prévenu en un lieu inviolable à tout autre qu'à son maître. Si malgré moi, je reviens à cet événement, je ne puis m'empêcher de le tenir pour mensonge. Mais, mensonge ou vérité, il suffit que je l'aie appris pour que je sois obligé à la vengeance. Henri mourra, et lui mort, j'épouserai sa veuve.

(Il sort.)

DONA JUANA. — Sire ! Sire !... C'en est fait... Mais Henri est en chemin pour la Castille... Je veux lui écrire de pousser jusqu'en France ou en Angleterre. Non, mieux vaudrait qu'il se rendît à Grenade ; le roi more s'estimerait trop heureux de ses services. Écrivons, sans perdre un instant. — Elvire !

SCÈNE IX

Entre ELVIRE.

ELVIRE. — Madame...

DONA JUANA. — Elvire, je suis dans un trouble extrême. Cours me chercher de l'encre et du papier. J'ai à écrire à Henri. Il y va de sa vie de recevoir une prompte information.

ELVIRE. — Vous n'avez pas besoin d'écrire, madame. Parmi la foule qui est accourue sur le bruit de la venue du roi, j'ai aperçu un homme avec un manteau de couleur qui me disait : Elvire ! Elvire ! — Je me suis approchée, trouvant fort mauvais d'être interpellée ainsi, et j'ai reconnu le comte.

DONA JUANA. — Tu te seras probablement trompée.

ELVIRE. — Si peu trompée, que, cédant à ses pressantes prières, je l'ai caché dans mon appartement.

DONA JUANA. — Comment? il n'était pas parti pour la Castille?

ELVIRE. — Si, madame; mais il est revenu. Je compare ces départs à une balle que lance l'amour dans la chaleur d'une dispute, mais que renvoie encore plus vite la jalousie.

DONA JUANA. — Jésus, le comte à Séville! et non pas seulement à Séville, mais caché dans ma propre maison!

ELVIRE. — Il dit qu'il vient assister à votre mariage par envie et par jalousie, pour vous oublier ensuite.

DONA JUANA. — Ce sont les derniers efforts d'un amour insensé. Je veux le voir.

ELVIRE. — Regardez bien à ce que vous allez faire.

DONA JUANA. — Je veux d'abord me fâcher et le prier ensuite de partir.

ELVIRE. — C'est son arrêt de mort.

DONA JUANA. — Ah! je tiens à sa vie; car elle est l'âme de la mienne.

(Entre l'Adelantado.)

L'ADELANTADO. — Dans cette confusion, j'ai bien vu le roi, mais je n'aperçois pas l'homme que je désire, et je ne vois pas qu'il me soit donné satisfaction. — Doña Elvire, où donc va ta dame?

ELVIRE. — Dans ce désarroi universel, elle n'a pas voulu se rencontrer avec vous, et je pense qu'elle se retire chez elle.

(Elle sort.)

L'ADELANTADO. — L'archevêque est arrivé. Le roi semble furieux : quel peut être le motif de son courroux! La foule s'assemble dans la rue; ma maison semble consternée; la fiancée est dans les larmes et me demande ce qu'elle sait fort bien. Tout le monde se parle à l'oreille, et moi, je suis à les regarder tous.

SCÈNE X

Entre DONA INÈS.

DONA INÈS, *à part.* — J'hésite à parler, mais il le faut. La jalousie excuse ma vengeance. (*Haut à l'Adelantado.*) A quoi songez-vous ? Est-ce donc là la conclusion honteuse réservée à vos nobles exploits ? Le comte est enfermé dans la chambre d'Elvire.

L'ADELANTADO. — Quel comte ?

DONA INÈS. — Henri.

L'ADELANTADO. — En es-tu sûre ?

DONA INÈS. — Oui, car je l'ai vu.

L'ADELANTADO. — Dans quel but ?

DONA INÈS. — Vous le demandez ? Vous ne savez donc pas ? c'est la passion qui le guide, et vous en êtes encore à le demander ?

L'ADELANTADO. — Doña Inès, la circonstance est grave, et le roi est en jeu : du silence.

(Il sort.)

DONA INÈS, *seule.* — Me taire ? Ce ne serait pas être femme, et femme amoureuse. Amour, pourquoi me contraindre à des actes répréhensibles? Quand il n'y a que des soupçons, la jalousie peut se donner carrière, mais non où commence l'offense. Hélas ! comment obéir à la discrétion, quand le cœur ne demande qu'à se placer sur les lèvres ?

SCÈNE XI

LE ROI, LE GRAND MAITRE, MENDO, GENS DE LA SUITE, DONA INÈS.

LE ROI, *à part au grand maître.* — Don Mendo est parti par mon ordre pour la Castille. Il est chargé de le tuer, s'il le trouve en chemin. Don Arias et don Gonzalo, bien accompagnés, font la ronde dans Séville pour le cas où il s'y trouverait.

LE GRAND MAITRE. — Pourquoi, Sire, user de tant de rigueur envers mon frère? Considérez que sa jeunesse lui sert d'excuse, et que cette offense ne vous concerne point.

LE ROI. — Quand vous connaîtrez la vérité, grand maître, vous m'approuverez, j'en suis sûr.

MENDO, *indiquant Inès.* — Sire, voici la cousine de la reine, ma souveraine, qui sans doute l'attend.

LE ROI. — Doña Inès...

DONA INÈS. — Sire...

LE ROI. — Je ne m'estimerais pas heureux de tant de félicitations, s'il y manquait les tiennes. — Mais qu'as-tu donc?

DONA INÈS. — Je tiens à la maison de si près que je les garde pour une occasion meilleure.

LE ROI. — Tu as raison, s'il s'agit pour le moment de retarder mon mariage; mais vas appeler l'Adelantado : j'ai à lui parler.

DONA INÈS, *à part.* — Le roi sait tout : qu'est-ce que j'attends?

LE ROI. — Tout le monde paraît troublé! Qu'est-ce à dire? Ils savent tous que je suis trompé, ou c'est moi qui les trompe tous!

LE GRAND MAITRE. — La nouveauté du fait en est cause. Vous voulez faire un secret d'une chose qui n'a pas à craindre d'être rendue publique, car tout le royaume y applaudirait.

LE ROI. — Je fais fausse route, je l'avoue. Ma conduite n'a pas de raison, et je ne fais preuve ni de tact ni de prudence.

MENDO. — Voici l'Adelantado.

(Entre l'Adelantado.)

LE ROI. — Oh! rempart de l'honneur de la Castille!

L'ADELANTADO. — Quels sont les ordres de Votre Altesse?

LE ROI. — Venez m'embrasser, mon cousin[1]. Avez-vous songé à ce que je vous ai dit?

1. Par ce titre (*primo*), le roi lui annonce une nouvelle faveur. Il le fait grand d'Espagne.

L'ADELANTADO, *joyeux.* — Mais, comme il est vrai que je vous aime, tout est terminé.

LE ROI. — Comment, terminé?

L'ADELANTADO. — Oui, sire, vos instructions ont été ponctuellement suivies. J'ai trouvé l'homme, et je l'ai marié.

LE ROI. — Quel homme?

L'ADELANTADO. — L'affaire exigeant le secret, je ne dirai pas son nom, mais, si vous en décidez autrement, j'irai le chercher.

LE ROI, *à part.* — Je suis confondu ! (*Haut.*) Allez. — Hélas, que veut dire ceci ?

L'ADELANTADO. — J'obéis, Sire.

(Il sort.)

LE ROI. — Est-ce une illusion? — L'homme est marié... — Quel homme?

DONA INÈS, *à part.* — C'est la fin de mes espérances.

LE ROI. — A quoi me résoudre ?

(Entrent l'Adelantado, don Henri donnant la main à doña Juana, Ramire.)

L'ADELANTADO. — Je sais qu'on n'a rien à me dire : je n'ai fait qu'obéir au roi. Venez tous deux vous jeter à ses pieds.

LE ROI. — Que vois-je? Henri?

DON HENRI. — Oui, Sire; Henri marié pour votre service, par la main de l'archevêque, et selon l'ordre que vous aviez donné; car moi, Sire, je m'y refusais. J'étais venu, embossé, pour assister à votre noce, et je me cachais dans une chambre, quand l'Adelantado est venu me dire que c'était votre plaisir.

LE ROI. — Je n'ai pas de réponse à si triste mésaventure, résultat d'une si puérile équivoque. — M'expliquerez-vous cela, seigneur gouverneur?

L'ADELANTADO. — Ne m'aviez-vous pas dit : à l'homme qui se présentera cette nuit avec mystère, à un homme qui me vaut, vous donnerez doña Juana. Je rencontre votre frère, et je le marie à ma fille ; n'est-ce pas la marier à un homme qui vous vaut ?

LE ROI. — Seigneur gouverneur, vous vous êtes *avancé* deux fois : l'une en raison de votre office, l'autre en allant

jusqu'à marier Henri[1]. Ce qui est fait est fait. Je vous pardonne et confirme le mariage.

DONA JUANA. — Sire, que le Ciel vous comble de prospérité !

RAMIRE. — Puis-je demander à m'excuser de...

LE ROI. — Ne demande rien, Ramire. Tout le monde est pardonné.

RAMIRE. — Fasse Dieu que vous ayez toujours de l'argent.

LE ROI. — Juana, ajoute ma couronne à tes armes, mais comme tu l'as dédaignée, qu'elle y figure peinte à l'envers.

DON HENRI. — Ainsi finit, noble assemblée, *le Certain pour l'Incertain.* Si l'auteur a réussi à vous plaire, ce sera le certain, s'il s'est trompé nous le mettrons au compte du doute.

1. Il y a dans le texte un jeu de mots impossible à rendre, qui porte sur le mot *adelantado*, participe du verbe *adelantar*, qui signifie *avancer*. En espagnol, le gouverneur général est qualifié d'*Adelantado*, c'est-à-dire gouverneur d'une province *avancée* sur la frontière.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE

LA

DEMOISELLE

SERVANTE

NOTICE

SUR

LA DEMOISELLE SERVANTE

Je réclame l'indulgence du lecteur pour le titre de cette comédie, le moins mauvais de tous ceux que j'ai pu trouver après y avoir rêvé longtemps. Le titre espagnol, *la Moza de Cántaro*, signifie proprement la *fille de cruche*, comme nous disons la *fille de peine*, la *fille d'auberge*, et veut dire la servante employée à tout faire dans une maison : laver le linge, faire la cuisine, aller à la fontaine, etc.

Or, le piquant de cette comédie, c'est que l'héroïne qui, en effet, est réduite à jouer ce rôle dans la pièce, est une jeune fille de haute naissance, parente des ducs de Médina-Sidonia. Son frère est à l'armée de Flandre. Elle habite Ronda avec son vieux père, libre, charmante, et fort dédaigneuse de tous les hommages qui lui sont adressés. Un gentilhomme, nommé don Diego, plus présomptueux que les autres soupirants, insiste un jour auprès du père pour avoir une réponse à sa demande, et à la suite d'explications un peu vives, il donne à ce vieillard un soufflet. Cette insulte amène la scène du *Cid*, entre don Diègue et Rodrigue, avec cette différence qu'ici c'est une fille qui apprend la nouvelle de l'affront fait à son père, — un chevalier de Saint-Jacques, — et qui entreprend de le venger.

L'insulteur a été arrêté. Doña Maria, voilée, se rend dans sa prison. Elle affecte d'abord d'accueillir favorablement son amour comme le meilleur moyen de réconcilier les deux familles ; et, au moment où don Diego charmé, ouvre les bras pour l'embrasser, doña Maria lui plonge un poignard dans le cœur, et se retire.

Voilà une de ces situations romanesques si chères au génie espagnol,

et que les caractères, les mœurs, la vivacité des passions, rendaient si fréquentes en réalité.

Il s'agit de sauver sa vie. Doña Maria se déguise en paysanne. Rencontrée dans une *venta* de village par un riche Américain qui se rend à Madrid, celui-ci lui propose d'entrer à son service. Doña Maria accepte, persuadée que cette condition est la meilleure manière de n'être pas reconnue ; et voilà la patricienne de Ronda, la parente du duc de Médina-Sidonia, *moza de cántaro* dans Madrid.

Mais elle a beau se déguiser; son air, sa distinction, son *brio*, comme dit le poëte espagnol, percent sous ses humbles vêtements, et la font remarquer d'un jeune gentilhomme, nommé don Juan, qui lui-même est l'objet d'un tendre sentiment de la part d'une belle veuve nommée doña Ana. Un certain comte, parent de don Juan, est fort épris, de son côté, des attraits et plus encore des ducats de doña Ana. De là l'ordinaire imbroglio dont semble ne pouvoir se passer toute comédie espagnole. L'intrigue se dénoue par la nouvelle que le roi, ayant appris l'action courageuse de la jeune fille de Ronda, lui a accordé sa grâce. Doña Maria se fait connaître, et rien ne s'oppose dès lors à ce qu'elle épouse don Juan.

La *Moza de Cántaro* est empreinte au plus haut degré du cachet espagnol; Aussi la *Moza de Cántaro* n'a-t-elle jamais disparu de l'affiche. Par le plan qu'il a adopté, Lope a pu peindre les mœurs de la classe populaire en Espagne, et il l'a fait avec une complaisance et un entrain charmants. Nous recommandons au lecteur la scène de la danse sur les bords du Manzanarès. Mais la peinture la plus originale, et la plus vraie en même temps, est celle de doña Maria. Qu'on ne s'étonne ni de cette fière désinvolture, ni de cette libre allure. Nous ne sommes plus en France; nous sommes en Andalousie et à Ronda. Or, Ronda, sur son pittoresque rocher, au milieu des montagnes, résume en quelque sorte l'esprit de l'Andalousie. Ronda est par excellence le pays des hardis contrebandiers et des vaillants toréadors. De là le proverbe :

En Ronda, los hombres
A ochenta son pollones.

C'est à la foire de Ronda, le 20 mai, que s'étalent toutes les élégances du costume andalou : les selles historiées, les harnachements ornés de franges de cuir, les *mantas*, etc. Du contrebandier au brigand, il n'y a qu'un pas; et les montagnes de Ronda sont célèbres à ce titre; on y joue admirablement de l'escopette et du couteau.

Voilà ce qui explique le tour d'esprit indéfinissable, le genre, la personne et l'acte de doña Maria.

Tous ceux qui aiment le pittoresque, l'empreinte de la nationalité dans l'art, seront charmés de cette pièce. Il n'en est pas de même du traducteur. Nous proposant essentiellement de donner les comédies les plus saillantes de Lope, nous ne pouvions omettre la *Moza de Cántaro*. Mais précisément parce qu'il décrivait ici des mœurs populaires, Lope a introduit dans le langage de quelques-uns de ses personnages un grand nombre d'idiotismes de la plus grande difficulté. L'une des plus grandes, c'est ce mot *cántaro*, « cruche, » qui revient perpétuellement dans la pièce, souvent dans des morceaux lyriques, et qui est à désespérer. *Cántaro*, en effet, passe tout naturellement en espagnol; c'est un mot bien fait, harmonieux. Mais comment rendre tolérable *cruche*, en français, dans une déclaration d'amour?

Le lecteur, je l'espère, voudra bien tenir compte de cette difficulté, et passer par-dessus cet inconvénient, par considération du caractère vraiment charmant de la pièce.

LA

DEMOISELLE

SERVANTE

PERSONNAGES

LE COMTE.
DON JUAN, DON DIEGO, FULGENCIO, gentilshommes.
DON BERNARDO, père de doña Maria.
PEDRO, MARTIN, LORENZO, BERNAL, laquais.
MUSICIENS.
DONA MARIA, DONA ANA, LOUISE, LEONOR, JUANA, suivantes.
UN ALCAIDE.
UN AMÉRICAIN.
UN HOTELIER.
UN MULETIER.
LAQUAIS.

GENS DE LA SUITE.

La scène est à Ronda [1], à Adamuz et à Madrid.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de don Bernardo, à Ronda.

DONA MARIA, LOUISE, *avec des papiers à la main.*

LOUISE. — Il y a de quoi mourir de rire, quand je songe à ce qui s'est passé.

DONA MARIA. — Tu as reçu tous ces papiers de la main de ces beaux Narcisses?

1. Ville d'Andalousie, à dix-huit lieues sud-est de Séville, par Utrera.

LOUISE. — Comme vous voyez : est-ce bien étonnant ?

DONA MARIA. — Que d'amour ! quelle délicatesse !

LOUISE. — Je ne sais, si je ne dois pas vous qualifier d'altesse, en vous présentant ces suppliques.

DONA MARIA. — J'aurais plutôt droit à la seigneurie, car, entre autres sérieux motifs, je suis alliée, comme tu sais, au duc de Medina [1].

LOUISE. — La beauté est un si haut titre, que vous pourriez parfaitement être qualifiée de seigneurie, et aspirer au rang d'altesse.

DONA MARIA. — Tu me connais à merveille. Tu me prends par la vanité.

LOUISE. — Il n'y a pas de flatterie à dire la vérité, et d'ailleurs, rassurez-vous, je ne sais pas mentir. Il n'y a ni à Ronda ni à Séville une dame comme vous.

DONA MARIA. — Tu es prévenue en ma faveur.

LOUISE. — Votre froideur m'étonne. Vous n'avez de préférence pour personne.

DONA MARIA. — Tous me déplaisent également.

LOUISE. — Certaine fierté naturelle est la mère de ces dédains. — Ce billet est de don Louis.

DONA MARIA. — Je le lis uniquement pour te faire plaisir [2].

LOUISE. — Je puis témoigner de la sincérité de son amour.

DONA MARIA. — Et moi de sa laideur et de sa sottise. (*Elle lit.*) « Quand seul avec moi-même, je viens à songer señora doña Maria... » En voilà assez.

(Elle déchire le billet.)

LOUISE. — Pourquoi donc ?

DONA MARIA. — Tu ne vois pas qu'il commence quelque histoire, ou qu'il se propose, dans son mémoire, d'entonner quelque litanie sur la mort ?

1. Medina-Sidonia.

2. Cette scène devient le sujet d'une des meilleures comédies d'Alarcon, contemporain de Lope de Vega : *les Maris passés en revue* (el Ejamen de maridos). Comme la source commune se trouve dans un conte des *Gesta Romanorum*, nous ne parlerons pas d'imitation. Shakspeare a aussi tiré parti de ce conte dans son *Marchand de Venise.*

LOUISE. — Cet autre est de don Pedro.

DONA MARIA. — Voyons.

LOUISE. — Je suis sûre qu'il est rédigé de manière à vous plaire.

DONA MARIA. — Belle plume! quels jets hardis! (*Elle lit.*) « Avec un visage beau, bien que sévère, non pas doux, mais tranquille, belle dame, m'a considéré mensongèrement votre dédain étranger à toute humanité, plus que rigide, et non pas avec l'intérêt brillant qui, la semaine dernière, illuminait votre face d'un éclat céleste. » (*Déchirant le billet.*) Que signifie ce récipé, dis? Quel est le médecin qui te l'a donné?

LOUISE. — Vous n'entendez donc pas le nouveau style[1]?

DONA MARIA. — Moi? Parle-t-il là dedans pour se faire comprendre?

LOUISE. — Humanisez-vous un peu, je vous prie. Comment voulez-vous qu'un homme ait la réputation de *discreto*, s'il n'enveloppe sa pensée de ces tours brillants?

DONA MARIA. — Des tours brillants? cela?... Fort bien. As-tu encore d'autres billets?

LOUISE. — Celui de don Diego. C'est un modèle d'esprit délicat.

DONA MARIA, *lisant.* — « Si j'étais aussi heureux que Votre Grâce est belle, l'accord serait bientôt fait. » Quel accord? Je n'en lirai pas davantage.

(Elle déchire le billet.)

LOUISE. — Rien ne pourra donc réussir à vous plaire?

DONA MARIA. — Je suppose que c'est une partie de balle qu'il me propose. Ma résolution est bien arrêtée, Louise; aucun individu de l'espèce masculine n'aura le pouvoir de me charmer.

LOUISE. — Qu'allez-vous devenir, si tous sont dans le cas de ceux-ci?

DONA MARIA. — Je demeurerai seule dans notre maison. Vienne de Flandre mon frère qui, avec sa fortune, se donne un labeur inutile. Qu'il se marie et me laisse avec

1. Le style de Gongora et de son école, l'*estilo culto*, c'est-à-dire l'antipode de la simplicité. Lope s'en est moqué souvent.

mon père, car je ne trouve ici personne qui vaille un regard de moi. Tous ne songent qu'à mon argent : et s'il faut dire la vérité, ma vanité ne veut pas être offensée par l'indignité d'un époux. J'ai apporté cette disposition en naissant : il m'est impossible de m'assujettir, — à supposer que le mariage soit une chaîne.

LOUISE. — Il s'est présenté des partis de grande importance.

DONA MARIA. — Je te l'ai déjà dit, aucun ne me convient.

LOUISE. — Voulez-vous donc veillir ainsi ?

DONA MARIA. — Seule avec moi, serai-je déjà si mal ? La toilette, les bijoux, n'est-ce pas la suprême ambition des femmes ? Si j'en ai de reste, qu'ai-je à demander?

LOUISE. — Quel terrible caractère !

DONA MARIA. — Tu n'y entends rien. Je ne veux pas me marier.

LOUISE. — Et si votre père a donné sa parole, que prétendez-vous faire ?

DONA MARIA. — Mon père peut-il m'obliger à me marier contre ma volonté ?

LOUISE. — Pas plus que vous n'avez le droit de lui manquer à ce point de respect.

DONA MARIA. — On dit que ce n'est pas la première sottise qui est à redouter, mais celles qui suivent la première, sous prétexte de la réparer.

LOUISE. — L'obéissance à ses parents figure parmi les commandements de Dieu.

DONA MARIA. — Vas-tu me faire un sermon maintenant ?

LOUISE. — Nuño m'a informée tout à l'heure qu'ensemble conféraient...

DOÑA MARIA. — Qui donc ?

LOUISE. — Mon seigneur et don Diego.

DONA MARIA. — Qu'importe leur conférence, si don Diego me déplaît, et que je le lui fasse bientôt connaître ?

LOUISE. — Don Louis n'est-il pas un charmant cavalier ?

DONA MARIA. — Bien des remercîments, ma chère Louise.

Que de femmes pressées de se marier qui sont longtemps à s'en repentir.

LOUISE. — Ce n'est pas tant une affaire de choix que de hasard. Tel mari pris avec choix et réflexion devient mauvais, ce qui n'arrive point avec tel autre pris sur parole. Les hommes étant de naissance bons ou mauvais, telle qui rêvait joie et bonheur ne rencontre que douleurs et chagrins. Toutefois, je penche à croire que don Pedro ferait un mari accompli.

DONA MARIA. — Il y a une objection, Louise.

LOUISE. — Laquelle ?

DONA MARIA. — De ne pas voir à mes côtés un homme si laid.

LOUISE. — On me dit de lui toute sorte de bien, et vous êtes la seule à en rire.

DONA MARIA. — N'insiste pas, je te prie, Louise. Il me fait l'effet de Pierre le Cruel.

LOUISE. — De vos dédains je m'émerveille.

DONA MARIA. — Tiens de plus pour assuré qu'il est le roi de la sottise, comme l'autre l'est de Castille.

LOUISE. — Don Diego ne cache pas sa confiance. Pour vous il a prodigué les cadeaux, déployé un luxe coûteux. Il vous a acheté jusqu'à un carrosse.

DONA MARIA. — Don Diego au lit et en carrosse[1] ?...

LOUISE. — Oui, mais c'est un très-grand seigneur.

DONA MARIA. — Fort bien ; mais je n'en veux pas pour camarade de lit. Qu'une autre le prenne, si tel est son plaisir. Rien que d'y penser, j'ai le cauchemar.

LOUISE. — Il me semble entendre des plaintes.

DONA MARIA. — Nos rires vont se changer en pleurs. N'est-ce pas mon père que je vois ?

LOUISE. — Lui-même.

1. Il y a là une grâce intraduisible : don Diego de *noche y coche*. Doña Maria est vraiment une fille de belle humeur.

SCÈNE II

Entre DON BERNARDO, *décoré de l'ordre de Saint-Jacques, avec un mouchoir sur les yeux.*

DON BERNARDO. — Hélas! mon Dieu!

DONA MARIA. — Seigneur, que signifie?... Vous pleurez, vous semblez accablé... et je ne suis pas à vos pieds!... Qu'avez-vous, mon père et seigneur, mon seul, mon unique bien?

DON BERNARDO. — La honte d'être vu déshonoré et vivant.

DONA MARIA. — Comment, déshonoré?

DON BERNARDO. — Je ne sais... Pour Dieu, laisse-moi seul, Maria.

DONA MARIA. — Vous êtes la vie même qui m'anime. Comment pourrais-je vous laisser? Auriez-vous fait par hasard quelque chute? car vous êtes chargé d'ans.

DON BERNARDO. — Oui, la chute complète de l'honneur, de la réputation que j'avais. Les larmes ne conviennent pas à un homme. Je pleure toutefois l'absence de mon fils qui, j'en suis sûr, saurait me venger. Je suis homme, Maria, et je n'ai cependant qu'à pleurer, car, vois-tu, nous autres vieillards, le jour où nous quittons l'épée, nous redevenons enfants.

DONA MARIA. — Pâle et décolorée, mais le cœur calme, je vous écoute, mon père et seigneur. Que je sois décolorée il n'y a rien d'étonnant, puisque vous m'avez privée de mon âme. — Que faut-il que fasse mon frère? De quoi doit-il vous venger?

DON BERNARDO. — Voudriez-vous me laisser, ma fille?

DONA MARIA. — C'est en vain que vous le demandez, mon père. L'excuse était possible avant de me rendre témoin de vos pleurs; il est trop tard maintenant. Quiconque pleure veut toujours qu'on lui en demande la cause.

DON BERNARDO. — Don Diego est venu me parler, Ma-

ria... Il voudrait se marier avec toi... Je lui répondis que la première condition était de te plaire; en second lieu, d'obtenir l'agrément du duc[1]. J'écrivis. La réponse ne fut pas celle que j'espérais; car j'aimerais, ma fille, à te donner un appui. Mes cheveux blancs m'avertissent que la fin de ma carrière est proche. Je mis la lettre dans mon sein, à la place qui lui est due, car c'est à la recommandation du duc que je dois ma croix de Saint-Jacques. Don Diego est venu me chercher à la Place (plût à Dieu n'avoir jamais été à la Place ce matin), et d'un air soumis, quoique un peu contraint, il me demande si j'ai reçu quelque lettre de San-Lucar. Je lui réponds que je m'estimerais heureux de pouvoir lui être agréable. La réponse était courte, mais suffisante. Il repartit que le duc connaissait sa noblesse et sa qualité; que j'eusse à lui montrer la lettre, ou qu'il regarderait comme un affront ce qui n'était qu'une défaite. Moi, voulant me dégager de tout soupçon, je tire la lettre de mon sein, et, tout ému, il y lit ce qui suit (j'ai été bien puni, je l'avais mérité. Pareille indiscrétion mérite châtiment pareil) : « Don Diego est assurément un honorable chevalier, mais l'époux de votre fille doit être tel qu'il puisse succéder à votre titre comme à votre honorable maison. » Don Diego à cette vue devient livide, et d'une voix tremblante de courroux et de dépit : « Ma maison, dit-il, vaut bien celle du duc. » — Moi, troublé à mon tour par la colère : « Les écuyers, répliquai-je, quelle que soit leur qualité et noblesse, ne sauraient, sans folie, se comparer aux princes[1]. Retirez votre parole, ou je vais écrire à don Alonso de revenir de Flandre pour vous tuer. » Alors sa main insolente... Que mes yeux achèvent ce que ne peut articuler ma langue. Laisse-moi; car un affront se renouvelle autant de fois que celui qui l'a reçu le raconte à celui qui l'ignore. J'ai le vi-

1. Nous avons vu que don Bernardo était parent du duc de Medina-Sidonia.

2. Le titre de chevalier n'était pas un titre banal, mais un grade, une dignité sérieuse au moyen âge. Don Bernardo parle ici d'après l'esprit de l'antique chevalerie, qui subsista en Espagne plus énergique que partout ailleurs.

sage marqué de cinq lettres[1], Marià. Je suis l'esclave de l'infamie, je suis le captif de l'outrage. — L'écho de mon affront retentit en mon âme. Je lève ma canne... On assure que je l'ai atteint... N'en crois rien. C'est un mensonge que l'on fait pour consoler la victime de l'offense. La justice s'est emparée de lui, et il est à cette heure en prison. Plût à Dieu que dès aujourd'hui eût été enchaînée sa main! Ah! fils de mon âme! ah! mon Alonso! si du moins tu étais à Ronda! Mais que dis-je? Il vaut mieux que je me périsse. Coulez mes larmes, coulez... Mais vous ne pourrez réussir à effacer les traces de mon affront. La main a beau s'éloigner, elle laisse des caractères tels qu'ils se gravent profondément dans les âmes.

(Il sort.)

LOUISE. — Il est parti.

DONA MARIA. — En me laissant si stupéfaite, que je n'ai trouvé rien à répondre.

LOUISE. — Courez le rejoindre, car il est à craindre qu'il ne veuille pas survivre à la perte de son honneur.

DONA MARIA. — Tu as raison. Je vais le rejoindre. Il n'est pas besoin de recourir au fer, quand on a la conscience de son courage.

SCÈNE III

Une chambre dans la prison de Ronda.

DON DIEGO, FULGENCIO.

FULGENCIO. — La raison est une source de conseils et de bons avis.

DON DIEGO. — Comment prendre conseil de la raison dans les événements soudains?

FULGENCIO. — L'âge avancé de don Bernardo vous rend inexcusable, don Diego.

DON DIEGO. — Je l'avoue, j'ai trop cédé à l'emportement.

1. Allusion à l'usage de marquer les esclaves, que nous avons vu dans les *Caprices de Bélise*.

FULGENCIO. — Don Alonso est un brave, un vaillant soldat.

DON DIEGO. — Le mal est fait ! je saurai me garder.

FULGENCIO. — Je veux vous donner un conseil utile à votre sûreté.

DON DIEGO. — Lequel ?

FULGENCIO. — C'est de quitter l'Espagne, aussitôt que vous serez sorti d'ici.

DON DIEGO. — De quitter l'Espagne, Fulgencio?

FULGENCIO. — Oui. Il y aurait de la folie à attendre le retour de don Alonso. Il a pour lui le droit en cette circonstance, et vous compterez d'ailleurs peu d'amis. Tout Ronda vous donne tort.

DON DIEGO. — Je n'ai pas de chance, je le vois bien... Après tout, j'ai mon excuse... J'étais offensé.

FULGENCIO. — C'était, de la part d'un homme de ce rang, une grande faute que de vous montrer la lettre.

DON DIEGO. — Dans les questions d'honneur, qui peut être sûr de se gouverner ?

FULGENCIO. — Le temps seul est capable de guérir les choses qui semblent sans remède.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR DE LA PRISON, *avec la barbe et le bâton de commandement.*

LE GOUVERNEUR, *à don Diego.* — Il y a là une femme qui demande à vous parler.

DON DIEGO. — Voudriez-vous bien me laisser seul, Fulgencio ?

FULGENCIO. — Je reviendrai vous voir un peu plus tard.

(Il sort.)

LE GOUVERNEUR. — Elle s'est présentée à la porte, voilée. Je l'ai priée de se découvrir, mais elle s'y est refusée. Elle m'a semblé de tournure élégante, et offrir toute sécurité. Enfin, elle a consenti à ce que je l'accompagne jusqu'à votre chambre.

DON DIEGO. — Dites-lui d'entrer, et veuillez excuser.

C'est une femme de haut rang, si du moins c'est la personne que je suppose.

LE GOUVERNEUR. — C'est en des cas semblables que se montre le véritable amour. (*Il sort. — De la coulisse:*) Entrez !

(Entre doña Maria, couverte de sa mantille.)

DON DIEGO. — Venir seule pour me parler, madame, et dans un lieu si peu fait pour votre personne et pour votre rang ?...

DONA MARIA. — De telles folies ont leur excuse dans les circonstances.

DON DIEGO. — Veuillez vous découvrir, je vous en supplie. Il n'est ici personne qui puisse vous reconnaître.

DONA MARIA, *se découvrant.* — C'est moi.

DON DIEGO. — Vous ! et dans cette prison !

DONA MARIA. — L'amour que vous me devez m'agrée de telle façon qu'il m'oblige à me déclarer. Je viens vous demander pardon, et vous prier de ne pas pousser plus loin cette querelle, le meilleur moyen d'opérer une réconciliation étant de nous unir tous deux. Quand il saura que je vous appartiens, don Alonso se tiendra pour satisfait. Dès lors s'éteindront ces haines qui, dans les cités, engendrent des divisions d'où naissent des événements si cruels. Vous demeurez avec l'honneur que vous méritez et que connaît la ville de Ronda ; le seigneur duc aura satisfaction ; mon père sera consolé, et moi, j'aurai un noble époux, capable d'honorer ma maison, et de rendre fier mon frère don Alonso.

DON DIEGO. — Ah ! señora doña Maria, qui pouvait, sinon un ange, faire si promptement notre paix ? Votre grand esprit, j'ose l'appeler divin en cette circonstance, a trouvé le meilleur remède qui se pût imaginer. Il n'en était pas de plus sûr, que dis-je, de plus facile, que notre mariage pour nous rendre à tous l'honneur ? Vous dites que vous m'appartenez désormais : ce ne sera donc pas montrer trop de licence que d'embrasser l'autel fortuné, l'autel sacré à mes désirs, où pour image s'élève l'amour...

DONA MARIA. — Celle qui a su se déterminer à vous ap-

partenir ne saurait avoir d'objection à votre plaisir. Mes bras vont confirmer mes paroles. — Meurs, infâme!

(Au moment de l'embrasser, elle tire un poignard et le lui plonge dans le cœur.)

DON DIEGO. — Jésus! Je suis mort! Trahison!

DONA MARIA. — Sur ces vénérables cheveux blancs tu as osé porter la main, misérable! Voilà ce dont sont capables les femmes au cœur viril[1]. — Mais fuyons. — Ciel, ô ciel! protége-moi.

(Elle sort.)

SCÈNE V

FULGENCIO, DON DIEGO, *moribond.*

FULGENCIO. — Il me semble avoir entendu un cri. La personne qui est entrée ici (non sans quelques soupçons de ma part) m'a paru être sortie avec plus de précipitation et de trouble que n'en comportent les cas ordinaires d'amour. Mes craintes n'étaient pas vaines. Don Diego!... Ce sang, quel est-il?

DON DIEGO. — Je meurs de la main de doña Maria, la fille de don Bernardo.

FULGENCIO. — Holà! gouverneur! quelqu'un! Qu'est-ce que j'attends? (*A part.*) Mais ce serait une injustice de la rendre prisonnière. J'attendrai qu'elle ait pu s'échapper. Ce qui est fait est fait.

DON DIEGO. — Je meurs justement, quoique par trahison: et justement je suis puni de m'être fié à une femme. Cependant ne la laisse pas arrêter.

FULGENCIO. — Je pense qu'elle aura pu s'échapper. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'on l'arrête?

DON DIEGO. — Elle a vengé les cheveux blancs d'un père honoré. C'est ce que vous pourrez déclarer à don Bernardo... Ajoutez que, en ce qui dépend de moi, je suis son gendre, car sa fille m'a fait son époux, bien qu'elle m'ait

1. Voy. *Child-Harold*, chant I, st. 54-58:

Is it for this the Spanish maid, aroused, etc.

tué au moment où je lui ouvrais mes bras. Ainsi, je mets au compte de son honneur ce qui pourrait la flétrir.

FULGENCIO. — Toute la prison est en rumeur. Il faut que j'essaye de retrouver cette dame.

(Il emporte don Diego.)

SCÈNE VI

Une rue de Madrid.

LE COMTE, DON JUAN.

LE COMTE. — La charmante veuve, don Juan! Je ne vis jamais rien de si beau.

DON JUAN. — Elle justifie parfaitement la vive admiration qu'elle vous cause.

LE COMTE. — Vit-on jamais voile porté avec une telle grâce? Regarde, c'est une vraie statue de jais, moins le visage et les mains qui sont d'ivoire.

DON JUAN. — Quel beau sujet pour exercer votre verve!

LE COMTE. — Je ne songe pas à me créer ce labeur, et j'ai trouvé, je crois, un moyen plus habile.

DON JUAN. — Lequel?

LE COMTE. — Je m'en remets au pouvoir de l'or, qui est le meilleur des poëtes.

DON JUAN. — On la dit riche et avisée, vous devriez mieux garder les apparences.

LE COMTE. — Votre valet est-il allé de ce côté?

DON JUAN. — Il s'est abouché avec une de ses femmes, et je ne doute pas qu'à cette heure il ne soit bien informé.

LE COMTE. — Cette espèce parle plus librement quand elle traite avec ses égaux.

(Entre Martin.)

DON JUAN. — Eh bien, Martin, nous arrives-tu content?

MARTIN. — Tout mon désir est de servir le comte.

LE COMTE. — Je te sais gré de ces sentiments.

MARTIN. — J'ai joué mon rôle en causant avec la démoiselle Leonor; or, on sait que les longs discours sont dans l'essence de la rhétorique à l'usage des laquais; et

elle, de m'écouter avec un air riant, comme aurait pu faire une *maya*[1]. Je lui contai que Leonor la belle me ravissait hors de moi, et que depuis plus de quatre semaines, je suivais la trace de ses mules; qu'en la voyant danser, au son des castagnettes, sur les bords du Manzanarès, sa grâce vive me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Et quand je la trouvai favorable, je m'informai du caractère de sa maîtresse, et à quelle raison d'état elle obéissait. Elle m'apprit que c'était une femme de haut parage fort bien apparentée, et qui, depuis son veuvage, avait gardé la réputation la plus intacte. Elle est riche et en même temps avisée, son train considérable, bien qu'il n'entre chez elle âme qui vive. Elle met tout son soin à paraître retenue. Leonor ajouta qu'elle n'a été que deux mois mariée, son noble mari étant mort, à force de passion.

LE COMTE. — Je n'envie pas sa mort. J'en envierais volontiers la cause.

DON JUAN. — Quelle sottise! quand il avait tant de temps devant lui.

MARTIN. — Peu d'expérience, monseigneur, et beaucoup d'amour concentrent en un jour toute la vie.

LE COMTE. — Pourquoi porte-t-elle un voile si petit?

DON JUAN. — Cela lui va mieux.

MARTIN. — Le voile long maintenant n'est porté que par les béates et les duègnes, et si on le porte court à Madrid, c'est qu'il y a une raison.

LE COMTE. — Quelle raison peut-il y avoir qui soit une excuse?

MARTIN. — Une femme vint à perdre son mari. Peu affligée, la belle enveloppa le défunt dans un morceau d'étamine, comme une merluche, — et sans en avoir reçu mission on la vit, le nez en l'air, sortir en un respectable carrosse, voilée de la plus fine toile de Hollande. Mais, une nuit, le mort peu satisfait, se transporte du sépulcre en sa chambre: « Comment, friponne, lui dit-il, à vous la toile de Hollande, à moi l'étamine? Est-ce que ma per-

1. Jeune fille fort parée que, durant les fêtes du mois de mai, on expose dans la rue, assise sur une table, pendant que d'autres jeunes filles quêtent auprès des passants.

sonne ne méritait pas un suaire plus fin ?» A ces mots, le défunt s'empare du voile, et laisse là l'étamine. Voilà pourquoi depuis lors on voit nos veuves à peu près sans voile, et leur sagesse je loue : c'est de peur que le mari ne revienne pour leur laisser l'étamine.

LE COMTE. — Tu parles trop de la licence et pas assez du devoir.

MARTIN. — Seigneur, les amples toques ne vont bien qu'aux duègnes et aux mules.

LE COMTE. — C'est le signe de la retenue, c'est une question grave de décorum.

MARTIN. — Une veuve avec sa mante, je la compare à un évêque en rochet. D'ailleurs, le fait de porter toujours le même costume ne produit pas l'effet que l'on doit attendre de la toilette. Voir une femme toujours vêtue de la même façon est fastidieux.

LE COMTE. — Mais quoi ? peut-on changer son visage ?

MARTIN. — Est-ce que le changement de toilette ne modifie pas sensiblement les traits ?

DON JUAN. — Comte, Martin a raison. Un amant se trouve bien aussi de changer quelquefois de toilette. Je ne puis souffrir les portraits des gens de ma condition, parce que les costumes sont toujours les mêmes. Que signifie de voir, dans une tapisserie, un homme l'épée au poing, qui restera toute la journée sans donner un seul coup ? Que veut dire Suzanne entre deux vieillards, sans que l'un essaye de forcer, l'autre de se défendre ? C'est une chose charmante que la variété dans la toilette.

LE COMTE. — En somme, Martin, la veuve est d'un abord possible.

MARTIN. — J'en ai l'espérance, si vous y employez la ruse. Il paraît qu'elle ne refuse pas absolument les visites.

LE COMTE. — Je verrai à trouver quelque moyen.

DON JUAN. — Comme il n'est pas probable qu'elle nous ait jamais vus, la ruse sera, je crois, facile.

LE COMTE. — Si elle vient à se souvenir de m'avoir vu, déguiser ma personne, sera la fâcher. Frappe. J'ai déjà trouvé le moyen de la persuader.

DON JUAN. — Ne le laissons pas échapper.

LE COMTE. — C'est moi qui m'échappe à moi-même.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Salon dans la maison de doña Ana.

LE COMTE, DON JUAN, MARTIN, *et ensuite* DONA ANA *en habit de veuve*, LEONOR *et* JUANA.

MARTIN, *au comte.* — Elle nous a déjà aperçus : elle vient. Vous ne lui aurez pas déplu.

LE COMTE. — La rose, le jasmin, le cristal, pourraient-ils lutter avec le teint de notre veuve ?

(Entre doña Ana, suivie de Leonor et de Juana.)

DONA ANA. — J'ai été quelque peu étonnée; que Votre Seigneurie m'excuse.

LE COMTE. — Il n'est pas de nouveauté que n'explique le désir que j'avais de vous servir, si j'étais assez heureux pour que ma présence méritât de vous être agréable.

DONA ANA. — Des siéges, Leonor.

MARTIN, *bas à don Juan.* — Cela ne va pas mal, puisqu'on demande des siéges.

DON JUAN, *de même.* — Martin, la jeune veuve est un séraphin tout perles et tout corail.

MARTIN. — Est-ce qu'elle vous plairait aussi ?

DON JUAN. — La réponse à cette question, c'est que le comte est amoureux, et moi, non.

MARTIN. — C'est juste.

DONA ANA. — Quel est ce cavalier ?

LE COMTE. — Un mien cousin, don Juan.

DONA ANA. — Veuillez m'excuser, monsieur.

DON JUAN. — Il n'y a pas d'offense... Mais je ne voudrais pas troubler votre conversation.

DONA ANA. — Vous ne sauriez rien troubler, et il n'y aura pas lieu ici.

DON JUAN. — Vous êtes trop bonne.

DONA ANA. — Nullement.

DON JUAN. — Souffrez que je ne prènne point de siége.

DONA ANA. — A votre aise, je n'insiste pas.

DON JUAN. — C'est me dire que je suis un sot.

LE COMTE, *à doña Ana.* — Veuillez m'entendre.

DONA ANA. — Je suis tout oreilles.

DON JUAN. — Par cette raison, jem'écarte un peu.

LE COMTE. Mille fois, madame, j'ai eu l'occasion de vous admirer sans vous connaître, et avant de me présenter chez vous, j'avais le plus grand désir de vous voir. Votre époux, que Dieu bénisse, était de mes amis. Nous nous mettons au jeu une nuit. Nous commençons par une partie de dés. Les dés sont au jeu ce que sont les entremetteuses en amour : ils amorcent, ils excitent la passion des joueurs. Il perd d'abord, il se pique. Il tire quelques écus, mon cousin se met de la partie, et votre époux finit par perdre quatre de ses bagues. Mais venons à l'objet important.

DONA ANA. — J'ai fort regretté ces bijoux. L'amour a ses bizarreries. Je souffrais de penser que mon époux pouvait en avoir fait cadeau à quelque donzelle.

DON JUAN, *bas à Martin.* — Le mensonge a réussi.

MARTIN, *de même.* — Conçoit-on qu'elle ait si bien deviné le sort de ses bijoux?

DON JUAN. — Il y a des gens heureux en fait de mensonge.

MARTIN. — Toutes celles à qui j'en ai conté m'ont pris dans mes propres filets. Je n'ai jamais menti sans être aussitôt convaincu de mensonge.

LE COMTE. — Le jeu s'anima tellement après cette perte. que votre époux finit par perdre sur parole six mille ducats. J'ai son engagement en termes formels.

DONA ANA. — Don Sébastien m'a suscité plus d'affaires, m'a causé plus de soucis que je n'ai passé de jours avec lui. Six mille ducats !

LE COMTE. — Oui, s'il suffit de mon affirmation et de celle des témoins ici présents.

MARTIN. — J'y étais comme me voilà, et je puis donc en témoigner.

DON JUAN, *bas à Martin.* — Peux-tu mentir avec cette impudence !

MARTIN, *de même.* — Vous êtes charmant! Un menteur sérieux, seigneur don Juan, doit avoir l'effronterie assurée d'un truand, et le peu de scrupules d'un historien.

DONA ANA, *au comte.* — Moi qui croyais que vous veniez me faire courtoisie…

LE COMTE. — Je suis, croyez-moi, madame, tout à votre service. Je suis venu dans cette intention. Ne vous effrayez pas de cet engagement, quelle que soit la rigueur des termes. Le porteur a une caution excellente en votre beauté.

MARTIN, *à part, à don Juan.* — Connaissez-vous clerc de notaire qui tournât la chose comme ceci?

DON JUAN. — Je condamne, pour moi, la tromperie en amour.

MARTIN. — L'amour n'a pas d'autres fondements.

DON JUAN. — La tromperie est née avant l'amour; car, depuis l'instant où elle a existé, le monde raconte ses effets fâcheux!

LE COMTE. — Si j'avais eu, Madame, pour objet de recouvrer ma dette, ne vous connaissant pas, j'aurais usé d'un autre style. Je viens uniquement pour mettre à vos pieds tout ce que j'ai, tout ce que je suis, comme quoi je m'estimerai bien payé, et même votre débiteur, seulement pour vous avoir vue. Je ne vous demande humblement qu'une chose : la permission de vous visiter, pour le cas où je pourrais vous amener à confesser que vous me devez non de l'argent, mais de l'amour.

DONA ANA. — Je me regarde comme obligée par ma dette, et j'estime très-haut votre héroïque valeur.

LE COMTE. — Je vous baise les mains.

DONA ANA. — Le ciel vous garde.

LE COMTE. — Viendrai-je?

DONA ANA. — Venez.

(Le comte se retire.)

DONA ANA, *à don Juan, qui le suit.* — Seigneur don Juan, un mot, s'il vous plaît.

MARTIN, *à part.* — Le poisson a mordu.

DON JUAN. — Qu'y a-t-il pour votre service?

DONA ANA. — Je sais parfaitement que tout cela est pur mensonge.

DON JUAN. — Je suis sûr que le comte vous admire. Quant à la dette, c'est autre chose.

DONA ANA. — Mauvais début pour un amant, que de commencer par un mensonge.

DON JUAN. — Madame, le comte mon cousin vous adore.

DONA ANA. — Allez avec Dieu, seigneur don Juan ; mais c'est un mauvais calcul au comte de vous amener avec lui.

DON JUAN. — Est-ce que je lui fais tort ?

DONA ANA. — La démarche du comte m'a fourni l'occasion de vous aimer[1].

DON JUAN. — Nous sommes parents, et encore plus amis, malgré certaines jalousies et inimitiés qui voudraient le contraire. Aimez-le bien ; car vraiment, madame, il est digne de votre amour.

DONA ANA. — Toute votre diplomatie ne tourne qu'au désavantage du comte.

DON JUAN. — Je vous quitte, car il m'attend dans son carrosse. Souffrez qu'il vienne vous voir, et que je le sollicite pour lui.

DONA ANA. — S'il doit revenir avec vous, il tarde déjà trop.

DON JUAN. — Tant de faveur donnerait à entendre que vous voulez m'honorer à sa considération.

DONA ANA. — Pour vous je veux bien prendre l'engagement qu'il revienne me voir.

DON JUAN. — C'est ce que je vais lui répéter.

DONA ANA. — Je vous tiens pour plus distingué.

DON JUAN. — Sérieusement, le comte doit-il revenir?

DONA ANA. — Sans vous, non; avec vous, oui.

(Sortent don Juan et Martin.)

1. Cela s'appelle parler. La veuve me semble un peu bien directe.

SCÈNE VIII

DONA ANA, LEONOR, JUANA.

LEONOR. — Vous l'avez singulièrement bien traité, pour une première entrevue.

DONA ANA. — C'est moi qui m'estimerais heureuse, s'il m'avait bien traitée. Mais il n'a pas voulu me comprendre, tout entier à son amitié pour le comte.

LEONOR. — Il se montre quelque peu tiède; c'est que l'amour n'est pas encore venu.

DONA ANA, *à part.* — Folles pensées qui avez donné dans cette folie, modérez votre essor, et rougissez de vos écarts impertinents. Moi qui me riais de tant d'hommages, je prie, j'engage, je provoque! Que l'honneur que je suis en train de perdre ne dise pas, ô ma pensée, qu'il y avait sagesse en vos dédains, et que vous avez choisi la folie. Mes yeux avaient distingué (en lieu sacré, il est vrai) le plus réservé des hommes dans ses façons et dans ses regards. Mais quand on le provoque et le défie, il se montre froid et gauche au point de m'engager à en aimer un autre... Dites, ô ma pensée, vous seriez-vous attendue à tel propos! En vain je veux me consoler en rejetant la faute sur vous. Nous sommes toutes deux coupables, vous d'aimer, moi de rêver. Car de rêver, quand on aime, à ce qui peut advenir, conduit l'âme à se bercer des imaginations qu'a fait naître la vue; car il n'y aurait pas d'amour, n'était l'imagination. N'aimez pas, je vous en conjure, un homme si délié et si froid : car sa froideur a renouvelé pour moi le souvenir de feu mon époux. Mais si je viens à m'en emparer par œillades et par prières, qu'il se garde ensuite d'approcher; car une femme offensée aime jusqu'à ce qu'elle se voie aimée, pour se venger en oubliant.

(Elles sortent.)

SCÈNE IX

Cour d'une hôtellerie à Adamuz.

UN AMÉRICAIN, UN MULETIER, *et ensuite* L'HOTE.

L'AMÉRICAIN. — Traverserons-nous Adamuz si l'on nous donne cette information ?

LE MULETIER. — C'est pour cela que le proverbe dit : « *Adamuz pueblo sin luz* ». Mais songez qu'en sortant d'ici nous entrons dans la Sierra-Morena.

L'AMÉRICAIN. — C'est à toi de régler nos journées. Ce soin ne me regarde pas.

L'HOTE, *paraissant.* — Soyez les bienvenus, messieurs.

L'AMÉRICAIN. — Eh bien, seigneur hôte, qu'y a-t-il à manger ?

L'HOTE. — Partis ce matin au point du jour avec six chiens, deux de mes garçons n'ont rapporté qu'un perdreau, ce qui me désespère.

L'AMÉRICAIN. — Ce sera assez pour moi.

L'HÔTE. — Vous n'aurez pas à dire de *Benedicite*. Il m'est arrivé une femme à qui je l'ai donné.

L'AMÉRICAIN. Fussé-je arrivé le premier, je le lui aurais cédé, en sa qualité de femme. Voyage-t-elle seule ?

L'HOTE. — Seule.

L'AMÉRICAIN. — Seule ! quel genre de femme est-ce ?

L'HOTE. — Pauvre, mais assurée dans son maintien. Sur un roussin de bât (excusez l'expression) je l'ai vue arriver, comme un soldat. Elle a mis pied à terre, et d'un air leste et dégagé elle a attaché sa monture et lui a donné à manger. Un moment après je l'ai vue qui rangeait une escopette.

L'AMÉRICAIN. — A ce point belliqueuse ?

L'HOTE. — Comme je l'ai dit ; et cependant, je vous l'assure, je craindrais bien plus, moi, ses yeux que son escopette.

L'AMÉRICAIN. — Auriez-vous été galant ?

L'HOTE. — Je ne dédaignais pas les belles. Mais le printemps est passé et l'été est venu ; ainsi va la vie.

L'AMÉRICAIN. — Quel est son costume ?

L'HOTE. — Un caban qui couvre sa personne, sans dérober son bon air; un chapeau à petits bords... le tout fort modeste. En somme, seigneur, elle paraît être de bon lieu, et ses manières sont courtoises, n'était cette diable d'arquebuse.

L'AMÉRICAIN. — Serait-ce elle ?

L'HOTE. — Elle-même.

SCÈNE X

Entre DONA MARIA, *en chapeau, en caban, et son escopette à la main.*

DONA MARIA, *à part.* — Depuis mon entrée dans Adamuz, qui est sur la route royale, je commence à mesurer la témérité de mon entreprise, bien que, depuis mon départ, mon courage n'ait pas cessé d'être à la hauteur des périls que j'ai courus. Ah ! mon père, que je souffre de vous voir sans appui, à moins que le duc... mais, c'est dans les occasions pressantes, que nos amis nous font défaut. Hélas ! le poids de vos années est votre plus dangereux ennemi ! L'âge de mon frère pourrait suppléer au vôtre, seigneur, bien que, pour venger votre honneur, il ne pût accomplir plus que mes mains n'ont fait. Son devoir, c'est moi qui l'ai rempli, mais je ne puis vous assister ni vous défendre, sans augmenter mes chances de mort ou de prison. En somme, ce qui est fait est bien fait. Pourquoi me lamenter en vain? Frapper un vieillard, traître, avec la croix de Saint-Jacques sur la poitrine !... Ainsi périsse quiconque viole le respect dû aux années. Insulter des cheveux blancs, c'est insulter un temple de neige. Mais la clémence du ciel veut que l'audace d'un Holopherne rencontre la valeur d'une Judith.

L'AMÉRICAIN, *se rapprochant de doña Maria.* — La qualité de voyageur est une excuse à essayer d'alléger le poids des heures qui en route semblent si longues ; c'est pourquoi j'oserai vous demander, madame, si vous allez encore bien loin, ou si vous avez près d'ici votre demeure.

DONA MARIA. — Non, seigneur, je ne suis pas de ce pays.

L'AMÉRICAIN. —Vous voyant seule, j'imaginais que vous étiez de quelqu'un des villages de cette fertile contrée.

DONA MARIA. — Non, seigneur. Je suis née du côté de Grenade, et je vins chercher du service dans cette ville. C'est la seule ressource qui reste à des enfants pauvres, quand les parents viennent à manquer. Mais la mauvaise fortune continua à me poursuivre. J'étais heureuse d'avoir trouvé un bon maître, personne respectable qui était dans les ordres, quand la mort l'enleva, et me réduisit à un destin pire encore, comme vous voyez.

L'AMÉRICAIN. — Et où allez-vous ?

DONA MARIA. — La personne dont je parle, se répandait toujours en éloges de la cour et de Madrid. J'étais sans maître, j'avais toujours eu le désir de voir toutes ces grandeurs ; je m'arrêtai à la résolution d'aller chercher du service dans la capitale. Cette résolution prise, je m'arrangeai de tout ce qu'avait ce bon prêtre (que Dieu garde !) pour son délassement et son utilité : escopette, roussin de chasse et caban ; et je vais, non sans de notables angoisses, voir ce que le monde célèbre tant.

LE MULETIER. — Ce n'est pas ici le chemin de Grenade.

DONA MARIA. — Vous avez raison ; mais je suis passée par Cordoue, pour savoir si j'y trouverais un mien parent.

L'AMÉRICAIN. — C'est une étrange détermination de la part d'une femme.

DONA MARIA. — Je suis femme.

L'AMÉRICAIN. — C'est juste ; ce mot dit assez. Je me rends aussi à Madrid, mais je viens de bien plus loin, puisque j'arrive des Indes. Même sur des monceaux d'or et de perles, l'esprit de l'homme est rarement en repos. On m'a dit que, vu le nombre des affaires, j'aurai longtemps à espérer avant qu'il soit fait justice à ma requête. Je veux avoir à Madrid une maison. Votre intention, dites-vous, est d'aller y servir ; si en chemin vous êtes satisfaite de mes manières, prenez du service chez moi.

DONA MARIA. — Le ciel vous envoie à mon aide. Dès

aujourd'hui je suis votre servante et croyez que mon service vous en épargnera beaucoup d'autres.

LE MULETIER, *à part.* — Elle a l'idée de devenir maîtresse.

DONA MARIA. — Il n'est sorte d'ouvrage que je ne connaisse.

LE MULETIER. — Moi, j'aurais toute confiance, car l'habileté intelligente se reconnaît au visage.

L'AMÉRICAIN. — On me dit qu'à la cour il y a beaucoup d'occasions de dépenser inutilement sa fortune; et moi, je voudrais garder la mienne, car elle coûte cher à acquérir.

DONA MARIA. — On peut se passer de maison montée dans un pays où la confusion est si grande, que personne ne prend garde à rien. Seule, je suffirai à votre service étant capable d'entrer dans tout ce qui concerne les détails d'une maison.

L'AMÉRICAIN. — Eh bien, partageons le menu de votre repas, et quant aux gages, fiez-vous à moi.

DONA MARIA, *à part.* — O fortune, où conduis-tu une femme dans le malheur? Mais tu ne serais pas la fortune, si tu savais ce que tu veux.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de doña Ana.

LE COMTE, DON JUAN.

DON JUAN. — Ses vertus n'ont d'égales que ses grâces et ses perfections.

LE COMTE. — Quoi ! Tant d'assiduités, de visites, d'inquiétudes, de jalousies, de chagrins, de flatteries, n'ont obtenu d'autre récompense que son indifférence ? D'Amadis me voilà converti en Beltenebros[1] ! Vit-on jamais pareille cruauté !

DON JUAN. — Comte, ne désespérez pas ; elle n'a encore pour vous que de l'estime, mais l'estime est le chemin de l'amour.

LE COMTE. — Je n'ai pas fait un pas dans ce chemin, et je marche depuis plus de trois semaines. Vaines espérances, où me conduisez-vous dans cette voie impossible ?

DON JUAN. — Tous ces chagrins sont tolérables, puisque vous aimez sans jalousie.

LE COMTE. — Beaux yeux, vous me rendez jaloux, quoique sans sujet apparent. Doña Ana se plaint d'aimer, et ce n'est pas moi qu'elle aime. Cela s'appelle, je crois, un sujet de jalousie.

DON JUAN. — Pourquoi ? si c'est pure imagination de votre part ?

1. C'est le surnom que prit Amadis lorsque, désespéré d'avoir perdu la faveur d'Oriane, il se retira sur la Roche pauvre, où il fit pénitence. On sait la parodie qu'a faite Cervantes de cet épisode du célèbre roman de chevalerie.

LE COMTE. — J'ai des soupçons jaloux sans avoir de prétexte certain. Il s'est passé sûrement quelque chose que j'interprète contre moi.

(Entre Martin.)

MARTIN. — D'un mot je puis mettre le calme dans le trouble de vos désirs. — J'entre, et je vois doña Ana : une Vénus de marbre animée. Comment vous peindre toutes les perfections dont je fus témoin ? Muses du cultisme, donnez-moi ici un rameau fleuri d'oranger cueilli dans les jardins de Valence ou dans les bosquets de Séville ! Commençons par sa pantoufle de la Vera de Plaisance, afin de décrire d'abord la base de cette colonne de neige : bleu et argent, pied mignon, qui ne passe pas trois points.

LE COMTE. — Trois points ? Imbécile, prends donc garde...

MARTIN. — Je sais fort bien ce que je dis, mais j'aurai confondu la mesure de son pied avec celle de son visage.

LE COMTE. — Comment as-tu pu le voir ?

MARTIN. — Je dois cette faveur à une robe de chambre, où se trouvait réuni tout ce que peuvent la richesse et l'élégance. Mais elle demanda ses mules, quand elle vit que je regardais, et bientôt leurs rubans réunirent deux bouquets de jasmin[1].

DON JUAN. — Plutôt deux escarpins, je suppose, puisque les liens étaient de coton.

MARTIN. — Et la robe de chambre, et sa garniture, ses boutons... Elle était en damas des plus riches. En somme, elle ne voulait pas sortir pour ne pas se montrer dans ce costume ; mais m'apercevant qu'elle s'habillait à votre intention, — pour ne pas remplir toujours le rôle d'ambassadeur tragique, j'insistai, et elle va paraître, Seigneur, si vous prenez l'engagement de vous borner à une simple conversation, comme il a été convenu.

LE COMTE. — Que d'ennuyeuses cérémonies accepte mon aveugle passion !

1. *Cinco pares de jazmines*, métaphores extravagantes : mais n'oublions pas que ceci est une parodie du style des *cultistes*, dont Martin vient d'invoquer la muse.

DON JUAN. — Il a été convenu que nous ferions ce soir des vers et de la musique.

LE COMTE. — Compter à ce point sur ma patience, suppose qu'elle a connu bien des fous.

SCÈNE II

Entre DONA ANA, *en habit galant*, JUANA, MUSICIENS.

DONA ANA. — Votre Seigneurie ne se plaindra pas qu'on montre peu de confiance.

LE COMTE. — La défiance serait ici une injure à tous deux. Votre sécurité repose sur la droiture de mes vœux. Mais je rends grâces à l'amour qui vous montre à mes yeux moins cruelle.

DONA ANA. — Que Votre Seigneurie daigne s'asseoir. Je ne veux pas écouter ce soir ses galanteries, où nous avons des vers et de la musique, deux agréables sujets de conversation.

LE COMTE. — Mon cœur me dit qu'il lui suffirait de vous voir.

DONA ANA. — Vous ne prenez pas un siége, seigneur don Juan? — (*Au comte.*) Vous avez là un cousin bien discret.

DON JUAN. — Le reproche que vous me faites est un éloge, madame; mais je veux bien vous obéir.

LE COMTE. — Que l'on chante, pendant que vous et moi, nous ferons la conversation.

DONA ANA. — Faisons-la à trois, pour ne pas sembler impolis.

LES MUSICIENS, *chantant.* — « Yeux sereins, à quoi sert-il que vous ne me regardiez jamais? J'en souffre un peu plus, et je ne vous en aime pas moins. »

DONA ANA. — Je n'aime pas que l'on donne à des yeux l'épithète de sereins.

LE COMTE. — Pourquoi pas? Le ciel, quand il est délivré de noirs ennuis[1], ne se qualifie-t-il pas ainsi?

1. Le comte me paraît fort s'exprimer en cultiste. L'école de Gongora faisait fureur dans la haute société.

DONA ANA. — Votre raisonnement ne saurait s'appliquer à une femme, si l'âme est le mouvement qui séduit quiconque admire des yeux. Si le mot sérénité peut s'appliquer à la voûte azurée des cieux, il n'en saurait être de même pour le soleil et la lune qui sont les yeux du ciel, parce que ces deux astres sont toujours en mouvement.

LE COMTE. — Pardonnez à cette chanson, de n'avoir pas su vous plaire. Les hardiesses sont permises à la poésie.

DON JUAN. — Versifions sur des sujets divers, comme il avait été convenu.

DONA ANA. — Le comte va commencer.

LE COMTE. — J'ai composé six madrigaux en votre honneur. Écoutez.

DONA ANA. — Non, par ma vie; vous me les remettrez écrits.

LE COMTE. — Qu'il soit fait selon votre volonté.

DONA ANA. — Réservez votre poésie pour des occasions meilleures.

LE COMTE. — Écoutez alors, s'il vous plaît, un sonnet que j'ai fait sur l'entrée des Anglais à Cadix.

« Armé de ruse, l'Anglais s'est enhardi. Il a vu le lion d'Espagne, les ongles en repos, revêtu au lieu de crinière de la Toison d'or, et il l'a cru endormi.

« Il a vu Mars sous la forme du Cupidon espagnol, un roseau à la main au lieu de la lance de frêne, s'exerçant à manier un léger coursier sous la pression de l'éperon que rougit la pourpre.

« Il arme aussitôt cent navires, et tente de surprendre l'Espagne par ces plages sablonneuses que baigne une mer d'émeraude et de cristal.

« Mais, non loin des colonnes phéniciennes, apparaît l'ombre du lion, et il fuit en semant les ondes de ses bannières[1]. »

1. Ce sonnet assez obscur désigne Philippe II, alors âgé de soixante-huit ans, et Philippe III qui en avait dix-sept. Il nous donne la date très-approximative de la pièce. Voici l'événement auquel ce sonnet fait allusion :

En 1595, le 1er du mois de juillet, une escadre anglaise, commandée

DON JUAN. — Votre plume a pris un vol élevé.

DONA ANA. — Magnifique sonnet, sans contredit.

DON JUAN. — Quelle belle peinture de notre roi !

DONA ANA. — Le ciel l'a mieux encore dépeint[1].

MARTIN. — Magnifique sonnet, sans contredit.

LE COMTE. — Je ne l'ai pas publié, faute d'en être satisfait. (*A doña Ana.*) A votre tour maintenant.

DONA ANA. — Comment, après vous, oserais-je ?

DON JUAN. — Nous n'acceptons pas ces excuses.

DONA ANA. — Mais vous allez vous moquer de moi.

LE COMTE. — Parlez, poëtesse divine.

MARTIN. — Silence ! les muses vont faire entendre leur voix.

DONA ANA. — « Philis aimait qui ne l'aimait pas et l'ingrate avait en horreur l'homme qui l'aimait. Elle parlait à

par l'amiral Charles Howard, entra dans la baie de Cadix, et s'empara de la ville sans éprouver de résistance. Ce coup de main hardi était dirigé par le célèbre comte d'Essex, favori de la reine Élisabeth. Une fois maîtres de la ville, les Anglais y passèrent vingt-quatre jours sans être inquiétés, et, après avoir tout pillé, ils y mirent le feu et se rembarquèrent.

Ce fut la vengeance qu'ils tirèrent de l'invincible Armada. Cependant on s'agitait beaucoup à Séville ; on y fit de grands préparatifs de guerre. Le duc de Médina-Céli se mit bravement à la tête des troupes, et fit son entrée dans la ville incendiée lorsque les Anglais étaient déjà bien loin.

Cet événement était fait pour exciter l'esprit railleur des Andalous. Cervantes, qui se trouvait alors à Séville, se rendit l'interprète de l'opinion en composant aussi un sonnet d'un caractère très-différent de celui de Lope de Vega. Pour comprendre ce sonnet il faut savoir qu'un certain capitaine Becerra (qui signifie « veau » en espagnol) fut chargé de l'instruction des milices levées en toute hâte à cette occasion :

« Nous avons vu en juillet une nouvelle semaine sainte, avec grande affluence de ces confréries que les militaires nomment compagnies, et dont le vulgaire s'effraye, mais non pas l'Anglais.

« Il y eut une telle quantité de plumes, qu'en moins de quatorze ou quinze jours pygmées et géants volèrent à l'envi, et que l'édifice croula par la base. Le veau beugla et les mit en files ; la terre tonna, le ciel s'obscurcit ; tout annonçait une grande catastrophe.

« Et finalement, d'un train très-ordinaire (lorsque le comte d'Essex était déjà parti sans défiance), le grand duc de Médina entra à Cadix en triomphe. »

1. Ce vers semble indiquer que Philippe II était mort quand la pièce fut écrite. Philippe II mourut en 1598.

qui jamais ne lui répondait, sans répondre jamais à qui lui parlait.

Elle suivait celui qui la délaissait avec dédain, pour délaisser celui dont l'amour s'attachait à ses pas. Elle aimait éperdument qui la dédaignait, et dédaignait celui qui l'aimait éperdument.

Mets fin, Amour, si cela est possible, à des contradictions qui sont la honte de ta puissance. Meure qui vit, et vivra qui se meurt.

Unis, Amour, la froideur et la froideur, la flamme et la flamme, pour que l'on puisse aimer qui vous aime ou détester qui vous dédaigne. »

LE COMTE. — C'est à vous même à faire votre éloge, madame ; nul ne saurait y réussir.

DONA ANA. — Nous allons maintenant entendre don Juan.

DON JUAN. — Permettez que je rêve un moment.

« Connaissez-vous une fille qui va à la fontaine et au ruisseau, plus nette que l'argenterie qu'elle y porte, nouvellement chaussée de mules élégantes, honneur du tablier, reine du *brio ?*

Elle a des mains de la blancheur du marbre, et un air de dignité tel que peu de grands seigneurs l'égalent ; où elle lave, Amour dit qu'il neige. Elle est l'âme illustre de mes pensées.

Mon étoile, ma foi, le hasard, me l'ayant montrée qui remplissait sa cruche, je livrai mon âme en trophée à ces bras transparents.

Et, jaloux de l'eau, je me disais dans ma tristesse : « Pourquoi prendre de l'eau à la fontaine quand tu en as plus près de toi dans mes yeux [1] ? »

DONA ANA. — Vers détestables !

DON JUAN. — Je n'en sais pas davantage.

1. On comprend sans doute la difficulté de rendre supportable en langue française un sonnet, c'est-à-dire une pièce lyrique qui roule sur une servante que l'on a vue à la fontaine prendre de l'eau dans sa cruche. Comment ennoblir le mot *cruche* quand on ne peut y substituer le mot *urne?*

DONA ANA. — Un homme comme il faut écrire à semblable créature... Jamais je ne l'aurais cru.

LE COMTE. — Doña Ana a raison.

DON JUAN. — Si vous aviez vu la tournure de ma nouvelle passion, sa beauté, son esprit, vous conviendriez que j'avais de tels motifs d'aimer que je n'ai pas su rendre la moindre de ses perfections.

DONA ANA. — Si vous avez voulu, selon l'usage des poëtes, déguiser votre dame, pour parler de vos amours sans la compromettre, à la bonne heure! S'il en est autrement c'est profaner le sentiment.

DON JUAN. — Je n'ai rien déguisé, vraiment, et la faute n'en est pas mienne, vu que tout près d'ici vit la charmante Isabelle, celle pour qui l'amour allume en moi de tels feux. C'est la servante d'un Américain qui vient solliciter à la Cour. Je ne sais ce que peut désirer qui possède un pareil trésor.

DONA ANA. — Cet enthousiasme pour une telle espèce!

DON JUAN. Celle qui dispose de mon repos et de ma vie a été *moza de cantaro*, *moza de cantaro* elle est. — C'est à sa cruche que j'ai bu cet amour, c'est sa cruche qui m'a versé le poison, le poison dont je meurs.

DONA ANA. — Si c'était Martin qui s'exprimât ainsi, je n'aurais rien à dire, mais un gentilhomme, un homme comme vous...

DON JUAN. — L'amour est involontaire. Très-différents sont les effets de ce sentiment. Des cheveux à la plante des pieds cette fille est si piquante, si séduisante que la rose que l'aube fait entr'ouvrir est moins pure. Dans l'humilité de son état, elle a je ne sais quelle dignité noble qui ajoute à son honnêteté, et qui n'ôte rien à son *brio*. En un mot, je ne vis jamais dame qui méritât plus qu'elle amour et fidélité.

DONA ANA. — Prenez garde que je vous écoute, et en vérité, de tels éloges touchent de bien près à l'impertinence.

DON JUAN. — J'ai dit ma pensée sans songer que je pouvais vous déplaire.

LE COMTE, *à doña Ana.* — Restez assise ; où donc allez-vous ?

DONA ANA. — Je suis furieuse.

DON JUAN. — De quoi donc ? Je n'ai rien dit qui pût vous offenser.

DONA ANA. — Si vous aimez d'indignes objets, veuillez ne pas en faire comparaison avec moi.

(Sortent doña Ana et Juana.)

LE COMTE. — Vive Dieu ! elle a raison.

MARTIN. — Il n'est plus question de causer.

DON JUAN. — Pour avoir parlé comme je sentais !

LE COMTE. — Dire que vous n'avez jamais vu dame qui lui fût comparable, n'était-ce pas un peu dur ?

DON JUAN. — Dur ?

(Rentre Juana.)

JUANA. — Seigneur comte, veuillez entrer ; ma maîtresse a à vous parler.

LE COMTE, *à don Juan.* — C'est pour me dire probablement de ne plus vous mener avec moi.

DON JUAN. — Si elle prétend par là me punir, je n'appellerai pas de son jugement.

(Sortent le comte et Juana.)

DON JUAN, *à Martin.* — Tu diras au comte que je suis allé voir celle qui cause le départ de doña Ana.

MARTIN. — Elle vous plaît, et vous l'aimez ?

DON JUAN. — Oui, Martin, mille fois oui !

MARTIN. — Aimez-la donc, puisque vous l'aimez. Un pré plaît quelquefois plus qu'un jardin en culture, et après tout c'est une femme aussi bien que doña Ana.

SCÈNE III

Une rue.

Entre DONA MARIA, *en tablier et en costume simple ; elle est suivie de* L'AMÉRICAIN.

DONA MARIA. — Que Votre Grâce fasse attention que si elle fait un pas de plus je ne demeure pas une heure dans sa maison.

L'AMÉRICAIN, *à part.* — Tout beau, ma pensée, il y a ici une question d'honneur. (*Haut.*) Je te donne ma parole, Isabelle, qu'à partir d'aujourd'hui je ne t'importunerai plus comme j'ai fait. Rassure enfin ta beauté et cette grâce enchanteresse. Je sais qu'il est impossible de changer un caractère donné.

(Il sort.)

DONA MARIA, *seule.* — Temps en changement fertile, qui va tantôt de moins à plus, tantôt de plus à moins, comment m'as-tu réservée pour un tel degré d'infortune? Comment as-tu écrasé à ce point ma superbe arrogance? Ce mépris de tout et de tous, ce dédain des soins et des fêtes, ces billets que je déchirais, cet orgueil de croire que nul n'était digne de ma main, — eût-il pendant des années multiplié les attentions et les soins, — tous ces raffinements de merveilleuse ont passé comme un songe, pour aboutir à ce degré d'humiliation, en sorte que je pourrais dire : *Fleurs, apprenez de moi ce qu'il y a entre aujourd'hui et hier. Hier, j'étais une merveille ; je ne suis plus aujourd'hui que l'ombre de moi-même* [1].

Fleurs qui, aux blancheurs de l'aurore, naissez si belles que vous le disputez au soleil, duquel vous recevez votre éclat, la vie entière n'est qu'un moment. J'ai été votre pareille, j'ai eu votre orgueil; au jour a succédé la nuit. Contemplez mon infortune. *Fleurs, prenez exemple sur moi.*

De l'Andalousie j'étais la merveille ; merveille ou Maria, je ne suis plus ce que j'étais hier. Belles fleurs, gardez-vous de croire que vous ne deviendrez pas ce que je suis, car je suis en tel état aujourd'hui, que si vous le comparez à celui d'hier, vous pourrez, par mon exemple, apprendre la *différence qu'il y a d'hier à aujourd'hui.*

Que l'œillet ne soit pas trop vain de sa pourpre, ni la marguerite de sa couronne, ni le lis des fils d'or de sa corolle ; crains l'orgueil de la finesse de ton carmin, ô amaranthe, et que la teinte turquoise de la violette ne l'abuse

1. Ce qui suit est une glose de ce couplet, et donne un échantillon de ces gloses particulières à la poésie espagnole.

pas sur sa fin; car, n'ignorez pas, pauvres fleurs, qu'*hier j'étais une merveille.*

De tout cet orgueil vous serez détrompées, quand de ses mains glacées vous fermera la froide nuit. Hier, j'étais une merveille, pitié je fais aujourd'hui; je vais d'un extrême à l'autre; je passe de l'être à n'être pas, moi qui, hier, m'appelais soleil, et qui *ne suis plus aujourd'hui, même l'ombre de moi-même.*

SCÈNE IV

Entre DON JUAN.

DON JUAN, *à part, apercevant doña Maria, sous le nom d'Isabelle.* — Vrai Dieu, j'ai de la chance. Isabelle, Isabelle, où vas-tu comme cela?

DONA MARIA. — Où vas-tu comme cela, Isabelle? — J'allais chercher un compliment. Croyez-vous donc que je n'ai pas mon petit brin d'intellect?

DON JUAN. — Tu n'es pas, je le sais, aussi ignorante que tu le parais. Je crois plutôt que souvent tu fais semblant de ne pas comprendre.

DONA MARIA. — Ce que je ne veux pas je ne l'entends point. Mais, foi d'Isabelle, je m'étonne qu'un gentilhomme aussi sage, aussi galant que vous, fasse descendre sa pensée à une femme comme moi. Seriez-vous pauvre?

DON JUAN. — Dans quel but demandes-tu si je suis pauvre?

DONA MARIA. — Parce que si l'argent vous manque pour élever vos prétentions, il ne me semble pas maladroit que vous adressiez vos douceurs à un sujet qui, d'après vos calculs, vous coûtera au plus des souliers, des jarretières, une paire de bas, un chapeau de paille avec son ruban, pour aller au ruisseau, un tablier de toile grossière, des mules sans doublure (jadis les femmes foulaient le sol avec des semelles d'argent); plus des castagnettes, deux aunes de rubans, un voile. Mais s'il s'agit d'obtenir les faveurs d'une dame, je me persuade que ce ne serait pas assez de tout l'argent que recèle la montagne du Potose, de l'or et

des perles des régions orientales. Je suis persuadée que telle garniture de dentelles vous reviendrait plus cher qu'une légion de soubrettes.

DON JUAN. — Tu ne m'attribuerais pas un tel ordre de sentiments si je te disais à quel point me ravit la fine élégance de ta tournure.

DONA MARIA. — Fine élégance! Bon! Voilà qui s'appelle parler; sans doute parce que je vous semble une femme capable de vous entendre. Je le suis, je puis vous l'affirmer. Mais je n'entends journellement que les propos grossiers d'un misérable Américain. « Va me chercher ceci, reviens bientôt; arrange ceci; laisse cela. As-tu nettoyé ce manteau? Va chercher de la glace; apporte du charbon. Ceci n'est pas assez salé; cela ne sent pas le vinaigre; appelle-moi cet esclave; lave-moi ce mouchoir; donne-m'en un autre. Peux-tu employer tant de sucre! Je vais me coucher pour me lever de bonne heure; réveille-moi de bon matin. Mets la table, je reviens tout de suite. » Et autres discours de cette espèce. Cela a émoussé en moi le sentiment de propos plus délicats, mais ne me l'a pas ôté tout à fait! — Sérieusement, que prétendez-vous?

DON JUAN. — Que tu m'aimes sérieusement.

DONA MARIA. — Voilà une raison solide, et bien faite pour persuader! Je vous déclare net que ce qui importe à mon petit entendement, ce sont des paroles claires et nettes et non pas des circonlocutions. Ainsi, élevez votre discours, car, comme disent les nègres, j'ai l'âme blanche, si mon corps est mal teint. — Parlez-moi le langage qui vous est ordinaire.

DON JUAN. — Je le veux bien, Isabelle. Il est vrai qu'en songeant à tes fonctions il m'arrive quelquefois de perdre le respect, mais je redeviens respectueux quand je regarde ton visage. Tu ne dois pas te fâcher que je fasse paraître ma passion : c'est par la conclusion qu'une conduite est jugée bonne ou mauvaise. Qu'as-tu à dire de ce langage?

DONA MARIA. — Sans doute, les termes sont honnêtes, mais je n'aime pas la conclusion, du moins à la façon que j'entends. Vous êtes d'une grande adresse à engager le fer avec moi. Je porte une botte, vous parez; je romps, et

me touchant en pleine poitrine, vous vous imaginez que la blessure me met hors de combat. Non, mon seigneur, par votre vie et par la mienne, je ne veux pas que, saisissant la garde, vous abusiez mes scrupules honorables. Ainsi, à bas les mains, contenez mieux votre pensée, car nous ne resterons amis que si nos rapports sont honnêtes.

DON JUAN. — Tu sembles croire, mon Isabelle (mienne, ai-je dit; je mens assurément), que je te recherche, que je te suis, que je te prie parce que je suis pauvre; tu fais trop attendre la justice qui est due à ma véracité. Eh bien, je te jure, Isabelle, que, par amour pour toi, je dédaigne la femme la plus belle, la grâce et l'esprit les plus distingués qui soient à Madrid. Car j'estime, j'apprécie plus un ruban de tes mules, que les perles qui ornent son cou. J'aime mieux voir tes blanches mains soutenir cette cruche, quand elle demande un cristal liquide à la fontaine de l'Oubli [1]; voir à ton doux sourire descendre l'eau qui sourit, alors que celle qui tombe envie le sort de celle qui emplit la cruche; voir comment l'eau de la fontaine s'empresse de remplir le vase, pour se rendre à ta maison avec toi, porté sur ton bras ou sur ton sein : — je l'aime mieux que de voir comment certaine dame s'assied en un somptueux équipage, dont elle tire les verts rideaux pour montrer ses doigts chargés de diamants, comment à la portière elle appuie nonchalamment les boucles de ses cheveux sur des ongles polis qui sont les hameçons où se prennent tant de courtisans. Je ne demande, mon Isabelle chérie, que de t'entendre dire : « Je t'aime. » Car je suis aussi l'amant de ton âme [2], et la chair n'est pas tout en amour. Qu'as-tu à répondre, *ojos mios?*

DONA MARIA. — A *ojos mios* je n'ai rien à répondre puisque vous dites qu'ils vous appartiennent. Pour ce qui est de la volonté, je suis, je pense, plus libre. Et puisque, dites vous, c'est l'âme que vous aimez, je prétends vous

1. L'une des fontaines de Madrid.

2. On peut opposer cet idéalisme exalté au réalisme absurde du roman ou du drame moderne, et je doute que l'art de Lope perde à la comparaison. Toute cette scène est charmante de jeunesse de fraîcheur et de naïveté.

faire une faveur, et je vous déclare que vous êtes le premier homme dont j'aie accepté l'amour.

DON JUAN. — Est-ce là tout, Isabelle ?

DONA MARIA. — Est-ce donc si peu ? Mais je veux bien y ajouter comme complément que vous ne me déplaisez pas.

DON JUAN. Est-ce là tout, Isabelle ?

DONA MARIA. — Que voulez-vous donc ? Contentez-vous de ceci ou je vous retire ce que je vous ai accordé d'abord.

DON JUAN. — M'est-il permis de vous prendre la main ? quoique, à vrai dire, je la redoute, depuis que je l'ai vue manier si dextrement le blanc acier ?

DONA MARIA. — Eh ! mais, vous ne me connaissez pas. Dieu m'est témoin que j'ai tué un homme, là, comme vous me regardez maintenant.

DON JUAN. — Tué avec tes yeux, je le crois.

DONA MARIA. — Partez ; je vois venir mon maître.

DON JUAN. — Où irai-je t'attendre ce soir ?

DONA MARIA. — A la fontaine, à la mode des laquais.

DON JUAN. — Bénisse le Ciel ta grâce charmante !

SCÈNE V

Entre LEONOR

LEONOR. — Isabelle !

DONA MARIA. — Chère Léonor...

LEONOR. — Tu parlais à ce monsieur...

DONA MARIA. — Mais oui.

LEONOR. — Qu'as-tu fait de tes dédains ?

DONA MARIA. — Un amour honnête oblige, et je t'assure que c'est beaucoup pour moi de prononcer seulement le mot amour.

LEONOR. — Tu auras été séduite par son esprit, sa tournure et sa valeur. Il mérite d'être aimé, je le confesse, mais l'amour ne peut exister qu'avec des pairs.

DONA MARIA. — Et pourtant les éléments n'ont ni paix ni repos. L'eau envahit la terre, l'air opprime l'eau, et le feu combat la force de l'air ; mais comme il m'aime sans

autre but que de m'aimer, qu'est-ce que je risque de le lui rendre?

LEONOR. — Beaucoup.

DONA MARIA. — Comment?

LEONOR. — Beaucoup.

DONA MARIA. — Explique-toi.

LEONOR. — Il est adoré de ma maîtresse.

DONA MARIA. — Qui te l'a dit?

LEONOR. — Juana et moi nous le voyons assez, et lui l'aime avec intention de l'épouser, ma chère Isabelle. Par conséquent, si tu es sage, je t'engage à te garder à carreau.

DONA MARIA. — En es-tu bien sûre?

LEONOR. — Oui, oui, très-sûre : sur ma parole.

DONA MARIA. — Tu m'as avisée trop tard, Léonor. Non qu'il puisse se vanter de la plus légère faveur, mais c'est que je l'aime, et qu'il est difficile d'étouffer son propre cœur. Insensée, qui ai pu croire qu'un don Juan si accompli, fût créé et mis au monde pour moi!

LEONOR. — Je veux te faire faire connaissance avec un ami de mon amoureux, bravache, mais non brutal, et qui peut être avoué de la plus élégante soubrette. Il n'est pas de lame pareille entre tous les habitués du pont de Tolède, les lavoirs n'ont jamais vu un vaillant plus décidé[1]. Choisis un amant parmi tes égaux, Isabelle. Que vas-tu faire parmi les don Juan?

DONA MARIA. — Ta maîtresse reçoit donc des amants?

LEONOR. — Son caprice lui est venu de rapports honnêtes qu'elle entretient avec un certain comte.

DONA MARIA. — Je ne savais pas que notre jeune veuve eût la vue si basse[2].

LEONOR. — Elle est veuve depuis deux mois, ma chère; son lit lui semble un peu bien grand.

DONA MARIA. — Et finalement est-il aimé de ta dame?

LEONOR. — Unis comme l'ongle et la chair.

1. Le pont de Tolède est voisin du faubourg de Lavapiès, un des quartiers les plus populaires de Madrid. Il s'agit des lavoirs sur le Manzanarès.

2. Jeu de mots sur *antojo*, caprice, et *ante ojos*, lunettes.

DONA MARIA. — Je vais remplir ma cruche, ensuite nous irons au Prado.

LEONOR. — Tu verras Pedro; lui et Martin sont toujours derrière leurs maîtres.

(Elle sort.)

DONA MARIA, *seule.* — A ma pesante infortune il ne manquait que cet amour, à cet amour la rigueur, à cette rigueur la jalousie. N'était-ce point assez de vivre sous cet habit pour ne pas être reconnue? Fallait-il aimer l'objet de l'amour d'une autre? Je ne suis qu'une fille servante : entrer en rivalité avec vous, séraphique beauté, serait le comble de l'impertinence. Mieux vaut être ce que je suis, puisque je ne suis plus ce que j'étais. *Belles fleurs apprenez de moi ce qu'il y a entre aujourd'hui et hier.*

(Elle sort.)

SCÈNE VI

Le Prado. Une fontaine.

MARTIN, PEDRO.

PEDRO. — Elle a, dis-tu, si bonne tournure?

MARTIN. — C'est du moins ce que m'a dit Léonor. Il n'y a pas dans tout le quartier une fille comparable à elle. C'est une perle, une merveille, et par son *brio* se reconnaissent vaincues toutes celles qui lavent du linge à la rivière, ou qui portent une cruche sur l'épaule. Pour elle, pour lui parler, le seigneur don Juan, cousin du comte mon maître, perd le sommeil[1] et languit d'amour. Il la courtise plus assidûment qu'il ne ferait la plus grande dame. Mais la pensée de la belle ne donne pas dans les grands seigneurs. Don Juan la vient voir sur le soir; le pauvre cavalier, privé de sommeil et de nourriture, est le serviteur de sa cruche. Elle-même est au service d'un seigneur américain, si avisé qu'il consent qu'elle aille et

1. Ne rend pas le mot si national et si caractéristique *pasear* avec l'accusatif, qui signifie aller et venir, se promener sous les fenêtres d'une dame.

vienne à la fontaine. Mais je lui fais à tort son procès, car je suis convaincu qu'elle n'aime à sortir (les filles de Madrid ne dédaignent pas cet exercice) que pour voir, pour causer, pour laver et savonner aux bassins et à la rivière.

PEDRO. — Enfin, c'est une fille gaillarde, et capable de fournir de chemises et de fraises un homme de ma sorte.

MARTIN. — Quand elle sort, elle a autour d'elle plus de solliciteurs qu'un conseiller ou un président.

PEDRO. — Si je deviens possesseur de la demoiselle, elle sera bientôt débarrassée de la tourbe de mes rivaux. Sur les uns pleuvront les coups de mon estoc, sur elle les coups de poing. Tu sais, je ne suis pas commode.

MARTIN. — Tu ne l'as pas encore vue, et déjà tu te fâches...

PEDRO. — Voilà des personnes qui descendent d'un carrosse.

MARTIN. — Avec elles est don Juan.

PEDRO. — Par la vie de mon alezan [1], la petite veuve n'est pas mal.

(Entrent doña Ana, Juana, don Juan.)

DON JUAN, *à doña Ana.* — J'ai reconnu votre voiture et j'ai immédiatement avisé le comte, que j'ai laissé dans son carrosse assez jaloux de moi. Je viens savoir quels sont vos ordres, car ce ne peut être sans motif que vous avez mis pied à terre.

DONA ANA. — Oui, j'ai un motif, le même que vous me fournissez toujours. Je suis venue à la fontaine, parce que j'étais sûre de vous y trouver, comme étant le lieu où réside la dame de vos pensées.

DON JUAN. — Vous me donnez-là un joli emploi. Suis-je un âne ou un porteur d'eau ?

DONA ANA. — Connaissant votre préférence, seigneur don Juan, j'ai voulu moi aussi venir puiser à la fontaine... Donne-moi ce vase, Juana.

DON JUAN. — Vous avez ce matin, madame, aiguisé le trait de votre moquerie.

1. Ces laquais imitent les formes de langage de leurs maîtres.

DONA ANA. — Comme je prétends vous plaire, je me fais fille servante; je vais à la fontaine puiser de l'eau.

DON JUAN. — Y pensez-vous?

DONA ANA. — Je veux vous plaire.

DON JUAN. — Le cruchon est bien petit, et n'est guère propre à soulager du mal d'amour.

(Entrent doña Maria et Leonor avec leurs cruches.)

DONA MARIA, *à Léonor.* — Voilà ce que m'a dit mon maître, et voilà ce que racontaient une foule de personnes en se promenant de long en large dans le *patio* du palais, réceptacle de nouvelles, les unes vraies, les autres fausses.

LÉONOR. — Qu'une femme aurait tué l'homme qui avait insulté son père?... Le brave cœur!

DONA MARIA. — Oui, vaillant; mon maître ajoutait que le juge avait informé, et que le cas ayant été renvoyé à la décision du Roi, Sa Majesté, que Dieu garde, avait défendu de poursuivre.

LEONOR. — Je loue ce trait de piété filiale, si le père était innocent. Cette dame ne fut jamais plus dame qu'en ôtant la vie à ce gentilhomme insolent.

DONA MARIA. — Mon maître ne s'est pas prononcé là-dessus. Quant à moi, qui, après tout suis femme, je suis heureuse de voir qu'il y ait des femmes si esclaves de l'honneur.

LEONOR. — J'en suis charmée pareillement. A-t-on dit son nom?

DONA MARIA. — Je ne sais si je me le rappellerai bien... M'y voilà : elle se nomme doña Maria.

MARTIN, *s'approchant.* — Voici, mesdames, deux écuyers pour vous servir.

LEONOR, *à part.* — Isabelle, ce robuste gaillard est celui dont je t'ai parlé.

DONA MARIA. — Ah! messieurs!...

MARTIN, *à Pedro.* — Approche, n'aie pas peur; approche et parle.

PEDRO. — J'étais occupé à regarder Isabelle, à contempler sa taille, son beau visage. Que votre Grâce dispose de moi à partir de ce soir.

DONA MARIA, *à part.* — Le lourdaud est naïf. (*Haut.*) Dieu vous garde!

PEDRO, *à part.* — L'anguille est dans la nasse. Elle raffole déjà de moi.

DONA MARIA. — Seulement avec quelques gaillards de cette force don Fadrique de Tolède pourrait conduire une galère d'ici à la Chine.

PEDRO. — Cette petite main, et je paye du nougat.

DONA MARIA. — Tenez-vous tranquille, mon homme, ou gare le soufflet!

PEDRO. — Par les ondes de la mer, la petite a de la poigne!

DONA MARIA. — Et elle ne regarde pas où elle tape.

PEDRO, *à part.* — Je n'ai pas d'atouts à la première donne. (*Haut.*) Je fais serment à tes beaux yeux, Isabelle, que je suis pour le moins le millième de ceux que tu as tués. Adoucis-toi, mon séraphin.

DONA MARIA. — Laisse-moi, ne me tourmente pas.

PEDRO. — Ici, tout près, au coin de la rue del Duque, il y a du nougat. Allons-y voir, Martin.

MARTIN. — Allons, et amusons-nous! Elle sera bientôt douce comme du coton.

PEDRO. — Je l'espère; mais, par la ventrebleu, elle est provisoirement comme un roussin de Galice [1].

(Sortent Martin et Pedro.)

SCÈNE VII

DONA ANA, DON JUAN, DONA MARIA, LEONOR, JUANA.

DONA ANA, *à don Juan.* — Doucement; ôtez-vous de devant moi, car j'ai reconnu, d'après votre description, la dame de vos pensées.

JUANA. — Puisque Léonor est avec elle, qui doute que ce soit Isabelle? Et d'ailleurs qui, sinon Isabelle, aurait cette tournure et ce *brio*?

1. Tout ce qui vient de Galice est donné comme rude et sauvage.

DONA ANA. — C'est une excuse pour don Juan d'en être amoureux.

JUANA.— Sous un autre costume, cette fille pourrait faire concurrence à quelque dame que ce fût, et exciter sa jalousie.

DON JUAN. — Tout cela veut-il dire que je m'en aille?

DONA ANA. — Je voudrais la voir de plus près. Que Votre Grâce veuille bien lui dire qu'il y a là une dame souffrante qui a la fantaisie de boire à sa cruche neuve. Elle acceptera avec plaisir.

DON JUAN. — Je veux bien, et cela pour vous obéir.

DONA MARIA. — Dis-moi, Leonor.

LEONOR. — Quoi?

DONA MARIA. — Ta maîtresse et ce mien amoureux avec elle...

LEONOR. — On voit que cela t'a fait de l'effet.

DONA MARIA. — Peu s'en est fallu que ma cruche ne s'échappât de mes mains.

DON JUAN, *venant à doña Maria.* — Cette dame vous prie de lui donner un peu d'eau.

DONA MARIA. — Je donnerais volontiers à elle de l'eau, et à vous un coup de ma cruche.

DON JUAN. — Pas de bêtises.

DONA MARIA. — Prenez vous-même, et qu'elle boive de votre main.

DON JUAN. — Songe que nous sommes en public, et une personne sage ne commet jamais d'indiscrétions.

DONA MARIA. — J'irai, pour ne pas donner à penser que je suis jalouse d'elle... (*S'approchant de doña Ana.*) Que Votre Grâce se désaltère, et qu'elle soit persuadée que je voudrais que cette argile grossière fût du cristal de Venise[1]. Mais elle le deviendra en touchant ces mains, ces perles.

DONA ANA. — Je boirai un peu, car j'ai fait une chute.

DONA MARIA. — Si l'eau peut calmer l'effet d'une chute,

1. On connaît la célébrité de la fabrique de verres de Venise, qui existe encore à Murano.

buvez; car il est bon, après le mal, de pouvoir appliquer le remède[1].

DONA ANA. — Voilà qui est fait.

DONA MARIA. — J'ai bu pareillement.

DONA ANA, *à part.* — A moi de l'ennui!

DONA MARIA, *de même.* — A moi des soupçons!

DONA ANA. — Cette eau est bien chaude.

DONA MARIA. — Vos mains pourraient faire l'office de neige.

DONA ANA, *à Juana.* — Fais avancer la voiture.

JUANA, *appelant.* — Holà, Hernando!

DONA ANA. — Belle fille, en vérité.

DONA MARIA. — Que le bonheur vous accompagne.

(Sortent doña Ana et Juana.)

SCÈNE VIII

DONA MARIA, DON JUAN, LEONOR.

DONA MARIA, *à don Juan.* — Et vous ne la suivez pas! Quelle galanterie! Comment, vous demeurez là?

DON JUAN. — Pour te donner des explications.

DONA MARIA. — Je me tiens pour satisfaite, et ce seraient des paroles inutiles.

DON JUAN. — Tu n'es pas raisonnable, Isabelle. Leonor sait fort bien (je laisse mon rang de côté) que doña Ana reçoit les soins du comte.

DONA MARIA. — O ma cruche, prends patience[2]; tu vas et viens à la fontaine; quoi d'étonnant si, dans ces allées et venues répétées, tu viens à rompre ton anse ou tes bords? Tu es d'argile, il faut se méfier. Qui t'aurait dit, ô ma cruche, que tu ne serais pas transformée en argent, au contact d'une telle bouche, de telles perles? Mais, après tout, ce qui n'est que simple argile, argile doit demeurer.

1. Doña Maria fait allusion, à mots couverts, à sa situation à l'égard de don Juan.

2. Voilà encore un de ces passages qui désespèrent le traducteur. Un mouvement lyrique, sous forme d'allégorie, qui s'adresse à une cruche! Avec cela que le morceau est charmant de naïveté.

Ne retourne plus à la fontaine, car j'ai la conscience assurée qu'il n'est pas convenable que tu fasses concurrence aux carrosses.

DON JUAN. — Que dis-tu ? Mais considère, Isabelle, que tu me condamnes sans être coupable.

DONA MARIA. — Moi ! je parle à ma cruche. De quoi vous plaignez-vous, puisqu'elle m'appartient ? Que votre Grâce nous laisse, car la voiture est déjà loin.

DON JUAN. — Je pars, mais désespéré de te voir me traiter ainsi, alors que tu n'ignores pas, pour le savoir de Leonor, qu'il ne m'est pas permis d'aimer celle dont tu es jalouse.

(Il sort.)

LEONOR. — Tu n'es pas raisonnable. Pourquoi le laisser partir avec du chagrin ?

DONA MARIA. — Leonor, avec lui il emporte mon âme, et je sens les poignards de la jalousie. Mais je ne serai pas assez folle pour aimer plus grand que moi, bien que je sois éprise à en mourir. Je suis résolue à ne plus voir don Juan. Cela, hélas ! manquait à mes peines !

LEONOR. — Nous avons fait un beau coup, vraiment ! Te voilà maintenant malheureuse, et ma maîtresse s'en va désespérée.

SCÈNE IX

Entrent PEDRO *et* MARTIN.

PEDRO. — C'est jouer à la façon de deux soldats. J'ai perdu argent et nougat.

MARTIN. — La vie de Madrid est une chose que je ne peux vraiment m'expliquer. Quelle variété de gens ! quelle diversité de professions, de commerces ! On y vend des biscuits, des biscotes, du nougat, des châtaignes, des poupées, des conserves, toute espèce de mets sucrés, secs, en pâte ou liquides, gâteaux et massepains, eau-de-vie et anisette, almanachs, complaintes, pronostics, livres et pièces nouvelles, y compris *don Alvaro de Luna*, cette joie de nos fêtes. Mais silence ! les voilà.

PEDRO, *à doña Maria et à Leonor.* — Eh bien ! que signifie cette tristesse? (*A Martin.*) Tout à l'heure elle était si joyeuse... Vous êtes toute rêveuse maintenant !

MARTIN. — Il me semble avoir vu don Juan qui n'était pas bien loin d'un carrosse.

PEDRO. — Qui a fait de la peine à mon Isabelle le payera avec ses larmes. Je t'en fais la promesse solennelle, les cloches peuvent sonner pour lui. Tourne vers moi tes yeux, mon Isabelle, car du moins je ne suis pas de ceux qui t'on fait de la peine et ôté à tes yeux leur éclat. Quel est le barbare, le cruel, qui a osé causer à ta beauté ces ennuis? *Qui t'a fait de la peine, mon Isabelle?* Certainement il n'a pas idée de mon terrible caractère, sans quoi il serait mort de frayeur. Celui qui t'a fait de la peine est en vie ! Là où je suis, il existe?... Dis-moi, son nom, et par mon fait, il le payera bientôt de ses larmes. Dis-moi comment, de quelle façon, et je le tue, si tel est ton caprice; car, quand je mets flamberge au vent, je suis le précurseur de la mort. Si le Cid lui sert de second, je ferai une capilotade d'hommes, et je prononce le vœu solennel de l'exécuter comme je le dis. Si je me prends de querelle à Madrid avec l'homme qui t'a chagrinée, soit sûre que les cloches ont sonné à Valladolid. Il suffit, mon Isabelle, que j'aie dit : « Je le tuerai, » pour qu'il soit déjà mort. Non, non, point de pardon, on peut sonner les cloches pour lui.

DONA MARIA. — Viens, Léonor, rentrons à la maison

LEONOR. — Comme tu es triste !

DONA MARIA. — Je suis au désespoir.

PEDRO. — C'est comme cela qu'on se quitte?

DONA MARIA. — Comme cela.

PEDRO. — Conte-moi du moins ce qui se passe.

DONA MARIA. — Il ne me plaît pas.

PEDRO. — Tu ne t'en iras pas.

DONA MARIA, *lui donnant un soufflet.* — Tiens.

PEDRO. — Aye!...

MARTIN. — Qu'y a-t-il?

PEDRO. — Un fort atout.

MARTIN. — Tu l'as frappé, Isabelle ?

DONA MARIA. — Ce n'est rien, demande-lui, s'il lui en cuit.

(Sortent doña Maria et Leonor.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

PEDRO, BERNAL, MARTIN, LORENZO.

(La scène est d'abord dans la coulisse, sans indication de lieu.)

PEDRO. — Va-t-en, te dis-je ; en voilà assez.

LORENZO. — Ah ! j'ai la tête fendue !

MARTIN. — Il a reçu un coup de cruche.

BERNAL. — Te voilà propre, Lorenzo !

LORENZO. — Et je souffrirais cela ?

PEDRO. — Mène le panser, Bernal.

(Ils arrivent sur la scène.)

LORENZO. — Vive Christ ! la demoiselle...

MARTIN. — Voyons, n'achève pas.

PEDRO. — Que nul laquais ne s'avise de rester, quand je me trouve quelque part avec cette femme.

MARTIN. — Elle distribue de fameuses tapes.

PEDRO. — Elle a rossé hier deux servantes.

BERNAL, *à Lorenzo.* — Allons, allons, ce ne sera rien.

(Entrent doña Maria très-animée, Leonor.)

DONA MARIA, *à Lorenzo.* — A moi, drôle, des jeux de main, à moi ? Hors d'ici, te dis-je !

LEONOR. — Y songes-tu ?

LORENZO. — Et à moi des coups de cruche, Isabelle ? Je jure par le fils de la mer !...

DONA MARIA. — Dites-lui d'approcher à cette poule mouillée.

PEDRO. — Gare au poignard qu'elle a dans son sein !

DONA MARIA. — Et un poignard qui a fait ses preuves.

Laissez-le venir avec sa barbe au menton, et je lui donnerai dans la panse deux avertissements à la mode de chez nous... Le poignard fera son office.

LORENZO. — Que je la tue!

PEDRO. — Je suis là pour te payer de ma monnaie.

LORENZO. — Nous réglerons notre compte ensemble; et cette femme m'appartiendra.

PEDRO. — Tu mens.

LORENZO. — Est-tu homme à me suivre?...

(Les hommes sortent.)

SCÈNE II

DONA MARIA, LEONOR.

LEONOR. — Ils sont bons avec leurs airs de défi!

DONA MARIA. — Ah! Leonor, qu'il me donne des soucis différents, mon doux ennemi!

LEONOR. — Tu ne l'as pas revu?

DONA MARIA. — Revu hier.

LEONOR. — J'aurais voulu te trouver de belle humeur, pour te faire part de mon contentement, de ma joie. Martin a pris sa résolution, et nous allons nous marier. Tu voudras bien nous faire honneur et être, s'il te plaît, marraine[1].

DONA MARIA. — J'ai quitté la maison de l'Américain; et s'il ne m'eût pas donné mon congé, je l'aurais pris. Une de mes amies, femme honorable, m'a offert un asile, et je suis chez elle pour le moment.

LEONOR. — Ma maîtresse te prêtera des vêtements; allons chez elle. La cérémonie aura lieu, je crois, pas plus tard qu'aujourd'hui.

DONA MARIA. — Je serai bien embarrassée à la voir.

LEONOR. — Viens donc; je sais que tu lui plais, et qu'elle sera bien aise de causer un moment avec toi.

DONA MARIA. — Allons, et je te dirai en chemin ce qui s'est passé au bord de la rivière.

1. Voy. tome I, p. 82.

LEONOR. — Je n'y vins pas, par la raison qu'une femme, qui va se marier, est tenue à s'observer plus qu'auparavant.

DONA MARIA. — C'est un malheur. Je voulais revoir cet ingrat cavalier. Teresa, Juana et Catalina, nous nous rendîmes, un samedi, au Manzanarès. J'étais triste et mélancolique de concevoir tant de chagrin, à propos de don Juan. Songe, Léonor, aux avantages de ta maîtresse. Si tu considères tout ce qu'elle vaut, tu jugeras, puisque je ne suis pas devenue folle, que je suis bien bornée, ou que mon attachement est bien faible. Pour laver le linge d'un maître grossier, je pris le savon d'une main si distraite, que le courant, grossi par mes larmes, m'enlevait les objets. Mes compagnes chantaient avec une joyeuse allégresse, et moi, Leonor, je pleurais mes ennuis, arrosant le linge de mes larmes, envoyant dans les airs mes soupirs. Le soleil descendait dans l'onde transparente; la pourpre baignait son brillant visage, et il colorait les nuages, à l'occident, de mille teintes enflammées; déjà j'avais repris possession de moi-même. Je rassemble mon linge, et le prenant de chaque bout, nous commençons à le tordre; puis, nous allons en tapisser les grillages. Sur les cordes menues flottaient chemises et draps de lit, lorsque de leurs cabanes sortirent quatre jeunes filles bien connues sur les bords de la rivière. Bientôt, les moustaches relevées, le regard de travers, s'avancent quatre jeunes hommes, aux pieds étroits, aux larges épaules. Je ne dis mot, car c'eût été imprudence, l'âme étant triste, de donner la parole à la langue. Juanilla saisit l'instrument de forme arrondie, dont le parchemin tendu rend un son gai, sinon harmonieux[1]. Aux accords du tambourin que disperse le vent, elle chantait avec une agrément infini des *seguidillas* animées, œuvres d'un génie étranger que l'Italie envie à l'Espagne. Bientôt, les doigts armés de castagnettes, entrèrent en danse Lorenza, Justa et un barbier galant qui fait les yeux doux à Inès, et qui déployait plus de grâces qu'hier le comte sur son cheval truité. O ja-

1. Le tambour de basque.

lousie, tu es pétrie de vengeance et d'artifices! Je vis alors descendre[1] le cavalier qu'adore ta belle maîtresse. Je ne voulais pas le rendre heureux par ma tristesse. J'entre dans la danse avec désinvolture, avec un *brio* tel que, pleins d'admiration, filles et garçons me félicitent en criant : « Victoire ! » C'est que l'amour m'inspirait, l'amour et la jalousie. En ce moment, sur la rive opposée du fleuve, apparaissent deux anges, deux cieux, que le ciel garde : ils se rendaient à la *Casa del campo*, aurores du soir. As-tu vu, s'il survient un orage, une grêle subite, sur les prés verdoyants se disperser le troupeau, ou s'envoler, au bruit du tonnerre, un essaim effrayé de colombes ? De même se rompit le cercle de la danse, composé d'amoureux, en apprenant qu'Isabelle et Philippe, gloire de l'Espagne, honoraient la campagne de leur présence. As-tu vu, au printemps, un parterre dont les fleurs variées n'ont rien de déterminé dans la couleur, et, au milieu, des nymphes qui provoquent l'amour. Ainsi paraissait, dispersé, l'escadron charmant des dames de la cour, fleurs par leurs atours, nymphes véritables. Moi, placée à l'écart, je disais aux souverains de notre Espagne : « Dieu vous garde et étende votre héroique monarchie des climats du Nord à ceux que brûle le soleil, » quand tout-à-coup j'entends dire : « Mon Isabelle ! » et je vois don Juan à mes côtés. Je demeurai interdite au son de sa voix ; mon cœur se serre, le feu court dans mes veines. — « Traître, lui répondis-je, porte tes hommages à tes égales ; je ne suis, moi, qu'une pauvre fille des champs. » Conformant mes actions à mes paroles, emportée par la colère, j'enfile le pont, et je m'en repens maintenant. Il est vrai que je l'entends quelquefois qui soupire toute la nuit, jusqu'à l'aurore, et pour achever ma pensée, je redoute les conséquences ordinaires de la jalousie et de l'amour.

(Elles sortent.)

1. On descend en effet par des pentes assez rapides de l'intérieur de Madrid au Manzanarès. Le lecteur a noté sans doute à quel point cette scène est vive et empreinte de couleur locale. Je ne connais pas de tableau plus vrai et plus animé des mœurs populaires de l'Espagne.

SCÈNE III

Salon dans la maison de doña Ana.

DONA MARIA, LEONOR, *et ensuite* DONA ANA *et* JUANA.

LEONOR. — Nous voilà arrivées ; ma maîtresse va venir ; je ne puis t'expliquer maintenant, mais je te dirai plus tard la scène de jalousie qui a eu lieu.

(Entrent doña Ana et Juana.)

DONA ANA. — Est-ce que c'est elle ?

JUANA. — Oui, madame.

DONA MARIA. — Permettez, madame, qu'à vos pieds...

DONA ANA. — Isabelle, Dieu vous garde! Que désirez-vous ici de nous ?

DONA MARIA. — Leonor, madame, veut de moi pour sa marraine ; elle ignore que je ne suis plus en condition.

DONA ANA. — Comment ! vous avez quitté votre Américain ?

DONA MARIA. — Oui, madame.

DONA ANA. — Et pourquoi ?

DONA MARIA. — Certaine tentative qu'il s'est permise, mais sans résultats.

DONA ANA. — Lui ! comment? conte moi cela, je te prie.

DONA MARIA. — Il avait lieu cependant d'être satisfait de mon honneur et de mon courage. De mon honneur, par ma naissance ; de mon courage, voici comment. Une nuit, trois voleurs s'étaient introduits dans son appartement par le balcon. Déjà ils lui demandaient les clefs. Je saisis son épée ; ils essayent de se défendre, mais je les force à sauter par la fenêtre, en frappant d'estoc et de taille. Ce qui devait augmenter son respect ne fit qu'enflammer son amour ; et une nuit il m'appela dans l'intention d'attaquer mon honneur. Il imagina de me demander de le déchausser. J'approche de son lit où il était assis, je me baisse et me mets en devoir de lui obéir. Il me saisit alors dans ses bras, et ses procédés furent tels qu'il m'o-

bligea à le repousser de façon à le mettre en pièces. Mais sa chaussure me vengea de ces appétits discourtois. A ses cris accourt la moitié du voisinage. On s'interpose ; ma rigueur est blâmée, mais on finit par admirer mon remède à guérir le mal d'amour.

DONA ANA. — Tu n'es pas une femme ordinaire et tu peux compter sur mon affection.

JUANA.— Elle est du meilleur service et une fille propre entre toutes celles de Madrid. Demandez-lui de rester avec vous.

DONA ANA. — Voudrais-tu entrer à mon service, Isabelle ?

DONA MARIA. — Volontiers, madame.

DONA ANA. — Que sais-tu faire ?

DONA MARIA. — Je sais laver, pétrir, cuisiner et porter de l'eau.

DONA ANA. — Saurais-tu coudre ?

DONA MARIA. — Coudre et travailler.

DONA ANA. — J'aime mieux cela. Je te donnerai une mante et un voile.

DONA MARIA. — Je ne saurais, madame, vous servir de demoiselle d'honneur. Le costume que je porte tient à un événement de ma vie que je vous raconterai quelque jour.

(Elle sort.)

JUANA. — Je vous annonce don Juan, madame.

(Entrent don Juan et Martin.)

DON JUAN. — J'arrive toujours en ambassadeur. Le comte vous prie de l'excuser et me charge de vous dire que son absence a pour motif votre rigueur. Il est allé à la chasse et s'est arrêté à un parti, qui est de solliciter contre lui-même une manière de conversion qui ressemble à un oubli réciproque. Vous cesserez de le recevoir et il cessera de vous ennuyer. Mais cela n'est pas sérieux et ne veut nullement dire qu'il oubliera de vous aimer. Vous visiter en vous offensant est une raison majeure pour demeurer à votre service.

Voilà ce qu'il m'a chargé de vous dire[1]. Voyez si vous lui accordez cette licence, vu que votre absence lui coûte autant de soupirs que d'instants.

DONA ANA. — Vous venez, on ne peut plus à propos, pour constater le service que je vous ai rendu, ou tout au moins un indice de ma folle passion. Voyez à quoi vous oblige l'idée d'avoir introduit dans ma maison celle que vous avez tant aimée. Je veux au moins compter sur votre reconnaissance, puisque je ne puis espérer votre amour[2]. Tournez les yeux : vous allez voir Isabelle, qui vient ici, non pas pour me servir, moi, mais pour être à vos ordres. Je ne veux plus que vous preniez la peine d'aller la chercher à la fontaine ou au Prado. Voyez si je suis complaisante, et le moyen que j'ai su employer pour que vous me veniez voir, non pas comme jusqu'ici, malgré vous.

DON JUAN. — Je vous assure que la cause de vos reproches est uniquement dans le comte, mon seigneur, que je révère. Quel est en effet l'homme de goût qui ne doive être sensible aux divines perfections de votre rare beauté? qui puisse refuser à la raison ses discours, à vous son âme? C'est pourquoi j'ai voué la mienne à celle dont l'obscurité même m'est une excuse à ne pas vous aimer comme vous le méritez. Mais ne demandez pas à mes yeux de vous rendre grâce pour l'avoir amenée ici; c'est plutôt pour m'empêcher de la voir, car vous serez toujours présente, et moi plus réservé.

SCÈNE IV

Entre LE COMTE.

LE COMTE, *à doña Ana.* — La licence se fait tant attendre, que je m'en passe et viens vous voir.

DONA ANA. — Comte, mon seigneur, comment justifie-

1. Voilà encore le style alambiqué et assez peu intelligible que Gongora avait enseigné aux courtisans de Philippe IV.

2. On conçoit la reconnaissance de don Juan; mais la détermination de doña Ana serait moins facile à entendre sans la scène qui suit.

rez-vous une si longue absence?... Approche un siége, Isabelle.

DON JUAN. — Tout à l'heure, on me faisait une querelle à propos de cette absence.

LE COMTE, *apercevant doña Maria.* — La charmante fille! et toute nouvelle ici, car je ne me rappelle pas l'avoir déjà vue.

DONA ANA. — Visage charmant, taille élégante. N'est-elle pas à ravir?

LE COMTE. — Si, pardieu!

DONA ANA. — Je suis charmée qu'elle vous plaise. C'est la dame des pensées de don Juan.

LE COMTE. — Si l'esprit répond à l'extérieur, mon cousin est tout excusé. Je voudrais la voir plus à l'aise. — Veuillez avancer señora. — D'où êtes-vous?

DONA MARIA. — Je l'ignore vraiment; il y a si longtemps que je ne suis plus moi-même.

LE COMTE. — Il y a chez cette fille telles qualités, qui, jointes à la noblesse, à la grâce de sa personne, pourraient, ailleurs que chez vous, exciter l'envie, la jalousie de plus d'une. Mon cousin est si original, que, par genre, il a établi les préférences de son goût sur de si bas fondements.

MARTIN. — C'est à moi qu'il appartient de répondre. Qu'on daigne me pardonner, si, pour l'honneur du plumeau, pour la défense du lavoir, de la cruche et du savon, je me hasarde à dire qu'il y a plus de quatre basquines, j'entends de ces basquines à broderies d'or, qui dissimulent plus d'un défaut[1].

DONA ANA. — Martin est sur le point d'épouser ma Leonor, et il est piqué, sans doute, de voir Votre Seigneurie se railler de don Juan[2].

DON JUAN. — Haro, sur le pauvre don Juan!

1. Voilà encore un de ces mots qu'on ne s'attend pas à trouver dans la comédie de Lope, réputée si superficielle. La portee de cette scène charmante mérite d'être étudiée.

2. Ironie profonde, vengeance féminine. Humilier à la fois sa rivale et son amant, et par une autre bouche que la sienne. Doña Maria va se relever.

LE COMTE. — Je suis charmé de ce mariage : serez-vous par hasard la marraine? En ce cas, je veux être le parrain.

DONA ANA. — Non, seigneur; la marraine est Isabelle. Il y a déjà longtemps, je crois, qu'elle et Leonor sont liées.

LE COMTE. — Le droit d'être parrain appartient à don Juan.

DON JUAN. — Assez; car vous voilà tous ligués contre moi. Mais, qu'à cela ne tienne; oui, j'accepte d'être parrain.

LE COMTE. — Et la marraine, pourquoi ce silence?

DONA MARIA.—Seigneur, un petit entendement est facile à se troubler, surtout en présence de tant de gens et de tant d'esprit. Une paysanne de chez nous portait un jour un petit garçon sur sa bête, et, sauf votre respect, elle montait son âne à poil. Descends donc, lui répétait la mère, tu charges trop ce pauvre animal; et elle le poussait de façon que finalement l'enfant tomba par terre.— Comment as-tu fait pour tomber? lui demanda la villageoise; l'enfant s'excusa en disant : « Ma mère, c'est l'âne qui a fait le reste. » C'est ainsi qu'en oyant parler des seigneurs de tant d'esprit, je replie mon entendement en moi-même, à ce point que me voilà à terre avec mon silence.

MARTIN, *à part.* — Bien répondu, comme ils l'ont mérité.

DONA MARIA. — Le comte a beaucoup d'esprit et la señora doña Ana est un ange; que puis-je articuler, moi, qui ne soit pure ignorance?

DONA ANA. — Il suffit : maintenant, seigneur comte, parlons de votre absence depuis quelques jours; vous m'oubliez, ce me semble, et je me plains de vous à votre ancien amour.

LE COMTE. — Je vous certifie que les affaires m'ont retenu. Il s'agit d'un fait extraordinaire : à Ronda, une dame, née Guzman et Porto-Carrero, dont le père est parent du duc de Medina-Celi, a tué un gentilhomme qui était son amant.

DONA ANA. — A quel propos? par jalousie?

LE COMTE. — Pour venger son père d'un soufflet, le vieillard n'étant plus d'âge à tenir une épée.

DONA ANA. — Vaillante personne!

DON JUAN. — C'est un trait magnifique, et pour voir cette dame, je donnerais tout ce que je possède[1].

DONA MARIA, *à part.* — Quel trouble est le mien! j'ai peine à dissimuler ce que j'éprouve.

LE COMTE. — Enfin, l'affaire est arrangée, un grand nombre de personnages nobles s'étant interposés entre les deux familles. Le duc, dont je suis aussi le parent, m'a écrit pour tâcher d'obtenir la grâce du roi, et le roi, madame, l'a accordée aujourd'hui. Je suis même chargé de faire la recherche de cette dame, supposé qu'elle se trouve parmi tant d'étrangers à qui cette capitale sert journellement de refuge. Voyez si je mérite d'être excusé. Et là-dessus, je prends congé de vous, mais je reviendrai vous voir ce soir, si toutefois vous le permettez, madame.

DONA ANA. — Allez avec Dieu, et revenez ce soir.

LE COMTE. — Je reviendrai, divine enchanteresse. (*A don Juan.*) Demeurez près de votre Isabelle; moi, je vais rejoindre ma voiture.

(Sortent le comte, doña Ana et leur suite.)

SCÈNE V

DONA MARIA, DON JUAN.

DON JUAN. — Te voilà heureuse, Isabelle, d'avoir quitté la cruche; et le même changement s'est opéré dans ta mise, je dis plus, dans ton âme. Depuis que je te livrai la mienne, tu la possédais tout entière, et je m'imaginais que ce proverbe[2] avait été fait pour moi. Quand je le désirais,

1. On voit à quel point *matar a un hombre* paraît simple dans l'Espagne de Philippe IV. Loin de condamner, on admire. Cela dit beaucoup. On comprend mieux 1808. L'Espagne d'alors s'estima aussi atteinte dans son honneur.

2. *De cántaro* ou *a cántaros;* en grande abondance, à profusion.

tu n'as jamais consenti à quitter, pour celui que je t'offrais, l'habit que tu abandonnes. Si, quand je le demandais, tu avais revêtu un costume convenable, tu aurais évité de montrer une défiance injurieuse et peu digne de toi. Si tu viens ici par jalousie, dans la pensée de me surveiller, ce sont, Isabelle, de sombres nuages qui font injure à ton ciel. Est-il sûreté plus grande que celle de ta beauté, alors qu'elle-même t'assure qu'elle mérite tant d'amour? Ah! je t'ai aimée, je t'aime et je t'aimerai avec tant de foi, de constance, que mon amour trouve son aliment dans la colère de ne pouvoir vaincre ta rigueur et de te voir si inégale.

DONA MARIA. — Qui pense bien s'exprime de même. La France, l'Italie ont eu des princes remarquables qui portaient votre nom; mais pour avoir de quoi vous égaler, il me suffit d'être femme. Et si de votre erreur doit résulter un dommage pour tous deux, le moment est venu de vous détromper. Il ne me convient pas de rester ici après avoir changé d'habit; mon âme aspire à une situation meilleure. Encore moins suis-je jalouse, et je ne suis pas votre argus, bien que je vous aie aimé. Sous cet humble vêtement vit une âme généreuse, si fière, si superbe, qu'elle honorait la cruche que je portais sur mes épaules. Je vous aime sincèrement, bien que je sois d'humeur hautaine. Mais il est un autre amour qui l'emporte, et pour lequel je vous quitte, je pars. Rassurez-vous toutefois; il n'est pas, je vous le promets, de neige si froide. Mais en naissant j'ai contracté l'obligation d'aimer, de respecter celui qui en est l'objet. Je ne puis faire pour vous davantage que de dire que je vous ai aimé. En retour de cet aveu, et aussi au nom de notre amour réciproque, je vous demande de me rendre un service.

DON JUAN. — Quoi! tu songerais à t'éloigner, mon bien? Après tant de dédains, est-ce là ce que j'ai mérité?

DONA MARIA. — Quel que soit votre chagrin, je ne puis m'en dispenser.

DON JUAN. — Que dis-tu, Isabelle?

DONA MARIA. — Et pour la route, je vous prie de me vendre ce joyau. Ce sont des diamants. Il est clair que

j'exciterais de justes soupçons si l'on voyait une femme qui va à la fontaine trafiquer de diamants. Avec le prix que j'en retirerai, je pourrai rejoindre ma famille.

DON JUAN. — Quand je croyais pouvoir espérer, l'amour veut que je désespère. Quelle disgrâce est la mienne! Que viens-je d'apprendre? Qui aima jamais d'une façon aussi malheureuse que moi? qui, sinon moi? Éloignez votre main et ce joyau, tous deux sont de diamant, diamant dont la mine est un cœur aussi ferme que tyrannique; et puisque votre départ est obligatoire, je ne suis pas un homme assez vil...

DONA MARIA. — Si vous ne prenez pas ce joyau, don Juan, ne croyez pas, dans votre libéralité, m'obliger à recevoir de l'argent. Puisque je le refuse de vous, vous comprendrez, j'espère, que cela m'est impossible. Oh! quelles pensées ont dû traverser votre esprit, depuis que vous avez vu ce joyau! mais je ne vous en veux pas de ces pensées, car j'avoue que j'y ai donné lieu.

DON JUAN. — Quand ma pensée se serait égarée à ce point, Isabelle, j'aurais imaginé des qualités supérieures encore aux vôtres, et suffisantes à vous excuser. Quand ce serait un vol, j'y croirais plutôt si les diamants étaient des âmes. Je soupçonne, Isabelle, quelque mystère caché, et dans mon anxiété, je crois tomber juste en vous tenant pour une femme de haut rang. Depuis le jour où je vous vis avec votre cruche, Isabelle, l'amour en fit un talisman entre vous et moi. Vous êtes devenue différente de ce que vous paraissez maintenant, et moi, inconsolable de votre départ, je mourrai sûrement de votre absence. Qui êtes-vous, charmante Isabelle, car il y a trop de différence entre porter la cruche et porter des diamants? Cet état est la bassesse même, et vous êtes pleine de sens; votre beauté est égale à votre valeur, et votre personne inspire le respect, ce qui est de tous les charmes le plus grand. Vainement vous voulez cacher la vérité : celui qui portait hier des gants parfumés d'ambre garde le lendemain sa main parfumée; ainsi celle qui fut dame de qualité conserve quelque chose de ce parfum, et n'a pas besoin d'autres preuves de son premier état.

DONA MARIA. — Ne vous fatiguez pas à deviner. Je n'ai pas l'intention de vous tromper.

(Entre Leonor.)

LEONOR. — Eh bien! Isabelle, cette longue conversation sera-t-elle bientôt finie? Viens t'habiller et m'aider moi-même : ma maîtresse t'appelle.

DONA MARIA. — Je vais prendre le costume de dame.

DON JUAN. — Reviendras-tu?

DONA MARIA. — Pour prendre congé.

(Elles sortent.)

DON JUAN, *seul*. — Quel est ce trouble nouveau que l'amour excite dans mon âme? Quelles sont ces pensées dont me berce ce doux et cruel accident? Ainsi chante le prisonnier attaché à la chaîne; ainsi abusé, loin de sa patrie, il se flatte de la vaine espérance de rentrer quelque jour dans le pays qui le vit naître. Le rossignol dont l'épouse a péri sur le vert rameau, victime du plomb meurtrier, l'appelle et la rappelle, agité et tremblant; de même, dans la nuit obscure de l'incertitude, ma pensée troublée espère voir arriver avec le jour la lumière éteinte de mon espérance! Mais pourquoi ces incertitudes? Pourquoi mon amour hésiterait-il à croire que la beauté peut être née sous un humble toit quand la laideur accompagne si souvent la noblesse? C'est ainsi que, pour mieux nous convaincre, la nature ingénieuse fait naître sur une épine la plus belle des fleurs, la rose aux couleurs purpurines. Vouloir me persuader que la beauté que j'ai vue porter une cruche à la fontaine, dont elle enchâssait l'argile dans le transparent cristal de ses mains, ne peut procéder d'un sang obscur et être née avec de l'esprit dans une condition obscure, ce serait une tentative vaine, — car c'est l'usage des amants conduits par le désir de relever en paroles la bassesse de leurs amours. Mais enfin, ô folie de mes rêves! qui peut-être cette Isabelle, avec sa beauté, avec ses attraits célestes? Ah! vit-on jamais l'abaissement d'une humble naissance résister à des attaques si persévérantes? La journée ne se passera pas sans que je le sache. Il y a là quelque mystère : et si par bonheur nous sommes égaux, comme le désire si ardemment mon amour, chère Isabelle,

ta cruche sera ta dot. Ne crois pas m'échapper, supposé que par hasard tu ne feignes de partir que pour vouloir me tuer; car, dans mes transports, je ne consens pas à admettre qu'il soit possible, moi de te perdre, toi de m'abandonner. Si ta noblesse est égale à ta beauté, je prétends m'honorer en plaçant ta cruche dans mes armes; car, vu le prix auquel on la met déjà, l'Amour changera son argile en argent.

(Il sort.)

SCÈNE VI

Une rue.

MARTIN, PEDRO.

PEDRO. — Martin, en cette circonstance, vous avez manqué à l'amitié. J'ai droit de me plaindre, et je me regarde comme offensé.

MARTIN. — Pedro, vous avez tort. C'est le comte qui a eu la fantaisie d'être parrain avec Isabelle.

PEDRO. — Comme elle va se pavaner quand elle se verra à côté de lui! Je sais, moi, que si je m'étais marié, c'est vous que j'aurais choisi pour parrain.

MARTIN. — Je n'ai pu mieux faire, je vous le jure.

PEDRO. — Ne pouvais-je pas bien lui faire honneur, dites-moi? Ne suis-je pas possesseur de pourpoints et de sayons, de capes et de chausses, qui se sont, par une erreur du sort, changés dans leur exil en jaquettes de laquais? Dites, par la pluie du bon Dieu! bien que ses grâces n'aient pas beaucoup plu sur moi, ne suis-je pas un homme bien né?

MARTIN. — Qui pouvait honorer mon mariage autant qu'Isabelle et vous?

PEDRO. — Y a-t-il hidalgo dans tout Mondoñedo qu puisse, comme je le puis, s'asseoir en un fauteuil sous le dais?

MARTIN. — Laissons là la colère, et dites-moi, puisque vous êtes un homme entendu, si j'ai bien fait de me marier.

PEDRO. — Il n'y a pas de doute. Leonor est une personne fort honorable, bien que la huche à la farine voulût un peu plus de provisions, car il faut penser à l'avenir. Mais comme le comte est amoureux de doña Ana, il vous fera du bien en considération de Leonor, et elle, de son côté, travaillera à la prospérité de votre maison.

MARTIN. — D'après cela, nous passerons outre.

PEDRO. — Qui pensez-vous que nous devions inviter?

MARTIN. — Un marié doit être généreux. En premier lieu Rodriguez, et puis Galindo, Butron, Lorenzo, Ramon et Pierre, qui est un bon compagnon.

PEDRO. — Faites apporter le festin : on ne laissera pas un os à ronger.

MARTIN. — Cela veut dire qu'il faut les inviter à souper.

PEDRO. — En cette occasion, je ne doute pas qu'il n'y ait là-haut grande collation chez nos maîtres.

MARTIN. — Il y a quelque part des conserves et des bonbons.

PEDRO. — Nous aurons là des amateurs de première force.

MARTIN. — Pedro, c'est là une maladie qui ne réclame pas de médecin.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Salon dans la maison de doña Ana.

DONA ANA, DON JUAN.

DON JUAN. — A mes yeux, votre persistance tient plus du caprice que de l'amour.

DONA ANA. — Et qui donc pourrait sans amour souffrir tant d'indignité?

DON JUAN. — Il n'y a aucune indignité dans la circonstance qui m'impose de ne pas aimer ce qui doit appartenir au comte.

(Le comte, dans une cachette, d'où il écoute sans être vu.)

LE COMTE, *à part.* — Je suis en proie à une jalousie ri-

dicule que m'inspirent un parent, faux ami, et une femme ingrate.

DON JUAN. — Supposé que vous ne fussiez pas aimée du comte, c'est mille âmes que vous auraient livrées mes yeux.

DONA ANA. — Ah! malédiction sur le comte! *Amen.*

LE COMTE, *à part.* — Don Juan lui montre son dédain, et c'est elle qui le sollicite.

DONA ANA. — Il est une loi de l'amour écrite en lettres d'or sur le marbre : roi absolu, il n'est pas de trahison qu'il n'autorise. — J'ajoute qu'ici il n'y a pas trahison, car jamais je n'ai aimé le comte.

LE COMTE, *à part.* — Par sa réponse, je vais connaître ses véritables sentiments.

DON JUAN. — Il n'est pas de folle passion qui puisse servir d'excuse à la trahison d'un ami. La vertu consiste à résister à l'amour, à réfréner l'appétit. Oui, sans doute, je vous aurais épousée, si cela m'eût été possible.

DONA ANA. — Mais si le comte se désistait, si lui-même vous le demandait?...

DON JUAN. — Pas de difficulté, alors; mais vous pouvez être sûre qu'il ne le demandera pas. Ainsi, adieu; je ne veux être pour un si grand seigneur une cause ni de chagrins ni de soupçons.

LE COMTE, *se montrant.* — Arrête!

DON JUAN. — Si, comme je le crois, vous avez pu entendre mes paroles, j'espère que vous serez satisfait de ma fidélité.

LE COMTE. — Je suis fixé, maintenant; et si, par affection pour vous, mon amour n'a plus que des dédains pour doña Ana, vous êtes mon excuse, et ma mauvaise chance aussi. Elle prétend avoir de moi l'assurance que je vous demanderai de l'épouser : elle a raison, et vous le ferez, car je vous en donne le commandement. Si j'avais su, quand je la vis, que vous étiez aimé d'elle à ce point, je me serais contenu. Après tout, c'est une aberration de son esprit qui, avec tant de lumières, n'a pas su choisir le meilleur.

DON JUAN. — Vous imitez la générosité d'Alexandre, en

me cédant ce que vous aimez[1]; cependant, je suis différent d'Apelles en ce que je ne suis point amoureux, et vous ne pouvez exiger que je sois ce que je n'ai pas été. D'ailleurs, cet impossible pût-il se réaliser, je ne consentirais pas à aimer une femme qui vous abandonne pour moi.

DONA ANA. — Pas si vite, pas si vite, je vous prie. Je ne dépends pas tellement du comte qu'il puisse disposer de moi, ni tellement de don Juan que je sois moins satisfaite aujourd'hui qu'hier. Libre, je me rends à moi-même, et il ne dépend que de moi de donner à un homme de marque une femme accompagnée de cent mille ducats, sans beau-père ni beau-frère, ce qui vaut pour le moins autant.

SCÈNE VIII

Entre DONA MARIA *en toilette très-élégante*, *tenant* LEONOR *par la main en qualité de marraine;* MARTIN, PEDRO, LORENZO, BERNAL, *et autres laquais en habits de gala; femmes de la noce, musiciens.*

LES MUSICIENS *chantent.*

En la ville de Madrid
Se marient Leonor et Martin.
Il y a courses de taureaux et jeux de bagues.

MARTIN. — Je n'aime pas cette devise pour un nouveau marié.

PEDRO. — En quoi vous déplaît cette chanson?

MARTIN. — Parler de courses de taureaux à mon mariage, me paraît ressembler à ces gens qui font des pronostics pour la nouvelle année deux mois avant qu'elle n'arrive.

LE COMTE. — La mariée est fort jolie; mais en voyant

1. Apelles, faisant le portrait de Campaspe, célèbre maîtresse d'Alexandre le Grand, en devint si éperdument amoureux, qu'Alexandre, renonçant à son affection, lui permit de l'épouser.

la gravité, la tenue d'Isabelle, qui ne la connaîtrait pas la prendrait pour une femme comme il faut.

DONA ANA. — On peut juger d'après cela toute l'importance de la toilette, et combien la richesse donne d'avantages.

LE COMTE. — Voyez don Juan comme il est absorbé.

DONA ANA. — Avec quelle admiration il la contemple!

LE COMTE. — Sur ma foi, je l'excuse de lui avoir voué estime et affection. Cette gravité d'emprunt paraît si véritable, que, si je ne la connaissais pas, si je ne savais sa basse extraction, j'aurais la plus haute idée de cet aspect si noble.

DON JUAN, *à lui-même*. — Amour, si dans cette femme ne réside pas la noblesse, le sang, la qualité, qui se révèlent dans son extérieur, que signifie alors cette aberration de la nature, qui, pouvant placer une âme si illustre, si belle, en un vase de cristal, garni d'or et de pierreries, l'a mise dans un vase d'argile? Ma passion égale mon incertitude; doña Ana est jalouse, le comte en suspens, dérobant à peine à sa gravité quelques mots. Elle part demain, et me remet des diamants pour les vendre. Quel rapport y a-t-il entre des diamants et cette abjection simulée? Amour, faut-il que je demeure ainsi privé d'âme et sans elle? Mon esprit n'imaginera rien? Ne peut-on des incertitudes du doute, des mensonges mal assurés, tirer des vérités certaines? Eh bien! non, Isabelle ne partira pas avant qu'on n'ait éclairci si cet extérieur si grave ne dissimule pas une âme inconnue. (*Haut.*) Comte, le pouvoir le plus élevé que reconnaisse la terre, c'est l'amour; il règne, il tient le sceptre; il a la couronne et la majesté du plus grand roi du monde. C'est ce que racontent toutes les histoires, ce qu'affirment tous les philosophes, ce que montrent tous les exemples. Si donc cela n'est nié de personne, à personne il ne doit sembler étonnant que je me marie par amour, que je me perde par amour, puisque le monde entier reconnaît que l'amour est une passion invincible. Je ne suis pas de marbre, et j'ai d'ailleurs perdu tout gouvernement de moi-même. D'Isabelle dépendent mes sentiments comme ma volonté, voilà ce que je dé-

clare en public; aussi je ne pense pas que nul prétende s'opposer à mon mariage, car aujourd'hui je me marie avec elle. Soyez témoins que je lui donne ma main.

LE COMTE. — Que signifie ce langage insensé?

DONA ANA. — Don Juan a perdu la raison.

LE COMTE. — Vive Dieu! si vous parlez sérieusement, je vous ôterai la vie, avant de consentir à une telle bassesse! Holà, laquais, que l'on chasse cette entrepreneuse de maléfices, qu'on la tue!

DON JUAN, *aux serviteurs*. — Que nul de vous ne s'en avise, misérables, ou cette épée...

LE COMTE. — Un homme comme vous, prétendre déshonorer sa famille!

DON JUAN. — Hélas! la bassesse de sa naissance est avérée, puisqu'elle garde le silence en un tel moment! Il n'est pas possible qu'elle soit autre que ce qu'elle paraît.

LE COMTE. — Le fou! Abandonner une femme riche de cent mille ducats, que j'aurais épousée, moi, si j'eusse été aimé d'elle!

DONA MARIA. — Tout doux, comte!... Mais, quoi qu'il m'en coûte, vous me forcez de parler...

DON JUAN, *à part*. — Dieux! si quelque heureuse explication...

DONA MARIA, *au comte*. — La noce n'est pas aussi avancée que vous le croyez, monsieur; car il y manque mon consentement. Pour être digne de don Juan, suffirait-il que je fusse votre parente, et parente du duc de Medina?

LE COMTE. — Sans doute, si c'était vrai.

DONA MARIA. — Quel est le nom de cette dame de Ronda qui, pour venger son père, a tué un gentilhomme, — dont on vous a chargé d'obtenir la grâce, et que vous cherchez en ce moment?

LE COMTE. — Doña Maria, qui mérite le respect de toutes les histoires qui célèbrent la vertu féminine.

DONA MARIA. — Eh bien! je suis doña Maria. Pour dissimuler ma qualité, j'ai...

DON JUAN. — Pas un mot de plus. Nous sommes entourés de gens simples qui, un jour de mariage, ne se reposent qu'à minuit. Donne-moi la main, que je t'embrasse.

MARTIN. — Leonor, nous sommes effacés; ce sont nos parrains qui deviennent les mariés.

DONA ANA. — Il est juste alors que le comte et doña Ana vous en servent.

LE COMTE. — Ici se termine la comédie. Si l'auteur perdait son procès, il en appellerait au nombre de *quinze cents!* Quinze cents! c'est le nombre de pièces qu'il a composées. Il est bien digne de votre indulgence.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

AIMER
SANS SAVOIR QUI

NOTICE

SUR

AIMER SANS SAVOIR QUI

Quelle fertilité d'imagination que celle de Lope de Vega ! Quelle fécondité inépuisable à inventer des fables, des intrigues nouvelles, à broder sans fin sur ce thème d'infinie prédilection, l'Espagne de Philippe III, encore debout et puissante, ses habitudes pittoresques, sa vie aventureuse, ses mœurs toutes de péril et de hasard ! Je faisais observer de la *Moza de Cántaro*, que cette charmante comédie n'a jamais disparu de l'affiche, tant elle garde l'empreinte de la nationalité espagnole ; que dirai-je de celle-ci, médaille vivante de l'époque, et qui serait consultée avec tant de fruit par l'historien, car le caractère principal, saillant, d'*Aimer sans savoir qui*, est de reproduire avec une fidélité passionnée, cet esprit de chevalerie qui est le fond du caractère espagnol, et qui se traduit par cette magnanimité de sentiments, par cette facilité à mettre l'épée à la main, par ces stations nocturnes sous le balcon des dames. Nuit et amour, mystère et danger : il y a là telles scènes qui devaient faire tressaillir d'aise les seigneurs qui remplissaient les *aposentos*, car ce sont les mœurs de la haute société que s'attache toujours à reproduire la comédie de cape et d'épée. Je me hâte d'ajouter que ces scènes pleines de générosité et de grandeur d'âme ne font pas moins d'honneur à l'auteur qu'au public épris de ces dévouements extraordinaires, qui mettait son plaisir à les écouter.

Aimer sans savoir qui abonde donc en détails caractéristiques et

pittoresques. Quant à l'esprit proprement dit, il est véritablement répandu à profusion dans cette comédie : et le rôle du valet andalous, Citron, n'est pas inférieur, c'est beaucoup dire, au valet Beltran de l'*Eau ferrée de Madrid*.

Mais à côté de ce don des saillies brillantes, ce qui me charme aussi beaucoup dans cette comédie, et en général dans le théâtre de Lope, c'est son talent à peindre la nature. Comme tous les grands poëtes, Lope réunit dans ses productions les deux mondes, le monde physique et le monde moral. Ses tableaux ne sont pas des abstractions : ils sont la réalité même. Comme Sophocle dans l'*OEdipe à Colone*, dans *Philoctète*, Lope à l'art de peindre en quelques traits à l'imagination, non-seulement la scène de l'action, mais le paysage même où elle se meut. C'est un des grands charmes de ses comédies, et en particulier d'*Aimer sans savoir qui*. J'ai vu, il y a quelques années, j'ai étudié Tolède, cette ville-musée, qui résume seule par ses monuments, et les souvenirs attachés à ces monuments, l'histoire entière de l'Espagne, depuis Wamba jusqu'à Philippe IV. Or, la poésie de Lope l'a fait se dresser vivante à mes yeux. Dès le début, je retrouve son horizon, les hautes collines du sud, peuplées de maisons de plaisance, les *Cigarrales* dont le pied est baigné par le Tage. La magnifique cathédrale *la Santa Iglesia* ne pouvait être oubliée : c'est dans la cathédrale même, à l'issue de la messe, que naît l'action. Lope me conduit ensuite du pont de Saint-Martin, qui eut son rôle dans la lutte de Pierre le Cruel et d'Henri de Transtamare, à la porte de Visagra, par où fit son entrée triomphale le conquérant de Tolède sur les Arabes, Alphonse VI, le 25 mai de l'an 1085. J'erre ensuite avec don Louis et don Juan à travers le dédale étroit des rues mauresques, pour me rendre du Zocodover à l'Alcazar, et arriver ainsi à la maison aux grands balcons qu'habitent don Fernand et sa sœur Leonarda.

Cette absence de la nature, ce défaut de paysage, forme un vide sensible dans nos chefs-d'œuvre dramatiques. Homère ne manque jamais à ces descriptions, non plus qu'Euripide et Sophocle :

Βῆ δ'ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Je vois la mer, ses bords, et la nature de ses bords, le sable amoncelé ; j'entends la vague qui brise. Dans *Cinna*, dans *Britannicus*, dans *Mithridate*, le lieu de l'action est des plus vagues, le paysage nul ou des plus indécis. La scène se passe non pas sur la terre, dans tel ou

tel lieu, mais dans l'esprit, et en quelque sorte dans l'abstraction où forcément le poëte a conçu son œuvre. Le voile est un instant soulevé dans le *Cid* :

> Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
> Enfin, avec le jour, nous fit voir trente voiles;
> L'onde s'enfle dessous, etc.
>
> (Acte IV, sc. III.)

Et quand Racine fait dire à Arcas, dans *Iphigénie* :

> Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

il s'inspire d'Euripide, comme Fénelon d'Homère. Mais on sent bien que Racine ne connaissait que par le grec le paysage qu'il décrit. Euripide, enfant d'Athènes, qui a erré sur les bords du golfe de Salamine, fait dire à Agamemnon avec plus de précision et de vérité : « On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent sur l'Euripe. »

Mais je ne m'aperçois pas qu'en signalant ce côté particulièrement intéressant du talent de Lope de Vega, et qu'en louant son art plus complet à l'égard de la nationalité et du sentiment de la nature, je néglige de donner, selon mon usage, au lecteur une idée de la pièce qui va suivre.

Voici le sujet; il est des plus romanesques. Mais nous le savons (voyez l'*Introduction*) : ce que l'Espagnol du seizième siècle allait chercher au théâtre, ce n'était pas la réalité de la vie, mais le roman.

Deux cavaliers, deux rivaux, don Pedro et don Fernand, ont mis l'épée à la main, hors des portes de Tolède, pour vider une querelle. Ils sont rencontrés, au moment où ils croisent l'épée, par don Juan qui arrive lui-même de Séville. Celui-ci s'empresse de mettre pied à terre pour les séparer; mais il arrive trop tard. Blessé à mort, don Pedro vient de tomber. Don Fernand profite du premier moment de trouble, enfourche la mule du Sévillan et s'esquive. La justice arrive et s'empare de don Juan comme étant le meurtrier. Il est conduit avec son valet dans la prison de Tolède.

Don Fernand, rentré sans encombre chez lui, raconte à sa sœur sa mésaventure. Il a vu conduire en prison l'étranger. Il voudrait adoucir son sort jusqu'au moment où il pourra être délivré; mais il ne peut se trahir. Leonarda entre dans la pensée de son frère, et lui propose d'envoyer au prisonnier de l'argent par sa suivante, en expli-

quant cet envoi par l'intérêt soudain que lui aura inspiré la vue de l'étranger.

Inès, la suivante, remplit avec finesse sa mission. Don Juan est au comble de la surprise et de la joie. Né en Andalousie, caractère enthousiaste et exalté, il est déjà épris de sa mystérieuse inconnue.

Celle-ci s'enflamme de son côté sur le rapport d'Inès. Elle trouve moyen de faire remettre au beau prisonnier son portrait, dont la vue ne fait que redoubler la passion naissante de celui-ci.

Cependant don Juan qui, malgré ces adoucissements, ne goûte guère le séjour de la prison, a fait prévenir don Louis de Ribera, noble seigneur très en crédit et l'ami de sa famille. Celui-ci accourt. Don Juan s'explique, proteste de son innocence. Il sera bientôt délivré.

Deux femmes se présentent voilées : c'est doña Leonarda et Inès. Suit une scène ravissante de grâce et de poésie, quand don Juan, soulevant de sa main le voile de Leonarda, voit se réaliser tous ses rêves à l'aspect de son admirable beauté. Après que les deux amants ont donné cours à l'expression éloquente de leurs sentiments, Leonarda consent à recevoir don Juan, la nuit prochaine à la grille de sa fenêtre.

Survient alors don Louis qui apporte l'ordre de mise en liberté, et qui offre à don Juan un divertissement pour le soir, destiné à lui faire oublier ses peines. Il s'agit d'une sérénade sous le balcon de sa belle qui n'est autre que Leonarda. Le public espagnol se plaisait dans ces imbroglios romanesques où Lope fait toujours briller son inépuisable facilité d'invention.

Don Juan étant délivré de prison par l'influence de don Louis de Ribera, don Fernand, qui ignore combien le jeu est devenu sérieux, s'empare de lui, et, dans sa vive reconnaissance, prétend le garder dans sa maison autant de jours que don Juan en a passé pour lui en prison. Don Louis, charmé de cette circonstance, prie don Juan d'intercéder en sa faveur auprès de Leonarda. On voit l'intérêt tout à fait dramatique de la situation de don Juan partagé entre l'amour et la reconnaissance.

Après une scène d'explications entre lui et Leonarda, il se résout noblement à n'écouter que la voix de la reconnaissance qui le lie à don Louis de Ribera, et part pour Madrid, malgré les supplications de sa maîtresse, et sans même prendre congé de don Fernand.

Leonarda informe don Louis de la noble conduite de son rival, et lui déclare que, son cœur n'étant plus libre, elle ne sera jamais à lui.

Touché de tant de grandeur d'âme, don Louis, non moins généreux, court après le fugitif, et le ramène à Tolède, auprès de don Fernand et de Leonarda, dont il devient l'époux.

Tel est le sujet de la comédie *Aimer sans savoir qui*, assurément une des plus originales, des plus vives, et des plus spirituelles de Lope de Vega.

AIMER

SANS SAVOIR QUI

PERSONNAGES

DON FERNAND.
DON PEDRO.
DON JUAN D'AGUILAR.
DON LOUIS DE RIBERA.
SANCHO, CESPEDOSA, ROSALES, } prisonniers.
LISÈNE, veuve.
LEONARDA, sœur de don Fernand.
INÈS, suivante de Leonarda.
CITRON, valet de don Juan.
UN GREFFIER.
UN ALCAIDE.
ALGUAZILS.

La scène est à Tolède et dans les environs.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Les hauteurs du castel de San-Cervantes, dans le voisinage de Tolède.

DON PEDRO, DON FERNAND.

DON FERNAND. — Nous voici au castel de San-Cervantes.
DON PEDRO. — Et ici je vous dirai ce que j'ai sur le cœur, car ici je puis vous le dire.

(Il met l'épée à la main.)

DON FERNAND. — Vous me répondez avec votre épée?
DON PEDRO. — Oui, avec l'acier. C'est la langue de Tolède, la seule capable de répondre à un affront. Les longs discours sont ennuyeux, la brièveté n'appartient qu'au

sage; je réponds en un seul feuillet au livre de mes outrages[1].

DON FERNAND. — C'est une bien fière réponse à si petite injure, et je connais des livres qui tournent au détriment de leurs auteurs.

DON PEDRO. — L'épée à la main!

DON FERNAND. — J'y consens; mais vous l'aurez voulu. Voyez : nous sommes déjà fort loin de la ville.

DON JUAN, *dans la coulisse.* — Voilà qui est de mauvais augure; mais comment faire? Je ne puis rester à cheval spectateur du combat de ces deux inconnus qui ont l'air de gens comme il faut.

DON FERNAND. — Vous vous obstinez... et la raison vous dit que c'est déshonorer son épée.

(Ils se battent; don Pedro tombe, et en ce moment entre don Juan; il est en habit de voyage.)

DON PEDRO. — Ah!

DON JUAN. — Arrêtez, messieurs!

DON FERNAND. — Eh! pourquoi?

DON JUAN. — Il est traversé de part en part; plus de remède.

DON FERNAND. — C'est donc fini?

(Il sort précipitamment.)

DON JUAN, *à don Pedro qui est étendu sans mouvement.* — Hé! gentilhomme! — Il ne répond pas;... l'autre a disparu, me laissant dans un embarras sans égal... Que faire? *Au moribond :* Dieu vous soit en aide! Qui ne croira que c'est moi qui l'ai tué?... Il a rendu l'âme. — Je viens moi-même de Séville à Tolède tout exprès pour me battre, et, en arrivant, voilà le présage que je rencontre... Ce présage ne s'adressera pas à moi. C'est un avertissement du Ciel qui veut m'humilier en m'infligeant cette crainte. Plutôt que d'entrer à Tolède, je veux m'en retourner à Séville. Dès que mon valet m'aura rejoint, je fais volte-face pour Or-

1. Respondo en sola una *hoja*
Al libro de mis agravios.

Jeu de mots intraduisible. *Hoja*, en espagnol, signifie à la fois *feuillet* et *lame d'épée*. La figure se continue dans la réponse de don Fernand.

gaz[1]. Mais qu'est-ceci? Ma mule a disparu... Serait-ce le meurtrier qui l'a prise? Voilà un homme qui nous traite fort mal, sans parler de la façon dont il récompense mon zèle : il laisse l'un étendu par terre, et l'autre il le laisse à pied.

SCÈNE II

Entrent plusieurs ALGUAZILS *et un* GREFFIER.

UN ALGUAZIL. — Au nom du roi, arrêtez!

DON JUAN. — Il faut bien que je m'arrête! Comment pourrais-je faire autrement? Plein de précaution, le cavalier qui a tué cet homme est parti sur la mule qui me servait de monture.

LE GREFFIER. — J'aime à voir parler avec cet aplomb... Un homme a été tué sur la route royale, et monsieur veut nous faire croire qu'il ne fait que d'arriver...

L'ALGUAZIL. — Grand Dieu! seigneur Mendoza, le défunt n'est autre que don Pedro Ramirez.

LE GREFFIER. — C'est lui-même... Et voyez comme il a changé de visage.

DON JUAN. — Maudits soient l'heure et le moment où je suis arrivé à Tolède!

L'ALGUAZIL, *à ses compagnons.* — Arrêtez-le.

DON JUAN. — Un moment.

L'ALGUAZIL. — Ne nous rendez pas la victoire trop difficile. Voyons, votre épée.

DON JUAN. — Tout doux, messeigneurs, s'il vous plaît.

(Entre Citron en habit de voyage.)

CITRON. — La vue de ces gens-ci m'a troublé la tête. — Qu'y a-t-il donc, messieurs?

DON JUAN. — D'où viens-tu, dis-moi, imbécile?

L'ALGUAZIL. — Quel est ce garçon?

DON JUAN. — Mon valet.

CITRON. — Je montais une mule, ou plutôt une espèce

1. A cinq lieues au midi de Tolède, sur la route de Cordoue.

de dromadaire, qui allait trottinant, sans allure fixe, à désespérer tous les saints du calendrier.

L'ALGUAZIL. — Qu'on arrête cet homme!

CITRON. — Moi, messieurs, qui ne suis pas tout à fait arrivé?

DON JUAN. — Messieurs, s'il faut absolument prouver mon innocence, et si cet habit de voyage, mes plumes, mes éperons et mes bottes ne suffisent pas, allons à la ville.

CITRON. — Pourquoi vous inquiéter? Prenez votre mule et allons : il est bien évident que vous arrivez de Séville.

DON JUAN. — J'avais mis pied à terre et tiré mon épée pour les séparer; mais un coup de pointe prévint mes bonnes intentions. L'un des deux cavaliers tombe, et l'autre, je n'en puis douter, se sera emparé de ma mule, et l'aura pressée de manière à me faire imputer la cause de cette mort.

CITRON. — Que l'on troque un bijou, un cheval, une épée, je le conçois; mais prendre à un homme sa mule, et lui laisser un mort, ce n'est pas la même chose.

L'ALGUAZIL. — Assez causé; marchons. On s'expliquera à Tolède.

DON JUAN. — Comme c'est agréable! Avec la mule il m'a pris ma valise, et, par son fait, je me vois accusé d'avoir tué un homme que je n'avais jamais vu avant qu'il fût mort.

CITRON, *aux alguazils.* — Est-ce que moi aussi je suis prisonnier?

LE GREFFIER. — Certainement.

CITRON. — En ce cas, messieurs, arrêtez aussi ma mule; car, si c'est un crime d'avoir tué un homme, ce crime elle l'a commis, vu qu'elle m'a tout démoli.

(Ils sortent en emportant le cadavre.)

SCÈNE III

Salon dans la maison de don Fernand.

LEONARDA, INÈS.

INÈS. — Prononcez-vous; qu'ainsi Dieu vous garde!

LEONARDA. — Ne me parle pas de cela, il est trop tôt pour aimer.

INÈS. — Pour aimer il n'est jamais tard.

LEONARDA. — Je sais qu'en matière d'amour, le cœur ne regarde ni à l'âge ni au danger.

INÈS. — Si, quoi que vous en disiez, de tendres aveux vous touchent, « venez aux grilles d'azur, laissez l'écharpe que vous brodez, et, mélancolique Jarifa, vous verrez le galant Abdallah. »

LEONARDA. — Tu lis, à ce qu'il paraît, les romances.

INÈS. — Silence, « car voici la belle Jarifa qui dit à sa sœur de regarder le vaillant More qui passe dans notre rue, monté sur une jument alezane. »

LEONARDA. — Depuis que tu t'avises de lire le *Romancero*, prends garde, Inès, tu pourrais avoir le sort de ce pauvre chevalier.

INÈS. — Don Quichotte de la Manche (que Dieu pardonne à Cervantes[1]) fut un de ces extravagants que célèbre la chronique. Moi je lis le *Romancero*, et cette lecture me plaît tellement, que j'ai bonne envie de me lancer dans le bel esprit; et pour ce qui est de l'amour, je me suis mise à songer qui je pourrais aimer.

LEONARDA. — Qui?

INÈS. — Oui, madame.

LEONARDA. — Aime, Inès, un médecin qui te guérisse de cette folie.

1. La première partie du *Don Quichotte* parut à Madrid en 1605. Cela nous donne à peu près la date de la pièce. En France, Henri IV vit encore, la langue française n'est pas encore fixée, alors que l'espagnole brille de tout son éclat. — Le ton dédaigneux que prend Lope en parlant du chef-d'œuvre de Cervantes, prouve qu'il ne regardait pas cet ouvrage du même œil que la postérité.

INÈS. — Ah! madame, le mal d'amour n'est pas de la compétence des médecins!

LEONARDA. — Qui donc alors le guérit?

INÈS. — Le temps, le temps seul... Mais je n'en suis pas encore là.

LEONARDA. — Alors pourquoi me pousses-tu à aimer?

INÈS. — On dit que l'amour naît en même temps que naissent les personnes.

LEONARDA. — Je n'ai pas besoin de tes leçons, si, dès sa naissance, on a l'obligation d'aimer.

INÈS. — Vous feignez de ne pas m'entendre, mais vous savez bien, madame, que don Louis de Ribera, le fils du corregidor, vous adore.

LEONARDA. — Il me l'a dit, Inès; mais son âme n'a pas parlé à la mienne. D'ailleurs, c'est un tort chez une femme d'aimer, comme tu le veux, dans un rang supérieur.

INÈS. — N'êtes-vous pas de race noble?

LEONARDA. — Sans doute, Inès, et de la meilleure. Mais tu ne connais guère les vanités de ce monde. Don Louis est parent du duc d'Alcala, et il voit briller sur sa poitrine la croix de Saint-Jacques, qu'il a si bien méritée.

INÈS. — Qui donc alors sera votre époux, si l'amant le plus tendre est oublié de vous, comme un grand seigneur oublie de payer les frais d'une fête qu'il a depuis longtemps donnée?

LEONARDA. — Mon frère est devenu amoureux : tu sais ce qu'il lui en coûte.

INÈS. — Précisément, le voici.

(Entre don Fernand.)

DON FERNAND. — Je suis affligé, ma sœur, et je viens te dire la cause de mon chagrin.

LEONARDA. — Laisse-nous, Inès.

INÈS. — Rien de mieux, s'il n'est pas besoin de moi.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

DON FERNAND, LEONARDA.

DON FERNAND. — Ma sœur, ma charmante sœur, et mieux que cela... mon amie, écoute-moi avec des yeux attentifs; car celui qui parle juge de l'attention de celui qui l'écoute d'après les deux interprètes de l'âme. Pas n'est besoin de s'occuper de l'oreille, quand on lit sur le visage. Les yeux sont le miroir où se reflète la pensée.

LEONARDA. — Que signifie ce préambule? Pourquoi ce trouble inusité? Qu'est-il arrivé? je t'écoute.

DON FERNAND. — Oui, écoute-moi bien, Leonarda. — Tu sais que j'aimais Lisène...

LEONARDA. — Je sais que tu aimais Lisène...

DON FERNAND. — Que, la nuit, je lui rendais des soins...

LEONARDA. — Je pressens un malheur....

DON FERNAND. — Tu sais, dans la cathédrale, cette nef qu'on appelle, je crois, de Saint-Christophe, où se réunissent les hommes pour faire la conversation[1]...

LEONARDA. — Oui, Fernand, je connais votre habitude de causer, après la messe, de ce qui est et de ce qui n'est pas.

DON FERNAND. — Nous étions là, don Pedro et moi. Nous parlions de ces dames de Tolède, à qui le ciel a donné en partage tant de grâce et de beauté. Une loi, dit-on, établit que s'il vient à s'élever quelque discussion sur un terme de la langue castillane, il faut s'en rapporter à un cavalier de Tolède; de même, quand on parle de beauté, de cette beauté que l'esprit accompagne, le meilleur juge est, dit-on, une dame tolédane. — Donc, la conversation roulait sur les dames de Tolède, quand don Pedro vient étourdiment se vanter qu'il est aimé, favorisé d'une dame de cette ville. Aussitôt moi jaloux... car on a beau n'être pas nommé, il n'est pas difficile de comprendre où va le trait de la parole... moi je réponds qu'il y a sou-

1. Dans la cathédrale de Séville, il y a inhibition expresse contre cet usage.

vent des fats qui se croient aimés, tandis que les dames se moquent d'eux et leur préfèrent des amants plus discrets. « Jamais, répliqua-t-il, je ne me suis vanté sans motif. La dame que je sers m'a récompensé de façon à montrer qu'elle me préfère à certain drôle dont les folles espérances prétendent à sa possession. Elle m'a donné sa parole, et mes titres sont de telle sorte que, pour les rendre valables au profit de ma maison, il suffirait de les présenter à la chancellerie d'amour. » Moi, d'un ton badin, je repartis : « Le mensonge est bien ancien ; il date du commencement du monde. Car, lorsque Dieu demanda au premier homicide : Qu'as-tu fait de ton frère? il répondit brusquement : Je ne sais pas, au moment où il venait de le tuer. » Ce démenti, Leonarda, bien qu'enveloppé dans une citation de l'Écriture sainte, fut reconnu pour tel par tous les assistants ; et, en effet, il ressemblait assez à ces hommes hypocrites qui outragent l'honneur et la vertu sous le manteau de la piété. Don Pedro se tut ; mais, sur le coup de midi, au moment où chacun se séparait, il me fit signe, comme un homme qui a quelque chose de particulier à dire ; il sortit par la porte des Lions[1]... C'était la porte qu'il devait choisir, puisque il avait reçu un affront et en voulait la vengeance. Et plus furieux que les lions qui, à la base des blanches colonnes, soutiennent ces armes sacrées : « Un mot, don Fernand, » me dit-il. — « Où cela? répondis-je à voix basse. — Si vous êtes chevalier, ce sera à la porte de Visagra[2], ou sur la hauteur du château de San-Cervantes. — Ce dernier endroit, répondis-je, en croisant mon manteau, étant plus solitaire et entouré de hauts rochers, me paraît plus commode pour tirer l'épée. » Il me suivit ; nous traversâmes le

1. C'est la porte située à l'extrémité du transept sud de la fameuse cathédrale, ainsi appelée à cause des lions supportant des écussons qui en décorent l'entrée.

2. C'est l'ancienne porte du Sud à Tolède (aujourd'hui murée), par où entra en triomphe Alphonse VI, après la reddition de la ville arabe, en 1085. Son écu de guerre se voit encore dans une petite église (*el Cristo de la Luz*), qui était alors une mosquée, et où il fit célébrer la messe. Aussi quelques-uns voient-ils dans ce nom de *Visagra*, la corruption de *via sacra;* d'autres y trouvent l'arabe *Bib-Sakra*, « la porte du pays. »

pont, ouvrage du roi Wamba[1], et, arrivés sur la route de Séville, nous montâmes par le chemin schisteux qui conduit au château. Il dégaîna vaillamment... mais il devait périr... Je l'atteignis le premier. — Il en est des épées comme des nouvelles; les mauvaises arrivent toujours plus vite. Il venait de tomber mort, au moment même où arrivait un cavalier, lequel avait mis pied à terre, mais trop tard, semblable à ce feu Saint-Elme que l'on voit briller sur le grand mât, après la tempête. Il s'approche de don Pedro pour voir s'il respirait encore. Moi cependant je vais droit à sa mule, et saisissant l'arçon sans engager mon pied dans l'étrier, je saute dessus, et pique droit au monastère du saint qui imprima un sceau sur la pierre[2], comme sur la cire colorée dont on ferme une lettre. Je m'arrête à la Sisla; je vois que je ne suis pas poursuivi, et pour ne pas exciter plus de soupçons, je suis rentré, laissant dans une hôtellerie la mule du cavalier. Je l'ai rencontré chemin faisant conduit par six hommes de garde à la prison royale et suivi d'une foule de peuple qui criait qu'il avait tué don Pedro. — Maintenant, ma sœur, il faut nous occuper du prisonnier, car ce serait une lâcheté indigne de ne pas lui venir en aide, si par hasard on le retient longtemps en prison. Cet homme, autant que je puis en juger par sa tournure et par l'élégance de sa mise, est certainement un cavalier de distinction, et il est fort bien de sa personne. Il faudrait lui faire tenir de l'argent, sans qu'il se doutât d'où peut lui venir ce secours. Serais-tu d'avis que je m'introduise dans sa prison?

LEONARDA. — Non pas, Fernand! — Ce serait une imprudence. Il pourrait te reconnaître.

1. Le pont de Saint-Martin. Ce roi goth (672) passe pour un des bienfaiteurs de Tolède, ce qu'indique suffisamment l'inscription placée au-dessus de la porte principale : *Erexit, fautore Deo, rex inclytus urbem, Wamba.*

2. Saint Jacques le Majeur, dont le corps en arrivant en Espagne, à Padron, se serait enseveli de lui-même dans un bloc de pierre, qui prit un moment la ductilité de la cire. Le couvent en question est celui de Santiago, dans le voisinage de l'Alcazar. C'était un couvent de femmes nobles, qui portaient l'habit blanc et la croix rouge de l'ordre de Saint-Jacques.

DON FERNAND. — Mais comment souffrir cependant qu'il soit puni à ma place?

LEONARDA. — Écoute... Il me vient une idée hardie qui pourra te permettre de lui être utile sans risquer d'en être reconnu. Je vais lui écrire un billet, en lui disant qu'il est de la main d'une dame qui l'a vu passer quand on le menait en prison, et qui, émue de compassion lui envoie des douceurs, des bijoux, de l'argent.

DON FERNAND. — On n'est pas plus charmante.

LEONARDA. — Eh bien, attends... le temps seulement d'écrire ce billet. Mais quel chiffre veux-tu que j'annonce!

DON FERNAND. — Mais... une somme assez ronde.

LEONARDA. — Deux cents écus?

DON FERNAND. — Je veux bien.

(Sort Leonarda.)

Je suis presque honteux de faire porter la peine de ma faute à un homme innocent, mais, puisque après tout je suis libre, laissons aller cette aventure, et attendons les événements.

(Entrent les alguazils.)

UN ALGUAZIL. — Seigneur don Fernand, veuillez nous suivre en prison.

DON FERNAND. — Moi! Pour quel motif?

L'ALGUAZIL. — Au sujet de la mort de don Pedro. On m'a donné l'ordre de vous arrêter. Mais soyez sans inquiétude; il s'agit seulement de vous confronter avec le prisonnier.

DON FERNAND. — Je suis prêt à jurer...

L'ALGUAZIL. — Je ne vous demande ni justification, ni votre épée.

DON FERNAND. — Marchons alors. (*Se rapprochant d'une porte.*) Holà! vous direz à ma sœur que l'on me conduit en prison.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

La prison de Tolède.

CITRON, SANCHO, CESPEDOSA, ROSALÈS.

CITRON. — Je vous répète qu'on m'a pris tout ce que contenait ma valise[1].

SANCHO. — Il faut payer votre bienvenue.

ROSALÈS. — Il a la mine d'un galant homme.

CITRON. — A quoi le jugez-vous ?

ROSALÈS. — A ce que vous avez le nez bien à sa place.

CITRON. — Et comment voudriez-vous que je l'eusse?

ROSALÈS. — Ma question vous étonne?... Est-ce que vous n'auriez pas pu l'avoir de côté ou de travers?

CITRON. — Eh bien, après ?

SANCHO. — Vous auriez pu l'avoir si long qu'il fût facile de deviner par là de quelle tribu descendait Votre Grâce.

CITRON. — Il y a des nez longs portés par des gens honorables, et des nez courts dont on ne peut pas dire autant. On risque de se tromper, quand on juge un homme d'après son nez, car vous saurez qu'il y a aussi des juifs qui naissent camards.

CESPEDOSA. — Comment cela?

CITRON. — Le voici. — Ce peuple tomba par trois fois dans le jardin où ils avaient accompagné le traître qui vendit son seigneur : peuple de lâches, vile canaille, après tout, car dès qu'ils l'entendirent, ils tombèrent épouvantés, les uns sur la face, les autres à la renverse. Si donc vous considérez les nez des juifs, vous les trouverez fort divers ; ceux qui tombèrent à la renverse ont le nez long, ceux qui tombèrent sur la face sont camards.

CESPEDOSA. — Vous m'avez l'air d'un luron?

CITRON. — Je suis de Séville, monsieur?

SANCHO. — Eh bien, exécutez-vous de bonne grâce; c'est une dette d'honneur.

1. Les romans *picaresques* ont familiarisé le lecteur avec cette habitude sacramentelle des geôliers espagnols.

CITRON. — Je l'ai dit et je le répète : on m'a dépouillé de tout.

SANCHO. — De tout, absolument?

CITRON. — On ne m'a pas laissé un rouge liard.

SANCHO. — Je vous en avertis, si vous entendez siffler cette nuit, n'en soyez pas étonné; ce sera le serpent qui vient visiter la couleuvre[1].

(Ils font un mouvement pour sortir.)

CITRON. — Écoutez...

SANCHO. — Quoi?

CITRON. — Je régale. Il est un recoin dans Zamora la Vieille, que j'avais oublié de visiter. Voici un réal que j'y ai trouvé, et amusez-vous!

SANCHO. — Que c'est bien comprendre la chose! En avez-vous beaucoup comme cela?

CITRON. — Non, monsieur, je n'en ai plus.

ROSALÈS. — Que le ciel vous accorde des consolations dans votre prison!

CITRON. — Qu'il daigne plutôt m'accorder ma délivrance!

(Sortent Sancho, Cespedosa et Rosalès.)

SCÈNE VI

Entre INÈS, *voilée de sa mantille.*

INÈS. — Voilà donc ce qu'on appelle une prison? La visiter devrait être l'occupation des saints.

CITRON, *à part.* — Je veux me donner l'apparence d'un parfait honnête homme; car, si l'on n'a pas en prison ce qu'on appelle la sympathie d'une femme, c'est à renoncer à l'existence.

INÈS, *à part.* — Voici venir un de ces mauvais sujets. Quelle mine! Il doit avoir au moins deux meurtres sur la conscience.

1. *Culebra.* On appelle ainsi en langage d'argot les coups que donnent la nuit les prisonniers à ceux qui ne veulent pas payer la bienvenue. Remarquez avec quel bonheur notre poëte entre dans toutes les mœurs, sait user de tous les styles.

CITRON. — Mademoiselle! Qui donc cherche dans cette prison Votre Grâce? Heureux assurément le mortel qui vous attire ici?

INÈS. — Monsieur le prisonnier, il y a un cavalier...

CITRON. — Un cavalier? c'est moi.

INÈS. — Vous? connu, mon cher!

CITRON, *à part.* — Je suis pris! Il faut donc lui parler ma langue. (*Haut.*) Tolédane de mon cœur (on ne vit jamais de Tolédane sans finesse), —brillant soleil! aimable aurore de cette nuit où je languis, je suis le valet d'un cavalier tellement nouveau dans cette prison, que je dirais presque qu'il n'y est pas encore entré. Si ma tournure vous plaisait, si vous aviez de moi quelque pitié (car l'homme que vous voyez ici n'est pas du tout le même dans la rue), je deviendrais votre esclave, et mon cœur vous appartiendrait.

INÈS. — Il n'en faut pas tant pour me toucher. Mais, vous n'êtes donc pas un voleur?

CITRON. — Est-ce que j'ai une mine à voler?

INÈS. — Je viens ici à la hâte pour parler à un gentilhomme de Séville qu'on a arrêté pour cause de meurtre.

CITRON. — Est-ce aujourd'hui qu'on l'a arrêté?

INÈS. — Oui!

CITRON. — Eh bien, c'est comme si vous l'aviez devant vous. Je suis l'étoile avant-courrière de ce soleil.

INÈS. — Comment cela?

CITRON. — En ce que je le précède toujours... Mais permettez-moi de m'étonner, qu'étant étranger, il y ait quelqu'un qui vienne le chercher jusqu'ici. Au reste, si vous avez à lui parler, le voici.

INÈS. — J'ai deux mots à lui dire; nous causerons ensuite tous deux plus au long.

(Ils s'entretiennent à voix basse.)

SCÈNE VII

Entre DON JUAN.

DON JUAN, *rêveur.* — Formidable prison! noir labyrinthe! sépulture de malheureux vivants! lionne dont les

fils viennent avec des hurlements au monde pour vivre sans te voir!

Sommeil du temps! piége de la mort! raison des fous! frein des scélérats! dé où la faveur imprime le sort!

Il n'est pas de misères qui puissent t'égaler, bien que tu sois l'effet des balances de la justice et le meilleur moyen d'inculquer la vertu;

Tellement que le soleil, que rien n'empêche de se lever où il veut, redoute de te visiter, de peur de demeurer lui-même prisonnier[1].

CITRON. — Monsieur, il y a là une dame qui vous attend, véritable séraphin envoyé par un ange.

DON JUAN. — Moi, Citron? Où donc est-elle?

INÈS. — Ici, tout près, seigneur. Je suis venue pour prendre une idée de votre air et de votre visage.

DON JUAN. — Ayez compassion de mes malheurs; on m'a arrêté sans motif.

INÈS. — Ma maîtresse s'est éprise de vous en vous voyant passer, et, je le comprends : son affection la porte à s'employer dès aujourd'hui à votre service. Elle était à sa fenêtre et vous a vu passer. Voici pour vous un billet.

DON JUAN. — Si vous dites la vérité, je bénirai l'auteur de ma disgrâce. Quel est le nom de cette dame?

INÈS. — Je ne puis vous le dire. Vous en serez informé quand elle pourra compter sur votre discrétion.

DON JUAN. — C'est donc une dame de qualité?

INÈS. — Et qui n'a pas besoin qu'on la vante.

DON JUAN. — Me montrer tant de sympathie... Qui donc l'y oblige?

INÈS. — Lisez ce billet; il vous apprendra mieux votre bonheur.

DON JUAN. — De fer était ma disgrâce, et mon bonheur est de papier. (*Lisant.*) « Au bruit que faisaient les gens qui vous menaient en prison, je me suis mise à la fenêtre; je vous ai vu, charmant étranger, et votre bonne mine a

1. Sonnet d'un goût médiocre, en pointes et en équivoques. On sent, au fond, que Lope parlait par expérience. Dans les orageux commencements de sa carrière, il avait connu les prisons. — Voy. *Introduction*, p. IV.

gagné mon cœur, qui demeure votre prisonnier plus que vous ne l'êtes des alguazils. Il veut demeurer dans vos fers tout le temps que vous serez captif. Fiez-vous à sa sympathie, et acceptez ces deux cents écus. Vous en aurez besoin dans la prison où nous sommes tous deux ; et, quant à moi, j'en ai de reste. » — J'ai lu le billet.

CITRON. — Et moi je l'ai entendu... J'honore fort ce billet, ainsi que celle qui l'apporte. Mais, où est l'argent ?

DON JUAN. — Veux-tu te taire, maudit animal ! (*Avec enthousiasme.*) Quel bonheur fut jamais égal au mien ?

CITRON. — Heureux comme un étranger qui ne peut compter sur rien. — Dites, ma reine, où donc est cet argent qui vient de nous tomber comme du ciel ?

DON JUAN. — Te tairas-tu ?

CITRON. — Non, monseigneur. Quand la justice nous dépouille de notre argent, votre noblesse peut accepter celui-ci. (*A Inès.*) — Voyons, par ta vie ; car, de vrai nous n'avions pas de quoi dîner aujourd'hui.

INÈS, *à don Juan.* — Puis-je le lui remettre ?

CITRON. — Qu'est-ce à dire ?... J'ai tout pouvoir, quand ce serait le trésor de Venise[1].

DON JUAN, *à Citron.* — Prends... Après tout, il serait ridicule de repousser la sympathie d'une âme si généreuse. (*A Inès.*) — Je ne saurai donc pas qui elle est ?

INÈS. — Si : à condition de vous montrer reconnaissant.

DON JUAN. — Oui, et issu d'un sang généreux.

CITRON. N'insistez pas auprès de madame, sur un point qu'elle est obligée de taire. (*A Inès.*) — Votre Grâce peut se retirer, pourvu qu'elle revienne dans une heure avec la même somme. Ce ne sera pas de trop.

INÈS, *à don Juan.* — Vous ne faites pas un mot de réponse ?

DON JUAN. — Ce drôle a juré de ne pas me laisser parler ! — Oui, certes, je voudrais écrire, car il serait par trop grossier de laisser sans réponse une lettre si aimable. — J'ai vu dans la pièce voisine de l'encre et du papier.

1. Le trésor renfermé dans la fameuse Zecca (Hôtel des Monnaies), composé non-seulement d'argent monnayé, mais de joyaux splendides, dépouilles de l'Orient.

INÈS. — Je sais que mon maître[1] en sera enchanté, et que j'aurai de bonnes étrennes.

DON JUAN. — J'y vais, et je reviens.

SCÈNE VIII

CITRON, INÈS.

CITRON. — Puisque nous voilà seuls, voulez-vous, ma belle, que nous fassions connaissance, si toutefois un homme d'honneur est fait pour vous plaire?

INÈS. — Je crains d'avoir affaire à un grand mauvais sujet, car vous en avez tout l'air.

CITRON. — Vous êtes bien toutes les mêmes, mesdames. Un mirliflor, de ceux qui disent : *Accion*, *en substancia, reduccion*, et qui affectent de se servir des termes nouveaux; un fat qui s'enveloppe jusqu'au cou d'un manteau de camelot, qui semble à demi-masqué avec ses cheveux et ses moustaches, qui porte une boîte garnie de cosmétiques, plus semblable à un fils de Mahomet que les citadins de la ville d'Alger, — que voulez-vous qu'il soit, sinon un homme de sac et de corde, pareil à ces fleuves perfides, qui sont d'autant plus profonds qu'ils semblent plus paisibles? — Moi, c'est autre chose. Dites-moi votre nom; et, puisque maître et maîtresse s'aiment, nous autres serviteurs, aimons-nous.

INÈS. — Le drôle est aimable, et finira par me plaire. On n'a jamais si bien chanté en cage.

CITRON. — Votre nom...

INÈS. — Celui de la sainte qui porte un agneau dans ses bras.

CITRON. Je veux être cet agneau, belle Inès, à condition qu'il ne grandira pas; mais, si plus tard il doit grandir... je vous laisse là, je me sauve.

INÈS. — Et votre nom, à vous?

CITRON. Il est fort d'usage en Castille.

1. Le texte porte *dueño*, sans doute parce qu'Inès songe à don Fernand.

INÈS. — Mais enfin ?

CITRON. — Citron.

INÈS. — Aigre.

CITRON. — Et doux... c'est selon.

(Rentre don Juan, tenant un papier à la main.)

DON JUAN, *à Inès.* — Voici un billet pour remettre à votre maîtresse. J'y joins ce diamant, en signe de reconnaissance. Dites-lui bien que je ne saurais mieux lui exprimer ce que j'éprouve. Et vous, acceptez ces doublons sur ceux que vous m'avez apportés.

INÈS. — Ma maîtresse va devenir de moitié dans votre prison. J'emporte le diamant, comme étant un cadeau de votre part; mais je refuse les doublons.

DON JUAN. — Foi de gentilhomme...

INÈS. — Je n'en ferai rien.

CITRON. — Elle ne peut pas accepter. Ne vous fatiguez pas à vouloir la persuader. C'est méconnaître son désintéressement... surtout, si elle savait...

INÈS. — Je suis en retard, veuillez me dire votre nom, et adieu.

DON JUAN. — J'aurais voulu le taire, mais je ne puis me refuser à le dire, d'autant plus que tous deux nous y avons intérêt. Je m'appelle don Juan d'Aguilar.

INÈS. Adieu, monseigneur don Juan.

CITRON. — Adieu, ma reine.

INÈS. — Adieu, beau masque.

CITRON. — Vous savez mon nom; et vous comprenez[1]...

(Sort Inès.)

SCÈNE IX

DON JUAN, CITRON.

DON JUAN. — Qu'est-ce que tout cela signifie?

CITRON. — Que vous êtes en bonne fortune.

DON JUAN. — Quel charmant billet!

CITRON. — Ravissant.

1. Il a dit tout à l'heure qu'il était aigre ou doux, suivant l'occasion.

DON JUAN. — Je raffole déjà de cette femme.

CITRON. — *Alleluia!* — Comment! Sans l'avoir vue?

DON JUAN. — Si, je l'ai vue.

CITRON. — Où donc?

DON JUAN. — Dans mon imagination.

CITRON. — Ces témoignages de sympathie m'ont toujours paru suspects. Donner de l'argent et cacher son nom, c'est mauvais signe.

DON JUAN. — Pourquoi cela?

CITRON. — Voulez-vous parier que c'est une vieille femme?

DON JUAN. — Tu crois?

CITRON. — Et qu'elle veut vous tromper.

DON JUAN. — Voilà, certes, un beau coup de filet! — Je lui renverrai son argent.

CITRON. — Et s'adresser pour cela à un étranger!... Si c'était quelque embûche?

DON JUAN. — J'y ai pensé.

CITRON. — Il y a des vieilles femmes chez lesquelles le désir ne vieillit point, et qui, pour un jeune homme comme vous... — Sarpejeu!

DON JUAN. — Tu as raison.

CITRON. — Il n'y a pas bien longtemps, il y en avait une qui me lorgnait. Elle n'avait plus de sourcils, et elle les teignait de la couleur de son vêtement : en bleu, si elle portait du bleu; nacarat, si elle s'habillait en nacarat; violet, si elle portait du violet; vert, si elle portait du vert.

DON JUAN. — C'étaient des sourcils de couleur.

CITRON. — Je vous dis la vérité.

DON JUAN. — Et avez-vous fait connaissance?

CITRON. — Elle me donnait de l'argent mignon... D'où je conclus que vous allez être pris par des sourcils verts.

DON JUAN. — Pour Dieu, écarte moi une telle perspective.

CITRON. — Mais, après tout...

DON JUAN. — J'admets bien des yeux verts; mais des sourcils!...

CITRON. — Laissons cela. Que comptez-vous faire dans

votre prison? — C'est aujourd'hui que tu vas être pressé, mon pauvre Citron!

DON JUAN. — J'aurai une protection.

CITRON. — Laquelle?

DON JUAN. — Le généreux don Louis de Ribera, fils du corrégidor, lequel est un peu parent du duc d'Alcala. Si je lui écris avec quelque chaleur, en l'assurant de mon innocence, il saura me tirer de prison et porter ainsi remède à mon mal. Il importe sans doute que la justice ait son cours, mais la faveur donne une solution plus prompte.

SCÈNE X

Entrent LE GREFFIER, *suivi d'*ALGUAZILS, DON FERNAND.

UN ALGUAZIL, *à don Fernand.*—Que Votre Grâce abrége tous ces discours, et qu'elle ait pour agréable que la vérité soit établie.

DON FERNAND. — Si l'on me manque d'égards, la cour n'est pas loin[1]. Que la justice me traite comme elle le doit; qu'on me mette dans une tour.

DON JUAN. — Pourquoi ce bruit?

LE GREFFIER. — L'événement, seigneur, va vous le dire. L'alcade mayor, seigneur gentilhomme, mande et ordonne que vous soyez confronté avec ce cavalier. — Le reconnaissez-vous pour celui qui a tué don Pedro en duel?

DON JUAN, *à part.* — Situation embarrassante! — C'est lui, je n'en saurais douter; mais il y aurait de la lâcheté à le dénoncer, bien que je doive souffrir jusqu'à ce que j'aie prouvé mon innocence... Il s'est conduit en homme de cœur et d'honneur, et je me reprocherais de lui créer de si grands embarras[2].

DON FERNAND. — L'étranger m'a reconnu... Je suis un homme perdu.

1. Tolède n'est guère en effet qu'à douze lieues de Madrid.
2. J'ai la faiblesse de préférer cet idéal d'honneur qui animera toute la pièce aux platitudes vulgaires, et même aux parodies si applaudies de notre scène moderne.

DON JUAN, *au greffier.* — J'ai regardé ce cavalier avec la plus grande attention. L'autre était plus âgé; il avait la barbe noire, le teint pâle. Vous pouvez remettre ce gentilhomme en liberté.

L'ALGUAZIL. — Eh bien, partons. Je suis charmé de voir que don Fernand est innocent.

DON FERNAND. — Dieu vous rende la liberté, monsieur, et prolonge votre vie autant que je le souhaite, car je vois votre âme comme à travers un transparent cristal.

DON JUAN. — Un seul mot, s'il vous plaît.

DON FERNAND. — Je suis à vos ordres, monsieur.

DON JUAN, *à part.* — Une fois libre, souvenez-vous, je vous prie, de cette générosité qui fait que je me sacrifie pour vous; car, vive Dieu! je suis sensible à ce qui vous arrive, comme si nous étions depuis longtemps amis. — Je vous ai vu, vous le savez, et j'ai feint de ne pas vous reconnaître, pour supporter ici la prison à votre place. Et puisque vous ne pouvez nier que vous vous soyez emparé de ma monture, tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien avoir soin de certains papiers. Si vous m'accordez cette grâce, je vous serai très-reconnaissant.

DON FERNAND, *de même.* — Il ne serait pas juste de nier la vérité à un si noble et si généreux cavalier, envers lequel cependant j'ai l'espérance de m'acquitter. Je suis en un lieu qui me met en mesure de payer la dette que j'ai contractée; c'est pourquoi je vais déclarer à haute voix que je suis le meurtrier de don Pedro.

DON JUAN, *de même.* — Taisez-vous, je vous prie, car vous allez me forcer à dire que c'est moi qui le suis, alors que je le nie. Vous aurez beau me répondre : *c'est moi;* je dirai que vous le faites à ma considération. Épargnez-moi donc. J'espère prouver que je ne suis pas de ce pays, et que je n'ai jamais eu de relations avec le défunt. Laissez-moi donc arriver au port, plutôt que de sombrer en mer.

DON FERNAND. — Comment voulez-vous que je souffre que vous portiez toute la peine de la faute que j'ai commise?

DON JUAN. — Moi, je pourrai me tirer d'ici et vous rendre service, tandis que vous qui êtes en cause...

DON FERNAND. — Je sens si bien ce que je vous dois de reconnaissance, que je voudrais vous baiser les pieds!

DON JUAN. — Ces compliments sont hors de saison. Allez avec Dieu, don Fernand, car les gens qui nous observent semblent déjà concevoir des soupçons.

DON FERNAND. — Je suis noble, don Juan, et en même temps homme d'honneur, croyez-le bien.

DON JUAN. — Je suis heureux d'être en prison pour un homme comme vous.

DON FERNAND. — Dieu me permettra, j'espère, de m'acquitter un jour.

CITRON. — N'attirez pas l'attention davantage.

DON JUAN. — Adieu, don Fernand.

DON JUAN. — Adieu.

(Ils se séparent.)

SCÈNE XI

Salon dans la maison de don Fernand.

LEONARDA, INÈS.

LEONARDA. — Il est aussi bien que tu le dis?

INÈS. — De ma vie je n'ai vu un si charmant jeune homme. Il s'appelle don Juan. Quant à son nom de famille,... c'est, je crois,... Aguilar. — Ah! madame, si vous le voyiez!

LEONARDA. — Parles-tu sérieusement?

INÈS. — Eussiez-vous mille âmes, il serait digne de les occuper. Quelle tournure! quelle distinction! quelle élégance!

LEONARDA. — Perds-tu la tête?

INÈS. — Pour ce qui est de la politesse et des belles manières, je n'ai pas le talent qu'il faut pour les louer dignement.

LEONARDA. — Un homme de cette qualité, de ce mérite, devenir victime d'une pareille disgrâce! L'arrêter quand il est en route... N'est-ce pas de la démence?...

INÈS. — Pour achever de vous convaincre, prenez ce

billet; vous verrez si je le vante à tort. Il n'est pas de meilleure preuve d'esprit que de savoir bien tourner un billet.

LEONARDA. — Tu m'en donnes deux...

INÈS. — C'est qu'il est doublé d'un billet de don Louis que vient de me remettre Dionis, son valet-secrétaire.

LEONARDA. — Je n'en veux pas.

INÈS. — Quel dédain!

LEONARDA. — Son peu de cervelle m'ennuie.

INÈS. — C'est un trait du caractère des femmes de dire du mal en aimant bien.

LEONARDA. — Aimer don Louis, moi?

INÈS. — Vous ne le regardiez pas, ce me semble, de trop mauvais œil.

LEONARDA. — J'ai eu égard à sa noblesse, si tu lui fais de sa noblesse un mérite, car la qualité veut être respectée. Mais, après tout, que m'importe?

INÈS. — Lisez les deux billets, vous verrez ainsi lequel des deux a le plus d'esprit.

LEONARDA. — Je commence par celui qui m'intéresse le moins.

INÈS. — C'est à merveille; car nous allons, si je ne me trompe, être embarrassées entre les deux.

LEONARDA, *lisant*. — « Un homme qui offense par son amour, quelle excuse donnera-t-il de son audace? L'amour sert à tous d'excuse; mais si je vous offense en vous aimant, je ne pourrai guère donner mon offense pour excuse. Ce n'est pas là le pire. On me désabuse et je m'obstine à payer... le mal pour le bien. Comment, en effet, peut-il céder à l'évidence celui qui regarde son mal comme un bien? Ne vous fâchez pas de ce que je vous aime, si vous vous fâchez de ce que je vous écris; car la première de ces choses est indépendante de ma volonté, et la seconde est la conséquence de la première. »

INÈS. — Pas mal tourné.

LEONARDA. — A merveille!... Le style de la galanterie à la mode... En somme, il a de l'esprit.

INÈS. — Pourquoi donc le traiter avec ce dédain?

LEONARDA. — Voyons, maintenant, don Juan d'Aguilar.

INÈS. — Il semble qu'en le nommant vous ayez du sucre dans la bouche.

LEONARDA. — Tais-toi, folle. Comment aimer ce qu'on ne connaît pas? (*Lisant.*) «Il me semble, madame, que c'est de vous que je suis prisonnier, car les liens les plus forts sont ceux de la reconnaissance. Il est à croire que je pourrai sortir de cette prison, mais comment espérer sortir de la vôtre? La justice a eu tort de m'avoir arrêté, moi qui n'ai pas tué cet homme, et de vous laisser libre, vous qui m'avez tué [1]... d'autant que je n'ai jamais ouï dire que l'on ait donné à personne pour deux cents écus de poison.»

INÈS. — C'est là tout?

LEONARDA. — Que veux-tu de plus dans un billet?

INÈS. — Ce style a de la grâce.

LEONARDA. — Oui, et on peut juger par là de la distinction d'esprit de don Juan. Il vit déjà dans ma pensée; déjà je commence à l'aimer.

INÈS. — Vous pouvez m'en croire, c'est un cavalier parfait.

LEONARDA. — Mais, n'est-ce pas de l'égarement? Qu'est-ce qui me pousse à aimer un homme que je n'ai jamais vu? Je me sens appelée hors de moi par une puissance que j'ignore. Quel est ce poison, Inès, que m'envoie don Juan par tes mains?

INÈS. — Quel mal y avait-il à le louer?

LEONARDA. — O ciel, pourquoi me troubler ainsi? Étoile funeste, qui me contrains à aimer un être que je n'ai jamais vu. — Tu vas y retourner, Inès.

INÈS. — Moi, madame?

LEONARDA. — Pourquoi pas?

INÈS. — Mais qu'irai-je faire?

LEONARDA. — Comme si tu venais le voir... et tu lui remettras le portrait que voici, que je détache de ma ceinture.

INÈS. — Où voulez-vous en venir?

1. C'est précisément là le ton des *Lettres* de Voiture. Il imitait de près les Espagnols.

LEONARDA. — Je voudrais le rendre amoureux de moi. Trouve quelque moyen de lui montrer mon portrait sans me compromettre.

INÈS. — Y pensez-vous?

LEONARDA. — Je l'ai vu sans le voir, car la seule description que tu m'as faite de ses qualités remplit mon imagination, qui surpasse le meilleur des pinceaux. — Pourquoi me regarder ainsi fixement? — Oui, je suis résolue à l'aimer.

INÈS. — Je me demandais s'il y eut jamais femme plus résolue, plus ferme que vous. Je vous promets mes services; et puisque nous allons de l'avant, prenez ce beau diamant qu'il m'a remis.

LEONARDA. — Pour moi?

INÈS. — Oui, madame.

LEONARDA. — Encore cela?

INÈS. — Il a voulu vous montrer que lui aussi il sait aimer.

LEONARDA. — Retourne, Inès, à la prison. Cet homme sera mon bien, ou nous nous perdrons ensemble.

INÈS. — Il y a là-bas un certain Citron aigre-doux, natif de Séville.

LEONARDA. — Son valet?

INÈS. — Un galant beau diseur.

LEONARDA. — Si je me perds, souviens-toi que tu m'auras conseillée, et que la première impulsion est venue de mon frère.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII

La prison.

DON JUAN, DON LOUIS, *avec la croix de chevalier de Saint-Jacques.*

DON LOUIS. — Je connais l'étendue de mes obligations envers la maison d'Alcala, et dès qu'on m'a remis votre billet, je suis venu vous voir. J'ai su en gros votre aventure, aussitôt après votre arrestation. Le fait n'est pas

prouvé, et dans tous les cas je n'y crois pas. Mais vous ne devez pas douter que tant que vous serez en prison, je me regarderai moi-même comme prisonnier.

DON JUAN. — Que je baise mille fois le sol que foulent vos pieds.

(Il fléchit le genou.)

DON LOUIS. — Relevez-vous, don Juan d'Aguilar.

DON JUAN. — Illustre don Louis de Ribera, je vous invoque à l'égal d'une divinité céleste. Ouvrez à mon humble nacelle, qui a sa voile déchirée, ses rames brisées, le port de votre protection.

DON LOUIS. — Quand vous verrez que je vous fais passer la porte de la prison, alors vous pourrez me qualifier de *port* [1]. (*Appelant*). Alcaïde.

(Entre l'alcaïde de la prison.)

L'ALCAÏDE. — Seigneur...

DON LOUIS. — Don Juan a-t-il un appartement convenable?

L'ALCAÏDE. — Je lui ai donné ce que nous avons de mieux.

DON LOUIS. — Très-bien. Qu'on aille prendre un lit chez moi. Je vais aller parler à mon père pour qu'il nous vienne en aide, car nous sommes tous deux prisonniers.

DON JUAN. — Je veux que ma bouche s'applique encore une fois sur l'empreinte de vos pieds.

DON LOUIS. — Je ne serai content que quand vous serez libre.

(Sortent don Louis et l'alcaïde.)

SCÈNE XIII

DON JUAN, CITRON.

CITRON. — Il me tardait qu'il partît.

DON JUAN. — Pourquoi?

CITRON. — Encore une bonne fortune, Inès est là.

DON JUAN. — Bravo!

1. Nouvel exemple de cette détestable habitude du *cultisme* qui s'était emparée de la cour.

(Entre Inès.)

CITRON. — Entrez, fleur de l'univers [1].

INÈS, *à don Juan.* — Ce sera pour baiser vos pieds.

DON JUAN. — Qu'est-ce à dire, mes pieds? Viens dans mes bras, sur mon cœur, dans mon âme!

INÈS. — Doucement, monseigneur, car je risquerais d'accrocher à vos boutons le ruban de ce portrait que j'allais porter chez le joaillier.

DON JUAN. — Un portrait! Comment? De qui? Voyons!

INÈS. — D'une personne qui, pour le moins, vous aime de toute son âme.

DON JUAN. — De votre maîtresse?

INÈS. — Vous êtes, je crois, sorcier.

DON JUAN. — Moi?

INÈS. — Vous. — Vous l'avez rendue folle.

DON JUAN. — Voyons, voyons!

INÈS. — Non pas; vous reconnaîtriez l'original.

DON JUAN. — Eh! comment le pourrais-je, moi qui de ma vie n'ai mis le pied à Tolède? Voici, pour mon malheur, la première maison où je suis entré. En fait de dames, je n'ai vu que les forçats qui peuplent cette image de l'enfer; en fait de jupes, des fers; au lieu de doux propos, des querelles; en fait d'ambre, l'odeur des cachots, et des jurements au lieu de déclarations d'amour.

INÈS. — Je ne dis pas non, mais je suis pressée... le temps de regarder, et je pars. Je passais tout près d'ici, et il y aurait eu cruauté à ne pas vous voir.

DON JUAN, *considérant le portrait.* — Vit-on jamais beauté pareille? Il y a donc sur la terre un ange avec un pareil visage!...

CITRON. — Montrez voir. (*Regardant le portrait.*) Oui, on ne lui donnerait guère plus de quarante à quarante-cinq ans.

INÈS. — Par exemple! Elle n'a pas même quinze ans accomplis!

1. *Flor del mundo.* C'est le style andalou. On voit dans les métaphores naturelles à cette race un héritage du sang arabe. Les Arabes ont, en effet, occupé en masse l'Andalousie pendant huit siècles, de 711 à la prise de Grenade, en 1490.

CITRON. — Oh ! qui me donnera ce bel ange !

INÈS. — Je tarde beaucoup, seigneur don Juan. Rendez-moi cette image.

DON JUAN. — Pour cela non, mon cœur.

INÈS. — Comment, non ? Agir ainsi, vous ?...

DON JUAN. — Laissez-moi ce portrait. Je le ferai raccommoder par un joaillier qui se trouve précisément parmi les hôtes de cette prison.

INÈS. — Eh ! ne voyez-vous pas que si je reviens sans l'avoir...

DON JUAN. — Bien, bien... vous direz que je l'ai gardé.

INÈS. — Allons, par intérêt pour vous, je vais m'exposer au danger de déplaire à ma maîtresse... mais il est entendu que je ne vous laisse ce portrait que pour aujourd'hui.

DON JUAN. — Je vous promets de le rendre demain.

INÈS. — Bien sûr ?

CITRON. — J'en réponds.

INÈS. — Eh bien, adieu.

DON JUAN. — Dites à la maîtresse de ce portrait que je lui appartiens pour la vie.

CITRON, *à Inès.* — Et moi, que suis-je ?

INÈS. — Si nous faisons une paire d'amis, tu seras un Citron d'amour, qu'aigrira la jalousie.

CITRON. — Ventrebleu !

INÈS, *se sauvant.* — Quel grand vaurien !

SCÈNE XIV

DON JUAN, CITRON.

DON JUAN, *considérant le portrait.* — Quels traits charmants !

CITRON. — Délicieux.

DON JUAN. — Il n'y a pas ici de sourcils verts ou bleus, ni de cheveux postiches. — La jolie bouche !

CITRON. — Du pur corail. Mais, je vous l'ai dit, je soupçonne là-dessous quelque piége.

DON JUAN. — Des piéges ? Non. — Je meurs... je...

CITRON. — Sans l'avoir vue?

DON JUAN. — Oui, et pourquoi pas?

CITRON. — Les philosophes prononcent qu'on ne saurait aimer ce qu'on ne connaît pas.

DON JUAN. — As-tu jamais vu une montagne d'or?

CITRON. — Non, monsieur.

DON JUAN. — Eh bien, je vais te prouver que tu pourrais l'aimer.

CITRON. — Comment cela?

DON JUAN. — En pensant à une de ces montagnes que tu as traversées, ensuite à l'or que tu as vu, et, en formant dans ton esprit l'idée d'une montagne d'or. De même en rassemblant les deux idées de femme et de beauté, j'arrive à imaginer l'ange que j'adore.

(Entre don Fernand.)

DON FERNAND. — Je me reprocherais, seigneur Don Juan, de passer dans le voisinage sans entrer vous voir. Comment vous trouvez-vous dans cette prison?

DON JUAN. — Bien, puisqu'elle me fournit l'occasion de vous voir.

DON FERNAND. — Avez-vous besoin de quelque chose?

DON JUAN. — Nullement; car le ciel est venu à mon aide par l'entremise d'un ange qui m'a vu passer, tandis qu'on me menait en prison.

DON FERNAND. — Vous a-t-elle fait quelque régal?

DON JUAN. — Et de plus, elle m'a envoyé deux cents écus.

DON FERNAND. — Fameux!

DON JUAN. — La faveur me paraît singulière, et je suis en proie à mille vagues désirs.

DON FERNAND. — Sans l'avoir vue?

DON JUAN. — J'ai son portrait.

DON FERNAND. — Voyons.

DON JUAN. — Très-volontiers. Vous pourrez me dire qui elle est. (*Donnant le portrait.*) Voici. — Vous semblez interdit?

DON FERNAND, *d'une voix altérée.* — Je ne connais pas cette dame.

CITRON. — Qu'est-ce que je disais?

DON JUAN. — Les écus, au moins, sont une réalité.

DON FERNAND. — Adieu, je cours vous faire préparer un appartement.

(Il sort.)

DON JUAN. — Y comprends-tu quelque chose, Citron?

CITRON. — Vous aurez fait quelque sottise.

DON JUAN. — En quoi?

CITRON. — En montrant le portrait.

DON JUAN. — Il a changé de visage.

CITRON. — Je parierais que c'est sa femme.

DON JUAN. — Maintenant qu'il l'a vu, il n'y a pas de remède.

CITRON. — Pourquoi tant vous presser de le montrer?

DON JUAN. — Les ennuis viennent toujours vite.

CITRON. — Après tout, s'il le prend mal, nous dirons que c'est lui qui a tué ce gentilhomme.

DON JUAN. — Je souffre, en songeant à la femme.

CITRON. — Et moi, en pensant à Inès. Je perds une soubrette en chair et en os, sans mélange de ruses et de portraits.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La prison de Tolède.

DON JUAN, DON LOUIS.

DON JUAN. — Comment reconnaître de si grands services?

DON LOUIS. — Si l'on admet des distinctions, ce doit être surtout en prison : si votre corps est prisonnier, à moi, ce sera mon âme.

DON JUAN. — Ceux qui ont donné la palme à la Grèce, ne connaissent pas la puissance des étoiles, qui mettent cette force dans l'amitié.

DON LOUIS. — C'est le ciel même qui décide de sa vérité ou de son mensonge. Castor et Pollux, ces deux frères changés en constellation, sont la plus grande preuve de l'influence des étoiles. L'une se montre au moment où l'autre disparaît, et c'est ainsi que Virgile a peint leur vie et leur mort alternative[1].

DON JUAN. — Les histoires d'amour sont une autre expérience, et font bien voir qu'il est une influence céleste qui préside à la mutuelle passion. Phidias, dit-on, gravait sur le marbre de ses statues le nom de l'homme qu'il aimait. Ainsi, vous m'obligez à mettre votre nom à toutes mes actions, pour faire comprendre tout ce que je vous dois.

1. Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties... (*Æn.*, VI, 121.)

Lope d'ailleurs n'est pas exact dans ce qu'il dit de la constellation des Gémeaux.

DON LOUIS. — Don Juan, je vous ai voué mon amitié, et mes actes vous le prouveront. Je ne veux pas que vous contractiez d'obligations tant que vous serez en prison; le contrat ne serait pas valable. Mais, je vous en tirerai bientôt; l'affaire est en bon chemin.

DON JUAN. — Si jamais je devenais ingrat, seigneur, je consens à perdre l'honneur du nom illustre que je porte, et que tant de siècles ont révéré, — à perdre le patronage de la maison d'Alcala, où se trouve un *Ribera*, qui est le port de mes espérances.

DON LOUIS. — Vous allez bien vous ennuyer ici. Je prétends vous en tirer dès ce soir, et vous faire amuser. Il se présente une occasion où je veux que vous soyez spectateur, ou, tout au moins, auditeur. Et, afin que le plaisir d'autrui ne vous rende pas envieux, j'ai lieu de croire que vous trouverez aussi matière à quelque agréable passe-temps.

DON JUAN. — Je n'en doute pas, ayant pour gages et votre élégance et votre galanterie.

DON LOUIS. — Alcaïde!

(Entre l'alcaïde.)

L'ALCAÏDE. — Seigneur...

DON LOUIS. — Dionis viendra ce soir, vers neuf heures, chercher Don Juan.

L'ALCAÏDE. — Dionis pourra emmener la prison et moi-même, si je vous suis bon à quelque chose...

DON LOUIS. — Vous pouvez vous en fier à moi. Il sera sous bonne garde, puisque je n'ai d'autre but que de le garder.

(Sortent don Louis et l'alcaïde)

DON JUAN, *seul*. — Le lion farouche dont une dure épine a traversé le pied, vainement redoutable, vient le montrer à un esclave; la bête cruelle s'humilie, et demande à être guérie par la sagesse de l'homme.

Plus tard, il le voit entrer dans l'amphithéâtre, allant au-devant de la mort, et il paye le bienfait de sa guérison en se couchant aux pieds de celui qui guérit sa patte[1].

1. C'est l'histoire si connue du lion d'Androclès.

Si donc un lion a humilié sa férocité, qui oserait répondre par l'ingratitude à l'homme auquel il doit respect, honneur et noblesse?

Si un lion s'est montré un modèle de reconnaissance, la nature doit gémir, le jour où elle a créé un ingrat[1].

SCÈNE II

DON JUAN, CITRON.

CITRON. — Depuis que vous êtes si lié avec le fils du corrégidor, il me semble, seigneur don Juan, que vous êtes de meilleure humeur. Que devient cette estimable vieille, qui se moque de vous avec son prétendu portrait?

DON JUAN. — Mon âme persiste à croire, et regarde tes doutes comme une injure. Ce portrait annonce une personne qui n'a pas même tout à fait quinze ans.

CITRON. — S'il en est ainsi, et si l'on s'en réfère au proverbe qui dit, « que les jeunes filles sentent le nid, » vous avez rencontré la saison la plus favorable aux amours. Elle ne doit pas être non plus la femme de votre ami don Fernand; car, à quinze ans, elle ne saurait être mariée et libre.

DON JUAN. — C'est possible... mais le fait est que je me meurs, et sans remède.

CITRON. — Quelle étrange lubie! On va aimer maintenant ce qu'on ne connaît pas?

DON JUAN. — Je ne puis m'en défendre.

CITRON. — Mais on n'a jamais vu *aimer sans savoir qui?...*

DON JUAN. — C'est précisément ce qu'elle m'écrit.

CITRON. — A combien se montent ses lettres maintenant?

DON JUAN. — A vingt.

CITRON. — Et elle persiste à ne dire ni son nom ni sa demeure?

DON JUAN. — Si c'était un ami qui me contât qu'il aime sans savoir qui, je le tiendrais certainement pour fou.

CITRON. — Quelqu'un voyant pleurer un Portugais, lui

1. Sonnet.

en demanda le motif. Il répondit que c'était une affaire de sentiment, et qu'il était amoureux. Pour consoler son chagrin, on lui demanda de qui? Il répondit : « De personne, je pleure simplement d'amour[1]. » Vous ressemblez à ce Portugais; allons, baignez-vous de larmes, sans savoir pourquoi ni pour qui.

DON JUAN. — Les expressions qu'emploie cette femme dans ses charmants billets, ce mélange de gravité et de tendresse, sont autant de flèches qui me vont droit au cœur.

CITRON. — Bon! vous ressemblez à ces coqs d'Inde que l'on met entre deux papiers[2] pour les faire rôtir... Cette aimable jouvencelle s'exerce à la galanterie avec un prisonnier, évidemment avec l'assurance qu'il ne compromettra ni sa réputation ni son honneur. C'est ainsi que les barbiers font leur apprentissage sur les moines. Et ce portrait qu'elle vous envoie est une ruse de chasseur, pour vous pincer plus facilement, si elle vient ensuite à vous rencontrer.

DON JUAN. — Il n'y a ici ni ruse ni artifice. J'ai reçu d'elle tant de régals, que je ne saurais jamais m'acquitter.

CITRON. — Enfin, qu'est-ce que cela signifie?

DON JUAN. — Le sais-je moi?

CITRON. — Eh bien, soit! je lui permets de ne pas se laisser voir, pourvu qu'elle continue à nous envoyer de l'argent.

DON JUAN. — Recevoir de l'argent d'une femme n'est pas le fait d'un homme qui se respecte.

CITRON. — Et elles, se gênent-elles pour en recevoir?

DON JUAN. — Nous sommes nés pour les servir.

CITRON. — Puisque, en effet, elles ont été primitivement formées de la côte que nous fournîmes, et ce n'était pas la plus petite, il est donc tout simple que celui qui a donné

1. Ces plaisanteries sur les Portugais étaient toujours bien accueillies du parterre.

2. Jeu de mots sur *papelès*, qui signifie à la fois « papier » et « billets doux. »

la côte donne de quoi l'entretenir[1]. L'exemple d'Adam a justifié mille maris.

DON JUAN. — Comment cela?

CITRON. — Eve ne lui donna-t-elle point pour nos péchés le triste morceau que vous savez?

DON JUAN. — Sans doute elle l'a donné.

CITRON. — Et qui le lui avait donné, à elle?

DON JUAN. — Le serpent.

CITRON. — Dites plutôt le diable, lequel prit cette forme pour la mieux tromper. Ainsi, quand une femme donne de quoi manger à son mari, comment pensez-vous que le prenne son mari? Quel est le prétexte qu'il se donne? Il songe à l'exemple d'Adam, et il se dit, tout en notant la faute : Mangeons, alors même que cela viendrait du diable.

DON JUAN. — Moi je ne suis pas ici mari, et je n'ai même jamais vu la femme en question.

CITRON. — Vous aurez bien des grâces à rendre.

DON JUAN. — Je me vante d'être bien né.

(Entre l'alcaïde.)

L'ALCAÏDE, *à don Juan*. — Il y a là deux femmes voilées qui demandent à vous voir.

DON JUAN. — Faites-les entrer, de grâce.

CITRON. — Sentent-elles bon?

L'ALCAÏDE. — Elles paraissent des femmes comme il faut.

CITRON. — Alors elles doivent sentir mauvais.

L'ALCAÏDE. — Et pourquoi?

CITRON. — Elles seront venues sans précaution, si ce sont des femmes honorables; car, excepté quand elles vont en bonne fortune, nos dames oublient de se munir de pastilles odorantes[2].

1. Pero quien dió la *costilla*,
No tengo por maravilla
Que se obligase a la *costa*.

Jeu de mots sur *costilla* (côte) et sur *costa* (dépense, entretien).

2. Voilà de singuliers détails de la part d'un poëte qui était prêtre en même temps que familier de l'Inquisition.

L'ALCAÏDE. — Mais les voici.

DON JUAN. — Veuillez fermer la porte.

(Sort l'alcaïde.)

SCÈNE III

Entrent LEONARDA *et* INÈS, *voilées de leurs mantilles.*

LEONARDA, *à part.* — Qu'il est beau! quelle tournure charmante!

INÈS, *à part, à sa maîtresse.* — Fort bel homme, sur ma foi!

LEONARDA, *à don Juan.* — J'ai un mot à vous dire.

DON JUAN. — Trop heureux de l'entendre d'une telle bouche!

LEONARDA. — N'allez pas si vite, car, cette bouche, vous ne la voyez pas.

DON JUAN. — Pardonnez à mon trouble; c'est que mon cœur me dit que vous venez me donner la mort.

LEONARDA. — Vous êtes don Juan d'Aguilar?

CITRON. — Oui, ma reine; et moi, on m'appelle Citron.

LEONARDA. — Citron?

CITRON. — Confit, pour vous servir.

INÈS. — Qu'il a d'esprit!

CITRON. — J'ai été élevé sur la plage; je suis un poisson de San Lucar[1].

INÈS. — Ce n'est pas vous qui perdrez la tête.

DON JUAN, *à Leonarda.* — Eh quoi! madame, vous ne dites rien?

LEONARDA. — C'est que, moi aussi, je suis troublée. Vous me faites l'effet du soleil[2]. Inès m'avait beaucoup vanté votre personne.

CITRON. — Inès, amazone guerrière, nymphe du Tage

1. Pur andalou, par conséquent. San Lucar de Barrameda, sur la rive gauche du Guadalquivir, à son embouchure. C'est là que s'embarqua, en 1519, Fernand de Magellan, pour son voyage autour du monde.

2. Nous traduisons littéralement, pour conserver à l'espagnol son caractère.

aux flots d'or, viens ici un peu, et relève le baldaquin de ton visage. Laisse-les deviser en paix.

DON JUAN. — Pourquoi, madame, dérober sous le nuage de cette mantille le soleil de votre visage? Un tissu si fin ne saurait le protéger. Mais vous êtes de la nature de la foudre qui renverse ce qui est fort et pardonne à ce qui est faible. Ayant résolu ma mort, vous traversez, sans l'endommager, ce tissu délicat, et vous embrasez mon cœur. Un soleil unique me met en feu[1], et vous avez compris qu'il n'en fallait pas davantage, car si vous en découvriez deux, je serais réduit en cendres. Mais, dussé-je périr, je ne vous en supplie pas moins de les dévoiler, pour que vous soyiez témoin de leur puissance. Faites aussi que je voie cette bouche qui va décider de mon sort. Daignez l'ouvrir pour que dans mon esprit ne puisse s'élever de doutes; car, si le nacre est tenu fermé, comment savoir s'il produit des perles?

LEONARDA. — Don Juan, je ne vous ai pas dit la vérité en vous écrivant que je vous avais vu. Je vous vois ici pour la première fois, ce qui ne m'a pas empêché de vous aimer. La renommée, la description de deux personnes, ont fait de vous un portrait qui m'a privé de mon libre arbitre. J'avais conçu de vous la plus haute idée; mais, je l'avoue, ce que je vois surpasse ce que j'avais imaginé. Oui, depuis que je vous vois, que je vous parle, vous surpassez mon imagination. Je ressemble à ces peintres sans talent dont les portraits sont au-dessous de l'original. La garantie d'une dette, tant qu'elle n'est pas signée, peut être regardée comme nulle. Les lettres que vous avez reçues emportaient sans doute une obligation. Cette obligation, maintenant que je vous ai vu, que je vous ai parlé, je veux qu'elle devienne une vérité.

DON JUAN. — Eh bien, madame, je ne vous demande qu'une seule grâce, c'est de vous découvrir.

LEONARDA. — En ce moment, c'est impossible; mais je vous donne ma parole que ce sera bientôt.

1. Leonarda a découvert un de ses yeux, selon un jeu de la mantille fort coquet et fort en usage

DON JUAN. — Personne ne pourrait croire à tant de cruauté, madame. Se peut-il que votre amour me refuse toute consolation? On voit bien que vous êtes le ciel, car j'ai à vous croire de foi. Mais on m'a accordé la permission de sortir cette nuit : pourrai-je vous voir chez vous?

LEONARDA. — Volontiers, si vous venez sous un déguisement me parler à la grille.

DON JUAN. — Et ne pourrai-je entrer?

LEONARDA. — Non; c'est impossible.

DON JUAN. — Au moins faut-il m'indiquer la maison.

LEONARDA, *à part*. — Quelle folie l'amour me conseille! (*Haut.*) Près de Saint-Michel-le-Haut, la maison aux grands balcons. On y cause mieux, et avec moins d'inquiétude.

DON JUAN. — Vous mettrez un mouchoir [1]?

LEONARDA. — Volontiers.

DON JUAN. — Un mot encore... J'allais oublier quelque chose qui cependant me préoccupe beaucoup.

LEONARDA. — Et moi aussi, j'oubliais quelque chose.

DON JUAN. — Connaissez-vous un certain don Fernand de Saavedra?

LEONARDA. — Moi? Non.

DON JUAN. — Ne l'avez-vous pas entendu quelquefois nommer?

LEONARDA. — Moi?... Vous avez l'air de me croire une personne très-libre.

DON JUAN. — Non pas; mais je craignais que vous ne fussiez mariée.

LEONARDA. — Ce sera le jour où Dieu exaucera mes vœux. Jusqu'à présent je n'ai pas de maître... Je me trompe, car vous êtes le mien, et je m'assure que vous consentirez à l'être, quand vous saurez qui je suis. En attendant, prenez cette chaîne... C'est là ce que j'oubliais.

DON JUAN. — Vous ajoutez une chaîne à celle qui déjà me rendait votre esclave. Mais il n'en est pas besoin. Reprenez-la, mon bien, et accordez à mon amour une autre faveur qui me sera plus précieuse encore.

LEONARDA. — Laquelle?

1. Comme signal. On attachait le mouchoir au balcon.

DON JUAN. — Otez votre gant, et me laissez baiser votre main.

LEONARDA. — Bien que ce ne soit guère poli, excusez cependant ma retenue. Je veux bien vous donner ma main, mais avec le gant.

DON JUAN. — Avec le gant ! Ah ! vous êtes cruelle ! Quoi ! pas même la main sans voile? Rigueur étrange ! Mais, quels que puissent être les droits de l'amour, il convient que qui est tout perles ne se montre qu'enveloppé. Je vous baise donc la main, en disant : « Sauf le gant. »

LEONARDA. — Soyez persuadé que mon âme, que je prétends vous livrer, fera tomber tous les voiles, et que je vous livrerai mon visage encore plus volontiers que je ne vous ai donné ma main.

INÈS. — Je crois, maître Citron, que la conversation tire à sa fin.

CITRON. — C'est aussi mon avis.

LEONARDA. — Allons, Inès, partons.

INÈS, *à Citron*. — Adieu.

CITRON. — Adieu.

(Sortent Leonarda et Inès.)

SCÈNE IV

DON JUAN, CITRON.

CITRON. — Eh bien, de quoi avez-vous causé tous deux? Est-elle jeune?... Est-elle belle?... Qui est-elle?

DON JUAN. — Tu crois peut-être que je l'ai vue?

CITRON. — Comment ! Vous ne l'avez pas vue?

DON JUAN. — Elle n'a pas consenti à se découvrir.

CITRON. — Un homme parler ainsi !... Ah ! si ç'eût été moi !

DON JUAN. — Me proposer un acte discourtois !... Jusqu'à sa main, qu'elle m'a donnée dans son gant...

CITRON. — Je ne me suis pas trompé; c'est bien ce que je croyais. La main couverte d'une peau ! Vive Dieu ! C'est qu'elle a la gale ! — Enfin, qu'avez-vous décidé ?

DON JUAN. — De nous aimer toute la vie. Je dois la voir cette nuit.

CITRON. — Elle vous a indiqué sa maison?

DON JUAN. — Sans doute.

CITRON. — Ah! j'en danse de joie!... Quelle *inésade* je vais me donner!

DON JUAN. — Inès n'a rien à voir ici, car nous ne pourrons pas entrer.

CITRON. — Ceci est mon affaire... Je ne demande qu'à savoir la maison.

DON JUAN. — Près de Saint-Michel-le-Haut; la maison à deux balcons.

CITRON. — Puisque vous montez si haut, prenez garde à faire un saut.

DON JUAN. — Où pouvait vivre un tel ange, sinon dans le voisinage du ciel?

CITRON. — Nous pourrions bien descendre plus vite que nous ne serons montés.

DON JUAN. — Qui aime bien ne doit pas connaître la crainte.

CITRON. — J'ai mes raisons pour cela; il faut avoir le plus grand respect pour les briques de Tolède.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Salon dans la maison de Lisène.

DON FERNAND, LISÈNE.

LISÈNE. — Vous me feriez perdre patience.

DON FERNAND. — Et pourquoi, madame?

LISÈNE. — Eh! qui donc, sinon vous, pourrait me venir voir en pareille occurrence? Qui voudrait m'ôter la vie après avoir tué mon âme? Don Pedro vivait en moi, vous lui avez donné la mort; et, pour me la donner plus cruellement à moi-même, vous avez l'audace de vous présenter devant moi! mais vous avez eu raison de penser que je ne vivais plus. Je suis morte avec don Pedro; et vous faites bien de

me rendre visite, parce qu'il est bien d'honorer les morts. D'un seul coup d'épée vous avez percé deux corps et deux âmes; et plût à Dieu que la moins innocente eût arrêté votre bras! car, j'ai de justes motifs de croire que de votre dépit dérivent tous nos maux. Vous saviez qu'un autre était préféré, et vous l'avez tué par jalousie.

DON FERNAND. — Lisène de mon âme, ce n'est pas moi qui ai tué votre amant. C'est moi que tue votre dédain, et ma mort date de ce jour[1]. De là procède la hardiesse de votre langage. Je suis mort, cela est certain; car, à quelqu'un de vivant, qui oserait parler de la sorte? L'homme qui l'a tué est arrêté. Toutefois, peut-on dire qu'il a été tué celui qui vit dans votre cœur? Le mort, c'est moi, vous dis-je, il n'y a pas à en douter, et vous pouvez vous vanter d'avoir abrégé ma vie; car celui qui ne vit plus dans la mémoire est plus véritablement mort que celui qui a quitté la vie.

LISÈNE. — Vous niez en vain, don Fernand, la mort de don Pedro. Je l'aime à présent plus que jamais, n'ayez pas d'illusion à cet égard; — si vous dissimulez par défiance, les femmes, croyez-le, sont capables de garder un secret.

DON FERNAND. — Tu es femme, et tu dois savoir que si elles savent voiler leurs plaisirs, elles ne sont guère capables de dissimuler leurs ennuis.

LISÈNE. — Si, mise à la torture, une femme s'est coupé la langue, elle a suffisamment prouvé qu'elle était capable de secret[2].

DON FERNAND. — La langue de don Pedro devait finir par lui être fatale. Elle était médisante, satirique, prompte à l'injure, sans retenue délicate. Il a expié le tort fait à autrui, toujours parlant à tort et à travers des femmes et des maris.

LISÈNE. — C'est l'usage à présent de mal parler, et ceux qui prêtent le plus à médire sont précisément les plus bavards.

1. Du jour où a été tué don Pedro. C'est l'amphigouri que nous connaissons déjà dans ces sortes de déclarations.

2. Leæna, maîtresse d'Harmodius et d'Aristogiton. Hippias, tyran d'Athènes, supposait qu'elle avait le secret de leur conspiration.

DON FERNAND. — Il y a peu de langues retenues, et beaucoup de médisantes.

LISÈNE. — C'est en vain, don Fernand, que vous chercheriez à faire diversion à mes chagrins. Ne reparaissez jamais à mes yeux, qui, désormais, ne cesseront de pleurer.

(Elle sort.)

DON FERNAND, *seul.* — Aujourd'hui, la mer irritée lance la blanche arène jusqu'aux diamants célestes, et demain elle porte voiles et vaisseaux dans le port.

Aujourd'hui, couvertes de neige, les hautes montagnes nous laissent voir à peine les rocs stériles, et demain elles diaprent leur manteau d'émeraude, d'hyacinthes et de violettes.

Ta rigueur me repousse, ô Lisène? mais tout ce qui tient à l'humaine faiblesse est sujet à changement; et le cœur en proie aujourd'hui au plus mortel désespoir peut revêtir demain les couleurs de l'espérance.

SCÈNE VI

Une rue de Tolède; il est nuit.

DON JUAN, DON LOUIS, CITRON, DIONIS, *armés d'épées et de boucliers.*

DON LOUIS. — On dirait, don Juan, que vous ne trouvez aucun plaisir dans la société de toutes ces dames.

DON JUAN. — Quand le corps est en prison, quelle liberté peut avoir l'âme?

DON LOUIS. — Il n'y a pas ici les distractions que l'on trouve là-bas, à la cour, bien que Tolède soit à la tête des cités de l'Espagne.

CITRON. — Ma foi! vive Madrid! Là tout se vend et tout s'achète? la truite et la merluche, comme la grenouille et la perdrix. Vous y trouvez de brillantes courtisanes pour les grands seigneurs, des souillons pour les gens de rien, et un composé des deux sortes pour les galants de moyenne

condition. En cela, Madrid ressemble aux auberges d'Italie, où celui qui paye le plus mange toujours les meilleurs morceaux. Vient ensuite un Espagnol dont la bourse et les culottes manquent également de fonds; et, on lui sert à dîner un plat d'une nouvelle espèce. Des diverses parties de la desserte on compose un oiseau merveilleux, tel qu'on n'en a jamais vu dans la Manche ni aux Indes. Une moitié de la poitrine est de la grive, l'autre moitié de la pie; il y a une cuisse de perdrix et une cuisse de pigeon, et tout cela si subtilement recousu avec du fil d'aloès, que le pauvre diable croit trouver sous sa dent des veines et des nerfs, d'autant que ce composé d'oiseaux est adroitement recouvert d'une sauce douce ou piquante. Notre soldat revient au pays, et de vanter alors la belle Italie, où, dit-il, pour trois réaux, vous avez un excellent dîner. — Qu'est-ce qui ressemble mieux aux dames de ce bon Madrid, dans lesquelles entrent plus d'ingrédients que dans un emplâtre, et que déguise si bien la sauce, ou plus exactement la fausseté de la toilette? Que je plains celui qui trouve sous sa dent ces fils ou même cette charpie, et qui, parmi l'ambre et la soie, rencontre le rouge, le blanc et l'antimoine!

DON LOUIS. — Ta langue, Citron, n'a pas sa pareille dans le monde. C'est avec les choses que tu dis que l'on perd si vite la barbe et les cheveux.

DON JUAN. — N'y faites pas attention! il est toqué.

DON LOUIS. — Rien ne saurait donc vous distraire? Eh bien, je veux vous mener voir la plus belle personne du monde.

CITRON. — Voir, dites-vous? C'est entendre que vous voulez dire. Mais, si elle sait causer, cela suffira pour qu'il revienne content.

DON LOUIS. — Dionis, mène-nous à l'Alcazar, du côté de Saint-Michel-le-Haut.

DON JUAN. — Justement, don Louis, je pensais à vous prier de me mener de ce côté-là. Une certaine dame qui savait que je sortirais cette nuit de prison m'y a donné rendez-vous.

DIONIS. — Par ici, nous allons tout droit au Zocodover[1].

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Changement de décoration à vue[2]. — Le théâtre représente la vue extérieure de la maison de don Fernand.

LES MÊMES.

CITRON. — Quel bel endroit que Madrid!

DON JUAN. — Tais-toi! fou.

CITRON. — Qu'est-ce qui donne de l'éclat à une cité?

DON LOUIS. — Le nombre de gens nobles qui l'habitent.

CITRON. — Alors aucune ville n'est comparable à Madrid; car, tous les matins, on voit sur la place un millier d'hidalgos.

DON JUAN. — Qu'appelles-tu des hidalgos?

CITRON. — Ces deux mille commissionnaires hidalgos de la montagne[3], qui pourraient fournir de noblesse et de vin cent villes d'Espagne.

DON LOUIS. — Ce qui fait la beauté de la nature, c'est la variété.

CITRON. — Et aussi la nouveauté. Or, Madrid réunit ces deux agréments; et ses habitants sont tellement épris des choses nouvelles, qu'on les voit louer des fenêtres, rien que pour voir brûler une maison.

DON LOUIS. — As-tu longtemps habité Madrid?

CITRON. — Non, mais j'ai eu autant de plaisir que si

1. Et par conséquent dans la direction de l'Alcazar, auquel conduit une large rue montante qui part du Zocodover. C'est la place bien connue de tous ceux qui ont lu *Lazarille de Tormes*. Proprement, « le marché carré, » de l'arabe *suk*, étymologie que justifie bien l'aspect moresque de la place, avec ses fenêtres irrégulières et les grilles de ses balcons.

2. Voy. là-dessus p. 322.

3. Ce mot désigne principalement les montagnes des Asturies, berceau de la nation espagnole. A ce titre, les Asturiens se regardaient tous comme nobles; mais leur pauvreté les obligeait, comme les Savoyards et les Auvergnats, à se faire commissionnaires et souvent marchands de comestibles.

j'avais parcouru le monde entier en voyageant. Il y a là tant de seigneurs, tant de grands qui sont l'honneur du siècle, et cette foule d'hommes supérieurs dans les armes et dans les lettres! On y voit tant de dames et tant de carrosses dans lesquels elles se promènent éternellement... Carrosses par-ci, carrosses par-là, et qui font maugréer les passants. A l'un, on a jaspé sa fraise; à l'autre, on a bouché un œil avec un emplâtre de boue assez mal odorante. On voit là tant d'avocats dans les cours, tant de plaideurs dans les salles, tant de greffiers, d'alcades avec leurs plumes entourés de tant de *varas*[1]! Je me sens ravi, rien que d'y penser.

DON JUAN. — Oui, mais tu ne parles pas de sa cherté!...

CITRON. — C'est qu'il n'y a pas là d'hôtelleries où l'on sache coudre comme en Italie. Y a-t-il rien de comparable à ces gargottes où l'on vend des andouilles, du jambon, du hâchis, de l'étuvée, qui ont conservé presque toute leur substance? Quel restaurant de la fatigue! quelle consolation à tous les maux! Cependant, parmi tant d'abondance, je dois dire qu'il manque une chose... et fort nécessaire. Un jour, derrière la porte, voyant une pierre grise, je crus qu'elle était là pour recevoir le vin et l'eau... A ce bruit, une Gallicienne retourne la tête : « Eh! ne voyez-vous pas, me cria-t-elle, que c'est sur cette pierre que l'on broie la moutarde et le persil?... — Et moi, dans le costume d'Adam, moins la feuille de figuier : « C'est votre faute aussi, lui dis-je; pourquoi ne mettez-vous pas d'écriteau sur les choses de cette maison? »

DON LOUIS. — Nous sommes arrivés, don Juan. Voici la maison. Attendez-moi là.

DON JUAN. — La maison aux balcons?

DON LOUIS. — Précisément. Je suis à vous tout à l'heure.

(Il s'éloigne.)

DON JUAN, *à Citron*. — Étrange disgrâce!

CITRON. — Pourquoi, monsieur?

DON JUAN. — C'est la maison que m'a indiquée cette dame, et je vois à la fenêtre d'en bas le signal convenu.

1. Voy. tome Ier, p. 57.

CITRON. — La plaisanterie est bonne!

DON JUAN. — Je la trouve mauvaise, vive Dieu!

CITRON. — Qu'importe, après tout, nous tenons son argent?

DON JUAN. — A moi, il en coûte mon âme.

CITRON. — Qui peut être cette dame?

DON JUAN. — Puisque don Louis la courtise et lui parle, elle ne peut-être que jolie.

CITRON. — Tant mieux, puisque vous n'êtes pas son mari.

DON JUAN. — Pst! Pst!

(Leonarda paraît à la grille d'une fenêtre du rez-de-chaussée.)

LEONARDA. — Est-ce vous?

DON LOUIS, *qui s'est rapproché*. — C'est moi.

LEONARDA. — Ah! mon bien, quel bonheur!

DON LOUIS. — Le bonheur est pour moi.

LEONARDA. — Comment êtes-vous?

DON LOUIS. — Comme un homme dont vos bontés sont la vie.

DON JUAN, *à part*, *à Citron*. — Que don Louis m'amène ici pour faire le guet, quand il s'agit de la femme que j'aime, c'est un peu fort!

CITRON. — C'est peut-être une autre femme.

DON JUAN. — Comment? quand les signes disent clairement que c'est elle...

CITRON. — Si quelque chose peut vous consoler en votre disgrâce, c'est la conversation dont je fus régalé un soir par une fenêtre d'en bas. Se dresser sur ses pointes, et se frotter à un visage barbu... singulier ragoût, n'est-ce pas?

DON JUAN. — Comment faire pour l'éloigner, de manière à ce que je puisse rester seul?

CITRON. — Je vais crier à l'assassin, et je me mettrai à courir.

DON JUAN. — Excellent!

CITRON. — A l'assassin! à l'aide! au secours!

(Il sort en courant.)

DON LOUIS. — D'où viennent ces cris?

DON JUAN. — Quelque querelle, sans doute.

DON LOUIS. — Je vais voir ce que c'est.

(Sort don Louis suivi de Dionis.)

DON JUAN *s'approche de la grille.* — Encore un moment, ingrate! C'est don Juan d'Aguilar qui vous parle.

LEONARDA. — Est-ce que ce n'était pas vous, tout à l'heure?

DON JUAN. — C'était don Louis de Ribera.

LEONARDA. — Hélas! mon seigneur, excusez mon erreur : j'ai cru que c'était vous.

DON JUAN. — Bien vrai?

LEONARDA. — Bien vrai.

DON JUAN. — Vous avez rendu la vie à mon âme... Mais don Louis vous aime?

LEONARDA. — Je ne sais s'il m'aime ou s'il m'ennuie.

DON JUAN. — Soyez indulgente pour lui, ma bien-aimée, car il est la porte de mon espérance. Mais quand pourrai-je vous voir?

LEONARDA. — Demain, je pense.

DON JUAN. — Faut-il que j'aime sans savoir qui? Ah! c'est bien triste!

LEONARDA, *se retirant.* — Silence! on revient.

(Rentrent don Louis et Dionis.)

DON JUAN. — Eh bien, qu'y avait-il?

DON LOUIS. — Je n'en sais vraiment rien. J'ai entendu crier au secours, et j'ai couru voir ce que c'était.

DIONIS. — La scène se passait peut-être dans quelque maison.

DON LOUIS. — Et vous, don Juan?

DON JUAN. — Cette dame m'a demandé derrière la grille où vous étiez allé, et j'ai répondu...

DIONIS. — Il vient du monde dans la rue.

(Entre don Fernand.)

DON FERNAND. — Que vois-je? Que signifient ces armes, cette troupe de gens embossés; et cela à la porte même de ma maison? M'attendraient-ils pour me tuer? Seraient-ce des parents de don Pedro?

DON LOUIS. — Qui va là?

DON FERNAND. — Le propriétaire de cette maison.

DON LOUIS. — En ce cas, passez.

DON FERNAND. — Je n'en ferai rien, avant de savoir ce que vous faites devant ces grilles.

DON LOUIS, *à part*. — Je l'ai reconnu... (*Bas à don Juan.*) — Don Juan?...

DON JUAN, *de même*. — Que voulez-vous?

DON LOUIS. — Allons-nous-en.

DON JUAN. — Pourquoi?

DON LOUIS. — Parce que ce gentilhomme est le frère de la dame au balcon.

DON JUAN. — On lui doit des égards.

DON LOUIS. — Partons.

(Ils s'éloignent. Don Fernand entre dans sa maison. Don Louis et Dionis prennent les devants.)

DON JUAN. — Tout est perdu! mon pauvre Citron.

CITRON. — Que dit donc votre déesse?

DON JUAN. — Ce qu'elle dit?... Elle reçoit les soins de don Louis.

CITRON. — Qu'importe? si elle ne pose pas la question de mariage... Mais, avez-vous du moins aperçu son visage?

DON JUAN. — Non, car il n'y avait pas de lumière dans l'appartement; probablement avec intention...

CITRON. — Et vous persistez à l'aimer?

DON JUAN. — Toujours.

CITRON. — Pure folie!

DON JUAN. — Persuade-le à mon âme.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Salon dans la maison de don Fernand.

DON FERNAND *et ensuite* LEONARDA.

DON FERNAND, *seul*. — Si je ne me trompe, don Juan était avec don Louis, et celui-ci par amitié, l'aura mené voir les dames ou ma sœur. La faute en est peut-être à moi... mais c'est là une vaine et folle imagination. La jalousie est

comparable au bruit que forme l'eau courante d'un ruisseau : il est d'autant plus grand que l'eau est moins profonde. (*Entre Leonarda.*) *A part.* — Je suis à peine entré et elle vient à ma rencontre, au moment où paraît aussi la blanche aurore! Ici, mon honneur ne saurait admettre d'excuse. (*Haut.*) — Comment! Leonarda, tu n'es pas encore couchée à cette heure?

LEONARDA. — Il n'est pas d'amour comparable à celui que te porte mon âme... Et, j'étais là, à regarder, d'heure en heure, par cette jalousie, si tu revenais... quand le ciel pitoyable a réveillé le jour. — Où vas-tu, seul ainsi, quand les parents de don Pedro conçoivent de tels soupçons? S'ils ont formé le dessein de te tuer, de quoi te servira ton courage contre un si grand nombre d'épées? Non, ce n'est pas une fête de galants, qui amène à ta porte des hommes que dispersent les rayons du jour. Ce sont des traîtres! veille sur toi, Fernand... Prends-y garde?... trop de sécurité excite la colère de la fortune.

DON FERNAND. — Tu dois à mon amour ce tendre intérêt. Mais, comme il serait ridicule de te déguiser mes inquiétudes, de ton côté, rassure-moi.

LEONARDA. — Ces inquiétudes, d'où viennent-elles?

DON FERNAND. — De don Juan, mon âme.

LEONARDA. — Mais, l'ai-je jamais vu, pour que tes soupçons me fassent pressentir le châtiment barbare qu'amène la jalousie?

DON FERNAND. — Je n'ai pas voulu jusqu'à ce moment réveiller ton oubli. Je sais que tu ne l'as pas vu. Mais sans le secours des yeux l'amour entre quelquefois par l'oreille, au récit des éloges que l'on fait. Celle qui, sans avoir vu, regarde intérieurement, a déjà conçu de l'amour; car elle désire voir. Don Juan m'a demandé si je connaissais l'original de certain portrait, et ce portrait était le tien. Que veux-tu que je pense de cela?

LEONARDA. — Cette curiosité est naturelle chez un jeune homme. Et, en effet, me trouvant sans argent, je lui ai envoyé ce portrait, le jour... de nos conventions.

DON FERNAND. — Je te crois trop bonne pour avoir voulu

te moquer de lui, et je suppose que tu attachais réellement une valeur à ce portrait.

LEONARDA. — Comment! un cercle d'or n'aurait pas de valeur?

DON FERNAND. — Qui parle cercle veut conquérir[1].

LEONARDA — Je sais ce que je dois à mon honneur. Il n'y a pas de mérite à assiéger avec de l'or.

DON FERNAND. — Le soleil fait briller ses feux à l'Orient. L'aube a ouvert au jour les portes de cristal. Adieu, pardonne-moi.

LEONARDA. — La jalousie est le signe de l'affection.

DON FERNAND. — Cette affection est mon excuse.

SCÈNE IX

La prison de Tolède.

DON JUAN, CITRON.

DON JUAN, *un billet à la main.* — A peine, sur l'échiquier du ciel, la dame blanche venait-elle de s'emparer de la pièce noire qu'étend sur la terre le voile de la nuit, avec tant d'habileté qu'elle y gagnait les étoiles, — que ma beauté voilée écrivait ce billet[2].

CITRON. — Je ne sais pas, monsieur, si le ciel est un échiquier d'étoiles, ni si la nuit s'y promène sur son char ou avec son voile, car je ne puis me persuader que, soit le jour, soit la nuit, le ciel fasse rouler des chars dans la majesté de son silence. Je ne sais si l'aube qui réjouit le monde est une dame blanche, et la nuit une pièce noire à laquelle l'autre fait échec. Mais voici ce que je dis : A peine dans la rue, un coquin de garçon, d'une voix plus aiguë que celle d'un canari, criait ses gâteaux; à peine le noir grillon faisait entendre son cri monotone, à peine vases de nuit et urinoirs se montraient aux lucarnes,

1. Il y a encore ici un jeu de mots qui porte sur le double sens de *cerco*, entourage et siége, et du verbe *cercar*, entourer et assiéger.

2. Toujours la satire de l'amphigouri des *cultistes*, que fait encore ressortir le *réalisme* de la réponse de Citron.

quand j'aperçus à la grille la belle Inès qui levait la main tant qu'elle pouvait, et qui me donnait ce billet.

DON JUAN. — Ne vois-tu pas qu'il est difficile de dormir quand on aime?

CITRON. — Mais vous, qui aimez-vous?

DON JUAN. — Je l'ignore; mais on voit bien que l'amour est un dieu.

CITRON. — On peut aimer sur la réputation de quelqu'un; mais vous n'avez pas même cette excuse.

DON JUAN. — Je voudrais être payé de retour; mais, tout bien considéré, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'elle soit la maîtresse de don Louis.

CITRON. — Demandez-lui qui elle est.

DON JUAN. — Et quand je le saurai? quand don Louis m'aura conté son histoire, comment pourrai-je m'excuser d'aimer la personne qu'il aime?

CITRON. — Maintenant que vous êtes liés, au point de ne faire qu'un, vous seriez bien ingrat de troubler sa quiétude.

SCÈNE X

LES MÊMES, L'ALCAIDE, LEONARDA, INES.

L'ALCAÏDE, *ouvrant la porte de la chambre de don Juan, et s'adressant à Leonarda et à Inès demeurées dehors.* — Don Juan est seul; vous pouvez entrer.

(Entrent Leonarda et sa suivante, voilées.)

LEONARDA. — Excusez-moi, si je profite de la permission.

L'ALCAÏDE. — Vous vous occupez, madame, du gentilhomme le plus accompli qui soit entré dans cette prison [1].

(Il sort.)

DON JUAN. — Qu'est ceci?

CITRON. — C'est Inès ou son ombre.

DON JUAN. — *Señora mia,* est-ce vous?

1. Lope peignait certainement les mœurs de son temps, et on doit noter tout ce qu'il y avait de chevaleresque dans ces égards marqués à une femme, même en pareille situation.

LEONARDA. — N'ayant pu causer avec vous cette nuit, je me suis décidée à venir.

DON JUAN. — Levez votre voile, par ma vie.

LEONARDA. — Par votre vie, je le lèverai.

CITRON. — Bienheureux saint Blaise!

DON JUAN. — Un moment... il faut que mon âme entière se prépare. Que l'aurore naissante émaille les balcons de l'Orient, que la terre change en pur cristal les perles qu'elle pleure, que les oiseaux, muets durant la froide nuit, recommencent leurs chants, que les prés se préparent à produire des fleurs nouvelles, que les bergers à demi-endormis fassent sortir leurs blancs troupeaux; dispersez-vous, rouges nuées, qui voilez l'azur du firmament! que le ciel et la terre se réjouissent, — car voici le soleil[1] !

(Lui-même il découvre Leonarda.)

LEONARDA. — Je crains, don Juan, que ce ne soit un jeu. Je vous parais mal, sans doute. L'imagination surpasse toujours la réalité. Je vois que vous allez en appeler pour dol; et comme l'Amour est un enfant, en qualité de mineur, il gagnera son procès. Vous êtes poli, mais vous semblez désenchanté.

DON JUAN. — Non ; je garde l'amour que j'avais, l'amour que vous connaissez, cet amour qui me poussait tant à vous voir, vous dont la beauté fait mon bonheur, comme elle a fait votre sécurité. Vous parlez de mon imagination... Elle est toute terrestre, et vous habitez le ciel. Je n'imaginais pas ce beau soleil, ni ces étoiles, ni ces roses... Enfin, je ressemble à un peintre qui ne sait pas reproduire un original parfait. J'étais un ignorant, ma copie est mauvaise, et vous êtes le portrait vivant.

(Leonarda abaisse son voile.)

CITRON. — L'oraison est achevée. Sera-t-il maintenant permis à Citron de voir un tantinet?...

LEONARDA. — Tu vas me trouver fort mal, après toutes

1. Je suppose que quand Guillaume de Schlegel reprochait à la comédie de Molière de manquer de poésie, il songeait à des scènes comme celles-ci.

les belles choses que tu as vues dans cette grande ville.

(Elle relève son voile[1].)

CITRON. — Ah! madame, que je vous demande pardon à deux genoux du grave délit dont je suis coupable à votre égard!

LEONARDA. — A mon égard?

CITRON. — Oui, madame; je soutenais que vous étiez vieille, et des cinq défauts que l'on peut attribuer à la femme, c'est le plus vilain. Le premier, c'est d'être sotte; car, par le Dieu vivant, une sotte, fût-elle un ange, autant vaudrait un vrai démon. Le second, c'est d'être malpropre; et quand je pense à une femme de ce genre, je lave aussitôt mon imagination, et je vais la savonner à la rivière. Le troisième, c'est d'être avare; le quatrième.... c'est ce que je ne dirai pas; car, si le cinquième est d'être vieille, c'est un châtiment qu'amène le temps.

LEONARDA. — Tu as donc cru, Citron, que mon amour voulait user de quelque ruse pour abuser ton maître?

CITRON. — Quel grâcieux maléfice que votre jeunesse! Lope dit quelque part dans ses poésies, sonnet soixante et cinq, à propos d'une jolie femme qui, dans son inquiétude, consultait les devins: — que si l'aurore apparaissait un matin, avec ses lèvres de pourpre, les joues teintes des couleurs de la rose et de l'œillet, elle serait bien sûre de se faire adorer.

DON JUAN. — J'ai vu sur ce visage le monde entier en miniature.

CITRON. — Le mot est de Velazquillo... Laissez-moi demander des nouvelles de la mule.

LEONARDA. — Telle que je suis, don Juan, je vous appartiens.

(Ils s'entretiennent à voix basse.)

CITRON. — Le charmant petit séraphin! — Viens un peu par ici, Inès. Ne serait-ce pas pour donner l'envie de voir ton illustre face, que tu la tiens cachée sous les plis de ton voile? Béni soit celui qui inventa les cotillons! A bon entendeur, salut!

1. Conçoit-on invention plus charmante que ce jeu de scène?

INÈS. — Je ne suis pas une dame, moi. Tu sais bien que je suis en service comme toi.

CITRON. — As-tu de l'argent?

INÈS. — Pas un denier.

CITRON. — De quoi veux-tu donc que je te parle, pendant que se disent des douceurs nos deux amoureux?

INÈS. — Si nous parlions de mariage...

CITRON. — Tu dis?...

INÈS. — Je te parlais de m'épouser.

CITRON. — Non pas, non pas! car j'ai pris des leçons d'un mien voisin qui, à la moindre querelle avec sa femme, la corrigeait avec sa pantoufle.

INÈS. — Si peu que cela?

CITRON. — Bien peu; seulement, dans sa pantoufle, il y avait un gros caillou.

INÈS. — Holà!

CITRON. — J'ai voulu te prévenir.

LEONARDA. — J'entends quelqu'un...

DON JUAN. — Voilez-vous vite.

(Les deux femmes se voilent.)

CITRON. — C'est don Louis.

INÈS. — Que peut-il vouloir?

SCÈNE XI

Entrent DON LOUIS, L'ALCAIDE, UN GREFFIER, DIONIS.

DON LOUIS. — Mes étrennes, seigneur don Juan!

DON JUAN. — Je suis prisonnier, mais je n'en suis pas moins fâché de ne pouvoir vous offrir que mon amitié.

DON LOUIS. — La mienne en est digne. — Des dames, ici?

DON JUAN. — Oui, seigneur.

DON LOUIS. — Voyons.

DON JUAN. — De la discrétion, je vous prie. C'est une question de mariage.

CITRON, *à lui-même.* — C'est bon à dire pour lui, mais jusqu'à présent pas pour moi.

DON LOUIS. — Les beaux yeux!

DON JUAN. — Je n'ai pas eu jusqu'à présent le bonheur de les mériter.

CITRON, *à part.* — Et ceux d'Inès, sont-ils moins beaux?

DON LOUIS. — Puisque je vous trouve ici, madame, c'est à vous que je demanderai mes étrennes pour la mise en liberté de don Juan. Qu'allez-vous me donner?

(Leonarda, sans proférer une parole, offre une bague à don Louis.)

Une bague avec un diamant?... Le tout sans dire mot... Parfait! — Eh bien, j'accepte, tout en étant fâché de me voir puni par votre silence.

(Sortent Leonarda et Inès.)

DON JUAN. — Voyez-vous? C'est vous qui les faites partir. Vous les connaissez sans doute.

DON LOUIS. — Leur procédé n'est guère aimable.

DON JUAN. — Je n'ai pas à me plaindre quant à moi, et je veux périr de la main de mon plus cruel ennemi, si jusqu'à ce jour je les ai vues, et si je sais leur nom.

DON LOUIS. — Je n'en doute point. Mais, venez, nous dînerons ensemble, puisque enfin vous voilà libre.

DON JUAN. — Moins que jamais, car dès aujourd'hui je suis votre esclave.

DON LOUIS. — Et moi votre ami dévoué. (*Au greffier.*) Donnez à l'alcaïde l'ordre de mise en liberté.

LE GREFFIER. — J'attendais le cadeau d'usage.

DON JUAN. — Je puis vous satisfaire en ce point. (*Il lui donne une bourse*). Cette chaîne sera pour l'alcaïde.

L'ALCAÏDE. — Je vous ai gardé en prison; mais je ne vous en suis pas moins dévoué pour la vie.

CITRON. — Il n'y a pas de chaînes plus fortes que les chaînes d'or.

DON JUAN, *bas à Citron.* — Eh bien, qu'en dis-tu? Maintenant que j'ai vu, puis-je aimer?

CITRON. — Maintenant, oui; mais auparavant la folie était un peu forte.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans la maison de don Fernand.

DON JUAN, DON FERNAND, CITRON.

DON FERNAND. — Est-ce ainsi qu'un ami doit passer dans ma rue?

DON JUAN. — J'allais partir, et en ma qualité d'étranger je ne connaissais pas votre maison.

DON FERNAND. — Son antique blason la fait assez connaître.

DON JUAN. — Je me regarde comme étroitement lié par la reconnaissance, et je suis encore prisonnier.

DON FERNAND. — Montrez-le en vous constituant comme tel dans ma maison, où, vous le savez, tout le monde est prêt à vous servir et vous aime. Vous ne sortirez pas d'ici. Je veux vous divertir, vous régaler à mon tour.

DON JUAN. — Il n'est pas pour moi de régal pareil au plaisir de vous avoir servi.

DON FERNAND. — Ce serait être bien ingrat que de ne pas le reconnaître.

DON JUAN. — Mais je suis obligé de partir.

DON FERNAND. — Vous serez toujours libre à cet égard. Toutefois, mon affection ne relâcherait qu'à regret son prisonnier[1].

DON JUAN. — Je sais tout ce que je vous dois.

DON FERNAND. — La justice veut que j'essaye de vous

1. Pour être le style de l'époque, ce style n'en est pas moins ennuyeux.

faire oublier par mon empressement les jours que vous avez passés en prison pour moi. Vous ferez connaissance avec une sœur à moi qui souhaite de vous voir et de vous témoigner aussi sa gratitude.

CITRON. — J'aime à croire que vous gardez aussi quelque part dans cette maison la mule que vous enfourchâtes si lestement, en laissant mon pauvre maître dans le pétrin. Donnez-nous donc de ses nouvelles, car il y a un homme assez simple pour s'intéresser au sort d'une mule rousse, pour désirer connaître son nom, sa taille et sa couleur. Autrement, on dira qu'il y a eu erreur au procès-verbal, comme dans le conte de ce peintre.

DON FERNAND. — De quoi s'agit-il ?

CITRON. — Je vais vous le dire. — Un hidalgo amateur commanda un jour à un peintre un tableau de la Cène, puis, la toile achevée, il alla la voir, et y trouva foison de personnages. Il compta jusqu'à treize apôtres, et dit au peintre, fort étonné : « Cette toile est mauvaise; sûrement je ne la payerai point. Il y a ici un apôtre de trop. — Prenez toujours, lui répliqua le peintre; il s'en ira après avoir dîné. » Je demande à votre exactitude, à votre respect de la règle, qu'il y ait ici un apôtre de trop.

DON FERNAND. — Sois tranquille, ami Citron, la mule, la selle et la valise ne sont pas perdues.

CITRON. — Il en est donc enfin question.

SCÈNE II

Entrent LEONARDA, LISÈNE, INÈS.

LEONARDA. — Je vous amène un hôte qui nous fera honneur, bien qu'à son corps défendant.

DON FERNAND. — Et je vous rends votre monnaie avec l'hôte que je vous présente.

LEONARDA, *à part.* — Jésus ! que vois-je ?

DON JUAN, *à part, à Citron.* — Ah ! Citron, c'est la sœur de don Fernand !

CITRON, *de même.* — Vous me voyez émerveillé !

DON JUAN. — Et moi confondu !

LISÈNE. — Quand un ennemi vient dans la maison de son adversaire et accepte la conversation, la réconciliation n'est pas bien loin.

DON FERNAND. — Comment ai-je été assez heureux pour triompher de votre ingratitude, Lisène ?

LISÈNE. — Parce que l'occasion était favorable, et que j'ai vu Leonarda. Je n'étais pas brouillée avec elle, mais avec vous, dont la perfidie...

DON JUAN, *à son valet*. — N'est-elle pas charmante ?

CITRON. — Vive Dieu ! c'est une admirable personne, et vous pouvez vous vanter d'être heureux.

DON JUAN. — Ses beaux yeux brillent sur son visage, comme deux soleils.

LEONARDA, *à part, à Inès*. — Ah ! Inès, quel bonheur ! don Juan sous notre toit !

INÈS. — C'est l'amour et le bonheur réunis, la fortune après la disgrâce.

DON JUAN, *à part*. — Que faire, Citron ?

CITRON. — Dissimuler.

DON JUAN. — Je suis fou, je suis bouleversé. Regarde, regarde-la.

CITRON. — Je ne suis pas fâché de voir la mule rentrer en scène, d'abord pour lui payer un petit souvenir *mulesque*, ensuite parce que je n'aurais pas voulu qu'on vînt nous dire à la fin de la pièce : « Et la mule ? »

DON FERNAND. — Ma sœur, ce cavalier est celui qui a été mis en prison. Vous savez combien je lui dois. Je veux lui être agréable, aujourd'hui qu'il est libre. Parlez-lui, montrez-vous aimable. Je lui suis redevable de la vie.

LEONARDA. — Je me déclare prête à le servir en tout.

DON FERNAND. — Ce sera le moyen, ma sœur, de payer à ce gentilhomme tout ce que nous lui devons.

LEONARDA. — Seigneur don Juan, après ce que vous avez fait pour nous, nous vous prions, mon frère et moi... (*Bas, à don Juan*. Je ne vous dis pas ce que vous savez bien, car il y a des témoins, et pas sûrs), nous voudrions vous en

témoigner notre gratitude. Entrez, et reconnaissez cette maison[1].

DON JUAN, *de même.* — Cette faveur ne peut être reçue avec un amour moindre que celui qui vous est dû, et je dois croire que vous voulez par là me créer des obligations nouvelles. Je partais sans connaître mon bonheur. Mon étoile m'apporte tant de faveurs à la fois, qu'on dirait que ce n'est plus mon étoile. Je resterai donc aussi longtemps que vous le commanderez, en qualité de votre esclave.

LEONARDA. — J'aime ce dernier mot : le procédé est digne de vous.

DON FERNAND, *à Lisène.* — Venez, madame, prendre possession de cette maison qui est vôtre.

LISÈNE, *à part.* — L'amour est un rêve de l'âme.

DON FERNAND. — Place! place!

LISÈNE, *à part.* — Je venais disposée à la paix, et je ne trouve qu'ennuis. Tout est changé, et c'est encore la guerre, car don Juan m'a donné du poison par les yeux[2].

(Sortent don Fernand et Lisène.)

LEONARDA, *à don Juan.* — Entrez, mon bien, car, vous aussi, vous prenez possession aujourd'hui.

DON JUAN. — Mon âme et mes yeux sont à vos pieds, ô ma belle amie!

(Sortent Leonarda et don Juan.)

CITRON, *à Inès.* — Votre Grâce n'a rien à me dire?

INÈS. — A toi mon cœur.

CITRON. — Me voilà dans la maison.

INÈS. — J'y ai travaillé de mon mieux.

CITRON. — Savez-vous où est la mule?

INÈS. — Non.

CITRON. — Alors comment pourrai-je vous emmener, si nous allons nous marier au lieu de naissance de la mule?

INÈS. — Vous n'avez donc plus peur du mariage?

1. Formule de politesse espagnole qu'il faut bien se garder de prendre au sérieux.

2. On n'insiste pas sur l'invraisemblance du rôle de Lisène; le tout pour ajouter un nouveau fil à l'intrigue.

CITRON. — Je sais comment obtenir la paix en Castille.

INÈS. — Ah! drôle de Séville!

CITRON. — Ah! friponne de Tolède!

SCÈNE III

DON LOUIS, DIONIS.

DON LOUIS. — Je n'y puis résister; l'amour a ses licences.

DIONIS. — L'amour qui déplaît n'est pas de l'amour; cela s'appelle obstination.

DON LOUIS. — Mes désirs font concurrence à mon honneur.

DIONIS. — Il n'y a d'amant véritable que celui qui aime. On ne peut qualifier d'empressement honnête ce qui porte atteinte à la réputation de sa dame. Si l'on vous voit fréquenter ainsi sa rue, on dira que quelque faveur inspire ce beau feu.

DON LOUIS. — On ne parlerait pas des feux de l'amour, s'il ne résidait que dans les spéculations de l'entendement, et la raison accorde liberté d'action à la pensée, à propos de dons tout extérieurs.

DIONIS. — Un véritable amour songe avant tout aux intérêts de l'objet aimé, et ce n'est pas aimer que de préférer son caprice à sa dame.

DON LOUIS. — L'amour est un désir.

DIONIS. — J'en conviens.

DON LOUIS. — Il ne poursuit qu'une fin.

DIONIS. — Oui, une fin honnête.

DON LOUIS. — Le plaisir est-il l'amour?

DIONIS. — Ce n'est qu'une effervescence des sens.

DON LOUIS. — Est-ce que l'âme ne le ressent pas?

DIONIS. — Elle ne le ressent pas.

DON LOUIS. — Alors, c'est le corps seul qui aime?

DIONIS. — Il veut se contenter.

DON LOUIS. — D'où naît l'inquiétude?

DIONIS. — Du bien absent.

DON LOUIS. — Tant que je vis dans mon corps, mon corps est la vie.

DIONIS. — Vaincre sa passion est une joie céleste de l'âme.

SCÈNE IV

Entre DON JUAN.

DON JUAN. —Don Louis, mon seigneur, je vous ai aperçu de la fenêtre. Qu'y a-t-il?

DON LOUIS. — Ne m'avez-vous pas vu en ces lieux?

DON JUAN. — Je ne sais, en vérité. Né à Séville, je ne suis jamais venu à Tolède, et je ne saurais dire que je connais ce que je n'ai jamais vu.

DON LOUIS. — Ici, don Juan, c'est ici que respirent mes amours.

DON JUAN, *à part.* — Et que réside ma crainte.

DON LOUIS. — Ayant appris que don Fernand vous avait emmené chez lui, je viens vous supplier de considérer que je meurs de désir et d'amour. Au risque de mon honneur et de ma vie, je vous ai tiré de prison, sans autre considération que de vous être utile. Vous habitez la maison de Leonarda; parlez-lui en ma faveur. Je me suis cru lié du jour où vous êtes entré en prison : si aujourd'hui vous vous croyez lié envers moi, vous récompenserez mon dévouement au centuple. J'ai imploré la pitié de mon père pour vous tirer de prison : faites preuve pour moi du même zèle. Leonarda n'ignore pas que je l'aime : veuillez le lui confirmer, et je me tiendrai pour bien payé. — Si elle demeure insensible à vos prières, je dirai qu'elle n'est pas un ange, qu'elle n'est qu'une femme.

DON JUAN. — Seigneur, je suis obligé de vous servir en toute chose, et quoique celle-ci soit assez délicate, mon dévouement n'hésite pas. Vous avez été aimé de Leonarda, et vous n'êtes plus aussi heureux. D'où vient que vous avez moins de confiance? Est-ce de sa part inconstance ou souci jaloux? Il est essentiel que je connaisse l'état actuel de vos espérances, pour bien exécuter l'objet de ma mission. Vous allez connaître mon dévouement en ce que j'engage pour vous ma liberté. Cela vous sera expliqué

quelque jour. Vous verrez qu'à défaut de puissance mon zèle a été grand, et vous conviendrez peut-être que j'ai largement payé ce que je vous devais.

DON LOUIS. — Si cela vous répugne, je retire ma demande, don Juan, car je ne voudrais pas d'un service que vous me rendriez à contre-cœur. La règle de l'amitié n'a pas d'exceptions.

DON JUAN. — J'en conviens. Adieu... Plus tard, vous verrez non sans étonnement que, ami fidèle, j'ai considéré mes amours comme un mensonge, les vôtres comme une réalité.

DON LOUIS. — Par votre moyen, je pourrai voir tous les jours Leonarda.

DON JUAN. — Je serai un complice plein de zèle et de foi.

DON LOUIS. — Prévenez-la donc que j'irai chez elle sous prétexte de vous voir.

DON JUAN. — Je suis comme auparavant votre prisonnier.

DON LOUIS. — Eh bien, dans cette confiance j'ouvre mon cœur à l'espérance et à ses douceurs.

(Sortent don Louis et Dionis.)

SCÈNE V

DON JUAN, CITRON.

DON JUAN. — Ici mon bonheur met fin à ses glorieux commencements.

CITRON. — Que prétendez-vous faire?

DON JUAN. — Me rendre.

CITRON. — Vous rendre, et tout abandonner!

DON JUAN. — As-tu vu la face lumineuse du soleil disparaître sous un noir nuage? Ne sais-tu pas que la tourmente furieuse engloutit quelquefois l'heureux navire à peu de distance du port? que la tempête d'août enlève quelquefois au laboureur les gerbes sur l'aire, les épis sous le fléau? Mais l'agriculteur ne voit pas plantes et fleurs entraînées par les eaux débordées du ruisseau avec

autant de désespoir que j'assiste à la perte de mes espérances. O folie de mon amour! Être àu milieu de la faveur et pleurer l'absence?

CITRON. — Comment, l'absence?

DON JUAN. — Aujourd'hui je pars.

CITRON. — Que dites-vous?

DON JUAN. — C'est forcé. Nous partons aujourd'hui pour Madrid.

CITRON. — Pour Madrid?

DON JUAN. — Comment veux-tu, dis-moi, que je serve don Louis auprès de Leonarda que j'adore? D'un autre côté, comment mon honneur consentirait-il à trahir un homme à qui j'ai tant d'obligation? Je n'ai qu'une seule ressource... partir. Je vais prendre congé d'elle.

CITRON. — Allez, en attendant que je dispose les valises. — Beaux yeux d'Inès, hélas! je ne vous verrai plus.

SCÈNE VI

LEONARDA, LISÈNE.

LISÈNE. — Je ne vous en fais pas une obligation, j'attendrai volontiers.

LEONARDA. — En ce cas, je m'engage à saisir une occasion.

LISÈNE. — Quel est ce don Juan?

LEONARDA. — Un cavalier sévillan, ami de mon frère.

LISÈNE. — De ma vie je n'ai vu un homme qui m'ait plu autant.

LEONARDA. — Et votre défunt?

LISÈNE. — Je n'y pense plus, depuis que j'ai parlé à don Juan. Ma chère Leonarda, si les morts ne sont plus qu'une dépouille glacée, les vivants sont éveillés et marchent les yeux ouverts. Si les morts ne sont plus qu'une ombre les ombres ne me vont pas. En hiver surtout, une femme n'est pas bien à l'ombre. Veux-tu savoir ce que c'est qu'un mort? Regarde un prince, et tu verras qu'on ne s'occupe pas plus de lui que d'un chêne rouvre au désert. Tous

se hâtent d'oublier le mourant, tous se précipitent vers son héritier [1].

LEONARDA. — Don Juan hériterait-il par hasard des droits du défunt?

LISÈNE. — Mes regrets étaient pure folie, et j'ai été guérie par don Juan. Ce gentilhomme a célébré le bout de l'an en mon cœur. L'autre est enseveli avec tous les honneurs de l'Église. Ah! Leonarda, qu'heureuse serait la femme de don Juan!

LEONARDA. — C'est vous, je le vois, qui aurez ce bonheur, belle Lisène.

LISÈNE. — Consentiriez-vous à me marier avec lui? Je vous donnerais un bijou.

LEONARDA. — Il est aimable et bien né; aussi a-t-il donné dans l'œil à beaucoup de femmes. Mais il n'est peut-être pas sans danger d'épouser un joli garçon.

LISÈNE. — Bien souvent on les calomnie. D'ailleurs, dût un homme bien fait me faire crever de jalousie, je le préfère aux caresses d'un malotru.

LEONARDA. — Je veux bien lui parler selon vos désirs... Mais qu'elle dot apportez-vous?

LISÈNE. — Dix mille ducats.

LEONARDA. — Le voici, éloignez-vous.

LISÈNE. — O Dieu! mon amie, si ce mariage pouvait réussir?

LEONARDA. — Regarde.

LISÈNE. — Ah! quelle taille! quelle tournure!

(Elle sort.)

1. « J'appris la mort du roi à mon réveil. J'allai aussitôt faire ma révérence au nouveau monarque. *Le premier flot y avait déjà passé*. Je fus de là chez M. le duc d'Orléans, que je trouvai enfermé, et *tout son appartement plein à n'y pas pouvoir faire tomber une épingle par terre...* »

(*Mémoires de Saint-Simon*, t. VIII. ch. XV.)

SCÈNE VII

DON JUAN, LEONARDA.

DON JUAN. — Je suis heureux dans mon malheur de t'avoir rencontré en semblable occasion.

LEONARDA. — Ce que j'éprouve, moi, à cause de toi, c'est un malheur sans mélange.

DON JUAN. — Rien n'égale ma douleur.

LEONARDA. — Je ne sais quel nom donner à ma peine.

DON JUAN. — Je viens te parler pour un homme.

LEONARDA. — Et moi pour une femme.

DON JUAN. — Don Louis m'a chargé, madame, de vous conter sa peine.

LEONARDA. — Et Lisène m'a chargée de te dire qu'elle t'adore.

DON JUAN. — Ceci est différent. Mais vous savez que je lui dois d'être sorti de prison.

LEONARDA. — Ah ! je suis folle de jalousie!

DON JUAN. — Pas de jalousie, puisque je pars.

LEONARDA. — Où vas-tu?

DON JUAN. — A Madrid.

LEONARDA. — Hélas ! malheureuse !... Tu n'es donc venu que pour me tuer.

DON JUAN. — C'est moi, Leonarda, qui suis ta victime, puisque un homme dont je suis l'obligé m'a fait confidence de ses sentiments.

LEONARDA. — Pars, mais auparavant, ôte-moi la vie.

DON JUAN. — Ecoute mon histoire, charmante Leonarda, et puisses-tu jouir de tout le bonheur que je n'ai pas. Tu connaîtras, dans ce comble d'infortune, les causes qui ont produit de tels effets. — Il y avait à Séville, un jeune homme d'élégantes manières, qui achevait son éducation dans cette cité. A Séville, des barques vous passent à Triana[1], parce qu'on préfère la voie de l'eau. Dans une de ces barques il vit un jour une jeune fille... Elle avait été

1. Voy. t. Ier, p. 39.

ma sœur jusqu'alors, mais elle ne l'est plus aujourd'hui... Qui eût dit que, sur le plancher d'une barque, les eaux d'une rivière pussent engendrer de tels feux[1]? Il lui plût. Elle lui dit sa demeure. Ils se virent mille fois, grâce à la nuit et aux fenêtres. Paroles d'amant sont de celles que le vent emporte : l'amour les donne pour fausse monnaie; mais il fait nuit, les femmes s'enivrent avec elles, et elles passent ainsi facilement. — Il lui engagea sa foi : une esclave l'introduisit... Il reposa dans ses bras pendant que l'aurore reposait doucement elle-même entre ceux de son époux. Mais à peine, parmi la pourpre et l'azur démêlait-elle ses cheveux d'or avec un peigne d'argent, que l'ingrat sortit de ses bras et partit pour Tolède. Le noble exploit! Mais, un jour, l'esclave et ma sœur se querellèrent. Querelles de femmes révèlent les fautes réciproques. J'appris tout. Je pars de Séville avec mon nom seul pour venger mon affront. Il m'était revenu que ce gentilhomme aimait à Tolède une certaine Lisène, et je lui avais envoyé un cartel. J'arrivais à ce château qui, du haut de roches brunes, mire dans le Tage ses noirs créneaux[2], lorsque je vois deux hommes l'épée au poing. Je descends de ma mule pour les séparer, mais au moment où j'arrivais, l'un d'eux tomba blessé à mort; tu sais maintenant par qui : c'était l'homme que je cherchais. Oui, Leonarda, ce don Pedro était le criminel qui avait déshonoré ma sœur. J'avais

1. Goût détestable. C'est à cette école que les contemporains de Richelieu ont emprunté des traits comme le suivant :

> Le voilà ce poignard, qui, du sang de son maître,
> S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître!

2. Rien de plus exact que les descriptions de Lope; c'est un des caractères de son art si national, et une des causes du charme que cet art exerça sur ses contemporains. Le Tage entoure Tolède en fer à cheval, et rencontre au sud des collines très-élevées que traverse la route de Séville. La pente de ces collines, peuplée de maisons de plaisance, de jardins et d'arbres fruitiers, se nomme *los cigarrales de Toledo*. (*cigarral*, de l'arabe *zigar*, *cegarra*, locus arboribus consitus.) Nous indiquons cette étymologie, parce qu'elle a donné lieu chez nous à de risibles méprises, à propos de *los Cigarrales de Toledo*, titre d'un ouvrage de Tirso de Molina, le créateur de don Juan. Ce livre, fort rare, est un agréable et curieux mélange de nouvelles, de contes, de dissertations et de poésies lyriques.

résolu sa mort, et avec juste raison, mais Dieu permit que je fusse arrêté prisonnier, en punition de mon dessein; car, aux yeux de Dieu, l'intention est réputée pour le fait. Don Louis m'a délivré avec un tel zèle, qu'il a inscrit dans mon âme la dette de la reconnaissance. Me voyant dans votre maison, il m'a chargé de solliciter pour lui ta tendresse; il attend ta réponse. Aime-le donc, ô ma vie, et que ta colère me tue ensuite. Ainsi nous aurons tous fait notre devoir : don Louis en me rappelant ses bienfaits et en me déclarant qu'il fonde sur toi toutes ses espérances; toi, en écoutant avec bonté cet insensé message; moi, en m'éloignant d'ici et en te laissant mon âme.

LEONARDA. — Arrête! ingrat? écoute... au moins un instant. La foudre qui tue laisse place à un soupir. Il n'est pas de venin si puissant qui ne tarde avant d'atteindre de la bouche au cœur. Non moins cruel que la foudre ou le poison, attends au moins le témoignage de mon innocence[1]. — Je ne suis jamais allée à Séville, je n'ai jamais franchi la distance que limitent les deux rivières entre les deux cités[2]. Je ne sache pas qu'avec les barques de Triana, mes pieds aient foulé le sable des rives du Guadalquivir. Je n'ai jamais vu ta sœur, ni au balcon, ni à la grille; jamais par de tendres paroles je n'ai cherché à l'abuser... Si tu es venu pour te payer de ton offense, en tuant l'ingrat don Pedro, tu dois être content. Mais moi qui étais éloignée de soixante-deux lieues, qu'ai-je de commun avec ce projet de vengeance? On t'a arrêté au moment de ton arrivée, pour le fait accompli par un autre, mais que tu méditais toi-même... Est-ce moi qui t'ai conseillé de laisser follement ta mule entre ces rochers pour venir mettre le holà? Et si Dieu, dans sa prescience, châtie, comme tu le dis, les intentions coupables, pouvais-je retenir cette main divine qui envoie les comètes pour épouvanter les rois? Ta prison, ingrat, était bien méritée; car

1. On ne peut s'empêcher de noter quelque teinte de déclamation dans la réponse de Leonarda, ce qui est bien rare chez Lope. Il peut être intéressant de comparer ce discours avec le discours de Didon à Énée, au quatrième chant de l'*Énéide*.

2 Le Tage et le Guadalquivir.

il mérite d'être puni, celui qui vient pour tuer les âmes. Mais, étant prisonnier, tu m'as fait ta prisonnière. J'ai adouci ta prison par des régals; je suis venue t'y visiter, je t'ai fait présent de chaînes et de bijoux; j'ai trompé mon frère pour qu'il ne devînt pas ton ennemi : tant de bienfaits méritaient-ils de te voir alléguer de vains prétextes pour ne pas tenir une promesse sacrée? Oui, tu penses t'affranchir en alléguant l'amour d'un autre, et je n'accuse pas don Louis de Ribera. Tu parles d'obligations, et tu oublies mes bienfaits, sous prétexte de t'acquitter envers d'autres. Don Louis a parlé à son père; il t'a tiré de prison par le moyen du duc, ce qui n'est rien de bien rare. Mais, don Juan, j'ai donné pour toi argent et cadeaux, qui excitent la bonne volonté et lui donnent des ailes. — Parmi tes papiers (plût à Dieu ne les avoir jamais vus), j'ai trouvé des billets d'une dame, en style fort tendre. C'est elle que tu vas voir; c'est pour elle que tu m'abandonnes. Oui! perfide, ces billets montrent que tu l'adores. Si tel était votre amour, il eût été bien plus noble de t'en tenir à elle, sans chercher à m'abuser. Ainsi tu aurais évité une manifeste trahison. — Plaise à Dieu, ingrat, que tu ne la retrouves plus, ou que, si tu la retrouves, elle soit mariée! Heureuse, je t'aimais sans savoir qui tu étais; si je l'avais su, je ne t'aurais point aimé. Pars! vas lui dire, triomphant, que tu as laissé une femme à Tolède, qui se meurt d'amour pour toi seul. Mais si elle vient à rire, dis-lui bien, ne l'oublies pas, que les laides sont toujours préférées.

SCÈNE VIII

Entre CITRON.

CITRON. — Sommes-nous décidés à partir?

DON JUAN. — Tout est-il prêt?

CITRON. Oui, monsieur.

DON JUAN. — Cela s'appelle du malheur. Je pars pour aller à la mort. — Adieu, charmante Lonarda?

LEONARDA. — Quoi! cruel à ce point?

DON JUAN. — Sur mes yeux l'amour venge tes ennuis.

LEONARDA. — Un moment! perfide! un instant...

(Sort don Juan.)

CITRON. — Il est parti, mais bien à regret. Ses yeux sont baignés de larmes.

LEONARDA. — Et toi! traître, qui, par imitation[1] de ton maître, es là à te lamenter, pars, suis le soleil, puisqu'il s'est couché pour moi.

CITRON. — Je suis né avec lui, madame, et je dois me coucher avec lui. Dieu sait d'ailleurs si j'ai regretté que don Louis soit venu lui imposer la fâcheuse obligation dont nous voyons les effets aujourd'hui. Nous allons à Madrid : puis je vous être bon à quelque chose.

LEONARDA. — Oui : laisse-moi mourir, puisque tu es de moitié dans ma mort.

(Entre Inès.)

INÈS, *à Citron*. — Ton maître te réclame, et tu t'attardes ici?

CITRON. — Est-ce qu'il veut déjà partir?

INÈS. — Sans doute.

CITRON. — Et tu me le dis sans pleurer?

INÈS. — Je suis dure des yeux.

CITRON. — Adieu.

INÈS. — Et tu pars sans me rien dire?

CITRON. — Que veux-tu? Je suis dur de la langue.

INÈS. — De ce que nous nous séparons si sommairement, tu infères peut-être que je ne t'aimes pas?

CITRON. — Inès, à parler en toute rigueur, je te veux du bien. Mais mon maître part; que dois-je faire?

INÈS. — Il va au désert... et quel désert? Madrid!

CITRON. — Montre plus de regret.

1. *Por sombra de tu señor*. Citron, en qualité de valet, est l'*ombre* de son maître, qu'il suit toujours. C'est le sens du latin *umbra*, dans le vers d'Horace :

. . . Quos Mæcenas adduxerat umbras.

(*Sat.*, II, S, 22.)

Viennent ensuite des allégories, tirées du soleil et de son coucher, qu'il est impossible de rendre en français.

INÈS. — Convenez-en, vous allez vous y perdre.

CITRON. — Tu peux être tranquille... Je jure de ne parler à aucune femme. Adieu.

INÈS. — Cruelle séparation!

CITRON. — Des larmes?

INÈS. — Je ne puis les retenir... Que m'enverras-tu de Madrid?

CITRON. — Un carrosse[1].

(Il sort.)

SCÈNE IX

LEONARDA, INÈS.

INÈS. — N'est-ce pas joli? Ah! madame, qu'allons-nous devenir maintenant?

LEONARDA. — O souvenirs! ô regrets! si vous ne m'ôtez pas la vie, vous vivrez dans mon âme, car c'est là que vous êtes gravés. Ah! Inès, je suis au désespoir, je me meurs!

INÈS. — Soyez raisonnable.

LEONARDA. — Elle est si injuste l'absence qui va abréger ma vie!... Don Louis en est la cause, cela est certain. Lui, il s'est conduit d'après ce qu'il se devait...

(Entre Lisène.)

LISÈNE. — Eh bien, Leonarda, que répond don Juan à cette proposition de mariage?

LEONARDA. Qu'il te prie de te mettre à la fenêtre pour le voir partir; qu'il sera demain à Madrid, et que là tu pourras lui écrire pour concerter avec lui votre hymen.

LISÈNE. — Il part, me dis-tu?

LEONARDA. — Pour éviter certain danger qui le menace.

LISÈNE. — Je regrette qu'il soit parti sans m'avoir au moins embrassée. Est-ce qu'il ne reviendra pas?

LEONARDA, *distraite*. — Il ne pouvait pas partir sans m'en informer.

LISÈNE. — Vous avez eu tort de ne pas me prévenir. — A-t-il laissé son adresse?

LEONARDA. — Je n'ai d'autre espérance que le désespoir.

1. Voy. tome I[er], p. 20.

SCÈNE X

DON LOUIS, *de l'antichambre*, DIONIS.

DON LOUIS, *à son valet.* — Demande si don Juan est chez lui.

DIONIS. — Mais j'aperçois Leonarda.

DON LOUIS. — J'ai de la chance. Regarde.

DIONIS. — Entrez; ces dames sont seules.

DON LOUIS, *entre et salue.* — Je venais voir don Juan. Je ne l'ai pas aperçu depuis sa sortie de prison, et je n'obéis pas moins à l'amitié qu'à la convenance et à la politesse. Mais je me félicite aussi, madame, de vous avoir rencontrée.

LEONARDA. — Vous me voyez hors de moi.

INÈS, *bas à Leonarda.* — Y pensez-vous? mesurez mieux vos paroles.

LEONARDA. — Lisène, voulez-vous permettre?... J'ai à entretenir un moment le seigneur don Louis,

(Inès et Dionis se retirent à l'écart.)

DON LOUIS, *à part.* — Mon amour n'est pas si mal inspiré, puisqu'elle demande à me parler.

LISÈNE, *à part, à Leonarda.* — Ne perdez pas un moment pour savoir quelle est l'adresse de Juan, car il est bien pénible de souffrir de l'absence sans pouvoir écrire.

LEONARDA. — Comptez sur moi; allez avec Dieu.

DON LOUIS, *à part.* — Leonarda meurt d'amour pour moi. Victoire! j'ai triomphé de son dédain.

(Sort Lisène.)

DON LOUIS. — Nous voilà seuls, madame.

LEONARDA. — Pourrai-je vous parler?

DON LOUIS. — Il n'y a ici personne de suspect.

LEONARDA. — Un homme a-t-il le droit de se plaindre de n'avoir jamais été aimé.

DON LOUIS. — Oui.

LEONARDA. — De quoi?

DON LOUIS. — De n'être pas aimé.

LEONARDA. — Et si on en aimait un autre; ne valait-il pas mieux lui montrer de l'indifférence que de le tromper?

DON LOUIS. — Sans doute.

LEONARDA. — Eh bien, seigneur, si j'aime ailleurs, comment puis-je répondre à votre amour?

DON LOUIS. — Si celui que vous aimez a plus de mérite, personne ne pourra vous blâmer.

LEONARDA. — Eh bien! j'aime don Juan.

DON LOUIS. — C'est la meilleure de toutes les excuses.

LEONARDA. — Excusez ma franchise... mais il est déjà loin d'ici à cause de vous.

DON LOUIS. — De moi?

LEONARDA. — Pour demeurer fidèle à la loi de l'amitié, fidèle à la reconnaissance, il est parti aujourd'hui pour Madrid. Il m'a demandé de vous aimer, de vous servir, par considération de vos grandes qualités. Finalement, il est parti en pleurant pour ne pas contrecarrer votre passion. Il était, disait-il, plus juste que lui-même fût oublié, et cela ne pouvant avoir lieu tant qu'il serait près de moi; il le rendait possible en s'éloignant, puisque d'ailleurs j'étais femme. Je suis femme, il est vrai, mais non pas de celles qu'éprouve l'absence. Ma constance ne sera pas moindre que s'il était présent. Je l'aime, et d'un amour tel, qu'il est à l'épreuve de l'absence, à l'épreuve de la mort. Et, croyez-moi, j'aurais voulu vous aimer, car vous méritez de l'être; mais, vous le voyez, je n'étais pas libre. N'eussiez-vous eu aucun mérite, illustre Ribera et Guzman, je vous aurais aimé d'un amour éternel, à la seule demande de don Juan. Enfin, je vous déclare, car il ne serait pas juste de vous retenir trop longtemps, qu'il m'est impossible de vous aimer et de cesser de l'aimer.

(Sortent Léonarda et Inès.)

DON LOUIS. — Vit-on jamais fermeté pareille?

DIONIS. — Elle vous a déclaré sa pensée avec beaucoup de noblesse.

DON LOUIS. — Si don Juan m'eût parlé avant de partir, je me serais opposé à son dessein. Mais puisque je dois renoncer à mon espoir, qu'attends-je encore?... A quoi

me résoudre ?... J'irai à Madrid, je le rejoindrai aujourd'hui même.

DIONIS. — Y pensez-vous, seigneur?

DON LOUIS. — Fais-moi le plaisir de te taire.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

Vue extérieure d'une auberge sur la route de Tolède à Madrid.

DON JUAN, CITRON.

DON JUAN. — J'en perdrai la raison.

CITRON. — Puissiez-vous ne jamais perdre davantage!

DON JUAN. — Qu'y a-t-il cependant de plus précieux?

CITRON. — On se console facilement de perdre ce qu'on n'a pas.

DON JUAN. — Ce qui me manque, je le sais bien. Ah! ma chère Leonarda!

CITRON. — Ah! mon Inès!

DON JUAN. — Te souvient-il, dis-moi, de ces beaux yeux, des perles de cette bouche?

CITRON. — Où diable aura-t-on mis cette mule? Qu'en aura-t-on fait pendant que nous étions en prison? Elle est devenue si rétive, que personne ne peut la monter. Sans doute on l'a menée au licol, car elle tire toujours en arrière.

DON JUAN. — Quel fou!

CITRON. — Dès qu'elle a senti l'éperon, elle s'est portée à droite, et à gauche, en battant des entrechats. Si je continue, sapristi! elle se livre à des courbettes si fortes qu'entre mon derrière et la selle, il y avait place pour une cuiller à pot.

DON JUAN. — Je ne suis pas d'humeur à écouter tes sottises d'ici à Madrid.

CITRON. — Ou elle est malade de la fève, ou elle songe avec regret à son étable. Voyez son air contemplatif! Elle aura sans doute appartenu à quelque poète, ou à un de ces astrologues qui donnent aux étoiles des noms de che-

vaux, de poissons, de béliers, de taureaux, de chiens, etc.; et qui vous disent qu'il y aura peu de blé, force lentilles, des rhumes de cerveau, des vapeurs, des coliques, des maux de dents, des mariages, des morts, des guerres, comme s'il n'y avait pas eu toujours de tout cela, depuis que Dieu a fait le monde.

DON JUAN. — Dans quelle sphère, dans quelle planète l'astrologie aurait-elle placé Leonarda, si elle l'avait connue... avec sa beauté divine et son esprit si charmant?

CITRON. — Dans la sphère de l'amour... et à ce compte, il faudrait la chercher loin de Madrid.

DON JUAN. — Pourquoi cela?

CITRON. — L'amour n'existe pas à Madrid. C'est la capitale de l'intérêt, de la nouveauté, du luxe, de la ruine, du bien-être, que sais-je?

DON JUAN. — Je ne pouvais donc choisir meilleur endroit pour me distraire.

CITRON. — Les galants d'autrefois vont à présent, la nuit, la tête enveloppée dans des espèces de salades en camelot, pareilles aux capuchons des moines. Ces messieurs craignent le serein, mais leur santé a bien plus à craindre de certaines dames.

(On entend le pas d'un cheval.)

DON JUAN. — Qui nous arrive?

CITRON. — Je ne sais, en vérité. Mais, dès qu'on vous a vu, on a mis pied à terre.

SCÈNE XII

Entrent DON LOUIS *et* DIONIS.

DON LOUIS. — C'est vous, don Juan?

DON JUAN. — Qu'est ceci, seigneur?

DON LOUIS. — Cela s'appelle courir la poste, à la poursuite d'un ingrat, à qui je puis en ce lieu demander satisfaction.

DON JUAN. — J'ai dû partir à l'improviste, sans pouvoir prendre congé de vous.

DON LOUIS. — Qui est capable de partir ainsi ne doit pas prononcer le mot d'amitié.

DON JUAN. — J'ai voulu m'épargner le chagrin qui précède l'instant du départ.

DON LOUIS. — Vous n'avez pas d'excuse.

DON JUAN. — N'est-ce pas une excuse d'avoir voulu garder le respect dû à l'amitié?

DON LOUIS. — L'ingratitude rend un homme d'autant plus coupable, qu'il est plus éclairé.

DON JUAN. — Ma justification est dans la noblesse de ma conduite.

DON LOUIS. — Il n'est pas noble de ne pas croire à la noblesse d'autrui, en découvrant la vérité. Tourner l'épaule à quelqu'un qui est incapable d'une offense, cela s'appelle une trahison.

DON JUAN. — Je ne l'ai pas tournée sans répugnance.

DON LOUIS. — Se méfier d'un ami, c'est presque le trahir.

DON JUAN. — C'est pour ne pas trahir l'amitié que je suis parti.

DON LOUIS. — Avoir pensé qu'étant informé je n'accomplirais pas ce que je dois à ma qualité de Ribera, c'est évidemment me faire tort; c'est croire que l'on est plus noble que moi[1]. Autrement, on ne serait pas parti. Qui pense mal de la générosité d'un ami, est son ennemi. Un ami doit toujours avoir l'opinion la plus favorable de celui qu'il aime. Qui aime, croit ; qui se méfie n'aime pas. Les marques de la véritable amitié sont la foi et les œuvres; car la foi et les œuvres nous ouvrent le chemin du ciel. Je ne permets pas que vous vous éloigniez sans m'avoir mis à l'épreuve : c'est vouloir punir un homme avant qu'il soit coupable. Moi, je me fie à mon honneur. Nous nous serions expliqués; ce que j'aurais résolu, Dieu le sait. Mais votre départ me donne à penser que vous n'auriez pas fait pour moi ce que j'aurais fait pour vous. Obliger en montrant de la défiance n'est pas amour, mais présomption.

1. Le sentiment qui identifie la noblesse de la naissance avec l'élévation du cœur me paraît digne d'être remarqué, aussi bien que toute cette scène.

Tenir à l'estime est d'un cœur rempli d'honneur. Qui juge mal autrui n'est pas capable d'amitié. Retournons à Tolède; je vous emmène prisonnier, et je prétends vous montrer ce dont ma loyauté est capable.

DON JUAN. — Illustre Ribera, honneur de l'Espagne, pourquoi traiter si mal un homme qui vous est si attaché? L'amitié m'a conseillé de partir, pour permettre à une femme d'adoucir ses dédains, et non pour imaginer qu'un Ribera pût refuser ce qu'accorda jadis Alexandre. Loin de là, certain de la conduite de l'homme qui procède d'un si noble sang, je n'ai pas voulu être Apelles, ni vous priver de votre bien [1]. Je n'ai pas cru être coupable en vous abandonnant ma possession, car la bonne intention excuse la faute. Mais, s'il est vrai que je l'aie été, prenez garde que c'est durement me punir que de vous déclarer mon ennemi; et il n'est pas juste de vouloir me priver d'un tel ami, parce que je vous cède une maîtresse.

DON LOUIS. — Je suis charmé que votre intention vous justifie, et vous ressemblez à l'espérance qui tue sous prétexte de soulager. Mais je n'entends pas que l'on me donne ce qu'on peut me demander.

DON JUAN. — Je ne sais que répondre; il faudra céder.

DON LOUIS. — Se peut-il qu'un homme qui n'a pas laissé agir, ne trouve pas un mot à répondre?

DON JUAN. — Je vais me fâcher, monseigneur. Est-ce ainsi que vous récompensez mon dévouement?

DON LOUIS. — Par cette croix de Saint-Jacques, je veux vous montrer qui je suis. Je vous emmène prisonnier.

DON JUAN. — Je vous suis.

CITRON. — Comment, prisonnier?

DON JUAN. — Sans doute; et ensuite je ne sais pas ce qui nous attend.

CITRON. — J'en suis charmé.

DON JUAN, *bas à Citron.* — Veux-tu te taire!

CITRON, *de même.* — Je vais me venger de la mule, et ensuite revoir Inès.

1. Allusion à l'histoire d'Alexandre et de sa maîtresse Campaspe, dont il a été parlé ci-dessus, p. 411.

SCÈNE XIII

Salon dans la maison de don Fernand.

DON FERNAND, LEONARDA, LISÈNE.

DON FERNAND. — Don Juan parti sans me dire adieu... Quel si grave motif...

LEONARDA. — Il a reçu, je crois, des lettres de Madrid, où il a un procès.

DON FERNAND. — Des lettres, un procès, ne sauraient obliger un galant homme à se montrer ingrat envers son hôte.

LISÈNE. — Ce n'est pas la conduite d'un galant homme, mais d'un fat, que de partir si précipitamment, sans prendre congé, sans donner, tout au moins, les motifs de son départ à son ami.

LEONARDA. — Vous paraissez piquée, Lisène?

LISÈNE. — Moi? de quoi?

LEONARDA. — Suffit. Mais il est probable que si don Juan vous eût aimée, vous l'estimeriez un galant homme.

DON FERNAND. — Tes paroles, Leonarda, sentent un peu la jalousie. Il y a sans doute un motif à ce brusque départ de don Juan qui m'afflige; mais ce motif, je ne l'aperçois pas. Quant à ce prétendu procès...

LEONARDA. — Que soupçonnes-tu donc?

DON FERNAND. — Ce que je soupçonne? que ta mélancolie n'était pas sans cause.

LEONARDA. — Pourrait-on me blâmer d'avoir conçu de l'estime pour un homme à qui vous m'avez fait écrire avec si peu de discernement un billet?

DON FERNAND. — Un billet, oui; mais non pas une déclaration.

LEONARDA. — Fernand, si deux personnes échangent des *cartas*[1], il est évident que c'est pour jouer.

DON FERNAND. — A quel jeu?

1. Jeu de mots sur *carta*, qui signifie à la fois *lettre* et *carte à jouer*.

LEONARDA. — Je parle dans l'hypothèse d'amours honnêtes, et le jeu n'a pour but que d'amener les volontés à une fin, le mariage. Crois-moi : il n'est pas d'homme, pas de femme, qui, après avoir échangé deux billets, ne prennent le jeu au sérieux.

DON FERNAND. — J'ai eu tort, je le vois, de trop vanter don Juan.

LEONARDA. — Ce n'est pas douteux, Fernand : faire l'éloge, c'est être un intermédiaire déguisé.

LISÈNE. — Comment! vous faisiez l'amour avec don Juan, et vous prétendiez traiter avec lui de mon mariage? La belle amitié!

DON FERNAND. — Que signifie?...

LISÈNE. — Rien; c'est maintenant du passé.

DON FERNAND. — Je me vois offensé de telle sorte, que je ne sais par où commencer à me plaindre. Si je m'adresse à ma sœur, elle me répond qu'elle aime don Juan, et qu'à moi en est la faute; si je parle à Lisène, je la vois jalouse de Leonarda. Mon honneur et mon amour vont aussi mal l'un que l'autre.

LISÈNE. — J'ai pensé que je pouvais me marier après la mort de don Pedro.

DON FERNAND. — Vous le pouvez tout aussi bien après la mort de don Juan.

LISÈNE. — Don Juan est mort!

DON FERNAND. — Il est parti, ce qui revient au même.

SCÈNE XIV

Entre DON LOUIS, *et bientôt après* DON JUAN, CITRON *et* DIONIS.

DON LOUIS, *de l'antichambre.* — Entrez, entrez donc?

DON JUAN, *de même.* — Vous me faites violence, seigneur?

(Entre Inès.)

DON FERNAND. — Qu'est-ce que cela signifie?

(Entrent don Juan, don Louis, Citron et Dionis.)

DON LOUIS. — Ici même, madame, vous avez accusé mon amour, cet amour pur qui avait demandé à don Juan d'amener votre cœur à moins de dédain. A cette occasion, don Juan s'est hâté de sortir de Tolède pour me laisser le champ libre; peut être aussi, poussé par quelque jalousie. Il s'est montré ingrat envers nous trois : envers don Fernand, en faisant outrage à sa noble hospitalité; envers moi, puisque en déclarant qu'il vous aimait, il a pu s'imaginer que j'abandonnerais mon droit à l'égard de celui que vous aimiez; envers vous, puisqu'il a récompensé votre amour par l'abandon. Furieux, je suis parti de Tolède, en faisant serment de le ramener dans sa prison. Et puisque, comme chacun sait, le mariage est une prison interrompue seulement par la mort, je le laisse prisonnier en vos mains. Vous, don Juan, vous allez prêter serment entre les mains de madame de ne jamais rompre votre ban; et vous, madame, de garder soigneusement votre prisonnier aussi longtemps que le permettra la volonté du ciel.

DON JUAN. — Je prête, monseigneur, ce serment entre vos mains... — Souffrez, madame, que je baise les vôtres.

LEONARDA, *à don Louis.* — Ce noble trait fait de vous un autre Alexandre.

DON LOUIS. — Fernand, je vous constitue alcaïde, et je vous remets les prisonniers.

DON FERNAND. — Et s'il y en a deux autres?

DON LOUIS. — Cela vous regarde aussi.

DON FERNAND. — Que dites-vous, Lisène?

LISÈNE. — Mes vœux, bien que déçus, ambitionnent l'honneur de vous mériter.

CITRON. — Un moment, je vous prie; il y en a encore deux; car, dans le mariage, on va toujours deux à deux, comme les perdrix.

DON LOUIS. — Lesquels?

CITRON, *à Inès.* — Veux-tu?

INÈS. — Je veux bien.

CITRON. — Je croyais que tu allais dire non.

INÈS. — Et la mule?

CITRON. — Nous la marierons aussi à quelque imbécile, en priant les gens d'esprit qui nous écoutent...

DON LOUIS. — Qu'est-il besoin d'explications avec eux? En gens d'esprit qu'ils sont, ils voudront bien nous pardonner nos fautes, afin que nous terminions heureusement AIMER SANS SAVOIR QUI, — nous qui savons fort bien qui nous aimons à servir.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LA
FAUSSE INGÉNUE

NOTICE

SUR

LA FAUSSE INGÉNUE

Nous avons voulu, dans cette dernière pièce, donner une idée de l'inépuisable facilité de Lope à imaginer des cadres de comédie. Le sujet de celle-ci était éminemment propre à flatter ce goût du public pour le romanesque, qu'entretenait un enseignement religieux plein de récits, de prodiges et de miracles. L'Espagnol du XVIIe siècle demandait à la comédie autre chose que l'image de la vie réelle. Il ne partageait pas l'habitude française de raisonner et de juger au lieu de sentir. Il préférait à la triste réalité les merveilleuses combinaisons du hasard et de la fortune. Les Grecs, au contraire, ne croyaient pas faire de Ménandre un plus bel éloge qu'en s'écriant : « O vie, et toi, Ménandre, lequel des deux a imité l'autre? » Les races et les peuples suivent leur voie.

Un duc d'Urbin, veuf et sans héritiers, avait appelé auprès de lui, une fille de son frère, qu'il traitait avec beaucoup de tendresse. Tout le monde regardait Teodora comme devant être la future duchesse d'Urbin. Le duc meurt, et l'ouverture de son testament étant faite, on y lit qu'il désigne pour lui succéder une fille naturelle, du nom de Diane, cachée quelque part dans la solitude d'une montagne sauvage.

Teodora se propose de faire valoir ses droits en justice, et sa cause trouve dans Julio, gentilhomme de la cour d'Urbin, un appui décidé.

Cependant le Sénat a désigné une députation chargée d'aller quérir, dans sa retraite rustique, la nouvelle Duchesse. A la tête de cette

députation est le jeune Camilo, qui compte sur cette circonstance pour s'emparer du cœur de Diane et devenir duc d'Urbin.

Mais il a été prévenu par Fabio, officier du duc défunt, qui, dans sa reconnaissance pour son maître, a pris les devants, et a révélé à Diane sa situation nouvelle, les embûches, les ennemis de toute sorte qui vont l'entourer.

Diane, qui se trouve avoir un esprit à la hauteur de sa fortune, comprend vite qu'une seule chose peut la sauver; c'est de garder les apparences d'une paysanne plus que naïve. Elle endormira ainsi les desseins de ses ennemis jusqu'au moment où elle sera assez forte pour leur résister en face.

Mais une femme risque d'être bien faible, au milieu de ces courtisans roués. Il faut à Diane un protecteur, un époux. Ce protecteur sera Alexandre de Médicis, un des princes les plus braves de son temps, que l'active sollicitude de Fabio se charge de lui procurer.

Cette situation a fourni à Lope les développements les plus heureux; des scènes qui ne ressemblent à rien de ce que l'on connaît. Le caractère de Diane est bien mis en relief. Il y a un véritable intérêt dramatique à voir les efforts que fait pour se déguiser et se contenir cette ardente et fière nature, en présence d'égoïstes méprisables dont elle pénètre et déjoue tous les desseins.

LA
FAUSSE INGÉNUE

PERSONNAGES

ALEXANDRE, JULIO, CAMILO, amants de Diane.	DIANE, duchesse d'Urbin.
FABIO, officier du palais.	TEODORA, LAURA, FENISA, suivantes.
LISENO, MARCELO, écuyers.	ALBANO.
RISELO, laboureur.	CHEVALIERS.
	SERVITEURS.

SOLDATS.

La scène est à Urbin (1) et en quelques autres lieux.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

La campagne dans le voisinage d'un village.

DIANE *en habit de bergère.*

DIANE. — Moi, ta maîtresse, ignorant et grossier laboureur! — Tu diras que l'amour, en tant qu'amour, mérite toujours l'indulgence, mais tel n'est pas mon avis. Ce n'est pas que, dans ma simplicité rustique, j'ignore que l'amour a été le premier-né de la nature; mais, je le jure, nul homme de bas étage ne méritera jamais le mien. Ce lierre, dont les

1. Ville d'Italie sur le versant oriental des Apennins, faisant naguères partie des Etats de l'Eglise. Patrie de Raphaël.

rameaux grimpent le long de ces roches vives, il me prend envie de l'arracher, non parce que ces rameaux s'élèvent avec orgueil, mais parce qu'ils enlacent le roc de leurs embrassements, et je voudrais arracher de même ces pampres verdoyants qui s'unissent à l'ormeau. Et toi, villageois grossier, tu viendrais me parler d'amour... N'alléguez pas que je suis née d'un père laboureur dans ce village. L'âme que je sens remuer dans ma poitrine, ma propre valeur me défendent de le croire. Mes visées sont si hautes, que, s'il y avait moyen de s'élever au-dessus des éléments, mes pensées s'élanceraient par-delà tous les cieux. Hier (mais l'imagination n'est-elle pas un guide infidèle), je rêvai qu'un aigle venait déposer sur mon front une couronne de laurier. J'en suis demeurée si vaine, que plus je vais, plus je m'imagine que la nature a fait erreur, et que je ne suis pas ce que je parais. Ah! s'il était possible que l'Auteur du monde donnât à l'esprit un visage, je deviendrais sûrement folle à contempler le mien dans le cristal de ces eaux [1].

(Entre Fabio.)

FABIO, *à part.* — D'après les renseignements que m'a donnés un paysan de ce village qui l'a vue descendre dans le pré, il n'est pas possible que ce soit une autre.

DIANE, *à Fabio.* — Que cherchez-vous avec tant de soin ?

FABIO. — Je cherche une bergère charmante qui doit avoir nom Diane, car elle est à la poursuite des âmes, depuis le moment où naît l'aurore avant-courrière du matin. Serait-ce vous, par hasard?

DIANE. — Moi-même.

FABIO. — Pour sûr?

DIANE. — Tout ce qu'il y a de plus sûr.

FABIO, *ému.* — Donnez-moi votre main.

DIANE. — Plutôt mes bras.

FABIO. — Sur les traits de votre visage je retrouve l'image de mon maître.

1. Elle fait allusion à l'histoire de Narcisse, et on ne reprochera pas à l'auteur de ne pas dessiner énergiquement dès le début le caractère de son héroïne.

DIANE. — Calmez-vous.

FABIO. — Depuis que je vous ai vue, je me sens hors de moi-même.

DIANE. — Mais enfin, que demandez-vous?

FABIO. — De m'écouter, sans perdre une syllabe de tout ce que je vais vous dire. — Illustre Diane, dont ces bois ont longtemps caché l'humilité, pareille à l'or que recèlent les ténèbres de la terre, vous n'ignorez pas que le seigneur de cette contrée, Octavio, duc d'Urbin, n'ayant pas d'héritiers, appela à sa cour une fille de son frère César, la belle Teodora. — Prêtez-moi votre attention, je vous prie, car l'ignorance des causes fait ordinairement l'obscurité d'un sujet. On ne doutait pas dans Urbin que la belle Teodora ne devînt son héritière, puisqu'elle lui touchait de si près. Teodora vivait en duchesse, elle était la favorite du duc qui ne voyait que par ses yeux. Les princes de Parme et de Plaisance, de Ferrare, de Mantoue et de Milan, lui adressaient leurs hommages. Moins puissants, mais favorisés par leur présence à la cour, deux cavaliers d'Urbin, Julio et Camilo, nourrissaient de meilleures espérances. Teodora penchait en faveur de Julio, soit qu'elle le trouvât plus galant, soit qu'il y eût plus de conformité entre leurs étoiles. Sur ce point, belle Diane, la Parque inexorable trancha le fil des jours du Duc, à l'âge de cinquante ans. Pour savoir ce que découvre la mort, ce qu'elle change et remue dans un État, dans une famille, il faut attendre l'expérience. On l'a bien vu à Urbin. Le testament du duc Octavio est ouvert, et il y déclare pour son héritière une fille naturelle qui est élevée dans ce village. A cette nouvelle Teodora demeure anéantie, Julio confondu, et Camilo sent augmenter ses espérances de devenir duc d'Urbin s'il parvient à plaire à la future héritière, puisqu'il n'était pas aimé de Teodora, qui, bien que réservée, avait fait paraître cependant sa préférence pour Julio. Aussitôt, grande agitation à la cour. Deux partis se forment, et la question de droit semble devoir se décider par les armes. Mais l'expérience de la noblesse intervient, et elle parvient à calmer d'une part la fureur de Teodora, et l'ardeur de la jeunesse. Il est décidé qu'on ira chercher la souveraine légitime, et l'on charge

de cette commission Camilo, qui, de fait ou en espérance, se qualifie déjà de duc d'Urbin. Julio demande que certaines difficultés soient tranchées par les tribunaux, et maintient les droits de sa Teodora, même après votre arrivée. Pour moi, belle Diane, je suis né au service du Duc, pauvre et de médiocre naissance : tellement qu'il a fallu m'aider de la belle humeur qui ouvre l'accès aux faveurs des grands; ce n'est pas toutefois que je sois dépourvu de mérite et de lettres. Dans mon respect pour le sang que vous tenez du Duc défunt, je suis venu, non pas pour vous demander une récompense quand je vous salue duchesse d'Urbin, vous jusqu'ici fille de ces montagnes; je viens vous dénoncer les périls qui vous menacent, au milieu de tant d'ennemis, sans avoir personne pour vous défendre. Jugez des difficultés, et si vous aurez besoin d'entendement et de prudence : car, il ne faut pas que Camilo, lorsque tant de grands princes aspirent à votre main.... Mais j'entends le pas des chevaux retentir sous les ombrages de la forêt. C'est la députation qui approche. Je me hâte de vous quitter, ne voulant pas être vu des envoyés et éveiller leurs soupçons : je vous en servirai d'autant mieux à Urbin. Dieu vous garde des traîtres, favorise la justice de votre cause, consolide votre bonne fortune et défende votre innocence!

(Il sort.)

SCENE II

CAMILO, RISELO, LISENO, GENS DE LA SUITE, DIANE.

RISELO, *à part, à Camilo et aux gens de sa suite.* — Voilà seigneurs, celle à la recherche de laquelle vous êtes venus dans nos montagnes. C'est la fille d'Alcino, l'un des habitants de ce hameau, qui est aux champs, en ce momen, avec ses bêtes.

DIANE, *à part.* — A moi! mon esprit. Je veux feindre la la rudesse et la simplicité : c'est le meilleur moyen de faire réussir un grand dessein.

CAMILO, *qui n'a cessé de la considérer.* — Messieurs, ma

vue demeure fixée sur cette jeune bergère, et je ne puis assez admirer ce que peuvent la mort et la fortune.

LISENO. — Elle ne peut avoir soupçon de la destinée qui l'attend, et pourtant elle semble interdite...

DIANE, *à part.* — Celui-ci est Camilo. Il prépare avec soin ce qu'il a à me dire. Ma personne l'intrigue. Il voudrait approcher, mais mon costume le repousse.

CAMILO, *s'avançant.* — Pourquoi retarder plus longtemps l'objet de ma mission, quand vous êtes devant nos yeux, madame et Souveraine? Je me mets à vos pieds, noble Duchesse, et qu'une nouveauté si grande ne vous cause pas d'effroi.

DIANE. — Bon! il ne manquait plus que cela... des messieurs se moquer de moi à ce point. Est-ce duchesse ou calebasse que vous voulez dire? Si par hasard vous allez à la chasse dans la montagne, ne me confondez pas avec votre gibier.

CAMILO, *à part, à Liseno.* — Je pensais n'avoir affaire à une paysanne que pour l'extérieur, espérant qu'elle tiendrait de la bonté de son sang une âme au moins de quelque noblesse.

LISENO, *à part, à Camilo.* — Si par hasard ce n'était pas Diane?

CAMILO, *à Riselo.* — Est-ce bien là Diane, berger?

RISELO. — Dans ce village, il n'y a pas d'autre bergère de ce nom, et qui soit, comme vous le demandez, fille d'Alcino.

CAMILO, *à part, à Riselo.* — Quoi! ce serait là la future duchesse d'Urbin?

RISELO. — Ça ne vous va pas?

CAMILO. — Comment cela pourrait-il m'aller?

RISELO. — Qu'est-ce donc qui vous déplaît.

CAMILO. — Son aspect farouche et ses manières qui ne sont pas aussi mesurées que le promettait sa naissance.

RISELO. — Que vous la connaissez mal! Si elle voulait parler, elle vous vendrait plus de rhétorique que tous ceux qui l'enseignent à Bologne[1].

1. Dans la célèbre université de ce nom, la plus ancienne de l'Europe, fondée en 1111.

CAMILO. — Madame, le duc est mort.

DIANE. — Eh bien, qu'ai-je à voir là-dedans? S'il est mort, qu'on l'enterre, messieurs ; je ne suis pas le curé.

CAMILO. — Songez qu'il est votre père.

DIANE. — La bonne plaisanterie! C'est Alcino qui est mon père.

CAMILO, *à part, à Liseno.* — Ce n'est pas en vain que je redoutais l'épaisseur de son entendement.

LISENO, *à part, à Camilo.* — Qu'y a-t-il d'étonnant, ayant été élevée dans un tel degré de rusticité?

CAMILO, *de même.* — Ç'eût été un miracle que, nourrie dans ces montagnes, elle n'eût pas contracté ces mœurs et cette apparence sauvage. (*A Diane.*) Laissez-nous baiser votre main. Venez, madame, à Urbin. Vous en êtes la duchesse.

DIANE. — Allons donc!

CAMILO. — Madame, le duc en mourant vous a déclarée son héritière. Jouissez de votre haute destinée, et de cette heureuse aventure.

DIANE. — Voyons, est-ce que je suis bonne, moi, pour faire une duchesse?

CAMILO. — Sans doute, puisque le ciel ainsi l'a permis.

DIANE. — Alors, je vais quérir mes chemises et un mien sayon vert doublé de bleu clair.

CAMILO, *à part, à Liseno.* — Quelle bêtise!

LISENO, *de même.* — Un peu forte, je l'avoue.

CAMILO, *à Diane.* — Vous trouverez là-bas les atours qui conviennent à votre état et à votre nom. Venez monter en carrosse, madame, afin d'arriver ce soir, s'il est possible, à Urbin.

DIANE. — Non, non, seigneur; j'ai là mon âne.

RISELO. — Fais attention, Diane, que te voilà maintenant duchesse.

DIANE. — Eh bien, sois-le à ma place, car, moi, ça m'ennuie.

CAMILO. — Partons, madame. (*A part.*) Quelle déplorable aventure!

LISENO, *à part, à Camilo.* — Elle est fameuse, ta duchesse!

DIANE. — Riselo, si tu rencontres mon père Alcino dans la montagne, dis-lui que je me rends malgré moi à Urbin pour être duchesse, mais que je serai de retour demain matin de bonne heure.

(Tous sortent.)

SCÈNE III

Salon du palais ducal à Urbin.

TEODORA, JULIO.

TEODORA. — Et Camilo ! qui s'est entêté à nous amener cette Diane !

JULIO. — Je reconnais à ce trait le caractère du traître.

TEODORA. — Julio, bien que par une clause du testament du duc soit exprimée la volonté nouvelle qui fait cette paysanne son héritière, comment une assemblée si sage a-t-elle pu décider une question si douteuse au détriment de l'héritière indiquée? J'ignore quel est le texte des lois ; mais il me semble que le droit ordinaire ne s'applique ni aux princes, ni aux rois. Sans doute les balances de la justice sont égales; il est juste toutefois qu'il y ait exception en faveur des personnes de sang royal. Nous pourrions prouver encore que j'étais haïe du duc, jaloux de la préférence que je te montrais. N'a-t-il pas songé pour successeur au duc de Parme? Tout concourt à démontrer l'injustice de sa rigueur.

JULIO. — Nous pourrions démontrer aussi que le défunt était fou, ce qui suffirait pour établir l'iniquité de son acte. Épuisons toutefois les voies de droit, puisque nous aurons toujours sous la main l'objet du litige. Quelque faveur que portent à Diane Camilo et ses serviteurs, tous leurs soins n'auront pas le pouvoir de défendre son odieuse vie. Jusqu'au jour de sa mort, le duc t'a appelée à lui succéder, et le bruit en était si bien établi, qu'il a servi de fondement aux espérances de Mantoue, de Parme et de Milan. Où sont les lois capables de porter atteinte à ces titres! Au reste, il faut que tu sois duchesse d'Urbin, où j'y perdrai la vie.

(Entre Fabio.)

FABIO. — Madame, je vous annonce l'arrivée de la duchesse, notre souveraine.

TEODORA. — Quelle duchesse?

FABIO. — Cette paysanne... Ne vous emportez pas, je vous prie.

TEODORA. — Quelle espèce de femme est-elle?

FABIO. — C'est une fille qui a été élevée dans la montagne.

JULIO, *à Teodora.* — Pour Dieu, ne vous en troublez pas. Le duc aura eu beau faire, ce n'est pas une femme de cet acabit qui lui succédera.

FABIO, *à Teodora.* — Jusqu'à ce que la justice ait décidé, vous jouissez de la possession. Mais, par considération pour le vulgaire et pour Camilo, je vous engage, madame, à la recevoir aujourd'hui convenablement.

(Ils sortent.)

(Entrent Diane en habit de duchesse, Camilo, Liseno, gens de la suite.)

CAMILO, *à Diane.* — Que dites-vous de notre ville?

DIANE. — C'est une belle chose : mais pourquoi m'avoir reçue avec accompagnement de tonnerres?

CAMILO. — C'est l'artillerie qui vous a saluée par des salves.

DIANE. — Ces éclairs m'ont fait voir des étoiles en plein midi. Dans mon pays, quand le sacristain sonne la cloche, les nuages se dissipent, et les grenouilles recommencent à chanter.

CAMILO, *à part.* — Plein d'à-propos!

LISENO, *de même.* — De ma vie je n'ai vu créature si ignorante.

DIANE. — Qu'y a-t-il dans cette maison si brillante, toute revêtue de marbre blanc?

CAMILO. — C'est le palais de votre altesse.

DIANE. — L'endroit est beau et spacieux. On pourrait tout y loger, y compris brebis et bourriques.

CAMILO. — Vous y verrez des galeries pleines de tableaux, où ce qu'il y a de moins précieux c'est la toile d'or et le brocard.

DIANE. — Qu'est-ce que c'est que çà, là-bas?

CAMILO. — C'est l'horloge.

DIANE. — L'horloge? Oh!...

CAMILO. — Elle marque le chiffre deux [1].

DIANE. — Tiens! c'est peut-être moi et Teodora?

CAMILO. — Bravo! fine réponse.

LISENO. — Charmante!

DIANE. — Et dis-moi, Camilo, quel est celui-là qui est debout sur ce chapiteau?

CAMILO. — C'est l'ange de la Garde.

DIANE. — Nous en avons, ma foi, besoin. Mais c'est bien mal fait de le tenir ainsi au chaud et au froid, s'il est pour nous défendre.

CAMILO, *à part, à Liseno.* — Je ne la comprends pas.

LISENO, *de même.* — Ni moi non plus.

(Entre Fabio.)

FABIO. — L'illustre Teodora, madame, s'avance pour vous recevoir.

CAMILO, *à part.* — Ses façons me feront perdre l'esprit.

LISENO, *à part, à Camilo.* — En voyant sa rusticité, Teodora se sent bien vengée.

SCÈNE IV

Entre TEODORA.

TEODORA. — Mille fois soit béni le moment qui nous amène Votre Altesse!

DIANE. — Madame, je disais tout à l'heure que j'aurais mieux fait de monter sur mon âne. Je serais arrivée à midi. Mais on m'a mis dans une maison à roues, et traînée par les chemins avec beaucoup de bruit et de poussière. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre main, que je la baise.

TEODORA, *à part.* — Qu'est-ce que cela signifie, Camilo?

1. *Allí señala las dos.* Intraduisible. — *Las dos*, mot à mot, « les deux, » ce qui peut s'entendre de toutes choses, mais c'est en même temps un idiotisme qui veut dire « deux heures. »

CAMILO. — C'est la langue et le style villageois. Mais, rassurez-vous : il faut à tout un commencement.

TEODORA. — C'est juste. — (*A part.*) Qu'en dis-tu, Julio?

JULIO. — Qu'ici l'âme est à l'unisson du corps, et que nous pouvons être sans inquiétude sur nos projets. L'épaisseur de son entendement la condamnera en justice, ou le procès n'aura pas de fin. Il serait absurde, madame, de faire duchesse d'Urbin une personne incapable de gouverner.

TEODORA, *à part.* — Je sens renaître mes espérances.

DIANE. — Comme Votre Grâce est brave. Mais, dites-moi, est-ce que je n'en aurai pas un comme cela, moi ?

TEODORA. — Tout à l'heure, *señora mia*, vos dames vont vous présenter toilettes et joyaux.

DIANE. — Pas possible.

TEODORA, *à part.* — Elle est stupide! (*Haut.*) Allons, Diane, venez prendre possession de votre palais. (*A part, à Julio.*) Je l'enverrais bien plus volontiers à l'auberge.

JULIO. — Et moi à l'écurie.

CAMILO, *d'une voix sourde.* — Je suis furieux!

JULIO, *à part.* — Je suis confondu.

FABIO. — Voici venir Laura et Fenisa.

(Entrent Laura et Fenisa.)

TEODORA. — Laura, tu vas te charger de friser les cheveux de Son Altesse; et toi, Fenisa, tu sèmeras l'or et les diamants sur sa personne, de la tête jusqu'aux pieds.

LAURA. — Nous allons donner tous nos soins à habiller Son Altesse, et à faire sa toilette.

DIANE. — L'habitude de garder les oies dans le pré m'a rendu les cheveux un peu rudes et rebelles au démêloir.

TEODORA, *à part.* — Elle est bonne, la duchesse que tu nous as amenée, Camilo!

CAMILO. — Ma confusion dit assez ce que j'éprouve.

TEODORA, *aux suivantes.* — Vous, demeurez ici. (*A part, à Julio.*) Suis-moi, Julio; le sourire qui parle par mes yeux te dit assez le contentement que j'éprouve.

(Sortent Teodora et Julio.)

CAMILO. — Maintenant que Votre Altesse est arrivée dans

son palais, il est juste qu'elle prenne quelque repos. Plus tard, je l'entretiendrai plus à loisir des affaires de l'État.

DIANE. — Est-ce que je ne vais pas bientôt m'en retourner chez nous?

CAMILO. — Non pas avant de connaître le jugement qui sera rendu.

(Sortent Camilo, Liseno et les gens de la suite.)

DIANE, *à Fabio.* — Holà! mon gentilhomme!

FABIO. — Est-ce à moi que s'adresse Votre Altesse?

DIANE. — J'aurais un mot à vous dire. Et vous, mesdames, allez vous occuper de mon appartement. Voilà que je parle déjà comme une grande dame.

LAURA. — Seul, l'air du palais, qu'a déjà respiré Votre Altesse, accomplira de plus grands miracles.

(Sortent Laura et Fenisa.)

SCÈNE V

DIANE, FABIO.

DIANE. — Qui es-tu, toi qui, pareil à la comète, as tracé un sillon lumineux, de l'orient au couchant? qui as fait revivre à mes yeux le passé, et retracé mon histoire comme en un cadre vivant! Qui es-tu, toi qui m'inspirant de si hauts projets, as réveillé mon imagination endormie parmi ces rochers et ces bois? Qui t'a chargé de m'apporter cet avis, lequel m'a été si utile pour donner le change à Teodora? Sans toi la vive intelligence que m'a départie le ciel eût augmenté la haine de mes ennemis. Tels eussent été mes discours, que, par l'effet de leurs complots, le trône et la vie auraient pour moi passé comme une ombre. Sois averti que je continuerai à faire paraître la même simplicité tout le temps qui sera nécessaire. Plus tard, on m'entendra, et je parlerai de façon que l'on se demande comment une campagne inculte a pu produire un si rare génie[1]. Mais, il n'est pas de génie humain qui, réduit à ses forces, puisse accomplir ce que je médite. Toi

1. Quelque peu taché de l'emphase espagnole.

donc qui, sous l'inspiration du ciel, es venu d'une course rapide pour me sauver la vie, tu me serviras de secrétaire. A défaut d'autre faveur, je t'ouvre mon âme, parce que je t'ai vu enclin à me servir. Je ne te demande pas d'autres détails, puisque tu m'as déjà instruite de ta condition, de ta vie; mais je me persuade que l'homme généreux qui a pris compassion de moi pourra guider ma nacelle en ces circonstances difficiles.

FABIO. — Madame, la mer agitée, où, barque fragile, vous prétendez tenter la fortune, est soulevée jusques dans ses abîmes par les tempêtes de l'ambition. A vous parler sans détour, il vous faut un pilote meilleur, plus expérimenté, si vous voulez éviter le naufrage. En vous fiant à moi, vous pouvez vivre; sinon, c'est vainement que vous feindrez la simplicité : vous ne résisterez pas à l'astuce de vos rivaux.

DIANE. — Fabio, quand je te révèle mon secret, il est évident que je me mets à ta discrétion. Délibérons entre nous sur la marche que nous devons suivre.

FABIO. — Madame, on a vu des femmes à la tête de grands empires; mais ce fut au prix de travaux immenses, de destinées tragiques, de mesures sanguinaires, qui ne sauraient être imités. Si nous ne trouvons un homme de valeur qui vous protége en secret, vous ne sauriez être ni Sémiramis ni Cléopâtre.

DIANE. — Je regarde Camilo comme indigne.

FABIO. — Camilo? Gentil personnage, pour le but que je me propose.

DIANE. — Que prétends-tu donc faire?

FABIO. — Vous marier à un homme d'un mérite tel, qu'il soit supérieur à Alexandre.

DIANE. — C'est entendu, Fabio : tu vas t'occuper de trouver cet homme que tu me présenteras en secret ; et si j'ai de sa personne l'opinion que tu as de sa valeur, nous nous liguerons tous trois pour vaincre ces cruels ennemis. Mais qu'il soit bien convenu, puisque j'ai à choisir un mari pour la vie, qu'à toi est réservé le jugement de son mérite, à moi celui de sa personne.

FABIO. — J'aime votre esprit et votre goût, vous ne

ressemblez pas à la plupart des femmes. A peine un père, un frère a-t-il prononcé le mot de mariage, que, traitant avec une légèreté coupable un engagement si solennel, elles fondent là-dessus, sans distinction de rouge ou de bleu[1], de façon que l'office de mari, qu'il soit charge ou fardeau, reçoit plus souvent qu'il ne faut des lieutenants.

DIANE. — On nous observe, adieu. Le ciel guide tes pas.

FABIO. — Vous verrez l'homme que j'ai à vous offrir...

DIANE. — Qui est-il? Par ta vie.

FABIO. — Je ne sais... (*Ils vont en se rapprochant de la porte.*) Mais soyez tranquille. Je vais m'occuper de ma mission.

DIANE. — Qu'il soit brave.

FABIO. — Un autre Roland.

DIANE. — D'un nom illustre.

FABIO. — Une race de rois.

DIANE. — Libéral.

FABIO. — Un autre Alexandre.

DIANE. — Renommé.

FABIO. — César ou Achille,

DIANE. — De noble prestance, sage...

FABIO. — Et bien tourné.

DIANE. — Jeune.

FABIO. — C'est le principal.

DIANE. — Eh bien, je vais t'attendre.

FABIO. — Et moi, je pars à la recherche de ce modèle des maris.

1. *Cierran con el sin mirar*
Si es azul o colorado.

La métaphore est tirée du langage usité aux courses de taureaux.

SCÈNE VI

La campagne.

ALEXANDRE [1], ALBANO, GENS DE LA SUITE.

ALEXANDRE. — Agréable délassement que celui de la chasse !

ALBANO. — Vous en êtes la preuve, puisqu'elle vous entraîne de Florence aux montagnes de la frontière d'Urbin [2].

ALEXANDRE. — Je te permets de l'appeler une aimable folie. La belle fontaine ! qui, sortant d'une grotte obscure, verse dans la vallée le cristal de ses eaux, parmi des lis bleus et blancs ! On la prendrait pour le bain de Diane. Campagnes, vous êtes le plus grand bienfait que le ciel ait accordé à l'homme. Outre les aliments que vous lui fournissez, c'est vous qui délassez des fatigues publiques. Quel est le front soucieux qui ne s'éclaircisse parmi ces édifices naturels, œuvre du déluge, dont l'architecture surpasse les dessins de Vitruve ? Là bas un roc dresse son front superbe, qui semble défier le ciel ; ailleurs il s'abaisse, mais pour plonger encore plus profondément ses racines dans la terre [3]. Préfériez-vous les trophées royaux qui surmontent pompeusement une porte, de style dorique, à la manière dont ces touffes de lentisques et de tamaris couronnent ces rocs escarpés ? Dans cette solitude, on prendrait le ciel pour une prairie semée de fleurs variées, et, sous l'éclatante lumière du soleil, je compare le sol à un prairie émaillée d'étoiles. Quel plaisir d'entendre le

1. L'histoire parle d'un scélérat, nommé Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent II de Médicis, duc d'Urbin. Il fut imposé pour chef à Florence, en 1530, par Charles-Quint, dont il avait épousé la fille illégitime, Marguerite d'Autriche. Lope aura arrangé tout cela à sa fantaisie.

2. Ce qui est un peu loin, Urbin étant de l'autre côté de l'Apennin, par rapport à Florence.

3. Et quantùm vertice ad auras
Ætherias, tantùm radice in Tartara tendit.
(*Virg.*)

murmure du ruisseau qui sert d'accompagnement aux plaintes du rossignol, qui lorsque plus il soupire, semble chanter la musique qu'il lit écrite sur le sable!

ALBANO. — On dirait que Votre Excellence a le projet de se faire ermite dans ces montagnes.

ALEXANDRE. — Albano, oublier un moment Florence rend plus vif le plaisir de s'y retrouver.

ALBANO. — J'en conviens.

ALEXANDRE. — Je ne lui connais d'autre rival que Naples. C'est à Florence que la nature s'est montrée prodigue de ses dons; mais pour l'estimer à son prix, il faut s'en absenter quelquefois.

(Entre Fabio.)

FABIO, *à lui-même.* — Je crois m'être trompé de chemin. Sûrement celui-ci ne mène pas a Florence.

ALBANO.— Voici quelqu'un qui a l'air de venir d'Urbin.

FABIO. — J'aperçois des gens qui descendent de la montagne dans la plaine.

ALBANO, *à Fabio.* — Qu'est-ce que vous cherchez, mon bon homme?

FABIO. — J'ai perdu ma direction, et me voilà errant dans ce labyrinthe.

ALEXANDRE, *surpris.*— Fabio, je te reconnais au son de ta voix.

FABIO. — Monseigneur!..

ALEXANDRE. — Que je t'embrasse par souvenir de ton ancien attachement.

FABIO. — Bénie soit l'erreur qui m'a fait si bien rencontrer!

ALEXANDRE. — Depuis ton départ de Florence tu m'as oublié, ingrat...

FABIO. — L'adversité trouble les meilleurs esprits. J'avais perdu toute espérance, mais vous me la rendîtes, Seigneur, quand votre main héroïque me sauva de la justice de votre frère, ce que n'aurait pu nul secours humain. Je me rendis à Urbin, me tenant toujours sur mes gardes, et je me mis au service du duc aujourd'hui défunt. Je n'étais pas ingrat envers vos bienfaits, mais défiant. La conscience

d'un tort engendre la crainte. Vous n'ignorez pas qu'un ennemi puissant ne venge que par le sang une offense.

ALEXANDRE. — J'approuve ta conduite.

FABIO. — Le sage doit toujours avoir présent à la mémoire ses torts envers autrui[1]. Où vas-tu en ce moment?

FABIO. — Je vais bravement à la recherche d'un mari pour certaine dame, et je ne devais pas m'attendre à le trouver dans ces monts déserts.

ALEXANDRE. — Est-ce une grande dame ?

FABIO. — Elle porte un nom illustre, et descend d'un sang royal.

ALEXANDRE. — Comment s'appelle-t-elle?

FABIO. — C'est un secret, et des plus importants.

ALEXANDRE. — Un secret?

FABIO. — Oui.

ALEXANDRE. — Eh bien, bonne chance!

FABIO. — C'est une femme qui ne serait pas indigne du frère du grand duc de Florence.

ALEXANDRE. — Prends-moi donc, moi qui le suis.

FABIO. — C'est plus sérieux que vous ne croyez, bien que vous paraissiez railler ma diligence. Mais, allons prendre le grand chemin. Il importe que vous m'entendiez.

ALEXANDRE. — Soit vérité, soit plaisanterie, tu peux parler.

FABIO. — Attention, alors.

ALEXANDRE. — Commence.

FABIO. — Apprenez donc votre heureuse fortune.

(Ils sortent en s'entretenant.)

1. On s'aperçoit de reste à ces maximes que nous sommes en Italie, et cette morale machiavélique avait également cours en Espagne. Je suis persuadé qu'Antonio Perez en faisait son profit dans sa conduite à l'égard de Philippe II, « *contrario poderoso.* » Toujours l'empreinte du temps dans le drame de Lope.

SCÈNE VII

TEODORA, JULIO.

TEODORA. — Je ne pouvais espérer rien de plus heureux.

JULIO. — J'en tombe d'accord, et je partage votre joie.

TÉODORA. — On ne peut tirer un mot de Camilo, tant il est irrité, bouleversé; mais il dira (ce qui est assez vraisemblable) qu'une fois marié, ce n'est pas Diane, mais lui Camilo qui gouvernera l'État. Je crains qu'elle ne se mette à aimer le premier mari venu qui lui sera présenté.

JULIO. — J'ai la même opinion de cette pauvre innocente. Mais, si cela arrive, nous serons les premiers à en souffrir. Il faut donc pourvoir au remède.

TÉODORA.— Dans cette simple nature, si l'âme est cause, l'effet doit s'en ressentir. Or, si tant de femmes ont fait de mauvais mariages, bien que douées d'un rare entendement, que peut-on attendre d'une espèce d'idiote?

JULIO. — Je suis de votre avis, Teodora, mais il me vient une idée.

TEODORA. — Laquelle?

JULIO. — Il faut lui dire du mal de l'espèce masculine. Effrayée de tes discours, cela pourra agir sur son esprit, quand Camilo entreprendra de la toucher, si toutefois on peut espérer de trouver une femme, tellement simple, tellement niaise, à qui le mariage fasse peur.

TÉODORA. — J'approuve ce raisonnement; mais si, selon la loi naturelle, soit effet de son sexe, soit résultat de l'humaine faiblesse, elle commence par aimer les hommes, à quoi servira d'en dire du mal?

JULIO. — Quel danger y a-t-il à l'essayer?

TEODORA. — Je le veux bien. Cela peut avoir un bon résultat. Toutefois, il ne faut pas badiner avec l'amour?

JULIO. — D'où viennent vos doutes.

TEODORA. — C'est que l'amour est une fureur qui contraint à aimer avec passion jusqu'aux êtres privés de

raison. Une brute est bien inférieure à l'homme, et cependant elle est capable d'aimer.

SCÈNE VIII

Entrent DIANE *en grande toilette*, LAURA, FENISA.

DIANE. — Ne suis-je pas un peu bien brave?

TEODORA. — Merveilleuse!

DIANE. — Voyez-vous mes cheveux comme ils sont arrangés? C'est Laura qui les a mis ainsi, en les frisant avec une machine en fer. Mais quand j'ai vu que Fenisa la mettait au feu, j'ai sauté de mon estrade et je me suis enfuie en courant jusqu'au corridor. Regardez toutes ces babioles qu'on m'a attachées partout sur la poitrine.

JULIO. — Vrai Dieu, Votre Altesse ressemble à un ange.

DIANE. — Mais, je le crois. Voyons, répétez-moi cela, comme on dit dans le peuple.

JULIO. — Je dis que Votre Altesse est bien belle.

DIANE. — Eh bien! voulez-vous nous marier tous deux?

TEODORA. — Madame, ne parlez pas ainsi. Tenez vous en méfiance contre les hommes.

DIANE. — En méfiance? et pourquoi?

TEODORA. — Parce qu'ils sont méchants.

DIANE. — Moi, je les croyais bons. Le Duc, mon père, était-il un homme?

TEODORA. — Oui, madame.

DIANE. — Eh bien, je crois que, puisqu'il fût aimé de ma mère, il était bon et non pas méchant. Y a-t-il des femmes qui aient enfanté sans l'opération d'un homme?

TEODORA. — Non, madame.

DIANE. — Alors ils doivent entrer pour quelque chose dans le bien de ce monde.

TEODORA. — Les femmes de haut rang doivent les éviter comme la peste.

DIANE. — La belle avance de les fuir, s'ils sont assurés de nous atteindre!

JULIO, *à part, à Laura.* — Que de malice dans cette villageoise!

LAURA. — Malicieuse, oui, mais si simple en même temps.

DIANE. — Holà, Fenisa!

FENISA. — Madame!

DIANE. — Quand vous vous regardez au miroir, quand vous faites tant de toilette, quand vous vous frisez les cheveux, quand vous appelez et donnez la main, quand vous mettez jupes sur jupons, quand vous attachez des rosettes à vos patins, à défaut de rangées de grelots, — est-ce pour mieux courir, afin que les hommes ne vous attrapent pas?

LAURA. — Madame, nous ne tenons pas précisément à leur déplaire, et tout cela n'a d'autre but que le mariage.

DIANE. — Quand, la veille de la Saint-Jean, vous êtes si attentives aux paroles des passants [1], est-ce aux hommes, dites-moi, ou à Saint-Jean que vous pensez?

FENISA. — Aux hommes, *señora mia.*

DIANE. — Et quand vous sortez avec vos jupes immenses, vous pavanant et faisant la roue, comme un galant qui se donne la discipline [2], toutes ces minauderies sont-elles à l'adresse des femmes ou à l'adresse des hommes?

LAURA. — Pour sortir d'une campagne déserte, vous en savez bien long.

DIANE. — Moi, Laura, je suis pour les hommes.

TEODORA, *bas à Julio.* — Camilo lui aura fait sa déclaration.

JULIO. — Je le croirais volontiers, madame.

TEODORA. — Mais le voici.

1. Voyez ci-dessus *le Certain pour l'incertain.*

2. L'une des manières espagnoles de faire sa cour. Dans les cérémonies de la semaine sainte, ceux qui faisaient partie de la confrérie des Flagellants, au moment de passer sous le balcon de leurs belles, se frappaient à tour de bras, et quelquefois si rudement, qu'on les emportait évanouis et couverts de sang. Voy. *Voyage en Espagne* de Mme d'Aulnoy, et les *Lettres* de la marquise Villars, ambassadrice de France sous Charles II.

JULIO. — Il veut rire, sans doute, car il est accompagné d'autres cavaliers, embossés dans leurs manteaux.

SCÈNE IX

Entrent CAMILO, LISENO, ALBANO, ALEXANDRE, FABIO, *et des* CAVALIERS DE LA SUITE.

ALEXANDRE, *à part, à Fabio.* — Fabio, je crains d'être reconnu [1], mais, le temps que j'ai passé à Rome, auprès du cardinal mon père [2], me rassure cependant.

FABIO. — Mettez le nez dans votre manteau, et en outre tenez pour certain que vous n'avez été vu de personne, parce que, dans l'hypothèse de la simplicité de Diane, tous, suspendus à ses actions n'ont d'autre but, que de lui témoigner plus d'applaudissements que de respects.

ALEXANDRE. — Je n'ai pas besoin que tu me la désignes : je l'ai devinée à la feintise de son jeu.

FABIO. — Vous avez raison ; ce jeu n'est pas difficile à reconnaître. Comment la trouvez-vous?

ALEXANDRE. — Elle inspire à la fois l'amour et la pitié.

FABIO. — Si vous le permettez, je vais lui annoncer que je vous amène.

ALEXANDRE. — Un mot...

FABIO. — Je vous écoute.

ALEXANDRE. — Ne lui dis pas qui je suis ; cela viendra en son temps.

FABIO. — N'est-elle pas vraiment charmante?

ALEXANDRE. — Fabio, en fait d'amis, de talent, de femme et de peinture, il ne faut pas se hâter de prononcer : des amis, parce qu'ils sont faux ; des talents, parce qu'ils sont nouveaux ; de peinture, parce qu'il est difficile de s'y connaître ; des femmes, parce que beaucoup...

FABIO. — Assez ; je vous comprends.

ALEXANDRE. — Sont de la beauté sans âme.

1. Et il a raison de le craindre, car rien n'est plus vraisemblable.
2. Quelques-uns font cet Alexandre fils de Jules de Médicis, depuis Clément VI.

FABIO. — Mais dans ce sujet d'élite, toutes les qualités se trouvent réunies. Je vous quitte.

ALEXANDRE. — Et moi je vais t'attendre, confiant en ton adresse, Fabio.

FABIO. — Posez-vous à votre avantage. Je vous quitte, et que Votre Altesse soit attentive.

CAMILO, *à part, à Liseno.* — Je ne puis assez admirer, Liseno, que l'âme semble faire défaut à ce beau corps.

LISENO. — Nous voyons fleurir de grands arbres qui ne portent pas de fruits.

DIANE, *à part.* — Voici mon secrétaire, je veux lui parler à part, car il me fait entendre par signes ce que je devinais déjà. (*Haut.*) S'il me faut rester ici, en compagnie de tous ces seigneurs, il est impossible que je puisse leur parler sans les connaître. Commençons par apprendre leurs noms : Camilo, Julio, Liseno, Teodora, Laura, Fenisa... (*Arrivant à Fabio.*) Et vous, qui êtes-vous, car, je ne me souviens pas de vous avoir encore vu.

FABIO. — Je suis, madame, un des officiers de Votre Altesse.

DIANE. — Votre nom ?

FABIO. — J'ai pour fonction de toucher les orgues de votre chapelle, et je m'appelle Fabio.

DIANE. — Êtes-vous un homme ?

FABIO. — Je pourrais l'être par la faveur de Votre Altesse, car les princes, à l'imitation de la divinité, ont leurs créatures.

DIANE. — Teodora me conseille de les fuir, sous prétexte que les hommes sont des traîtres.

FABIO. — Moi, je me vante de ma loyauté.

DIANE, *à part, à Fabio.* — Eh bien, et ce mari ?

FABIO. — Il est là.

DIANE. — Quel est-il, parmi ces messieurs?

FABIO. — Celui qui est enveloppé de son manteau, et qui, dans l'espoir d'un regard de vous, se découvre de temps en temps le visage. Regardez-le bien.

DIANE. — Ah ! je le vois.

FABIO. — Comment le trouvez-vous?

DIANE. — Quand je lui aurai parlé, je répondrai à ta question.

FABIO. — C'est précisément ce qu'il m'a dit à propos de vous.

DIANE. — Eh bien, alors, ce n'est pas un sot.

FABIO. — Quand je partis à sa recherche, il fut convenu entre nous, madame, que je m'occuperais de l'esprit, vous de la personne. Eh bien, qu'en dites-vous?

DIANE. — Hé! hé!... Mais, dis-moi, me trouve-t-il une jolie tournure?

FABIO. — Hé! hé!...

DIANE. — Bien riposté... Son nom?

FABIO. — Il ne me l'a pas dit.

DIANE. — Mais alors, nigaud, où as-tu pris ce mari sans nom, dans une circonstance si solennelle?

FABIO. — Lui-même vous le dira. Moi, je fais profession de loyauté envers vous deux.

DIANE. — Je te quitte et vais le voir de plus près.

FABIO. — C'est un beau jeune homme.

DIANE. — Teodora!

TEODORA. — Madame...

DIANE. — Je suis très-ennuyée de l'étiquette du palais. Chez nous, je pouvais manger à toute heure. Je veux aller à la cuisine, comme je faisais dans mon village.

TEODORA. — Quelle étrange fantaisie! Y pensez-vous, madame?

DIANE. — Eh bien, Teodora, je vais rester pour regarder ces hommes à mon aise. Je vais m'en approcher tout près, pour mieux me rendre compte des qualités ou des défauts qui obligent à les fuir.

(Diane, en sortant, regarde longtemps Alexandre; tous l'accompagnent à l'exception d'Alexandre et de Fabio.)

FABIO. — Maintenant que nous sommes seuls, dites-moi quelle est votre impression, parce qu'il y a remèdes à tout, s'ils sont appliqués dans le principe. Vous n'êtes encore engagé en rien, car j'ai refusé assez habilement de lui déclarer votre nom. C'eût été lui donner l'éveil que de lui dire : l'homme que vous avez devant les yeux, c'est Alexandre de Médicis, ce qui est le moindre de ses titres,

car il est d'ailleurs frère du grand duc de Florence, allié au roi de France [1], et dans la carrière des armes...

ALEXANDRE. — En voilà assez, Fabio; parlons plutôt des moyens à employer pour entretenir Diane en secret, de manière à devenir duc d'Urbin. Je vais avoir pour concurrents une foule de princes voisins.

FABIO. — S'il m'a été donné de mettre votre personne en ce point, je saurai en toutes choses trouver le moyen de vous assurer une réussite glorieuse. Vous en faisant vibrer les cordes du cœur, et moi en remplissant l'honorable office...

ALEXANDRE. — De quoi?

FABIO. — D'habile intermédiaire, nous aurons arboré avant peu les armes des Médicis dans le palais des ducs d'Urbin.

ALEXANDRE. — Je veux te donner...

FABIO. — Je ne veux rien. Qui sert un bon maître n'a pas besoin d'autre récompense.

1. En qualité de fils de Laurent II, il était frère de la fameuse Catherine de Médicis.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Les jardins du palais.

DIANE, *en chapeau rabattu et enveloppée d'une mante*, ALEXANDRE *en manteau brun*, FABIO, LAURA.

DIANE. — Quoi! me quitter sitôt?

ALEXANDRE. — Fabio, madame, m'avertit qu'il fait jour.

FABIO. — Il est temps de partir; le jour croît et la tombe du soleil s'évanouit.

LAURA, *à Fabio*. — Un peu de *cultisme*, par ta vie.

FABIO. — Je dis que l'aube se vante d'une lumière mensongère [1].

DIANE. — Alexandre, voilà la troisième nuit que je m'entretiens dans ce jardin avec toi, sans autres témoins que Fabio et Laura, que je fais confidents de mon secret, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une heureuse fin.

LAURA. — Entends-tu quelque chose, Fabio, à ce char ou à ce carrosse dans lequel roulent les étoiles?

FABIO. — Il va venir fort à propos pour elles indiquer l'heure, à l'instant où le chambellan du soleil, l'aurore, lui aura tiré le rideau, en répandant la neige matinale.

LAURA. — Parle chrétien ou va-t-en au diable!

1. Traduisez : « Il fait à peine jour, » ou, comme a dit Racine :

A peine un faible jour nous éclaire et nous guide.

C'est ainsi que Lope s'efforçait de combattre l'invasion du mauvais goût, en y cédant lui-même quelquefois.

FABIO. — Est-ce que ce n'est pas là du *cultisme*, par hasard?

LAURA. — Non.

FABIO. — Qu'est-ce donc alors?

LAURA. — Du *cultesque*.

ALEXANDRE. — Charmante Diane, Fabio m'a raconté qu'il vous restait quelque inquiétude, non plus sur ma personne, mais sur mon esprit. Vous semble-t-il que j'exprime ce que je sens, que je sente ce que j'exprime? Puis-je convenir au rôle d'époux ou d'ami? Pour vous servir en quelque manière, on sacrifierait aisément son âme et sa vie. Si l'examen est achevé, élevez-moi, madame, au grade d'amant ou de mari.

DIANE. — Je fais la même question avec la même crainte. La première fois que tu m'as vue (la première impression est beaucoup en amour), je me suis montrée aussi simple par mes façons que par mes paroles, et j'en suis encore inquiète. La mémoire, blessée, peut avoir conservé un souvenir fâcheux.

ALEXANDRE. — Depuis trois nuits, Diane, durent ces entretiens qu'interrompt seulement le jour. Comment veux-tu que ton rare esprit ne m'ait pas donné à connaître que cet extérieur sert d'enveloppe à l'âme, comme la perle est emprisonnée dans la nacre pure. Ton esprit, ta royale attitude sont comparables à une liqueur précieuse enfermée dans un vase d'or, et je me demande comment un village a pu t'enseigner tant de choses.

DIANE. — Si j'ai réussi à te plaire, noble Médicis, je comparerai l'esprit contenu dans ta personne au cercle d'or émaillé qui enchasse les feux du diamant.

LAURA. — Si les explications sont achevées, voyez, les arbres en berceau donnent déjà de l'ombre; on distingue les tapis de fleurs, et les blancheurs de l'aube se reflètent dans les parterres.

FABIO. — Cachés sous le vert feuillage, les oiseaux saluent de leurs chants la naissante lumière d'un nouveau jour, et vous ne frémissez pas! lorsque vous pourriez être aperçus de tant de prétendants imbéciles?

ALEXANDRE. — Tu entends mal les effets d'un amour

naissant. Jusqu'au moment où il a conquis l'âme qu'il convoite, il n'est pas d'amant qui vôie ou qui craigne.

DIANE. — Ces agréables entretiens ne seront pas toujours possibles. Où il y a de l'amour veille la jalousie, la jalousie dont l'œil de lynx pénètre les orbes célestes et les obscures entrailles de la terre.

ALEXANDRE. — Pour nous défendre contre ses attaques et pour les réduire à l'impuissance, l'industrie peut seule nous fournir quelque moyen. Que pensez-vous qu'Alexandre doive faire ?

LAURA. — Partez vite, seigneur ; voici quelqu'un.

DIANE. — Déjà du monde ici !

FABIO. — Aimable abandon !

LAURA. — Que l'amour heureux est aveugle !

DIANE. — Dans mon ivresse, je ne voyais pas que le jour nous regardait.

ALEXANDRE. — Et moi, n'apercevant plus d'étoiles au firmament, je pensais qu'elles avaient émigré dans ton ciel. Adieu, *señora mia*.

(Il s'enfuit accompagné de Fabio.)

SCÈNE II

TEODORA *et* FENISA *se tenant à distance de* DIANE *et de* LAURA.

TEODORA. — Tu as vu des hommes, dis-tu ?

FENISA. — Eh ! ne les voyez-vous pas qui s'enfuient, parce qu'ils ont compris que vous veniez rompre l'amoureux entretien ?

TEODORA. — J'entends la clef. Ils ont ouvert la porte qui est dans le mur du jardin.

FENISA. — En s'échappant lestement, l'un d'eux nous a jeté sur les yeux sa cape brodée d'or ; ce qui démontre que c'est un amant favorisé parmi les prétendants.

TEODORA. — Cela ne peut s'entendre des prétendants éloignés, bien qu'ils puissent faire leur cour en secret. Et, je te l'avoue, je commence à être jalouse des yeux que lui fait Julio.

FENISA. — Rassurez-vous. Elle est belle, sans doute,

mais laids sont les actes de son entendement, ce qui exclut l'aliment de l'amour.

TEODORA. — Je conserve mes doutes. S'il est beaucoup de femmes à qui la nature a refusé l'esprit, la grâce et la beauté, en revanche, elle a donné bien de l'éloquence aux yeux de leur cassette. J'ai noté chez Julio de tels changegements, qu'il faut qu'il ait conçu l'espoir d'être duc d'Urbin.

FENISA. — J'en appelle de ce jugement.

TEODORA, *se rapprochant.* — Eh quoi! charmante Diane, au milieu de ces fleurs, de si grand matin! Ce sont effets de l'amour. Ces plumes et vos vêtements prouvent que vous avez passé la nuit ici! J'ai vu l'or briller sur les épaules parmi les vertes émeraudes, je veux dire les feuilles de ces arbres. Que signifie cela? Des hommes en votre compagnie? Comment mes instructions sont-elles oubliées si vite!

DIANE. — Madame, je suis si bornée, que la mémoire m'échappe facilement.

TEODORA. — Ne comprenez-vous pas que, par de tels procédés, vous offensez le haut rang dans lequel vous êtes née?

DIANE. — Vous m'avez recommandé de fuir les hommes; mais, moi, je sais les commandements auxquels je suis tenue d'obéir bien plus qu'à vos sermons; et comme j'y lis : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même,* j'en conclus que vos leçons manquaient de fondement.

TEODORA. — Eh bien, appliquez ce commandement à moi-même.

DIANE. — Cela prouve que vous les ignorez. Ne voyez-vous pas qu'il est dit «ton prochain», *projimo,* et que s'il fallait l'entendre des femmes, on aurait écrit *projima?* Voyez, Teodora, comme vous comprenez peu les commandements.

TEODORA. — Moi, madame, tout ce que je désire, c'est que vous ne soyez la dupe de personne.

DIANE. — N'ayez pas peur.

TEODORA. — Les plus fines, les plus avisées s'y laissent prendre : que sera-ce donc de vous?

DIANE. — Il y a beaucoup de femmes trompées, et dans toutes les conditions; m'est avis cependant qu'il y a encore plus d'hommes.

FENISA, *à part.* — Hé! hé! Cela n'est pas mal, cela ne sent pas trop son idiote.

DIANE. — Mais, dites-moi, par votre foi, pourquoi leur en voulez-vous? Ils ne sont pas si mauvais... Qui est-ce qui nous défend? qui nous nourrit? Dès l'instant où nos mères nous ont mis au monde, tout est angoisse et souci de la part des pères, pour subvenir à nos besoins.

FENISA, *à part.* — La cour nous semble quelque peu étonnée.

DIANE. — Toilettes et bijoux, fêtes et plaisirs, est-ce aux femmes, par hasard, que nous en sommes redevables? Il y a plus, et dussé-je vous étonner davantage, ne voyez-vous pas que les trois quarts des hommes sont morts pour nous? Par conséquent, il est juste d'aimer qui nous aime, qui nous élève, nous nourrit et nous régale avec tant de dévouement, et dont le zèle met à notre service son amour, son bras et sa fortune.

TEODORA. — Loin de là, Diane : la plupart des hommes sont des tyrans, qui ne nous aiment que tant que dure notre printemps, tant que fleurissent la grâce et la beauté, et en nous excédant de jalousie, à ce point, qu'ils veulent tout pour eux, et nous laissent à peine voir la lumière du soleil.

DIANE. — Je suis persuadée que vous aimez fort ce que vous condamnez; viens, ma chère Laura, je veux changer de toilette.

LAURA, *à part, à Diane.* — Vous vous êtes trahie un peu trop.

DIANE. — Je n'ai pu contenir cette fois ma raison, qui est lumière après tout, et obéit à sa nature.

(Sortent Diane et Laura.)

TEODORA. — Qui aurait cru, Fenisa, que Diane eût appris tant de choses en quatre jours?

FENISA. — Si l'on songe à sa naissance, il est naturel de penser que son sang illustre triomphe de sa grossière éducation.

SCÈNE III

Entre JULIO, *sans apercevoir les dames.*

JULIO. — Fais place, ô ma pensée, à de nouveaux desseins, puisque tu as ton libre arbitre. Pardonne, si j'oublie mes devoirs envers une personne qui, dans mon cas, agirait de même. La raison naturelle nous porte à éviter le mal et à rechercher notre bien. J'ai porté mes vues sur Diane depuis le jour de son arrivée, non que je sois épris de sa candeur, de sa beauté villageoise, mais parce que je crois à sa droiture naturelle. D'après cela, je regagnerai ce que j'ai perdu, si je m'attache à qui est en possession de la puissance; car, après tout, ce qui importe, c'est que je sois duc d'Urbin.

TEODORA, Julio!...

JULIO. — Madame! ce n'est pas en vain que, revêtant des couleurs plus fraîches, les fleurs s'élevaient de vos pieds jusqu'à votre main [1]. Le rossignol a coutume d'être l'ambassadeur du printemps, et c'est vous aujourd'hui qui, de fleur en fleur, êtes Philomèle. Le gazon sourit, l'air murmure, le ruisseau pleure, et chante l'amour. Que peut-il m'arriver en ce jour qui ne soit du bonheur?

TEODORA. — Parfaite sera la félicité, si ton amour répond au mien. J'étais venue ici pour me divertir, et j'ai rencontré Diane qui use du beau langage maintenant.

JULIO. — C'est un piége où donnent toujours les sots, pour ajouter au mépris qu'ils inspirent.

TEODORA. — Elle commence à se façonner.

JULIO. — C'est un marbre que la nature a revêtu d'une architecture grossière, — tellement rustique, que Camilo en est à se repentir de l'avoir amenée ici, et que le sénat n'est occupé qu'à revenir sur ce qui a été fait, bien loin de songer à donner à l'État une telle maîtresse.

TEODORA. — Je dois assister à sa toilette d'aujourd'hui, ce qui m'empêche de rester plus longtemps avec toi.

1. La scène se passe, comme les précédentes, dans les jardins du palais.

JULIO. — Je demeure sans ma Teodora, je ne puis dire mieux ni plus.

(Sortent Teodora et Fenisa.)

Je dois feindre de tels sentiments, que me dictent mes nouveaux projets sur Diane. Aussitôt que l'amour l'aura touchée, on verra briller son esprit sur la richesse de son naturel.

SCÈNE IV

Entre CAMILO.

CAMILO. — Je suis charmé de vous rencontrer seul, ayant à vous entretenir.

JULIO. — Vous connaissez mes sentiments, et combien je suis à votre service.

CAMILO. — Nous avons tous deux servi Teodora, mon cher Julio, et si à ce sujet il s'est élevé entre nous quelque discorde, étant, comme nous le sommes, parents et amis, il faut espérer que la jalousie n'amènera plus les folies d'autrefois, car l'oubli m'a vengé de Teodora. Je viens d'avoir un entretien avec Diane, et je n'ai pas trouvé en elle un jugement aussi troublé que je le pensais. Elle était avec son secrétaire, répondant aux princes qui ont prétendu à la main de Teodora, et qui lui ont adressé des félicitations. — Ici, Julio, prête-moi, je te prie, une oreille attentive.

JULIO. — J'écoute de toutes mes oreilles.

CAMILO. — Je dis donc que si ce duché doit tomber aux mains d'un étranger ou d'un voisin, qui, comme tel, ne me verra que de mauvais œil, il vaut mieux qu'il tombe aux miennes. Pour devenir duc d'Urbin, je ne regarde pas à l'intérieur de ce rustique édifice. Mais je ne recherche pas Diane pour qu'elle écrive des livres, ou pour lui demander des conseils que je n'ai jamais demandés à une femme. Tu aimes Teodora, et jamais amant n'a vu au delà de la satisfaction de son goût. Seconde donc mon dessein, car en amant bien né tu ne peux renoncer à elle [1]. C'est

1. Ce Camilo, donné comme un si grand politique, me paraît bien naïf et diplomate médiocre.

ce qui me fait aspirer au titre de duc d'Urbin. Si tu te montres favorable à mes projets, si ces projets réussissent, tu pourras disposer de tout dans mes États.

JULIO. — Je regrette fort, noble Camilo, qu'avec tant d'esprit vous puissiez croire que l'amour, surtout un amour simulé, puisse l'emporter sur un intérêt aussi grand que celui d'être duc d'Urbin. Quand j'aimais Teodora, mes desseins pouvaient s'appuyer sur cette considération qu'elle était la seule héritière possible. Mais quoi! c'est Diane qui l'est maintenant. Comment donc serais-je assez simple pour renoncer à l'espoir d'un succès que je n'ai jamais abandonné? Y a-t-il beauté assez parfaite, esprit assez rare, charmes assez puissants, pour s'emparer d'un homme au point de le faire renoncer à un grand État pour un bien qui n'a jamais été qu'une victoire imaginaire, l'éclair d'un moment; — qui, la passion une fois satisfaite, traîne après lui d'inévitables regrets? Un ami ne doit demander que ce qui est possible. Servir l'amitié contre soi-même serait de la folie, non de la raison. Mes amours avec Teodora ont été ébauchés à peine; la fortune ayant changé de face, mon amour a changé d'objet[1]. Diane avec sa simplicité rustique me paraît préférable à Teodora avec tout son esprit : car, selon le mot d'un philosophe, il n'est pas de plus odieux tyran qu'une femme, lorsque, dans l'orgueil de son esprit, elle prétend gouverner son mari. Tout ce qu'elles ont à savoir se réduit à faire des enfants et à les élever[2]. Diane est belle; il me suffit qu'elle sache élever les miens.

CAMILO. — Je n'attendais pas de votre loyauté une réponse aussi inconsidérée; mais votre réponse a été toute pareille à votre amitié. Après tout, pouvais-je espérer rien de mieux d'un homme qui rompt les obligations sacrées qu'il avait envers une femme? Mais votre but n'est pas en-

1. C'est à peine si l'on s'avouerait à soi-même un tel degré d'impudence, à plus forte raison ne saurait-on en faire parade. La pièce faiblit beaucoup dans cette seconde journée.

2. Molière exigeait encore moins :

> Si la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

core atteint. Je cours tout dire à Teodora, car votre conduite à mon égard autorise même cette bassesse. Vous n'obtiendrez ni l'une ni l'autre, et, ce qui est plus grave, vous me perdrez par-dessus le marché.

JULIO.—Vous voulez donc pousser à bout ma patience?... Eh bien, après t'avoir ôté la vie, je demeurerai seul prétendant!

(Il tire son épée.)

CAMILO. — Qui sait la défendre n'oublie jamais ce qu'il se doit.

(Ils se battent.)

SCÈNE V

Entrent DIANE, TEODORA, LAURA, FABIO, MARCELO.

TEODORA, *à part, à Marcelo.* — Voici venir la forte cervelle qui a le gouvernement de cet État.

DIANE, *aux combattants.* — Holà! qu'est-ce que c'est que vous faites?

MARCELO. — Est-ce que Votre Altesse ne le voit pas? Julio et Camilo se battaient.

DIANE. — Marcelo, est-ce que c'est mal, cela?

MARCELO. — Quand deux gentilshommes ont un grand sujet de querelle, ils vont se battre hors des murs, et non pas ici[1].

DIANE. — Que dois-je faire, Teodora?

TEODORA. — Les arrêter.

DIANE. — Les arrêter? mais y consentiront-ils?

TEODORA. — Donnez-en l'ordre.

DIANE. — Moi?

TEODORA. — Oui.

DIANE. — Les épées me font peur. Vous, Marcelo, écri-

1. De telles scènes étaient en réalité fréquentes dans le palais. Je me souviens d'une de ces passes d'armes dans laquelle Hurtado de Mendoza, le célèbre auteur de l'*Histoire de la Rébellion des Morisques*, après avoir désarmé son adversaire, jeta au loin sa dague, qui, passant par une fenêtre, alla tomber aux pieds mêmes de Philippe II. Ces mœurs farouches ne doivent jamais être perdues de vue quand il s'agit d'expliquer le drame espagnol.

vez une lettre à tous deux pour qu'ils aient à se rendre en prison.

FABIO. — Pas mauvais!

MARCELO. — Quel était le sujet de leur querelle?

CAMILO. — Il s'agissait de la Duchesse.

MARCELO. — A propos de quoi?

CAMILO. — De son mariage... avec une personne bien indigne sans doute, mais de haut rang, toutefois, comme le mérite Son Altesse.

DIANE. — Non, non, car je suis déjà mariée.

TEODORA. — Mariée! et avec qui?

DIANE. — Avec vous : comme vous m'avez défendu d'aimer les hommes, je veux que vous soyez ma femme.

TEODORA. — Faites-leur faire la paix. Exigez qu'ils se donnent la main.

DIANE. — Voudriez-vous par hasard les marier?

TEODORA. — Tous deux peuvent renoncer à leurs prétentions vaines.

DIANE. — Julio et Camilo peuvent bien se marier ensemble, puisque nous le sommes déjà toutes deux[1]. (*Bas à Laura.*) Il est probable que la question a pris naissance dans leur prétention à devenir maîtres de ces États.

SCÈNE VI

Entre ALEXANDRE *en vêtements de voyage.*

ALEXANDRE. — Si dans le trouble où m'a jeté l'infortune j'ai été indiscret en pénétrant jusqu'ici, je vous supplie, seigneurs, de me pardonner.

DIANE, *à part.* — Que signifie cela, Fabio?

FABIO. — Madame, je ne le comprends pas plus que vous.

DIANE. — Que demandez-vous, mon gentilhomme?

ALEXANDRE. — Je voudrais parler à Son Altesse.

DIANE. — Cette Altesse, c'est moi. Mais, peut-on savoir ce qu'il vous faut, vous qui pénétrez jusqu'à l'endroit où

1. La *boberia* me semble tomber dans l'extravagance.

je me trouve, avec des bottes éperonnées[1]. Venez-vous de France par hasard, car c'est l'habitude des Français de ne jamais quitter leurs éperons. Comme ils sont les meilleurs cavaliers du monde, de *galos* ils se sont faits *gallos*, et *gallos* avec éperons[2].

ALEXANDRE. — Je fuyais un péril si grand, que mon cheval est tombé mort à votre porte.

DIANE. — Quelle sottise ! il valait bien mieux le faire entrer ici : il y serait mort plus à l'aise.

JULIO. — Gentilhomme ! un mot, s'il vous plaît. La dame ici présente, à la suite d'une maladie, aime à rire, comme vous voyez. Qui vous amène ? Que demandez-vous ?

DIANE. — Mensonge ! car mon salut est arrivé [3], et je vais si bien que je ne souffre que d'une certaine témérité dont on m'expliquera le motif. (*Bas à Fabio.*) Comprends-tu, Fabio, qu'Alexandre ait pénétré jusqu'ici, et de cette façon ?

ALEXANDRE. — Charmante Diane, image véritable de celle que sous trois formes on célébra comme divinité [4], vous voyez devant vous Octave Farnèse, frère du prince de Parme et de Plaisance. Amour, qui règne avec tant d'empire sur les âmes, principalement au printemps de la vie, quand n'a pas parlé l'expérience, l'amour trempant ses flèches dans la lumière des noires prunelles d'une certaine dame a noyé dans les pleurs mes yeux, mon âme dans le deuil. Je ne veux pas faire de comparaison avec vos attraits ; mais je dois dire que si l'amour perdait ses traits, les yeux dont je parle lui en serviraient au besoin. Deux ans elle écouta mes vœux ; mais nous n'étions pas égaux par la naissance, et mon espérance qui se berçait de la possession par le mariage n'aboutit qu'à l'infortune. Je n'obtenais d'autres faveurs que ses mains pu-

1. Le lecteur partage l'étonnement de Diane, et se demande comment les officiers du palais ont laissé pénétrer un inconnu jusqu'à la duchesse. Nous sommes un peu trop dans le roman.

2. Jeu de mots intraduisible entre *galos*, Gaulois, Français, et *gallos*, coqs.

3. Elle désigne Alexandre à mots couverts.

4. Lune dans le ciel, Diane sur la terre, Hécate dans les enfers.

diques, à travers la grille, accompagnées de tendres discours, semblable au papillon qui, sans brûler ses ailes, voltige autour de la blanche cire. Enfin, ses parents résolurent de la marier malgré elle. Il fallut céder. Si je ne perdis pas la vie, je perdis la patience; et, me voyant résolu à tuer son époux, Porcia émue par mes soupirs, vaincue par mes plaintes, calma mon désespoir par un engagement qu'elle tint. Les fêtes du mariage étaient à peine écoulées, qu'elle entreprit de me recevoir une nuit, nuit sombre et pluvieuse, favorable à nos amours. J'applique une échelle de corde à la muraille du jardin que j'escalade avec transport. Profitant du sommeil de son époux, Porcia sort de l'appartement; et quand, sur le sable des allées, je vis se dessiner sa forme blanche, et si près de moi l'objet de mes désirs... s'il y a ici quelqu'un qui aime, il doit comprendre ce que je sentis. Autour de sa personne charmante flottait la jupe de toile de Cambrai, avec des guipures de Flandre, pendant que sa chemise ouverte à la mode d'Italie laissait entrevoir le marbre de son sein, et que des manches sortaient deux bras plus blancs que la neige. Éveillé en sursaut, son mari s'aperçoit de sa solitude; il s'élance furieux, et s'arme pour la défense de son honneur et de sa vie d'une rondache et d'une épée. Il devine bientôt la ruse, et arrive sur nous. Nos épées se croisent; mais, outré de colère, il ne sait pas gouverner son arme, et se défend mal. Dans son trouble, il finit par s'enferrer. Son sang inonde les parterres. J'enlève Porcia mourante dans mes bras, et la transporte dans l'asile d'un monastère. L'aurore naissait à peine pour pleurer sur les misères des humains, que dix soldats cernent mon appartement. Je suis jeté en prison par ordre de mon frère, et lui-même prononce la sentence fatale contre son propre sang, afin que ma mort rehausse d'autant la majesté de la justice. Le jour du supplice était arrivé; mais, prenant pitié de ma disgrâce, la fille de l'Alcaïde me livre la clef de la tour, et je saute à cheval, sur ce cheval qui, s'il vivait, mériterait d'être immortalisé par le marbre, comme celui d'Alexandre. Me voici, suppliant, à vos pieds. Montrez que vous êtes un

ange en me couvrant de votre protection. Vous avez entendu mon histoire; venez à mon secours, ce sera votre gloire.

DIANE. — Vous êtes sans doute discret, intelligent, mais il n'y paraît guères. Ah! vous faites profession de séduire! Il est bon de se tenir en garde contre vous... Le veillaque! le fils de putain! Comme il vous a dépeint dans l'allée sa beauté en chemise! Ne pouvait-elle au moins prendre un jupon? Certes vous avez la vue bonne pour avoir si bien distingué les dentelles de Flandre mêlées aux plis flottants de la toile de Cambrai. Le fripon!... s'il allait m'abuser... Est-ce que vous rêvez, par hasard? Hors d'ici, je vous prie. Je vous remercie de la préférence, vous qui voudriez faire pour moi du duc de Parme un ennemi capital.... Allez, retournez séduire les femmes, la nuit, dans les jardins.

TEODORA. Vous n'êtes pas juste à l'égard d'un homme malheureux.

FABIO. — Madame, ayez pitié de ce gentilhomme.

DIANE. — Vous parlez pour lui? Vous êtes donc bien au fait de sa faute, imbécile?

FABIO, *bas à Alexandre.* — Qu'avez-vous fait?

ALEXANDRE. — C'est un moyen que j'ai imaginé pour la voir [1].

DIANE. — Quel fourbe Ulysse! — Que Brutus aille rejoindre sa Porcia! Moi, je n'ai point affaire à lui.

FABIO.—Madame, vous n'êtes pour rien là-dedans. (*Bas.*) Il y a là-dessous quelque stratagème.

DIANE. — Vive Dieu, Fabio, je ne sais qui me tient de lui faire donner vingt coups d'épée! Vous, Camilo, et vous, Julio, suivez-moi.

JULIO. — Vous paraissez bien en colère.

DIANE. — Que voulez-vous? je n'y tiens pas quand j'entends parler de trahison.

(Tous sortent à l'exception de Teodora qui demeure avec Alexandre et Fabio.)

1. Et pour obtenir une péripétie: moyen bien peu raisonnable. Lope comptait trop sur le peu de lumières de son public. Il s'agissait en effet bien peu du raisonnable et du vraisemblable avec les *mosqueteros*. Voy. l'Introduction.

SCÈNE VII

ALEXANDRE, FABIO, TEODORA.

FABIO, *à part, à Alexandre.* — J'aurais voulu vous parler, mais j'étais gêné par la présence de Teodora. Voyons, qu'allez-vous me dire maintenant pour vous disculper?

ALEXANDRE. — Laisse donc, Fabio; ce n'est pas l'amour qui possède Diane, c'est de la folie pure. Et si telle est en réalité son humeur, il n'est pas de fortune, pas de beauté qui me fît prendre patience. Va, tâche de la voir, et dis-lui que, sensible à un tel affront, je vais retourner à Florence; je ne veux pas d'une femme à intervalles lucides.

FABIO. — Ce sont d'étranges gentillesses pour la ramener à te rendre son cœur! Adieu, je vais savoir quel est le fond de sa pensée.

(Il sort.)

TEODORA. — Maintenant que Fabio est parti, je veux, noble chevalier, vous apprendre qui je suis.

ALEXANDRE. — J'en suis déjà informé, madame, et je m'excuse de n'avoir pas commencé par vous rendre les devoirs qui vous sont dus.

TEODORA. — Ne doutez pas, qu'en ce qui me concerne, je n'aie été vivement peinée de l'algarade que vous avez reçue. (*Diane et Fabio reviennent aux écoutes.*) Il faut excuser l'esprit borné de notre Duchesse : elle n'en sait pas davantage.

ALEXANDRE. — Je ne suis pas offensé de son peu de courtoisie, puisque, à ce qu'il semble, il ne faut pas lui demander la sagesse de Salomon. Ce que je regrette, c'est d'avoir sottement donné lieu à la façon dont elle m'a traité.

TEODORA. — Moi, j'ai été vivement touchée de la relation que vous lui avez faite de votre aventure funeste.

DIANE, *bas à Fabio* — Que dis-tu de cela, Fabio?

FABIO. — Je livre la solution de ce mystère au diable.

ALEXANDRE. — Je ne sais comment répondre à tant de grâce.

TEODORA. — La question de l'héritage de cette femme est encore pendante. Si les juges la décident en ma faveur, si, restant parmi nous, vous me faites la grâce de m'accorder votre appui, croyez, illustre Farnèse, que je vous en récompenserai de manière que cet héritage entier devienne votre possession.

DIANE, *à Fabio.* — Cela ressemble-t-il à de la crainte, ou à de l'amour [1]?

FABIO. — La crainte de ne pas être duchesse! tous les moyens lui sont bons.

DIANE. — Je suis jalouse, car je suis femme. Le projet pourrait bien ne pas réussir.

ALEXANDRE, *à Teodora.* — Permettez-moi, madame, de prendre le temps d'arranger mes affaires.

FABIO, *bas à Diane.* — C'est vous qui avez fait qu'il s'en retourne à Florence.

DIANE. — Comment? à Florence, puisqu'il est frère du duc de Parme?

FABIO. — Tout cela n'était qu'une fable, à l'adresse des témoins.

TEODORA. — Allez avec Dieu, vaillant Farnèse, et pour vous remercier de ce que vous êtes de mon parti, de ce que vous me vengerez du tort fait à la justice de ma cause, acceptez ce diamant, comme le gage d'une dame qui vous prend pour son chevalier.

ALEXANDRE. — Une si grande faveur, madame! Ce diamant me fait votre prisonnier, et rend mon cœur à jamais votre captif.

DIANE. — Si c'est sérieux et qu'il persiste (ce qui prouve qu'on ne gagne jamais à écouter), je tombe tout à plat, avec ma bêtise simulée.

FABIO, *bas à Diane.* — Je le rejoins.

ALEXANDRE, *à Teodora.* — Que vois-je? Fabio et Diane...

FABIO, *à part.* — Silence! elle était là qui a tout entendu.

1. Allusion aux discours de Teodora sur la défiance que devaient inspirer les hommes.

ALEXANDRE. — Serait-il bon de lui dire un mot?

FABIO. — Non pas! c'est une tigresse, elle est furieuse. Venez par ici, seigneur, et feignez de ne l'avoir pas aperçue.

(Sortent Alexandre et Fabio.)

SCÈNE VIII

DIANE, TEODORA.

TEODORA. — Comme vous semblez triste, Diane?

DIANE. — Oui, je suis triste, et à cause de vous. J'étais à peine arrivée, ma chère Teodora, quand vous m'avez donné un conseil que vous ne suivez guère vous-même.

TEODORA. — Un conseil?

DIANE. — Oui, de me méfier des hommes, et de les fuir avec grand soin : or, je vous trouve toujours à leurs côtés. Ce matin même, vous m'avez prêché le même sermon, en apportant à l'appui une foule de raisons et d'exemples. Je ne vous comprends pas. Il y a quelque chose là-dessous. Apprends-moi vraiment si je puis les aimer, car, depuis quelques jours, je ne sais à quoi me résoudre, et mille scrupules agitent mon esprit. Dis-moi, par ta vie, qu'est-ce que l'amour?

TEODORA. — L'amour, Diane, est un désir.

DIANE. — Pas davantage?

TEODORA. — Si vous voulez, c'est un espoir qui veut être réalisé. L'amour est encore la transformation de deux âmes.

DIANE. — Comment cela?

TEODORA. — Oui, un échange. L'âme laissant son propre corps passe dans la personne d'autrui.

DIANE. — Ah! mon Dieu!

TEODORA. — Qu'est-ce qui vous étonne?

DIANE. — Ce passage dans un corps étranger, qui est l'invention la plus singulière que pût imaginer l'esprit. Mais, entre deux personnes qui s'aiment, qu'est-ce qui peut opérer une brouille?

TEODORA. — La jalousie.

DIANE. — Qu'est-ce que la jalousie ?

TEODORA. — La crainte vraie ou imaginaire d'un rival.

DIANE. — Et si ce rival existe ?

TEODORA. — C'est une offense. La jalousie, en tant que jalousie, c'est une ombre dans la nuit, qui naît du mouvement même de la personne ; c'est une peinture en perspective qui représente de hautes montagnes, qui ne sont que des traits légers du pinceau. Avez-vous passé quelquefois rapidement près d'une glace ? C'est votre personne, et vous la prenez pour une autre. Voilà ce que c'est que la jalousie.

DIANE. — Comment ! la jalousie serait tout ce que tu dis là ?

TEODORA. — Dieu vous préserve de l'éprouver.

(Elle sort.)

DIANE, *seule*. — Doux engagements de l'amour, qui a permis que vous vous soyez formés à l'aveugle ? J'ai confié à Fabio la secrète mission de me trouver un défenseur, et quand je crois l'avoir trouvé, je ne vois partout que piéges, trahisons, audacieux propos. J'ai pris la résolution de m'attacher à un noble chevalier, tel qu'est Alexandre, et dans ma colère je me repens d'avoir été trompée. Qui donc, sinon moi, pouvait trouver le malheur à côté du remède ?

Ah ! ma chaumière chérie ! ah ! aimables campagnes ! Qu'il meure de jalousie celui qui m'a menée à la cour !

Douces solitudes, où j'écoutais le gazouillis des oiseaux parmi les fleurs, le murmure des ruisseaux qu'épanchaient les glaces ! Ah ! vous ne connaissez ni déceptions, ni flatteries, ni dédains, ni ces trahisons qui nous font craindre pour notre vie ; à défaut de poignard, le poison. Jamais je ne sus dans mon village quelle était la couleur de la crainte ; aujourd'hui, j'en suis réduite à avoir peur même de mon ombre. Là-bas, tous étaient simples ; ici, chacun est dissimulé, et le mensonge a son excuse dans l'ambition de parvenir.

Ah ! ma chaumière chérie ! ah ! aimables campagnes ! Qu'il succombe à la jalousie celui qui m'a traînée à la cour !

SCÈNE IX.

Entrent FABIO *et* ALEXANDRE.

FABIO. — Il n'en faut pas beaucoup pour raccommoder des amants.

ALEXANDRE. — Trop de présomption nuit quelquefois. (*A Diane.*) Profondément découragé en voyant en vous un tel changement à l'égard de l'homme qui vous adore, je me croyais fondé, madame, à vous demander l'autorisation de m'éloigner, quand Fabio m'a engagé à différer mon départ pour Florence.

DIANE. — Fabio va un peu bien vite, et s'il était pendu à l'un des créneaux de ces murailles, mon honneur serait en sûreté, et je serais vengée de mon fol amour.

FABIO. — Je ne mérite pas moins, cela est certain. Tel doit être le loyer de l'homme qui vous a sauvée du naufrage et amenée dans le port; mais si ce mouvement de colère est un effet du caractère féminin, dont l'infirmité donne prise aux soupçons les plus vains, vous ai-je trompée, dites-moi, en vous amenant Alexandre?

ALEXANDRE. — C'est toujours moi, charmante Diane, qui suis Médicis; je ne m'appelle pas Farnèse, comme je l'ai annoncé faussement; je n'ai vu Porcia de ma vie; je ne redoute aucune vengeance; je n'ai tué personne, et personne ne m'a arrêté. Tout ce récit n'avait pour but que de tromper les écoutants.

DIANE. — Si vous avez voulu par cette ruse dissimuler qui vous étiez, ne pouviez-vous me l'indiquer de manière à ce qu'il me fût permis de vous entendre avec moins d'émotion.

ALEXANDRE. — Mais je n'ai pu vous aborder.

DIANE. — Et cette manière enthousiaste de peindre Porcia dans le simple appareil, était-ce aussi une ruse?

ALEXANDRE. — Une nuit, pour me donner une idée de l'Aurore, à son premier sourire, Laure a permis, madame, que je vous visse en cet état[1]. Telle que je vous vis je vous

1. Fort bien, mais l'image n'en est pas moins un peu vive sous la plume de ce prêtre, familier du Saint-Office. *E cosi!*

ai dépeinte, car j'étais demeuré dans le jardin, et la fenêtre était ouverte.

DIANE. — Je puis à peine me résoudre à vous croire. J'ai été troublée jusqu'au fond de l'âme, et après vous avoir entendu, je ne sais comment me rassurer. A qui peut mentir avec tant d'aisance et de désinvolture il est naturel qu'on refuse sa créance, quand il dit la vérité.

ALEXANDRE. — Le jour de mon arrivée ici, j'eus, la nuit, une entrevue avec vous. J'en écrivis le résultat à mon frère, en lui demandant son appui, et en même temps un corps de troupes, qui, le moment venu, me permît de vous prêter un secours assuré. Voici ce qu'il me répond.

(Il présente une lettre.)

DIANE. — Donnez.

ALEXANDRE. — Vous verrez, d'après cette lettre, que vous pouvez compter sur lui, et qu'il se montre digne de lui-même.

(Pendant que Diane lit, Alexandre et Fabio s'entretiennent à l'écart.)

ALEXANDRE. — Je ne connais pas de plus sûr moyen de la détromper. Elle est certainement intelligente; de plus, elle est isolée, et elle craint son propre mal.

FABIO. — Il y a de quoi : elle est entourée d'ennemis.

ALEXANDRE. — Elle ne peut compter, pour sa défense, que sur mon amour et mon épée.

SCÈNE X

Salon du palais ducal.

Entrent CAMILO, JULIO *et* TEODORA, *qui les observent de loin.*

TEODORA, *bas à Julio et à Camilo.* — En conférence tous les trois!

CAMILO. — Oui, vraiment; et Diane est en train de lire une lettre.

JULIO. — Notez qu'elle est entièrement calmée.

TEODORA. — Si l'on pouvait d'ici entendre ce qu'ils se disent...

DIANE, *à Alexandre.* — Ma lecture est finie, et mainte-

nant, Alexandre, vous m'apparaissez sous un autre aspect; je sais que je puis compter sur vous.

ALEXANDRE. — Si vous croyez, madame, que je n'ai pas dégénéré du sang de mes aïeux, vous pouvez vous flatter, j'espère, de voir bientôt tous vos ennemis à vos pieds.

DIANE. — A votre nom vous allez joindre bientôt le titre de conquérant, si, comme il me l'écrit, le grand-duc me promet son appui.

ALEXANDRE. — Je crois qu'il souhaite davantage et qu'il a un autre souci.

FABIO. — Si vous pouviez faire que, sans exciter leurs soupçons, il nous arrivât quelques troupes de Florence, tout serait sauvé.

DIANE. — Je saurai m'arranger de manière à me prémunir contre tous mes ennemis, sans qu'eux-mêmes s'en doutent.

ALEXANDRE. — Quels moyens prendrez-vous?

FABIO, *bas à Diane et à Alexandre.* — Silence! De cette porte vous êtes écoutés par trois ennemis de l'âme : le monde, la chair et le diable.

JULIO, *bas à Teodora et à Camilo.* — Fabio a parlé; nous sommes découverts.

CAMILO. — Avançons, puisque nous sommes vus.

TEODORA. — Madame!...

DIANE. — Bonjour, Teodora!

TEODORA. — Une lettre et des conférences... Que signifie?...

DIANE. — Depuis que j'ai lu dans un livre les prouesses que l'on raconte de certaines femmes, j'ai pris tant d'affection aux choses de la guerre, que, pour marcher sur leurs traces, j'ai écrit au Grand-Turc, afin qu'au reçu de ma lettre il ait à me livrer les Lieux-Saints. La lettre que vous voyez est sa réponse, par laquelle il déclare s'y refuser. En conséquence, je veux faire de grandes levées, et mener mes troupes jusques au grand Caire, par terre et par mer. J'en délibérais tout à l'heure avec Octave, lequel me conseillait de ne pas avoir de démêlés avec le Turc.

JULIO, *à part.* — Celle-ci, il faut en convenir, passe toutes les autres.

DIANE. — Allons! levez-moi des bannières de trois ou même de six mille hommes.

ALEXANDRE. — Madame, vous entreprenez la défense d'une cause sainte, qui a eu pour champions des rois de France et d'Angleterre, mais vous n'êtes pas assez puissante pour cela.

DIANE. — Que j'aime cette résistance! Suis-moi, Fabio.

FABIO. — Où cela, madame.

DIANE. — Au Caire.

FABIO. — Ne vaudrait-il pas mieux aller dîner, car il se fait tard.

DIANE. — Aller dîner?... Lances et escopettes!... Qu'on batte la générale, la générale!

JULIO, *à part, à Teodora.* — Il est bon, je crois, de l'accompagner, de peur de quelque grave folie.

FABIO, *à Alexandre.* — Qu'en dites-vous?

ALEXANDRE. — L'invention est originale.

TEODORA. — De sotte à folle il n'y a guère loin.

CAMILO. — Suivons son humeur.

JULIO. — Aux armes! sonnez clairons! aux armes!

TOUS. — Guerre! guerre!

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon du palais ducal.

ALEXANDRE, *avec le bâton de commandement; il porte un costume magnifique.* MARCELO.

ALEXANDRE. — Toutes les troupes sont-elles entrées?

MARCELO. — Toutes; les soldats ont pris logement dans les hôtelleries.

ALEXANDRE. — Nous aurons une armée composée d'hommes vaillants et en bel équipage. Les bagages sont-ils arrivés?

MARCELO. — Ils arrivent, portés sur des chariots.

ALEXANDRE. — Que dit-on à Urbin?

MARCELO. — Que c'est une énorme folie, sous prétexte de guerre avec le Turc, de réunir tant de troupes dans le duché.

ALEXANDRE. — Ils doivent être inquiets.

MARCELO. — Le peuple se plaint d'avoir à entretenir une armée, sous le prétexte d'aller conquérir les Saints-Lieux.

ALEXANDRE. — J'ai reçu l'ordre de la réunir; et comme Diane est ma protectrice, je ne regarde pas à ce qu'elle ordonne, bien qu'il me paraisse peu raisonnable de tenter cette entreprise impossible. Des nations comme la France et l'Angleterre, puis Alphonse, roi d'Espagne[1], ont entre-

1. Sans doute Alphonse VIII, vainqueur des Almohades, en 1212, avec le secours de Sanche-le-Brave, roi d'Aragon, et d'une foule d'autres barons chrétiens.

pris la guerre sainte; mais ces nations couvraient la campagne de soldats.

MARCELO. — On dit encore que les routes sont pleines de soldats de Florence en marche contre Urbin; ils sont si peu éloignés qu'on aperçoit leur avant-garde des faubourgs.

ALEXANDRE. — Je vais faire mon rapport à la Duchesse, ma souveraine. Mais qui vient ici?

MARCELO. — C'est Teodora.

(Entre Teodora.)

TEODORA, *à part.* — Enfin, le voilà de retour. (*Haut.*) Laissez-nous, Marcelo. J'ai à parler à Octave. — Si vous consentiez, noble Farnèse, à mettre au service d'une autre entreprise les troupes que vous avez réunies pour l'exécution de cette folie énorme, je sais une femme qui vous aurait rendu bientôt maître de cet État.

ALEXANDRE. — Et moi, Teodora, je la payerais par mon amour, si cela était juste. L'entreprise est impraticable, je le reconnais, mais ç'a été le bon plaisir de la Duchesse de me faire réunir les troupes dont elle m'a donné le commandement; je trahirais donc non-seulement mon devoir, mais cette âme innocente. Sans doute, c'est folie que de prétendre arriver jusqu'à Jérusalem, mais, après tout, c'est Diane qui me protége et me maintient à Urbin.

TEODORA. — Et si le procès se décidait en ma faveur?

ALEXANDRE. — Alors, Madame, l'armée vous appartiendrait, mais jusques-là, non.

SCÈNE II

Entre DIANE.

DIANE. — A merveille, Teodora! Qui veut trouver Octave n'a qu'à le chercher où vous êtes, et réciproquement. Mais, sans doute, Octave n'est pas un homme, car, s'il avait cette qualité, vous fuiriez, madame, bien loin de lui. Vos pudiques dédains ne passent guère les paroles, et vous devez être peu leste à la course, puisqu'il vous attrape si souvent.

TEODORA. — Quand je vous chapitrais, ma chère Diane, vous étiez encore bien ignorante; je craignais que vous ne fussiez abusée. Mais, aujourd'hui que votre esprit a fait des progrès, il n'est plus nécessaire de vous enseigner comment les femmes doivent se défendre des hommes; et puisque vous ne sauriez maintenant être leur dupe, il n'y a pas d'inconvénient à vous entretenir avec eux. Les aimer ou les fuir est désormais votre affaire.

DIANE. — Me donner cette licence est une manière de couvrir votre propre délit.

TEODORA. — En quoi mon honneur est-il intéressé à ce que je m'entretienne ici avec Octave? Le séjour du palais a singulièrement ajouté à votre malice.

DIANE. — Depuis que je sais un peu plus, je commence à lire dans votre cœur. (*A Alexandre.*) Que Votre Seigneurie m'excuse, et qu'elle soit la bienvenue.

ALEXANDRE. — L'homme dont le seul désir est de vous servir, n'a pas, Madame, de plus grand bien à espérer. J'ai passé par votre pays.

DIANE. — Quoi! Vous l'avez visité?...

ALEXANDRE. — Oui, j'y ai séjourné quelque temps pour me donner le plaisir de savoir comment vous y aviez été élevée. Votre père d'adoption, le vieil Alcino descendit de la montagne pour me voir; je lui lus votre lettre, et lui remis les six mille ducats. Le bon vieillard mêla ses larmes aux miennes, et guidé par ses conseils, je levai cinq cents hommes dans les bourgs et villages d'alentour. Toute la population masculine s'est levée à l'appel de votre nom.

TEODORA. — Soyez le bienvenu, cher Octave; je veux vous montrer plus de courtoisie que Diane n'en a fait paraître à mon égard.

DIANE. — Moi, je me guide d'après vos leçons.

TEODORA. — Venez me parler dans un moment, Octave.

(Elle sort.)

SCÈNE III

DIANE, ALEXANDRE.

ALEXANDRE. — Vrai Dieu, Votre Altesse est terrible. Ne voyez-vous pas que votre esprit se trahit?

DIANE. — C'est une question de nature, Seigneur Alexandre, ou d'infirmité du caractère féminin : je ne puis pas bien le définir encore.

ALEXANDRE. — Si Teodora vient me parler au moment où je m'emploie à votre service, que voulez-vous que j'y fasse?

DIANE. — Ne pas accepter l'entretien, comme je le fais moi-même à l'égard de Julio et de Camilo. Est-ce que je réponds aux princes qui me déclarent leurs intentions? Mais, dès aujourd'hui, je prends la résolution de vous laisser à votre peu de sens, et de chercher moi-même mon remède.

(Elle va pour sortir.)

ALEXANDRE. — Un moment...

DIANE. — Moi!... Dans quel but?

ALEXANDRE. — Veuillez m'entendre.

DIANE. — Je n'écoute rien.

ALEXANDRE. — Teodora me disait...

DIANE. — Il ne fallait pas l'écouter.

ALEXANDRE. — Pourquoi?

DIANE. — Parce que cela m'offense.

ALEXANDRE. — Et si elle m'a retenu...

DIANE. — Il fallait fuir.

ALEXANDRE. — Fuir!

DIANE. — C'était le meilleur parti.

ALEXANDRE. — Et le moyen?...

DIANE. — Le moyen? Avec vos pieds.

ALEXANDRE. — Vous êtes folle.

DIANE. — Et vous absurde.

ALEXANDRE. — Quelle dureté!

DIANE. — C'est que j'aime.

ALEXANDRE. — Et moi, j'aime bien davantage.

DIANE. — Je n'en crois rien.

ALEXANDRE. — Quel mal y a-t-il à cet entretien?

DIANE. — Je vous le défends.

ALEXANDRE. — Est-ce digne de vous?

DIANE. — Je suis jalouse.

ALEXANDRE. — Vous voulez ma mort?...

DIANE. — La bonne plaisanterie!

ALEXANDRE. — Ah! je me fâcherai tout de bon!

DIANE. — Moi, je me venge.

ALEXANDRE. — Je dirai qui je suis.

DIANE. — Vous l'avez déjà dit.

ALEXANDRE. — A qui donc?

DIANE. — A celle que j'abhorre.

ALEXANDRE. — Quelle femme extraordinaire!

DIANE. — Telle je suis.

(Entre Fabio.)

FABIO. — Il est temps que je vienne vous séparer, cœurs intrépides.

DIANE. — Je ne plaisante jamais, Fabio ; ce qui est fait est fait.

FABIO. — Y a-t-il de la Teodora là-dedans?

DIANE. — Je me plains de ses torts à mon égard [1].

FABIO. — Laissez! L'arrivée de la jalousie est le signal du départ de l'amour. Pourquoi êtes-vous là à vous regarder? Pourquoi, quand on voudrait s'embrasser, jeter de côté les regards? Vraiment, le moment est bien choisi pour perdre du temps en jalousies ridicules, quand Urbin est en feu.

ALEXANDRE. — Fabio a raison, Madame. Poursuivons, ou abandonnons le plan que nous avons concerté. L'agitation du peuple ne permet plus de délais.

DIANE. — La jalousie est toujours aveugle. Tu sais, Fabio, les instructions que je t'ai données. Pars, et qu'au moyen de tes explications, tous mes ennemis se rassurent au sujet des troupes qui sont arrivées.

FABIO. — Je le veux bien; mais commencez par faire la paix.

DIANE. — Je lui pardonne, à condition qu'il va s'occuper des dispositions à prendre pour nos troupes.

1. Les torts d'Octave.

ALEXANDRE. — Le ciel connaît, Madame, la loyauté de mes intentions à votre égard.

FABIO. — Vous ne tarderez pas à être vengée de Teodora, et vos désirs recevront bientôt leur accomplissement.

(Sortent Alexandre et Fabio.)

SCÈNE IV

Entre JULIO.

JULIO. — Avant d'avoir vu la réunion de toutes ces bannières, la ville d'Urbin, Madame, ne pouvait croire à la réalité de la guerre qu'elle redoute aujourd'hui. Toute la cité s'émeut de ce que, en si peu de temps, et sans nécessité, vous ayez réuni de si nombreuses troupes; cela donne lieu à des murmures et à des suppositions malveillantes. Le bruit court, il est vrai, que vous allez combattre le Turc; mais cette nouvelle n'a été accueillie qu'avec un sourire par le sénat, et avec indignation par le peuple. Votre Altesse peut se fier à moi qui suis à ses pieds et qui l'adore. Si donc vous croyez devoir me confier vos desseins, je vous promets fidélité et secret.

DIANE. — Julio, la ville d'Urbin saura bientôt si mes projets sont sagesse ou folie, comme le prétend Teodora. Le Turc a déjà mis à la voile pour venir attaquer mes États, et le sénat trouve ridicule que je réunisse des troupes! Mais la faute en est mienne. Si je m'étais mariée à Milan, à Parme, ou à Ferrare, la question eût été vidée entre le Turc et mon époux, et la réunion de mes bannières, qu'elle soit sérieuse ou non, n'aurait pas semé l'effroi dans la cité.

JULIO. — Madame, à parler franchement, comme il vous échappe souvent de dire des choses d'esprit et de sens, nous ne pouvons nous persuader qu'un appareil de force qui nous épouvante soit purement l'effet de votre innocence. On ne peut accorder ensemble la sottise et l'esprit, la folie et la raison.

DIANE. — Parfaitement, si l'on suppose que je tiens l'une du village, et l'autre de l'esprit de mon père.

(Ils s'entretiennent à voix basse.)

SCÈNE V

Entrent TEODORA *et* CAMILO, *sans apercevoir* DIANE.

TEODORA. — Comment voir, sans inquiétude, entrer chaque jour tant de troupes dans la ville, avec leurs armes, leurs devises? On n'entend que trompettes et tambours. L'artillerie est pointée sur les remparts; les postes sont occupés par des gardes.

CAMILO. — Ceux qui croient à la simplicité de Diane peuvent faire de tout cela un objet de risée; mais celui qui, d'après d'autres symptômes, estime que ces préparatifs pourraient bien être faits d'après les conseils de quelqu'habile qui aspire en secret à devenir duc d'Urbin, celui-là redoute ici quelque mystère.

TEODORA, *bas à Camilo*. — Mais j'aperçois ensemble Julio et Diane.

CAMILO. — Cela s'appelle du dévouement!

TEODORA. — C'est un dévouement feint.

JULIO, *bas à Diane*. — Je vous ai dit ce que je pensais.

DIANE. — Pourquoi supposer un but caché à ces troupes qu'amène Octave?

JULIO. — Parce qu'on ne peut se persuader, Madame, que vous vouliez sérieusement faire la guerre au Turc.

DIANE. — Voulez-vous que je vous parle franchement?

JULIO. — C'est mon vœu le plus cher.

DIANE. — Mais vous me garderez le secret!

JULIO. — Confiez-vous à ma loyauté!

DIANE. — Eh bien, Julio, je crains que Teodora, mon ennemie, ne vous veuille du bien.

JULIO. — Son affection a cessé depuis qu'Octave lui fait la cour.

DIANE. — Est-ce Octave qui la fait, ou bien elle qui la fait à Octave?

JULIO. — C'est une pure question d'intérêt; elle voudrait le gagner à sa cause.

DIANE. — Je voudrais me marier, Julio, j'ai fait à ce sujet des ouvertures à Octave; mais, comme il a de l'in-

clination pour Teodora, c'est vous qu'il me conseille de prendre pour époux.

JULIO. — Octave est la noblesse même... Quel autre que lui pourrait à ce point favoriser mes espérances? Quelle façon d'agir! Quel gentilhomme parfait! Ah! mon affection pour lui le méritait bien.

DIANE. — Laissez-moi un moment, Julio, je vois que Camilo voudrait me parler.

(Julio se retire à l'écart, pendant que Camilo confère avec Diane.)

CAMILO. — Je disais tout-à-l'heure à Teodora, illustrissime señora, que vous nous cachez le but qui vous fait lever toutes ces bannières. Si je mérite votre confiance, moi qui ai joué ma vie en allant vous chercher dans votre village, dites-moi votre pensée. Que prétendez-vous faire de tant de troupes, car, vous ne l'ignorez pas, chaque jour ajoute à nos craintes.

DIANE. — Je commence à me former, mais pas assez pour qu'on me comprenne.

CAMILO. — Vos énigmes, je le crains, ne sont pas moins sinistres que celles du sphinx de Thèbes.

DIANE. — Je n'entends rien à la philosophie. Tout ce que je sais, c'est que, seule, réduite à moi-même, et n'étant ni Artesa, ni Artémise, je ne saurai pas me gouverner. Octave m'engageait à jeter les yeux sur vous.

CAMILO. — Octave ne fait que rendre justice à mon zèle extrême. Qu'il avait bonne grâce, hier, à la tête de ses troupes! Dans les arts de la paix, comme dans les arts de la guerre, l'Italie n'a jamais eu son égal. Mais vous, Madame, qu'avez-vous répondu à Octave?

DIANE. — Que, pour que vous soyez reçu avec plus de faveur par le peuple d'Urbin, j'exposerais vos mérites devant le sénat, et lui ferais connaître ma préférence.

CAMILO. — Teodora et Julio nous regardent; sans cela, déjà à vos pieds... [1].

DIANE. — Contenez-vous, et si vous m'aimez, du silence!

CAMILO. — Je vais entretenir leurs illusions. Pour vous,

1. Cette scène est assurément du meilleur comique.

vivez assez longtemps pour voir une longue série de descendants issus de nos fils !

(Diane s'approche de Teodora et l'entretient à voix basse.)

JULIO. — Que te disait la Duchesse, Camilo !

CAMILO. — Mille sottises à propos de l'expédition qui sera des plus simples, à son avis. Tous nos soupçons étaient mal fondés.

TEODORA, *à part*. — Quel sujet incapable ! Quelle honte pour Urbin !

(Entre Laura.)

LAURA. — Un ambassadeur du Sultan, avec un costume à demi-persan que recouvre un ample cafetan, portant un large cimeterre à la poignée damasquinée, demande à être reçu [1].

DIANE. — Dis-lui qu'il entre, et auparavant avance-moi un fauteuil.

TEODORA. — Laura !..

LAURA. — Madame !..

TEODORA. — Un mot, je te prie. (*Bas.*) Qu'est-ce que c'est qui vient de la part du Sultan ?

LAURA. — Un ambassadeur.

TEODORA. — Tu plaisantes...

LAURA. — Vous allez voir.

(Elle sort pour avertir et revient.)

TEODORA. — Je n'y tiens plus !

SCÈNE VI

Entre FABIO, *précédé d'un nombreux cortége. Il porte un costume burlesque* ; MARCELO.

FABIO. — Allah garde votre Altesse !

DIANE. — Que votre *turquerie* soit la bien venue !

FABIO. — Donnez-moi vos pieds.

DIANE. — Ils tiennent à mes jambes.

FABIO. — Vos mains alors.

1. Cela met sur la voie de la scène où M. Jourdain est reçu *mamamouchi*, mais la charge n'est pas aussi forte.

DIANE. — Si je vous les donne, comment voulez-vous que je m'habille après !

LAURA. — Que Votre Altesse fasse avancer un siége.

DIANE. — Ne pouvait-il pas en apporter un de chez lui !

LAURA. — C'est l'usage... (*à Fabio*). Que votre seigneurie veuille bien s'asseoir.

JULIO, *à part, à Teodora.* — Il me semble en vérité reconnaître Fabio.

TEODORA. — Elle le connaissait à peine, et il aura pris ce costume hétéroclite pour flatter son idée.

JULIO. — Sa stupidité ne fait plus de doute ; seul, ce qui se passe pourrait suffire à faire la preuve de simplicité niaise la plus grande qu'on ait jamais vue ou ouï conter.

FABIO, *bas à Diane.* — Alexandre, belle Diane, vient de faire prendre position à l'infanterie, et il a formé dans le palais un escadron d'arquebuses et de piques. Il donne ses ordres, monté sur un coursier dont les pieds font jaillir des étincelles; l'animal s'enlève par bonds avec son cavalier, tellement impatient du frein, qu'il semble toujours prêt à briser ses sangles.

DIANE. — Continuez, monsieur l'ambassadeur.

FABIO. — Puisque vous m'ordonnez de continuer, sachez, madame la Duchesse, que, par l'organe de moi, Mustapha, son ambassadeur, le grand Sultan Mahomet, empereur de la Chine, de Tartarie et de Dalmatie, d'Arabie et de Fontarabie, vous envoie son salut.

DIANE. — Ce qui m'étonne, c'est que dans votre si longue route, et marchant si vite, vous n'ayez pas perdu ce *salut*[1] que vous m'apportez.

FABIO, *bas à Diane.* — La singulière figure que font nos personnages en m'écoutant !

DIANE, *de même.* — Prends garde à ne rien dire qui puisse me perdre.

FABIO, *de même.* — Oh ! si vous aviez vu de quel air marchait Alexandre ! Il avait un éclat à faire pâlir l'envie.

DIANE. — Continuez, monsieur l'ambassadeur.

1. Jeu de mots intraduisible sur *salud*, qui signifie à la fois « salut » et « santé. »

FABIO. — Le Sultan a reçu votre lettre, au sortir de la mosquée, en présence de Jarifa[1], lettre par laquelle vous l'informez que vous avez formé le projet de conquérir la Palestine, qui est la Terre-Sainte des Chrétiens; que dans ce but vous avez ordonné de grandes levées dans vos états, et fait broder sur vos bannières la lettre C et la lettre T, ce qui signifie : *Contre les Turcs.* (*Bas à Diane.*) Alexandre m'a dit qu'il profiterait pour venir vous voir du moment où il mettrait l'escadron en bataille.

DIANE, *de même.* — Cet espoir est ma vie. (*Haut.*) Continuez, monsieur l'ambassadeur.

FABIO. — A la lecture de cette missive, qui témoignait d'un si haut degré d'arrogance, le Sultan se prend la moustache, et dans le transport de sa colère, il s'agite de telle façon qu'il en a fait craquer la ceinture de son pantalon garance. Finalement, il m'a donné l'ordre de partir le jour même, de prendre des mules vivement, là où je ne trouverais pas de relais, et une fois arrivé en Italie, de vous dire... rien du tout. Ma mission est terminée, il ne me reste plus qu'à reprendre le chemin d'Anatolie, de Caramanie et de Barbarie.

(Il sort avec le même cérémonial.)

SCÈNE VII

DIANE, TEODORA, LAURA, CAMILO, JULIO, MARCELO.

DIANE. — Marcelo !

MARCELO. — Madame...

DIANE. — Serait-ce un acte discourtois de faire couper le cou à cet ambassadeur en punition de son insolence, ou de lui offrir quelques rabats de rechange pour le voyage.

MARCELO. — Madame, il est protégé par son sauf-conduit.

DIANE. — Tu dis qu'il voyage la nuit[2]?

1. C'est le nom des princesses moresques dans les romances.

2. Nous avons essayé de rendre la bêtise préméditée de Diane, qui,

TEODORA, *à part, à Julio et à Camilo.* — Désormais, je n'ai plus de soupçons, et je suis sûre de gagner mon procès.

JULIO. — Et moi, Teodora, la pitié m'empêche d'éclater de rire.

CAMILO. — Le tambour résonne : ne craignez rien. Celle qui a pu voir un Turc dans la personne de son serviteur, ne saurait être bien redoutable. Allons voir comment Octave fait manœuvrer son infanterie.

JULIO. — Lui, au moins, il se connaît en discipline militaire.

(Sortent Julio et Camilo.)

DIANE. — Teodora !

TEODORA. — Madame...

DIANE. — Écoute, ne pourrait-on pas profiter de ces trompettes pour faire une proclamation.

TEODORA. — Une proclamation ! Laquelle ?

DIANE. — Que désormais toutes les femmes, mariées ou à marier, soient tenues de porter des pantalons collants.

TEODORA. — C'est tout-à-fait bien trouvé. L'invention est charmante.

DIANE. — Par ce moyen, nous arrêtons ces dépenses en jupons et basquines, qui ne finissent pas, et les désirs de ces messieurs en seront tempérés d'autant.

TEODORA. — Qu'elle a d'esprit ! Dieu vous bénisse !

(Sortent Teodora et Laura.)

DIANE, *seule.* — Teodora est partie, et Alexandre est occupé à former l'escadron avec lequel il se propose d'entrer dans Urbin pour assurer ses espérances. Il est temps de songer à ramener en ma faveur l'opinion. Reprends tes droits, ô ma raison ! Que mon intelligence se fasse connaître ; que ma pensée captive s'affranchisse des liens de cette vile transformation qui l'enchaînaient. S'il en coûte

affectant de ne pas comprendre le mot, « salvocon*duto,* » répond dans le texte à Marcelo :

Luto este Moro traia ?

« Tu dis que ce Turc portait du noir ? » Ce qui n'aurait aucun sens, l'allitération n'étant pas conservée.

tant de sottises à faire la niaise pendant une heure, comment peut se consoler celle qui la demeure toute sa vie ?

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

Un camp.

ALEXANDRE, FABIO.

ALEXANDRE. — C'est à peine, Fabio, si je puis ajouter foi à ce que tu racontes.

FABIO. — Rien de plus vrai, pourtant.

ALEXANDRE. — Quelle femme extraordinaire! Que va-t-on dire en la voyant dans la réalité de son esprit ?

FABIO. — Le cas est tellement rare que très-peu le croiront. A-t-on jamais vu quelqu'un feindre la simplicité d'une façon plus habile ?

ALEXANDRE. — Nous en avons plus d'un exemple dans l'histoire, et notamment, dans les Saintes Écritures, le cas de ce roi fameux, victime des persécutions de Saül [1].

FABIO. — Avec quel art elle s'est montrée niaisement rustique, tant que cela a été nécessaire à ses intérêts !

ALEXANDRE. — Elle se vengera de son offense, à moins qu'elle ne vienne à l'oublier.

FABIO. — Certaine dame de moyenne vertu étant un jour à confesse, son confesseur commença par lui demander, selon l'usage, quelle était sa condition, et elle, baissant modestement les yeux, répondit qu'elle était demoiselle. La confession ayant repris son train, la pénitente finit par s'accuser de certains cas assez déshonnêtes. — Mais, si ma mémoire est bonne, objecta le père, ne m'aviez-vous pas dit en commençant que vous étiez demoiselle ? — Oui, mon père, répondit-elle sans hésiter, demoiselle d'une dame.

ALEXANDRE. — Je vois où tu veux en venir. C'est-à-dire

1. Désigne évidemment David.

que Diane, jusqu'au moment où son plan aura réussi, doit être pour les autres la *Fausse ingénue*.

FABIO. — Et ajoutez que le conte est tiré de ma bibliothèque particulière. — Mais la voici elle-même.

SCÈNE IX

Entre DIANE.

DIANE. — Je rends grâce au Ciel, vaillant Alexandre, d'avoir pu parvenir librement jusqu'à vous.

ALEXANDRE. — Vous pouvez au moins compter sur mon courage. J'aurai perdu la vie mille fois, avant que vous soyez dépouillée de ce duché, qui n'est que la moindre partie de ce qui est dû à vos rares mérites.

DIANE. — J'ai dissimulé mes pas pour arriver jusqu'à vous, et cependant j'ai pu voir rangé en bataille un escadron couvert de l'acier resplendissant.

ALEXANDRE. — Vous avez vu, madame, les bannières, les munitions, et toutes les dispositions du camp réuni pour votre service. En attendant que toute l'armée soit assemblée, ma vive affection vous demande de me révéler les circonstances de votre noble naissance; et je ne suis pas le seul à former ce vœu[1].

DIANE. — Illustre Médicis, le duc Octave ayant perdu son frère cadet dans la guerre que termina victorieusement le roi de France contre le monarque d'Angleterre, il fit venir à sa cour, sur le désir de son épouse Delphina, la comtesse Hortense, sa nièce : un ange revêtu d'une forme humaine. Elevée dans le palais, la comtesse vit un grand nombre de seigneurs aspirer à sa main, mais vainement. Le duc, qui l'aimait, la refusait à tous. La duchesse, qui avait veillé sur sa nièce avec sollicitude, mourut jeune encore. Le duc put alors parler librement. Il était un jour à la chasse avec Hortense, furieux de se voir dédaigné, quand tout-à-coup d'épais nuages étendent sur la forêt une obscurité

1. Le moment semble mal choisi pour solliciter cette confidence L'un et l'autre doivent avoir bien d'autres préoccupations.

pleine d'horreur. La terre retentit des éclats répétés de la foudre; des nuages tombent confondues la grêle et la pluie. Creusée dans le flanc du rocher, une grotte sauvage offrait l'abri de ses flancs ténébreux. C'est là que la nature jeta les fondements de mon être, car, c'est là que la force triompha de la beauté d'Hortense. Il est une arme qui tue plus sûrement que l'épée, c'est le mépris de soi-même. Hortense mourut en me donnant le jour. La mort sembla présider à ma naissance, car je grandis au fond d'une vallée ténébreuse, qui pouvait passer pour ma sépulture, autant que pour mon berceau. Je menais la vie d'une pauvre bergère, sans rien soupçonner de mon père, ni de la noblesse de ma naissance. Rien ne m'apportait la moindre espérance, bien que mon sang me donnât quelquefois de singuliers avertissements. Enfin brilla le jour de l'arrivée de Camilo, où j'échangeai la bure pour le brocard, le village pour la cour. Et vous, l'asile tutélaire de mes craintes, vous devez à votre illustration de prendre en main ma défense, bien que votre gloire n'ait pas besoin de ce nouveau titre.

ALEXANDRE. — Tragique histoire, et digne de compassion ! mais aujourd'hui la tristesse sera changée en gloire. La justice nous donnera la victoire, et vous verrez abattu à vos pieds l'orgueil de vos ennemis.

DIANE. — Et aux tiens, Alexandre, celle qui t'adore. Allons, vaillant Médicis, tire avec confiance ton épée contre un parti qui aspirait à briser les balances de la justice. Si ta valeur seconde mon entreprise, j'espère voir couronner mes espérances, car l'appui d'un Médicis équivaut à la protection du Ciel.

ALEXANDRE. — Parlez, Madame, et dites de quelle manière vous voulez prendre possession de votre État.

DIANE. — En dépouillant cette apparence mensongère.

ALEXANDRE. — Eh bien, plus de délais. En ce moment partent les troupes de Florence. Vous serez la femme renommée entre toutes.

DIANE. — Et toi, le César florentin, le Mars de la Toscane.

FABIO. — Et moi, que serai-je donc ?

DIANE. — Je ne te fais pas de tort, tant que je ne suis pas devenue ce que j'espère, Fabio. — Alexandre, je veux être armée, et paraître de ma personne au milieu des soldats, en attendant les troupes de Florence, dont l'arrivée sera décisive.

ALEXANDRE. — Armez-vous donc, intrépide amazone : dévoilez à Urbin étonné votre prudence, votre sagesse, pour la terreur de vos ennemis.

DIANE. — Des armes, Fabio. Holà ! mes serviteurs.

SCÈNE X

Entrent MARCELO *et des* SERVITEURS *portant un harnais complet.* DIANE *se déshabille, et demeure en corsage et en jupon garni de riches volants*[1].

DIANE. — Donnez-moi une épaulière et un corps de cuirasse.

MARCELO. — Nous avons apporté les armes.

DIANE. — Attachez-moi bien le gorgerin.

ALEXANDRE. — Je le vois et ne puis le croire. Comment Madame, élevée parmi les châtaigners et les genévriers, au milieu des précipices de ces montagnes où verdissent le hêtre et le sapin, comment avez-vous appris à revêtir l'acier des armes, à attacher boucles et courroies sur les trophées gravés[2] ?

DIANE. — Qui a reçu le don d'une haute naissance n'a pas besoin de l'apprendre. Il suffit de l'avoir vu, pour peu qu'on ait d'esprit. Voici un grand dont l'adolescence s'est écoulée à la cour, parmi le musc et l'ambre, et le drap d'or. Le roi lui dit : Partez pour la guerre. Il part ; il rejoint l'armée, et en présence de l'ennemi, au milieu des balles qui sifflent, on dirait un autre Hector. Comment expliquer cela ? Qui lui a enseigné le courage ? Il est évident que c'est le sang qu'il a reçu de ses aïeux, et qui

1. Il est probable que cette pièce a été écrite pour une actrice qui avait pour spécialité les rôles travestis.
2. Gravés sur l'acier de l'armure.

fait l'office d'une seconde âme chez les bons. L'âme est la source du *brio*, comme la bravoure naît du cœur, la témérité du mépris, la courtoisie de la prudence, la pitié de l'amour, la vengeance de la jalousie.

FABIO. — Qu'en dites-vous, Alexandre ?

ALEXANDRE. — Si vous posez la main sur le tuyau d'une fontaine, et que vous la retiriez tout à coup après l'avoir maintenue quelque temps, vous voyez l'eau s'élancer avec tant de furie, que l'on dirait que l'eau qui sort est poussée, est pressée par celle qui arrive ; ainsi, la belle Diane, après avoir tenu si longtemps son entendement captif, lui donne enfin un libre essor, et sur ses lèvres s'entassent, s'accumulent les pensées.

FABIO. — Comme elle porte bien l'épée ! Que vont dire ceux qui l'ont vue hier si simple, aujourd'hui si martiale ?

ALEXANDRE. — Qu'il a suffi de l'astuce d'une femme pour duper de très-habiles gens.

DIANE. — Comment me trouvez-vous?

FABIO. — D'or et d'azur.

DIANE. — Eh bien, suivez-moi, et que le monde apprenne à me connaître !

(Tous sortent.)

SCÈNE XI

Le théâtre représente une place et le vestibule du palais ducal à Urbin.

JULIO, CAMILO.

CAMILO. — C'est aujourd'hui le jour qui va tout expliquer.

JULIO. — Oui, notre cité n'aura plus sous les yeux le douloureux spectacle de la déraison et de la folie.

CAMILO, *à part.* — En voilà un qui se croit déjà duc d'Urbin.

JULIO, *de même.* — En voilà un qui s'imagine être déjà à la tête de l'État.

CAMILO. — Julio croit déjà mériter la palme. Quelle présomption ! Quel aveuglement !

JULIO. — On voit dans l'attitude orgueilleuse de Camilo percer la vanité de ses dédains.

CAMILO. — Julio ignore la résolution de Diane. Qu'il soit béni mille fois cet Octave qui spontanément m'a désigné au titre de duc d'Urbin.

JULIO. — C'est noble à Octave, c'est sage, c'est beau d'avoir persuadé à l'âme candide de Diane de me choisir pour son époux.

CAMILO. — Octave, le plus généreux des mortels, je ne sais comment m'acquitter envers toi.

JULIO. — Un homme comme Octave, et qui m'a donné la Duchesse... que pourrai-je lui offrir? Rien n'est assez précieux.

(Entrent Teodora, Laura et Fenisa.)

FENISA, *à Teodora.* — D'ici vous pouvez assister au défilé des troupes.

TEODORA. — Mon ardeur s'enflamme au bruit des armes.

LAURA. — Quel beau spectacle que la guerre! Comme le cœur se réveille aux sons des trompettes et des tambours!

TEODORA. — Mon âme jusqu'ici indécise, se déclare. Fenisa, en faveur d'Octave.

FENISA. — Elle ne pouvait mieux choisir. (*A part, à Laura.*) Peut-on s'abuser plus profondément?

LAURA, *de même.* — Elle s'imagine qu'Octave va la faire duchesse par la force des armes.

TEODORA. — Où s'est fourrée cette pauvre idiote, qu'elle ne vienne pas voir ces brillants escadrons? Mais quelles peuvent être les joies de qui ne sent rien?

SCÈNE XII

Entrent ALEXANDRE, *en costume de général;* DIANE, *à cheval;* FABIO, SOLDATS, *avec arquebuses, tambours et bannières;* FOULE DE PEUPLE.

JULIO. — Voilà Octave, notre général; mais quel est ce

jouvenceau qui s'avance à cheval avec tant de bonne grâce?

CAMILO. — Quelle élégante tournure!

JULIO. — Superbe.

(Les trompettes sonnent pendant que Diane monte les degrés du vestibule du palais).

TEODORA. — Fenisa, je ne sais ce qui arrive; mais la cité tout entière a les yeux fixés avec admiration sur ce jouvenceau.

DIANE. — Amis, je m'appelle Diane; je suis la duchesse, la dame d'Urbin. Il n'y a pas d'autre droit que le mien à la possession de cet État dont je m'empare aujourd'hui. Cet État fût-il plus grand, je saurais le gouverner, je saurais être à la hauteur des devoirs que m'imposerait le trône. J'étais menacée par les prétentions de Teodora. Pour m'assurer le succès, j'ai déguisé la finesse de mon entendement, jusqu'au jour où je pouvais compter sur une armée en campagne. Cette armée, vous la voyez. Ainsi, peuple d'Urbin, les armes seront désormais les arguments à qui je confie la justice de ma cause. Les tours, les ponts-levis, les portes, les fossés, sont sous bonne garde. Le premier qui bouge sera fusillé. Julio, Teodora et Camilo, sont bannis à perpétuité de mes États : je leur fais grâce de la vie, par égard pour moi-même. Je leur paye et avec usure la moquerie qu'ils ont faite de moi, car ils vont en exil nourrir à loisir leur dépit et leur colère. Je donne à Fabio la main de Laura, en récompense de ses loyaux services...

FABIO. — Accepté.

DIANE. — Et avec six mille...

FABIO. — Ducats de rente?

DIANE. — Oui.

FABIO. — Que réponds-tu, Laura?

LAURA. — Je t'appartiens.

DIANE. — Le noble et vaillant chevalier, ici présent, n'est pas Octave Farnèse; c'est Alexandre de Médicis, duc d'Urbin, et mon époux.

ALEXANDRE. — Que mon âme réponde, à défaut de mes paroles.

DIANE. — Prenez la moitié de cette couronne de laurier que je dépose sur ma tête.

ALEXANDRE. — Plus précieuse que l'or et les diamants.

TEODORA. — Rien n'égale ma rage et ma fureur.

JULIO. — Il y a noce, mais nous n'en sommes pas.

FABIO. — C'est ici la fin de la FAUSSE INGÉNUE. Si vous nous pardonnez nos fautes, nous en aurons plus de cœur, le poëte à écrire, et nous à vous servir.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C[ie]
35, quai des Augustins, 35

CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

LESSING ET KOTZEBUE

THÉATRE CHOISI

Traduction avec une ÉTUDE sur chaque auteur, des NOTICES et des NOTES

PAR MM. DE BARANTE ET FÉLIX FRANK

1 volume in-8°, 6 francs

Déjà, à la suite des grandes traductions de Shakspeare et de Schiller qui se recommandent des noms de M. Guizot et de M. de Barante, nous avons publié la traduction des Œuvres dramatiques de Lope de Vega, par M. Eugène Baret, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. Le théâtre choisi de Calderon, traduit par M. Antoine de Latour, est *sous presse*, ainsi que le théâtre danois d'Œhlenschlæger et de Holberg, traduit par MM. Marmier et Soldi.

Dans cette grande collection, qui fait revivre l'ancienne entreprise de la librairie Ladvocat, chaque littérature moderne fournira son apport de chefs-d'œuvre. Nous donnerons successivement au public le *Théâtre tragique italien*, le *Théâtre comique* de Goldoni; le *Théâtre de Gœthe*, par MM. de Rémusat et Guizard, puis le *Théâtre romantique* de l'Allemagne (Tieck, Zimmermann, Zacharias Werner, Achim d'Arnim, par M. Félix Frank), pour faire suite aux Œuvres dramatiques de Schiller, de Gœthe, de Lessing et de Kotzebue.

La *Dramaturgie de Hambourg* publiée dernièrement par nous (trad. d'Ed. de Suckau, revue et annotée par L. Crouslé, et précédée d'une étude par Alf. Mézières), cette œuvre capitale, où se révèle une des faces du génie critique de Lessing, et son *Théâtre choisi*, commandent au même titre l'attention du public. Ce sont deux livres qui se complètent l'un par l'autre. L'un est la théorie, l'autre la mise en œuvre des principes de l'art dramatique, tels que les comprenait l'auteur.

En réunissant dans un même volume les trois chefs-d'œuvre du

théâtre de Lessing, *Nathan le Sage*, *Emilia Galotti* et *Minna de Barnhelm* et quelques-unes des meilleures pièces de Kotzebue, nous n'avons prétendu établir aucune comparaison de mérite entre un écrivain de génie et un auteur de talent qui fut surtout un habile homme, à la scène comme ailleurs. Mais Lessing ayant fondé un genre nouveau en Allemagne, et suscité toute une école de tragédies bourgeoises et de comédies vraiment indigènes, nous avons cru pouvoir rapprocher de lui, sans qu'il y ait lieu de s'étonner, celui de tous les auteurs dramatiques de l'Allemagne qui paraît avoir subi avec le plus de docilité, sinon de profondeur et de grandeur, son impulsion directe, ainsi que l'observe très-bien Mme de Staël.

Dans le Théâtre choisi de Lessing, ce n'est pas au seul désir de mettre en avant la traduction et l'étude de M. de Barante que nous avons obéi en plaçant au premier rang *Nathan le Sage;* c'est au désir d'offrir tout de suite aux regards le chef-d'œuvre suprême et, pour ainsi dire, le testament moral du maître, qui s'est en partie représenté lui-même dans le type de Nathan. Quant à la volumineuse collection du théâtre de Kotzebue, nous nous sommes contentés d'y prendre *Misanthropie et Repentir*, comme exemple de drame bourgeois, et la *Petite Ville Allemande* comme exemple de comédie bouffonne. Deux drames romantiques : la *Prêtresse du Soleil* et les *Espagnols au Pérou ou la Mort de Rolla*, en extraits avec analyse intercalaire, montrent une autre veine du talent de Kotzebue.

Des *Études*, aussi substantielles que possible, résument la biographie, la carrière littéraire et indiquent les traits caractéristiques des deux auteurs traduits. Les *Notices* placées en tête de chaque pièce donnent tous les renseignements nécessaires au point de vue littéraire comme au point de vue bibliographique. Celle qui précède la traduction d'Emilia Galotti est une étude très-ferme et très-vive, où la fine critique de M. Charles de Rémusat s'est condensée en quelques pages.

On trouvera, dans chaque notice spéciale l'indication des noms de ceux qui ont eu le mérite d'être auprès du public français les premiers introducteurs sérieux de Lessing et de Kotzebue. Toutefois, en reprenant quelques-unes de ces traductions écrites jadis pour la *Collection* de Ladvocat, qui devaient lui offrir une base solide, M. Félix Frank, chargé de cette révision, les a partout corrigées avec tant de scrupule, tellement remaniées et refondues en nombre d'endroits, qu'elles peuvent être considérées comme entièrement neuves.

Ajoutons qu'ici *pour la première fois* figurent la traduction *intégrale* de *Misanthropie et Repentir* et de la *Petite Ville Allemande* (qu'on n'avait jamais encore publiée dans notre langue). A ce travail, comme à la traduction des *Contes allemands du temps passé*, M. Frank a apporté tous ses soins et le souci le plus minutieux du sens et du style.

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE
DES THÉATRES ÉTRANGERS

EN VENTE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE SHAKSPEARE
TRADUCTION DE M. GUIZOT
ACCOMPAGNÉE D'UNE GRANDE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DE NOTICES ET DE NOTES
Nouvelle édition. 8 vol. in-8° à 6 fr.

ŒUVRES DRAMATIQUES
DE SCHILLER
TRADUCTION DE M. DE BARANTE
Nouvelle Édition
revue, corrigée et complétée par M. de SUCKAU
3 volumes in-8° à 6 fr.

ŒUVRES DRAMATIQUES
DE LOPE DE VEGA
DRAMES ET COMÉDIES
TRADUCTION DE M. E. BARET
AVEC
UNE ÉTUDE SUR LOPE, DES NOTICES ET DES NOTES
2 volumes in-8° à 6 fr.

LESSING ET KOTZEBUE

THÉATRE CHOISI

Avec une Étude sur chaque Auteur, des Notices et des Notes

Traduction de MM. de BARANTE et Félix FRANK

1 volume in-8° : 6 fr.

Sous presse :

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

CALDERON DE LA BARCA

TRADUCTION

DE M. ANTOINE DE LA TOUR

2 volumes in-8.

THÉATRE DANOIS

ŒHLENSCHLÆGER

ET

HOLBERG

TRADUCTION DE MM. MARMIER ET SOLDI

1 volume in-8°.

EN PRÉPARATION :

Théâtre de GŒTHE, trad. par MM. de Rémusat et Guizard.

Théâtre allemand romantique (Tieck, Immermann, Z. Werner, etc.), trad. par M. Félix Frank.

Théâtre tragique italien, trad. par MM. Trognon et Moland.

Théâtre choisi de GOLDONI, etc, etc.

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.

Librairie académique DIDIER et Cie

CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

SHAKSPEARE

Traduction de M. GUIZOT

ŒUVRES COMPLÈTES accompagnées d'une Étude, de Notices sur chaque pièce et de Notes

8 volumes in-8o à 6 fr.

SCHILLER

Traduction de M. de BARANTE

ŒUVRES DRAMATIQUES. Édition revue par M. de SUCKAU, avec une Étude, des Notices et des Notes.

5 volumes in-8o à 6 fr.

LOPE DE VEGA

Traduction de M. E. BARET

THÉATRE CHOISI. DRAMES ET COMÉDIES. Avec une Étude, des Notices et des Notes.

2 volumes in-8o à 6 fr.

LESSING ET KOTZEBUE

Traduction de MM. de BARANTE et FRANK

THÉATRE CHOISI, avec une étude sur chaque auteur, des Notices et des Notes.

1 volume in-8o 6 fr.

ŒHLENSCHLÆGER ET HOLLBERG

Traduction de MM. MARMIER ET SOLDI

THÉATRE DANOIS, avec des Études, des Notices et des Notes

1 volume in-8o (sous presse)

CALDERON DE LA BARCA

Traduction de M. Ant. DE LATOUR

THÉATRE CHOISI, avec une Étude, des Notices et des Notes

2 vol. in-8 (sous presse)

EN PRÉPARATION :

GŒTHE. Théâtre. Traduction de MM. de Rémusat et Guizard. 2 vol.

TIECK, IMMERMANN et WERNER. Traduction de M. Merville et Frank. 1 vol.

THÉATRE TRAGIQUE ITALIEN. Traduction de MM. Trognon, Moland et Martin.

GOLDONI. Théâtre choisi, etc., etc.

Paris — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

BINDING LIST DEC 1 1945

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

492840
Vega Carpio, Lope Félix de
Oeuvres dramatiques, trad.de Eugène Baret.
Vol. 2.
LS
V422t
.Fb